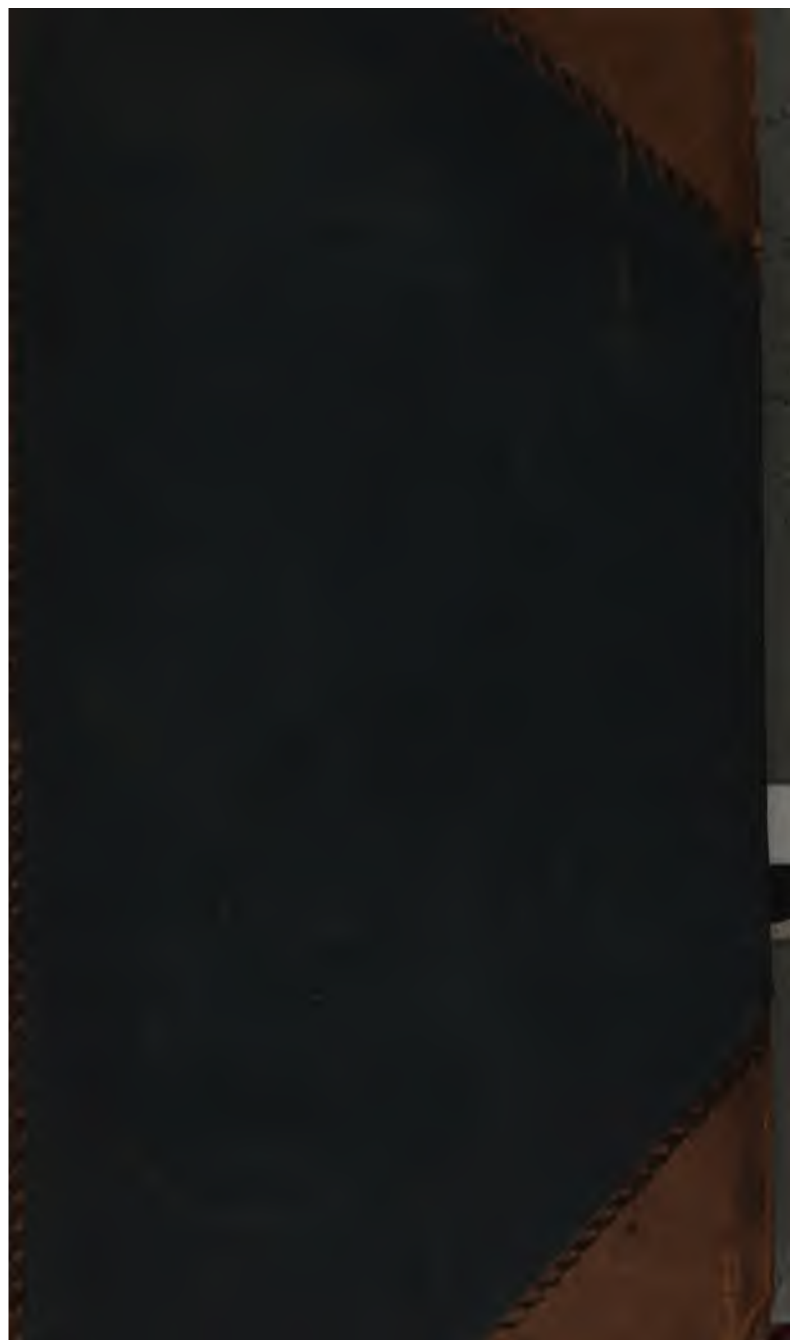
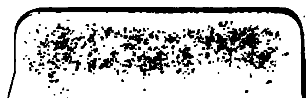
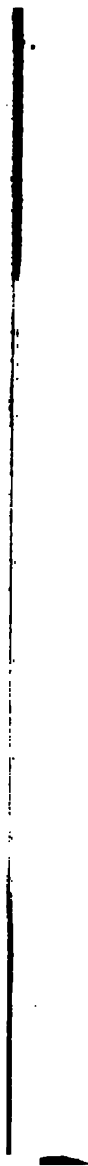






L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

L'auteur de *l'Année littéraire* recevra toujours avec reconnaissance toutes les communications qui pourront l'aider à rendre ce tableau périodique de plus en plus exact et complet.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et C[ie], rue de Fleurus, 9.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

REVUE ANNUELLE

DES PRINCIPALES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES LES PLUS IMPORTANTES DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

AVEC L'INDICATION

des événements les plus remarquables appartenant à l'histoire littéraire dramatique et bibliographique de l'année

PAR G. VAPEREAU

Auteur du *Dictionnaire universel des Contemporains*

CINQUIÈME ANNÉE



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE

ET DRAMATIQUE.

POÉSIE.

1

De la poésie en 1862. Sa place au milieu des œuvres littéraires.

Il est rare à notre époque que la poésie fournisse à l'histoire littéraire de l'année ses plus mémorables souvenirs. L'année 1862 ne fera que confirmer cette remarque générale. Elle ne compte, en poésie, aucune de ces œuvres d'éclat qui, bonnes ou mauvaises, s'imposent à l'attention publique, passionnent les lecteurs et les partagent, ainsi que les critiques, en deux camps. Nous n'avons rencontré, en cinq années, qu'un seul livre de poésie qui eût cette bruyante fortune : c'est la *Légende des siècles*, et nous ne lui avons pas marchandé l'espace[1]. Aujourd'hui l'auteur puissant et inégal de ces étranges poëmes a produit encore une fois autour de son nom ce double courant de passions

1. Voy. t. II, p. 1-29.

et de jugements contraires ; mais sa nouvelle œuvre appartient au roman, au genre le plus chargé déjà de productions de toute origine, de toute nature et de toute valeur.

Les volumes de poésie ne s'effacent pas seulement cette année devant le roman; ils passent, dans nos préoccupations littéraires, après le théâtre, où la poésie a encore une place, mais secondaire. C'est à la prose qu'appartiennent, sur la scène comme dans le livre, les événements littéraires du moment. La critique littéraire, l'histoire, les voyages, la philosophie, l'érudition même, tous les genres dont la prose est la forme, comptent des livres qui ont eu plus de retentissement que le meilleur ou le plus heureux volume de vers. Et pourtant, ainsi que nous l'avons remarqué plus d'une fois, la poésie n'est pas morte ; elle n'est qu'endormie. Il suffit d'un souffle pour la réveiller, d'une inspiration vraie, ardente, profonde, pour lui rendre l'éloquence et lui donner une fois de plus l'empire des âmes. Car c'est toujours par elle qu'un écrivain de génie s'empare d'une génération tout entière. Une belle strophe, un simple couplet, dans lesquels s'incarnent un sentiment sympathique ou une noble idée, les portent plus vite et plus loin que le plus populaire des livres d'enseignement ou d'histoire, des romans et des drames.

C'est donc sans regret que nous conservons ici à la poésie le premier rang que nous lui avons assigné une fois pour toutes, comme à la plus belle forme des œuvres littéraires. Si l'éclat et la popularité manquent souvent aux livres consacrés à son culte, leur nombre et leur variété prouvent que la foi et la bonne volonté ne manquent pas à ses adorateurs. Tous les genres de poésie ont encore au milieu de notre société prosaïque, leurs représentants; toutes les cordes vibrent tour à tour sous une foule de doigts ; la forme du vers est presque partout en progrès, si l'inspiration fait défaut. Sans tenir lieu des poëtes de premier ordre, ceux du second nous en donnent souvent la mon-

naie, et, quelque genre qu'il vous plaise de parcourir, nous trouverons encore marquées au coin du talent les œuvres mêmes qui ne nous consolent pas de l'absence du génie.

2

La poésie au service des idées sociales, philosophiques ou religieuses. Enseignement ou satire. MM. du Pontavice de Heussey et A. du Cournau.

M. du Pontavice de Heussey dont les premiers essais poétiques annonçaient surtout une nature vigoureuse, continue de se développer dans le sens de son talent. Il a conscience de la force que réclame le genre de poésie auquel il s'est voué, et il intitule résolûment son dernier recueil de vers : *Poëmes virils*[1]. Le premier morceau et le plus important est une imitation en vers du *Prométhée* d'Eschyle. Cette poésie de l'antique Grèce est bien l'école des forts. Eschyle nous apparaît dans cette œuvre grandiose et terrible comme une sorte de Michel-Ange de la Tragédie. Son *Prométhée* est plus grand que nature ; en le concevant et en l'animant d'une telle vie, l'auteur a créé un de ces types où l'humanité se reconnaîtra toujours, quoique transformée par l'aspiration vers l'idéal. Quoi de plus grandiose que ce spectacle du droit écrasé par la force, et conservant dans sa défaite la conscience de son immortalité ! Quel sentiment du progrès éternel, au milieu des chutes du présent ! Quelle belle alliance de l'intelligence et de la liberté, dans cette révolte de la raison contre l'oppression d'un ciel injuste, de la volonté humaine contre le destin ! M. du Pontavice de Heussey a su reproduire dans notre poésie, cette mâle fierté de la poésie grecque ; l'illustre rebelle parle à l'envoyé du puissant Jupiter avec simplicité à la fois et

1. Castel, in-18, 238 p. — Voy. t. III de *l'Année littéraire*, p. 6-9.

grandeur; les plaintes déchirantes des Océanides font ressortir encore ce que son langage a de hautain et d'inflexible. Sous son nouveau voile de vers français, la légende du *Prométhée enchaîné*, a l'air d'une allégorie transparente de nos modernes destinées.

La plupart des petites pièces de vers qui composent ensuite les *Poëmes virils*, conservent le ton qu'Eschyle semble avoir donné à l'auteur. Quelques-unes sont de vives satires contre le temps présent. *En Province* est la peinture sinistre de la morne influence attribuée à la centralisation sur toute la France.

.... Drapeau rouge ou drapeau tricolore,
La France meurt de faim et Paris de pléthore.

La Colère du forgeron est une terrible mise en scène des effets de la misère populaire. Question sociale à part, c'est un sombre et vigoureux tableau.

Voici dix ans que ce brave homme
Prend sur sa faim et sur son somme
Pour mettre à l'épargne un écu;
Noir de charbon et de limaille,
Dix ans qu'il sue et qu'il bataille,
Toujours debout, toujours vaincu!

Elohim, titre qui semble promettre un poëme biblique n'est qu'une poignée de méchancetés un peu voltairiennes à l'adresse des dieux modernes. Ces dieux qui ne s'en vont pas, mais qui savent descendre, qui se transforment avec la société pour la dominer et en tirer profit, M. du Pontavice de Heussey essaye de leur faire une guerre d'épigrammes, où perce malgré lui la colère.

En se découronnant des splendeurs d'un vain titre,
Au fond du cœur humain ils se sont faufilés;
Ils entrent au logis sans casser une vitre :
Les dieux de notre temps ont tous de fausses clés.

Je n'aime pas les dieux. Mais enfin je préfère
Les despotes sans masque aux tyrans travestis,
Le règne de la force au règne de l'affaire,
Et les grands immortels aux immortels petits.

L'auteur des *Poëmes virils* me semble un des jeunes poëtes les mieux doués de ce temps-ci. Indépendamment de la force et de la sincérité de la passion, il a le sentiment naturel de la langue française et l'instinct, si rare aujourd'hui, de ses vraies ressources. Il a la propriété du mot, la netteté de l'idée, la vivacité du tour, la simplicité sans faiblesse, l'éclat sans faux brillant. Et cependant nous croirions volontiers que M. du Pontavice de Heussey aurait mieux fait de ne pas ajouter ce volume de fragments poétiques aux deux volumes qui attestaient déjà son talent. Il peut être utile, pour ne pas se laisser oublier, de semer çà et là dans des recueils périodiques quelques pièces détachées. Mais il ne faut pas être trop empressé de les réunir et d'en former des livres qui n'ont ni lien ni prétexte. On éparpille ainsi son talent, on gaspille sa réputation. Il vaudrait mieux, dans l'intérêt de celle-ci, savoir attendre et s'offrir au public, sinon avec une grande œuvre, du moins avec un recueil de poésies reliées par un but commun et trouvant dans les circonstances leur opportunité ou dans l'intérêt de la cause servie une sorte de consécration.

On attend des sentiments forts, des haines vigoureuses, plus ou moins tempérées par la charité chrétienne, d'un poëte qui intitule, comme M. Attale du Cournau, son recueil de vers : *Chants, Anathèmes et Prières*[1].

Si je regarde au nombre des pièces, les anathèmes dominent; si je cherche l'accent propre à l'auteur, je trouve que c'est moins celui de la colère que celui de la prière et de l'amour. Il y a des prophètes qui, comme Balaam, ne savent pas maudire. Leur indignation avorte, et quand ils

1. Garnier frères, in-18, 274 p. (1861).

veulent tonner contre les ennemis de leur Dieu, ils ne savent que pleurer sur eux. Il en est de même de certains poëtes et particulièrement de M. Attale du Cournau. Il s'excite en vain à la colère contre les impiétés et les lâchetés de son siècle; en vain il prend le fouet de la satire. Il ne sait qu'étendre les bras vers le ciel et implorer le pardon, au lieu de châtier.

Ses *Anathèmes*, comme ses *Chants et Prières*, rappellent, par la douceur du langage, par la mélodie du rhythme, par la tendresse pieuse des sentiments, les *Harmonies* et les *Recueillements poétiques* de M. de Lamartine. M. A. du Cournau marche, dans cette voie de poésie sentimentale et religieuse, sur les traces de M. V. de Laprade, qui semble lui servir de préférence de modèle[1]. Ils ne sont faits ni l'un ni l'autre pour les âpretés de la satire, mais ils se sont assimilés l'un et l'autre, en les amollissant plus ou moins, les harmonieuses qualités du chantre des *Méditations*. Voyez, par exemple, cette nouvelle variation des plaintes d'Horace à Postumus sur les *Fugaces Anni*, qui avaient été reprises avec tant de bonheur par l'auteur du *Lac :*

Illusions, saintes chimères!
Ah! suspendez pour nous, vos heures éphémères;
Durez, pour embellir ou consoler nos jours!
Vous faites rayonner nos ardentes jeunesses,
Vous gardez l'étincelle à nos vertes vieillesses;
Durez, durez toujours!

Cela fait penser aux accents de cette voix chère au poëte, qui frappent les échos du rivage charmé et laissent tomber ces mots sur le flot attentif :

O temps! suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

1. Voy., pour l'appréciation des poésies de M. Victor de Laprade, t. I de *l'Année littéraire*, p. 12-22.

Il est encore honorable pour M. A. du Cournau, comme pour M. de Laprade de rappeler aussi agréablement un tel maître. Malheureusement, malgré la bonne volonté des disciples de Lamartine, ce n'est pas là la poésie qui convient aujourd'hui pour tirer la littérature et l'art du marasme où nous les avons laissés tomber, au milieu de la préoccupations du bien-être et de la dévorante activité de l'industrie. Pour rappeler notre siècle positif à l'idéal, il ne suffit pas de se faire l'écho de la voix qui a charmé le spiritualisme mélancolique de son berceau.

3

La nouvelle poésie didactique : Les *Géorgiques* en odes et idylles. MM. Autran et Millien.

Le retour de la poésie vers les sujets rustiques, dont nous avons signalé l'année dernière l'importance, se poursuit cette année. La vie rurale inspire également des chants à des poëtes qui débutent et à ceux qui l'ont déjà célébrée avec succès. Parmi ces derniers se place M. Joseph Autran, dont le nom et les œuvres sont bien connus de nos lecteurs. Il nous présente aujourd'hui les champs sous leurs plus riants aspects, et leur consacre *le Poëme des beaux jours*[1]. C'est un groupe de pièces détachées, destinées dans la pensée de l'auteur, à faire partie d'une œuvre plus étendue sur les principales harmonies rurales de l'année. M. Autran croit, comme plusieurs de ses maîtres, qu'on ne doit « servir la poésie qu'à petites coupes. » Il dit que « la poésie est une essence; il convient de n'en faire abus en aucun cas. Si les vers sont bons il en faut peu; que dirai-je s'ils sont mauvais ! » Malheureusement ce sont les mauvais vers qui d'ordinaire abondent; et j'avoue que quand j'en

1. Michel Lévy, in-8, 144 pages.

rencontre de bons, je ne serais pas fâché qu'ils fussent nombreux. M. Autran est un des rares poëtes pour qui le mérite d'être court est toujours le moindre mérite. J'accepte « la petite coupe qu'il offre aujourd'hui à ses amis, » non parce qu'elle est petite, mais parce que, malgré sa modestie, il ne pouvait « y servir une liqueur meilleure. »

Le Poëme des beaux jours a les qualités que nous avons l'habitude de goûter dans M. Autran, non-seulement l'harmonie, la grâce, la précision du langage, la justesse de l'image, mais par-dessus tout ce sentiment profond et personnel des sujets qu'il traite, et sans lequel il n'y a pas plus de poëte que de véritable écrivain. Ses vers ne sont jamais l'écho banal de sentiments ou de formules de convention; ils ont un accent de vérité qui en relève tous les détails. Voyez, sous le titre de *Gloria in excelsis*, ces petites stances sur le chant de l'alouette : quelle verve et quelle admiration vraie!

Le *Te Deum*, l'épithalame
Le son des coupes d'un festin,
Portent moins d'allégresse à l'âme
Que tes cadences du matin.

Poëte aux voix aériennes,
Enseigne-nous ton art vainqueur :
Toutes chansons auprès des tiennes
Traînent et meurent de langueur.

Poursuis, poursuis ta stance folle;
Recommence-la mille fois.
L'homme n'a pas une parole
Qui vaille le son de ta voix.

Il vit de misère et de hontes,
Il rampe au niveau de ton sol:
Toi tu t'élances, toi tu montes,
Toi tu t'enivres de ton vol.

Pour montrer comment la sincérité du sentiment peut

rajeunir dans la poésie les idées et les images, je voudrais citer ici et *la Veillée nuptiale* et *l'Héritier présomptif.* Dans la première de ces pièces, l'auteur nous peint la transformation de la jeune fille des champs en femme de ménage; il nous dit :

.... De ses destins combien chacun diffère,
Entre l'enfant qui rit au foyer de la mère,
Et la femme qui veille au foyer de l'époux !

Il nous montre si bien les devoirs et les vertus qui sont l'apanage d'une maîtresse de ferme, qu'on s'écrie volontiers avec lui :

Femme du laboureur, matrone au flanc robuste,
Laisse-moi t'admirer dans ton grave maintien !
Femme à la main vaillante, à l'âme droite et juste,
D'une reine en sa pourpre, et dans sa grâce auguste
Le prestige, à mes yeux, n'efface pas le tien!

C'est à l'héritier présomptif de cette reine champêtre, et non à celui du maître de l'Empire, que le poëte de la vie rurale consacre ses dithyrambes :

Au fracas de l'airain, cloche ou canon qui gronde,
Dans un pli de la pourpre, à nos yeux présenté,
Quand un enfant naissait, futur maître du monde,
Autour de son berceau je n'ai jamais chanté.

Mais je te chanterai d'une voix libre et fière,
Toi, pauvre nouveau-né, toi, fils de paysan !
Et l'héritier sans nom d'une obscure chaumière
M'aura pour son poëte et pour son courtisan.

A cet enfant, il souhaite toutes les mâles vertus que réclame la noble et rude vie des champs.

Sois robuste et vaillant, pour quand viendra la peine.
Hérite de ton père un sang vivace et pur ;
Bois, à longs traits, la force et la gaîté sereine
Dans le lait de ta mère au sein veiné d'azur.

Ce qui me plaît dans M. Autran, c'est la discrétion, la justesse avec laquelle il touche toutes les cordes, descendant aux choses les plus humbles sans trivialité, montant aux plus hautes sans faux éclat ni emphase. Inspiré par un vrai sentiment religieux, il sait parler de Dieu et des choses divines en poëte, sans faire de ces petits vers de Sacré-Cœur aujourd'hui si communs. La même vérité dans le sentiment patriotique lui permet l'enthousiasme sans le chauvinisme.

> Humble comme l'enfant, sois brave comme l'homme :
> Si jamais le pays parle de ses dangers,
> Souviens-toi de Marceau, vertu digne de Rome;
> Songe à tant de héros, nés bouviers ou bergers.

Effet merveilleux de l'union d'une émotion véritable et du goût! Voilà des vers qui sont parfaitement à leur place dans un chant rustique et qui ne dépareraient pas la poésie lyrique la plus élevée.

Les *Chants agrestes* de M. A. Millien [1] se présentent au public avec moins de modestie que ceux de M. Autran; ils sont chaudement recommandés par une lettre du trop bienveillant M. Émile Deschamps, et par une préface de M. Thalès Bernard. C'était déjà sous les auspices de ce dernier qu'avait paru un autre volume de poésies du même auteur, *la Moisson*. Les jeunes écrivains sont heureux, on le conçoit, de rencontrer pour leurs débuts un patronage aussi favorable; mais ils ont tort d'en faire parade et de vouloir violenter l'opinion publique par le prestige de l'admiration exagérée de quelques critiques complaisants. Comment le lecteur osera-t-il juger pour son propre compte et de sang-froid des vers que des juges autorisés lui signalent d'avance avec tant d'enthousiasme. Ame élevée

1. Dentu, in-18, 300 pages.

et sympathique, souplesse de talent et de manière, richesse d'idées, forme au niveau du fond, art et sentiment réunis : voilà ce que nous devons trouver chez M. A. Millien, si nous en croyons la lettre de recommandation que sa modestie à dû souffrir de livrer au public. Cette lettre ajoute : « C'est ce qui assure votre succès, et fait d'un seul coup passer votre nom parmi les noms dont l'avenir se souviendra ! » Telles sont les louanges dont on grise un pauvre jeune poëte et qu'il croit sincères, puisqu'il les reproduit naïvement. Comment ses vers en porteront-ils le poids ? C'est ensevelir une œuvre naissante dans un linceul de gloire, c'est embaumer comme morts d'avance des gens qui ont à peine commencé de vivre [1].

Sortis de ces nuages d'encens, les *Chants agrestes* de M. A. Millien dont je ne connais pas *la Moisson*, ont une certaine grâce facile, ils ont cette facture harmonieuse que, de nos jours, la plupart des versificateurs acquièrent si promptement. Mais on n'y sent rien vibrer de personnel. A

1. Le nom de M. Thalès Bernard, cité ici comme celui de l'un des maîtres et des chefs d'école de la poésie moderne, aurait pu figurer dans le premier volume de *l'Année littéraire* ; car deux de ses recueils de vers, les *Nouvelles poésies pastorales* et les *Poésies mystiques* sont de 1858. Réparons, en partie, cette involontaire omission. A le juger, surtout par ce dernier recueil, M. Thalès Bernard possède, à un plus haut degré que M. Ach. Millien, ces qualités de facture et d'harmonie que nous reconnaissons dans celui-ci, et à moindre degré que M. J. Autran, cette vérité de sentiment et ce caractère de personnalité qui sont les principaux éléments de l'originalité poétique. Il serait difficile d'extraire de ses *Poésies mystiques* quelques fragments qui puissent donner une idée juste de son talent. Les petites pièces paraissent tendre à un effet qu'elles n'atteignent pas et laissent dans l'esprit une indéfinissable obscurité. Les pièces plus longues produisent, par une sorte de bercement harmonieux, une impression générale qui n'est pas sans charme, mais qui demeure très-vague. C'est la seconde manière de M. de Lamartine, celle des *Recueillements*, déjà si lâche, se détendant encore au milieu des nuages de l'Allemagne. A coup sûr M. Thalès Bernard a montré jusqu'ici un talent poétique qui n'est pas à dédaigner ; mais ce serait un malheur pour lui et pour quelques autres qu'il se prît lui-même ou se laissât sérieusement prendre pour un chef d'école et fît à son tour souche d'imitateurs.

défaut de la force que les sujets choisis ne comportaient peut-être pas, la douceur de ces poésies champêtres sentimentales et religieuses tourne trop facilement à la fadeur et à la banalité. « Les jeunes gens, disait la préface de *la Moisson*, dans un passage cité par M. Émile Deschamps, doivent abandonner la mosaïque et le plâtrage littéraire pour se tourner vers la nature. » Je suis de cet avis et je n'ai pas marchandé les éloges l'année dernière au *Poëme des champs* de M. Calemart de Lafayette, encore peu connu comme poëte, et dont le nom n'était point précédé par d'aussi brillantes fanfares. Oui, il faut que la poésie se retrempe dans la nature qui sera toujours avec l'étude de l'âme humaine, l'une de ses deux grandes sources d'inspiration. Mais pour exercer de nos jours une action utile et glorieuse, elle doit y puiser autre chose que des idylles fleuries, de fades romances ou de pieux cantiques.

4

L'école pittoresque en poésie Rajeunissement excessif de la forme. MM. Leconte de Lisle. Emm. des Essarts.

Parmi nos poëtes jeunes encore, M. Leconte de Lisle est un de ceux qui ont le vers le plus ferme et le mieux rempli d'images et d'idées : il porte le soin de la forme et le luxe pittoresque de l'expression au plus haut point ; il a le sentiment du rhythme et tire d'un instrument ingrat les plus riches effets. Né dans les îles, il a dans le style quelque chose de chaud et de coloré qui fait penser au soleil et à la nature des tropiques. Ses premiers recueils de *Poëmes antiques* et de *Poëmes et poésies* lui ont fait une réputation très-rapide, et ses amis n'hésitent pas à mettre son nom en avant parmi les candidats futurs à l'Académie française, pour le jour où l'illustre corps voudra donner un de ses fauteuils

à la poésie. Un nouveau recueil de vers, intitulé *Poésies barbares* [1], nous fournit l'occasion de présenter ce talent original à nos lecteurs. Nous en extrayons quelques strophes qui le montreront sous son meilleur jour; ce sont les dernières d'une pièce ayant pour titre *la Panthère noire*.

La reine de Java, la noire chasseresse,
Avec l'aube, revient au gîte où ses petits
Parmi les os luisants miaulent de détresse,
Les uns sur les autres blottis.

Inquiète, les yeux aigus comme des flèches,
Elle ondule, épiant l'ombre des rameaux lourds.
Quelques taches de sang, éparses, toutes fraîches,
Mouillent sa robe de velours.

Elle traîne après elle un reste de sa chasse,
Un quartier du beau cerf qu'elle a mangé la nuit;
Et sur la mousse en fleur une effroyable trace
Rouge, et chaude encore, la suit.

Autour, les papillons et les fauves abeilles,
Effleurent à l'envi son dos souple du vol;
Les feuillages joyeux, de leur mille corbeilles,
Sur ses pas parfument le sol.

Le Python, au milieu d'un cactus écarlate,
Déroule son écaille, et, curieux témoin,
Par-dessus le buisson dressant sa tête plate,
La regarde passer de loin.

Sous la haute fougère elle glisse en silence,
Parmi les troncs mousseux s'enfonce et disparaît.
Les bruits cessent, l'air brûle, et la lumière immense
Endort le ciel et la forêt.

Quelque sujet qu'il traite, M. Leconte de Lisle aime et recherche la couleur locale; il l'obtient tantôt par des épithètes pittoresques, tantôt en employant les noms étrangers sous une forme plus ou moins authentique, mais

1. Poulet-Malassis, in-18, 308 pages.

très-éloignée de la forme ordinaire. L'Orient, la Judée, la Grèce antique, les peuples du moyen âge émaillent ses vers de noms de lieux, de choses et d'hommes que beaucoup de lecteurs y voient pour la première fois, ou qu'ils ne reconnaissent pas sous leur orthographe soi-disant indigène. Et cette orthographe ne les rend pas toujours agréables à l'œil d'un Français ni harmonieux à son oreille. Akhab, Ba-Hal, Ben-Hadad, Ethba-hal, Akkaron, Jizréhal, ne font pas faire meilleure figure aux noms juifs, dans notre poésie, que les formes employées par l'auteur d'*Athalie*. Komor de Kemper, Aurang, fils de Djihan, Djihan-Guir, et tous les noms de ce genre qu'on peut entendre retentir

Des djungles de Pendj-Ab aux sables de Karnate,

ne doivent point avoir d'échos dans nos vers ou en avoir de plus harmonieux.

Pourquoi ensuite dérouter toutes les habitudes de la mythologie classique en poésie et dire Héphestos pour Vulcain, Hadès pour Pluton, Kipris, Kithéré, ou Aphrodite pour Vénus, Éros pour l'amour, Séléné pour la lune, etc. ? Il faut laisser ces restitutions de noms aux dissertations savantes de l'Académie des inscriptions. C'est ajouter un effort de plus à un genre de poésie dont l'effort est déjà le principal défaut.

Le sentiment poétique, l'instinct du rhythme et de l'harmonie, une certaine ampleur naturelle qui n'exclut pas la force, sont les qualités qui recommandent le petit recueil des *Poésies parisiennes* de M. Emmanuel des Essarts [1]. La forme travaillée et brillante est une des préoccupations de l'auteur, mais non la seule. Ami ou disciple de MM. Arsène

1. Poulet-Malassis, in-18, 196 pages.

Houssaye, Philoxène Boyer, Théodore de Bauville, Champfleury, etc., auxquels il dédie plusieurs de ses pièces de vers, il appartient évidemment à l'école pittoresque ; mais il ne s'y enferme pas tout entier, et on reconnaît à certains accents la chaleur généreuse de la jeunesse et le souvenir de l'idéal sans lequel il n'y a point de poésie.

5

La muse des sentiments gracieux. Alliance du luxe typographique et de la poésie. MM. Juillerat et J. Soulary.

Si je voulais donner la plus haute idée du culte que l'homme du monde peut encore vouer de nos jours à la poésie, au milieu des loisirs laissés par les relations de société ou les fonctions publiques, je choisirais volontiers le beau volume de vers publié par M. Paul Juillerat sous le titre de *Soirs d'octobre* [1]. A prendre ce livre par le dehors, il est impossible de faire à la poésie un plus complet hommage des merveilles que le luxe typographique a inventées autrefois et retrouvées aujourd'hui. Dans son amour pour la muse, l'auteur ne croit pas qu'il y ait rien de trop beau pour une telle maîtresse, et M. Louis Perrin a fourni, comme à M. Soulary, toutes les ressources de son art pour encadrer ses vers dans une riche monture.

Quant aux vers eux-mêmes, ils se recommandent surtout par la vérité du sentiment et le naturel de l'expression. L'auteur des *Soirs d'octobre* [2], qui n'en est pas à son pre-

1. Dentu, in-18, 432 p. ; imprim. de Louis Perrin.
2. Parmi les autres ouvrages de M. P. Juillerat, on cite : *les Lueurs Matinales* (in-12) ; *les Solitudes* (in-8) ; *Nouvelles* (in-12) ; *la Reine de Lesbos*, drame en un acte et en vers (in-18) ; *le Lièvre et la Tortue*, comédie en un acte et en vers (in-18) ; *les Deux Balcons* (in-18).

mier recueil, a pris pour épigraphe générale de celui-ci cette jolie pensée de Charles Nodier :

En vain une muse fardée
S'enlumine d'or et d'azur ;
Le naturel est bien plus sûr :
Le mot doit mûrir sur l'idée,
Et puis tomber comme un fruit mûr.

Il se montre fidèle à des habitudes de simplicité élégante et gracieuse, qui valent bien les excès d'ornementation si chers à l'école de la ciselure littéraire. Le naturel en poésie a pourtant un écueil, le prosaïsme, et il faut l'éviter avec soin, parce qu'il semble donner des armes contre le bon sens à ces auteurs ambitieux qui, par dédain de la langue ordinaire, font consister la poésie dans les idées quintescencées et le talent de l'écrivain dans la bizarrerie des effets de style.

M. P. Juillerat embrasse dans les *Soirs d'octobre* le cadre entier du genre gracieux. Il parcourt, dans sa variété, toute la gamme des tons doux ; il chante sous ses formes les plus pures ce thème éternel de la poésie : l'amour. Il marie ce sentiment passionné aux plus nobles émotions ; il le soumet à l'épreuve de la douleur ; il l'élève par la vertu. Sa muse est tendre et chaste ; le sentiment poétique s'unit mélancoliquement en lui au sentiment chrétien.

Familier, comme on l'est aujourd'hui, avec le mécanisme de la versification, M. P. Juillerat a une grande expérience du rhythme ; il en manie les diverses combinaisons avec facilité. Les plus simples ne sont pas les moins harmonieuses, témoin les stances de la *Valse des feuilles :*

Le vent d'automne passe
Emportant à la fois
Les oiseaux dans l'espace,
Les feuilles dans les bois.

Jours tièdes, brises molles,
Pour longtemps sont chassés :
Valsez comme des folles
Pauvres feuilles, valsez.

Quelquefois il trouve des effets originaux par le rapprochement un peu bizarre de rhythmes incohérents et dont l'harmonie ne répond pas à la pensée. Telles sont les strophes du *Berceau vide*, dont voici la dernière :

Puisque le ciel a pris l'enfant, plante éphémère,
La mère
Ne restera pas seule au terrestre chemin
Demain.
Préparez son tombeau, car toute angoisse amère
Frappe mieux qu'un poignard dans une forte main.
Quoi que puisse dire la foule,
Il est de mortelles douleurs;
Et notre vie hélas! s'écoule
Moins par le sang que par les pleurs!

Le début prépare-t-il le trait final? Ces vers monosyllabiques ne sont-ils pas de bien petits échos pour cette grande douleur? Les détails du style soutiennent-ils aussi convenablement l'idée? Ne pourrait-on pas désirer, avec une expression plus forte, des rimes moins usées? On voit l'élan du poëte, on devine son aspiration, mais il lui manque le souffle, le coup d'aile. N'est-ce pas la faute du cadre trop étroit et trop ingénieusement artificiel où il a voulu s'enfermer?

Je suis tenté de le croire, car lorsque M. Juillerat saisit une idée féconde et s'abandonne librement à ses développements, il ne laisse rien à désirer pour la largeur et la vérité des effets. Qu'on voie, par exemple, la première pièce du volume: *Hier et aujourd'hui*. C'est le contraste de deux tableaux, de celui du passé, tel que le présentent les panégyristes enthousiastes, et celui du présent, tel que le fait comprendre la foi au progrès. « Il y a du vent dans

les voiles de l'humanité, » dit un auteur cité en tête de cette pièce; il y a aussi du vent dans les voiles de la poésie à laquelle M. Juillerat ouvre une si belle carrière.

Non, non ; la poésie est vivante, immortelle,
Elle est partout : avec la houille qu'on attelle ,
Dans les rayonnements du monde intérieur,
Près du vieillard pensif et de l'enfant rieur,
Sur l'arbre du chemin et dans le chloroforme,
Dans le plus frais vallon, sur le plus haut sommet :
Elle est au cœur de l'homme, et c'est Dieu qui l'y met.

Pour achever de faire connaître l'auteur des *Soirs d'octobre*, j'ajouterai que chacune de ses soixante-deux pièces de vers est précédée d'une demi-douzaine au moins d'épigraphes empruntées aux œuvres poétiques des auteurs les plus divers. Tous les contemporains, ceux du second ordre surtout, sont là représentés par une foule de citations dont quelques-unes sont remarquables de grâce et de finesse. C'est comme une communion qui s'établit entre l'auteur et ses frères de lettres ; c'est une sorte de tournoi poétique où M. P. Juillerat présente, sous leurs meilleures armes, les rivaux contre lesquels il va lutter.

M. Josephin Soulary, dont les *Sonnets humoristiques*[1] avaient révélé un poëte si distingué, en faisant un singulier honneur aux presses lyonnaises de M. Louis Perrin, vient de faire paraître dans les mêmes conditions typographiques un nouveau recueil, où le sonnet se mêle à des rhythmes variés : ce sont les *Figulines, suivies du Rêve de l'Escarpolette*[2]. Le poëte ici s'efface modestement devant le typographe. « Ce livre n'est pas un livre, dit-il ; c'est un prétexte que je fournis à mon excellent ami, Louis Perrin, *le bon imprimeur*, de faire étinceler dans un écrin renou-

1. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 42-48.
2. Lyon, Scheuring, pet. in-4°, 100 p.

elé de Jean de Tournes, ces caractères augustaux, d'un ;il si provoquant, si souples de forme, si gaulois d'allure, ui furent les joyaux de la Typographie à l'époque où la ypographie était *une très honneste et très grande dame de ault pairage.* »

Mais la critique doit voir le fond, même sous la plus elle forme. Les *Figulines* sont un simple délassement poé- .que entre une œuvre accomplie et les œuvres attendues. :lles n'augmenteront pas la réputation de l'auteur des *'onnets;* elles peuvent seulement l'entretenir. Ce ne sont ue de petits essais et, pour ainsi dire, de simples ébau- hes. Le titre, d'une modestie un peu recherchée, indique lutôt la matière à mettre en œuvre que l'art lui-même. La lupart ont pour sujet l'amour, pris sous l'une de ses .ombreuses formes, celle du plaisir. Je trouve, dans le .ombre, un sonnet qui tranche un peu sur le reste par idée sérieuse mêlée au sentiment. C'est le seul que je .iterai.

UN GRAND PEUT-ÊTRE.

Le sein, l'enfant l'ignore aussitôt que sevré,
Cependant que du lait la force en lui demeure.
Ainsi du corps d'hier fraîchement délivré,
Peut-être ai-je oublié ma vie antérieure.

Je vis; donc j'ai vécu! je meurs; donc je vivrai!
Épuiserais-je tout dans un réveil d'une heure?
Et mon Père infini m'aurait-il fait un leurre
De la soif d'infini dont je suis dévoré?

Dans ses migrations où j'emporte sans trêve
Ton âme altière, Adam, ta chair folle, ô belle Ève!
Je vous sens moins rivaux en moi de jour en jour,

Et comme en un creuset l'alliage s'épure,
Chaque fois qu'au tombeau je vous jette souillure,
Du berceau chaque fois je vous dégage amour.

Il y a, dans ce mysticisme pythagoricien, une solution

du problème de la destinée humaine dont la philosophie orthodoxe ne s'accommoderait pas, mais que le vague de la forme sauve du danger de la discussion. C'est dans cette mesure que le sentiment philosophique convient à la poésie. C'est sans doute celle où nous la retrouverons dans les ouvrages plus sérieux que le poëte des *Sonnets humoristiques* avait promis et dans l'attente desquels les *Figulines* ne sont qu'un agréable passe-temps.

6

Les merveilles légendaires en poésie. M. Ch. Fournel.

Il semble que le miracle devrait beaucoup prêter à la poésie. La religion dont il est l'arme, agit profondément sur les cœurs, et le merveilleux frappe vivement l'imagination. Il y a pourtant une grande condition pour que le merveilleux en général et le miracle en particulier produisent leur effet sur les âmes et conservent leur puissance poétique : c'est qu'on y croie. A défaut de la foi chez le lecteur et chez l'auteur, il faut au moins que les personnages du temps où les merveilles passent pour avoir eu lieu, aient eu cette foi dans toute sa naïve simplicité, et que l'auteur en retrouve les accents sincères. Autrement, le récit poétique d'une légende du moyen âge ne sera qu'une œuvre artificielle et froide, comme le serait la mise en vers modernes d'une des métamorphoses de l'antique mythologie.

M. Charles Fournel n'a pas tenu assez compte de ces conditions, quand il a formé tout un recueil d'anecdotes merveilleuses sous ce titre : *les Légendes dorées*[1]. Une apparition du Christ ou de ses anges, un bon ou méchant

1. A. Durand, A. Aubry, in-18, 207 pages, titre rouge.

tour joué par les diables aux hommes ou par les anges aux diables, un bâton qui prend racine, des fleurs artificielles qui se multiplient et reproduisent dans leurs vives couleurs une goutte de sang de Marie, des pains qui se changent en roses ou des roses en pains : tous ces contes bleus des anciens couvents que l'auteur de la *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie* mit à la mode il y a un quart de siècle, ne manquent pas de grâce, malgré les pieuses fadeurs qu'ils nous ont values ; mais je les aime s'épanouissant dans la poésie naïve d'autrefois. A vieilles légendes, vieux langage. De tels sujets ne conviennent qu'au genre du pastiche ; ils jurent dans cette prose rimée, claire, mais simple et nue comme des quatrains de Pibrac.

> Puis l'enfant le bénit, et puis il disparut.
> Christophe émerveillé fut joyeux et le crut.
> Et comme il eut planté son bâton dans la terre,
> Il le trouva fleuri pour preuve du mystère.

Aux légendes gothiques, il faut un cadre gothique. Au merveilleux, il faut l'éloignement : soit l'éloignement des temps ou des pays, soit l'éloignement produit par la différence des mœurs ou par celle des langues. Quand les poëtes des bords du Rhin reprennent les anciennes légendes germaniques, c'est dans le vieil allemand qu'ils ont soin de les raconter. Comment la légende dorée pourrait-elle plaire sous une forme terne et prosaïque, lorsque, même à l'état de pastiche, elle n'est agréable qu'à petite dose?

Si je ne craignais qu'on me reproche de donner trop d'importance à des vers médiocres en les citant, et, pour ainsi dire, de prolonger une mauvaise musique par l'écho, je voudrais citer des légendes pieuses contenues dans d'autres recueils et qui sont l'idéal de la fadeur niaise où le genre faux puisse conduire. Je trouve, par exemple, d'un auteur qu'il est inutile de nommer, la légende des Bonbons du petit Jésus. C'est le tableau d'une jeune mère qui dé-

pose, chaque soir, une sucrerie dans la coquille blanche et rose de son bénitier ; et l'enfant trouve chaque matin une douceur miraculeuse au nom de Jésus, confondu avec le mot de bonbon, dans le premier cri de son réveil. Voilà le breuvage édulcoré que les disciples des disciples de Lamartine nous servent aujourd'hui dans la coupe de la poésie, sous le prétexte d'inspiration religieuse !

7

Les poëtes causeurs. M. Jacques.

Nous trouvons sous le simple prénom de Jacques, équivalant presque à l'anonyme, un recueil de *Contes et Causeries*[1] qui révèlent une plume habile et exercée. Les sujets sont nombreux et variés ; le vers est en général facile, leste, parfois gracieux ; l'esprit y paraît plus que la poésie, et le style s'anime plus volontiers qu'il ne s'élève, même lorsque l'idée a une certaine hauteur. Évidemment, le poëte reste terre à terre par système ; il fait effort pour dissimuler, dans un jeu d'esprit, les tendances habituelles de sa pensée vers les choses élevées. Une spirituelle préface intitulée : *le Bâton de Brutus* nous promet, pour le fond du vers, le langage le plus voisin de la prose :

Tout sera pour le sens ; la rime sur ses pas
Ne sera qu'un valet qu'on ne remarque pas.

La poésie, s'il y en a, sera en dedans, comme l'or sous l'écorce du bâton rustique.

Si l'on se demande à quoi sert de conserver la forme du vers quand on fait tous ses efforts pour qu'elle passe inaperçue, on peut répondre que, même insensible ou à peu

1. Hachette et Cie, in-18, 300 pages.

près, le rhythme ajoute à l'harmonie du langage, et qu'il y a encore dans le vers dissimulé le mérite de la difficulté vaincue. Disons surtout que quand le vers est bien frappé, l'idée la plus simple reçoit une empreinte vive et nette que la prose ne saurait lui donner. Voici, par exemple, des principes d'économie politique rhythmée, je ne dis pas poétisée, qui plairont à la fois comme tours de force de langage et comme traits d'esprit :

Pour suppléer à l'or trop rare, on étendit
L'heureux emploi d'un or idéal, le crédit :
Le papier vint en aide à l'espèce qui sonne ;
Et pourvu qu'il promît de paraître en personne,
Tout écu de cent sous eut son représentant.
Un bulletin léger fut de l'argent comptant.
Désormais chaque somme eut donc un double usage.
D'un côté marche l'or, de l'autre son image.
Par cet ingénieux moyen de financer
Quiconque eut de l'argent put toujours s'en passer.
. . . .

Voilà comment M. Jacques, traite en vers les questions de finances, dans les *Chercheurs d'or*, sa XXXVIII[e] causerie. Trop souvent l'auteur subtilise l'idée à force de vouloir la rendre fine. On voit le trait partir, mais on ne voit pas où il frappe. Et cela est peut-être heureux ; car, si l'on pouvait le suivre, on trouverait quelquefois qu'il porte à faux. Par exemple, j'ai beau m'écarquiller l'esprit, pour comprendre dans les quatre vers suivants une allusion mythologique mêlée à un souvenir de la vie parisienne, puis l'épanouissement en pointes d'une opération d'arithmétique.

Les écus se feront concurrence à leur tour :
Midas à jeun viendra chapeau bas chez Véfour.
Multipliez les biens, et, *diviseur* immense,
Le genre humain aura pour *quotient* l'aisance.

Il est fâcheux de prendre le rôle du spectateur ridicule

de la lanterne magique de la fable; mais ici, on ne peut s'empêcher de dire, au moins tout bas :

.... Je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause,
Je ne distingue pas très-bien.

Une des pièces capitales des *Contes et Causeries*, est la dernière, *Dante à Paris*. L'illustre Florentin passe rapidement en revue notre société moderne, les révolutions politiques, les découvertes de la science, les merveilles de l'industrie, les transformations rapides d'une grande cité qui fait peau neuve comme un serpent; le présent de Paris et l'avenir de la France l'éblouissent, et son enthousiasme s'exalte au spectacle splendide des destinées de l'humanité.

Je ne sais si je dois trahir l'anonyme que l'auteur des *Contes et Causeries* a cru devoir garder. J'ai lu ses vers et les ai jugés sans connaître son vrai nom. Quelques traits cependant indiquent les régions ordinaires où vit l'auteur et les sources où s'est alimentée jusqu'ici sa pensée. La vraie nature de son esprit se montre dans la peine même qu'il prend pour la cacher; aussi n'ai-je été que médiocrement étonné d'apprendre que les *Contes et Causeries* étaient le délassement poétique d'un homme sérieux, littérateur brillant et érudit, professeur très-distingué, auteur d'ouvrages très-justement populaires d'histoire de la littérature. On peut demander son nom indifféremment aux archives des concours de la Société des gens de lettres, aux échos de la Sorbonne, ou même aux pages de *l'Année littéraire* qui résumaient, il y a trois ans, quelques grands travaux de critique et d'histoire sur la littérature du dix-septième siècle[1].

1. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 254 et suivantes.

8

La poésie dans la chanson; immortalité ou renaissance perpétuelle de ce genre en France.

Où la poésie va-t-elle se réfugier ? Nous la cherchons en vain dans des recueils qui nous la promettent sous leurs titres pompeux ou mystiques ; nous la rencontrons sans la chercher dans de simples almanachs ou dans de petits livres de chansons.

Je me garderai bien de signaler comme un trésor poétique, d'un bout à l'autre, le recueil annuel illustré, publié sous le titre d'*Almanach de la chanson*[1] par les membres du Caveau ; car il existe encore un Caveau. Mais s'il s'y glisse par hasard quelque jolie pièce de vers pleine de sens, de finesse, de véritable esprit français et par-dessus tout écrite simplement et dans une bonne langue, on me permettra de la signaler, et ceux qui aiment ces rares et précieuses qualités, ne seront pas fâchés d'en retrouver ici même quelques couplets. Les suivants, intitulés *les Bêtes*, sont de M. Eugène Desaugiers : un grand nom dans l'histoire de la chanson française. On verra que le fils a conservé quelque chose de l'héritage paternel.

N'en déplaise à l'espèce humaine,
Qui de jour en jour s'appauvrit,
Je trouve que dans la Fontaine
Les bêtes ont beaucoup d'esprit.
De bons mots nous sommes avares,
Et, soi dit sans nous ravaler,
Peut-être seraient-ils moins rares,
Si les bêtes pouvaient parler !

Bien que le cocher jure et sacre
Et que le temps soit des plus beaux,

1. Pagnerre, in-18. Environ, 200 pages.

Nous monterons six dans un fiacre
Que traînent deux maigres chevaux;
Par ces chétives haridelles
Lorsque nous nous faisons rouler,
Nous en entendrions de belles
Si les bêtes pouvaient parler!

. . . .

Sur l'obélisque qu'on admire,
On voit une foule d'oiseaux;
Mais personne encor n'a pu dire
A quoi servent ces animaux.
Devant ce rébus, et pour cause,
On voit les savants reculer;
Nous saurions du moins quelque chose,
Si les bêtes pouvaient parler!

Quand madame, qui craint son ombre,
Donne audience à quelque amant,
Dans son boudoir discret et sombre
Un tiers se glisse effrontément.
Près d'elle, sur le même siége
Un angora vient s'installer....
Il n'aurait pas ce privilége
Si les bêtes pouvaient parler!

Près de l'aveugle misérable
Vous trouverez toujours un chien,
Le compagnon inséparable
De ceux, hélas! qui n'ont plus rien.
Pour l'homme que la faim tourmente,
Des yeux il semble postuler;
Que sa voix serait éloquente
Si les bêtes pouvaient parler!

Après ce couplet, que je meure
Plutôt que d'en faire un nouveau,
Attendu que pour le quart d'heure,
Je suis au bout de mon rouleau.
Quand on n'a plus rien dans la tête,
On ne peut se dissimuler
Qu'on parlerait comme une bête
Si les bêtes pouvaient parler!

Je ne recommanderai pas sans réserve, sous le rapport de la morale, le petit volume de *Chansons* de M. Armand Liorat[1] : la pruderie n'a jamais été le défaut du genre. Je le citerai pour la verve, la causticité, le mélange de gaieté et de sentiment; enfin pour l'intelligence de la langue poétique dont l'auteur, qui doit être jeune, fait ses premières preuves. Si la plupart de ses refrains font voir qu'il sait rire et se moquer, quelques pièces plus sévères montrent qu'il saura au besoin prendre un ton plus fort et plus haut. Qu'on en juge par ces trois stances de son *Cheval de fiacre*.

Quant je te vois passer, l'allure humble et soumise,
Tirant péniblement le carrosse ébréché
Où s'étend pour vingt sous la graisseuse sottise
Du gros bourgeois endimanché;
Lorsque j'entends le fouet, qui raille et qui massacre,
Claquer sur toi, je pleure; il semble que l'affront,
Touchant à ta vieillesse, insulte aussi mon front,
Pauvre cheval de fiacre.

Ne regrettes-tu pas la bataille et la foudre,
Quand ton ventre saignait au fer des éperons,
Quand tes naseaux s'ouvraient à l'odeur de la poudre,
Ton oreille au bruit des clairons!
Que n'es-tu mort, hélas! de la mort qui consacre?
D'où vient, noble forçat, que ce boulet moqueur
Que tu traînes au pied n'a pas frappé ton cœur,
Pauvre cheval de fiacre?

. . . .

Marche, c'est le destin; vieillards, on nous méprise;
Place à ceux d'aujourd'hui! Nouveaux temps, nouveaux dieux;
On fouette également crinière ou barbe grise,
Homme ou cheval, dès qu'ils sont vieux;
Bucéphale poussif! ô morne simulacre!
Sur le pavé glissant, va, brise tes genoux;
Marche, galérien; marche, fais comme nous,
Pauvre cheval de fiacre!

1. Librairie moderne, in-32, 126 pages. — M. Liorat a fondé dans les derniers jours de l'année, sous le titre de *la Chanson*, un journal spécial des lieux de Paris où l'on chante.

Il y a ici quelque chose de cet accent vrai et profond que Béranger a porté si souvent dans la chanson, identifiée jusqu'à lui avec la gaudriole. C'est par là que le genre s'est élevé, et que ceux qui le cultivent sont autre chose que des poëtes de société.

Si la chanson devait mourir dans la jeune France, elle trouverait dans quelques représentants des anciennes générations, assez de verve et de bon sens railleur pour compter encore quelques derniers beaux jours.

Un de ces infatigables Nestors de l'esprit qui mènent de front, comme au beau temps de la curiosité universelle, les connaissances les plus diverses, M. Boucher de Perthes a toujours entremêlé aux recherches savantes les délassements de la poésie. Il vient de former un gros volume de vers sous un titre un peu singulier : *Les Maussades, Complaintes* [1]. Le livre n'a de maussade que le titre. M. Boucher de Perthes ne manque pas de malice, et il l'exerce un peu contre tout le monde. Politique, littérature, philosophie, il chansonne tout. Esprit droit et juste, il ne dédaigne pas le paradoxe, mais c'est pour tirer de la raillerie quelque bon enseignement. On peut juger du tour d'esprit qu'un chansonnier peut donner à des intentions honnêtes, par quelques couplets de la *Protestation.* C'est encore, par un subterfuge cher aux poëtes philosophes, la satire de l'homme, déguisée en éloge des animaux.

. . . .

J'ai, dira-t-on, pour partage,
La raison ; le beau présent!
C'est par elle que j'enrage.
Un sot est toujours content.
Oui ! malheur à l'homme habile !
Si je reviens ici-bas,

1. Jung-Treuttell, Derache, etc., in-18, 562 pages.

Que Dieu me fasse imbécile,
Hélas ! je n'y perdrai pas.

. . . .

Passant sur l'intelligence,
De chacun pesons le cœur,
Et placés dans la balance,
Voyons quel est le meilleur.
Ce tigre, avec sa tigresse,
Mordant de compte à demi,
Fera-t-il de son espèce
Une Saint-Barthélemi ?

Jamais un loup sur la paille
A-t-il laissé ses petits,
Pour aller faire ripaille
Avec les loups ses amis ?
Et la louve acariâtre,
Haïssant ses louveteaux,
Comme l'horrible marâtre
Les mettra-t-elle en lambeaux ?

Voit-on un cheval ivrogne
Chanceler, perdu de vin,
Ou la jument sans vergogne
Se vendre au premier roussin ?
Est-il un renard faussaire ?
De justice un chat repris,
Demandant la prime au maire
Pour un rat qu'il n'a pas pris ?

Est-il des serpents chimistes,
Sophistiquant jusqu'au pain ?
Des singes économistes
Faisant du vin sans raisin ?
Vit-on jamais tourterelle
Lasse de son tourtereau,
En empoisonner l'écuelle
Pour prendre un mari nouveau ?

. . . .

Comptant tout, être pour être,
Du lion à la souris,

Envieux, voleur et traître,
Oui, l'être humain est le pis.
Et nous répétons en somme,
En voyant semblables gens :
Si Dieu fit le premier homme,
Le diable a fait ses enfants.

Je regrette de ne pas citer la complainte de *la Queue*, l'une des plus originales et des plus spirituelles. Il est impossible de mettre avec plus de bonheur une foule de traits de bon goût sous des mots un peu scabreux.

Le recueil des *Maussades*, déjà si volumineux, et qui dit-on l'aurait été encore davantage, sans les ombrages que la politique, même en poésie, inspire aux imprimeurs, comprend dans la dernière de ses trois parties des romances et chansonnettes, qui ont été mises en musique, il y a quelque trente ans. Plusieurs ont joui, comme le fameux *Petit blanc*, d'une aussi grande popularité que la *Normandie*. On les trouve avec plaisir si non pour leur valeur poétique, au moins, comme souvenir d'une autre époque et comme témoignage des petites révolutions du goût. Car si l'avenir de la chanson est menacé, la romance de salon qui avait eu la prétention de la détrôner, ne lui a pas même survécu. Et qui ne préférerait la franchise de la chanson aux fadeurs de la romance. Quoique dédaignée, elle n'a pas dit son dernier mot dans un pays où l'on prétend que tout finit par des chansons. Nous la retrouverons un de ces jours, avec M. G. Nadaud, prospère et brillante.

9

La poésie dans les revues : M. Eug. Manuel.

Les volumes de vers ne suffisent pas à l'épanouissement de la poésie. Il y a toutes les revues, grandes ou petites, qui s'ouvrent encore aux pièces détachées, en attendant que le volume les recueille. Nous laissons passer d'ordi-

naire les vers que recommande cette publicité éphémère de la littérature périodique. Nous voulons faire une exception pour les *Pages intimes* de M. Eugène Manuel dont la *Revue des Deux Mondes*[1] a reçu et divulgué quelques confidences. Ce que nous en redirons ici à nos lecteurs, suffira pour justifier l'exception. La *Revue* a pris dans le portefeuille de M. Manuel des sonnets qui sont, en général, d'une grande tristesse, et trois pièces de petits vers, dont les deux plus longues, le *Déménagement* et l'*Aveugle*, sont les plus originales. Nous nous bornerons à citer la plus courte avec l'un des sonnets. Ces deux perles donneront une idée de l'écrin. Voici le sonnet :

LE BERCEAU.

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
Il lui faut un berceau tel que les fils de rois
N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose !

Fi de l'osier flexible ou bien du simple bois !
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose ;
Il serait d'or massif, s'il était à son choix !

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure,
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

Il est venu le fils dont elle était si fière !
Il est fait le berceau — le berceau sans réveil !
Il est de chêne, hélas ! et ce n'est qu'une bière.

Voici la petite pièce de vers :

DISCRÉTION :

Ne le dis pas à ton ami
Le doux nom de ta bien-aimée :
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.

1. Livraison du 15 juillet 1862.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse t'invite :
L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas au soleil,
Sur le sable le long des grèves.
Ne le dis pas à ton sommeil
Qui pourrait le dire à tes rêves ;

Ne le dis pas à cette fleur
Qui de ses cheveux glissé et tombe,
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe :

Car ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr,
Pour ne pas trahir le poëte.

Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée.

Il y a dans ces vers de la mélancolie, de la grâce, une sensibilité vraie, un charme poétique. Les notes tristes dominent peut-être un peu trop dans ce petit groupe de fragments ; mais le recueil complet des *Pages intimes* de M. Manuel offrirait sans doute une plus grande variété de sujets et de tons et un souffle plus puissant.

10

La traduction en vers ; la traduction par extraits et celle des œuvres entières. Quelques fleurs de poésie allemande et un grand poëme anglais.

La traduction en vers français des poëtes étrangers, est toujours l'exercice favori de ceux qui aiment assez la ver-

sification pour en affronter toutes les difficultés, sans en être dédommagés par les joies de l'inspiration. Est-ce pour quelques-uns une sorte de gymnastique poétique par laquelle on se prépare à rendre ensuite avec plus de souplesse ses propres pensées, ou bien est-ce un aveu tacite d'impuissance à créer pour son propre compte? Je laisse la question en suspens et je me bornerai à citer deux tentatives de traduction poétique, dont l'une nous fait connaître dans toute leur variété les auteurs de la poésie allemande, et l'autre dans sa sombre profondeur un des génies les plus originaux de l'Angleterre.

A ceux qui ont voué un juste amour à la rêveuse et poétique Germanie, l'abbé A. Fayet, chanoine honoraire de Moulins, nous offre un des somptueux volumes de son recueil des *Beautés de la Poésie ancienne et moderne*[1]. Suivant le plan général de cette publication inaugurée, dans un premier volume, par la *Poésie hébraïque*, la série de la *Poésie allemande* contient, dans l'ordre chronologique, un très-grand nombre d'auteurs représentés chacun par un ou plusieurs fragments de ses ouvrages. Une notice biographique et littéraire nous fait connaître l'homme et le poëte dont la traduction en vers nous laisse entrevoir l'œuvre. Des notes, empruntées le plus souvent aux meilleurs critiques, à Mme de Staël, à MM. Philarète Chasles, Ampère, N. Martin, dont nous avons déjà signalé les intéressants travaux, etc[2]., font entrer plus avant dans l'intelligence des génies ou des genres de poésie les moins accessibles à l'esprit français. Une introduction résume d'avance toutes les idées mises en circulation depuis cinquante ans

1. Moulins, Martial Place; Paris, Paul Boyer, in-8, 484 pages.

2. Nous avons particulièrement montré comment M. N. Martin a traduit lui-même en vers français quelques morceaux choisis de la poésie allemande, soit pour les intercaler, comme pièces épisodiques, dans son propre poëme du *Presbytère*, soit pour les citer comme exemples à l'appui de ses appréciations dans ses deux séries de *Poëtes contemporains en Allemagne*.

parmi nous sur les caractères de la poésie allemande et ses rapports, aux diverses époques, avec la civilisation germanique.

Le recueil de l'abbé Fayet représente à la fois la variété et l'unité de la poésie allemande. Voici ces vieux chants populaires où la vie intime a marqué toutes ses heures et laissé la trace de tous ses drames. Cette poésie primitive, qui chante la famille, Dieu et la nature, est presque anonyme, et il est resté plus de ballades que de noms d'auteurs jusqu'à Klopstock, dont le génie domine la glorieuse résurrection de la poésie. A partir de ce moment, les noms se multiplient. Deux seulement, ceux de Goethe et de Schiller, ont une gloire cosmopolite et quelques-unes des œuvres qu'ils rappellent font partie du patrimoine de l'humanité. D'autres noms moins retentissants sont pourtant, comme ceux de Lessing, Gessner, Herder, Bürger, Arndt, Uhländ, Ruckert, Kœrner, H. Heine, etc., encore assez connus de ce côté de la frontière du Rhin. Bien d'autres enfin, peu familiers à des oreilles françaises, jouissent à bon droit parmi leurs compatriotes d'une sympathique popularité. L'abbé Fayet se fait l'introducteur complaisant des poëtes les moins connus comme des plus célèbres. Il nous les montre de préférence dans les genres essentiellement nationaux, et il nous fait entendre, au milieu des rêveries harmonieuses qui bercent d'ordinaire l'Allemagne, les accents guerriers qui la réveillèrent en 1813.

Je ne citerai qu'un échantillon de cette traduction poétique ; je l'emprunte à un genre essentiellement allemand, le *lied*, et à un des deux noms les plus illustres de la littérature germanique, celui de Goethe; il est intitulé : *Présence.*

Quand les feux du soleil dorent la mer profonde,
Alors je pense à toi;
Quand la lune en tremblant se réfléchit dans l'onde,
Ton image est en moi !

Sur la route, à midi, quand monte la poussière,
Je crois t'apercevoir;
Au milieu des horreurs d'une nuit sans lumière,
Il me semble te voir.

C'est toi, lorsque la vague en gémissant bouillonne,
Toujours toi que j'entends;
Dans les bois où se plaint la brise monotone
Encor toi que j'attends.

Tu vis bien loin d'ici, mais, malgré la distance,
Mon âme est avec toi!
Le jour tombe, l'étoile au ciel brille en silence,
Que n'es-tu près de moi!

Voilà le lied allemand. « En France, dit une note, qui porte le nom de M. Henry Blaze, nous n'avons rien qui puisse donner une idée de cette poésie. Ce n'est ni la fable de la Fontaine, ni l'épigramme grecque d'André Chenier, ni le couplet de Béranger; et cependant le lied se compose de certains éléments essentiels de ces trois genres de poésie..... Le véritable lied, le lied-chanson n'a d'ordinaire qu'une strophe, deux au plus, qui se répondent l'une à l'autre ainsi que la voix et l'écho. N'oublions pas que l'essence de cette poésie est la vague, l'indéfinissable, et il faut que notre âme, comme dans certaines phrases de la musique, y trouve l'expression du sentiment qui l'affecte. Là est la véritable différence du lied et de la chanson; l'une vient de la tête, l'autre du cœur..... le lied est le chant familier de l'Allemagne, de l'Allemagne rêveuse, mélancolique, chevaleresque. « Que la guerre éclate, et Kœrner va remplacer Novalis. » M. l'abbé Fayet ne manque pas de suivre la poésie allemande sur ce brûlant terrain.

C'est dans ce cadre d'extraits, de morceaux choisis, de beautés d'un auteur, d'une œuvre, d'une période, que je comprends, ainsi que je l'ai déjà dit, la traduction en vers. Quant à vouloir reproduire dans notre rhythme, si peu

souple et dans notre langue poétique, si pauvre ou si dédaigneuse, tout un auteur ou un grande œuvre entière, c'est une entreprise d'autant plus difficile que le modèle s'éloigne plus de nos habitudes de pensée ou de langage. On a déjà vu comment la traduction en vers est le plus souvent condamnée à être infidèle pour rester poétique et française, ou à faire violence au génie de notre poésie et de notre langue pour rester fidèle. On peut voir un exemple de lutte courageuse contre ces difficultés dans la traduction du *Child-Harold* de lord Byron par M. Lucien Davesiès de Pontès[1].

C'était là assurément une de ces œuvres excentriques dont le vers français semble mal se prêter à rendre tous les détails. Il est difficile qu'une traduction soit plus correcte que celle-ci ; il est impossible d'en imaginer une plus exacte. Non-seulement les stances anglaises de neuf vers sont traduites par des stances françaises de même étendue, mais chaque vers du texte original est rendu dans le vers même qui lui est parallèle; souvent même l'hémistiche répond à l'hémistiche. M. L. Davesiès de Pontès a surtout réussi dans la poésie descriptive. C'est en effet le genre auquel le rhythme français s'est le mieux assoupli par la traduction. On peut voir dans le chant premier toute la peinture des combats de taureaux ; en voici le ton général :

Rugissant de fureur, les forces épuisées,
Aux abois, le taureau s'arrête haletant;
Tout hérissé de dards et de lances brisées,
Entouré de blessés, immobile, il attend.
Alors les matadors l'assiégent, agitant
Les plis du manteau rouge et brandissant leur glaive.
Comme la foudre encore il bondit un instant.
Vains efforts : le manteau, qu'en sa course il enlève,
Enveloppe ses yeux, et son destin achève!

1. Dentu, 2 vol. in-18, LX-232-336 pages.

Les pensées austères et mélancoliques de lord Byron, ses railleries, adressées aux vanités et aux grandeurs humaines, ont aussi leur écho dans quelques vers heureux du traducteur. Mais, en général, les réflexions conviennent moins bien à notre langage rhythmé que les peintures, et certaines réflexions nous frappent moins par leur justesse que par la faiblesse de l'expression. On voudrait ici un tour moins prosaïque, là plus de clarté, ailleurs plus d'harmonie. Je ne sais plus qui a dit que nous ne rendons bien que nos propres pensées; cela est surtout vrai du poëte. La plus belle idée, en passant du vers original dans le vers calqué, a toujours quelque chose d'avorté et d'incomplet. C'est un vrai tour de force que le traducteur de *Child-Harold* a accompli. Il y a dépensé beaucoup de courage, de patience et même de talent, mais une imitation plus libre, pour ne pas parler des inspirations originales, lui aurait fait, comme poëte, plus d'honneur. Comme reflet du génie de lord Byron parmi nous, quelques pages du *Dernier Chant de Child-Harold* de M. de Lamartine valent mieux que la traduction complète de l'œuvre. Elles sont à la fois moins exactes et plus fidèles. Elles ne reproduisent pas les mots, ne suivent même pas les idées; mais elles procèdent de la même inspiration et sont imprégnées des mêmes sentiments.

ROMAN.

1

L'événement littéraire de l'année : *Les Misérables*, de M. Victor Hugo.

C'est au roman qu'appartient la publication qui doit passer pour le principal événement littéraire de l'année, celle des *Misérables* de M. Victor Hugo, promise et attendue depuis si longtemps. A en croire l'enthousiasme anticipé de quelques adorateurs, elle devait même être l'un des grands événements du siècle. Pour nous, qui aimons à admirer sans fanatisme et à juger sans irrévérence, nous avons été heureux de rencontrer enfin au milieu de cette multitude croissante de productions médiocres, ternes et sans relief dans leurs défauts comme dans leurs qualités, une œuvre puissante dont les beautés et les excentricités mêmes portent l'empreinte du génie, et qui réveille la critique, quelquefois en l'irritant, d'autres fois en lui commandant l'admiration.

Les Misérables forment une longue suite d'études sociales ayant pour cadre une suite de romans, à la fois distincts et liés entre eux, comme les actes d'un drame. Tout l'ouvrage s'est développé successivement en cinq parties, chacune en deux volumes, avec un titre particulier : *Fantine*, *Cosette*, *Marius*, *l'Idylle rue Plumet*, *Jean Valjean*. En attendant que la pensée qui a inspiré *les Misérables* se dégage, plus ou moins claire, du livre entier, M. Victor

Hugo fait entrevoir dans une préface d'une douzaine de lignes ce qu'il veut qu'elle soit.

« Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, « une damnation sociale créant artificiellement, en pleine « civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité hu- « maine la destinée, qui est divine; tant que les trois pro- « blèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le « prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'a- « trophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus; « tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale « sera possible; en d'autres termes, et à un point de vue « plus étendu encore, tant qu'il y aura ignorance et mi- « sère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas « être inutiles. »

Ces quelques mots d'introduction et le titre même de l'ouvrage indiquent suffisamment quels tableaux l'auteur des *Misérables* va présenter à la société moderne, pour lui rendre la conscience de ses maux et essayer d'y porter remède. Toutes les plaies que notre civilisation cache sous de brillants dehors vont être impitoyablement mises à nu. Le vice, le crime, la misère, ont trouvé dans M. Victor Hugo leur historien, leur poëte. Il en dira les causes, les développements, les ravages; il en défendra les victimes par une immense sympathie pour tout ce qui souffre. Prêt à donner un appui à la faiblesse, à tendre la main à toutes les chutes, il n'a pas plus de colère pour les défaillances du sens moral que pour les atteintes les plus imméritées de la fortune. L'enfant qui s'étiole au labeur précoce des manufactures, le père de famille qui meurt de faim sans trouver de travail, et le voleur condamné au bagne où sa dégradation s'achève, lui inspirent à peu près les mêmes sentiments : une pitié commune pour les forfaits et les malheurs, une sourde indignation contre la société qui les fait naître ou qui les aggrave en les châtiant.

Ces sentiments sont-ils aussi justes qu'ils semblent géné-

reux? Quel compte est-il légitime d'en tenir dans les théories même de l'économie sociale? Quelle place peut-on surtout leur donner dans les œuvres de pure littérature? Ce sont là de graves questions que tous les essais du roman social amènent naturellement devant la critique littéraire, mais que nous ajournons jusqu'au moment où nous aurons sous les yeux l'œuvre entière de M. Victor Hugo. Disons seulement que, sur ce terrain, l'auteur des *Misérables* rencontre de nombreux devanciers, à la tête desquels il faut citer Eugène Sue avec ses grandes élucubrations de littérature dite socialiste. Il s'y rencontre lui-même; car plusieurs de ses propres études d'une autre époque, *Claude Gueux*, *Bug-Jurgal*, *le dernier Jour d'un Condamné*, étaient déjà, sous le voile de la fiction, des peintures plus ou moins terribles du crime, du vice, de la misère. Toutes ces productions antérieures obligent : elles faisaient à l'auteur une tâche plus difficile; elles commandaient à la critique plus de réserve, en mettant en jeu dans une dernière œuvre un plus grand intérêt; car, à moins que *les Misérables* ne soient un solennel avortement, il faut que toutes les aspirations de l'auteur y trouvent leur terme, ses doctrines éparses une synthèse, sa pensée philosophique une conclusion, et toute sa vie littéraire un couronnement.

Nous devons mettre ceux de nos lecteurs qui n'ont pas le loisir de lire dix volumes, en mesure de juger avec nous le résultat dernier d'un si grand effort. Nous suivrons pour eux toutes les phases de ce vaste drame, dont chacun des actes veut être lui-même un drame, avec son intérêt propre, son action, ses héros particuliers, appelés tour à tour sur le premier plan et destinés à céder la place à d'autres, aux périodes suivantes. Quelque longue que soit notre analyse, elle aura peine à répondre au bruit qui s'est fait autour d'un tel livre[1], aux éloges outrés ou aux critiques

1. Il y aurait un chapitre curieux d'histoire littéraire contemporaine

passionnées que plusieurs en ont faits avant de le connaître.

Les deux premiers volumes, intitulés *Fantine*, quoique l'héroïne de ce nom n'y tienne pas la première place, ont été les plus lus et le méritaient. Étudiés comme œuvre d'art, ils révèlent bien les procédés de composition familiers à M. Victor Hugo. L'un pourrait s'intituler : les Personnages, l'autre : l'Action. Les personnages nous sont présentés dans trois livres, ou, pour mieux dire, dans trois grands tableaux, dont la succession même accuse chez l'auteur cette préoccupation, cette recherche du contraste à laquelle son génie doit ordinairement de si puissants effets. Il leur donne pour titres : *Un Juste*, *la Chute*, et *En l'année* 1817. Ils ont pour sujets : l'Évêque, le Forçat, la Grisette.

Arrêtons-nous devant ces tableaux pour faire connaissance avec les trois héros de la vertu, de la réhabilitation et du malheur.

à écrire sur les circonstances de la publication des *Misérables* et sur l'accueil fait par la presse à l'œuvre de M. Victor Hugo. Il y a eu des critiques qui se sont enfermés dès le début dans un silence systématique; d'autres qui, après avoir parlé des deux premiers volumes, se sont tus sur les huit volumes suivants. Quelques-uns ont épuisé contre l'auteur tout le répertoire de la littérature flamboyante; d'autres ont inventé des hyperboles en sa faveur. Des ennemis politiques ont trouvé de bon goût de lui rappeler en manière d'injure qu'il avait été pair de France; d'aucuns lui ont même reproché d'être exilé. En revanche, ses amis, ses adorateurs ont dépassé les bornes de l'apothéose. L'un lui adressait, sous forme de prosopopées épistolaires, un dithyrambe de dix colonnes; l'autre proclamait l'auteur « un élément; » un troisième, après avoir longuement analysé en deux suites la première partie, se défendait de juger une telle œuvre, par cette raison « que, s'il était au pied du Mont-Blanc, il se garderait bien de vouloir « le mesurer avec son parapluie! » On dit, il est vrai, que parmi ces prôneurs exclusifs, l'un s'excusait en déclarant qu'il avait loué avant d'avoir lu; l'autre rachetait le bien qu'il avait écrit par les sévérités de sa parole, et le troisième laissait passer les suites de l'œuvre sans humilier de nouveau les Alpes devant elles. Ces exagérations peu sincères de la louange ne justifient pas les injustices et les violences de la critique ennemie, mais elles en sont, pour l'historien, les circonstances atténuantes.

Quelle admirable et touchante conception que celle de l'évêque! Quelle sympathique figure! Que de simplicité tout ensemble et de grandeur! Quelle égalité, quelle constance dans le bien! Quel dévouement aux autres! Quelle abnégation de soi-même! Quelle tolérance dans la foi! Quelle ardeur dans la charité! C'est le modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes; c'est un des rares types de l'idéal évangélique. On croirait que l'auteur a voulu réunir dans un même personnage toutes les beautés morales éparses dans *la Vie des Saints*. On croirait qu'il a voulu, par le plus suave contraste, faire pâlir la sombre figure de son Claude Frollo, ce prêtre orgueilleux et cruel de *Notre-Dame de Paris*. En vain nous prévient-il que de pareils modèles sont rares dans l'Église, que M. Myriel, appelé par les pauvres gens du diocèse de D... « Monseigneur Bienvenu, » était une exception dans l'épiscopat du premier Empire; il semble, pendant plus de cent pages, que M. Victor Hugo ait entrepris de réconcilier la société moderne avec le clergé et qu'il attende de l'influence évangélique la réalisation des plus chères espérances de la démocratie.

Et ce n'est pas par les amplifications oratoires du panégyrique que l'auteur des *Misérables* mettra tant de vertu et de sainteté dans le plus beau jour; l'analyse psychologique où il excelle ne suffira pas. Après nous avoir déroulé dans les études les plus approfondies tous les sentiments d'une si belle âme, il nous les montrera à l'œuvre dans une suite de récits dont quelques-uns nous plaisent jusqu'au ravissement ou nous touchent jusqu'aux larmes. A part de rares et courts passages qui rappellent la manière immodérée d'une autre époque, toute la relation de la sainte vie de Mgr Bienvenu est écrite avec une étonnante simplicité.

Parmi tant de scènes, celle où l'évêque échange son beau palais contre le pauvre réduit qui sert d'hôpital, montre comment M. Myriel entend le bien. Il en est venu à accomplir

comme les actes les plus simples les plus grands sacrifices. Une exécution capitale doit avoir lieu dans la ville de D...; l'aumônier de la prison est malade; le curé de la paroisse, qu'on va chercher pour assister le patient, refuse cette corvée, en ajoutant : « D'ailleurs, ce n'est pas là ma place. » L'évêque, à qui on rapporte cette réponse, dit : « M. le curé a raison, ce n'est pas sa place, c'est la mienne. » Et malgré toutes les révoltes intérieures de sa sensibilité, il rend lui-même au condamné le suprême service que lui réserve la religion.

Il faut voir le budget de l'évêque de D... et l'emploi qui en est fait. Sur les quinze mille livres qu'il reçoit de l'État, il en garde mille pour ses propres dépenses; tout le reste est partagé régulièrement entre toutes les classes des malheureux. Il appelle cela *régler les dépenses de sa maison.* Les frais de carrosse et de tournées qui lui sont alloués, au grand scandale d'un conventionnel devenu sénateur, se transforment également en secours et en aumônes. Son cœur comme sa bourse appartiennent tout entiers aux malheureux.

Une scène grandiose, mais d'un effet équivoque, tranche sur cette édifiante et touchante légende : c'est la visite au conventionnel mourant. Après avoir élevé si haut la vertu évangélique, M. Victor Hugo a senti le besoin de lui faire courber le front devant la vertu républicaine. L'ancien conventionnel va mourir solitaire dans une sorte de tanière champêtre où l'a relégué la haine des partis monarchiques. Le prélat veut porter à ses derniers moments une parole chrétienne; il trouve un homme qui conserve dans la mort toute la dignité d'un sage, toute la sérénité d'un saint. L'évêque hasarde quelques mots sévères sur l'œuvre de la Révolution et sur son triomphe par la terreur. Le conventionnel réplique par les souvenirs de l'intolérance sanguinaire du fanatisme catholique à un autre âge; à la guillotine il oppose les bûchers et les tortures; à Marat battant

des mains au nouvel instrument de mort, il donne pour pendant Bossuet chantant le *Te Deum* sur les dragonnades. Enfin il raconte sa vie, ses luttes, son dévouement à la patrie, son désintéressement dans le pouvoir, son courage contre les excès; tous ces devoirs remplis selon ses forces, et pour prix desquels il s'est vu persécuté, haï, conspué, proscrit. Et l'évêque, s'agenouillant devant cet homme en cheveux blancs que le fanatisme considère déjà comme un damné, lui demande sa bénédiction.

La vertu de M. Myriel se trouve en présence d'une autre misère qui lui fournira l'occasion de s'exercer sans lui causer de trouble; le second personnage des *Misérables* entre en scène : c'est le forçat. Jean Valjean a passé dix-neuf ans au bagne : cinq ans pour un pain volé lorsqu'il allait mourir de faim, et quatorze ans pour diverses tentatives d'évasion. L'ignominie du châtiment l'a attaché pour toujours et comme rivé au crime; plus de place pour lui dans la société, plus de travail honnête, plus de moyens de vivre. Au sortir des fers, il a reçu un passe-port jaune qu'il doit montrer partout où il se présente, et toutes les maisons, les auberges mêmes se ferment devant lui. Abreuvé de honte, harassé de fatigue, mourant de faim, il vient un soir se coucher sur une pierre au pied de l'église, à quelques pas de la porte de l'évêque, où le hasard, disons mieux, la Providence l'envoie enfin frapper.

Cette porte ouverte à tous ne sera pas fermée pour lui. En vain le forçat déclare en entrant qui il est, d'où il vient, et comment on le chasse partout; Mgr Bienvenu fait mettre pour lui un couvert à sa table et des draps blancs au lit hospitalier, voisin de son propre lit. Il parle au galérien avec des égards; il l'appelle : « Monsieur; » il lui témoigne toute la considération dont l'ignominie a soif.

Au milieu de la nuit, Jean Valjean, quoique touché de l'accueil reçu, est affreusement tourmenté par un accès de convoitise si facile à satisfaire, et après une lutte dans la-

quelle les mauvais instincts triomphent, il s'empare de quelques couverts d'argent qui composent tout le service de table du prélat. Il s'enfuit; mais le lendemain les gendarmes le ramènent chez l'évêque, qui, lui montrant sur sa cheminée deux chandeliers d'argent, lui demande pourquoi il ne les a pas emportés avec les couverts, puisqu'il les lui avait également donnés.

Le galérien, remis en liberté, a juré à l'évêque d'employer cet argent à devenir honnête homme. Il rencontre, le jour même, dans les champs, un enfant auquel il vole encore une pièce de quarante sous; mais ce sera le dernier triomphe du génie du mal; il a honte de lui-même, de ses instincts, et, après une affreuse nuit d'angoisses, l'influence de Mgr Bienvenu, son bon ange, l'emporte : il est sauvé.

Le dernier des trois personnages importants des *Misérables*, Fantine, est introduit au milieu d'une assez nombreuse compagnie d'étudiants et de grisettes. L'héroïne qui devait donner son nom à toute la première partie du drame aurait pu avoir les honneurs d'une meilleure présentation. Nous sommes en 1817, et M. Victor Hugo trace le tableau le plus original et le plus piquant de cette année peu mémorable qui néanmoins paraissait aux contemporains grosse de mémorables événements. En cette année donc « .... où le format des journaux était petit, mais où la liberté était grande.... où M. Clauzel de Montals se séparait, sur divers points, de M. Clauzel de Coussergues.... où il y avait à l'Académie un Fourier célèbre que la postérité a oublié, et dans je ne sais quel grenier un Fourier obscur dont l'avenir se souviendra.... en cette année 1817, quatre jeunes Parisiens firent une bonne farce. »

Ici se placent des scènes de la vie des étudiants qui n'ont rien de bien nouveau ni de très-fort. Quelques coups de pinceau, dignes de M. Victor Hugo, relèvent à peine un tableau esquissé vingt fois par des romanciers de second

ou de troisième ordre. Voici la farce : Quatre étudiants de dernière année, dont le chef de file est loin d'être un jeune homme, font une suprême partie de campagne avec quatre grisettes qui toutes ne sont pas de la première jeunesse. Après de gaies excursions dans les contrées les plus charmantes des environs de Paris, on revient dîner joyeusement aux Champs-Élysées. Les jeunes gens, qui ont promis à leurs amies une grande surprise pour bouquet de cette fête, sortent au dessert, et après une heure d'attente curieuse, le quatuor féminin reçoit une lettre collective où leurs amants leur annoncent qu'ils ont quitté Paris pour toujours : ils allaient devenir notaires, médecins ou avoués. Les quatre femmes rient beaucoup de cette folie. La plus jeune, la plus belle, pourtant, rentre chez elle pour pleurer : elle avait un enfant. C'était Fantine.

Avec le second volume le drame commence. Fantine fuit Paris pour retourner à M.-sur-M., sa ville natale. Elle confie, en passant, sa petite Cosette à des aubergistes de Montfermeil, véritables loups-cerviers qui spéculent à la fois sur la tendresse de la jeune femme et sur la honte de sa maternité, et elle va demander au travail des ressources pour vivre et payer la pension de son enfant.

Elle retrouve la petite ville de M.-sur-M. toute transformée. Un homme intelligent y est venu quelques années auparavant, qui a renouvelé, par son initiative, l'industrie particulière du pays, celle des jais et des verroteries noires. Il s'est enrichi; mais il a surtout enrichi la contrée. Limitant volontairement le chiffre de sa fortune, qu'il aurait pu élever à plusieurs millions, il épuise ses bénéfices en bonnes œuvres; il a des ateliers modèles où tout honnête ouvrier, toute fille honnête a du travail assuré; une école, une infirmerie avec des sœurs de charité, et diverses institutions fondées par lui attestent sa sollicitude pour les intérêts matériels et moraux du pauvre. Cet homme fait le bien simplement; il se dérobe aux éloges, aux honneurs,

aux récompenses. Il a refusé la croix à la suite de l'exposition industrielle de 1815; nommé deux fois maire de M.-sur-M., il a accepté, après un premier refus, en s'entendant accuser par une femme du peuple de reculer devant le bien à faire. Cet homme, que l'on a appelé tour à tour le père Madeleine, M. Madeleine et M. le maire, a une cinquantaine d'années; il est venu on ne sait d'où. Le soir de son arrivée, un incendie venait d'éclater à la maison commune : il s'était jeté dans le feu, avait sauvé deux enfants qui se trouvaient être ceux du capitaine de gendarmerie, et on n'avait pas songé à lui demander son passeport.

C'est dans les ateliers de M. le maire de M.-sur-M., en qui on a reconnu déjà Jean Valjean, que Fantine a été admise. Son travail suffit tout juste à sa vie et à ses charges maternelles. Mais il y a des bonnes âmes qui épient toutes ses démarches; on apprend qu'elle a un enfant, et la surveillante de l'atelier des femmes la chasse, au moment où les gens de Montfermeil exigeaient une somme plus forte pour garder sa fille.

Fantine s'offre en vain comme servante; toute maiso honnête lui est fermée. Elle repousse quelques propositions honteuses et essaye de travailler chez elle; elle gagne à coudre douze sous par jour, et sa fille lui en coûte dix. Sa misère est bientôt horrible. A l'hiver, pour acheter une jupe à son enfant, elle vend sa chevelure. Un peu plus tard, on lui dit que sa fille est malade et qu'il faut quarante francs pour payer le médecin et les remèdes : elle se laisse arracher ses deux plus belles dents pour deux pièces d'or. On lui réclame enfin cent francs pour la convalescence de sa fille qu'on menace de mettre à la porte. « Vendons le reste, » dit la malheureuse, et elle se fait fille publique.

Un démêlé nocturne avec un jeune désœuvré qui a tous les torts, la livre aux mains de l'inspecteur de police, le rigide M. Javert, qui malgré ses pleurs, son désespoir,

la condamne à six mois de prison. Elle est mise en liberté par M. le maire, conduite à l'infirmerie et soignée comme dans la plus tendre des familles. La misère, les angoisses ont développé en elle des germes de mort dont il sera difficile d'arrêter le développement.

Cette crise en amènera une plus terrible. L'inspecteur Javert, qui a été employé dans sa jeunesse au bagne de Toulon, a déjà cru reconnaître sous M. Madeleine le forçat Jean Valjean, signalé comme un des plus dangereux galériens en rupture de ban. La fureur que lui cause l'acte d'autorité de M. le maire dans l'affaire de Fantine achève de lui ouvrir les yeux, et il dénonce l'ancien forçat. On lui répond qu'il est fou, que Jean Valjean vient d'être arrêté, pour un dernier vol, sous le faux nom de Champmathieu, qu'il est reconnu par trois de ses compagnons de chaîne, qu'il va comparaître aux prochaines assises d'Arras, et d'où il sera inévitablement renvoyé au bagne pour le reste de sa vie.

Qu'on juge du bouleversement où ces détails jettent M. Madeleine. Une horrible lutte s'élève en lui. M. V. Hugo qui aime les titres bizarres, excentriques, met sous celui-ci : « Une tempête sous un crâne, » une des études psychologiques les plus fortes et les plus vraies qui soient sorties de sa plume. Le premier mouvement de M. Madeleine est de courir à Arras, de confesser la vérité, de sauver un innocent, en livrant le coupable. Mais combien de subtiles sophismes n'inspire pas l'intérêt de la conservation! Ce Champmathieu, qui n'est, après tout, qu'un obscur voleur, mérite-t-il d'être sauvé du bagne par un tel sacrifice? Puis il ne s'agit pas, pour M. Madeleine, de se sacrifier seul; sa chute sera un malheur public; toute la prospérité de M.-sur-M. dépend de lui; toutes les bonnes œuvres que représentent les millions qu'il peut encore gagner, vont s'évanouir. N'est-ce pas la Providence elle-même qui récompense ses efforts et sanc-

tionne sa réhabilitation, en assurant par l'apparition d'un faux Valjean la sécurité du Valjean véritable?

Vains subterfuges! la conscience parle plus haut; mais la nature n'est pas encore domptée, et M. Madeleine n'a rien décidé quand il part pour Arras. Il prendra conseil des circonstances. Des obstacles, qu'on pourrait dire providentiels, s'accumulent sur sa route : il les bénit intérieurement, mais il fait tout ce qui est humainement possible pour les vaincre. Sa voiture se brise deux fois; le chemin, en réparation, est à peine pratiquable; son cheval tombe de fatigue : il remédie à tout de son mieux, et arrive à Arras dans la nuit, plusieurs heures après que tout doit être terminé. Il se fait pourtant conduire au palais de justice. La cour siége encore, mais la salle des assises est fermée au public; il n'y a plus qu'une ou deux places de faveur réservées aux fonctionnaires derrière les fauteuils des juges. M. Madeleine écrit sur un papier son nom si connu, si justement honoré, et le fait passer au président; invité à entrer, il livre un dernier combat contre lui-même et franchit le seuil du prétoire, où il est accueilli avec toutes les marques du respect.

Il faudrait transcrire et non résumer les scènes qui suivent. M. Victor Hugo peut seul exprimer toute l'horreur que fait éprouver à cet homme devenu si honnête cette résurrection vivante de son passé. Cet être dégradé, abruti, qu'on prend pour Jean Valjean, il lui semble que c'est réellement lui-même, tel qu'il serait aujourd'hui sans les miracles qui l'ont sauvé, tel qu'il va redevenir peut-être, en rentrant dans la société du crime et sous la loi de l'infamie.

Cependant l'accusé, malgré ses dénégations obstinées, est convaincu d'imposture par les témoignages unanimes des trois anciens compagnons de bagne, et de l'inspecteur de police. La preuve de son identité est faite, et le président va clore les débats. C'est à ce moment que

M. Madeleine, du fond du tribunal, crie aux trois forçats de tourner les yeux vers lui, et, passant subitement au milieu de la salle, déclare que c'est lui, et non l'accusé, qui est Jean Valjean.

Toute la cour et les assistants qui connaissent M. Madeleine le croient fou; le président demande s'il n'y a pas un médecin dans la salle. Mais le maire de M.-sur-M. écarte cette explication; il rappelle aux forçats des détails intimes qui ravivent leurs souvenirs, et, avec un sourire à la fois de triomphe et de désespoir, il porte dans toutes les âmes une douloureuse conviction.

Quoique M. Madeleine se soit mis à la disposition de la cour, on n'ose d'abord le retenir. Il est arrêté chez lui, le lendemain, au moment où Fantine va expirer. Il assiste à l'agonie de cette malheureuse fille qui croyait, pendant l'absence de M. Madeleine, qu'il était allé lui chercher son enfant. Il lui ferme les yeux avec une respectueuse tendresse et se livre aux mains de l'inspecteur de police qui le conduit brutalement à la prison. Mais, pour se réserver à des destinées imprévues, il s'échappe, la nuit suivante, et, sous la blouse d'un ouvrier, se dirige vers Paris. Pendant ce temps, le corps de Fantine, malgré les sommes que M. le maire a fait remettre pour l'inhumer avec honneur, est jeté à la fosse commune.

En ouvrant le second récit, intitulé *Cosette* (tom. III-IV), du nom de la fille de Fantine, ce que le lecteur brûle de savoir, c'est le sort de cet honnête et sympathique M. Madeleine, déchu, par un sacrifice héroïque, du rang dont il se montrait si digne, rejeté de nouveau dans une vie errante, de périls et de hasards, et sous le coup de toutes les menaces de la justice humaine. M. Victor Hugo est moins pressé que son lecteur de reprendre la suite des aventures de M. Madeleine ; il laisse de côté et son héros, et les lieux où il doit le retrouver, et l'époque historique qu'il nous a fait traverser avec lui. Remontant de sept ou huit

années en arrière, il se plaît à nous décrire les plaines de Waterloo et l'effroyable mêlée dont elles furent le théâtre.

L'auteur des *Misérables*, ou, selon son expression favorite, « celui qui écrit ces lignes, » suivait, l'an dernier (1861), la célèbre chaussée de Nivelles. Comme tant d'autres visiteurs, il étudia, l'histoire à la main, ce champ trop fameux de notre désastre; poëte, il vit revivre devant ses yeux cette lutte de Titans et embrassa, dans la clarté d'une vision, toute la suprême agonie du géant des guerres modernes. Dix-neuf chapitres nous arrêtent devant ce terrible spectacle : dix-neuf tableaux où les lieux, les hommes et les faits sont reproduits avec une puissance de fascination que les arts plastiques envieraient à la poésie. Jamais peut-être M. Victor Hugo ne s'est montré plus grand peintre.

L'historien et le philosophe auraient bien à faire leurs réserves sur certaines appréciations jetées au milieu de cette description épique. Napoléon, dont la pensée revenait souvent, dans les cruels loisirs de Sainte-Hélène, sur la bataille de Waterloo, la considérait volontiers comme une de ses plus belles victoires « perdue par un moment de terreur panique. » Un historiographe moderne, qui en a retracé le cours, non pas heure par heure, mais minute par minute, M. Charras voit dans la défaite le résultat naturel de faux calculs et de mauvaises combinaisons. M. Victor Hugo, après avoir cité ces deux témoignages contraires, ne veut voir ici que l'œuvre de la fatalité.

« L'ombre d'une droite énorme se projette, dit-il, sur Waterloo. C'est la journée du destin. La force au-dessus de l'homme a donné ce jour-là.... Ceux qui avaient vaincu l'Europe sont tombés terrassés, n'ayant plus rien à dire ni à faire, sentant dans l'ombre une présence terrible. *Hoc erat in fatis*.... La disparition du grand homme était nécessaire à l'avénement du grand siècle. Quelqu'un à qui on ne réplique pas, s'en est chargé. La panique des héros s'explique. Dans la bataille de

Waterloo, il y a plus que du nuage, il y a du météore. Dieu a passé. »

Explication à la fois grandiose et puérile. C'est ainsi que Bossuet annonce qu'il rendra compte des événements en montrant partout le doigt de Dieu. Mais quand Bossuet lui-même entre dans le détail des faits, il sait très-bien les expliquer par des causes particulières, et il nous dit que les affaires humaines sont « un jeu où, à la longue, le plus habile l'emporte. » La fatalité ne suffit pas mieux à expliquer la chute de Napoléon que la Providence la chute de Carthage. Toutes ces grandes chutes, nécessaires peut-être, mais qui pouvaient être ou plus promptes ou plus lentes, ont eu leurs raisons contingentes, et il est plus intéressant et plus utile de les rechercher que de se payer de mots.

M. Victor Hugo nous dit encore :

« Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille? Nous répondrons non. Pourquoi? A cause de Wellington? A cause de Blucher? Non. A cause de Dieu. — Bonaparte, vainqueur à Waterloo, ceci n'était plus dans la loi du dix-neuvième siècle. Une autre série de faits se préparait où Napoléon n'avait plus de place.... — Il était temps que cet homme vaste tombât.... — Napoléon avait été dénoncé dans l'infini, et sa chute était décidée. — Il gênait Dieu. »

Sous quelque forme pompeuse que s'enveloppe la fatalité, il nous est impossible de lui donner ainsi une date et de marquer aux hommes leur heure. De telles explications des événements historiques ne sont, à mes yeux, que de sublimes enfantillages.

On ne peut quitter le livre consacré à Waterloo, et à tant d'égards remarquable, sans dire un mot d'un des plus incroyables chapitres que M. Victor Hugo ait écrits dans ses moins bons jours. Tout le monde connaît la réponse héroïque prêtée par l'histoire à Cambronne : « La

garde meurt, elle ne se rend pas. » Chacun sait que cette phrase, si bien faite pour servir de refrain à une cantate, passe pour n'être pas textuelle; elle serait, d'après la légende, la traduction libre et poétique d'un mot grossier qui, dans de telles circonstances, n'en était pas moins l'expression du sentiment le plus sublime. C'est le mot grossier que M. Victor Hugo reproduit. Il osera, malgré les défenses de la pudeur ou de la pruderie française, « déposer, comme il dit, du sublime dans l'histoire. »

On comprend qu'il essaye de justifier cette hardiesse, d'autres diront : cette grossièreté; mais une ou deux phrases devaient y suffire. Il ne fallait pas s'en enivrer pendant tout un chapitre, ni porter à ce propos l'enthousiasme jusqu'au lyrisme, l'exaltation jusqu'au délire. A trois reprises, M. Victor Hugo s'acharne à prouver que Cambronne, par ce seul mot, a été le vrai vainqueur de cette journée. Il a « noyé, dit-il, dans deux syllabes, la coalition européenne.... » Il a fait « du dernier des mots le premier.... » Il a, « par visitation du souffle d'en haut..., trouvé à l'âme une expression, l'excrément. » Combien de beautés de premier ordre ne faut-il pas pour racheter de telles étrangetés, par lesquelles M. Victor Hugo donne gratuitement des armes à ses ennemis et consterne ses plus sincères admirateurs!

Fût-elle de tous points irréprochable, cette grande peinture de Waterloo aurait toujours un tort, celui de n'être point à sa place dans le récit des *Misérables*. C'est une digression rétrospective, un brillant hors-d'œuvre, un étonnant chapitre d'impressions de voyage; ce n'est pas même un épisode dans le roman. Aucun des personnages auxquels nous nous intéressons n'a sa part dans tant de gloire et de malheur. Seulement, à la fin de ces massacres gigantesques, le champ de bataille est souillé, pendant la nuit, par le pillage, et, parmi les maraudeurs, l'auteur nous fait reconnaître les époux Thénardier, qui sont de-

venus plus tard aubergistes à Montfermeil, et chez lesquels la malheureuse Fantine a laissé sa petite Cosette.

En dépouillant les morts, le rôdeur met la main sur un officier encore vivant, mais à moitié enfoui sous un monceau de cadavres. Après lui avoir pris adroitement sa bourse, sa montre et jusqu'à sa croix d'honneur, il le dégage du milieu des morts. L'officier, qui voit en lui son sauveur, l'assure de son éternelle reconnaissance, lui demande son nom et lui dit le sien : c'est le colonel Pontmercy. On pense bien qu'on le retrouvera plus tard. Il reparaît, en effet, dans la troisième partie, mais seulement entrevu et sans prendre une part directe à l'action : ce sera le père du jeune Marius, dont la destinée se mêlera à celle des Thénardier et de Jean Valjean.

Il est temps de revenir à celui-ci. Sa belle action a été bien mal récompensée. Tandis qu'il fuyait le bagne et la démoralisation dont il est le foyer, le faux M. Madeleine a été repris et condamné à mort; mais la clémence royale, qu'il a pourtant dédaigné d'invoquer, a commué sa peine, et il a été envoyé aux galères à perpétuité. Un acte de dévouement qu'il accomplit dans le port, sous les yeux d'une foule immense, lui permet de s'évader, en se laissant tomber à la mer. On ne retrouve point son corps, et sa mort est officiellement reconnue. Ne sera-ce pas là une sûre barrière entre un passé funeste et un avenir de paix et de vertu? L'inspecteur de police, Javert, qui veillait sur lui comme son mauvais ange, a dit, en lisant cette nouvelle dans son journal : « C'est là le bon écrou. »

Le premier usage que Jean Valjean fait de sa liberté recouvrée est d'aller à Montfermeil pour accomplir la promesse faite au lit de mort de Fantine, et retirer Cosette des mains des Thénardier. Il était temps; la petite n'aurait pas tardé à succomber aux traitements haineux dont elle était l'objet. Jean Valjean, déguisé sous de pauvres habits, quoiqu'il ait su retrouver les opulentes épargnes de

M. Madeleine, rachète l'enfant, et les Thénardier, dont le triste ménage est peint une seconde fois avec une rare vigueur de trait, font payer le plus cher qu'ils peuvent l'affection qu'il témoigne pour l'orpheline. Il faut dire que Jean Valjean laisse voir ici, avec une inconcevable imprudence, tout ce que sa pauvreté apparente cache de richesse.

Le vieillard, car Jean Valjean, après tant d'épreuves est bien loin de la jeunesse, vient s'enfouir à Paris, avec son enfant d'adoption, dans la plus obscure retraite. Les vêtements pleins de billets de banque cachés, il vit dans un état si voisin de la misère, que quelques âmes charitables lui mettent quelquefois un sou dans la main. Il le rend au centuple aux autres pauvres. Sa charité même le perdra. Ce « mendiant qui fait l'aumône » est signalé à la police; la circonstance de la petite fille de Montfermeil qui vit auprès de lui, éveille dans l'esprit de Javert, à qui ses services ont mérité d'être appelé à Paris, les plus étranges soupçons.

Se sentant observé, Jean Valjean quitte son asile; mais il est suivi. Il parcourt, la nuit, tout le dédale des ruelles du faubourg Saint-Marceau, traqué comme une bête fauve, tantôt traînant par la main, tantôt portant dans ses bras l'enfant à laquelle il s'est voué. Il passe sur la rive droite de la Seine, se jette dans un nouveau labyrinthe de ruelles et d'impasses où les agents qui ont suivi sa piste viennent, avec un renfort de soldats, le relancer. C'est quelque chose de navrant que cette chasse à l'homme dans le fourré des rues de Paris, surtout quand on songe que Jean Valjean s'est compromis encore une fois par sa bonté même. Lorsqu'on le voit perdu sans ressource possible, acculé dans un carrefour dont toutes les issues sont gardées, l'intérêt de cette lutte inégale se tourne en douleur. Le lecteur veut sortir à tout prix d'une situation qui lui fait mal, et on ne marchandera pas à l'auteur les impossibilités et les invraisemblances qui viendront enfin nous en tirer.

A quelques pas à peine de ceux qui le gardent et dont il voit et entend les mouvements, Jean Valjean s'élève dans l'angle de deux bâtiments, par des tours de gymnastique familiers aux voleurs de profession, jusqu'au sommet d'un grand mur de clôture; puis, à l'aide d'une corde de réverbère, il attire à lui la petite fille que la peur de retomber sous la main des Thénardier rend docile et muette. Ils descendent de l'autre côté, tandis que Javert en personne et l'escouade qu'il commande fouillent vainement tous les recoins de l'impasse.

Jean Valjean et Cosette se trouvent réfugiés dans le jardin d'un couvent : c'est le petit Picpus, où de saintes femmes sont vouées à l'Adoration-Perpétuelle. M. Victor Hugo s'arrête à nous décrire avec délices la règle de l'ordre, ses exercices pieux, les sévérités de la discipline, les douceurs réservées à l'âme dans la vie la plus rigide. Tout ce que le couvent peut avoir d'attrait pour des âmes mystiques refleurit devant sa gracieuse imagination. Sa digression sur Waterloo était l'épopée de la guerre et du massacre ; sa parenthèse, comme il l'appelle lui-même, sur l'Adoration-Perpétuelle est l'épopée de la prière et de la vie en Dieu.

Mais Jean Valjean et Cosette pourront-ils rester dans ce pieux asile? Par un jeu de la providence des romanciers, l'ex-forçat a, sans s'en douter, des intelligences dans la place. Le jardinier du couvent, qu'il rencontre au bout d'une heure d'angoisses, le salue inopinément du nom de « monsieur Madeleine. » C'est un malheureux voiturier de M.-sur-M. que sa charrette allait écraser, quand M. le maire l'a sauvé par un acte de vigueur herculéenne, qui devait faire reconnaître Jean Valjean à l'inspecteur Javert, le témoin dangereux de son héroïsme. M. Madeleine avait oublié et sa bonne action et l'homme qui en avait été l'objet. Le père Fauchelevent n'a pas oublié qu'il lui doit la vie, et il est prêt à tout faire pour sauver son bienfaiteur des

périls qu'il ne peut comprendre. Il obtient de la mère prieure, en échange d'un service extraordinaire qui lui est demandé, de faire entrer, comme second jardinier du couvent, un sien frère dont la petite fille serait admise parmi les pensionnaires. Jean Valjean qui passe pour le grand-père de Cosette, sera ce frère prétendu.

Mais pour entrer régulièrement dans un couvent dont les triples portes sont sévèrement gardées, il fallait être dehors, et Jean Valjean ne pouvait sortir en escaladant de nouveau les murailles, sans tomber entre les mains des agents qui veillaient encore sur toutes les rues voisines. Sa sortie sera des plus dramatiques. Une sœur était morte en odeur de sainteté, et la communauté voulait, selon le désir exprimé par la sainte, déposer ses restes dans la chapelle où ils deviendraient sans doute une source de bénédictions et de miracles. Mais les règlements civils imposaient aux religieuses la nécessité d'être inhumées dans un des cimetières de la capitale. Le service demandé par la mère prieure à son jardinier consistait à tromper l'autorité temporelle, en envoyant au cimetière commun une bière où il aurait mis de la terre au lieu du cadavre. Jean Valjean se charge de la remplir en s'y mettant lui-même. Le père Fauchelevent qui connaît le fossoyeur, saura bien l'en tirer. Le dernier acte de cette tragi-comédie menace de tourner mal, et il faut au vieil ami de M. Madeleine bien de l'habileté et du dévouement pour arracher à la mort la fausse proie qu'on avait osé lui offrir dans un cercueil.

Enfin nous en sommes quittes pour un peu de terreur. M. Madeleine est installé comme jardinier dans le couvent, prison volontaire qui présente avec le bagne d'étranges rapports et de si heureuses différences. Son âme achève de s'épurer dans cette sainte retraite; il médite, il prie, il pleure; il sent s'évanouir en lui l'orgueil qui naît de la force ou plutôt de l'effort humain. L'œuvre commencée par la charité de l'évêque s'achève dans son âme par l'humi-

lité. Cosette qui grandit auprès de lui, le récompense par son amour filial de tout ce qu'il a fait pour elle. Avec l'histoire de cette enfant sauvée au prix de tant de dévouement et de souffrance, la seconde partie des *Misérables* se suspend sur les impressions les plus douces et les plus pures. C'est une halte dans l'innocence et le bonheur.

Le roman de *Marius*, qui forme la troisième partie des *Misérables* (tomes V-VI), ne nous ramènera à l'histoire de Jean Valjean et de la fille de Fantine qu'après nous en avoir éloignés singulièrement. Voici d'abord tout un volume où, non-seulement nous ne verrons reparaître aucun des personnages déjà connus, mais où il ne sera pas même fait une seule allusion aux événements dont nous attendons la suite. Ce volume s'ouvre par un livre consacré à l'étude de Paris dans un élément infime et puissant de sa population, « dans son atome, » comme dit M. Victor Hugo. Dans le temps où les *Physiologies* étaient en faveur, ce livre eût formé une excellente physiologie du gamin de Paris.

L'esquisse de ce héros de la misère et du vagabondage est complète. Physionomie et caractère, physique et moral, passé, présent, avenir, rien ne manque à cette monographie d'histoire naturelle et sociale. M. Victor Hugo nous dit les prouesses de cet intéressant mauvais sujet, ses traits d'esprit, ses bons mots, qui ne sont quelquefois ni bons ni neufs. Il traite ses chers petits vagabonds comme il a fait ses chères petites pensionnaires de l'Adoration-Perpétuelle; il n'y a pas de détails si puérils auxquels il ne descende. Mais sous la triste enveloppe du voyou respire la vieille âme de la Gaule, et réside, profondément obscurcie, la grandeur latente du peuple; aussi, entre les mains du romancier-poëte, l'inventaire d'une misère parisienne s'échappe en un dithyrambe en l'honneur de Paris.

Mais quel lien a toute cette étude en treize chapitres

avec les événements racontés plus haut? Aucun pour le moment. Elle met en scène, sans lui donner de rôle, un personnage de plus, le petit Gavroche, qui disparaît aussitôt. Nous ne le reverrons que six cents pages plus loin, au dernier chapitre de cette troisième partie. Toujours aussi étranger à l'action, il reviendra nous apprendre qu'il est fils des époux Thénardier. L'intérêt de curiosité qui s'attache à une relation dramatique souffre de cette façon décousue d'en présenter les héros et les péripéties.

M. Victor Hugo oublie de plus en plus l'action pour les peintures et les études de mœurs. Après le gamin de Paris, voici « le grand bourgeois. » C'est le portrait en pied, avec son entourage, d'un ex-beau, qui, après avoir émigré pendant la Révolution, a conservé toute sa rancune contre la société moderne et vit encore, par le souvenir, dans son cher ancien régime. M. Luc-Esprit Gillenormand, était un vert-galant octogénaire qui « prenait force tabac et avait une grâce particulière à chiffonner son jabot de dentelle d'un revers de main. Il croyait fort peu en Dieu. » Mais il avait une sainte haine contre les hommes et les idées de 1789, et ne détestait pas moins l'usurpateur Buonaparte que les révolutionnaires. Il avait eu deux filles, dont l'une, restée fille et devenue vieille, tenait sa maison et s'était modelée sur lui. Ses serviteurs devaient représenter aussi à leur manière l'immobilité de ses idées, et son habitation même, au fond du paisible Marais, lui ressemblait. « Tel maître, tel logis. »

Cette peinture est originale; mais elle n'a aussi qu'un rapport éloigné avec l'action. Pour nous en rapprocher un peu, nous apprenons dans le livre suivant que M. Gillenormand, cet implacable ennemi de la Révolution démocratique et conquérante, avait laissé entrer dans sa famille, — ô honte! ô douleur! — un des séides de l'ogre de Corse. Sa seconde fille avait épousé, entre deux guerres de l'Empire, le commandant Pontmercy, ce blessé de Waterloo

que nous avons vu arracher par le maraudeur Thénardier de dessous une montagne de cadavres. Ce jour-là même, Napoléon, témoin de son héroïsme, l'avait fait, sur le champ de bataille, colonel, baron et officier de la Légion d'honneur. Mais aucun de ces titres n'avait été ratifié par la Restauration. Le héros ne fut bientôt plus qu'un des « brigands de la Loire. » Sa femme mourut la même année; elle lui laissait un enfant que M. Gillenormand réclama, pour soustraire son éducation à l'influence paternelle. Craignant de faire perdre à son fils un héritage légitime, le soldat eut la faiblesse d'abandonner son fils à l'aïeul pour être élevé dans la haine des idées que le père avait aimées et des hommes qu'il avait servis.

Ce n'est pas encore le colonel Pontmercy qui renouera le fil du récit des *Misérables*. Retiré dans une petite ville, réduit à la très-chétive demi-solde de chef d'escadron, cet homme héroïque reste inébranlable dans son culte pour l'Empereur, auquel se mêle ce libéralisme d'opposition arboré par le parti bonapartiste sous la Restauration. Calomnié par son beau-père, méconnu par son fils, qui grandit loin de lui, mais aimé des pauvres et estimé de son curé, il passe sa vie à cultiver des fleurs. Et pourtant, pour le monde de M. Gillenormand, c'est « un des spectres rouges de ce temps-là. » Le contraste entre le beau-père et le gendre fournit à M. Victor Hugo l'occasion de reprendre la peinture de la société à cette époque. Il en profite amplement, et, sous ce titre : *Requiescant*, il nous donne le pendant de son chapitre du premier volume intitulé : *En* 1817, c'est-à-dire un nouveau tableau de salons aristocratiques oubliés aujourd'hui. Le brigand meurt enfin, et son fils, qu'il a demandé dans sa dernière maladie, n'arrive que pour assister, avec une froideur qu'il se reproche vainement, à ses modestes funérailles. Les derniers désirs du colonel Pontmercy étaient que son fils prît et portât le titre de baron, payé de son sang, et qu'il acquittât

nvers son libérateur Thénardier, s'il le rencontrait, sa .ette de reconnaissance.

Ce fils, qui a nom Marius, va enfin entrer en scène. Au ›out de quelques jours, il avait déjà presque oublié son ›ère, et repris, comme par le passé, ses études de droit, uand le hasard lui fit rencontrer à l'église un vieillard ui a connu le colonel et qui lui en retrace la plus noble et a plus aimable image. Il se prend à l'aimer, il lui voue :n culte secret. Il étudie l'histoire pour retrouver les races de sa vie glorieuse; il recherche avec émotion son .om et ses services dans le *Moniteur*. Il va recueillir dans a petite ville où il est mort de pieux souvenirs et rendre ur sa tombe de tardifs hommages à sa mémoire. Peu à ›eu, il se laisse gagner par tous les sentiments qui ont dû tre ceux de son père. L'époque de Napoléon, qu'il avait ppris à détester, se révèle à lui sous un nouveau jour, et on admiration pour la gloire impériale va jusqu'à lui faire mnistier la République et toute la Révolution dont l'Em›ire a recueilli l'héritage et continué la mission. Toute ette histoire de transformation extérieure compose un rès-intéressant chapitre de psychologie.

La conséquence de la conversion de Marius est une rupure avec son grand-père. Il sort, presque maudit, de cette naison qui lui faisait payer cher ses espérances de rihesse, en fermant son âme aux affections de son père et on esprit aux idées de son époque. Pour revenir aux unes t aux autres, il embrasse résolûment une vie de pauvreté. Quelques menus travaux de librairie lui fournissent les noyens d'achever son droit. La misère retrempe son âme t l'amitié la soutient. En lui et autour de lui, la jeunesse t l'enthousiasme ont fait une sainte alliance. Il vit dans ıne époque d'effervescence, et il est de son âge et de son emps. Dans leurs mansardes ou dans l'arrière-salle d'un ›bscur café, une demi-douzaine d'étudiants remuent les dées en foule et refont le monde. Chacun demande à l'his-

toire des cinquante dernières années des armes ou des témoignages contre le présent; celui-ci voudrait rendre un trône à la gloire impériale, celui-là un autel à la liberté. Les dithyrambes ne suffisent pas à l'exaltation de ces jeunes gens; les sociétés secrètes les attirent, et leur activité s'exerce à instruire le peuple, pour le relever. Les amis de l'A B. C forment « un groupe qui a failli devenir historique, » et, sous leur influence, le noble et indigent Marius, esprit droit, âme sincère, cœur pur, s'ouvre chaque jour à des clartés nouvelles, qu'aucune pensée égoïste, aucune passion ne viennent obscurcir.

Mais le roman! Mais l'action? Mais Jean Valjean et sa fille adoptive? Que deviennent-ils pendant que la scène est livrée à tous ces nouveaux personnages, servant de prétexte à tant de peintures? Patience : nous allons y revenir avec le sixième volume. Marius, qui promène chaque jour dans le jardin du Luxembourg ses rêves politiques et ses aspirations sociales, a vu pendant des mois un vieillard et une jeune fille assis sur un banc de son allée favorite. Rien ne les faisait remarquer d'abord que la régularité de leurs habitudes. Les étudiants ont surnommé le père « monsieur Leblanc. » Mais, par une belle journée du printemps suivant, l'austère Marius s'aperçut, sans le vouloir, que l'insignifiante petite fille de la saison précédente, dépouillant tout à coup ses dehors et ses allures de pensionnaire, a subi une sorte de transfiguration. C'est aujourd'hui une admirable jeune personne, aux yeux d'un bleu céleste et profond, et dont la chaste beauté réalise l'idéal angélique qu'un jeune homme si pur peut rêver. A cette révélation, toutes les glaces de son caractère sont fondues; il vit d'une vie nouvelle; ses amis ne comprennent rien à un changement si profond. Lui-même ne se reconnaît plus. Ce rapprochement entre deux êtres si dignes d'aimer et d'être aimés, M. Victor Hugo l'appelle « la conjonction de deux étoiles. »

Ce sera enfin la conjonction des nouveaux personnages du drame avec les anciens. Car les lecteurs ont reconnu dans le vieillard du Luxembourg et sa fille Jean Valjean et la petite Cosette. Marius aura plus de peine à percer le mystère de leur existence. Après de longs et puériles efforts pour deviner le nom de ces deux inconnus, il les suit jusqu'à leur demeure. Tout l'interrogatoire qu'il fait subir au portier défiant ne lui apprend qu'une chose, c'est que le vieux monsieur est un rentier, « un homme bien bon, et qui fait du bien aux malheureux, quoique pas riche. » Nous avons donc retrouvé, à quelques variantes près, « le mendiant qui fait l'aumône. » Ce renseignement coûte cher à Marius. La conjonction aboutit aussitôt à une éclipse. Le vieillard ne reparaît plus avec sa fille au Luxembourg, et Marius, retournant à sa maison, apprend qu'il a déménagé sans laisser sa nouvelle adresse.

Après cette lueur, fugitive comme l'éclair, jetée sur la destinée de Jean Valjean, M. Victor Hugo nous présente encore toute une compagnie de nouveaux visages : affreuse compagnie s'il en fût, et bien digne, celle-là, du titre des *Misérables*, que les trois précédents volumes oubliaient un peu de justifier. Nous voici en pleine bande de scélérats, dans ce « troisième dessous » de la société civilisée, où le crime et la police poussent côte à côte leurs mines et leurs contre-mines. M. Victor Hugo, se faisant l'Homère de cette iliade souterraine, nous dit la composition de la troupe, recrutée parmi les échappés du bagne, et fait l'honneur d'un portrait à part à chacun de ses chefs, les illustres Babet, Gueulemer, Claquesous et Montparnasse.

Ces héros de l'égoût, de la caverne du mal, trouvent en lui, avec un peintre énergique, un moraliste un peu indulgent. Disposé à faire peser sur la société la responsabilité du mal, il oublie toutes les passions dangereuses dont le crime peut être le résultat, pour n'y voir que le fruit de l'ignorance. Exagération de doctrine se traduisant, comme

pour leur emprunter une force qui lui manque, par des exagérations de style. Il est difficile d'imaginer les variations métaphysiques que fournit ici l'image de la nuit et de ses ténèbres.

« Cette cave,... la grande caverne du mal,... au-dessous de toutes et l'ennemie de toutes,... ne connaît pas de philosophes; son poignard n'a jamais taillé de plume. Sa noirceur n'a aucun rapport avec la noirceur sublime de l'écritoire. Jamais les doigts de la nuit qui se crispent sous ce plafond asphyxiant, n'ont feuilleté un livre, ni déplié un journal. Elle est ténèbres, et elle veut le chaos. Sa voûte est faite d'ignorance.... Détruisez la cave Ignorance, vous détruisez la taupe Crime.... L'unique péril social, c'est l'ombre.... L'ignorance mêlée à la pâte humaine, la noircit. Cette incurable noirceur gagne le dedans de l'homme et y devient le mal. »

On a loué l'auteur des *Misérables* de sa simplicité dans la narration, de sa puissance ou de sa grâce dans les peintures. Que ne raconte-t-il, que ne peint-il toujours ? Les idées ne gagnent pas plus que les faits et la nature à être ainsi torturées dans la forme. C'est une observation acquise à la statistique sociale et devenue banale, que le crime décroît à mesure que l'instruction augmente : M. Victor Hugo la pousse à des conséquences contestables, au milieu de tous ces effets d'ombre sans lumière où se plaît le poëte, où se perd le théoricien.

Nous allons rentrer dans l'action, en voyant à l'œuvre les êtres hideux sortis de ces obscurs bas-fonds. Tous les personnages du roman vont se trouver mêlés à leurs exploits, comme complices, comme témoins ou comme victimes. Marius abrite sa pauvreté héroïque dans un des plus tristes réduits du triste faubourg Saint-Marceau. La mansarde qui touche à la sienne est habitée par une famille plus pauvre que lui, mais moins honnête, et dont il ne soupçonnait même pas le dénûment. Un même jour lui révèle et la misère de ses voisins et leurs étranges expé-

dients qui flottent entre l'escroquerie et le brigandage. Un homme, une femme et deux jeunes filles en vivent, ou plutôt sont sur le point d'en mourir. L'une de ces dernières lui apparaît un matin, comme « une rose dans la misère : » rose fanée avant d'être épanouie, imprégnée, non des parfums de la jeunesse, mais de toutes les influences vicieuses et malsaines du plus abject milieu social. Sa curiosité est douloureusement éveillée par l'apparition de cette jeune fille, « sorte d'envoyée des ténèbres. » Par une fissure de la cloison que l'auteur appelle « le judas de la Providence, » il plonge ses regards dans le galetas voisin ; il surprend « l'homme fauve au gîte[1], » et s'initie à de sombres mystères.

Ce hideux père de famille qui, sous un faux nom, n'est autre que l'ex-aubergiste Thénardier, attend la visite d'un homme charitable, d'un philanthrope, comme il l'appelle, auquel il a fait remettre par sa fille, au sortir de l'église, une lettre suppliante. Marius assiste, témoin invisible, aux préparatifs qu'on fait pour le recevoir. C'est une scène d'une vigoureuse originalité. Pour mieux exciter la pitié du visiteur, le voisin donne à la réalité de la misère l'apparence théâtrale de la détresse. Les débris de tisons qui fument dans l'âtre sont éteints, l'ordre est donné à la plus jeune des deux filles de briser une vitre d'un coup de poing, pour livrer passage à la bise glacée et chargée de neige, et l'enfant, à la grande joie du père, se met la main en sang. Lui-même déchire sa chemise pour en attacher un lambeau sur cette blessure. Sa femme se couche sur le grabat, et chacun attend avec anxiété l'arrivée du philanthrope.

Son apparition est, comme dit l'auteur, celle « du rayon dans le bouge. » Le pieux et charitable visiteur est, nous nous y attendons, Jean Valjean, ou M. Madeleine, ou M. Le-

1. La plupart des citations ainsi placées entre guillemets sont des titres de chapitres.

blanc, ou le promeneur du Luxembourg, dont Marius avait perdu la trace. Sa fille l'accompagne : elle s'associe aux bonnes œuvres de celui qui passe pour son père. L'ex-aubergiste leur fait, avec le talent d'un artiste dramatique, les honneurs de sa misère. Le vieillard et la jeune fille compatissent avec effusion à tant de souffrances; ils donnent avec délicatesse quelques premiers secours, et M. Madeleine promet d'apporter le soir même une assistance plus efficace.

C'est un effroyable piége dans lequel le trop généreux bienfaiteur va tomber. De nouveaux apprêts se font, dans le bouge, pour cette seconde visite : apprêts terribles dont le vol est le but, avec la torture ou l'assassinat pour moyen. Marius, qui n'a pu réussir à suivre la voiture de M. Leblanc et de sa fille, est rentré dans sa chambre; il entend le complot, et, tandis que son voisin va réclamer le concours des brigands dont nous avons vu plus haut les noms et les portraits, il court chez le commissaire de police. Sa révélation est reçue par un inspecteur qui connaît d'avance tous les acteurs de la scène, et paraît très-joyeux de les envelopper dans un même coup de filet. Il renvoie Marius à son observatoire, après lui avoir remis deux de ces pistolets appelés « coups de poing, » dont la détonation annoncera à la police qu'il est temps d'intervenir. Cet inspecteur, qui doit jouer le rôle de la Providence en faveur de M. Madeleine, c'est Javert.

La nuit est venue. Marius est à son poste, dans l'obscurité, l'œil ouvert sur ce galetas, où règne encore « je ne sais quel calme hideux et menaçant, » où l'on sent « l'attente de quelque chose d'épouvantable. » Dans un coin, un réchaud de charbons ardents ; dans un autre, un tas d'instruments de formes bizarres destinés à forcer les portes et les meubles ; le mari essayant sur son ongle le tranchant d'un long couteau, la femme, dans une toilette grotesque, parlant bas et reflétant sur son visage de sinistres lueurs.

A l'heure dite, le bienfaiteur revient, et, pendant que les deux époux lui témoignent toute leur reconnaissance, la chambre se remplit de comparses à figures horribles. Enfin, l'ex-aubergiste se déclare, et, au milieu d'incidents très-dramatiquement racontés, la scène du guet-apens, si habilement préparée, se déroule dans toute sa violence. Thénardier décline son nom, sa qualité; il rappelle au richard anonyme, qui feint de ne pas le reconnaître, les circonstances de son voyage à Montfermeil; il lui reproche l'enlèvement de la fille de Fantine; il l'insulte pour la sotte et aveugle charité qui l'a fait tomber dans un pareil panneau.

Déjà des instruments de mort se lèvent sur le vieillard qui, malgré ce qu'il montre encore de vigueur, ne peut rien contre le nombre des bras qui le saisissent. Marius veille en vain sur cette scène de meurtre; il aurait dû depuis longtemps presser la détente du pistolet qu'il tient à la main. Mais la révélation du nom de Thénardier l'a frappé de stupeur, de paralysie. Voilà donc le sauveur du colonel Pontmercy au champ de mort de Waterloo! Voilà l'homme que les dernières volontés de son père recommandaient à sa reconnaissance! Pour arracher le père de celle qu'il aime aux mains des assassins, il faut qu'il livre le libérateur de son propre père à la justice, et sans doute au supplice capital.

Mais le projet de Thénardier n'est pas que le protecteur de Cosette meure avant de l'avoir enrichi de ses dépouilles. Il arrête les bras de ses complices et commence l'exécution d'un plan infernal. Le vieillard s'engagera à payer une somme de deux cent mille francs, puis il écrira sous la dictée de l'ex-aubergiste, une lettre qui devra décider sa fille à suivre sur-le-champ la Thénardier, et l'enfant servira d'otage aux brigands aussi longtemps que l'exigera leur sécurité. M. Madeleine écrit en effet cette lettre; mais il y inscrit une fausse adresse. Il n'a voulu que gagner du

temps, et le retour de la mégère est le signal d'un redoublement de fureur contre lui. Son supplice va donc s'accomplir, pendant que Marius, dont l'hésitation se prolonge trop, se demande toujours s'il doit « respecter le testament de son père » ou « secourir le prisonnier. »

Tandis qu'il découvre un moyen très-invraisemblable pour « épargner l'assassin et sauver la victime, » l'inspecteur Javert, las d'attendre le signal convenu, fait irruption dans la chambre, d'où les scélérats veulent sortir tous à la fois. Un tel sauveur est presque aussi dangereux pour M. Madeleine que la bande de Thénardier. Aussi, pendant que Javert fait garrotter les brigands, leur prisonnier débarrassé de ses liens, s'est échappé par la fenêtre, où Thénardier avait disposé pour lui-même une échelle de corde. « Ce devait être le meilleur, » dit Javert désappointé. Le lendemain, le petit Gavroche, le gamin de Paris venait à la masure, pour voir sa famille, et apprenait avec insouciance que son père, sa mère et ses sœurs étaient dans trois différentes prisons.

Ainsi se suspend le troisième récit des *Misérables*, sur un nouveau danger de ce bon M. Madeleine, devenu, de forçat récidiviste, un apôtre de charité et un saint. Convenons que la charité ne lui porte pas bonheur. C'est par bonté d'âme qu'il s'est jeté une première fois dans le panneau de la police ; c'est par bonté d'âme qu'il tombe dans le guet-apens de ces bandits. Livré deux fois par les mêmes vertus aux mains de Javert, il s'en échappe deux fois par les mêmes ressources, celles qu'il tient du bagne. M. Victor Hugo nous avait déjà montré Jean Valjean possédant deux besaces et ayant dans l'une les qualités d'un saint, dans l'autre les talents d'un forçat. Il est pénible de voir le saint avoir si souvent besoin du forçat pour sortir des mauvais pas où le jette le caprice du romancier. Ses extrêmes dangers et ses moyens extrêmes de salut ne paraissent, pour leur invraisemblance, que des jeux de

l'imagination ; ils peuvent offrir plus ou moins d'intérêt dramatique; mais ils donnent peu d'autorité aux thèses, quelles qu'elles soient, que l'auteur des *Misérables* prétendait avoir pour but d'établir.

La quatrième partie des *Misérables* par son titre seul, nous promet des contrastes : *l'Idylle rue Plumet et l'Épopée rue Saint-Denis* (tomes VII-VIII). Paris sera le théâtre d'innocentes amours et de jeux héroïques et sanglants. Nous débutons par des chapitres d'histoire politique. De Jean Valjean, échappé aux mains homicides des Thénardier et aux mains dangereusement libératrices de Javert, il ne peut être question de sitôt. C'est l'habitude et le système de M. Victor Hugo, comme narrateur : le lecteur doit y être fait et attendre patiemment qu'il plaise à l'auteur de reprendre le fil de l'action. Pour le moment, M. Victor Hugo s'est proposé de nous peindre la physionomie du règne de Louis-Philippe. Il résume d'abord, sous des titres bizarres, — la bizarrerie des titres est une de ses recettes d'originalité ; — la révolution d'où la monarchie de Juillet est sortie. « *Bien coupé,* » « *Mal cousu,* » voilà les étiquettes de deux chapitres sur 1830. Les réflexions y tiennent plus de place que les faits. Des idées, plus justes peut-être que neuves, y sont rajeunies par des tours de force d'amplification prétentieuse, trop fréquente chez M. Victor Hugo pour que nous n'en donnions pas un échantillon. Voici, par exemple, une idée des plus simples : Ceux au profit desquels une révolution est faite, s'efforcent dès le lendemain de la modérer à cause de la frayeur qu'elle excite. M. Victor Hugo va tourner et retourner cette idée sous vingt formes différentes, avec plus d'imagination que de goût.

« Voici donc le grand art : Faire un peu rendre à un succès le son d'une catastrophe, afin que ceux qui en profitent en tremblent aussi, assaisonner de peur un pas de faire, augmenter la courbe de la transition jusqu'au relentissement du pro-

grès, affadir cette œuvre, dénoncer et retrancher les âpretés de l'enthousiasme, couper les angles et les ongles, ouater le triomphe, emmitoufler le droit, envelopper le géant-peuple de flanelle et le coucher bien vite, imposer la diète à cet excès de santé, mettre Hercule en traitement de convalescence, délayer l'événement dans l'expédient, offrir aux esprits altérés d'idéal ce nectar étendu de tisane, prendre ses précautions contre le trop de réussite, garnir la révolution d'un abat-jour. »

Au milieu de ce feu roulant de concettis, dont la préciosité triviale fait songer à un nouveau Rambouillet, le Rambouillet vulgaire, nous rencontrons un certain nombre de pages très-remarquables sur le règne de Louis-Philippe. M. Victor Hugo parle du roi avec modération et de l'homme avec sympathie. Il aime à représenter ses efforts pour rendre la peine de mort plus rare s'il ne peut l'abolir, et il cite à ce sujet des mots historiques dignes de Trajan. Mais les institutions ne valent pas l'homme; il y a des « lézardes sous la fondation. » L'auteur des *Misérables*, en racontant des « faits d'où l'histoire sort et que l'histoire ignore, » nous fait entendre les craquements de l'édifice monarchique et les grondements de l'émeute prochaine.

Tout ce livre de « pages d'histoire » semble en effet l'introduction naturelle des scènes d'émeute que M. Victor Hugo se propose de retracer. Ces scènes ne viendront pourtant que beaucoup plus tard, et cette introduction qui a coupé le récit des événements romanesques, restera isolée et perdue au milieu d'eux. Ce sont là des tours que les romanciers jouent volontiers à leurs lecteurs; on aime à dérouter la curiosité pour l'aiguillonner davantage. Le récit, tour à tour repris et suspendu, n'avance que par soubresauts. Ce procédé, ingénieux à l'origine, a été une des ressources factices du roman-feuilleton; dans la continuité du livre, il ne produit que de petits effets dont on voit trop les moyens.

Les événements qui composent l'idylle sont d'ailleurs

assez simples. Jean Valjean s'est choisi une retraite à peu près sûre : il habite, dans une rue déserte, la rue Plumet, une maison à secret, qui a été construite, au dernier siècle, par un magistrat, pour la sécurité de ses illégitimes amours. C'est là qu'au milieu de la solitude et sous l'ombre d'une affection toute paternelle, Cosette grandit, s'épanouit et devient, sans le savoir, la plus brillante des fleurs de son sauvage parterre. Mais à la fin, comme dit M. Victor Hugo : « La rose s'aperçoit qu'elle est une machine de guerre » — ceci est encore un titre de chapitre. Elle a la conscience de sa beauté ; elle sait l'effet qu'elle produit, elle en multiplie instinctivement la puissance par toutes les armes d'une innocente coquetterie. Alors, pour rappeler un nouveau titre de chapitre, « la bataille commence. » C'est contre Marius qu'elle se livre, et les deux combattants sont également vainqueurs et vaincus. Cosette adore Marius autant qu'elle en est adorée. Jean Valjean, témoin des métamorphoses de sa fille adoptive, en conçoit une vive douleur. Il lui semble que la solitude du cœur se refait autour de lui. Un affreux spectacle, celui de la cadène, c'est-à-dire d'une chaîne de galériens, conduits, sous le fouet, des prisons de Paris au bagne, ajoute encore à la tristesse de ses pensées.

M. Victor Hugo ramène ici une figure épisodique, qui n'est pas l'une des moins originales : c'est le père Mabœuf, l'ancien marguillier, vieux bibliomane qui conserve, au sein de la misère, le culte des livres précieux et qui, après avoir vendu un à un ses plus rares exemplaires pour acheter du pain, ira mourir sur les barricades de Juin, victime solennelle et résignée de notre mauvaise organisation sociale. Le père Mabœuf se trouve ainsi mêlé de temps en temps à l'action, sans y être lié par un intérêt particulier. Comme la plupart des personnages accessoires des *Misérables*, il a une physionomie frappante de vérité et de vie.

Le poëte revient ensuite aux amours de nos deux héros. L'idylle marche grand train. Le jardin de la rue Plumet reçoit bien des visites nocturnes et de douces confidences. Pourtant le bonheur de Marius a couru un grand danger. Dans le temps où il avait perdu la trace de Cosette, celle-ci, par un effet de « La solitude et la caserne combinées, » — autre titre de chapitre, — n'était pas insensible aux beautés de l'uniforme d'un jeune officier qui n'était autre que le cousin du jeune baron Pontmercy. Mais quand Marius est revenu, toute autre pensée s'évanouit. Il a apporté « Un cœur sous une pierre, » ce qui veut dire une déclaration d'amour, à laquelle une pierre servait de lest. On pense quel incendie allume ce brandon dans un cœur si bien préparé. C'est pour la jeune fille une nouvelle transformation, c'est « Cosette après la lettre. » Car M. Victor Hugo, pour rendre ses titres plus piquants, ne s'interdit pas les jeux de mots.

Cependant de sombres menaces planent sur la petite maison de la rue Plumet. Jean Valjean, aujourd'hui paisible rentier sous le nom de M. Fauchelevent, en possession d'une sorte de nouvel état civil, jouit du côté de la police d'une entière sécurité. Il fait même partie de la garde nationale et est un des habitants notables de son quartier. Mais si la société d'en haut l'accepte ou l'oublie, la société d'en bas jette encore une fois les yeux sur lui et le marque comme une proie. Il y a, comme dit M. Victor Hugo, une « Formation embryonnaire des crimes dans l'incubation des prisons, » et la maison habitée par un vieillard et une jeune fille a été désignée par la bande des Thénardier enfermée à la Force à des complices encore libres, comme le but d'une expédition fructueuse et sans périls. Les complices en sont détournés par le dévouement de la fille aînée des Thénardier, cette vagabonde Éponine, qui aime Marius d'un amour sans espoir. Mais Thénardier et ses compagnons s'échappent de la prison. Leur évasion audacieuse est le sujet

l'un de ces récits émouvants qui sont le triomphe de M. Victor Hugo. Leur premier soin est d'aller exécuter eux-mêmes l'exploit nocturne dédaigné par leurs pusillanimes associés. Nous voilà retombés dans le monde des échappés du bagne ou des hommes que le bagne attend et réclame. Ils vivent, ils agissent devant nous; ils parlent leur langue, leur propre langue, c'est-à-dire l'argot.

L'auteur des *Misérables* justifie pompeusement l'emploi fait jusqu'ici par Balzac, par Eugène Sue ou par lui-même du patois des prisons. A ses yeux, toute langue spéciale est un argot, depuis les termes techniques de l'industrie jusqu'à la phraséologie de la métaphysique. Il traite donc l'argot comme une langue ordinaire. Il nous en dit l'origine, les racines, et nous en déroule les tristes richesses. L'argot est la langue de la corruption, et il en est le signe; il rappelle à la société son double devoir : Veiller sur la réalité présente, espérer dans l'idéal.

La réalité, en attendant l'idéal, est représentée par Thénardier et ses amis, les illustres Gueulemer, Claquesous, Montparnasse, etc. La nuit qu'ils ont choisie pour leur expédition, est celle où Marius et Cosette se sont livrés le plus complétement à l'étourdissement de leur bonheur. Ils viennent à peine de se séparer, quand les brigands se présentent. Cosette sera encore une fois sauvée par sa rivale inconnue, la généreuse Éponine, qui soutient contre son père lui-même une lutte terrible mais victorieuse. Jean Valjean, saisissant enfin les indices des visites nocturnes que reçoit sa maison, va se réfugier dans un autre domicile qu'il s'est choisi prudemment d'avance au fond d'une ruelle du quartier Saint-Denis. L'action change avec le lieu de la scène : en quittant la rue Plumet, nous passons de l'idylle à l'épopée.

L'épopée, c'est l'insurrection de juin 1832. M. Victor Hugo reprend à trois cents pages d'intervalle ses réflexions

sur le règne de Louis-Philippe et sur ses commencements agités. Il traite la question des émeutes tour à tour à la surface et au fond. Puis, sous un titre qui est encore un jeu de mots : « Un enterrement, occasion de renaître, » il rappelle le fameux convoi du général Lamarque, qui fut le prétexte de la prise d'armes. Il peint avec une fidélité pittoresque ce qu'il appelle les bouillonnements d'autrefois et faire revivre le Paris matériel et politique d'il y a trente ans dans toute son originalité. Mais tout en disant que c'est de l'histoire qu'il écrit et veut écrire, M. Victor Hugo ne montre l'émeute de juin qu'au point de vue de son roman : il la voit sur un théâtre spécial où il lui donne pour acteurs ou pour comparses tous les personnages que nous connaissons déjà.

Là se rencontrent le vieillard Mabœuf et le gamin de Paris Gavroche. La présence de cet enfant insouciant dans ce foyer de passions ardentes, fait même l'intérêt principal d'un livre entier qui s'intitule : « L'atome fraternise avec l'ouragan. » Là se retrouvent les camarades de Marius, les amis de l'A B C, ces jeunes gens des Écoles, tous beaux d'enthousiasme, ivres de généreuses et vagues espérances, prêts à donner la mort et à la recevoir, pour une cause qu'ils peuvent à peine définir et à laquelle ni leur mort ni leur victoire ne peut être utile. Là, Éponine elle-même est conduite par sa secrète passion. Là aussi nous allons revoir l'inévitable Javert, avec lequel se rencontrera encore une fois, qui ne sera pas la dernière, l'ex-forçat Jean Valjean. L'inspecteur de police est venu à la barricade, déguisé en insurgé et le fusil sur l'épaule; mais il est reconnu, arrêté, garrotté et mis en lieu sûr : l'issue de la lutte prononcera sur son sort, et il sera fusillé dix minutes avant la prise de la barricade.

Au milieu de ces incidents et de ces rencontres, nous sommes passés, sans changer de sujet, à la cinquième et dernière partie, intitulée *Jean Valjean* (tomes IX-X), pour

annoncer la glorification définitive de l'idée dominante dans le héros qui la personnifie.

Sur ce petit champ de bataille, Marius arrive un des derniers, tout plein de son amour, mais prêt à sacrifier avec sa vie ses rêves de bonheur à ses utopies sociales. Jean Valjean vient l'y chercher à son tour : il a surpris sa liaison avec Cosette par l'indiscrétion d'un buvard. « Buvard, bavard, » nous dit M. Victor Hugo, pour annoncer cette navrante découverte. L'ex-forçat brûle de punir ce jeune téméraire qui vient se jeter au travers de sa vie et lui disputer le cœur de son enfant. Mais dans cette âme régénérée, un sentiment égoïste n'a que la durée d'un éclair. Jean Valjean se vengera du jeune homme qui menace son avenir, en le sauvant. Il se vengera de même de l'homme dont l'influence funeste a enveloppé tout son passé, et Javert, auquel il est chargé de donner la mort, lui devra aussi la vie.

La bataille s'est engagée autour de la barricade de la rue de la Chanvrerie. M. Victor Hugo en reproduit les péripéties avec une intelligence de la stratégie des rues, égale à son imagination de poëte. Il nous montre ce réseau de petites voies sinueuses, obscures, où un amas de pavés, de voitures et de meubles forme en un instant une forteresse presque inexpugnable, et en même temps un piége, une sorte de souricière où les insurgés se prennent eux-mêmes et se condamnent à tomber vivants ou morts entre les mains du vainqueur. Malheureusement pour M. Victor Hugo, l'œuvre des émeutiers de juin 1832 n'est pas l'idéal de ce genre de fortification défensive ; cet idéal ne s'est révélé qu'en 1848, dans des journées autrement sanglantes de ce même mois sinistre. Il n'entre pas dans le plan de l'auteur des *Misérables* de raconter ces dernières, mais il ne peut pas laisser échapper l'occasion de décrire, à propos de barricades, les deux plus redoutables que jamais capitale ait vues sortir du sol. Ce sont les barricades du fau-

bourg Saint-Antoine et du faubourg du Temple qui, construites avec des matériaux et dans des systèmes différents, s'élevaient jusqu'au faîte des maisons.

M. Victor Hugo ne se contente pas de les peindre; il nous dit tout le génie que leurs auteurs y ont dépensé. Le caractère de chaque ingénieur populaire se manifeste dans son œuvre, et les destinées différentes que l'exil réservait à chacun d'eux s'y résument d'avance en une vivante image. Je laisserai de côté les réflexions que M. Victor Hugo mêle à ses peintures. Ce n'est pas ici le lieu de se demander si ces luttes déplorables « sont plutôt la faute de ceux qui règnent que la faute de ceux qui souffrent, plutôt la faute des privilégiés que la faute des déshérités; » mais je ne puis m'empêcher de regretter dès à présent le sang-froid avec lequel il « contemple les magnificences d'en bas. » Cela rappelle ce représentant du peuple qui allait à cette époque au même faubourg, « pour admirer la sublime horreur de la canonnade. » Je voudrais dans le peintre de semblables scènes trouver un témoin plus ému. Je reviendrai sur les détails indifférents qu'il met en relief et en pleine lumière au milieu de tout ce deuil : ils caractérisent, ils jugent son système et son école.

Tel peintre, tel historien. Il n'est pas de faits ou de propos insignifiants qui ne prennent la première place dans le récit; pas d'acteurs infimes qui ne viennent à leur tour sur le devant de la scène et ne l'occupent exclusivement. Les commérages de trois portières et d'une chiffonnière auprès d'un tas d'ordures sont relatés avec autant de pompe que les délibérations d'un conseil de guerre. Le rien même est solennel, et les intermèdes veulent avoir autant d'importance que les actes mêmes du drame! « Il faut bien que nous le disions, puisque ceci est de l'histoire. » Voilà comment s'ouvre la relation des propos d'amour tenus dans un cabaret de la rue de la Chanvrerie, entre deux attaques de la barricade.

M. Victor Hugo reprend ses avantages dans l'action. La lutte qui réunit tous ces personnages étonnés de se rencontrer dans un tel bouleversement, se déroule avec une rare vivacité, et plusieurs de ces épisodes offrent un intérêt extrême. Enfants, vieillards, ouvriers, étudiants, chacun porte dans l'héroïsme l'originalité de son caractère. Il est impossible de mettre en commun plus de gaieté et de sang-froid, d'insouciance et de résolution, de mêler plus intimement le rêve à l'action, le sentiment de l'idéal aux horreurs de la guerre civile. Tous combattent et meurent en Spartiates; le carrefour de la Petite-Truanderie éclipse dans son ombre les souvenirs des Thermopyles.

La force reste enfin à la loi. Les cinquante hommes qui ont tenu tête à soixante mille sont tous tombés sous des ouragans de balles et de mitraille. Le père Mabœuf s'est fait tuer le premier en élevant le drapeau au sommet de la barricade, demandant aux balles d'achever l'œuvre de la faim. Éponine, déguisée en jeune ouvrier, a détourné sur elle les armes qui allaient frapper Marius. Enjolras, le chef des jeunes insurgés, après avoir vainement cherché la mort dans la bataille, est fusillé par les vainqueurs. Pour Marius, criblé de blessures, il s'est affaissé sur un tas de pavés. Jean Valjean, qui n'a pris à la lutte qu'une part inoffensive, avec une originalité chevaleresque, survit seul. Après avoir rendu la liberté à Javert, il charge sur ses épaules Marius mort ou évanoui et se glisse avec ce fardeau dans un égoût.

Ici se déploie encore une fois toute la passion de M. Victor Hugo pour les digressions. Il va laisser de côté l'action et ses personnages, pour consacrer un livre entier à l'étude de ce qu'il appelle : « l'intestin de Leviathan. » Le premier chapitre sera une discussion d'économie agricole et d'économie politique sur les engrais. Puissance de l'engrais humain; folie des hommes qui laissent perdre ces mines de richesses accumulées par les populations des villes. Une

capitale envoie à la mer par l'eau de ses rivières des centaines de millions, inutiles à l'humanité. La plupart des grandes crises sociales seraient prévenues si l'on savait recueillir les déjections d'une ville comme Paris. La solution du problème de la misère est dans le perfectionnement de l'égout. M. Victor Hugo nous fait alors l'histoire des égouts parisiens; il nous dit leur passé, leur présent, leur avenir. Il se flatte de mettre le premier en œuvre les « Détails ignorés » d'une topographie et d'une histoire qui pourraient être moins complètes, sans cesser d'être nouvelles pour la plupart de ses lecteurs.

Un acte inouï de dévouement aura pour théâtre ces ignobles catacombes. « La boue, mais l'âme, » voilà la devise du livre consacré à un nouvel exploit de Jean Valjean, ce héros du sacrifice. Il s'est engagé dans le labyrinthe souterrain, chargé du cadavre de Marius, comme de sa croix. Il serait trop long de redire au prix de quelles fatigues il s'avance, au milieu de quelles horreurs, de quels périls. Ce n'est pas assez de l'obscurité de la route, de la difficulté de marcher sur le sol glissant, de se redresser sous les voûtes inégales; ce n'est pas assez de s'égarer dans des détours inconnus, de se sentir, jusque dans l'abîme, l'objet de poursuites menaçantes; il y a un plus grand danger, une menace de mort plus affreuse, que M. Victor Hugo nous annonce sous cette forme précieuse que ses titres affectent : « Pour le sable comme pour la femme il y a une finesse qui est perfidie. » Ce danger est celui de l'enlizement, c'est-à-dire de la disparition lente, de l'effacement de l'homme dans le sable fin et mobile, sur lequel s'ouvre en quelques endroits le radier brisé. C'est la grève du Mont-Saint-Michel dans un égout. On appelle ces funestes ruptures des fontis. Jean Valjean en rencontre une sur son chemin; il perd pied dans ce sol mouvant; son front surnage à peine sur la vase, et il élève encore au bout de ses bras le cadavre de Marius. Un dernier effort le

replace sur un fond plus solide; il arrive enfin au jour, sur le bord de la rivière, dans un des quartiers les plus déserts de Paris. Mais une énorme grille qui ferme l'issue le rejette dans un nouveau désespoir. Tout à coup un homme l'a fait rouler sur ses gonds. C'est le brigand Thénardier qui s'est fait de l'égout un asile. Il prend ou feint de prendre cet homme chargé d'un cadavre pour un confrère en assassinat, et, moyennant rétribution, lui livre passage.

La grille s'est à peine refermée que Jean Valjean, sous le ciel libre, au bord du fleuve solitaire, se trouve en présence de Javert lui-même, son éternel vautour. L'inspecteur de police était venu jusque-là, sur les traces de Thénardier qui, en disparaissant dans l'égout, avait déjoué ses poursuites. Si ces rencontres paraissent extraordinaires, le voyage souterrain de Jean Valjean, pendant cinq ou six heures, dans un tel milieu, avec un cadavre sur les épaules ou dans les bras, n'est guère moins invraisemblable.

Javert, dont la rigide nature est encore toute bouleversée par la conduite généreuse que l'ex-forçat a tenue envers lui le matin même, prête les mains au nouvel acte de dévouement qu'il est en train d'accomplir. Tous deux placent dans un fiacre le corps du malheureux jeune homme et le conduisent chez son grand père. La « rentrée de l'enfant prodigue de sa vie » au toit paternel amène des scènes déchirantes et originales jusqu'à l'étrangeté. Mais tandis que l'aïeul exhale son délire auprès de ce corps glacé par la mort ou la léthargie, Jean Valjean se remet aux mains de l'inspecteur de police, résigné à la fatale destinée qui le ressaisit. Javert le reconduit à son domicile et l'y laisse libre.

Il faut qu'une bien grande révolution se soit accomplie chez cet inflexible ministre des rigueurs légales pour qu'il oublie ainsi une première fois la lettre de la loi. Ce prêtre de l'espionnage, comme M. Victor Hugo l'appelle, ne se reconnaît plus lui-même : c'est « Javert déraillé, » dit

l'auteur par une métaphore qu'il pousse jusqu'à la plus violente allégorie.

« Ce qui se passait dans Javert, c'était le Fampoux d'une conscience rectiligne, la mise hors de voie d'une âme, l'écrasement d'une probité irrésistiblement lancée en ligne droite et se brisant à Dieu. Certes cela était étrange, que le chauffeur de l'ordre, que le mécanicien de l'autorité, monté sur l'aveugle cheval de fer à voie rigide, puisse être désarçonné par un coup de lumière! que l'incommutable, le direct, le correct, le géométrique, le passif, le parfait, puisse fléchir! qu'il y ait pour la locomotive un chemin de Damas!. »

Javert met fin au trouble inconnu qui l'envahit, en se précipitant dans la Seine.

Javert mort, une destinée plus riante va sans doute s'ouvrir devant le malheureux Jean Valjean. Personne ne sait plus le funeste secret de son passé; plus de recherches, plus de poursuites, plus de reconnaissances à craindre. Il peut être tout entier au bonheur de sa fille adoptive. Mais il a compris que son affection si jalouse, si exclusive qu'elle soit, ne suffit plus à Cosette. C'est par un autre amour, qu'elle peut désormais être heureuse. Son abnégation accepte tous les sacrifices : après avoir couru tant d'aventures pour conserver Marius à Cosette, il s'effacera devant le jeune homme; il rentrera dans l'ombre; il se sévrera des joies paternelles auxquelles il a tant de droit, dût-il en mourir.

Marius que ses blessures avaient jeté dans un état cataleptique si voisin de la mort, est revenu peu à peu à la vie, au sentiment de lui-même, à la santé. Son aïeul ivre de joie donne les mains à tous ses rêves d'amour; l'union du jeune baron Pontmercy avec la fille adoptive d'un ancien jardinier est une mésalliance qu'on pardonne volontiers à tant d'amour, en apprenant que M. Fauchelevent réserve à la petite Cosette six cent mille francs de dot. Ce sont les épargnes que M. Madeleine avait déposées, lors de sa catastrophe, au pied d'un arbre de la forêt de Montfer-

meil. Marius et Cosette, heureux l'un par l'autre, confondent dans leurs rêves d'avenir, l'aïeul et le père adoptif. L'ex-forçat va donc avoir enfin une famille; il sera honoré et aimé tout ensemble; la maison de M. Gillenormand lui ouvre un charmant asile auprès de son enfant.

Bonheur tardif et trop mérité, que M. Fauchelevent refuse d'accueillir. Le lendemain même d'un mariage qui élève deux jeunes êtres « au huitième ciel, » Jean Valjean descend volontairement son « septième cercle. » Il boit « la dernière gorgée du calice. » Il révèle lui-même à Marius son passé et en accepte les conséquences. Le forçat ne peut habiter l'hôtel du gentilhomme. Il ne demande qu'une grâce, c'est de venir voir chaque jour à la tombée de la nuit, dans une chambre basse du rez-de-chaussée, l'enfant qu'il a tant aimée. Les révélations de Jean Valjean contiennent des obscurités qui ont éveillé dans l'esprit de Marius d'amers soupçons. Peu à peu Jean Valjean s'aperçoit que ses visites sont importunes; il les fait plus rares, puis les suspend tout à fait. Mais cesser de voir sa fille, c'est cesser de vivre, et ce vieillard qui a tant aimé et tant fait pour l'être, s'éteint sur son grabat, dans la solitude de son misérable réduit. Au moment où il va mourir, il tente d'écrire de ses doigts tremblants le récit de la période de sa vie qui causait le plus d'inquiétude à la conscience de Marius. Efforts inutiles: la plume est trop lourde pour cette main naguère si vigoureuse, il lui faudra mourir sans justifier aux yeux de ses enfants l'origine d'une fortune qui leur est devenue suspecte.

La Providence n'abandonnera pas jusqu'au bout le martyr de tant d'injustices. Il s'élève encore contre Jean Valjean un nouveau flot d'accusations, qui servira à le justifier de toutes les autres: « Bouteille d'encre qui ne réussit qu'à blanchir. » C'est Thénardier qui reparaît. Il a suivi la trace du père de Cosette. Il est remonté de M. Fauchelevent à M. Madeleine, de M. Madeleine à Jean Valjean.

Il vient tout révéler à Marius et lui dénoncer surtout le dernier assassinat commis par l'ex-forçat et dont il a saisi les preuves à la grille de l'égout. Marius, qui avait en vain cherché à retrouver son sauveur, est heureux de le reconnaître dans le père adoptif de sa fille. Le reste des révélations de Thénadier font évanouir les griefs qu'il s'était forgés lui-même contre le vieillard. Il pousse Thénadier hors de chez lui, en le comblant d'or en souvenir de son père sauvé à Vaterloo ; puis il s'élance avec Cosette vers la maison où Jean Valjean expire. Ils arrivent trop tard pour le sauver ; mais ils adoucissent, ils consolent ses derniers moments. L'ex-forçat, ce saint, ce héros, ce martyr meurt inondé d'une joie infinie, et d'une lumière céleste.

Ainsi finit ce fameux livre des *Misérables*, si longtemps promis, si impatiemment attendu, si avidement accueilli. A-t-il justifié tant d'empressement, soit par l'intérêt du roman, soit par la portée philosophique des idées ; c'est ce que laisse déjà entrevoir cette longue et fidèle analyse ; c'est ce que nous essayerons de déterminer avec toute la franchise que le lecteur attend de nous[1].

1. Les pages qui suivent sont extraites de la *Revue de l'Instruction publique* (18 août), où l'analyse précédente avait elle-même paru, sauf quelques modifications. Elles ont été publiées à part sous ce titre : *Appréciation générale des Misérables de M. Victor Hugo*, avec le petit avertissement que voici :

« Est-il besoin d'avertir que cette étude de critique indépendante n'a rien de commun avec les diatribes sans mesure qui sont en train de se produire contre l'œuvre de M. Victor Hugo, comme pour lui faire expier des apothéoses insensées? L'auteur ne doit pas être plus offensé des unes que flatté des autres : après le panégyrique, l'injure; après les flots d'encens, ceux de boue; après le Panthéon, les Gémonies. Pour moi, en présence d'un grand nom et d'un aussi gros ouvrage, je me sens également loin du fétichisme littéraire et de la fureur des iconoclastes, de la complaisance qui déifie et de la bassesse qui insulte. Entre ces excès il y a, pour la vraie critique, un milieu où je serais heureux de me placer et de me tenir. L'indépendance du jugement, malgré le bruit ou l'importance même des œuvres, témoigne du respect pour le public qui prononce sur elles en dernier ressort. »

L'œuvre des *Misérables*, prise dans son ensemble, peut donner lieu à autant d'appréciations contradictoires que l'a fait successivement chacune de ses diverses parties. Il y a dans le talent même et dans toute la nature de M. Victor Hugo, un tel amalgame d'éléments contraires, que dans un volume comme dans dix, dans une page comme dans un chapitre, il y a tour à tour à louer ou à reprendre. A quelques lignes de distance on applaudit des deux mains et l'on repousse le livre avec dépit ; les mêmes passages expliquent tous les engouements et toutes les colères. C'est le sort ordinaire de ces œuvres de chefs d'école, fortes, mais malsaines, où les qualités et les défauts sont également poussés à des exagérations de parti pris.

M. Victor Hugo, dans la sphère littéraire, a peu changé depuis 1830; il a peu appris et peu oublié; il a conservé, en les épurant quelquefois, ses puissantes facultés; il a poussé à des excès nouveaux un système dont l'excès même était la base. Il s'est développé dans son propre sens, à côté d'une société qui, obéissant à une impulsion contraire, inclinait en toutes choses à la modération, à l'équilibre, à l'harmonie ; il est resté le même chef d'école, lorsque l'école n'était plus qu'un souvenir; et cette grande voix, toujours éclatante et trop souvent fausse, en retentissant au milieu de notre littérature assoupie, a produit une impression étrange de surprise, plus ou moins semblable à un retour d'admiration.

Une œuvre aussi considérable, au moins sous le rapport de l'étendue, demande à être examinée et jugée sous des points de vue différents. L'auteur s'y présente à la fois comme philosophe, comme historien et comme romancier. Le philosophe aborde en passant tous les problèmes; il touche à tous les intérêts humains et sociaux ; il embrasse les rapports de l'homme avec la nature et de l'un et l'autre avec Dieu ; il prétend approfondir les mystères de notre destinée religieuse et apporter des remèdes aux maux de

notre destinée sociale. L'historien jette dans le cadre d'une fiction romanesque le tableau des événements qui ont le plus agité notre époque. Il juge les rois, les partis, le peuple : il dit les catastrophes et les victoires ; il en suit les effets, il en développe les causes. Le romancier, auquel reste le rôle principal, déroule devant nous un long drame, où toutes les qualités qui font l'écrivain trouvent une ample carrière ; art de conter, talent de prendre, don de l'observation, habitude de la mise en scène, inspiration poétique, caprices de style : il y a place pour tout dans un récit en dix volumes, dont l'auteur peut à volonté étendre ou resserrer, détourner ou ramener le cours.

Il y a moins à dire qu'on ne pense de la philosophie religieuse ou sociale, qui paraît ressortir du nouveau livre de M. Victor Hugo. Il affecte quelquefois de la mettre sur le premier plan, comme pour mieux donner à une œuvre d'imagination l'apparence d'une grave étude ; mais les doctrines que le roman devait servir et répandre, ont moins d'importance que les craintes des uns et les espérances des autres ne leur en avaient donné. M. Victor Hugo traite les questions religieuses en artiste, en poëte, en metteur en scène, plutôt qu'en philosophe ; son principal dogme consiste dans un panthéisme poétique qui convient merveilleusement à l'exubérance de son talent d'écrivain. Il y a dans *les Misérables*, sur les rapports intimes de l'homme avec la nature et de la nature avec l'infini, une suite de pages auxquelles il ne manque que le rhythme du vers pour faire pendant à ce fameux chant du satyre de la *Légende des siècles* en l'honneur du grand Pan, de l'être universel :

Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle !
Place au rayonnement de l'âme universelle !

Vous retrouverez des variations assez fidèles de cette

grande musique dans la prose des *Misérables*. Mais dépouillées du vers, leur principal ornement, de telles idées n'offrent plus à l'esprit qu'une sorte d'ondoiement de mots, aussi obscur qu'inépuisable. Voyez ces quelques phrases extraites d'une amplification philosophique de plusieurs pages :

« .... Bien qu'aucune satisfaction absolue ne soit donnée à la philosophie, pas plus de circonscrire la cause que de limiter l'effet, le contemplateur tombe dans des extases sans fond à cause de toutes ces décompositions de forces aboutissant à l'unité. Tout travaille à tout.

« L'algèbre s'applique aux nuages ; l'irradiation de l'astre profite à la rose ; aucun penseur n'oserait dire que le parfum de l'aubépine est inutile aux constellations.... Un ciron importe ; le petit est grand, le grand est petit ; tout est en équilibre dans la nécessité.... Dans cet inépuisable ensemble, de soleil à puceron on ne se méprise pas ; on a besoin les uns des autres.... Tous les oiseaux qui volent ont à la patte le fil de l'infini. La germination se complique de l'éclosion d'un météore et du coup de bec de l'hirondelle brisant l'œuf; elle mène de front la naissance d'un ver de terre et l'avénement de Socrate.... Les éléments et les principes se mêlent, se combinent, s'épousent, se multiplient les uns par les autres, au point de faire aboutir le monde matériel et le monde moral à la même clarté.... Dans les vastes échanges cosmiques la vie universelle va et vient en quantités inconnues.... employant tout, ne perdant pas un rêve de pas un sommeil, semant un animalcule ici, émiettant un astre là..., dissolvant tout, excepté ce point géométrique, le moi ; ramenant tout à l'âme-atome, épanouissant tout en Dieu.... Machine faite d'esprit, engrenage énorme dont le premier moteur est le moucheron et la dernière roue est le Zodiaque[1] »

Voilà, dans une langue dont l'excès de précision philosophique n'est pas le défaut, les doctrines métaphysiques de M. Victor Hugo, si l'on peut appeler doctrines ces aspirations favorables à l'épanouissement de la phrase, ainsi traduites en tours de forces d'imagination et en effets de

1. T. VII, p. 158-160.

style. Ce Dieu, en qui tout s'épanouit, s'épanouit lui-même avec une complaisance inimaginable dans la prose éblouissante de l'auteur des *Misérables*. Le nom de Dieu revient sans cesse, comme un soleil final, dans les pièces montées d'un feu d'artifice. Jamais on n'en a tant usé et abusé, pour l'éclat de l'image ou la sonorité de la période. On dit que Newton se découvrait toujours en entendant prononcer ce grand nom ; Newton n'aurait pu lire les *Misérables* que le chapeau à la main.

Nous avons vu comment M. Victor Hugo exprime la fatalité qu'il fait triompher à Waterloo : « Napoléon gênait Dieu[1]. » En revanche, quand Javert conçoit un devoir nouveau, inconnu, c'est lui qui est gêné par Dieu. « Il avait un supérieur, M. Gisquet ; il n'avait guère songé jusqu'à ce jour à cet autre supérieur, Dieu. — Ce chef nouveau, Dieu, il le sentait inopinément, et en était gêné[2]. » Ce même Javert ne sait « comment s'y prendre pour donner sa démission à Dieu. » C'est encore à propos de lui que M. Victor Hugo nous montre dans un Fampoux moral « l'écrasement d'une probité irrésistiblement lancée en ligne droite et se brisant à Dieu. » Jean Valjean aussi, dans ses grandes commotions, rencontre sans cesse Dieu. « Tout cela lui semblait avoir disparu comme derrière une toile de théâtre. Il y a de ces rideaux qui s'abaissent dans la vie. Dieu passe à l'acte suivant[3]. » Pour M. Victor Hugo, dégager la religion des superstitions qui s'y mêlent, cela s'appelle « écheniller Dieu[4] ! » Mais cette manie de jouer de Dieu à propos de tout, paraît mieux encore dans le couronnement de la grande tirade sur l'éléphant délabré de la Bastille, qui sert de retraite au gamin de Paris, le petit Gavroche. Cela passe toutes les bornes.

1. T. III, p. 74.
2. T. IX, p. 380.
3. T. X, p. 66.
4. T. II, p. 180.

« O utilité inattendue de l'inutile ! Charité des grandes choses ! Bonté des géants ! Ce monument démesuré, qui avait contenu une pensée de l'Empereur, était devenu la boîte d'un gamin. Le môme avait été accepté et abrité par le colosse. Voilà à quoi servait l'éléphant de la Bastille. Cette idée de Napoléon, dédaignée par les hommes, avait été reprise par Dieu. Ce qui n'eût été qu'illustre était devenue auguste. Il eût fallu à l'Empereur, pour réaliser ce qu'il méditait, le porphyre, l'airain, le fer, l'or, le marbre ; à Dieu, le vieil assemblage de planches, de solives et de plâtras suffisait. L'Empereur avait eu un rêve de génie ; dans cet éléphant titanique, armé, prodigieux, dressant sa trompe, portant sa tour et faisant jaillir de toutes parts autour de lui des eaux joyeuses et vivifiantes, il voulait incarner le peuple ; Dieu en avait fait une chose plus grande, il y logeait un enfant[1]. »

On a remarqué, à propos des œuvres dramatiques les moins morales, que Dieu prend d'autant plus de place au théâtre qu'il en tient moins dans la vie. Croit-on qu'il en prenne plus dans l'âme à mesure qu'on en parle davantage ? Comme le langage officiel des diplomates et des politiques, qui se couvrent sans cesse de la Providence, l'abus oratoire que les comédiens et les poëtes font de Dieu donnerait presque au bon sens l'envie d'être athée.

Ce qu'il y a de plus louable dans les doctrines ou les aspirations de M. Victor Hugo, c'est une foi entière dans le progrès. Au milieu de toutes les défaillances du présent, il croit à l'avenir, il l'attend, il le proclame, il le bénit. La résurrection galvanique du vieux monde ne l'ébranle point. Le retour de toutes les choses vaincues en 1789 n'est qu'éphémère. Les victoires les plus inattendues du passé ne doivent point nous désespérer ; en vain son fantôme menaçant est à nos portes ; M. Victor Hugo propose de « vendre le champ où campe Annibal[2]. » Et il ajoute : « Il n'y a pas plus de reculs d'idées que de reculs de fleuves. » La

1. T. VII, p. 325-327.
2. T. VII, p. 422.

société marche vers la lumière, la justice, le bonheur; ses crises la rapprochent de ce triple but, même en paraissant l'en éloigner. La révolution qui nous travaille est « la vaccine de la jacquerie, » dit-il encore, et les émeutes sont « des convulsions vers l'idéal[1]. »

Concourir au progrès, nous mener à l'idéal par des voies moins agitées, moins violentes, faire triompher la vérité par la bonté, tel est, si l'on en croit les déclarations de l'auteur, le but à la fois philosophique et social des *Misérables.* »

« Le livre que le lecteur a sous les yeux en ce moment, c'est, d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails,... la marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu. Point de départ: la matière; point d'arrivée : l'âme. L'hydre au commencement, l'ange à la fin[2]. »

Programme puéril à force d'être pompeux, et sans aucune proportion avec le plan du roman. Si *les Misérables* ont un but social, il n'est ni si large, ni si haut. L'auteur nous dit ailleurs que cette grave et sombre histoire, comme il l'appelle, a été écrite dans le même but que, trente-quatre ans plus tôt, le *Dernier jour d'un condamné*[3]. Ici l'auteur est plus près de la vérité. Entre le *Dernier jour d'un condamné* et *les Misérables*, malgré l'intervalle de ces trente-quatre années et malgré la distance qui sépare un ouvrage en dix volumes d'un opuscule de moins de deux cents pages, il y a identité complète de pensée philosophique comme de procédés littéraires. Il y a de part et d'autre, au milieu d'accusations vagues contre la société, les mêmes protestations contre des institutions pénales

1. T. IX, p. 164-182.
2. T. IX, p. 482.
3. T. VII, p. 376.

mélioration préoccupe tous les publicistes; il y a e sentiment d'un mal, d'un danger réel, avec la mpuissance d'en montrer le remède. Les quelques e *Claude Gueux* nous donnaient elles-mêmes, dans e plus court, la pensée de M. Victor Hugo tout en- nais plus vive : « Voyez Claude Gueux, disait-il. au bien fait, cœur bien fait, sans nul doute. Mais le e met dans une société si mal faite, qu'il finit par . La société le met dans une prison si mal faite, înit par tuer. » C'est là la donnée essentielle des *Mi-* ; les dix volumes du nouveau roman ne la dé- t pas sans l'affaiblir.

·être nous dira-t-on que M. Victor Hugo, par la tation de son héros, Jean Valjean, nous enseigne rens de racheter les victimes de la damnation so- e serait là une complaisante illusion. Jean Valjean personnage de fantaisie, un héros de roman qui re- par des moyens romanesques à une perfection fan-). Je veux que cette transformation du brigand en ar une sorte de transfusion de l'âme de Mgr Bien- ns le forçat, soit aussi possible, aussi vraisemblable l'est peu; elle reste une exception dont le livre le M. Victor Hugo nous empêche de rien conclure. Valjean a été arraché au mal par le plus étrange le la bonté, veut-on que chaque forçat, pour avoir ice de devenir un ange de douceur chrétienne, ren- au sortir du bagne un M. Myriel, sauf à lui voler iverts pour récompense de son hospitalité et à lui la gorge, si le meurtre est nécessaire pour assurer Car si le prélat s'était éveillé, le forçat était prêt à ner cette marque suprême de reconnaissance.

onversion de Jean Valjean est trop invraisemblable ispirer grande confiance; mais à côté de lui les plus naturelles des Thénardier, des Gueulemer, quesous, des Montparnasse, sont mieux faites pour

justifier la terreur que nous inspirent, du fond de leur « troisième dessous, » les héros de la misère et du crime. Après la lecture de *Claude Gueux* et du *Dernier jour d'un condamné*, on s'interrogeait avec anxiété sur la légitimité et les limites du droit de punir; plus tard, les *Mystères de Paris* livrèrent à des débats passionnés les questions d'assistance publique et de réforme pénitentiaire. Aujourd'hui, le livre des *Misérables* une fois fermé, je ne puis en discuter la portée sociale; je ne la vois pas. J'ai peut-être un peu plus peur des brigands qu'auparavant; voilà tout.

Si la philosophie, théorique ou appliquée, n'est qu'un hors-d'œuvre dans le grand roman de M. Victor Hugo, l'histoire n'y est plus évidemment encore qu'une superfétation. L'auteur d'une *Étude sur les Misérables* qui, sous un titre un peu trop général, n'est qu'une satire, mais une satire piquante, M. Courtat, s'est livré à un curieux travail de statistique : il a calculé que la bataille de Waterloo, les peintures de la Restauration, l'avénement de Louis-Philippe, la guerre des barricades, forment, avec la description du petit Picpus et la notice sur les égouts de Paris, un total d'au moins un millier de pages. Ces diverses esquisses, dont quelques-unes paraissent d'une date déjà ancienne, on conçoit que M. Victor Hugo n'ait pas voulu les laisser perdre; mais elles auraient aussi bien trouvé leur place dans un volume d'*Études* ou de *Mélanges* que dans le roman qui sert de prétexte à leur publication.

Je me suis assez étendu, dans l'analyse qui précède, sur la plupart des épisodes historiques des *Misérables* pour n'avoir plus qu'à me résumer ici. M. Victor Hugo a, comme historien, les qualités et les défauts de sa manière littéraire; il a l'éclat, le relief, le mouvement dramatique; mais il cherche trop l'antithèse, surtout l'opposition du grand et du petit; il encadre avec trop de pompe les détails insignifiants, que l'histoire dédaigne. Le fait particulier qu'il a vu, prend des proportions immenses; il s'arrête

avec complaisance au trivial et le met en relief; il traite le puéril avec solennité; il donne un rôle au hasard; il remet les fils de l'action à la fatalité; sur le dénoûment, il fait planer Dieu. En un mot, il vise trop à l'effet pour ne chercher que le vrai; il entend trop la mise en scène pour ne pas sacrifier l'histoire au mélodrame.

J'ai hâte d'arriver au romancier, c'est-à-dire à l'artiste, au peintre, à l'auteur dramatique, à l'écrivain, au poëte. Quelque opinion qu'on ait de la portée sociale ou de la valeur historique des *Misérables*, l'invention, la composition, l'exécution du roman, donnent lieu à des discussions de goût où l'éloge et le blâme peuvent également se produire. Il s'en faut de beaucoup qu'en littérature le succès justifie tout; le succès a besoin d'être lui-même justifié. L'accueil extraordinaire fait à la nouvelle œuvre de M. Victor Hugo, au milieu de notre marasme littéraire, ne s'explique pas seulement par des circonstances favorables à la publication, mais étrangères à la littérature, ou par l'engouement d'une génération en décadence pour de brillants défauts; il y a chez M. Victor Hugo un certain nombre de qualités dominatrices qui saisissent légitimement le public et auxquelles la critique doit rendre hommage.

On ne peut d'abord refuser à l'ancien chef du romantisme cette puissance de création, qui met au monde des types et leur donne pour un temps l'individualité et la vie. Quelque étranges que soient les éléments dont il compose ses personnages, ils se meuvent, ils ont toutes les apparences de la réalité dans la fantaisie. Mgr Myriel, Jean Valjean, Javert, Marius, sont invraisemblables à plaisir; ce sont des monstres chacun dans son genre, et l'on dit que les monstres ne vivent pas; ceux-là font exception. Ils se présentent si résolûment dans leur constitution plus grande que nature ou contre nature, qu'ils se font accepter pour ce qu'ils prétendent être et qu'on est tenté de leur appliquer l'axiome de l'ancienne philosophie : « Ils sont, donc

ils sont possibles. » On suit ces êtres chimériques dans le monde que le poëte fait à leur taille; on s'intéresse à ce qui les touche, on prend parti pour eux ou contre eux jusqu'à la passion; on incrimine, on justifie leur conduite; on discute leurs principes. Ces enfants du rêve prennent dans la pensée publique la même place que les héros ou les victimes d'un drame réel.

Une chose curieuse, c'est que M. Victor Hugo, qui semble mis au monde pour abroger toutes les anciennes règles, s'est soumis dans la création de ses personnages de fantaisie à cette règle des vieilles poétiques, qui veut que ces personnages soient d'accord avec eux-mêmes :

Si quid inexpertum scenæ committis et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit et sibi constet.

On voit surtout l'observation de ce principe éminemment classique dans le plus nouveau et le plus invraisemblable des types créés par l'auteur des *Misérables*. Ce Javert, qui, ennoblissant le dernier des métiers, a fait de l'espionnage un sacerdoce, est tellement fidèle à lui-même et à sa mission, qu'il meurt de sa première infidélité. C'est ainsi que le novateur, sans le vouloir et peut-être sans le savoir, doit aux règles anciennes les meilleurs succès de son audace.

La puissance propre à M. Victor Hugo éclate encore dans la composition dramatique du roman; mais les effets en sont trop souvent contrariés à plaisir par les caprices d'un système qui semble un défi perpétuel à la patience du lecteur. Jamais on n'a peut-être porté aussi loin que dans *les Misérables* la science ou l'instinct des coups de théâtre. Il y a cinquante scènes où les apparitions et les retours de personnages nouveaux ou disparus produisent l'impression d'une commotion électrique. Les résultats les plus prévus arrivent d'une manière si soudaine, que l'attendu même est surprise. On se souvient de l'obscur chemin de Mont-

fermeil, où Jean Valjean enlève aux mains de la petite Cosette le seau d'eau dont le poids l'accable; de Javert se présentant à la porte des Thénardier et offrant à la bande des brigands son chapeau pour tirer leurs noms au sort; de l'habit de garde national de M. Fauchelevent tombant au milieu de la barricade pour sauver un père de famille; de la rencontre de Thénardier à la grille de l'égout, puis des révélations par lesquelles ce misérable vient justifier auprès de Marius le père de Cosette en voulant le noircir : tous ces effets de scène et tant d'autres sont bien de nature à tenir en haleine l'insatiable curiosité des lecteurs de romans-feuilletons.

M. Victor Hugo compte si bien sur cette curiosité, qu'il ne craint pas de jouer avec elle et de la tromper sans cesse. S'il s'est souvenu, dans la création de ses personnages, de la règle : *Sibi convenientia finge*, il ne fait aucun cas, dans le récit, de cet autre précepte d'Horace : *Semper ad eventum festina*, et il ne s'en trouve pas mieux. Quand de longues digressions viennent suspendre le cours des événements, il ne songe pas à s'en excuser, il ne choisit pas la place où elles contribueraient le mieux à l'intérêt ou à la lumière. La manière dont M. Victor Hugo les introduit est plus irritante que leur inutilité même. Elles ne sont jamais le développement naturel d'une situation : elles ne suspendent pas le récit, elles le brisent. D'ordinaire, sans rapport avec l'action, elles ne lient point ce qui va venir à ce qui précède. Les cent quarante fameuses pages de Waterloo nous donnent sur un des acteurs secondaires du volume précédent des renseignements dont on n'a que faire pour l'instant, et elles introduisent un personnage nouveau, dont le rôle tout épisodique sera également ajourné. Le tableau du règne de Louis-Philippe est le prélude de la guerre des barricades qui ne viendra que trente chapitres plus loin. Cette guerre est elle-même coupée par des scènes et des peintures de genre au milieu desquelles l'action et

l'intérêt du roman achèvent d'être perdus de vue. La seule digression qui, tout en suspendant le récit, vienne à sa place naturelle, est la notice sur les égouts de Paris : toute cette étude agronomique, topographique, statistique, historique, si étrangère au drame, s'intercale du moins au milieu des faits qui peuvent lui fournir une occasion, un prétexte. Ces interruptions de parti pris ne manquent pas de charme dans un court récit; elles fatiguent dans un ouvrage de longue haleine. On concilie mal l'apparente austérité d'une étude de philosophie et d'histoire avec les petites prétentions du genre humoristique.

Les faits dont l'auteur des *Misérables* compose son drame ou les traits de caractère qui sont les éléments de ses types, ne sont pas toujours assez nouveaux, ni assez intéressants, pour n'avoir pas besoin d'être relevés par ce perpétuel effort de la mise en œuvre. La condamnation au bagne de Jean Valjean pour un pain volé avec effraction, la mise au ban de la société du forçat libéré par l'effet de son passeport jaune, l'impuissance fatale de ses meilleures intentions et la nécessité qui le rejette dans le crime, tout cela était déjà dans le *Dernier jour d'un condamné*, en esquisse, sinon en tableau. Voyez, en effet, le passage suivant de cette confession suprême où l'argot tient aussi sa place, et demandez-vous si vous ne connaissez pas d'avance toute la trame des *Misérables :*

« J'avais trente-deux ans; un beau matin, on me donna une feuille de route et soixante-six francs que je m'étais amassés dans mes quinze ans de galères, en travaillant seize heures par jour, trente jours par mois et douze mois par année. C'est égal, je voulais être honnête homme avec mes soixante-six francs, et j'avais de plus beaux sentiments sous mes guenilles qu'il n'y en a sous une serpillière de ratichon. Mais que les diables soient avec le passe-port! Il était jaune, et on avait écrit dessus : *forçat libéré*; il fallait montrer cela partout où je passais, et le présenter tous les huit jours au maire du village où l'on me forçait de tapiquer. La belle recommandation : un galérien!

Je faisais peur, et les petits enfants se sauvaient, et l'on fermait les portes. Personne ne voulait me donner d'ouvrage. Je mangeai mes soixante-six francs, et puis il fallut vivre. Je montrai mes bras, bons au travail, on ferma les portes. J'offris ma journée pour quinze sous, pour dix sous, pour cinq sous. Point. Que faire? Un jour j'avais faim, je donnai un coup de coude dans le carreau d'un boulanger; j'empoignai un pain, et le boulanger m'empoigna : je ne mangeai pas le pain et j'eus les galères à perpétuité avec trois lettres de feu sur l'épaule; je te les montrerai si tu veux. — On appelle cette justice-là la récidive. Me voilà donc cheval de retour. On me remit à Toulon; cette fois avec les bonnets verts. Il fallait m'évader. Pour cela je n'avais que trois murs à percer, deux chaînes à couper, et j'avais un clou. Je m'évadai.... Cette fois pas de passe-port jaune, mais pas d'argent non plus, etc. »

Est-il permis de reprendre ainsi son propre bien à trente ans de distance? Non : quand il est tombé aussi complétement dans le domaine public; quand toute une génération de romanciers et de feuilletonistes ont fait jouer les mêmes machines et en ont usé les ressorts.

Les scènes de vol et de meurtre, les chasses organisées par la police, les prises de brigands et leurs évasions : ce sont là des éléments vulgaires d'intérêt; on regrette que le talent dramatique de M. Victor Hugo s'épuise à les rajeunir. La vie de Jean Valjean, ce centre de l'action des *Misérables*, finit par devenir monotone au milieu de ces dangers toujours les mêmes et toujours conjurés par les mêmes ressources. Poursuivi de retraite en retraite, pris, repris, sauvé, menacé encore, il se fatigue lui-même de son duel contre l'implacable société représentée par l'inflexible Javert. A la fin, le lecteur partage sa fatigue; la sympathie, toujours soumise aux mêmes épreuves, faiblit à mesure que le fil du récit s'allonge; la monotonie des péripéties use l'intérêt et la terreur. De là sans doute et de l'absence de conclusion pratique est venu en grande partie le refroidissement du public pour les derniers volumes d'une œuvre

dont les débuts promettaient à la fois une portée philosophique plus haute et un drame plus puissant.

Au milieu de toutes ces défaillances, M. Victor Hugo est resté, dans *les Misérables*, ce qu'il est dans tous ses ouvrages, poëte, c'est-à-dire peintre. La vieille formule : *Ut pictura poesis*, semble faite pour lui. Il n'est pas une école de peinture amoureuse de la couleur qui puisse rivaliser d'éclat avec le style mis en honneur par le chef de l'école romantique. A part un certain nombre de pages d'une simplicité relative, et qui, dans les premiers volumes, nous ont fait illusion, M. Victor Hugo n'a pas changé sa manière dans *les Misérables*, il l'a plutôt exagérée. C'est toujours celle des coloristes à outrance. Il empâte la toile; il donne aux objets de violents reliefs; il accuse les contrastes; il force les effets d'ombre et de lumière; il donne à l'abstraction la forme, à la forme la vie; il aime le mouvement désordonné, les proportions gigantesques; il s'étourdit lui-même de ses phrases pittoresques, et perd, dans l'ivresse de sa puissance, tout sentiment de la mesure. Sans remonter aux anciens ouvrages de M. Victor Hugo, son dernier livre de poésie, *la Légende des Siècles*, nous a donné d'avance, pour le style comme pour les doctrines, l'écrivain des meilleures comme des moins bonnes pages des *Misérables*. Le vers ne met qu'une légère différence entre les deux œuvres. C'est, de part et d'autre, la même avalanche de mots, la même exubérance d'images, le même épanouissement de la métaphore en allégorie; c'est toujours l'accouplement systématique du sublime et du trivial, l'affectation du simple dans le grand, la prétention au grand dans le petit, un double et constant effort pour matérialiser l'idée et pour idéaliser la matière. Grâce à ces procédés, il n'est peut-être pas un chapitre de l'auteur des *Misérables* qui, après vous avoir étonné ou ravi, ne vous irrite ou ne vous fatigue.

Un des torts de M. Victor Hugo, comme peintre, est de

se laisser emporter par un amour malentendu de la vérité à reproduire une foule de détails inutiles, indifférents, qui doivent s'évanouir dans l'effet général d'un paysage. Il cherche dans les plus petits accidents des plus grandes scènes des effets de contraste. En décrivant une des barricades de juin 1848, il dit : « Je me souviens d'un papillon blanc qui allait et venait dans la rue, l'été n'abdique pas[1]. » Peut-on voir cela ou s'arrêter à le peindre, au milieu du deuil, des cadavres épars et des flaques de sang? L'auteur nous parle ailleurs des penseurs indifférents, des artistes égoïstes, qui « regarderaient guillotiner en y cherchant un effet de lumière[2]. » N'est-ce pas prononcer son arrêt et celui de son système?

Parler du peintre dans M. Victor Hugo, c'est parler de l'écrivain : nous pouvons donc insister. Nous le devons; car l'école pittoresque dont il est le chef continue de faire violence à la langue française, et cette transformation à tout prix de l'idée en image contrarie à la fois nos habitudes de précision et de bon sens. On a protesté, et avec raison, contre l'abus fait par le maître du grandiose, du colossal, du gigantesque, du titanique, du cyclopéen, du granit, des entassements, des escarpements, des écrasements, de l'horrible, du difforme, du vague, de l'ombre, du sombre, et de toutes ces images qui sentent plus l'effort que la force. Il n'est pas permis, dans la langue de Voltaire, de dire d'un agent de police qui protége l'ordre à Montreuil-sur-Mer : « Il faisait sortir de la loi la foudre; il prêtait main-forte à l'absolu. Il se dressait dans une gloire. Il y avait dans sa victoire un reste de défi et de combat. Debout, altier, éclatant, il étalait en plein azur la bestialité surhumaine d'un archange féroce; l'ombre redoutable de l'action qu'il accomplissait faisait visible à son

1. T. IX, p. 16.
2. T. IX, p. 132.

poing crispé le vague flamboiement de l'épée sociale[1]. » La prose repousse, même du genre figuré, cette emphase qui déconsidérerait la poésie.

Elle repousse également les choses recherchées comme celles-ci : « La parole étant souffle, les frémissements d'intelligence ressemblent à des frémissements de feuilles[2]. » « Ils se disaient des choses dont les arbres frissonnaient[3]. » « Les tulipes qui ne sont autre chose que les variétés de la flamme faites fleurs[4]. » Elle n'admet pas davantage dans le genre sérieux, les figures volontairement triviales, par exemple : « Une populace de vagues crache sur lui[5]. » — « Il tapait sur le ventre aux catastrophes[6]. » — « Le progrès est honnête homme ; l'idéal et l'absolu ne font pas le mouchoir[7]. » C'est ainsi que la recherche de l'effet jette dans le mauvais goût, et celle de l'originalité dans la bizarrerie.

Pour racheter toutes ces fautes, et tant d'autres énormités volontaires de pensée et de langage, est-ce assez de ces pages éblouissantes ou d'un style vraiment magistral qui se rencontrent çà et là dans *les Misérables*, et que je suis un des premiers à applaudir? Étranger aux passions et aux intérêts des coteries littéraires, j'ai abordé la lecture de cette œuvre si longtemps attendue, avec un besoin d'admiration qui, depuis de longues années, ne trouve guère à se satisfaire. Combien j'aurais été heureux de voir le chef encore si puissant d'une école vieillie, épuisée, se retourner, dans sa force, vers l'avenir dont le pressentiment appartient au génie! J'avouerai volontiers que, même dans son mauvais goût, le romantisme échevelé d'un autre âge

1. T. II, p. 353.
2. T. IX, p. 57.
3. T. VIII, p. 7.
4. T. IX, p. 134.
5. T. I, p. 228.
6. T. V, p. 211.
7. T. VII, p. 417.

ne fut ni sans éclat, ni sans utilité ; mais après avoir protesté si haut contre la stérilité de la littérature précédente, il est devenu stérile à son tour ; le présent ne lui appartient plus. Ses feux d'artifice peuvent éblouir encore ; ils ne sont pas faits pour nous guider vers cette terre promise de justice, de vérité, de beauté où chaque société nouvelle demande à ses poëtes, qui sont toujours un peu prophètes, de la conduire. La littérature d'aujourd'hui, pour remplir la triple mission philosophique, sociale et religieuse que lui donne l'auteur des *Misérables*, devra mettre plus de vérité dans la pensée, plus de naturel dans le langage, plus de sincérité dans l'émotion, plus de justesse dans l'éclat, plus de modération dans la force, plus de simplicité dans la grandeur.

2

La fantaisie dans le roman : le merveilleux de la physiologie, de la médecine et de la tératologie. MM. Edm. About, A. Pommier.

Ce qui domine, cette année, dans le roman, c'est la fantaisie. Nous l'y trouvons tour à tour excentrique, gracieuse, passionnée, mêlée à la psychologie, à l'histoire, à la peinture des mœurs, aux observations mêmes et aux théories de la médecine. C'est dans cette dernière voie que la folle du logis s'est jetée à corps perdu, sur les pas de M. Edm. About, l'un de ses intimes amis. Ce jeune écrivain a su trouver ainsi dans le roman une veine nouvelle qu'il s'est mis à exploiter avec trop de fougue pour ne pas l'avoir épuisée toute en une année : c'est la part de l'imagination dans la science moderne. De cette veine, il a tiré trois livres de suite qu'on me saurait mauvais gré de passer sous silence.

Le premier, intitulé : *l'Homme à l'oreille cassée*[1], est

1. Hachette et Cie, in-18, 280 pages.

une histoire étrange, merveilleuse, qui emprunte aux progrès des connaissances physiologiques ou plutôt aux folles espérances de l'esprit de système une hypothèse fabuleuse, pour en tirer une série d'aventures divertissantes. Il s'agit de la révivification opérée de nos jours sur quelques espèces de rotifères et de tardigrades et appliquée à un individu de l'espèce humaine.

Un jeune colonel du premier Empire a été pris un soir par les Russes et les Prussiens à Dantsick, en 1813, et condamné à être fusillé le lendemain. Saisi par le froid pendant la nuit, ce n'était plus le matin qu'un cadavre qui a été abandonné à un vieux savant allemand, Jean Meiser. Celui-ci a réduit le colonel, qui vivait encore, à un état complet de dessiccation, ni plus ni moins qu'un insecte qu'il s'agit de conserver, et il l'a enfermé dans un triple cercueil. Par son testament, qui révèle son secret, il institue son héritier le colonel qui devra être rendu à la vie. Malgré ces précautions, la momie du colonel s'en va chez les marchands de bric-à-brac. Un jeune ingénieur français, revenant de Russie, en 1859, l'achète en passant, et l'amène à Fontainebleau. Il lui rend la vie en lui restituant l'humidité qui lui a été enlevée. C'est une des grandes scènes du livre que celle de cette résurrection d'un homme par l'eau tiède.

Mais le réveil du vieux jeune grognard est terrible; il parle haut, il menace, il frappe, il se grise; il se bat en duel, il veut enlever à son jeune libérateur sa belle et chère fiancée, sous prétexte qu'elle ressemble à son Églé d'autrefois. Après bien du bruit, des courses, après une initiation pénible de cet homme du passé à l'histoire du présent, après une visite à l'empereur, qu'il traite sans façon de jeune homme et auquel il donne de francs conseils, après maints quiproquo de situation, inévitables pour ce vieillard de soixante-dix ans, qui en a dormi quarante-six et n'en a réellement que vingt-quatre; il se trouve que la

fiancée de l'opérateur est justement la petite-fille de l'Églé en question et que le colonel est son grand-père de la main gauche. Il la marie au jeune savant et il la dote des deniers du vieux Jean Meiser. Enfin le colonel va passer général, l'empereur l'a promis; mais, malgré toute la fougue de l'âge que le colonel de 1813 a retrouvée, comme l'acte de naissance est la seule pièce qui fasse foi en matière d'âge, le ministre est forcé de le mettre à la retraite comme septuagénaire. Le bouillant soldat en meurt de douleur.

J'ai oublié d'expliquer ce titre : *l'Homme à l'oreille cassée*. Il vient de ce que le colonel étant encore à l'état de momie, un petit bout de son oreille a été détaché pour être soumis à l'analyse par un de nos plus savants micrographes. A part ce fragment de cartilage, il ne manquera rien aux organes ni aux facultes du colonel ressuscité, homme trop complet pour son sauveur; car le pauvre Prométhée n'est pas moins embarrassé de son homme que Pygmalion de la Galathée animée par son ciseau. Je ne dirai pas les scènes qui naissent de cette ingénieuse donnée, les incidents comiques racontés avec la vivacité et la netteté de style qui caractérisent M. About. Le cadre était favorable à la bouffonnerie, et elle abonde, piquante, spirituelle, ayant de la portée quelquefois, amusante toujours.

Quand on prend du *galant* on n'en saurait trop prendre,

disaient nos pères. M. About est de cet avis. Il ne lui suffit pas de s'être amusé une fois, lui et ses lecteurs, aux merveilles fantastiques d'une physiologie toute nouvelle ; il tirera des hypothèses, des rêves d'une science folle, matière et prétexte sans fin à conter et à rire. De là, coup sur coup, deux nouvelles bouffonneries de littérature pseudomédicale : *le Nez d'un notaire*[1] et *le Cas de M. Guérin*[2].

1. Michel Lévy, in-18, 212 pages.
2. Même librairie, même format.

Il s'agit, dans la première, d'un chef-d'œuvre de rhinoplastie, c'est-à-dire de fabrication d'un nez artificiel avec un lambeau de peau pris sur une autre personne ; la seconde a pour thème un cas très-anomal d'obstétrique, un accouchement chez un individu d'un sexe que la nature ne destine pas à cette fonction. Dans ces deux livres excentriques, comme dans *l'Homme à l'oreille cassée*, M. About met à profit les faits, les expériences, les conjectures, les théories qui donnent le branle, parmi les savants, aux imaginations hasardeuses. Il se soucie peu des révolutions scientifiques dont ces nouveautés peuvent être grosses ; il n'y voit que des situations comiques à mettre en œuvre avec la verve qui lui est propre et le parti pris de ne reculer devant aucun détail risible. Il est de ceux qui, étant donnée une idée, la développent sans mesure ni fatigue, qui la déroulent, la dévident, en quelque sorte, avec la même facilité qu'un écheveau dont on tient le bout ; il en tire tout : le naturel et l'impossible, le logique et l'invraisemblable, le sérieux par occasion et, par goût, le grotesque. Au milieu de notre littérature un peu triste, ne blâmons pas l'auteur de rire fort et longtemps même sur une matière au fond peu risible. Pourtant il ne faut pas épuiser ses sujets ; les meilleures plaisanteries ont un terme, et le rire inextinguible n'appartient qu'aux dieux.

Au genre fantastique et monstrueux, mais non plaisant, appartient un étrange roman publié par M. Armand Pommier, auteur de *la Benjamine* ; il a pour titre : *la Dame au manteau rouge, histoire dalmate*[1]. L'héroïne, la marquise Draganich, femme aux passions contre nature et à l'imagination dépravée, exerce sur ses amants une action à laquelle le magnétisme semble avoir une grande part. Elle torture ceux qui l'ont méprisée ; elle promène leur esprit

1. Dentu, in-18, 360 pages.

« dans les sensuels délires, les monstrueuses joies du monde asiatique ; » elle leur procure « de frénétiques ébattements parmi les sites paradisiaques des poëmes persans et arméniens. » Elle leur fait ensuite parcourir les neuf cercles du Dante, désolée que le poëte de l'*Enfer* n'en ait pas inventé davantage. Un médecin, dont la volonté est plus forte que celle de cette méchante femme, lui arrache le secret du martyre subi par un de ses amis, et il paye cette découverte de sa vie. Le livre finit par la mort tragique d'un prétendant à la main d'une des filles de la marquise, dont la mère est jalouse. Un épilogue a la prétention de donner, en trois langues, la clef du mystère. La crédulité humaine a imaginé des maladies que l'on guérit en buvant du sang humain : remède pire que le mal. Des citations classiques indiquent chez l'auteur une certaine préoccupation littéraire mêlée à la recherche de l'excentricité et au goût d'un merveilleux obscur et mal défini.

3

La fantaisie dans le roman : la fantaisie gracieuse. MM. de Saint-Germain, A. des Essarts.

Dans le roman et la littérature de fantaisie, M. J. T. de Saint-Germain, déjà connu de nos lecteurs, s'est proposé la tâche difficile de nous offrir la grâce sans la recherche, et l'honnêteté sans la fadeur. Ses petits romans s'appellent modestement des légendes. L'un de ceux où il a le mieux réussi est déjà assez ancien pour compter quatre éditions; c'est *la Veilleuse*[1], avec cette épigraphe : « Charité veut dire amour. » Ce récit court et gracieux ouvre cependant carrière aux rêves fantastiques et l'auteur aurait pu l'ap-

1. Jules Tardieu, (1861) pet. in-18, 236 pages.

peler, comme il le dit lui-même, « les féeries de la charité et de l'amour. » N'appliquons pas le verre grossissant de l'analyse critique à ces simples et gracieuses choses, écrites en se jouant, par un homme de cœur, d'imagination et de sens, pour le délassement des esprits honnêtes.

Le Chalet d'Auteuil[1] met en œuvre quelques émotions dramatiques plus fortes; mais si la légende menace de tourner à la tragédie par l'imprudence d'un personnage lancé sur la pente fatale d'une faute, le petit livre ne se fermera pas sur un sentiment de pitié ou de terreur; les héros seront heureux, sans affaiblir l'effet d'une leçon de morale.

Sous le titre de *la Trêve de Dieu*[2], M. de Saint-Germain nous offre les « souvenirs d'un dimanche d'été. » Après l'activité plus ou moins fiévreuse de la semaine, on a bien droit à un jour de repos. L'auteur le consacre tour à tour à la religion, aux œuvres de charité, aux arts, à la lecture et surtout aux promenades dans les champs. Il a un vif sentiment de la nature, de ses harmonies secrètes, du langage que les rochers, les eaux, les plantes, les fleurs savent parler au cœur de l'homme. La vie des champs lui paraît si douce, au milieu même de ses labeurs, que la semaine du paysan compte à ses yeux sept dimanches. Heureux les hommes qui ont encore, dans notre société compliquée, assez de loisirs, de goût, de jeunesse d'âme pour se faire par semaine un dimanche comme l'auteur de *la Trêve de Dieu* le conçoit!

A la littérature gracieuse et moralement irréprochable, ou même édifiante, appartiennent en général les livres de prose ou de poésie de M. Alfred des Essarts. Les qualités de ce genre et ses faiblesses aussi se retrouvent toutes

1. Jules Tardieu, pet. in-18, 174 pages.
2. Même librairie, pet. in-18, 176 pages.

dans le recueil de petits récits intitulés : *les Fêtes de nos pères*[1]. L'auteur, jetant un coup d'œil sur le passé, regrette ce vieux temps de naïveté, de foi, de mœurs immuables, où chaque province de France, chaque ville, chaque village même avait son histoire à part dans l'histoire du pays, ses usages, ses institutions, ses traditions héréditaires. La Révolution française a passé le niveau sur tous ces éléments de diversité ; elle a absorbé l'existence propre le la commune dans l'unité nationale, comme elle est en rain d'absorber la vie individuelle sous les envahissements le la centralisation. La physionomie originale de chaque :ité se manifestait surtout dans des fêtes locales dont il ne •este plus aujourd'hui que des imitations imparfaites ou le simples souvenirs. M. A. des Essarts entreprend d'en nettre en action un certain nombre ; il en déroule les ma-nificences ou les singularités; il les replace dans leur our historique et, pour animer le tableau, il y mêle avec éserve l'élément dramatique. Les recueils littéraires, mo-aux et religieux destinés à l'éducation offrent à leur audi-oire peu de récits qui satisfassent mieux aux exigences et ux conventions de leur tâche délicate.

Dans le même cadre il faut faire rentrer un second volume e M. Alfred des Essarts, *les Récits légendaires*[2], composés ans les mêmes conditions de moralité et de style, mais où intérêt historique ne rachète plus les fadeurs de la mytho-ogie ascétique. Les *Larmes de sainte Rosalie*, *l'Ame pesée*, *a Première Messe*, *la Chevauchée de la sainte Vierge*, *le Moine 'merand*, et tant d'autres souvenirs de la légende dorée ne euvent nous intéresser que comme peintures d'une so-iété et d'un temps qui n'est plus. Et il faut que cette einture soit d'autant plus vive que les naïvetés d'une foi u d'une superstition évanouie sont moins dignes de egret.

1. Librairie parisienne, in-18 (Dupray de la Maherie et Cie), 370 p.
2. Même librairie, même format, 324 pages.

Sous une étiquette un peu scabreuse, les *Contes Pompadour*[1], du même auteur, n'offrent rien qui soit de nature à réjouir les lecteurs amoureux du scandale. Ce sont des récits qui nous reportent tous à l'époque élégante et frivole de Louis XV, où l'on jouait également avec les passions et avec les idées ; où la philosophie et la galanterie marchaient de front, où l'incrédulité n'empêchait pas la superstition. M. Alfred des Essarts, passant du boudoir des favorites au laboratoire du magicien, effleure sous ses principaux aspects cette époque romanesque par excellence, qui a fourni et fournira encore longtemps une mine inépuisable aux romanciers.

4

La fantaisie dans le roman : la fantaisie passionnée.
MM. P. J. Stahl, L. Énault.

P. J. Stahl soutient sa réputation de charmant conteur dans un nouveau recueil de nouvelles, *les Bonnes fortunes parisiennes*[2]. C'est une suite de récits intéressants et gracieux, touchants et honnêtes, dont la moralité douce s'insinue dans l'âme mieux qu'un sermon. On y trouve du sentiment, de la gaieté, de l'humour, dans la mesure que comporte l'esprit français, et cette pointe de malice satirique qui, sans déchirer personne, est une satisfaction pour le bon sens.

Les Bonnes fortunes parisiennes forment le début d'une sorte de Décaméron. Dix voyageurs sont réunis par le hasard d'une nuit d'orage dans un des sites les plus sauvages des bords du Rhin. Ce sont pour la plupart des Parisiens inconnus les uns aux autres, mais résolus également de tromper, à force d'esprit, l'ennui de leur situation.

1. Dentu, in-18, 284 pages.
2. Collection Hetzel, in-18, 280 pages.

Ils entreprennent de se dire mutuellement des histoires d'amour.

Dans l'invention de ce prétexte à récits, P. J. Stahl se rencontre avec M. Ch. Didier, qui a conçu et exécuté comme nous l'avons vu, le même plan dans *les Amours d'Italie*[1], avec le Grand-Saint-Bernard pour théâtre. Le présent volume ne contient, outre une introduction pittoresque, la Basteï, que trois premières nouvelles : 1° Histoire d'une opticienne et d'un lieutenant de dragons ; 2° Appartement de garçon à louer ; 3° les Amours d'un pierrot. Ce dernier récit, sous son titre qui paraît scabreux, n'est pas le moins moral des trois. Mais gardons-nous de gâter par une sèche analyse ces aimables relations, déjà si courtes, et bornons-nous à souhaiter que P. J. Stahl, l'auteur pseudonyme des *Bonnes fortunes parisiennes*, fournisse bientôt à l'éditeur Hetzel, son *alter ego*, les sept autres histoires que le public attend. Pour l'un et pour l'autre, un tel début n'est qu'une promesse.

M. Louis Énault ne laisse guère passer d'année sans donner à la Bibliothèque des Chemins de fer quelqu'un de ces gracieux et intéressants récits destinés à abréger encore par le plaisir de l'esprit le temps abrégé déjà par la vitesse. Nos lecteurs connaissent assez sa manière, élégante et facile, par les divers romans que nous leur avons signalés depuis cinq ans. Aujourd'hui M. Louis Énault s'associe un collaborateur, M. de Châtillon, et donne avec lui le roman de *Franz Muller*[2].

C'est l'histoire d'un dévouement bien mal récompensé, inspiré à un pauvre artiste par l'amour d'une grande dame. La duchesse a plus d'imagination que de cœur, plus de nerfs que de sensibilité vraie. Le pauvre virtuose s'é-

1. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 142-144.
2. Hachette et Cie, in-18, 324 pages.

puise pour élever une fille, qu'elle a abandonnée ; quand la fille a grandi et est devenue, grâce à tant de sacrifices, la femme d'un grand seigneur, elle méconnaît son père adoptif. Celui-ci est venu, comme musicien, mendiant à Wiesbaden, où le hasard le met en présence avec son enfant : cette reconnaissance le tue. M. Louis Énault a fait suivre ce roman, qui offre des parties touchantes, d'un petit conte de fée, *le Rouet d'or*, qui a l'air d'une traduction de légende septentrionale, et d'un petit poëme en prose, *Axel*, traduit du suédois d'Ésaïas Tegner. C'est dans les régions froides et mélancoliques du Nord que le romancier-voyageur aime à aller chercher ses inspirations, quand il ne les trouve pas dans cette société aristocratique, cosmopolite, et plus ou moins mêlée dont les villes d'eaux sont le rendez-vous.

5

Le roman de caractères et la peinture des mœurs actuelles. MM. A. Achard et Audeval.

C'est une chose rare que de trouver des romans qui aient vraiment une portée morale sans sacrifier l'intérêt littéraire. Nous sommes heureux de recommander à ce double point de vue *Noir et blanc*, de M. Amédée Achard[1]. Le titre nous promet des contrastes ; le récit tient cette promesse et nous développe l'opposition perpétuelle de deux caractères. Le héros est un jeune artiste de vocation, honnête et plein de foi dans l'art. Issu d'une famille noble mais ruinée, il se débat contre l'ambition de sa mère, qui avait juré de refaire par ses mains l'édifice de sa fortune. Malgré tous les sacrifices qu'il s'impose pour elle, en refusant de servir son humeur hautaine, il passe pour un fils dénaturé. Par

1. Hachette et Cie, in-18, 326 pages.

un sentiment du devoir que le monde ne comprend pas mieux que la vocation de l'art, il épouse sa maîtresse qui l'a rendu père. Dès lors sa mère le maudit, le monde le condamne ; on loue son talent, fécondé par le travail, mais on méprise son caractère. Dans son intérieur, il n'est pas heureux ; sa femme oublie ce qu'elle doit à son affection, se jette dans le luxe, et menace le ménage de ruine. Un autre amour, qui s'élève dans le cœur de l'artiste, creuse encore la séparation entre les époux. Mais peu à peu l'affection conjugale remporte une double victoire et rend à l'artiste un bonheur intime et caché. Le monde n'en résume pas moins ainsi son jugement sur cet homme excellent : « Pas de tête et pas de cœur. »

Cependant un des amis de l'artiste, type accompli de l'égoïsme, arrive par le calcul, l'hypocrisie et l'audace, à tous les biens qui devraient être le partage du mérite et de la vertu : la richesse, les honneurs, la considération, l'affection même de tous, et jusqu'aux meilleures conditions du bonheur domestique. Antithèse vivante de l'artiste, jugeant tous les moyens bons pour réussir, il supplante son ami, ajoute à l'autorité des calomnies qui courent contre lui, et l'accable en ayant l'air de le plaindre. Que voulez-vous ? l'honnête homme a contre lui et le traître a pour lui l'apparence. « Et l'apparence est et restera éternellement la maîtresse du monde. » Voilà la triste mais trop vraie conclusion que M. Amédée Achard fait sortir d'une étude délicate, intéressante, dont la vérité psychologique sauve des caractères peut-être un peu outrés et des situations peu vraisemblables. Ce qui fait la moralité du livre, en dépit de toute réflexion pessimiste, c'est que le lecteur, s'il était mis au choix, aimerait mieux être l'honnête artiste au milieu de toutes ses épreuves, que l'intrigant dans la plénitude de son succès.

Les romanciers aiment à peindre les plaies sociales : ils

ont cela de commun avec les auteurs dramatiques auxquels ils empruntent ou fournissent tour à tour des sujets. Or il y a une des misères de notre temps, qui a été celle de plusieurs autres époques, si l'on en juge par la vivacité avec laquelle tant de poëtes et de moralistes anciens et modernes se sont élevés contre elle : c'est la passion de l'argent et de tous les avantages matériels ou moraux que l'argent procure ; l'argent, ce roi du monde, *regina pecunia*, disaient déjà les Latins. Cette passion s'est compliquée de nos jours d'un besoin universel de bien-être, de *confort*, comme on dit, puis d'un autre besoin plus impérieux encore, celui de paraître, de faire étalage de ressources supérieures à sa véritable fortune. Tout cela se résume en un mot : le luxe. La domination du luxe, aujourd'hui sans contre-poids, ses nécessités impérieuses, ses conséquences funestes pour l'honneur individuel, le bonheur de la famille, l'ordre de la société, offrent aux drames intimes du roman ou du théâtre un sujet devenu banal sans doute, mais de nature à tenter par l'appât de la vérité les esprits doués du talent de l'observation.

Les ravages de la plaie d'argent dans la famille sont étudiés spécialement par M. Audeval dans un roman qui paraît être un début, *les Demi-dots*[1]. Le mot qui lui sert de titre est heureux, quoique l'auteur ne le prenne pas dans le sens le plus naturel. Par demi-dots, je voudrais entendre toute dot qui n'est pas en proportion avec le rang tenu par la famille d'une jeune fille ou par la famille où elle doit entrer. Les conséquences de cette disproportion ne sont qu'un cas particulier de celles que produit, dans toute l'existence domestique, la disproportion entre les ressources réelles de chaque famille et l'étendue toujours croissante de ses besoins réels ou de convention. Ce que les nécessités du confortable moderne ou d'un luxe apparent entraînent

1. Hetzel, in-18, 374 p.

de misères intimes, de troubles profonds, de désespoirs cachés, il est facile de le voir autour de soi, et il suffirait de transporter la réalité dans le livre pour écrire les plus tristes romans. M. Audeval néglige ces traits généraux, pour s'attacher à des faits plus particulièrement odieux. Par demi-dots, il entend des dots imaginaires, des promesses de dots en rapport avec les apparences de fortune, mais que la gêne réelle et secrète ne permettra pas de tenir. Le besoin de paraître, qui a dévoré le patrimoine, a fait inventer une nouvelle sorte de mariage, très-fréquent suivant lui, le mariage par escroquerie.

Un double mariage de cette nature est la donnée principale des *Demi-dots*. Une famille qui a déjà pratiqué une première fois et de la façon la plus malheureuse cet art frauduleux de se débarrasser d'une jeune fille, est entraînée par les exigences d'une situation toujours fausse à le tenter une seconde fois. Ses calculs honteux sont secondés et combattus tour à tour par la double passion dont la jeune fille est l'objet. Recherchée par un riche spéculateur qui l'aime, mais ne peut lui plaire, et par un jeune homme pauvre et digne de son amour, elle résiste jusqu'à ce que la générosité inattendue d'un oncle lui permette de se marier à son choix avec une dot entière, c'est-à-dire une dot véritable. Elle échappera ainsi aux malheurs domestiques qu'un mariage avec une dot mensongère avait entraînés pour sa mère elle-même. En traitant sous un de ses côtés un peu étroits une grande question sociale, l'auteur des *Demi-dots* ne laisse pas de faire preuve d'esprit d'observation, et il arrive par la vérité à l'intérêt dramatique.

6

La réalité et le réalisme. MM. Claude Vignon, Champfleury.

Un certain nombre de nouvelles signées du nom de Claude Vignon, qui paraît être un pseudonyme, révèlent un conteur élégant, gracieux, constamment honnête, exact dans l'observation des mœurs, assez habile à manier les passions et à en tirer des effets dramatiques. Tout un recueil compacte intitulé: *Récits de la vie réelle*[1], avait déjà justifié cette appréciation. Les neuf histoires qui le composent sont présentées avec intérêt : la réalité ne s'y étale pas dans la trivialité systématique ; elle consiste dans la vérité des peintures de la vie prise sous tous ses aspects. La sous-maîtresse *Anna Bontemps*, l'inventeur *Adrien Malaret*, nous présentent des caractères et des situations bien étudiées, tandis que *Lucrezia*, *une Revanche au lansquenet*, etc., sont des récits plus brillants de coloris et de passion. Alors même que les aventures deviennent plus romanesques, le sentiment de la réalité n'en persiste pas moins dans le style et caractérise la manière essentielle de l'auteur.

La même plume vient de nous offrir deux autres nouvelles, dont la plus longue donne au volume son titre: *Victoire Normand*[2]. On retrouve ici les mêmes qualités parmi lesquelles l'honnêteté et la grâce dominent. Victoire Normand est une pauvre maîtresse de poste d'un village de la Creuse. Pieuse, courageuse, résignée, dévouée à la vieille mère dont elle est le soutien, elle rencontre chez une châtelaine du voisinage, qui l'a prise en affection, un jeune notaire, d'une nature froide mais douce, qu'elle se

1. Bruxelles (1859), édition Hetzel, libr. J. Rogez.
2. Collection Hetzel, Dentu, in-18, 280 p.

laisse aller à aimer. Malgré les obstacles qui naissent de son humble position et de la jalousie de quelques personnes plus haut placées, elle inspire un tendre sentiment au jeune homme, et le bonheur couronne en elle l'union d'une beauté étrange et d'une exquise vertu.

Le Marquis de Crémant, qui complète le volume, est dans le même ton de sentiment et de style, avec un dénoûment moins riant. Un vieux garçon noble et riche, qui a refusé de se marier, parce qu'il ne rencontrait pas son idéal, est devenu amoureux de la pauvre fille d'un instituteur de campagne. Il n'ose mêler ce sang vulgaire à celui de ses aïeux; à la fin la passion l'emporte, mais quand il revient pour épouser la jeune plébéienne, elle est mariée, et le marquis meurt de désespoir.

Les amis du réalisme seront désappointés s'ils ne cherchent que des nouveautés dans le nouveau volume que le chef de l'école, M. Champfleury, intitule : *le Violon de faïence*[1]. C'est, comme l'indique la suite du titre, un recueil de nouvelles. Non-seulement, suivant un usage qu'il ne faut pas blâmer, elles ont eu une première publicité dans les journaux ou les revues; mais la plus longue d'entre elles, *les Amis de la nature*, a déjà paru à part dans un volume, et a été pour nous, il y a deux ans, l'objet d'un compte rendu[2]. Nous ne reviendrons pas sur l'appréciation que nous avons faite à cette occasion du système littéraire auquel appartient M. Champfleury, et de ce qu'il met de talent à son service. Les quelques pages qu'il ajoute, par devant et par derrière, à d'anciennes pages, pour les rajeunir par une supercherie bibliographique, ne suffisent pas pour modifier le jugement porté sur l'ensemble de ses œuvres, ou sur les principes de son école. Elles ne manquent pas

1. Hetzel, in-18, 294 p.
2. Voy. t. III de l'*Année littéraire*, p. 102-103.

pourtant d'intérêt ni de talent; *le Violon de faïence*, spécialement, est la peinture très-étudiée et très-vive d'une manie, celle du collectionneur, poussée jusqu'à la plus folle passion. Mais quel que soit son objet, la passion, par cela seul qu'elle est profonde, sincère, ne peut manquer d'inspirer, dans le roman comme dans la vie, de la sympathie pour ses héros ou de la pitié pour ses victimes.

7

Les romans de débutants : empreinte personnelle.
MM. Edm. Thy, Arm. Renaud.

Il y a des romans dont on peut dire, sans connaître l'auteur, que ce sont des livres de début; on y reconnaît un homme jeune encore qui se met tout entier dans un premier essai, avec son expérience précoce, incomplète et pourtant toute dogmatique. Ce premier livre vaut souvent mieux que tous ceux qui viendront après; il est le seul qui ait une valeur personnelle. C'est un de ces livres que nous croyons voir dans *l'Apprentissage de la vie* de M. Edmond Thy [1]. L'auteur se montre triste et désolé jusqu'à la mort. Il rit amèrement de la comédie humaine; il en dénigre les intérêts, les passions, avec une affectation de brutalité. Ses études sur l'amour et le désamour sont comme la psychologie de la désillusion. Le dégoût ou le désespoir attend le poëte qui n'a pas le sens de la vie et qui cherche des chemins de traverse au milieu des grandes routes du monde. Il finira peut-être par l'abrutissement volontaire au sein de la débauche et de l'ivresse. Il y a « des natures qui finissent plus mal que les autres pour avoir voulu mieux commencer qu'elles. » C'est toujours le mot de Pascal sur l'ange et la bête. Malgré toutes les imperfections d'un livre

1. Havard, in-18, 318 p.

mal composé, malgré la trivialité de certaines peintures et les inégalités d'un style tour à tour trop imagé ou prétentieusement simple, *l'Apprentissage de la vie* de M. Edmond Thy n'est pas le roman du premier venu. Un accent de vérité semble indiquer ici non les aventures mêmes de l'auteur, au moins des impressions et des sentiments personnels. Or, sentir vivement et par soi-même est un secret pour intéresser qui supplée à l'expérience littéraire et peut être même plus efficace.

C'est aussi sans doute un premier roman que *la Griffe rose* de M. Armand Renaud [1]. L'auteur avait déjà débuté comme poëte par un volume très-favorablement accueilli de toute la presse, *les Poëmes de l'amour* [2]. Avec un titre qui fait rêver de choses gracieuses, *la Griffe rose* est une sombre histoire. Une épigraphe de quatre vers nous le fait entrevoir à travers une ombre de poésie nuageuse qu'il ne faut pas trop presser, de peur de faire évanouir l'idée qu'elle semble contenir :

Griffe de femme douce à voir;
Une charmante et fine chose.
Mieux vaudrait l'informe et le noir.
C'est de sang humain qu'elle est rose.

Le sujet se devine facilement. C'est l'amour entre un bourreau et une victime. Le bourreau c'est une femme, belle, mais égoïste et insensible, ayant plus besoin d'être courtisée qu'aimée ; la victime c'est un pauvre jeune homme naïf, sincère, ardent et désintéressé dans la passion. Il n'y a entre eux qu'une situation ; peu ou point d'intrigue; pas de complications d'événements. Des sphères élevées où règne la grande dame, elle torture le pauvre cœur qui s'est

1. Dentu, in-18.
2. Voy. t. III de l'*Année littéraire*, p. 52-53.

donné à elle, jusqu'à ce que, brisé par la douleur, par la pauvreté, par les deuils domestiques dont sa funeste passion est cause, l'amour trouve un refuge dans la mort. Sa persécutrice cherchera une expiation dans la pénitence. *La Griffe rose* témoigne d'un talent d'analyse psychologique qui n'est pas à dédaigner dans le roman ; on peut seulement reprocher à l'auteur de donner trop souvent des peintures d'amour sensuel là où il avait promis et annoncé des études morales. Malgré ses qualités et malgré ses défauts qui sont des concessions à des tendances funestes, je ne crois pas que le jeune romancier obtienne un succès qui l'encourage à sortir de sa première voie poétique, et je l'en félicite.

8

Romans de début : Psychologie fantastique. M. Eug. Lataye.

Un roman de début, curieux, étrange, et à plusieurs égards très-remarquable, est *la Conquête d'une âme* par M. Eug. Lataye [1]. C'est l'histoire toute psychologique d'un premier amour qui prend dans une jeune âme une telle place, qu'aucun autre sentiment n'y pénétrera plus, si ce n'est comme reflet, comme mirage, comme douloureuse illusion. Le héros ou plutôt la victime de cette passion absorbante passe de la rêverie à l'idée fixe, de l'idée fixe à l'hallucination. C'est à une morte qu'il raconte ses sentiments, mais à une morte pour ainsi dire vivante et présente auprès de lui, qui l'entend, qui répond à sa voix, qui sent ses caresses et s'en montre heureuse. C'est pour sceller encore mieux cette union de la vie et de la mort que Thierry fait à l'âme visible de sa bien-aimée le récit fidèle

1. Hetzel, in-18, 326 p.

de ce qu'ils ont éprouvé ensemble et de ce qu'il a éprouvé sans elle et loin d'elle : car avant d'être séparés par la mort, les deux amants l'ont été par un malentendu de sentiment, qui est le seul ressort tragique de leur aventure.

Cette aventure n'est pas longue à analyser. Pauvres tous deux, Thierry et Joséphine sortaient à peine de l'enfance quand ils se sont épris l'un de l'autre. Pendant que le fiancé lutte contre les premières difficultés de la vie, la jeune fille s'ouvre à tous les sentiments qui feront d'elle sa digne compagne. Leur amour réciproque n'a pas d'autres bornes que leur commun avenir. Mais tout à coup la perspective de la misère effraye la jeune fille, qui craint de ne pas suffire seule au bonheur de son amant. Celui-ci s'irrite de cette défiance, et les deux jeunes gens s'éloignent froidement au moment où ils s'aiment le plus. D'amères souffrances les attendent. Thierry, arrivé à une position honorable, est dévoré de regrets, sans vouloir, par orgueil, revenir sur ses pas. Il vit dans une famille étrangère et s'abandonne un instant à deux nouvelles passions ensemble qui ne peuvent le guérir de la première. Sur le point d'épouser une charmante jeune fille qu'il croit aimer et dont il se sait aimé, il est arrêté subitement par la recrudescence de ses souvenirs. De son côté, sa première fiancée s'éteint consumée par sa secrète douleur, et Thierry ne revient auprès d'elle que pour recueillir son dernier soupir. Rendu plus que jamais à son amour par la douleur même, il vit dans un commerce intime et mystique avec l'âme de sa fiancée et lui donne ce que l'auteur appelle l'immortalité, c'est-à-dire la survivance dans la pensée de l'être aimé.

Il y aurait bien des réflexions à faire sur le livre de M. Lataye, et j'avoue que bien des romans d'écrivain en vogue sont moins dignes d'arrêter la critique que ce premier essai d'un auteur inconnu. Un des mérites de *la Conquête d'une âme*, c'est le talent d'observation intérieure pour

lequel une situation unique devient un monde, un sujet d'étude inépuisable. Les auteurs qui ont le don de cette analyse intime peuvent se passer d'événements, d'intrigue, de péripéties, de coups de théâtre, en un mot des éléments ordinaires du drame. Ils ont leur monde à eux, monde invisible mais réel, dont les ressorts sont aussi simples que puissants et dont les révolutions silencieuses comptent plus de victimes et causent plus de vraies douleurs que tous les bouleversements plus bruyants de la fortune et de la vie.

Le héros de M. Lataye, sinon M. Lataye lui-même, — comme pourrait le faire croire ce mot souligné de son épigraphe : *meum est*, — est de la famille de Jean-Jacques Rousseau, famille encore si nombreuse au commencement de ce siècle où tant de rêveurs se faisaient tant de mal avec leurs propres pensées ; Thierry tient même moins de Saint-Preux que du héros même des *Confessions*. Sa passion est moins ardente, moins emportée que celle de l'amant de Julie et plus prompte à la désillusion. Il est plus mystique et moins philosophe ; il déclame moins, mais il sent davantage. Son amour, si éthéré qu'il soit, n'est pas pur de l'égoïsme de la passion ; il ne peut vaincre non plus une fierté déplacée, cause de tous ses malheurs. Ses souffrances, réelles quoique sortant de l'imagination, n'inspirent qu'une médiocre pitié. Il lui est permis de se rendre malheureux à plaisir et de savourer ses regrets à outrance ; mais il est odieux d'associer ceux qui vous aiment à ces sombres caprices. Thierry fait deux victimes, avec cette belle passion à laquelle il voue sa vie, et, en définitive, il a plus d'amour dans la tête que dans le cœur.

Je ne parle pas des incidents extérieurs de sa vie, si peu nombreux et pourtant encore invraisemblables, de cette séparation sans motifs, de ce malentendu d'amour que l'auteur fait durer deux ans et qu'une effusion de tendresse, un baiser, une larme aurait dû emporter en un

instant, sauf à le laisser revenir. Je ne parle pas de ce partage de Thierry entre trois femmes, à chacune desquelles il donne tant tout ensemble que l'on ne comprend guère ce qui reste pour les autres. Dans les romans de cette école, ce ne sont pas les faits, mais les sentiments qu'il faut voir. Ceux que M. Lataye met en œuvre, dangereux ou louables, sympathiques ou non, sont d'une profondeur transparente et d'une pénétrante sincérité.

Ce qu'il faut louer surtout chez l'auteur de *la Conquête d'une âme*, c'est le soin et la vigueur de la forme. Il y a ici, sous ce rapport, une véritable supériorité. Le héros de M. Lataye est un rêveur, mais ce rêveur se voit lui-même et de temps en temps le monde avec une clarté merveilleuse ; il fixe ses visions par des traits aussi vifs qu'elles. Voyez cette description faite en passant de l'heure et du lieu qui vont être les témoins d'une confidence :

Nous fîmes la route en silence. Nous suivions d'étroits sentiers entre les haies remplies d'herbes folles et les blés jaunissants. La chaleur était pesante, et l'on n'entendait que la plainte monotone des cigales. La bergeronnette même se taisait dans les buissons, et l'abeille, prise d'une lourde ivresse, restait suspendue aux lèvres bleues de la vipérine. Juin étreignait la terre d'un de ces ardents baisers que ne tempèrent point les nuits hâtives. Le ciel ressemblait à une mer immense où flottait majestueusement un vaisseau de flamme. Tout rayonnait, depuis le sol blanc et poudreux, foulé par tant de siècles, jusqu'à la petite feuille verte, née d'hier, qui miroite à la plus haute cime. Certes, à pareille heure, toute individualité fugitive, l'homme ou la plante, à demi absorbée déjà dans l'être éternel, peut sans regret attendre son néant. Ainsi faisaient peut-être les grands bœufs couchés dans l'herbe, qui soulevaient à notre passage leurs paupières appesanties. Devant une si profonde sérénité, nos joies, comme nos tourments, prennent quelque courage à se savoir périssables.

Il y a dans ce passage, comme dans toute *la Conquête d'une âme*, une sorte de philosophie latente qu'il serait

facile d'extraire, pour la discuter. Mais quand bien même on trouverait ces aspirations panthéistes aussi déraisonnables que l'hallucination mystique qui domine tout le livre, il faut convenir que rien ne soutient et ne vivifie le style comme cette circulation intime du sentiment et de l'idée dans les moindres détails de la phrase. Lorsqu'on sent ainsi la pensée animée palpiter dans toutes les veines d'une œuvre personnelle, une moindre connaissance de la langue, un culte moins fervent de la forme suffirait pour faire un véritable écrivain.

Je serais tenté de regretter pour M. Lataye que son livre ait un caractère aussi marqué d'autobiographie. C'est le charme et la force des œuvres de début; on sent l'homme sous l'auteur : *hominem pagina nostra sapit*, nous dit-on avec Martial. Mais cette cause de succès de tant de premiers livres rend plus difficile l'épreuve des seconds ouvrages ; la veine personnelle a été épuisée d'un seul trait: il faut fouiller au fonds commun et se l'approprier par le style : *proprie communia dicere.* Nous attendons donc nos débutants à leur second roman. Heureux ceux qui, comme M. Lataye, ont fait preuve, en décrivant leurs propres sentiments, du talent d'écrire ! Ils se sauveront par le style ; ils sauront encore être eux-mêmes lorsqu'ils mettront en œuvre, au lieu de leurs sensations particulières, les sentiments généraux de l'humanité.

9

Romans de début: titres provocants, petits moyens de succès. MM. Claretie et de Cénar.

Si l'on voulait voir combien la littérature de nos jours est parfois grosse de prétentions, petite de résultats, empressée de tout de sacrifier au succès, c'est au roman, et

au roman de débutant, qu'il faudrait demander des exemples. Nous avons vu dans ces dernières années quel bruit on peut faire avec un livre où l'étalage de la passion satisfaite par la débauche a la prétention de tirer des peintures les plus crues je ne sais quel enseignement moral. On espère cumuler ainsi le succès qui s'attache aux choses scabreuses avec les sympathies qui sont dues à des aspirations élevées. Parmi les jeunes littérateurs qui se jettent chaque jour dans cette voie mauvaise, nous citerons M. Jules Claretie, qui écrit dans le nouveau journal *la France* sous un pseudonyme nobiliaire ; il y entre du moins avec une résolution digne d'une meilleure cause.

Son premier roman, que trois autres menacent de suivre, a ce titre provocant : *une Drôlesse*[1]. Il raconte les exploits d'une fille de bas étage qui arrive, à force d'astuce et de séductions, à prendre, sous le beau nom de comtesse de Montfort, un des premiers rangs dans les régions équivoques et brillantes du demi-monde parisien. Une de ses victimes est un honnête avocat de Toulouse qui, fasciné par les artifices les plus grossiers, oublie, à cinquante ans, sa position, sa femme, ses enfants, et sacrifie à une maîtresse d'un jour sa fortune et son honneur ; il est sauvé par son fils aîné, loyal journaliste toulousain, avec le concours d'un journaliste non moins loyal de Paris, qui connaissait à fond la drôlesse, pour avoir failli être une de ses victimes. Grâce au dossier d'une instruction criminelle dirigée autrefois contre la prétendue comtesse de Montfort, on intimide l'aventurière, et on l'embarque au Havre pour l'Amérique. Le père, si violemment sauvé, pardonne difficilement à son libérateur, et une honorable famille est désolée sans retour.

1. Dentu in-18, 320 p. Les titres des trois autres, annoncés comme prochains, sont : *un Péché de grande dame; les Ornières de la vie; les Rôdeurs des coulisses.* Même librairie.

Je ne conteste pas la moralité de ce dénoûment. La peinture du vice se sauve par celle des désastres, ses conséquences naturelles. Mais je ne vois pas comment un récit de cette nature, plus ou moins renouvelé du *Père prodigue*, peut s'annoncer, dans une préface, de la manière pompeuse que voici :

Je suis de ceux qui aiment ce temps. Les âmes nobles y trouvent leur pâture; les cœurs élevés y sont compris et s'y comprennent. On a beau nier le mouvement, la terre se meut. L'honneur marche. Qu'on ne nous jette pas au visage des diatribes, sous forme de louanges à des époques disparues. Je répondrai par le présent, par les jeunes hommes de vingt-cinq ans, qui ont étouffé sous la raison sublime les vaines flammes de passion, qu ont la foi vivace, le courage superbe, l'espérance inextinguible en un idéal réalisable.

. . . .

Je m'arrête, ou je reviens à ce que, tout à l'heure encore, je vous disais : je crois aux hommes de ce temps. De quelque nom qu'ils s'appellent, ils ont leur tâche à remplir; ils la remplissent, et font une France nouvelle qui réalise, dans toute sa haute acception, ce mot du sublime Shakspeare : *La France est le soldat de Dieu.*

Tout cela et bien d'autres choses encore à propos d'*une Drôlesse !* Peut-on porter plus loin l'emphase, et peut-on plus mal la placer! Jeunes gens, jeunes gens, dites un peu moins que vous vivez, que vous pensez, que vous agissez, et faites-le voir davantage. Des œuvres, des œuvres, et moins de paroles ! Ayez toute l'ambition que vous voudrez; mais que les effets y répondent.

M. Jules Claretie cherche en outre le succès par un moyen curieux que pratiquent volontiers les littérateurs de la province et ceux de la petite presse, jaloux de passer à la grande. Il intéresse à la fortune de son livre toutes les notabilités de la critique, en se faisant le trompette de leur gloire. Au début du roman, son journaliste honnête assiste, avec l'avocat de Toulouse, à la première représentation

des *Effrontés :* tous les rois et princes de la presse sont là, et il les passe en revue, en éblouissant le provincial du récit de leurs mérites. Chacun de « ces messieurs de la pensée qui ont leur portrait-carte à la vitrine du photographe, » reçoit son coup d'encensoir. Et quel coup ! quels parfums enivrants! quelles louanges à brûle-pourpoint! C'est en l'honneur des vivants une oraison funèbre anticipée. On dirait une revue officielle des académiciens par un récipiendiaire. Ce rôle de thuriféraire universel est aussi déplacé dans une œuvre d'art que le serait un système d'agressions hors de propos, destiné à attirer l'attention sur l'auteur par le scandale. J'ai déjà conseillé aux romanciers trop préoccupés de jeter le gâteau de miel aux cerbères de la presse, de songer plus à leur œuvre qu'à l'accueil de la critique, de s'emparer du public sans se préoccuper tant de leurs juges ; et alors leurs juges compteront avec eux.

On peut aussi reprocher la recherche d'un titre provocant au roman de début, *Pécheurs et Pécheresses*, signé du pseudonyme anagrammatique de J. de Cénar[1]. Mais, si l'auteur fait appel à une curiosité mauvaise, il ne tient pas plus que son collègue, M. Claretie, à la satisfaire à tout prix. Le principal tort des deux histoires réunies dans son volume est d'être un peu communes. La première, *Au sortir du collége*, est une aventure d'étudiant de première année avec une grisette du quartier latin, à laquelle sa famille et son entourage ne donnaient pas l'exemple de la vertu. Le sujet ne valait pas la peine d'être raconté, et aucune étude psychologique ou morale ne le relève. Le second récit, *A vingt-cinq ans*, est celui de la passion d'un oisif pour une petite marchande de la ville de Pau, d'une éducation et d'un esprit supérieurs à sa position et à son

1. Michel Lévy, in-18, 308 pages.

mari. La jeune femme échappe par la fuite à une surveillance ombrageuse et à de justes colères; elle abandonne son mari et sa fille pour venir vivre à Paris avec son amant. Malgré l'ardeur constante de cet amour adultère, elle ne peut être heureuse; le souvenir de sa fille et la pensée des jugements du monde la poursuivent; la nécessité de se cacher l'accable. Enfin la nouvelle de la mort de son enfant la frappe comme la foudre et lui ôte la raison. Son amant s'engage dans un régiment qui part pour la guerre d'Italie.

Cette seconde nouvelle est plus vigoureusement traitée que la première. La situation, sans se compliquer d'incidents, est approfondie; la fatalité qui pèse sur toutes les relations coupables de cet ordre produit ses conséquences naturelles. L'auteur n'en tire pas les conclusions morales; il n'empêche pas de les tirer. Il est de ces peintres ou de ces conteurs qui n'admettent ni ne repoussent la moralité, mais pour qui elle n'existe pas. Le sentiment du devoir n'est pas foulé aux pieds par leurs « pécheurs » et leurs « pécheresses; » il leur est étranger. Une honnête femme perdue, un mari déshonoré, une maison ruinée, un enfant abandonné : rien de tout cela ne compte dans la balance de la passion. Il faut des aventures de police correctionnelle aux romans de ce genre, comme il en faut aux faits divers et aux comptes rendus judiciaires des journaux. La seule chose est de les bien conter. Les jeunes romanciers qui ont le tort de débuter dans cette littérature inférieure, ne doivent pas avoir celui de s'y arrêter. On peut proposer un but plus élevé même à de simples amusements littéraires. M. J. de Cénar a du moins prouvé, dans ce cadre trop bas et trop étroit, qu'il sait écrire. Son prologue et sa seconde nouvelle contiennent quelques pages bien senties. Qu'il renonce donc, ainsi que l'auteur d'*une Drôlesse*, à chercher le succès d'un jour, d'une heure, par des séductions de mauvais aloi, Celui qui se sent de l'avenir doit

avoir, dès le début, assez de confiance en soi-même pour viser plus haut[1].

10

Roman historique, semi-historique et pseudo-historique. MM. Ét. Arago, Saintine, Él. Berthet, A. Robert, A. Ponroy.

Le roman historique n'a plus aujourd'hui la même vogue qu'il y a un tiers de siècle. Et cependant les études historiques n'ont rien perdu de leur faveur ; elles sont encore et resteront longtemps la passion de notre époque. C'est peut-être même à la sincérité de notre amour pour l'histoire qu'il faut attribuer la désuétude où est tombé le roman historique. Nous cherchons si curieusement la vérité sur les hommes et les choses du passé, qu'elle n'a plus besoin pour se présenter à nous du voile de la fiction. D'un autre côté, nos historiens ont exposé avec tant de talent les résultats de leurs patientes investigations, que les inventions des romanciers ne sauraient offrir un intérêt dramatique égal à celui de nos grands ouvrages d'érudition moderne. Il n'y a pas de livre d'imagination qui puisse mieux populariser notre ancienne histoire que les *Récits des temps mérovingiens*. A côté d'Augustin Thierry, il n'y a point de place pour un Walter Scott français. Le roman historique est toutefois un genre littéraire qui a sa raison d'être et ne peut pas disparaître complétement. Des romanciers de profession chercheront toujours dans l'histoire des drames tout faits, et les écrivains de parti ne

1. Je ne sais si je dois placer au nombre des romans à titre provocant celui que M. André Léo a intitulé : *un Mariage scandaleux*. Le temps m'a manqué pour lire entièrement ce volume compacte de 500 p. Mais il me semble qu'il n'y a de scandaleux que le titre, et qu'il renferme des études assez soignées de la vie réelle.

priveront pas leurs opinions de ce moyen commode de vulgarisation ou d'apologie.

Dans ce dernier ordre d'idées nous trouvons de M. Etienne Arago un roman déjà ancien, si l'on se reporte à son apparition en feuilletons, mais remanié récemment pour sa publication en volumes. Il a pour titre *les Bleus et les Blancs*[1] et pour sujet les guerres vendéennes. En voici un compte rendu par M. Frédéric Lock[2], qui, soit comme analyse, soit comme appréciation, nous paraît mériter d'être reproduit :

Ce roman parut d'abord en feuilletons, dans *la Réforme*, et ne fut achevé qu'après la révolution de Février. L'auteur en avait puisé les éléments dans de longues et intéressantes conversations avec l'ancien adjudant général Savary (non point celui qui fut duc de Rovigo), qui avait pris personnellement part à toute la lutte contre les Vendéens, et qui en connaissait tous les détails ; il reçut du vétéran de la Révolution ces traits vivants qui donnent la vraie physionomie des événements. Plus tard, M. Arago lut encore avec profit les récits de Fr. Grille, de Benj. Fillon et d'autres acteurs de cette guerre sacrilége, au moyen desquels il put contrôler et rectifier les narrations plus épiques que véridiques mises sous les noms de Mmes de la Rochejaquelein et de Bonchamp. Avant de rééditer son roman en volumes, M. Et. Arago a examiné les nouveaux documents produits depuis douze ans, il a lu les ouvrages de Michelet et de Louis Blanc; tous ces témoignages ont confirmé l'exactitude des faits consignés dans son propre livre.

On peut donc tenir pour complétement authentiques tous les faits de guerre racontés dans *les Bleus et les Blancs*. Il serait superflu d'ajouter que M. Etienne Arago prend, et très-nettement, parti pour la Révolution, pour la République contre les Vendéens; mais nous voulons constater que sa foi personnelle ne le rend pas injuste pour ses ennemis, et que s'il flétrit avec indignation les supercheries par lesquelles les Vendéens furent poussés et retenus dans la révolte, les horribles cruautés dont ils donnèrent l'exemple, il ne méconnaît ni le courage des

1. Dentu, 2 vol. in-18, 376-410 p.
2. Voir le journal *le Temps* du 4 septembre 1862.

paysans dans le combat, ni les chevaleresques qualités de quelques-uns de leurs chefs.

Nous ne pouvons analyser le livre de M. Etienne Arago; ce serait refaire l'histoire entière de la guerre vendéenne. Il a tracé de ce sombre épisode un tableau plein d'un intérêt douloureux, mais saisissant. Il montre au vrai ce que furent ces bandes, toujours indisciplinées, victorieuses quand, supérieures en nombre, elles se jetaient comme un torrent sur les détachements républicains; ne connaissant d'autre tactique que cette irruption en masse, ou la dispersion dans les genêts et les rochers; pillant, brûlant les villes envahies, égorgeant les prisonniers. A côté des la Rochejaquelein, des d'Elbée, des Lescure, des Bonchamp, dont nous louerions volontiers l'héroïsme, si l'héroïsme était permis contre la patrie, M. Arago place les Stofflet, les Charette, les Souchu, les Six-Sous, qui ont légitimé par leurs cruautés la cruauté des représailles; les curés Bernier, Barbotin, le faux évêque d'Agra, ces fauteurs criminels d'une rébellion à laquelle ils ne demandaient que la satisfaction de leur ambition personnelle.

M. Arago n'est pas moins véridique dans la peinture des hommes de la Révolution. Sa profonde sympathie pour la cause elle-même ne l'empêche de signaler ni les violences qui ont malheureusement répondu à d'autres violences, ni l'impéritie, l'infatuation de certains hommes qui ont plus d'une fois compromis l'intérêt public et subordonné le devoir à de mesquines passions. Mais, en regard de ces inévitables faiblesses humaines, il met en relief le courage vraiment héroïque des gardes nationales urbaines qui, presque seules, soutinrent le premier choc des bandes insurgées, et furent de précieux auxiliaires pour l'armée de Mayence et les troupes régulières que la Convention envoya dans la suite contre la Vendée; Kléber, Marceau, Westermann, Hoche, Merlin (de Thionville), Turreau, Savary représentent l'union du dévouement civique et de la valeur militaire.

Si l'intérêt patriotique, si la joie des triomphes donnent de l'attrait au récit des guerres soutenues pour la défense de la patrie, le récit de la guerre civile ne donne que de tristes émotions. C'est afin de reposer l'esprit et d'intéresser le cœur de ses lecteurs que M. Arago a mêlé au tableau de la révolte vendéenne une fable romanesque. Le fond en est l'amour de deux jeunes républicains pour deux jeunes Vendéennes, l'une simple paysanne, l'autre de famille noble, toutes deux sœurs de lait.

Mais, tandis que Jeanne, la paysanne, se convertit bientôt à la cause de la Révolution, Mathilde de Sainte-Croix reste jusqu'à la fin asservie plutôt que fidèle aux sentiments de sa famille.

Nous ne croyons pas différer d'avis avec M. Etienne Arago en mettant la partie historique de son livre au-dessus de la partie romanesque. Mais, en somme, *les Bleus et les Blancs* offrent une lecture tout à la fois instructive et attachante que nous recommandons particulièrement aux lecteurs qui ne connaîtraient pas encore bien nettement l'histoire de la révolte de la Vendée.

C'est aussi un roman historique que M. X. B. Saintine a entrepris d'écrire sous un titre qui ne sent guère l'histoire: *la Belle-Cordière et ses trois amoureux*[1]. Ce sont des épisodes de cette époque si agitée où la France disputait à l'Italie l'honneur et l'avantage d'être le siége de la cour pontificale. Au début, Philippe le Bel fait de l'archevêque de Bordeaux un pape, et en retour Clément V s'engage sous de terribles serments à servir les desseins du roi. Le premier était que le saint-siége serait transporté en France; le dernier et le cinquième, que l'archevêque jura d'accomplir sans le connaître, était l'extermination des templiers.

L'événement principal qui domine le drame romanesque de M. Saintine est la tentative de restauration républicaine faite à Rome, en l'absence des papes, par le tribun Rienzi, si célèbre par ses talents, sa fierté de caractère et ses malheurs. Une intéressante figure de femme, Odette ou « la belle Cordière » traverse ce spectacle mouvant de troubles, de grandeurs éphémères et de chutes terribles. C'est par elle surtout que la fiction se mêle à l'histoire et la domine; elle est le centre des principales aventures et en relie les divers personnages.

Comme tableau historique, *la Belle Cordière* nous paraît de

1. Hachette et Cie, in-18, 316 p.

beaucoup inférieure à d'autres romans relatifs à la même époque, notamment au *Rienzi* de sir Ed. Bulwer Lytton[1]. Comme fantaisie romanesque, la nouvelle œuvre de M. Saintine, trop petite pour son cadre, ne répond pas à ce qu'on pouvait attendre de sentiments vrais ou d'inventions gracieuses de la part de l'auteur de *Picciola*, sans satisfaire aux exigences énormes du genre historique.

L'intérêt des aventures romanesques et celui des peintures de caractères s'unissent à l'intérêt des souvenirs historiques dans un des derniers romans échappés à l'une de nos plus fécondes plumes, *la Bête du Gévaudan*, par M. Élie Berthet[2]. Comme donnée générale, c'est l'histoire de cette fameuse bête qui répandit une si grande terreur au siècle dernier sur les bords de la Lozère. L'auteur a réuni dans son cadre tous les détails authentiques sur cette curieuse aventure de lycanthropie. La scène se passe sous le ministre Choiseul et fait revivre dans ses derniers jours une société qui devait sitôt s'évanouir. Le château et le cloître nous révèlent sous un double aspect la vie de nos anciennes provinces. Les moines surtout sont traités d'une façon supérieure, et la figure du prieur de Frontenac rappelle l'une des meilleures créations de Walter Scott.

L'intérêt principal se porte sur une jeune héroïne, petite fille fantasque et volontaire que la mort de ses proches parents a laissée sous la tutelle des moines de Frontenac. Dans un de ses fréquents accès d'humeur, elle a promis sa main à quiconque tuera le monstre qui ravage ses domaines; car elle est châtelaine et puissante dans le Gévaudan. Le sort favorise un jeune aventurier qui se trouve, à la fin du volume, riche, grand seigneur et digne de celle qu'il épouse.

1. 2 vol. in-18 compactes, faisant partie de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* (Publication Lahure).
2. Hachette et Cie, in-8 compacte, 396 p.

Par la nature des événements et l'habileté du récit, le roman de *la Bête du Gévaudan* convenait parfaitement au genre du feuilleton, et l'on s'explique le succès qu'il eut sous cette forme dans le *Journal pour tous;* mais une étude assez délicate des caractères et des situations trahit plus de préoccupations littéraires que n'en ont d'ordinaire les auteurs de ce genre de romans. Ce mérite suffit pour assurer un succès nouveau au récit de M. Élie Berthet sous la forme du livre.

L'écrivain que nos lecteurs connaissent déjà sous le pseudonyme d'Adrien Robert a porté dans *la Princesse Sophie* [1] le soin et les qualités dont il est coutumier. C'est une étude délicate de la société aristocratique allemande au dix-huitième siècle, ayant pour prétexte l'histoire des amours du comte de Kœnigsmark, favori de Charles XII, avec la princesse Sophie de Zell, duchesse de Lunebourg, épouse malheureuse de George de Hanovre, futur roi d'Angleterre. La scène se passe au moment où l'Europe entière prête son concours à l'empereur d'Allemagne pour combattre les Turcs et réduit Ahmed II à n'être plus, hors de l'Asie, qu'un souverain impuissant.

L'élément dramatique du roman de M. A. Robert est la rivalité de la princesse Sophie et de la belle comtesse Andrée de Ruminghem. Ces deux jeunes femmes aiment en même temps Philippe de Kœnigsmark avec une égale passion, et le conflit de leur amour amène des péripéties émouvantes. Sauvé à plusieurs reprises par la comtesse Andrée, Philippe s'expose sans cesse aux plus grands dangers pour la princesse Sophie, et finit par être tué à cause d'elle, « comme Rizzio à Holyrood, » après que l'autre femme est morte à cause de lui. Ces pages sanglantes de la vie intime d'un futur roi d'Angleterre étaient

1. Hetzel, in-18, 316 p. Voir t. IV de l'*Année littéraire*, p. 93-99.

bien propres à fournir également à l'historien une peinture fidèle, au romancier un drame touchant.

M. Arthur Ponroy a entrepris de faire entrer dans le cadre de la fiction tous les temps historiques. Trois séries de romans sont déjà consacrées par lui à peindre le monde romain, le monde gallo-romain et le monde chevaleresque. Les divers aspects de chacun de ces mondes doivent y être présentés par autant de récits, avec toutes les nuances de couleur locale nécessaires en une pareille diversité. Aujourd'hui, l'auteur remonte plus haut et commence une série de romans mythologiques qui doivent nous révéler l'ancien monde grec. Le premier roman de ce nouvel ordre s'appelle *le Présent de noces*[1].

En traitant de la Grèce, M. A. Ponroy s'est souvenu que la forme y était divinisée, et il s'est efforcé de donner à ses personnages l'attrait victorieux de la beauté ou un amour passionné pour elle. Ses héroïnes sont en général peu vêtues, et, pour mieux faire briller encore la richesse de leurs formes, il les déshabille volontiers. Beaucoup de scènes rappellent le tableau du *Faune considérant la nymphe endormie*. Seulement, les satyres de M. Ponroy ne s'arrêtent pas à l'indiscrétion du regard. L'auteur a-t-il cru qu'une sensualité effrénée faisait partie essentielle de la vie dans l'âge patriarcal de la Grèce? Je ne sais; mais les traditions homériques ne lui donnent pas raison, et l'intérêt de l'art se serait mieux accommodé, ainsi que la tradition, de la pure simplicité de mœurs prêtée par Homère à Nausicaa et à ses compagnes. M. A. Ponroy ne voit pas la Grèce à travers les souvenirs de l'Iliade ou de l'Odyssée, mais à travers les licencieuses imaginations des Lucien et des Apulée. Il en résulte une disparate choquante

1. Collection Hetzel, in-8, 282 p.

dans un livre de cette nature. On sent sous un pastiche d'art grec des souvenirs de Rabelais.

Par la forme, M. A. Ponroy nous ramène au pseudo-hellénisme solennel et brillant de l'auteur des *Martyrs*; mais par le sujet, *le Présent de noces*, — titre singulier pour un roman mythologique! — rappelle de temps en temps les scènes familières à M. Paul de Kock. Et cependant le jeune héros, l'enfant divin autour duquel se concentre tout l'intérêt de cette légende, portera un grand nom, car c'est une légende de l'enfance d'Homère. En résumé, nous croyons que M. Arthur Ponroy dépense dans de pareilles œuvres beaucoup d'efforts et un incontestable talent; mais, comme nous l'avons déjà dit à propos des œuvres encore plus travaillées de M. J. Canonge[1], ce genre de faux archaïsme est plein d'écueils : M. A. Ponroy court surtout le danger de s'y perdre par la lutte des courants contraires auxquels il se laisse aller tour à tour.

II

Le roman pour l'enfance et d'éducation. Difficultés du genre. Mmes J. Lamber, C. du Bos d'Elbhecq; M. Poisle-Desgranges.

Le roman comporte un genre simple et honnête, accessible aux lecteurs du premier âge et auquel le mérite littéraire peut cependant ne pas être étranger. Mais ce genre a des écueils contre lesquels échouent la plupart de ceux que le désir d'être utiles à l'enfance engage à le traiter. A force de vouloir se mettre à la portée des plus petites intelligences, on descend à d'insignifiantes puérilités; on fait consister la moralité dans la fadeur, et le besoin d'édifier tourne à la prédication. De nombreuses collections de

1. Voy. t. VI de l'*Année littéraire*, p. 106-108.

livres pour l'enfance doivent à ces inconvénients de ne pas compter en littérature, quelque succès qu'ils aient dans les pensionnats ou dans le monde, comme livres d'étrennes ou de distributions de prix.

Parmi les rares volumes qui échappent à cette fatalité, nous citerons, cette année, les *Récits d'une paysanne*, par Mme Juliette Lamber[1]. Ils offrent un mélange de simplicité vraie et de naïveté. Les héros sont des paysans qui n'ont rien de grossier, tout en restant naturels; ils expriment des sentiments humains dans la langue de tout le monde. Avec des caractères réels, des aventures ordinaires, des dénoûments faciles à prévoir, et sans recourir à des ressorts disproportionnés aux effets voulus, Mme Juliette Lamber sait plaire et intéresser. *Grégoire*, *le Journalier Fagoton* charmeront les enfants; *Germain*, *la Fille du maçon*, *Jean et Sidonie* intéresseront même les hommes.

Le désir d'exercer une action morale et religieuse nuit, en se montrant trop, aux livres les mieux intentionnés. J'en trouverai la preuve dans *la Philosophie du cœur, ou la Semaine anecdotique* de M. J. Poisle Desgranges[2]. Ce double titre désigne une suite d'histoires très-honnêtes, sous une forme médiocre, quoique recherchée, avec des exagérations de sensibilité et de vertu qui manquent le but en le dépassant. Mais peut-être avons-nous tort de soumettre à une appréciation littéraire des livres où la question d'art est sacrifiée par l'auteur lui-même aux convenances de l'instruction morale et religieuse.

Nous ferions les mêmes remarques sur un petit roman pieux, recommandé comme l'un des meilleurs livres de lecture destinés à l'enfance chrétienne, *le Père Fargeau, ou*

1. Collection Hetzel, in-18, 330 p.
2. Hachette et Cie, in-18, 275 p.

la Famille du peigneur de chanvre, par Mme C. du Bos d'Elbhecq[1]. C'est une de ces histoires à la fois villageoises et enfantines où la morale et le catéchisme prennent la place d'honneur, où les tableaux et les épisodes ne sont que des cadres de sermons, où non-seulement le prêtre et le curé prêchent, ce qui est dans leur rôle, mais où de simples bonnes gens et des enfants même répètent à qui mieux mieux des homélies édifiantes. Pour le fond, c'est la mise en pratique des devoirs du chrétien et le tableau imaginaire d'une perfection évangélique qui convient mieux au couvent qu'au monde.

La vraie morale, la morale universelle, a moins à gagner encore à ces sortes de livres que la littérature. Un certain soin de la forme suffit, dans tous les cadres et quel que soit le but, pour satisfaire la critique littéraire. Mais la philosophie, en matière d'éducation, demande davantage : elle veut que les livres écrits pour l'enfance le préparent à la société nouvelle que le progrès des idées nous a faite, et qu'ils tiennent compte des exigences du monde réel.

Les auteurs de quelques-uns de nos meilleurs livres enfantins oublient parfois eux-mêmes les caractères et les nécessités de la vie moderne : c'est ainsi que dans la *Semaine des Enfants*, l'un des recueils les plus populaires de ce genre, Mme de Ségur a donné tour à tour les *Mémoires d'un Ane*, cette charmante fantaisie pleine d'intérêt et de sel, et *Pauvre Blaise*, cette fade homélie en roman dont le héros, petit paysan d'une dizaine d'années, domine jusqu'à la haute société par l'ascendant d'une vertu impossible et l'autorité d'une éloquence invraisemblable. C'est un des caractères des époques de transition comme la nôtre, que la difficulté de faire des livres pour l'enfance. Entre la synthèse du passé qui n'est pas encore entièrement morte,

1. Hachette et Cie, in-18.

et celle de l'avenir qui n'a pas fini d'éclore, la société tâtonne, et l'homme mûr, incertain de sa propre direction, hésite bien davantage sur celle qu'il doit imprimer à ses propres enfants.

12

Le roman chrétien, catholique ou protestant. Ses écueils. MM. Roux-Ferrand, A. Massé; Mme Bourdon.

Le roman ne se fait pas seulement livre d'instruction amusante pour les enfants, il est, au besoin, un instrument d'édification et de propagande religieuse auprès des hommes. Ni les catholiques, ni les protestants ne dédaignent de recourir, pour la plus grande gloire de Dieu, à ce genre d'artifice littéraire. M. Roux-Ferrand, grave auteur d'une *Histoire des progrès de la civilisation en Europe*, en six volumes, a essayé le roman chrétien, comme il l'appelle lui-même, sous ce titre : *Sacrifice et résignation*, — *Études de mœurs*, — *Berry-Champagne*[1]. Il s'est proposé d'éviter les deux écueils auxquels le roman ne peut guère échapper à la fois : la passion et l'ennui. Il faut, selon lui, que l'auteur religieux emprunte à ce genre littéraire les séductions pour gagner les âmes à la vertu, comme ce jeune missionnaire qui attirait les sauvages par les sons d'un violon caché sous sa robe noire, puis leur parlait de l'Évangile. M. Roux-Ferrand espère réaliser par deux récits empruntés au règne de Louis XVI et à l'Empire ses projets d'évangélisation littéraire. Ces récits, où je trouve une opposition assez vive de la simplicité de la vie de province avec le luxe dévorant de Paris, ne répondent que très-imparfaitement au programme, et ne s'élèvent guère au-dessus de

1. Épernay, Noël Boucard; in-18, 276 p.

cette médiocrité honnête de pensées et de style trop ordinaire, suivant l'auteur lui-même, au roman chrétien.

Dans un roman pieux qu'elle intitule *Marthe Blondel, ou l'Ouvrière de fabrique*[1], Mme Bourdon (Mathilde Froment) recherche un remède ou du moins un palliatif contre les maux qui naissent de la réunion des femmes dans les ateliers industriels. L'auteur a un sentiment assez vif de ces maux : c'est aller contre la nature, contre la Providence, que d'arracher la jeune fille ou la femme à la famille dont elles sont les anges, pour les enfermer au milieu de nos machines modernes, dans ces grandes casernes qu'on appelle les manufactures. Mme Bourdon met en action, dans son roman, le beau livre d'économie sociale, *l'Ouvrière* de M. Jules Simon. On est effrayé des dangers au milieu desquels une jeune fille doit garder son innocence et des misères auxquelles peut succomber une famille honnête et laborieuse. La piété chrétienne sauve l'héroïne de Mme Bourdon et ses malheureux parents. Mais ce secours est d'une efficacité exceptionnelle ; il protége quelques individus, il ne garantit pas la masse. Que les fabriques deviennent des couvents ou des prisons, les maux que l'auteur de *Marthe Blondel* déplore n'en subsisteront pas moins; il s'agit d'élever la femme pour la famille et de la conserver à la famille. Il y a une chose qui vaudra toujours mieux qu'un petit autel de la Vierge dans un coin de l'atelier, c'est le berceau de l'enfant auprès du foyer paternel.

Les romanciers protestants ne sont pas beaucoup plus heureux, littérairement parlant, que les romanciers catholiques. Comme exemple des livres d'imagination inspirés chaque année par l'esprit de la Réforme, je citerai : *Pas encore! roman de la vie privée*, par Arthur Massé, avec

1. Putois-Cretté, in-18, 224 p.

cette épigraphe : *In pace felicitas* et cette devise mystique : J. H. S. [1]. Ce roman, assez court d'ailleurs, est une prédication en action. L'héroïne, nommée Ada, est le modèle de toutes les vertus chrétiennes unies aux grâces mondaines ; elle aime son cousin, mais elle ne le lui laissera voir que lorsqu'il sera devenu, lui aussi, un modèle de perfection évangélique. Aux vœux passionnés du jeune homme, elle répond trois ans de suite : « Pas encore ! » La belle et bonne Ada *fait le culte* aux domestiques de la maison ; elle convertit sa tante orgueilleuse ; elle inspire la vertu à tous et répand le bonheur autour d'elle.

Est-ce la faute des auteurs, est-ce la faute du genre? mais la valeur littéraire manque presque toujours à ces livres de bonne intention. La passion ne peut pas plus se bannir du roman que du théâtre, à moins d'en exclure les relations mêmes au milieu desquelles elle se développe. Et dans ce cas, le roman, le drame disparaît, et il ne reste plus qu'un cadre artificiel pour des études de mœurs, des méditations philosophiques ou religieuses qui peuvent instruire, mais qui n'émeuvent pas.

13

Le roman religieux mondain et littéraire tout ensemble.
M. Oct. Feuillet.

Parmi les romans chrétiens, il en est un que nous devons mettre à part à cause du talent et des titres littéraires de l'auteur ; car le monopole du roman religieux n'est pas laissé aux collections édifiantes qui se produisent sous le patronage de l'épiscopat. Les lauriers des romanciers de l'Église peuvent empêcher de dormir les romanciers de l'Académie française; seulement les « bons romans » qui

1. Genève, Beroud, J. Cherbuliez. Paris, Grassart, in-18, 179 p.

nous viendront de l'Institut auront un parfum littéraire que les « bons romans » de la sacristie d'ordinaire n'exhalent pas. M. Octave Feuillet, dont tant d'œuvres populaires attestent le talent gracieux, vient de consacrer à une étude aristocratique et pieuse, l'*Histoire de Sibylle*[1], toute la finesse d'observation et toutes les élégances de style qui lui avaient si bien réussi dans *le Roman d'un jeune homme pauvre*, cette étude aristocratique et morale.

Que M. Feuillet, dont j'ai déjà beaucoup loué le mérite, prenne de préférence ses héros et ses sujets dans l'aristocratie, je ne songe pas à l'en blâmer; cela donne à ses livres, comme à ses comédies, un vernis de bon ton et des couleurs bien portées; que ses héros les plus sympathiques puisent dans le sentiment moral une énergie ou une délicatesse trop rares à une époque si peu chevaleresque, rien n'est plus louable; on ne saurait faire couler de trop haut les sources vives et pures où se retremperont toujours les nobles caractères. Mais que, flattant une réaction dévotieuse, dont l'intensité répond à la profondeur de notre hypocrisie, un écrivain se plaise à nous représenter la distinction des sentiments et des manières, l'élévation des idées, l'honnêteté de la passion comme l'apanage idéal de cette éducation de Sacré-Cœur dont les femmes font triompher l'influence dans tous les salons, on ne peut le lui permettre qu'à la condition de faire ressortir les conséquences déplorables de cette influence: le recul momentané des idées, l'abâtardissement des caractères. M. Octave Feuillet se borne à la peinture flatteuse et flattée d'une perfection de convention, sans se préoccuper des conclusions vraiment morales. C'est là ce qui fait de *l'Histoire de Sibylle* un roman de succès mondain, mais un livre sans portée.

1. Michel Lévy frères; in-18, 390 p. Plusieurs éditions successives. Ce roman a paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Mlle Sibylle de Férias est une personne accomplie à qui une beauté aristocratique, un esprit distingué, une éducation parfaite assurent toutes sortes de triomphes dans le monde brillant qui l'entoure. Une piété profonde couronne toutes ses vertus, et son amour n'appartiendra qu'à un homme digne d'elle non-seulement par la naissance et toutes les qualités du vrai gentilhomme, mais surtout par la foi. Il y a une « catégorie » d'hommes que les grandes dames de M. Feuillet déclarent détester, « celle des hommes qui ne prient point. » Comme, de son côté, le beau et noble Raoul de Chalys, qui a touché le cœur de Mlle Sibylle, déteste trop les hypocrites pour ne pas laisser voir un jour qu'il rentre un peu dans cette catégorie, sa belle amoureuse, foudroyée par cette révélation, s'évanouit et est emportée presque morte hors du salon. A partir de cette scène, la grâce conspire dans l'âme du jeune homme avec l'amour; la foi triomphe, et la communion des deux jeunes âmes est parfaite. Mais la fatalité les sépare, et Sibylle va mourir de la mort des saintes. Alors un vieux prêtre les unit, à défaut du mariage civil, par un mariage mystique *in extremis*, dont la réalité se consommera dans le ciel.... « Ainsi soit-il! » *In æternum!* sont, en français et en latin, le dernier mot du roman et en résument la suprême impression.

M. Octave Feuillet a trop de talent pour éteindre tout à fait la passion dramatique dans ce flot incolore et insipide de religion mondaine; mais il la laisse s'y refroidir étrangement, et l'*Histoire de Sibylle* n'est guère qu'une galerie de peintures qui ont plus de nuances que de relief. Ce nouveau spiritualisme éthéré n'idéalise pas la réalité, il tend à l'anéantir; comme la perfection monastique, dont il s'inspire, il retrécit l'esprit, engourdit le cœur, appauvrit le sang; il ne laisse à ses héros ou à ses victimes qu'une vie malsaine, des sentiments factices et quintessenciés; il enseigne le renoncement à la volonté, principe de force, à la raison, principe de lumière; il renie l'enfant, quelquefois

terrible, de leur union féconde, le progrès. « Cela vous abestira, » disait Pascal : ce mot pourrait être aujourd'hui la devise de certaines œuvres littéraires, que leurs auteurs soient les instruments dévoués ou les complices sans le savoir d'une grande conspiration contre l'esprit moderne.

Je regrette que des hommes de talent comme M. Feuillet s'y associent et, versant l'opium aux générations nouvelles dans la coupe ciselée de leurs écrits, ne leur enseignent que le regret stérile du passé et la crainte pusillanime de l'avenir. On trouvera bien dans l'*Histoire de Sibylle*, comme dans certains drames destinés à être applaudis par les partis contraires, des tirades à effet pour et contre la civilisation : tirades en l'honneur de la science et des progrès qui lui sont dus ; tirades de malédiction contre le progrès et la science qui en est la source ; éloge de l'industrie et de ses machines, anathèmes aux machines et à l'industrie, leur mère ; panégyrique pompeux du moyen âge, vive sortie contre le moyen âge. Dans le cours du livre, le plaidoyer répond au réquisitoire, mais c'est à ce dernier que le dénoûment donne raison, et M. Oct. Feuillet reste inscrit parmi les écrivains populaires qui, trop fiers peut-être pour flatter par calcul les défaillances intellectuelles et morales de leur temps, sont assez faibles pour les encourager en les partageant.

14

Le plagiat dans le roman au profit des saines doctrines : transformation catholique des *Misérables*.

Le succès d'un livre ou le bruit qu'il soulève peut donner naissance à de singulières exploitations. On conçoit qu'une œuvre comme *les Misérables* ait suscité des études critiques, des réfutations, des parodies ; on conçoit, autour des dix volumes de M. Victor Hugo, tout un cortége de brochures

lestinées à traduire l'admiration des uns ou le mécontente-
nent des autres, à satisfaire la curiosité de ceux qui n'ont
as le temps de dévorer quatre ou cinq mille pages, et à
muser la malice qui aime mieux rire d'un gros ouvrage
ue de le lire. De là cette nuée d'opuscules, depuis le
amphlet jusqu'à la charge, depuis *les Vrais Misérables*
e M. E. de Mirecourt jusqu'aux *Misérables pour rire* de
. Baric; mais ce qu'on n'attendait peut-être pas, c'était de
oir éclore une imitation servile du roman de M. Victor
ugo pour la défense des idées et des intérêts que le roman
e M. Victor Hugo avait paru compromettre. *Les Misérables*
nt ébranlé la société et la religion : refaisons vite de nou-
eaux *Misérables* pour raffermir la religion et la société sur
urs bases. Voilà ce que s'est dit l'auteur anonyme de
isère et MISÉRABLES, contrefaçon pieuse et conservatrice
un livre jugé révolutionnaire et impie. « Le roman, nous
t-on, est la plaie sociale; il faut que le roman en guérisse
société. » C'est l'homœopathie au service de l'ordre et
e la foi. Plus le remède ressemble au mal, plus il aura
'efficacité. A voir la confiance qu'elle inspire à un dévot
ontrefacteur, on dirait que la maxime *Similia similibus*
urantur est devenue un article de foi.

La ressemblance sera poussée aussi loin que possible,
part la question du talent. D'abord l'analogie du titre
rovoque l'attention; puis les dispositions typographiques
ntérieures peuvent faire prendre aisément, sur une table
e salon, l'un des deux ouvrages pour l'autre. C'est le
nême luxe d'impression et de papier, la même coupe des
ivres, des chapitres, des phrases, des alinéas, la même
rofusion de blancs. L'antidote est mis dans la même fiole
ue le poison, comme sous la même étiquette.

Mais ce n'est pas par les seuls dehors que ressemblera
ux *Misérables* la publication-sosie. Le roman catholique
ura à peu près le même sujet, les mêmes personnages,
es mêmes situations. Nous aurons pour héros principal,

c'est-à-dire pour premier misérable, un forçat, du nom de Vipar, que la société repousse et qu'un saint prêtre réussit à sauver. Ce saint prêtre, qui prend le rôle de Mgr Myriel, est un simple curé de village, mais digne d'un évêché. A côté de lui, nous retrouvons, dans une pieuse parente, Mlle Félicité, la famille du saint prélat. Ensuite une fille du peuple, que le besoin du luxe et la débauche ont perdue, rappellera Fantine par son rôle, par son nom même : elle se nomme Faustine. Les scènes principales seront calquées d'un livre dans l'autre. Il y aura le repas du forçat à la table du prêtre, aussi bien que sa marche vagabonde et désespérée pendant une nuit sombre; il y aura, malgré la réhabilitation d'une âme déchue par l'influence de la charité et de la religion, le retour dans les prisons, et l'on nous donnera aussi le grand spectacle d'une accusation en cour d'assises, aboutissant fatalement à une erreur judiciaire détruite au dernier moment par un suprême témoignage.

Les différences qui manquent au cadre des deux ouvrages se retrouveront dans le style et dans les idées. Malgré la brièveté des alinéas et la reproduction factice des procédés littéraires, l'auteur de *Misère et Misérables* ne pouvait arriver qu'à la froideur du calque et à l'ennui du pastiche. Les tirades pieuses et édifiantes mêlées au récit ne sont pas de nature à produire un intérêt bien passionné. M. Victor Hugo avait servi dans une coupe ciselée je ne sais quelle liqueur alcoolique propre à donner le délire à des esprits faciles à troubler; son imitateur offre, dans un grossier surmoulage du même vase, un narcotique qui doit produire un sommeil non moins à craindre que l'ivresse. N'est-il pas au moins curieux de voir ce qu'on appelle les saines doctrines recourir à de tels subterfuges, et s'attacher aux œuvres les plus connues pour exercer, sous le manteau de leur popularité, une pieuse contrebande? Nous verrons plus loin un critique catholique, M. G. de Ca-

doudal, déclarer que « le plagiat, dernière forme de l'impuissance et du mépris littéraire, a atteint des proportions considérables dans la littérature religieuse[1]. » Si cet arrêt paraissait trop sévère, la présente contrefaçon des *Misérables* suffirait à le justifier.

15

Naturalisation en France des romans étrangers. M. Iv. Tourgueneff, M. E. D. Forgues.

Il y a des écrivains étrangers qui se naturalisent en quelque sorte Français par la facilité avec laquelle ils se familiarisent avec notre littérature et notre langue. Les Russes ont particulièrement cette faculté d'assimilation. Rien de plus commun dans les hautes et moyennes régions de la société que l'usage de la langue française ; c'est une marque d'éducation soignée. La distinction des sentiments et des manières s'exprime par le mot français *délicatesse*, et « ne pas comprendre le français » se dit pour désigner la grossièreté d'allures et la rudesse sauvage de caractère de quiconque laisse trop voir le Cosaque sous l'homme à demi civilisé.

Un romancier russe, de jour en jour plus Français par le tour délicat de son talent, nous fait connaître d'une façon très-nette l'état social, intellectuel et moral de la Russie contemporaine : c'est M. Ivan Tourgueneff, l'auteur des *Mémoires d'un seigneur russe*, des *Scènes de la vie russe*, et plus récemment d'un volume de nouvelles intitulé, d'après la principale : *Dimitri Roudine*[2]. Les deux pre-

1. Voy. ci-dessus, *Critique et histoire littéraire*, § 2.
2. Hetzel, in-18, 344 p. Les deux autres livres, les *Mémoires* et les *Scènes*, publiés par MM. Hachette et Cie, font partie de la *Bibliothèque des Chemins de fer*.

miers ouvrages sont annoncés comme traduits du russe avec la collaboration de l'auteur. Pour le dernier, rien n'indique qu'il soit une traduction, et quoique le style révèle une plume française très-exercée, nous croyons, jusqu'à preuve du contraire, qu'il a été écrit dans notre langue, par M. Ivan Tourgueneff lui-même.

En rapprochant *Dimitri Roudine* des *Scènes de la vie russe*, on voit que l'auteur s'attache moins à peindre les traits extérieurs de la civilisation de son pays que ses caractères intimes et moraux. On ne trouvera pas ici autant de couleur locale qu'on en pouvait attendre d'un auteur indigène ; on y rencontrera peu de descriptions du pays; point de digressions sur les mœurs, les traditions, les légendes des habitants de la campagne ou des villes; peu de détails sur les habitudes de la vie. M. Ivan Tourgueneff est un peintre de mœurs dans le sens intime du mot. Ce qu'il cherche dans le paysan, dans le bourgeois ou dans le noble russe, c'est l'homme, qui est à peu près le même dans toutes les classes et dans tous les pays. Dans ses drames, il y a plus de sentiment que d'action; dans ses portraits de personnages, plus de détails de caractère que de détails physiques. Ses héros ne sont Russes qu'accidentellement ; essentiellement, ils sont hommes. Il faut convenir qu'il en est un peu de même dans les œuvres des romanciers moralistes de tous les pays. Chez les meilleurs auteurs du genre, l'élément français, l'élément anglais, l'élément allemand se mêlent, sans la masquer, à la vie humaine qui reste le fond commun de leurs études et le sujet inépuisable de leurs peintures.

L'auteur de *Dimitri Roudine* est de cette école, particulièrement dans son dernier ouvrage, qu'il serait très-difficile d'analyser. Le héros appartient à la haute société, qui est à peu près partout la même; il court le monde, agit peu, mais parle beaucoup; il aspire à des buts élevés et se lasse de les poursuivre; il commence de grandes

entreprises et les abandonne tristement. Tourmenté du besoin de changement et dévoré d'ambition, il rêve l'idéal et échoue misérablement dans la réalité. Intelligence élevée, caractère faible, il souffre de sa nature et lui obéit passivement. Tout ce qui est grand l'attire, et le moindre obstacle le décourage. Mêlé à des intrigues secondaires, le seul intérêt que sa vie présente est le développement de son caractère, étrange composé de faiblesses réelles et de tendances vers la vertu. Enfin, après avoir traîné péniblement sa vie sans inspirer ni l'admiration ni la pitié dont il semble également digne, il vient chercher à Paris une mort volontaire sur nos barricades de 1848, dégoûté de la vie, de ses espérances et de la conscience même de son génie. Telle est la peinture d'une figure qui n'est pas spécialement russe, mais qui appartient à ces temps et à ces sociétés de civilisation excessive et raffinée où l'imagination fougueuse et maladive demande à la vie et au présent plus qu'ils ne peuvent tenir, et fait expier une présomptueuse ambition par des déceptions cruelles.

Le Journal d'un homme de trop, contenu dans le même volume, nous peint une autre tristesse, celle d'un homme qui va mourir de phthisie, qui sent son état et consacre les heures qui lui restent à rappeler son passé sans jouissances au milieu du présent qui lui échappe. « Je vais mal, dit-il dans ses dernières feuilles; j'écris ces lignes dans mon lit. Hier soir, le temps a subitement changé; aujourd'hui il fait chaud, c'est presque une journée d'été. Tout fond, coule et se dissout. Une senteur de terre remuée se répand dans l'air; c'est un parfum chaud, lourd et accablant.... Je vais mal; je sens que je me décompose. » *Le Journal d'un homme de trop* peut s'appeler, dans notre langue : « le Dernier jour d'un condamné » d'un poitrinaire.

De telles études ne paraîtront peut-être pas très-nouvelles dans nos littératures occidentales, dont les romanciers on

tant de fois fouillé les faiblesses et les misères du cœur humain et peint et repeint toutes les nuances de caractère. Elles n'en gardent pas moins leur mérite d'observation patiente et d'analyse délicate. L'intérêt qu'elles nous offrent n'est pas celui qui saisit, passionne, transporte; plus calme, mais plus profond, il pénètre peu à peu le lecteur et l'attire par une sorte de contemplation de lui-même. Dans les *Scènes de la vie russe*, l'élément indigène tenait plus de place, parce que les personnages appartiennent en général à la petite bourgeoisie ou au peuple, c'est-à-dire à ces classes de la société où la physionomie nationale garde le plus longtemps les traits qui lui sont propres. Mais jusque dans ses cadres plus favorables à l'emploi de la couleur locale, M. I. Tourguenef se montrait déjà plus porté à peindre les sentiments qu'à raconter l'action; il y était déjà plutôt peintre de mœurs que paysagiste ou peintre de coutumes nationales.

Pour nous faire connaître le roman anglais qui nous est d'ailleurs plus familier que le roman russe, M. E. D. Forgues continue de combiner dans un libre système d'interprétation les procédés du traducteur et de l'imitateur. Un de ses derniers volumes, *Elsie Venner*[1], est tiré d'une œuvre curieuse d'Olivier Wendell Holmes. C'est par le sujet un récit du genre excentrique. L'auteur y met en œuvre des faits peu vraisemblables, malgré le ton de sincérité qu'il sait prendre. Ces faits appartiennent à une sorte de pathologie mystique, et la science les constate peut-être, mais ne les explique pas. Il s'agit de rapports inouïs de l'influence exercée par les animaux sur l'homme. Ils sont observés par un jeune médecin bien préparé par ses travaux à de semblables études, car il a fait une thèse sur les Nébuleuses de la Biologie. Le hasard lui fait rencontrer

1. Collection Hetzel, in-18, 320 p.

dans un pensionnat américain une jeune fille qui est envahie par la nature des ophidiens, parce que sa mère a été mordue pendant sa grossesse par un serpent à sonnettes. Une lutte étrange s'établit en elle entre la femme et le serpent : celui-ci prend quelquefois le dessus et jette la victime dans des états étranges ; à la fin la femme triomphe ; elle va rentrer en possession d'elle-même. C'est un effet de l'amour qu'Elsie Venner éprouve pour son jeune observateur ; mais elle meurt bientôt, parce qu'elle sent qu'elle n'en est pas aimée.

Dans un second récit, *la Sorcière à l'ambre*, M. Forgues nous offre des scènes du merveilleux germanique au dix-septième siècle, comme pendant d'une étude de tératologie américaine au dix-neuvième. Il ne nous dit point le nom de l'auteur de cette seconde histoire, dont le manuscrit, à ce qu'il paraît, présentait des lacunes. Le caractère étranger, ou si l'on veut étrange, de ces sortes de romans, leur donne, aux yeux du lecteur français, un air remarquable d'originalité. *Elsie Venner* en particulier se recommande par le talent de la mise en scène et l'intérêt dramatique. Ces transformations libres du roman anglais ou américain nous révèlent d'une manière plus agréable que des traductions plus fidèles la physionomie des deux littératures étrangères ainsi que des mœurs, des sentiments et des idées dont le roman est l'interprète.

16

Pêle-mêle. Réparation insuffisante des omissions involontaires du présent chapitre.

Je viens de donner au roman plus de place que je ne me proposais de le faire dans ce cinquième volume de *l'Année littéraire*. J'ai laissé involontairement envahir mon livre

par un genre de littérature qui aujourd'hui envahit tout. Et pourtant, dans la revue qui précède, que de lacunes! Que d'auteurs pourront me reprocher d'avoir passé sous silence leurs ouvrages, malgré l'importance qu'ils leur prêtent naturellement! Non-seulement des livres, mais des genres entiers manqueront à nos analyses et à nos appréciations. Mon excuse est dans la force des choses. Les romans forment le flot principal dans cette inondation de livres que je ne puis recueillir tout entière dans une coquille de noix. Pour réparer quelques-unes de mes omissions, je vais feuilleter à la hâte un certain nombre de romans de plus et en signaler au moins les titres à la curiosité de mes lecteurs.

Voici, pour commencer par un de ceux qui devraient nous arrêter le plus longtemps, voici une œuvre considérable qui, publiée dans les derniers jours de l'année, a été aussitôt étudiée par toute la critique et méritait de l'être, à cause du temps et du soin qu'elle a coûtés, ainsi que du grand renom d'un précédent ouvrage : c'est le nouveau roman de M. G. Flaubert, *Salammbô*[1]. Nous pourrons revenir plus tard sur ce livre sérieux de l'auteur de *Madame Bovary*, avec le détail qu'il mérite : nous nous bornerons à en dire aujourd'hui le sujet. *Salammbô* est à la fois une étude d'histoire et un roman. C'est la mise en lumière d'un temps et d'une civilisation à peu près inconnus jusqu'ici ; c'est le tableau de la vie et des mœurs carthaginoises et le récit de l'effroyable guerre des Mercenaires qui suivit la première guerre punique. On en devinait toute l'horreur d'après quelques pages de Polybe reproduites par tous les historiens. M. Flaubert a entrepris de mettre en action cette « lutte inexpiable » ; il a ressuscité pour cela les institutions publiques et domestiques de la patrie d'Annibal ; il a réuni ce qui pouvait rester de sou-

1. Michel Lévy frères, in-8, 476 p.

venirs et de renseignements dans les anciens auteurs sur Carthage ; il les a fécondés par toutes les découvertes les plus récentes de l'archéologie ; il y a jeté une intrigue d'amour touchante et sauvage à la fois, et il a créé ainsi une sorte de roman épique, qui n'a de commun avec *Madame Bovary* que la recherche de l'exactitude minutieuse dans les peintures. Le drame antique de M. Flaubert sera moins lu peut-être que son drame bourgeois, mais il arrêtera longtemps la critique et marquera sa place dans notre littérature banale par la nouveauté du sujet, l'étrangeté du genre et l'incontestable supériorité du talent.

Un roman auquel je ne regrette pas moins de ne pouvoir m'arrêter, faute de temps et d'espace, est celui de M. Ch. Gouraud, intitulé *Cornélie*[1]. Ceux qui connaissent déjà son roman de *Lysis*, dont nous avons publié, il y a trois ans, une sérieuse analyse, savent qu'on doit attendre de l'auteur une œuvre vraiment consciencieuse, où, sous une forme austère et un peu froide, il déposera ses idées les plus chères sur l'art, la religion, la philosophie. M. Gouraud connaît bien l'Italie, ses monuments, ses arts ; il nous transmet tout ce qu'il en a appris, sous prétexte de roman. Comme l'auteur de *Corinne*, il met en scène des personnages anglais au milieu des populations italiennes, afin de faire mieux ressortir par le contraste la différence des physionomies et des civilisations. Il est fâcheux qu'un plus grand mouvement n'anime pas ces souvenirs et ces connaissances personnelles qui pourraient défrayer cinq ou six petits romans de seconde main.

Les auteurs auxquels j'ai l'habitude de faire bon accueil devront me pardonner le plus facilement de présenter leurs derniers livres à mes lecteurs en en déclinant sim-

1. Hachette et Cie, in-8, 555 p.

plement les titres. Mme Sand, par exemple, dont nous nous sommes plu à analyser fidèlement et à juger avec sympathie toutes les créations récentes, n'obtiendra de nous pour sa dernière, *Tamaris*, qu'un simple souvenir, en attendant que nous puissions embrasser dans leur ensemble toutes les productions dues au rajeunissement de son talent.

Plus jeune et moins célèbre, mais déjà très-fécond, M. A. Assollant nous a fourni lui-même jusqu'ici assez de sujets d'analyse et d'occasions d'appréciations, pour qu'il nous suffise de rappeler à ceux qui aiment son talent si vif et si franc, le nouveau volume de la Bibliothèque des chemins de fer où il a réuni trois récits : *Jean Rosier*, *Rose d'Amour* et *Claude et Juliette*[1].

Dans la même collection, M. Louis Énault, donne une suite de nouvelles, intitulée *Pêle-mêle*[2], comme un recueil d'articles de revue ; il y pousse à ses dernières limites l'élégance sentimentale à laquelle il a dû tant de succès.

Mme Louis Figuier, dont nous avons aussi applaudi les gracieux essais, y figure avec *le Gardian de la Camargue*, scènes et souvenirs des maremmes du Rhône[3] : C'est une toile de plus dans cette galerie de peintures si fidèles de la vie et de la nature provençales.

M. de la Landelle, auteur d'une suite de descriptions et de scènes spéciales destinées à former un complet « tableau de la mer, » est sorti de sa spécialité des romans maritimes pour publier dans le même format, sous le titre de *la Meilleure part*[4], la description des vertus rustiques de la poétique Bretagne.

La même bibliothèque offre au voyageur un volume de nouvelles signé d'un auteur trop connu à d'autres titres pour que nous nous arrêtions à le juger sur une œuvre

1. In-18, 300 p.
2. In-18, 276 p.
3. In-18, 160 p.
4. In-18 compacte, 422 p. Voy. ci-dessous le chapitre *Variétés*.

aussi modeste : c'est *Jean et Jeannette*, suivi des *Roués innocents*, de M. Théophile Gautier[1]. Ces deux récits, dont le second est déjà d'une date ancienne, donneront pourtant une idée des allures franches et de la facilité charmante d'un des maîtres de la critique moderne.

Le roman s'offre sous toutes les formes aux habitués du chemin de fer, pour en tromper les ennuis. Je passe à toute vapeur devant les étalages des gares, où ceux qui ont plus de loisirs à donner aux livres d'imagination n'ont que l'embarras du choix. Voici le roman-feuilleton qui, après la vogue au jour le jour de ses pages volantes, demande au volume un succès plus solide et plus durable : ce sont *les Frères de la Côte*, de M. Emmanuel Gonzalès[2], l'un des types les plus complets du roman franco-américain ; ce sont *les Compagnons de minuit*, de M. Charles Deslys[3], qui va chercher moins loin de nous, sur les bords du Rhin, le mélange de l'idylle et du sombre drame. Voici des études plus intimes, *les Courbezon*, scènes de la vie cléricale esquissées avec un soin minutieux par M. Ferdinand Fabre[4] ; *Henriette*, suivie des *Mortes aimées*, de M. Jules de Wailly fils, qui s'essaye à la psychologie mélancolique et qui y réussit du premier coup ; *les Contes de l'atelier* de M. Michel Masson[5], récits honnêtes, touchants et d'une simplicité élégante. J'en passe et des meilleurs, de ceux que le mérite littéraire et la grâce du sentiment prédestinent, comme *le Bouquet de Cerises* de M. Francis Wey, aux honneurs d'une fréquente réimpression[6]. Mais, malgré toute ma bonne volonté, je dois laisser bien des romans sur les rayons de la Bibliothèque des chemins de

1. In-18, 320 p.
2. In-18, 376 p., 6e édition.
3. In-18, 362 p.
4. In-18 compacte, 436 p.
5. In-18 compacte, VIII-324 p.
6. In-18, 347 p., 3e édit.

fer, pressé que je suis de passer à des livres d'un genre plus sérieux.

D'ailleurs le roman m'appelle encore vers d'autres bibliothèques et collections qui lui font aussi une place que je ne puis lui donner. Ainsi, chez le même éditeur, la « Bibliothèque variée » laisse passer au milieu des livres de critique littéraire, d'histoire, de morale, de poésie, quelques volumes de roman. C'est là que nous trouvons le nouvel ouvrage de M. X. Marmier : *Hélène et Suzanne*[1], tableau gracieux et doux de la vie honnête, encadré dans ces brillants souvenirs de voyage, familiers au talent de l'auteur. C'est là que nous trouvons sous ce titre : *le Presbytère de Plouguern*[2], une suite de récits bretons par M. Ch. Perint, qui s'est tenu volontairement à l'écart des passions violentes et des sentiments exagérés pour peindre des scènes intimes, des incidents de la vie commune, des esquisses simples et touchantes de mœurs et de coutumes locales.

Une autre collection à laquelle j'ai consacré déjà beaucoup de comptes rendus, m'accusera, par son excessive richesse en fait de romans, d'un plus grand nombre d'omissions encore : c'est la collection Hetzel, dont les diverses séries se répartissaient auparavant entre trois ou quatre maisons d'éditeurs, et qui a aujourd'hui pour éditeur M. Hetzel lui-même. Nous mentionnerons, en prenant congé d'elle, *le Tour du Monde parisien*[3] de M. Henri Maret, simple recueil d'impressions de voyage en omnibus au milieu du Paris agrandi, embelli et renouvelé, sorte d'improvisation dont les négigences du fond et de la forme accusent la rapidité ; enfin les *Gens de Bohême et Têtes fêlées*[4] de M. E. D. Forgues, scènes de la vie excentrique imitées

1. In-18, 408 p.
2. In-18 compacte, 560 p.
3. In-18, 31
4. In-18, 364 p.

de l'anglais par ces procédés de traduction libre et de remaniement que nous faisions tout à l'heure connaître à nos lecteurs.

Passons devant les bibliothèques de toutes couleurs, bleue, jaune, verte, rose, rouge, qui toutes contiennent force romans, ou même ne contiennent que des romans : bibliothèque nouvelle, bibliothèque contemporaine, bibliothèque moderne, bibliothèque des gens de goût, etc., etc., sans compter les publications de tout format qui ne rentrent dans aucune catégorie générale et qui nous offrent le roman dans toutes les conditions de luxe ou d'économie, suivant les caprices ou la fortune de l'auteur, son éditeur à lui-même. Nous avons beaucoup pris dans toutes ces catégories ; mais nous avons peut-être laissé dans chacune encore davantage. En présence de cette avalanche de romans, si quelqu'un, auteur ou ami d'auteur, a le courage de me reprocher quelques omissions, qu'il me jette la première pierre, c'est-à-dire qu'il se condamne à lire lui-même tous les livres dont j'avoue n'avoir pas parlé.

THÉATRE.

1

Le théâtre en 1862. Réveil et mouvement.

Le théâtre est sorti, cette année, du marasme où nous l'avions vu tomber dans ces derniers temps. La manie des exhumations dramatiques qui absorbait, l'an passé, toute l'activité de nos scènes principales, est rentrée dans de justes limites. D'importantes reprises annoncent encore le culte du passé qui doit toujours avoir sa place dans les plaisirs offerts aux esprits éclairés de notre époque ; mais des nouveautés considérables viennent prouver, par l'accueil qu'elles reçoivent, que la littérature dramatique actuelle, en pratiquant le devoir de l'admiration pour les illustres morts, n'entend pas abdiquer le droit de vivre.

J'applaudis à ce réveil. Sans doute, cette recrudescence d'efforts de la part des auteurs ou d'attention de la part du public ne fait pas toujours éclore des pièces puissantes ou irréprochables, mais ce qni est déjà un grand point, elle nous vaut des œuvres vivantes, et elle ranime la critique, menacée de s'endormir au milieu de l'indifférence pour les choses de l'esprit. Enfin le théâtre est en train de secouer ce sommeil. Quelques-unes de ses représentations sont devenues des événements ; plusieurs fois, il est vrai, ses succès ou ses échecs ont eu un retentissement auquel l'intérêt politique avait encore plus de

part que l'intérêt littéraire; l'art, la pensée et la forme n'en doivent pas moins gagner à ce mouvement. Quelles que soient les passions qui s'agitent autour des œuvres pour les faire tomber ou réussir, elles ne frappent pas d'une condamnation sans appel les ouvrages d'un vrai mérite, elles ne peuvent assurer un succès durable à des prétentions dépourvues de talent.

2

Théâtre-Français : *la Loi du cœur*, *la Papillone*, *Corneille à la butte Saint-Roch*, *Dolorès*, *le Fils de Giboyer*. Reprises : *l'Honneur et l'Argent*, *Psyché*, etc.

Au Théâtre-Français, il a régné toute l'année, une activité surtout remarquable par la variété de sa direction. Les nouveautés, sans pulluler, se sont produites dans les genres les plus opposés. Le vers, dont l'apparition était si rare depuis quelque années, s'est vu accueillir avec honneur, et la prose, se risquant dans deux pièces diversement scabreuses, y a compté un échec incontesté et un succès incontestable. Les reprises attestent à leur tour, de la part de la direction de la Comédie-Française le désir de varier les plaisirs du public et de ranimer parmi nous le culte des meilleures traditions littéraires.

La première pièce nouvelle qui nous est offerte, est signée d'un nom qui rappelle un des plus grands succès des dernières années sur la scène française : c'est *la Loi du cœur*, comédie en 3 actes et en prose (6 mars 1862) [1], par M. Léon Laya, l'heureux auteur du *Duc Job*. Après avoir trouvé dans cette dernière pièce une veine si favorable, il

1. Acteurs principaux : *Morin*, Geffroy; *Richard*, Regnier; *le comte d'Orémond*, Bressant; *Horace*, Worms; *de Rouville*, Barré; *Joseph* Coquelin. — *Mme Richaud*, Mmes Nathalie; *Julie*, Emma Fleury; *Victoire*, Delisle.

faut savoir gré à M. Léon Laya de n'avoir pas cherché à l'épuiser. Laissant de côté l'exploitation facile de la sensiblerie larmoyante qui lui avait conquis les femmes et de ces petits effets de scène qui jettent les bourgeois dans l'ébahissement, il a essayé de ces fortes leçons morales que le drame peut se permettre, mais qu'il ne fait passer qu'à la faveur des profondes émotions. Si l'émotion faiblit, la leçon est compromise, la comédie menace de tourner à la dissertation ou au sermon, et c'en est fait de l'intérêt dramatique. C'est ainsi que l'audace de M. Léon Laya n'a pas complétement réussi. Son but était moral et élevé; mais il n'y entraînait pas assez vivement le spectateur; le mouvement de la passion ne répondait pas à la sagesse et à l'opportunité de l'enseignement.

L'idée dominante de *la Loi du cœur* est une protestation contre l'affaiblissement du respect au sein de la famille moderne pour la dignité paternelle. La loi romaine s'est évanouie, et avec ses rigueurs excessives ont disparu les principes mêmes dont elle était l'exagération ; aujourd'hui, le fils dans une condition aisée ou dans l'opulence doit à son père, de par la loi, des aliments. L'opinion publique ne lui demande pas davantage. Quand une famille a recueilli un vieux parent, qu'elle l'héberge, l'habille, le nourrit, tout en l'humiliant de ses bienfaits et en lui faisant sentir à chaque instant sa dépendance ou son importunité, notre morale, qui n'est pas plus exigeante que la loi, se déclare satisfaite. Si le vieillard conserve le sentiment de sa dignité, il souffrira plus de cette hospitalité dédaigneuse que des privations de l'abandon ; se sentir à charge aux siens est pire que travailler ou que mendier pour vivre.

Tel est le sort que le fils d'un brave officier ruiné par l'incendie d'une propriété qui représentait toute sa fortune, ne veut pas faire à ses parents. Mais marié, depuis un an au plus avec la fille d'un riche capitaliste, il trouve dans son beau-père une opposition énergique à ses projets de

désintéressement filial. Au nom de la loi et au nom de l'avenir des petits-enfants, on conteste au jeune homme le droit de faire pour ses parents des sacrifices que le père d'ailleurs s'obstine à refuser. La lutte entre le gendre et le beau-père est des plus vives ; à la fin l'exemple d'un ami d'enfance du capitaliste qui a cruellement à souffrir d'avoir été recueilli comme un mendiant par son fils, est plus fort que tous les arguments, et la loi du cœur triomphe des résistences de l'égoïsme abrité sous la loi civile. Mais par bonheur, le père du digne jeune homme n'aura pas besoin que son fils se dépouille pour lui; il trouve dans un avancement mérité une compensation à la perte de sa fortune.

Les fortes scènes ne manquaient pas à *la Loi du cœur*, mais il y avait un trop grand luxe de notions administratives et de science juridique. On y trouvait toute la théorie des compagnies d'assurance et tout le système de notre législation sur les obligations de la famille. Le drame veut moins de discussions et, lorsque l'action est si simple, une émotion plus soutenue. Répétons-le : au théâtre l'idée morale qui se montre trop, compromet la comédie et se compromet elle-même.

L'excès de moralité n'est pas le défaut de la pièce qui devait suivre. *La Papillone*, comédie en 3 actes et en prose de M. Victorien Sardou (11 avril) [1] semblait faite pour contrarier par le choix du sujet et par les détails les habitudes de goût un peu sévère qui se sont introduites à notre époque dans la maison de Molière. Le succès si éclatant de *Nos intimes* au théâtre du Vaudeville ouvrait à M. Victorien Sardou toutes les scènes ; la Comédie-Française ne crut pouvoir se dispenser de lui demander une pièce. M. Victorien Sardou, qui compose vite et qui même, à ce

1. Acteurs principaux : *Riverol*, Leroux ; *Champignac*, Got ; *Fridolin*, Eug. Provost. — *Camille*, Mmes Aug. Brohan ; *Constance*, Figeac.

que l'on dit, possède en portefeuille un certain nombre de pièces écrites à une époque où il était trop peu connu pour en trouver le placement, a répondu à l'invitation honorable qui lui était faite, avec une malheureuse promptitude, et il a porté pour son début sur notre première scène une de ces comédies bouffonnes que la verve et l'entrain, à défaut de distinction, recommandent aux habitués du Palais-Royal. Le public ordinaire du Théâtre-Français s'est un peu fâché ; on a murmuré, on a sifflé ; et après quelques représentations sauvées par un certain nombre de prudentes coupures, la pièce fourvoyée a disparu de l'affiche.

Le sujet de *la Papillone* est l'inconstance des maris. La papillone est cet amour du changement auquel les adeptes du Fouriérisme donnaient une si grande place dans leurs projets de réorganisation sociale. Dans leur monde idéal c'est une faculté de progrès ; dans notre monde réel c'est une maladie qui fait faire aux hommes bien des folies et qui peut causer aux femmes bien des ennuis. C'est comme maladie que M. Sardou a mis « la papillone » en scène. L'homme qui en est piqué néglige sa femme jeune, jolie et digne de tous ses soins, pour courir après une inconnue qui se moque de lui. Mais le hasard qui fait tant de choses à propos au théâtre, veut que le mari, en courant ses aventures, vienne tomber dans la maison de campagne où sa femme pleure son abandon.

C'est une amie de sa femme qu'il poursuit et, par une substitution complaisante, c'est à sa femme qu'il fera la cour sans s'en douter. On l'introduit, les yeux bandés, dans l'appartement de sa femme, on le fait passer à tâtons dans les couloirs, on lui fait jouer, au milieu de casse-cous imaginaires, un très-amusant colin-maillard. On le conduit et on l'éconduit ; on le joue, on le berne. On remplace la femme et la maîtresse l'une par l'autre, et on le rend tour à tour furieux d'amour ou de jalousie. Enfin la

leçon donnée au mari volage et puni est assez violente pour qu'il s'en souvienne.

Sur les scènes secondaires, de telles inventions n'auraient eu qu'un tort, celui de n'être pas neuves. A la Comédie-Française on aurait pu les accepter à titre de délassement d'un auteur déjà connu par des créations sérieuses; mais comme début d'un jeune homme gâté par des succès faciles sur des scènes de genre, *la Papillone* ressemblait à une entrée du jeune Louis XIV dans son parlement, et c'est contre un tel sans-façon que le public a protesté.

M. Victorien Sardou dont les *Intimes* n'avaient pas d'ailleurs épuisé leur bonne veine, devait avoir pour se consoler d'autres succès encore sur les scènes inférieures ou les scènes intermédiaires.

Après l'échec d'un essai trop peu littéraire, vient le succès d'une comédie particulièrement littéraire et par son sujet même et par ses qualités. C'est le *Corneille à la butte Saint-Roch*, en un acte et en vers de M. Édouard Fournier[1]. Cette pièce écrite en l'honneur de Corneille, comme une sorte de panégyrique en action, avait sa première représentation le jour du 256e anniversaire de la naissance du grand poëte. On pouvait croire qu'il ne s'agissait que d'une comédie de circonstance, d'un à-propos, d'un de ces hommages poétiques qui ne vivent au théâtre qu'une soirée. Il n'en était rien. Corneille avait eu la bonne fortune d'inspirer, cette année, au lieu d'un banale cantate, une œuvre dramatique bien faite, bien écrite, d'un sentiment délicat et profond, destinée à survivre aux solennités d'un jour et à prendre place parmi les rares comédies en vers du répertoire.

1. Acteurs principaux: *Merlin*, Maubant; *Pierre*, Worms; *Cauchois*, Barré; *le marquis*, Coquelin. — *Mme Corneille*, Mmes Nathalie; *Marie*, Ponsin.

L'intrigue de *Corneille à la butte Saint-Roch* a pour objet le mariage du fils du grand poëte avec la fille du marchand drapier Cauchois. Les deux jeunes gens s'aiment tendrement; un seul nuage jette de l'ombre sur leur amour: Pierre n'est connu de Marie que sous son nom de baptême; il cache le nom glorieux de son père, de peur d'en être écrasé. Quand la jeune fille, qui a un goût passionné pour la poésie, vient à l'apprendre, son amour pour le jeune homme redouble s'il est possible.

Mais le vieux marchand n'a pas le même enthousiasme; en fait de gloire, il ne connaît que « la gloire à panaches, en beaux habits, » celle qui annonce les écus. Or M. Corneille n'est pas riche de celle-là, sans compter que sa bonté, sa faiblesse l'a livré à un escroc et lui a fait signer des engagements qu'il ne pourra remplir. Marier la fille d'un gros marchand au fils d'un poëte ruiné, c'est chose impossible. Par bonheur il y a toujours, au théâtre, une providence pour les amoureux; elle prend ici les traits du meunier Merlin, le personnage le plus original de la comédie de M. Fournier. Merlin, poëte au fond par le sentiment de la nature et l'amour instinctif de la poésie, a voué un culte au grand Corneille et à son ami Molière, en les voyant venir se promener et rêver autour de son moulin. Il réussit à déjouer les intrigues d'un sien neveu, triple drôle déguisé en marquis sous un triple faux nom. Il fait tant et si bien que le marchand se réconcilie avec la pauvreté glorieuse et est heureux de donner sa fille à celui qui porte le nom d'un grand homme.

On a remarqué que Corneille ne figure pas dans cette pièce toute remplie de son nom et de sa louange. C'est une preuve de goût et d'habileté. Il eût été difficile de montrer le grand poëte lui-même aux prises avec les nécessités prosaïques de la vie et d'humilier l'auteur du *Cid*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, devant la sottise d'un drapier enrichi. Mme Corneille, exposée seule à ses dédains, soutient avec

ne dignité naturelle les droits glorieux de sa famille. oute la vie intérieure de Corneille se déroule devant nous, mple, touchante et vraie; la bonté de son âme mêle son eflet à l'éclat de son génie. L'homme et le poëte gagnent à tre étudiés l'un dans l'autre et se font mutuellement vaoir; il semble qu'on admire mieux celui-ci à mesure que elui-là se fait aimer davantage. M. Éd. Fournier, pour iettre l'un et l'autre en lumière, a su déployer, avec tout savoir d'un érudit, l'habileté qui convient à l'art draiatique et le goût nécessaire à toute œuvre littéraire.

Il y a dans *Corneille à la butte Saint-Roch* bien des scènes ue je voudrais citer. L'une des mieux faites, les mieux emplies de souvenirs littéraires évoqués à propos, est elle où, devant la jeune fille enthousiaste, Marie Corneille t son fils se reportent par la pensée des misères présentes ers une époque féconde en sublimes travaux. La pauvre emme vient de raconter l'abominable escroquerie dont le iible et bon Corneille a été victime; elle continue :

[Il] a maudit
L'incorrigible tort qu'il a, naïf poëte,
De trouver tout parfait, parce qu'il est honnête;
Ensuite sont venus les fureurs, les mépris
Contre le monde entier, surtout contre Paris,
Où le mérite à jeun va, se tourmente, s'use
A glaner dans le champ que moissonne la ruse;
Où, lui, venant chercher la gloire de plus près,
Souvent il n'a trouvé qu'une ombre et des regrets;
Où le besoin enfin, despote sans relâche,
Qui met depuis dix ans son génie à la tâche,
Le violente, et, *quoiqu'il* n'ait jamais failli,
Quand il n'est que lassé, fait dire: « il a vieilli! »
— Notre vie, à Rouen, mon fils, était plus douce...

PIERRE.

Peu de soirs glorieux!

MADAME CORNEILLE.

Mais des jours sans secousse.

PIERRE.

Pas d'éclatants succès!

MADAME CORNEILLE.

Mais calme, régulier,
Le bonheur, sans jaloux, de se faire oublier.

PIERRE.

Pas de foule, parfois, sur ses pas accourue !

MADAME CORNEILLE.

Mais pas de bruit non plus chez lui, ni dans la rue,
Hors celui des enfants qui jouaient sur le seuil,
Et qui rendait au cœur ce que perdait l'orgueil.
Il travaillait dès l'aube, et chaque matinée,
L'instant des frais pensers, aux vers était donnée.
Puis, neuf heures sonnant, comme il savait trop bien
Qu'ailleurs était pour nous le pain quotidien,
Il allait, sans se plaindre, à la maison commune,
Où l'emploi qu'il avait doublait notre fortune.

PIERRE.

L'oncle Thomas, le soir, venait nous visiter.

MADAME CORNEILLE.

Ils discutaient entre eux des sujets à traiter,
Et fraternellement ils échangeaient des rimes....

PIERRE.

Ou, pour leurs scélérats, ils se prêtaient des crimes.

MARIE.

Ainsi vous avez vu naître Horace et Cinna ;
Pauline, devant vous, sous la croix s'inclina ;
Vous avez, avant tous, vu l'illustre romaine
Cornélie, et connu les plaintes de Chimène.
Quelle gloire !

MADAME CORNEILLE.

Avec eux ont grandi nos enfants....

Il est difficile de faire un usage à la fois plus sobre plus touchant de l'histoire littéraire. Quelquefois M. É Fournier est bien près d'abuser de la facilité avec laque sa mémoire lui fournit des anecdotes ; mais tous les tra biographiques qu'il rappelle font tant d'honneur à Co neille ou le caractérisent si bien, et ils sont si ingénieus ment enchâssés dans la trame de la pièce, qu'on ne pe savoir mauvais gré à l'auteur d'avoir su concilier l'éruditi et la poésie.

Si j'avais le temps de critiquer des détails qui se perdent dans l'ensemble, je reprocherais à M. Éd. Fournier quelques vers très-applaudis et qui me semblent des anachronismes de sentiment : ce sont ceux qui expriment cette façon poétique de comprendre la nature, très à la mode aujourd'hui, mais peu conforme à l'idée qu'on se fait d'un meunier du dix-septième siècle.

Mon esprit, tant qu'il veut, jase avec la nature.
. . . .
. . . . La campagne à mes pieds se déroule
A toute heure, l'oiseau me dit mille chansons.
. . . .
Les pieds dans la rosée, aspirant le soleil.
. . . .
. . . . Je vis de fantaisie,
Libre ! C'est le bonheur. Est-ce la poésie ?

C'est là de l'idylle et de l'idylle moderne ; cela jure avec la rondeur, ordinairement si bien marquée, du bonhomme Merlin. Je reprocherais aussi un certain abus des exclamations : « Bonnes gens ! Brave cœur, brave esprit ! Brave homme ! Noble esprit ! » Je reprocherais aussi quelques vers négligés au milieu de beaucoup de vers heureux ; un style souvent un peu haché, parfois un peu dur. Mais ces reproches, je serais le premier, je serais seul peut-être à les faire. C'est à la réflexion, à la lecture, et après coup que je les fais ; à la représentation, j'ai été, comme tout le monde, tout entier au plaisir d'applaudir.

On éprouve avec M. Louis Bouilhet un effet contraire. L'auteur de *Madame de Montarcy*, d'*Hélène Peyron*, de *l'Oncle Million* est un de nos plus habiles versificateurs, un de nos poëtes les mieux doués. Nos lecteurs savent, par les échantillons que nous en avons donnés, quelle langue éclatante il a portée au théâtre ; ils savent aussi par quelle inexpérience ou par quel dédain des procédés de construction

dramatique il a compromis ou amoindri les succès que valent encore aujourd'hui les beaux vers. En passant de l'Odéon au Théâtre-Français, M. Louis Bouilhet s'est retrouvé avec ses qualités et ses défauts dans le drame en 4 actes et en vers intitulé *Dolorès* (22 septembre)[1].

Nous sommes en Espagne, sur cette terre classique du drame romantique. La scène se passe à Tolède, au milieu des fêtes et des plaisirs d'une cour dont la galanterie est la principale occupation. Une belle grande dame, la comtesse Laura de Roxas, y tient le sceptre. On ne parle que d'elle; il n'y a de regards que pour elle; de sérénades ou de duels qu'à cause d'elle. Une des jalouses qu'elle éclipse dépeint ainsi son empire :

Doña Laura toujours! Doña Laura sans cesse!
Le soleil aujourd'hui dans ses yeux a passé.
Vous marchez à tâtons quand son voile est baissé!
Son accueil vous grandit! Son dédain vous écrase!
Son nom, comme un grelot, sonne dans chaque phrase!
Et vous jetez au vent des injures tout bas,
Quand il ose effacer l'empreinte de ses pas!

Mais voici qu'une jeune et belle orpheline, pauvre mais noble,

— Plus d'aïeux au tombeau que de doublons en poche, —

est introduite par une des dames de la cour, sa bienfaitrice; c'est doña Dolorès, qui va détourner de doña Laura sur elle le flot des adorateurs. A la tête de ces derniers est le marquis d'Avila, qui, malgré son empressement pour la nouvelle étoile, n'en inspire pas moins une furieuse jalousie au mari de la première dame de ses pensées. Un

1. Acteurs principaux : *Don Pèdre*, Maubant; *dom Celio*, Worms; *Fernand*, Guichard; *de Roxas*, Verdellet, *d'Avila*, Garraud; *Manrique*, Ariste. — *Dolorès*, Mmes Favart; *Rosaura*, Joussain; *Laura*, Devoyod; *Beatrix*, Tordeur.

jeune officier aux gardes de la reine, don Fernand, qui pendant cinq ans a brûlé pour Dolorès encore inconnue d'un amour partagé, arrive en même temps à la cour; il est pris subitement pour la comtesse Laura d'une passion qui lui fait oublier la première. Il tient aussi le marquis d'Avila pour un rival, et lorsqu'un ami lui demande :

Eh bien, que fais-tu là, sinistre et solitaire?...

il répond par ce vers à effet, sur lequel finit le premier acte :

Je songe que cet homme est de trop sur la terre.

A la suite d'une sérénade offerte à la belle Dolorès, le marquis d'Avila s'est pris de querelle avec don Fernand; la même nuit, il est assassiné traîtreusement par un bandit aux ordres du mari de doña Laura, et Fernand est accusé de ce meurtre. Pendant qu'il s'accomplissait, il était dans la maison même de doña Laura, et, comme il ne peut, sans déshonorer cette dame, révéler le lieu où il a passé la nuit, il est atteint et convaincu du crime d'assassinat. Son silence obstiné l'accuse, et il mourra plutôt que de le rompre :

Peuple tu pourras voir
Tomber plutôt, sanglante, impassible et farouche,
Ma tête de mon corps, que son nom de ma bouche.

En vain le père de Fernand prie, supplie son fils de sauver à la fois sa vie et leur honneur en se justifiant, il ne peut lui arracher un aveu. Quand il a deviné son secret et le nom de la femme à l'honneur de laquelle il s'immole, le fils se jette à son tour aux genoux du vieillard, qui répond :

Relevez-vous Fernand je n'ai rien entendu.

Don Fernand est condamné, et le supplice s'apprête. Pen-

dant qu'il y marche, Dolorès, qui l'aime en secret, veut le sauver en se perdant elle-même. Elle vient déclarer au roi que Fernand a passé chez elle la nuit où le meurtre a été commis. On ramène le condamné; il repousse de toutes ses forces un devouement dans lequel Dolorès s'obstine. Pendant cette lutte généreuse la vérité se découvre; le bandit payé par le comte de Roxas a été saisi, et le gant de Fernand, trouvé dans l'hôtel de la comtesse, fait savoir où il a passé la nuit. On comprend que le sacrifice de Dolorès a ramené D. Fernand à son premier amour; mais Dolorès lui échappe pour jamais. Avez-vous pensé, lui demande-t-elle,

Qu'on fait ces choses-là quand on veut vivre après,
Et qu'on n'a pas choisi sa place au cimetière
Le jour qu'on vient donner sa gloire tout entière?...
Les morts n'ont pas de honte! Et si j'ai su parler,
C'est que je sentais là.... quelque chose.... brûler!

Elle meurt du poison qu'elle avait pris sur le seuil même de l'appartement du roi. Fernand, saisissant l'épée d'un de ses amis, la tourne contre lui-même en s'écriant :

Venez donc maintenant m'empêcher de mourir.

Et la toile tombe sur deux cadavres.

C'est donc au genre sombre qu'appartient *Dolorès*. C'est un drame romantique dans toute l'acception du mot, non-seulement par l'inspiration générale, mais par tous les souvenirs que les détails de l'inspiration réveillent. L'Espagne, telle que l'a refaite l'école de M. Victor Hugo, reparaît tout entière avec ses balcons, ses galants et ses bandits, avec ses guitares et ses bonnes lames de Tolède, avec ses grands coups et ses paroles sonores. Mais, chose remarquable: ce genre qui paraissait naguère encore si vivant est déjà pétrifié; ces terreurs font sourire; son vieil arsenal est épuisé; ses machines qui ont trop joué ont usé

leurs ressorts. De la mise en scène de moyens surhumains, il ne sort plus que des effets puérils ; la nature ne trouve plus son compte dans ces sentiments et ce langage, qui veulent être plus grands que nature ; les situations sont violentes, et dans ces œuvres toutes tendues on sent l'effort continuel, mais peu de force véritable.

Aussi, malgré ses beaux vers, malgré la sympathie de tous les amis de la littérature dramatique pour les œuvres à la fois consciencieuses et brillantes, *Dolorès* n'a pu triompher entièrement de la froideur du public. Les deux premiers actes, il est vrai, n'étaient pas de nature à saisir vivement le spectateur ; ils se passent tout entiers en conversation sans lien ni suite, sans prétextes, entre gens qui se rencontrent dans la rue ou sur la place publique. Ils ont paru, à la représentation, d'une lenteur et d'une longueur mortelles. Le troisième acte nous réveille un peu par ses coups de théâtre ; il contient des scènes vraiment remarquables. Les assauts livrés au silence de don Fernand sont d'un grand effet. On se croirait revenu au beau temps du mélodrame, en voyant ces explosions pathétiques du sentiment et ces fiertés de langage.

Sous le rapport du style, le drame de *Dolorès* serait ce qu'on devait attendre de M. Louis Bouilhet, si la première loi d'un écrivain encore jeune n'était pas le progrès. Après les premières œuvres déjà si brillantes par le reflet du romantisme, on avait droit d'attendre quelque chose de plus personnel, de plus original. Dans ces vers souvent heureux, fortement frappés, où tout semble calculé, même les faiblesses choquantes et les trivialités prosaïques, on retrouve toujours l'écho lointain de M. Victor Hugo et de son théâtre. Mais les hardiesses, qui en étaient surtout par la nouveauté, ne sont plus des hardiesses aujourd'hui, et l'école romantique qui n'a pas de raison de renaître, n'a plus pour nous qu'un intérêt historique.

Si la Comédie-Française, par moments, donne peu de nouveautés, elle les donne quelquefois fortes et hardies. *Les Effrontés* de M. Émile Augier, qui tranchaient tant l'année dernière sur l'uniformité calme et plate de notre littérature dramatique, ont eu leur pendant dans une pièce plus éloignée encore de nos habitudes de modération; c'est *le Fils de Giboyer* (1er décembre)[1], sorti de la même inspiration comme de la même plume. M. Émile Augier avait, au grand scandale de la presse bien pensante, c'est-à-dire de presque toute la presse, abordé la comédie sociale et politique; aujourd'hui il s'y jette à corps perdu, et il reprend à coups de fouet l'œuvre que Beaumarchais exécutait à coups de sifflet.

Le Fils de Giboyer est aux *Effrontés* ce que le *Mariage de Figaro* est au *Barbier de Séville*. L'auteur revient à un de ses types pour le développer; d'un personnage qui, malgré l'originalité de sa physionomie, n'avait qu'une part secondaire dans la première action, il fait le héros principal et l'âme même d'une action nouvelle. Les intérêts auxquels il le mêle se sont déplacés, la sphère où il agit s'est élevée et agrandie; Giboyer, comme Figaro, n'était sous sa première forme, qu'un instrument au service de passions et d'intrigues indifférentes pour lui; il aura, comme Figaro dans le second drame, son intérêt propre et son œuvre à lui qu'il lui faut à tout prix accomplir. Comme Figaro, Giboyer est le plébéien supérieur par l'intelligence à sa condition, mais abaissé par le malheur des circonstances ou par sa propre faute. Seulement Figaro porte son abaissement avec gaieté, Giboyer avec cynisme; tous deux se vengent par l'ironie, mais l'ironie de Figaro est une protestation étincelante de bon sens, celle de Giboyer est amère, concentrée et menaçante. Le jour où le valet du

1. Acteurs principaux: *Le marquis*, Samson; *Maréchal*, Provost; *Giboyer*, Got; *Maximilien*, Delaunay; *Le comte*, Laroche. — *Mme Maréchal*, Mmes Nathalie; *Fernande*, Favart; *la baronne*, A. Plessy, etc.

grand seigneur frivole et le condottiere littéraire du fripon enrichi travaillent pour leur compte, ils feront, chacun avec ses armes, une guerre à mort à la société qui ne leur donne pas une part digne de leurs droits ou de leur ambition.

Le Fils de Giboyer est avant tout une satire politique; c'est au milieu de notre littérature contenue par la loi dans une réserve timide, la résurrection de la comédie aristophanesque. Dirigée à la fois contre le parti légitimiste et clérical et contre cette partie ambitieuse ou effrayée de la bourgeoisie qui se range du côté du droit divin, elle a été annoncée jusqu'aux derniers moments sous un autre titre: *les Hypocrites*, et l'auteur nous dit, dans sa préface que son premier nom, son vrai nom devait être *les Cléricaux*. Contre les ennemis tant de fois vaincus et toujours renaissants de la révolution et des principes de 1789, M. Émile Augier prend avec éclat la défense de la démocratie moderne, sans épargner à ses défaillances et à ses incertitudes les reproches et les épigrammes. Il fait jaillir dans toutes les scènes un feu nourri de traits satiriques et de sarcasmes contre tout le parti du droit divin, ses chefs, ses alliés et ses dupes. Il est impossible d'avoir plus d'esprit et de l'avoir plus méchant. Le style petille, étincelle, de mots charmants mais terribles; la plaisanterie n'effleure pas, elle déchire; ses traits sont envenimés. M. Émile Augier ne va pas, comme les auteurs de l'ancienne comédie grecque, jusqu'à donner aux acteurs le nom et le masque de ceux qu'il veut offrir à la risée publique, mais il en représente quelques-uns, soit par les actions soit par le langage, avec une telle ressemblance que certains noms propres venaient forcément sur les lèvres du spectateur et circulaient dans toute la salle.

Esquissons rapidement les personnages dont les caractères et le langage ont plus d'importance, dans une semblable pièce, que les événements de l'intrigue à laquelle ils pren-

nent part. Deux des principaux nous sont d'avance connus : le plébéien Giboyer, le journaliste à tout faire des *Effrontés*, et l'aristocratique marquis d'Auberive, cet insolent spectateur des petites et grandes misères de la démocratie triomphante, pour lequel les travers du vainqueur sont la consolation du vaincu. Vingt ans ont passé sur leurs têtes, dans l'intervalle d'un drame à l'autre. Leurs cheveux ont blanchi; leurs idées se sont modifiées sans changer de direction, et après avoir marché tous deux, chacun dans sa ligne, ils se rencontrent, comme les extrêmes se touchent.

Giboyer, dont l'abjection avait été un instant dorée par la prospérité de son maître Vernouillet, est retombé, après la chute de celui-ci, d'abîmes en abîmes. Il a exercé, pour vivre, dans les bas-fonds de la société, une foule de ces professions inconnues de ceux qui ne voient que la surface. Après avoir écrit des pamphlets qui lui ont fait beaucoup d'ennemis, il a été réduit à tenir un bureau de nourrices; pour le moment il cumule à Lyon deux emplois: il est, le jour, ordonnateur des pompes funèbres, et le soir, contrôleur à la porte d'un théâtre. Il est appelé en Amérique par des capitalistes pour prendre la direction d'un nouveau journal, dont la couleur politique lui importe peu, lorsque le marquis d'Auberive le retient à Paris pour remplacer le saint homme de journaliste que la cause monarchique et religieuse vient de perdre. Le démocrate, le socialiste « jusques aux moelles » accepte la rédaction en chef d'une feuille cléricale et devient le chevalier batailleur du droit divin. Il va, suivant l'exemple de son prédécesseur Déodat, « *rouler* le libre penseur, *tomber* le philosophe, jouer de la canne et du bâton devant l'arche..., chanter le *Dies iræ* sur le mirliton. »

Cette désertion des idées qui lui restent chères, cette prostitution de son talent, ont aujourd'hui pour Giboyer une circonstance atténuante qui lui manquait autrefois. Ses anciennes bassesses n'avaient que cette banale excuse:

« Il faut bien que je vive, » à laquelle le grand seigneur aurait pu répondre : « Je n'en vois pas la nécessité. » Il avait bien aussi son vieux père à nourrir, mais c'était moins sous le poids de ce devoir sacré qu'il avait succombé que sous celui de ses fausses idées ou de ses vices. Son nouvel abaissement a pour principale cause un dévouement plus lourd : au milieu de sa vie vagabonde, il a eu d'une maîtresse de passage un fils qu'il a recueilli après la mort de la mère. Il ne l'a pas légalement reconnu, pour ne pas lui infliger un nom souillé; mais il lui a fait donner l'éducation la plus brillante et la plus complète. Il a voulu, lui le martyr de l'instruction qui déclasse, que cet enfant réunît, dans la supériorité de l'instruction, une belle intelligence au cœur le plus pur. Il a « léché la boue sur le chemin de son enfant. » Résigné à sa fange natale, il lui a plu « d'être un fumier et de nourrir un lis. » C'est pour accomplir cette tâche qu'il accepte tous les métiers et reçoit de l'or, même d'une main ennemie, pour servir contre sa propre cause. Dieu nous garde de justifier, sous sa nouvelle forme, le caractère de Giboyer; nous le résumons. Ce mélange d'abjection et d'orgueil, ces délicatesses de sentiment dans une conscience qui ne se croit plus le droit de faire la prude, forment une des combinaisons psychologiques sinon les plus édifiantes, du moins les plus originales.

A un étage plus élevé de la société, le marquis d'Auberive offre une physionomie qui n'est ni moins curieuse ni plus morale. Mêlé activement aux intrigues politiques d'un parti qu'il se bornait autrefois à servir platoniquement par ses ironies contre la bourgeoisie victorieuse, il n'honore pas assez l'humanité pour ne chercher le succès que par des voies honorables. A ses yeux, la fin justifie les moyens, et il met naïvement la corruption au service des choses saintes. C'est lui qui va prendre Giboyer dans son infamie pour lui confier la direction de son noble et pieux journal;

il tournera les griffes et les dents de ce sacripant littéraire contre ses ennemis, sans s'occuper de quel sang ou de quelle boue elles sont encore teintes. Sans scrupule en politique, il n'est guère plus rigide sous le rapport de la religion et de la morale. La religion est à ses yeux l'accessoire naturel de l'aristocratie. C'est un drapeau, c'est un instrument de règne. Avec la foi au droit divin et des prétentions féodales, il il appartient, par un tour d'esprit moqueur, au dix-huitième siècle. Indifférent aux dogmes et aux préceptes de l'Église, il ne veut recourir au prêtre que pour mourir, le plus tard possible; il pratique peu et n'a pas l'air de croire davantage. Sa vie privée a été des plus légères, et il porte gaiement le souvenir de ses fredaines : tuteur d'une jeune fille dont il comble le père légal d'amitiés, il se vante à tous propos d'en être le véritable père. Cynique et frivole, en sa double qualité de vieillard et de grand seigneur, c'est dans sa bouche que M. Émile Augier met ces crudités de langage et ces équivoques peu décentes dont il a toujours cru nécessaire d'émailler une comédie.

Le parti légitimiste dont le marquis d'Auberive est le bras, a pour centre d'intrigue le salon de la baronne Pfeifer, autre personnification des hypocrisies du grand monde. C'est une sainte et grande dame, jeune encore et veuve d'un vieillard, et qui laisse voir discrètement la prétention d'unir à l'austérité d'une dévote la pureté intacte d'une jeune fille. D'une naissance assez obscure que ne paraît pas couvrir suffisamment le titre de noblesse allemande de son premier mari, elle ambitionne un second mariage et un nouveau nom qui puisse ajouter plus de respect à son autorité dans le noble faubourg Saint-Germain. En attendant elle est tout entière à la politique et aux œuvres de charité ou de piété mondaine; elle a son ecclésiastique dans sa voiture; elle est patronnesse de l'œuvre des Petits Chinois, de l'œuvre des Tabernacles; elle est de toutes les dévotions à la mode. Mêlant sans cesse l'intérêt des choses

saintes à ses propres intérêts, elle a le langage à la fois confit et tortueux d'un machiavélisme ascétique ; elle prêche et elle intrigue ; elle édifie et elle séduit ; c'est une diaconesse et une sirène. Ambitieuse et avide de commandement, elle ne séduit que pour asservir ; la politique et la religion ne sont pour elle que des moyens d'influence, et dans un nouveau mari elle entend ne trouver qu'un prête-nom.

Un petit gentilhomme de province que le marquis, son cousin, a appelé pour en faire par adoption l'héritier de son nom et de sa fortune, en le mariant à sa pupille, semble tout à fait propre à servir les desseins de la baronne. Il a un beau titre et un grand nom ; il a été élevé saintement et d'une façon abrutissante par un révérend père de Sainte-Agathe, l'une des lumières de la bonne cause, et dont il répète benoitement le nom à tous propos. Le marquis ne peut reconnaître dans ce sacristain en habit noir, dans ce donneur d'eau bénite en gants blancs, le fils d'une vaillante race : ce rejeton des géants n'est propre qu'à porter le goupillon. Ce noble abâtardi a tous les dehors de l'imbécillité, presque de l'idiotisme, mais il est plus défiant qu'il n'en a l'air. En s'associant aux desseins de son parent le marquis d'Auberive, il n'oublie pas ses propres intérêts ; au milieu de son langage dévot, il ne se montre pas insensible aux séductions de la chair. C'est un composé assez étrange de Tartufe, de Thomas Diafoirus et d'Éliacin.

A côté de l'aristocratie et de ses prétentions d'un autre âge, figure la bourgeoisie avec des aspirations ridicules. M. Maréchal, industriel enrichi, libéral de 1830, et ancien abonné du *Constitutionnel*, est devenu l'associé du parti monarchique et religieux. Traité en ami trop intime par le marquis d'Auberive, qui avait poussé l'intimité plus loin encore avec sa femme, il est fier d'être introduit par lui dans le noble faubourg. La coterie légitimiste aux ordres du marquis et de la baronne a fait de M. Maréchal un député bien pensant ; elle va même en faire un orateur, en le

chargeant de lire ou de réciter à la Chambre le discours-programme du parti. Il faut voir la joie naïve de ce bourgeois du droit divin traité de Cathelineau de l'éloquence, de Vendéen de la tribune. Il faut entendre ce voltairien de la veille débiter pompeusement dans sa bibliothèque, en manière de répétition, des phrases de sermon politique comme celle-ci : « Oui, messieurs, la seule base solide de la société politique, comme de l'ordre moral, c'est la Foi.... Ce qu'il faut enseigner aux enfants, ce ne sont pas les droits de l'homme, ce sont les droits de Dieu. » Il dépasse M. Prudhomme lorsqu'il dit pour son propre compte : « Le chemin des Révolutions est jonché du débris des convenances. » Bonhomme au fond, borné mais sincère dans ses convictions du moment, il se prend lui-même à ses phrases; il trouve irréfutables les arguments dont il est l'écho, et son éloquence d'emprunt irrésistible. Froissé violemment par ses nobles amis qui, au dernier moment, lui enlèvent le discours, il abandonne sans hésiter leur parti, revient à la démocratie, et, trouvant sous sa main un second discours tout fait contre le droit divin, il va combattre à la Chambre les idées légitimistes, avec autant de conviction qu'il en aurait mise à les défendre.

Il faut aussi remarquer, dans cette riche collection de portraits, le fils de Giboyer, le jeune Maximilien, doué de toutes les perfections d'une heureuse nature et d'une éducation exquise, âme élevée, cœur pur, esprit droit, digne enfant de son siècle, dont il accepte sans réserve l'héritage intellectuel et moral, dévoué à la démocratie, au-dessus de laquelle il met pourtant la vérité et la justice.

Signalons encore, dans la maison de M. Maréchal, où Maximilien est entré comme secrétaire, la seconde femme du bourgeois légitimiste. C'est elle qui, se croyant d'une noble naissance, lui a mis en tête toutes ces billevesées aristocratiques. Pendant que M. Maréchal court les comités politiques, elle joue le rôle d'une dame Putiphar platoni-

que auprès des jeunes secrétaires de son mari; mais, au lieu de les retenir par le manteau, elle les exile dans de bons emplois. N'oublions pas enfin la pupille du marquis, née de la première Mme Maréchal, à l'époque des relations que le marquis aime tant à rappeler : c'est une jeune fille élevée sans mère, attristée et mûrie par les conséquences trop fréquentes des seconds mariages, et portant plus de virilité que de grâce dans la vertu.

Les personnages de la pièce une fois présentés, on connaît la pièce elle-même; l'analyse en est inutile. La question est de savoir si le mariage projeté par le marquis entre son petit cousin, le comte d'Outreville, et Mlle Fernande Maréchal, se réalisera. L'ambition de la baronne, que le blason du jeune homme, au champ d'azur et aux trois besants d'or, fait rêver, se jettera à la traverse. D'autre part, une passion pure rapprochera l'un de l'autre la jeune fille et Maximilien, qui s'étaient d'abord rencontrés sans se comprendre. La perspective de l'héritage du marquis pour le comte d'Outreville, l'ambition de la gloire oratoire pour le bourgeois légitimiste, les services rendus par Giboyer à une cause qui n'est pas la sienne, la droiture généreuse des sentiments de Maximilien, la simplicité honnête de Fernande, favoriseront ou contrarieront tour à tour les projets du marquis. A la fin le véritable amour triomphera. M. Maréchal, redevenu bourgeois démocrate, accordera sa fille à son secrétaire, malgré l'illégitimité de sa naissance et l'affreuse réputation de son père. La baronne aura le champ libre pour devenir comtesse, et le marquis, dont Maximilien refuse d'être le fils adoptif, se promet pour consolation d'adopter son petit-fils.

Le mérite littéraire d'une œuvre comme *le Fils de Giboyer* s'efface devant sa portée politique. Toutes les discussions qu'elle a soulevées, — et elles sont vives, nombreuses, interminables, se rapportent au fond, aux idées, non à la forme ou au talent de l'auteur. On songe à peine à

louer l'esprit ou à le contester ; on ne loue, on ne blâme que l'usage qui en est fait. On néglige de s'occuper du relief vigoureux des peintures, des effets dramatiques de certaines scènes ; on est tout à d'autres questions. Les attaques dont la pièce est pleine sont-elles justes ? sont-elles opportunes ? Voilà presque le seul thème de la critique périodique dans les journaux et des conversations littéraires dans les salons.

On s'accorde généralement à regretter que le parti si vigoureusement bafoué par M. Émile Augier ne puisse pas se défendre, du moins par les mêmes armes, et les amis platoniques de la liberté, ceux qui en réclament le plus vivement le régime pour le théâtre, ont blâmé l'auteur d'user d'une liberté privilégiée. M. Émile Augier a fait à ces accusations, dans sa préface, une réponse qui prouve elle-même que toutes ces questions, si étrangères à la littérature, sont celles qui préoccupent le plus l'auteur, le critique et le public. Pour se justifier de frapper sur des vaincus, sur des hommes sans défense, il lui aurait suffi de rappeler comment le prétendu parti impuissant qu'il attaque s'est vengé triomphalement, dix mois plus tôt, sur le drame inoffensif de *Gaëtana*, de l'auteur de *la Question romaine*[1] ; mais c'eût été, de la part de M. Augier, un souvenir dangereux à réveiller, une sorte de défi. Nous dirons dans un instant toute cette bruyante histoire.

Notre tâche est de dégager dans les œuvres littéraires les questions d'art et de morale des questions politiques. Quelle que soit la force ou la faiblesse de ce qu'on appelle les anciens partis, *le Fils de Giboyer* serait une satire in-

1. Ce reproche de frapper sur des vaincus, des gens sans défense, a l'air d'un mot d'ordre ; tant il est fait avec unanimité. C'est le fond d'une très-insolente satire insérée, par M. de Laprade, dans le *Correspondant* de décembre. M. Ém. Augier y a répondu par une lettre rendue publique, non moins blessante pour son confrère qu'une satire. Fâcheux échange de personnalités entre deux poëtes, deux membres de l'Académie française. (Voir les divers journaux, notamment les *Débats* du 2 janvier 1863).

juste et sans portée morale, si elle ne s'attaquait qu'aux ennemis naturels de la Révolution de 1789, à ceux qu'elle a frappés dans leurs dogmes héréditaires, qu'elle a vaincus autant de fois qu'ils ont pu se relever, qu'elle a dépossédés pour jamais de leurs priviléges. On comprend que de tels hommes, tant qu'ils ont foi dans leurs principes, les défendent avec constance, qu'ils n'abdiquent pas dans la défaite, et que, devant les arrêts souverains du présent contre le passé, ils en appellent à l'avenir et espèrent, contre toute espérance, la restauration de leurs antiques droits. Ils sont alors dans leur rôle, et, aux yeux mêmes de leurs adversaires, leur fidélité à leur drapeau les honore. Peut-être M. Émile Augier aurait-il dû jeter au milieu de ses hypocrites de la légitimité et du droit divin un type plus sympathique de cette persévérance chevaleresque. C'est ainsi que Molière ne manquait pas de placer à côté des Célimènes, des Tartufes, des Orgons, d'aimables représentants de la vraie dévotion, de la modération, de la sagesse.

Mais il y a dans *le Fils de Giboyer* d'autres attaques qui lui donnent une conclusion juste et vraie. Ce sont celles que M. Émile Augier dirige contre cette partie ingrate et inintelligente de la bourgeoisie qui, née de la Révolution, tourne contre sa mère toutes les forces qu'elle tient d'elle. Émancipée par le triomphe de l'égalité, elle brûle d'entrer à son tour dans le cercle étroit de l'aristocratie; elle se dévoue, corps et âme à ses anciens maîtres, et se croit suffisamment payée par un noble sourire de ses efforts pour leur rendre une toute-puissance dont le premier usage sera de la renvoyer au comptoir ou au moulin. Le type de M. Maréchal est une variante du Bourgeois-Gentilhomme, accommodée aux mœurs modernes. Il est toujours à propos de flageller les travers amusants et déplorables de cette classe d'hommes qui n'ont tiré de leur élévation que des idées étroites et des sentiments égoïstes, et qui, plus funestes au progrès social que ses ennemis déclarés, le feraient détester pour

les avoir produits. Si le ridicule pouvait guérir quelques-uns des nombreux originaux dont M. Maréchal est la copie, la comédie de M. Émile Augier aurait toute la moralité, toute l'utilité que l'on peut demander à la satire.

Comme œuvre dramatique, elle vaut surtout par les portraits. Nous venons d'en reproduire aussi fidèlement que possible les diverses physionomies. Ressemblants ou non, ils sont tous très-vivants et laissent dans l'esprit une image nette et précise. Ce n'est pas là un mince mérite. Si des figures si habilement dessinées ne doivent pas durer aussi longtemps que les grandes créations de notre ancien théâtre, ce ne sera pas la faute du peintre, mais de ses modèles. Les types de M. Émile Augier personnifient des travers ou des vices humains sous des formes trop éphémères, c'est-à-dire qui tiennent trop peu au passé pour vivre longtemps dans l'avenir. Molière et Beaumarchais lui-même ont eu la bonne fortune de se prendre à des hommes et à des choses qui résumaient des siècles entiers et qui devaient laisser dans l'histoire une profonde trace. L'auteur des *Effrontés* et du *Fils de Giboyer* prend ses modèles dans une société mouvante, née d'hier, qui se transforme d'heure en heure, et où les intérêts des partis et les passions des hommes, dans un changement perpétuel de relations, font et défont des alliances et des coalitions inattendues. Un vieux noble sceptique, un jeune gentilhomme dévot, un bourgeois clérical, peuvent être aussi vrais aujourd'hui qu'ils étaient faux hier et qu'ils seront incompréhensibles demain. Voilà, si l'on considère de haut ou de loin les œuvres du jour, ce qui en constitue fatalement l'infériorité.

Si l'on voulait entrer dans le détail du *Fils de Giboyer*, comme nous l'avons fait depuis quatre ans pour un certain nombres de pièces de M. Émile Augier, on retrouverait à des degrés différents, les mêmes qualités et les mêmes faiblesses : du mouvement, de l'éclat, le don de l'observation, des peintures exactes et vigoureuses, des situations pleines

d'intérêt, des scènes pathétiques; un style vif, incisif, autrefois chatoyant et gracieux, aujourd'hui plutôt sobre et fort, quelquefois d'une trivialité affectée; des mots spirituels, mordants, méchants, volontiers scabreux, presque impudents; dans les faits une certaine pauvreté d'invention, des invraisemblances sensibles, un enchaînement assez lâche des scènes et des actes, des longueurs que, par bonheur, les détails sauvent; ici l'action qui s'engage trop lentement, là un dénoûment qui n'arrive pas assez vite ou qui ne s'arrête pas à propos. En voilà plus qu'il ne faut pour expliquer de grands succès qui n'en donnent pas moins prise à la critique. *Le Fils de Giboyer*, en particulier, pouvait offrir, tout intérêt politique à part, de grands charmes à l'esprit, au cœur de poignantes émotions, à la conscience de singulières incertitudes. Car M. Émile Augier n'est pas un de ces talents profonds et complets qui s'emparent des âmes, les possèdent tout entières et les rendent heureuses de la domination exercée. Il nous domine, mais en nous agitant; il nous éblouit, quelquefois nous éclabousse de son esprit; il nous étonne par la vigueur du trait, la promptitude du mouvement; mais, vaincus plutôt que soumis, nous ne gardons pas de ses œuvres les plus saisissantes cette impression durable et sympathique qui est comme la mémoire de la raison et du cœur satisfaits.

La Comédie-Française offre toujours par ses reprises une suite intéressante de sujets d'études dramatiques. Quelque riche que soit son répertoire ordinaire, elle y jette de temps en temps une variété nouvelle, soit en enlevant à d'autres scènes, en vertu du droit qu'elle a, comme Molière, son patron, de prendre son bien où elle le trouve, les pièces modernes qui ont eu hors de chez elle les meilleurs succès, soit en remettant à l'étude des œuvres remarquables à divers titres, mais négligées pendant un certain laps de temps.

Par un exercice assez rare de cette sorte de droit seigneurial, le premier Théâtre-Français a pris au second, à l'Odéon, la meilleure comédie de M. Ponsard, *l'Honneur et l'Argent*, la plus forte des comédies en vers de ce temps-ci. Cette reprise a eu tous les honneurs et tout l'éclat d'une première représentation (20 janvier 1862)[1]. Montée avec soin et distribuée entre des acteurs supérieurs, en général, à ceux qui avaient créé la pièce (11 mars 1853), l'œuvre de M. Ponsard n'eut point pourtant un succès aussi franc, aussi vif, aussi chaud, que sur le théâtre de la rive gauche. Il manquait à cette nouvelle édition de *l'Honneur et l'Argent* quelques-uns des avantages de la première; il lui manquait cette heureuse qualité ou cet heureux défaut, la jeunesse, qui en relève ou en supplée tant d'autres. Ensuite, malgré tout le talent des nouveaux interprètes, ils n'étaient pas entrés aussi avant, comme on dit, dans la peau de ces personnages, restés, à l'Odéon, comme autant de types. Le milieu n'était plus le même. La société ne s'est pas convertie depuis six ans, il s'en faut, à des sentiments plus désintéressés; elle ne met pas davantage l'honneur au-dessus de l'argent; seulement elle s'est si bien habituée à la souveraineté des écus, que toute protestation a pris l'air d'une déclamation stérile. Nous nous sommes familiarisés avec nos vices, et nous savons presque mauvais gré à la morale de les condamner, à la comédie d'en rire.

Avec la passion de l'argent, l'hypocrisie, ce moyen si commun de succès, était, dans la comédie de M. Ponsard, l'objet de satires qui, perdant chaque jour en nouveauté ce qu'elles gagnent en justesse, auraient besoin d'être relevées par un redoublement de vigueur. Je ne sais pourquoi certains traits, au contraire, en ont été adoucis.

1. Acteurs principaux : *Mercier*, Samson; *Rodolphe*, Got; *Georges*, Delaunay; *le notaire*, Maubant; *un vieux monsieur*, Talbot; *un homme d'État*, Mirecourt; *un capitaliste*, Barré. — *Une vieille fille*, Mmes Nathalie; *Lucile*, Fix; *Laure*, Royer.

Quand l'honnête Rodolphe rappelle à l'opiniâtre M. Mercier les droits de la nature et de la morale, l'ex-libéral, l'ancien abonné du *Constitutionnel*, l'ex-chanteur enthousiaste de Béranger, s'écriait :

Ce monsieur-là n'est pas moral dans ses propos ;
C'est un socialiste !

On lui fait dire aujourd'hui : « C'est un Voltairien. » Ce qui ne rend plus la même idée et n'exprime plus la même terreur. Le passage de *l'Honneur et l'Argent* au Théâtre-Français a prouvé que les portraits peuvent vieillir plus vite que les modèles ; mais c'était un juste hommage rendu au talent de l'auteur et à la portée morale de son œuvre.

Laissons, parmi les reprises, celles du *Mari de la veuve* [1], du *Philosophe sans le savoir* [2], et même de *Turcaret* (1er août) [3], qui intéressent surtout par la distribution des rôles ; mais signalons à part celle de *Psyché*, qui a eu sur le Théâtre-Français tout l'éclat d'une fête (19 août) [4]. Rien ne manquait à cette exhumation, disons mieux, à cette résurrection d'une œuvre si curieuse par la réunion des grands noms qu'elle rapproche dans un genre où on ne s'attendait guère à les rencontrer. *Psyché*, qu'on appelait autrefois une comédie-ballet, est ce que nous appelons maintenant une féerie. Elle a été composée en 1671, à la demande du roi, par Corneille et Molière, avec le concours de Quinault. Lulli en écrivit la musique, qui depuis a été perdue ;

1. Acteurs principaux : MM. Monrose, Worms, Mlle Ém. Dubois.

2. Acteurs principaux : *Vanderck*, Geffroy ; *Vanderck fils*, Worms ; *Victorine*, Mlle Ém. Dubois.

3. Acteurs principaux ; *Turcaret*, Talbot ; *Frontin*, Monrose ; *le marquis*, Leroux. — *La baronne*, Mmes Judith ; *Marine*, Pauline Granger ; *Lisette*, Bonval ; *Mme Turcaret*, Jouassin.

4. Acteurs principaux : *Le Roi*, Maubant ; *Jupiter*, Chéri ; *Cléomène*, Worms ; *le Fleuve*, Verdellet. — *L'Amour*, Mmes Fix ; *Psyché*, Favart ; *Vénus*, Devoyod ; *Zéphir*, Didier ; *Cydipe*, Ponsin ; *Aglaure*, Tordeus.

la partition de *Psyché* qui figure parmi les œuvres de Lulli est celle d'un opéra arrangé d'après la tragi-comédie primitive par Thomas Corneille et Fontenelle. Cet opéra se jouait à l'Académie royale de musique, pour faire concurrence à la pièce du Théâtre-Français.

Psyché n'avait pas été reprise depuis l'année 1703, où elle avait été jouée avec un grand succès. Aujourd'hui que les ballets et les pièces à grand spectacle déploient tant de pompes, il était difficile que la comédie-ballet de Corneille et de Molière rivalisât de séductions pour les oreilles ou pour les yeux avec les nouvelles créations de l'Opéra et du Cirque. Ce qui devait plaire surtout aux habitués du Théâtre-Français, ce n'était point le luxe inusité des décors, ni la musique habilement substituée par M. J. Cohen à la musique perdue de Lulli, ni les chœurs exécutés avec tant de goût par les élèves du Conservatoire; c'était l'œuvre même de deux grands génies qui ont laissé chacun sa marque propre dans un ordre de composition en apparence indigne de leur génie. C'était une satisfaction délicate et savante que de noter pour ainsi dire au passage une grande pensée, un sentiment délicat, un trait de style, et de se dire : Ceci est peut-être de Quinault, mais cela est à coup sûr de Molière, cela de Corneille. Si la Comédie-Française ressuscitait ainsi le passé aux dépens du présent, si les reprises excluaient les créations, on aurait le droit de se plaindre; mais quand elle fait tout marcher de front, quand les vivants trouvent place à son foyer à côté des illustres morts, qui pourrait lui reprocher de tirer d'un injuste oubli les plus vieilles œuvres, et de faire pour les amateurs raffinés de la littérature ce que fait le Conservatoire pour ceux de la musique? La reprise de *Psyché* est un sacrifice à la muse du dilettantisme littéraire.

3

Odéon : *Gaëtana; Vente au profit des Pauvres; la Dernière idole; la Jeunesse de Grammont; Diane de Valneuil; les Deux Lièvres; le Paradis trouvé; le Marquis Harpagon; le Mariage de Vadé; le Doyen de Saint-Patrick; Niobé;* etc. Reprises : *le Comte de Boursoufle; les Parisiens; Misanthropie et Repentir*, etc.

Pendant tout le cours de 1862, le théâtre de l'Odéon ne s'est pas départi de sa fécondité ordinaire; mais elle est restée assez stérile. Il a inauguré l'année par une œuvre qui a fait beaucoup trop de bruit, et l'a continuée par des œuvres qui en ont fait trop peu. La première pièce de ce théâtre, *Gaëtana*, drame en cinq actes de M. Edmond About (6 janvier), restera longtemps comme un souvenir des plus violents orages qui aient été soulevés au théâtre contre la p onne même d'un auteur. Ce n'est point en effet le dı ɹe même de *Gaëtana*, qui a été jugé, condamné, exécuté, pendant quatre soirées de suite, au milieu des manifestations les plus tumultueuses; c'est l'homme lui-même, c'est le littérateur trop heureux à qui les succès du romancier et du causeur, portés avec trop peu de modestie, ont fait des inimitiés nombreuses; c'est le pamphlétaire téméraire qui avait osé poursuivre de ses attaques aussi importunes que légères des partis religieux et politiques qui ne pardonnent pas. Aussi l'échec d'une simple pièce de théâtre a-t-il pris les proportions d'un événement public; il s'est compliqué des démonstrations de la rue. La question de *Gaëtana* a donné lieu, comme les grandes questions politiques, à la publication de diverses brochures, dont l'une résumait le débat avec une impartialité dont nous ne craignons pas de nous porter garant [1]. Son auteur

1. En voici le titre : *M. About et la Jeunesse des Écoles, ou Deux mots sur l'Échauffourée du 6 janvier* 1862, par un «Voisin de l'Odéon.»

nous touche d'assez près pour que nous nous croyions autorisé à en reproduire ici quelques pages. Voici d'abord le tableau des ennemis qui, grâce au concours de la jeunesse des Écoles, ont fait rendre à M. About de si rudes comptes.

Les ennemis de M. About sont de deux sortes : les ennemis personnels et les ennemis politiques.

Les premiers appartiennent, en général, à la littérature. Dieu me garde de me placer entre M. About et eux, entre les méchancetés étourdies de l'un et les traits imprégnés de fiel des autres. Dieu me garde de me prononcer entre les fidèles de M. de Villemessant et son ancien collaborateur le vicomte V. de Quevilly. Il m'est avis que les gens de lettres feraient mieux de laver leur linge sale en famille que de donner en spectacle au public ces échanges d'injures. Mais sans tous ces petits commérages plus ou moins scandaleux, le *Figaro* aurait depuis longtemps fermé sa porte, et le « bon jeune homme » n'en aurait pas eu si long à écrire à sa cousine Madeleine.

Si j'étais l'ami de M. About, dont je connais plus les écrits que la personne, j'expliquerais toutes les haines intimes dont il est l'objet, à son plus grand honneur; je dirais que son talent, que ses succès rapides, la place qu'il s'est faite dans la littérature contemporaine, ont excité la jalousie, effrayé les coteries, armé les cabales. Je n'ai pas assez bonne opinion de la nature humaine, en général, pour croire que l'envie soit absolument étrangère aux démêlés littéraires; mais on peut supposer aussi que M. About a donné plus d'une fois prise à de justes ressentiments; qu'il a sacrifié plus d'une fois le droit, le devoir, les convenances au plaisir de faire un bon mot. Une seule chose m'étonne, c'est que ce soit le *Figaro* qui lui reproche le plus amèrement ses malices, lui qui les a accueillies, provoquées, payées, et en a tiré bénéfice.

Évidemment, ce ne sont pas les inimitiés personnelles, acquises à M. About en littérature, qui ont soulevé la jeunesse des Écoles contre l'auteur de *Gaëtana.*

Voyons donc les inimitiés politiques.

Entre les partis que nos révolutions ont tour à tour portés au pouvoir ou tournés contre lui, en est-il un qui puisse comp-

Dentu, in-8; 32 pages. Elle a pour épigraphe ce mot un peu altéré de Paul-Louis : « Les *Dévots* te tueront. »

ter dans M. About un ami à toute épreuve, un défenseur dévoué? L'avenir le dira; mais le passé nous montre en lui l'adversaire persévérant de deux ennemis irréconciliables de la Révolution française : le parti légitimiste et le parti clérical.

M. About serait peut-être embarrassé de dire, dans une profession de foi, ce qu'il veut et ce qu'il voudra en politique; il est facile de voir ce qu'il ne veut pas, ce qu'il n'a jamais voulu, ce que sans doute il ne voudra jamais. Plus ou moins indifférent aux dogmes du catéchisme politique, sa vie a jusqu'ici une unité négative remarquable. M. About a nié avec plus de retentissement que personne le droit divin, la religion d'État, le pouvoir temporel naissant du spirituel, l'intolérance d'un culte dominant, toutes ces traditions de religion politique ou de politique religieuse que 1789 a balayées du sol français, mais dont la réaction contre-révolutionnaire nous ramène de temps en temps la menace et le fantôme.

M. About a cherché la contre-révolution, pour se mesurer avec elle, partout où elle triomphe ou semble triompher. Il la combat à sa manière, avec les armes légères de son esprit, la raillerie, le sarcasme, la bouffonnerie au besoin; il ne dédaigne pas la double autorité des faits et du bon sens; il s'attache à lui donner cours sous la forme la plus accessible à la frivolité française. Les amis de M. About ont eu le tort de le proclamer trop tôt l'héritier de Voltaire; mais l'empressement de quelques-uns à le reconnaître pour tel prouve que le philosophe de Ferney a besoin même aujourd'hui d'un successeur et que « les fils de Voltaire » comme on disait autrefois, ont encore des combats à livrer et des conquêtes à défendre.

Aussi quel concert de haines et de colères contre M. About dans le camp des « fils des croisés! » Cet écrivain si léger, si frivole, est leur plus redoutable ennemi ; il surveille leurs mouvements, il les dénonce; il démasque leurs batteries, il jette le cri d'alarme à chacune de leurs manœuvres contre les institutions nées de l'esprit moderne. C'est la sentinelle avancée et comme perdue de tous les corps d'armée qui forment le parti libéral. Sa voix aiguë et stridente pénètre dans toutes les oreilles et empêche les moins vigilants de s'endormir. Les gros livres des philosophes et les protocoles secrets des diplomates enterrent les questions politiques et religieuses; les feuilles volantes du pamphlétaire les emportent à travers l'espace et les font circuler, vives et brûlantes, partout où il y a un souffle de libre pensée.

L'auteur de la même brochure décrit ainsi les violences organisées contre *Gaëtana*, en mettant celles de la première soirée au compte d'une simple cabale littéraire.

Quelles tempêtes pendant trois jours! quelles agitations! quels sifflets! quels cris! Les exclamations éclatent dès la première scène; les interruptions s'appellent et se répondent d'un bout de la salle à l'autre; quelques coups de sifflet se placent bien ou mal au milieu du jeu des acteurs; puis, la toile baissée, un sifflement continu remplit les entr'actes. Quelques spectateurs font observer qu'une telle manière d'accueillir une pièce n'est pas de la critique; les agents de l'autorité la considèrent comme un désordre qu'ils menacent de réprimer. On leur répond par le fameux vers :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Sans doute vous achetez à la porte le droit de siffler, mais vous y souscrivez aussi l'engagement d'entendre.

Entendre est le devoir du juge. Il s'agit bien ici de jugement! il s'agit d'exécuter l'arrêt porté contre M. About par de petites rivalités ou par de grosses haines. J'entends les plus ardents crier autour de moi : « Nous ne sommes pas ici pour écouter; nous sommes ici pour siffler.... Ce n'est pas la pièce que nous sifflons, c'est l'auteur. A bas l'auteur! »

Cependant la pièce marche à travers le feu des interruptions, et grâce à l'héroïsme des acteurs, elle arrive cahin caha jusqu'au dernier acte. Au milieu des cris et des sifflets qui redoublent, un des artistes vient jeter au public le seul nom de M. About. L'auteur de *Gaëtana* a pourtant un collaborateur avoué, M. de Najac; mais en présence des orages amoncelés, M. About n'a voulu livrer qu'un nom et qu'une tête aux rancunes de toutes couleurs et de toute provenance déchaînées contre lui.

Les colères des gens de lettres, faciles à exciter, s'apaisent aussi le plus facilement. Ils aiment à s'égratigner, ils ne veulent pas la mort les uns des autres; dans leurs duels, ils se contentent du premier sang. Je ne doute donc pas que cette bruyante soirée n'ait paru aux confrères de M. About une expiation suffisante de la plupart de ses torts littéraires; après ce supplice prémédité de quatre heures de sifflets, les cabales qui n'en voulaient qu'à l'auteur, avaient abandonné *Gaëtana* à son

malheureux sort, c'est-à-dire à la férule des critiques et à la froideur d'un public pour lequel les drames du boulevard ne sont pas faits. Déjà même le plus farouche des adversaires de M. About, le *Figaro*, confus apparemment de la part qu'il a prise à cette oppression violente d'un homme de lettres, semble ramené à des sentiments meilleurs, et il publie de la pièce écrasée un compte rendu remarquable d'impartialité.

La seconde et la troisième représentation de *Gaëtana* mirent M. About aux prises avec d'autres ennemis. Notre brochure montre à l'œuvre les haines politiques, plus tenaces que les inimitiés littéraires, surtout lorsqu'elles sont doublées de rancunes religieuses.

.... La salle n'était plus envahie par les mêmes « travailleurs », comme quelques-uns s'appelaient eux-mêmes la veille. Ce n'était plus une cabale littéraire, c'était la manifestation d'un parti.... Il était facile d'en juger par les exclamations que soulevait chaque phrase de la pièce. Aux premiers mots d'amour, j'entends crier à l'inconvenance. L'auteur fait dire à un vieillard jaloux que les amoureux d'aujourd'hui ne partent pas sur un baiser paternel; on lui riposte de la salle : « Vous insultez la jeunesse! » Que la passion grandisse et lutte contre le devoir : c'est de l'immoralité. L'invention d'un personnage à la fois dépravé et comique est une monstruosité, et chacune de ses boutades est un scandale.

.... Les ennemis que M. About s'est faits dans le parti de la contre-révolution, ne se démasquaient pas seulement par les récriminations de la pruderie contre les habitudes de langage et toutes les traditions des mœurs dramatiques; ils se faisaient connaître encore en rappelant leurs griefs contre l'auteur de *la Question romaine*. J'ai entendu plus de dix fois ces mots de « question romaine », au milieu des plus vives interpellations. Il n'y avait pas dans la pièce une seule allusion au pouvoir temporel; mais la scène se passe en Italie : la question romaine! Un amoureux contrarié dans ses vues, court s'engager dans l'armée de l'indépendance italienne : encore la question romaine! Un bravo napolitain parle des démêlés des lazzaroni avec la police du roi : toujours la question romaine! C'est un personnage plaisamment odieux ou odieusement plaisant que ce bravo, cet échappé du bagne, qui ne connaît la loi, les gens de

justice, le bourreau même, que pour leur rire au nez ; à mesure que son caractère se développait on entendait murmurer : « Voyez-vous les types que l'auteur a vus en Italie ! c'est au bagne qu'il va chercher ses modèles ! »

L'étouffement complet de *Gaëtana* a été l'œuvre de l'intervention irréfléchie peut-être, mais toute-puissante de la jeunesse des Écoles, à laquelle s'adresse particulièrement l'auteur de la brochure.

Voilà donc, après la soirée des sifflets, qu'il faut porter au compte des ennemis littéraires, les critiques et les protestations qui se produisent dans les rangs des ennemis politiques contre le drame de *Gaëtana*. Les sifflets qui s'adressaient à un confrère trop malicieux pour être beaucoup aimé, s'arrêtaient déjà de guerre lasse. M. About aurait fini aussi par avoir raison de la manifestation contre-révolutionnaire, sans l'intervention inattendue de la jeunesse des Écoles. Une armée d'étudiants vient de jouer à l'Odéon la même partie que les Prussiens de Blücher dans la plaine de Mont-Saint-Jean ; ils ont fait d'une bataille acharnée une déroute complète. Qu'ils soient fiers de leur facile victoire ! Ils ont trouvé le moyen de prononcer en dernier ressort sur une œuvre dramatique : c'est d'empêcher de l'entendre. Procédé bien fait pour plaire aux partis intolérants, car il est renouvelé de leur ancien usage de faire détruire les livres de leurs ennemis par la main du bourreau. Quelle gloire d'étouffer sous les éclats de mille voix la voix d'un seul homme, de venger les injures d'un parti qui n'avait pas encore eu l'appui de la jeunesse, de se faire l'exécuteur des hautes-œuvres de la contre-révolution !

Mais il nous faut bien parler du sujet et du mérite littéraire de *Gaëtana*, quoique l'un et l'autre aient été assez étrangers à tout le bruit qui s'est fait autour du drame de M. About. Nous nous en rapporterons encore sur ce point au même document.

Je ne parlerai guère, dit l'auteur de notre brochure, de la pièce que ces serviteurs inattendus de la bonne cause ont refusé d'entendre. Les trois premières représentations l'ont fait connaître à cinq ou six mille spectateurs, et le compte rendu

en est partout. Le grand malheur de l'auteur de *Gaëtana* n'est pas d'être tombé, mais d'être tombé avec une œuvre ordinaire ce serait une consolation d'être sifflé pour un ouvrage capital : l'avenir pourrait du moins vous venger. *Gaëtana* est un drame en cinq actes et en prose, comme tant d'autres, mieux écrit que la plupart des drames du boulevard, mais inférieur à beaucoup par le maniement des grandes émotions populaires. Son sujet, rajeuni par une invention empruntée à une nouvelle de Charles de Bernard, *l'Innocence d'un forçat*, est en lui-même bien commun. C'est l'histoire combinée de l'Arnolphe de Molière et de la Barbe-Bleue des *Contes de Perrault*. Elle a pour conclusion expresse cette moralité, mise sous une forme si populaire par une célèbre complainte : « A jeune femme il faut jeune mari ».

Quelques fortes scènes, des coups de théâtre nouveaux ou renouvelés avec bonheur; des dialogues languissants, une exposition trop longue, de petits moyens de comédie ayant des suites tragiques, et un dénoûment sans intérêt après des péripéties violentes; parmi des personnages plus ou moins communs, une physionomie singulièrement originale ; enfin, pour principal mérite, un style vif, nerveux, coloré, semé parfois de paillettes trop brillantes : telle est l'impression que laissèrent aux juges indépendants les premières représentations de ce drame inégal.

Il n'y avait rien dans *Gaëtana* qui pût exciter tant de passion pour ou contre les auteurs; aucun principe nouveau qui fût le digne objet d'une bataille; point de question d'art, ou de méthode qui mît aux prises deux partis, deux écoles. M. About ne prouvait rien, si ce n'est qu'un homme de talent peut encore réussir à moitié dans les genres qui conviennent le moins à sa nature. La critique et le public intelligent n'avaient qu'une leçon à donner à l'auteur, celle que M. Paul de Saint-Victor exprime finement ainsi : « La corde pathétique manque à son violon léger et moqueur; elle ne rend pas sous son doigt. » Mais, pour l'arracher aux lourdes machines du mélodrame et le rendre à la plume vive et légère du causeur et du romancier, il n'était pas besoin de ces violences inouïes que le renfort de la jeunesse des Écoles est venu jeter au milieu des manifestations politiques et religieuses d'un parti.

Quelle conclusion faut-il tirer de l'affaire de *Gaëtana*? Voici celle que nous exprimions sous forme de conseil à M. About, à la suite de tout ce qui précède.

M. About a une revanche à prendre. Il faut que par une œuvre sérieuse, il nous convie, âge mûr et jeunesse, à une vraie bataille pour une idée juste, pour une cause sympathique. Qu'il laisse là le drame de boulevard et le vaudeville en collaboration qui ne manqueront pas de pourvoyeurs, et, s'il peut dépouiller un caractère jusqu'ici trop personnel pour le théâtre, qu'il essaye de la comédie littéraire, morale, politique même. Qu'il jette dans deux ou trois actes quelqu'une de ces libres satires qu'il met si bien en causeries ou en pamphlets. Les travers, les abus, les vices, les hypocrisies ne manquent pas : qu'il les attaque de front. Alors la jeunesse et la portion encore libérale du pays pourront siffler ou applaudir en connaissance de cause; et en jugeant l'œuvre et l'auteur on se jugera soi-même.

La revanche de M. About, c'est M. Émile Augier qui l'a prise, dix mois plus tard. Le Théâtre-Français a gagné, en l'engageant mieux, la partie perdue à l'Odéon. Le succès tout-puissant du *Fils de Giboyer* a fait cruellement expier au même parti politique et religieux sa victoire à la fois violente et sournoise contre l'auteur de *Gaëtana.*

Le drame de M. About fait son tour de France au milieu de la curiosité et de l'agitation universelles. Applaudi dans deux ou trois villes, où le parti clérical est moins puissant, il est partout ailleurs écrasé sous les mêmes violences qu'à Paris; le Grand-Théâtre de Lyon surtout, donne la réplique à celui de l'Odéon, et, pendant près d'un mois, la *Revue et Gazette des Théâtres*, ce moniteur officiel du monde dramatique contient parmi ses extraits de journaux de province des variantes de la nouvelle suivante :

« On lit dans le *Salut public* de Lyon :

« La première représentation de *Gaëtana* a eu lieu samedi soir au Grand-Théâtre, au milieu d'un tumulte épouvantable.

« Ce tumulte était non-seulement prévu par les gens qui sont au fait des choses du théâtre, mais annoncé par la rumeur publique, etc.[1] »

1. *Revue et Gazette des théâtres*, n° du 30 janvier 1862.

La correspondance particulière du même journal donnait des détails tout à fait caractéristiques :

« Dès six heures du soir une foule nombreuse, divisée en trois queues imposantes, se pressait aux abords du Grand-Théâtre. Toutes les places des stalles de parquet et de premières avaient été retenues à l'avance. Les amateurs, moins prévoyants, avaient dû attendre leur tour pour s'arracher quelques billets de secondes, troisièmes ou de parterre. A sept heures et demie, lorsque nous sommes parvenu à pénétrer dans l'intérieur, la salle était comble. Le public masculin affluait; les dames, plus timides que les Sabines de l'antiquité, n'avaient pas voulu se trouver dans la mêlée.

« A première vue, nous avons pu nous rendre compte de l'animation générale. Au milieu du petit nombre des habitués, on remarquait un public étranger au théâtre, un public auquel la piété défend la fréquentation de lieux infects comme les spectacles, mais qui pour cette soirée, avait probablement obtenu force dispenses et indulgences, afin d'aller *tomber* l'infâme auteur de la *Question romaine.* »

Tandis que *Gaëtana* recevait dans nos départements et dans quelques régions limitrophes un tel accueil, la direction de l'Odéon, privée d'une pièce sur laquelle elle avait compté pour son hiver, s'agite dans le vide d'une pénurie imprévue. Point d'œuvres considérables en préparation. On reprend les drames qui ont fait leur temps : *les Vacances du docteur*, *l'Institutrice;* on retourne un peu plus fréquemment à l'ancien répertoire, on essaye de la tragédie et de tragédiennes nouvelles. En attendant un nouveau drame en cinq actes, on en cherche la monnaie dans de petites pièces. MM. About et de Najac avaient écrit, aussi en collaboration une petite comédie destinée à accompagner leur *Gaëtana :* c'est *la Vente au profit des pauvres* (15 janvier)[1]. Cette gracieuse bluette qui contenait plus d'un trait satirique contre le noble faubourg et ses œuvres pies, fut an-

1. Acteurs principaux : MM. Mark, Delille; Mmes Debay, A. Mollo.

noncée sous le seul nom de M. de Najac : celui de M. About était devenu trop terrible.

Une vieille nouveauté est offerte ensuite à notre curiosité : c'est *le Comte de Boursoufle*, comédie en trois actes et en prose de Voltaire (28 janvier)[1]. Annoncée comme une comédie inédite et publiée comme telle, par inadvertance, dans un recueil d'œuvres posthumes de Voltaire, cette pièce était connue depuis longtemps sous divers titres, notamment sous celui de *l'Échange* ou *Quand est-ce que je me marie?* Elle avait été jouée sur plusieurs théâtres de société et, pour la première fois, sous le titre même de *comte de Boursoufle*, au château de Cirey, en 1734, chez la marquise du Chatelet. Voltaire y faisait un rôle. Elle fut représentée sur un théâtre public, celui de la Comédie-Italienne, en 1761, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Quand est-ce qu'on me marie?* sous-titre ordinaire de *l'Échange*. L'éditeur Touquet l'imprima à part, sous le titre de *Comte de Boursoufle*, en y ajoutant ce sous-titre : *les Agréments du droit d'aînesse*, pour lui donner, en 1826, l'actualité d'une satire contre le projet de loi tendant à rétablir ce droit. *L'Échange* ou *le Comte de Boursoufle* figure à sa date et à sa place, sous un titre ou l'autre, dans la plupart des éditions des *Œuvres complètes* de Voltaire. C'est là que nos lecteurs trouveront cette variante bouffonne de l'histoire d'Esaü, qui substitue le cadet à l'aîné pour la possession d'une riche et jolie femme. Tout ce que nous avons à dire, c'est que l'Odéon avait monté cette pièce avec un soin particulier et que les acteurs la jouaient avec beaucoup de verve et d'entrain.

De nos jours les extrêmes se recherchent. A la comédie

1. Acteurs principaux : *De la Cochonnière*, Saint-Léon ; *de Boursoufle*, Thiron ; *Maraudin*, Romainville ; *Pasquin*, Roger. — *Mme Barba*, Mmes Beuzeville ; *Mlle de la Cochonnière*, Delahaye.

de Voltaire, gaie jusqu'à la polissonnerie, succède un drame confit de sensiblerie et de religiosité, *la Dernière idole*, en un acte et en prose, de MM. Ernest Lépine et Alphonse Daudet (4 février 1862)[1]. Une femme jeune encore, modèle de pieté et de dévouement envers un vieux mari, s'est rendue coupable d'une faute dont elle porte le remords depuis huit ans. Le mari apprend à la fois, par une révélation tardive le déshonneur de sa femme et la mort de son amant, jeune homme qu'il avait lui-même accueilli et aimé comme un fils. Ses derniers jours, que la confiance dans l'affection pure de sa femme embellissait, sont à jamais empoisonnés ; le désespoir et la honte sont entrés dans sa maison. Le pardon et la consolation y seront ramenés par la foi et la prière.

Je ne blâme point l'idée mère de ce drame intime, ni la mise en action de l'influence de la religion sur les âmes; mais ce qu'on ne peut trop blâmer, c'est l'expansion d'une sensibilité fausse qui prête le langage d'une piété tendre à un homme qui n'en a ni les allures ni la pratique; c'est cette imagination fourvoyée dans le monde des choses saintes et qui n'en rapporte que des idées raffinées, des images prétentieuses, et des préciosités de langage. Le succès de *la Dernière Idole* n'en a pas moins été incontestable. Il fait, à nos yeux, la critique du public plutôt que l'éloge des auteurs. Le goût du faux est, dans ces temps-ci, l'encouragement des talents ingénieux.

Le même jour, *la Jeunesse de Grammont*, comédie en un acte de M. Jules de Prémaray (4 février)[2], mettait une fois de plus en action des souvenirs littéraires que Dorat jadis (1778) et plus tard Mme Sophie Gay (1822) avaient déjà portés sur la scène de la Comédie-Française.

1. Acteurs principaux : *Ambroise*, Tisserant. — *Mme Ambroise*, Mlle Rousseil.

2. Acteurs principaux : *le marquis*, Rey; *Matta*, Mark. — *La marquise*, Mmes Debay; *Mlle de Saint-Germain*, A. Mollo.

Le drame don tl'Odéon a besoin de donner de temps en temps quelques spécimens, reparaît enfin avec *Diane de Valneuil*, en 5 actes et en prose, de M. Ch. de Courcy (8 mars)[1]. La terreur que ce genre de spectacle réclame ne se trouve pas ici dans le dénoûment, qui se résume, comme celui d'une comédie, par un mariage et le bonheur parfait de ses héros; mais elle règne dans presque tout le cours de la pièce que domine un secret menaçant. Un jeune médecin, dépositaire d'une correspondance très-compromettante pour une jeune fille du grand monde, est appelé à donner ses soins à une jeune, belle, noble et riche héritière. Il en devient amoureux; il la guérit et le père la lui offre en mariage. La jeune fille, croyant d'abord, comme l'héroïne du *Roman d'un jeune homme pauvre*, que le médecin n'aspire qu'à sa fortune, le repousse, quoiqu'elle l'aime elle-même. Convaincue plus tard de son désintéressement, elle lui accorde avec bonheur sa main. La cérémonie du mariage civil réserve à l'époux une révélation horrible : il reconnaît dans la signature de sa femme, l'écriture de la jeune fille dont il possède les lettres. En même temps, revient d'Amérique un de ses plus chers amis d'enfance qui lui avait eu ces lettres entre les mains. Il ne songe qu'à se venger sur cet ami, qui se trouve parfaitement innocent. Les lettres, moins coupables au fond qu'elles n'en avaient l'air, n'avaient été qu'une étourderie de pensionnaire, et l'ami soupçonné avait tué en duel, aux États-Unis, le misérable à qui elles avaient été écrites et qui en voulait faire un infâme marché. Tout s'est donc passé pour le mieux, et la sécurité la plus grande régnera, grâce à l'amitié, sur l'heureux ménage. Pour arriver à ce dénoûment à surprises, on passe par toutes les émotions que réclame, ainsi que nous l'avons dit, le genre sombre du drame. Elles

1. Principaux acteurs : *Julien de Blézieux*, Thiron; *Jacques le Noël*, Ribes. — *Diane*, Mmes Thuillier; *Gabrielle*, Delahaye.

sont offertes aux spectateurs avec cette habileté, que la pratique de ces sortes de procédés fait promptement acquérir à un homme de talent.

Une petite comédie en un acte et en vers, *les Deux lièvres* de M. Lesguillon (21 mars)[1], représente à elle seule avant les vacances de l'Odéon, la poésie qui prend ordinairement plus de place à ce théâtre. Les deux lièvres en question sont deux jeunes filles, deux sœurs auxquelles un poëte d'un âge mur fait en même temps la cour. Chacune d'elles a son amoureux qui obtient sa main. Leur père, grand chasseur, court aussi de son côté deux vrais lièvres qui sont tués chacun par un des amoureux des jeunes filles. Chasseur et poëte ont eu le double tort de courir deux lièvres à la fois. C'est ainsi qu'un vieux proverbe trouve en vers faciles et agréables une preuve de plus.

La poésie et la prose ont concouru à la réouverture du théâtre, au 1er septembre. La poésie a inspiré à MM. Éd. Fournier et J. Mercier une comédie en un acte, *le Paradis trouvé*[2], qui est, suivant une mode renaissante, la mise en scène d'un souvenir littéraire. Le héros est le poëte Milton, qui écrit son *Paradis perdu*, en rêvant à une belle inconnue que de grandes distances de rang et de naissance séparent de lui. Il la retrouve chez lui, à son foyer, sous le déguisement d'une servante qu'elle a pris, par dévoûment, pour veiller sur le poëte menacé par de puissants ennemis. Cet amour si sublime, voilà le Paradis trouvé. Milton le reconnaît et s'écrie :

Ingrat! et je faisais le Paradis perdu!

1. Acteurs principaux : *Saint-Ange*, Saint-Léon; *Brémont*, Emmanuel. — *Louise*, Mmes A. Mollo; *Clotilde*, Dambricourt.
2. Auteurs principaux : MM. Ludovik, Marck, Riga; Mlle Dambricourt.

Un vrai sentiment poétique, des situations intéressantes, des idées gracieuses, faisaient du *Paradis trouvé* un charmant lever de rideau. Acteurs et directeur ont obtenu tout le succès que la poésie peut encore se promettre dans des conditions si modestes.

La grande pièce de réouverture est une comédie en quatre actes et en prose de M. Raymond Deslandes, *le Marquis Harpagon* [1], comédie un peu taillée sur le patron d'un drame. Comme dans la comédie *le Gentilhomme pauvre*, tirée, l'année dernière, d'un roman de M. H. Conscience, pour le théâtre du Gymnase, nous avons sous les yeux u faux avare, grand seigneur ruiné, mais trop fier pour avouer sa ruine; il aime mieux faire rire de lui par un prétendu travers que de se faire plaindre pour une misère qui marquerait un commencement de décadence. Il n'est pas de sordides économies qu'il ne fasse sur toutes choses; il rendrait des points à l'avare de Molière, dont il semble d'abord n'être que la copie. Il ne se relâche un peu de sa ladrerie que pour sa fille qui se prête d'ailleurs de son mieux à sa manie. La jeune enfant inspire de l'amour au fils d'un industriel enrichi, devenu acquéreur d'une terre voisine. Malgré la distance des rangs, le vieux marquis consent au mariage, à la condition qu'il ne dotera pas sa fille. L'industriel qui croit, comme tout le monde, son voisin aussi riche qu'avare, s'obstine à réclamer une dot, si mince fût-elle. Le refus constant du marquis à promettre ce qu'il lui serait impossible de donner, passe pour un entêtement insultant, et tout est rompu. On apprend alors la pauvreté réelle du grand seigneur et qu'elle a une noble cause : il s'est ruiné volontairement pour sauver, en couvrant les fautes d'un frère, l'honneur de sa famille. Cepen-

1. Acteurs principaux : *le marquis*, Tisserant; *Térence*, Thiron; *Richon*, Romainville. — *Valentine*, Mmes Anaïs Mozé; *Mme Richon*, Delahaye; *Joliette*, Enjalbert.

dant l'industriel, blessé dans son amour-propre et dans son amour pour son fils, se prépare à se venger du marquis, en le poursuivant à outrance pour un billet non payé qui est tombé entre ses mains, lorsque tout à coup la vérité lui est révélée. On se réconcilie, et les enfants des deux familles, unissant l'ancienne noblesse et la bourgeoisie nouvelle, font rayonner autour d'eux leur propre bonheur.

Malgré ce que *le Marquis Harpagon* perdait, sous le rapport de l'originalité, au double souvenir de Molière et de M. Henri Conscience, la pièce méritait de réussir, comme elle l'a fait, par l'esprit, les mots heureux, le soin du style, le relief de quelques types accessoires et la force de plusieurs situations.

Les pièces tirées de souvenirs littéraires semblaient être, cette année, à l'ordre du jour. Voici la troisième accueillie à l'Odéon, et la plus importante : *le Mariage de Vadé*, comédie en trois actes et en vers, avec prologue de MM. A. Rolland et J. du Boys (8 octobre)[1]. C'est un sujet un peu scabreux, pour le théâtre, qu'une aventure de Vadé par le temps de pruderie qui court. Les auteurs appellent celle qu'ils ont mise en action « le mariage de Vadé; » mais Vadé n'a pas connu ce grand mot ni cette grave chose. L'auteur du *Catéchisme poissard* n'a eu, même à la Halle, que des passions de fantaisie, et n'a jamais accepté de lien assez fort pour gêner sa liberté. Un caprice, un peu plus durable que les autres peut-être, fait le fond de la joyeuse comédie dont il est le héros; il a pour objet une charmante écaillère que le poëte oublie un instant pour une grande dame jalouse de connaître le fameux poëte des halles. La marquise est venue le chercher au milieu de son royaume et de son peuple aviné, au risque de se faire *engueuler*, ce qui ne

1. Acteurs principaux : *Vadé*, Thiron ; *Vanloo*, Rey ; *de Montagnac*, Ludovic. — *Mme de Beaupré*, Mmes Debay ; *Nicolle*, Delahaye.

manque pas. Pendant que Vadé s'éprend de la belle dame, l'amant de celle-ci courtise Nicolle. A la suite d'un bal travesti où Vadé, affublé d'un costume de cour, fait triste figure et où Nicolle est charmante sous un déguisement de marquise, chacun revient à sa maîtresse, le marquis à la grande dame, le poëte poissard à la jolie écaillère et à ses chansons.

Rien de leste, de vif, de franc comme la comédie toute littéraire, quoiqu'un peu gauloise, de MM. Rolland et du Boys. Il y avait longtemps que la poésie légère n'avait eu à l'Odéon un succès aussi complet, et c'était justice.

C'est encore à l'histoire littéraire qu'est empruntée la dernière grande pièce de ce théâtre, et cette fois c'est un drame, *le Doyen de Saint-Patrick*, en cinq actes et en prose, par MM. L. de Wailly et L. Ulbach (20 novembre)[1]. Il s'agit du docteur Jonathan Swift, l'auteur de l'immortel *Gulliver* et des fameuses *Lettres du drapier*, de cet écrivain dont les satires et les contes ont tour à tour passionné les compatriotes et amusé les enfants et les hommes de tous les pays. Déjà au seuil de la vieillesse, fatigué de la lutte, désabusé de l'ambition, il aspire au repos et vient le chercher dans un modeste presbytère d'Irlande, en attendant sa nomination au doyenné de Saint-Patrick. Au lieu de la paix il y rencontre l'enfer d'un double amour.

L'illustre pamphlétaire est aussi poëte. Il a immortalisé par ses vers deux femmes de rang et de caractère bien différents, sous les noms de fantaisie de Stella et Vanessa: la première est presque une enfant, Esther Johnson, sa pupille, qu'il installe auprès de lui dans sa modeste cure, sans se douter qu'il lui a inspiré une passion profonde à

1. Acteurs principaux : *le docteur Swift*, Tisserant; *Tisdal*, Ribes; *Patrick*, Roger. — *Esther*, Mmes Thuillier; *Miss Vanhomrig*, Rous-

laquelle répond mal son amour tout paternel; la seconde est une jeune femme du grand monde, miss Esther Vanhomrigh, la nièce du puissant ministre Walpole, qui, sous prétexte d'une mission ou d'une intrigue politique, vient faire au poëte l'aveu du plus violent amour. La situation du vieux Jonàthan Swift entre ces deux femmes est embarrassante et embarrassée; la lutte est acharnée entre les deux femmes elles-mêmes, mais à armes inégales. Les intrigues et la fureur de l'ardente Vanessa seront vaincues par la passion droite et pure de sa douce rivale; mais elle empoisonnera l'avenir du doyen et de la jeune épouse par l'image et le souvenir de sa mort tragique, qu'elle leur rend à jamais présents par des précautions testamentaires ingénieuses et cruelles. La tendre Stella, la seconde Esther, au milieu de ces émotions trop fortes, perd la raison qu'elle ne retrouve que pour mourir, en disant adieu au pauvre doyen, si malheureux d'avoir été trop aimé. Elle laisse le soin de le consoler à un jeune pasteur qui avait eu pour elle un amour pur et plein d'abnégation, mais dont elle avait repoussé la main sous l'empire de son aveugle entraînement vers son tuteur.

Toutes ces passions, qui pouvaient fournir des chapitres intéressants de psychologie romanesque, n'étaient guère faites pour être portées sur la scène. Le récit, avec ses développements à volonté, leur convenait mieux que le drame qui a besoin de mouvement. Aussi, quand M. de Wailly faisait un roman de cette double intrigue, dans son livre de *Stella et Vanessa*, il était mieux inspiré que le jour où il voulut, avec le concours de M. L. Ulbach, en tirer cinq actes. Un homme d'un âge très-mûr, un ecclésiastique, qui plus est, disputé par deux femmes passionnées, et en proie lui-même au flux et reflux de deux passions contraires, est, dans nos mœurs françaises, trop près du ridicule et trop loin des convenances pour inspirer un très-vif intérêt. Le jeune vicaire qui aime Stella, et qui est si bien fait pour

elle, mais qui comprime si vite son propre amour pour servir les amours de la jeune fille et du doyen et bénir leur mariage, est un modèle trop parfait de désintéressement dans la passion. Aussi, malgré des scènes d'émotion violente, malgré la double mort qui assombrit ce drame, *le Doyen de Saint-Patrick*, n'a produit aucune impression tragique. Écrit avec soin et avec plus de talent que ne le sont ordinairement les œuvres dramatiques de ce genre, il a prouvé que la valeur littéraire d'une pièce de théâtre, comme la moralité dans un roman, est gravement compromise par l'ennui.

Deux dernières nouveautés sont données le même jour par l'Odéon : *l'Ami du mari*, comédie en un acte et en prose de Mme D. Rouy, et *Niobé*, drame antique en deux actes et en vers de M. Alphonse Schmidt (12 décembre)[1]. La première de ces pièces n'est qu'une espèce de proverbe conduisant par des voies scabreuses à un dénoûment honnête. L'ami du mari fait mine de le tromper pour le ramener dans les bras d'une femme qu'il commençait à se lasser d'aimer, par pure inconstance.

La *Niobé* de M. Alph. Schmidt[2] est une de ces études littéraires qui ne peuvent aspirer à un succès de popularité, mais qui n'en honorent pas moins l'auteur qui les entreprend, le directeur qui les accueille et le public qui les applaudit. La légende de Niobé, l'une des plus navrantes de la mythologie antique, peut fournir le sujet d'une ou deux belles scènes de drame, mais non un drame tout entier. L'orgueil inspiré à une mère par le nombre de ses enfants, allant jusqu'au délire et à l'insolence envers les dieux; le blasphème dans la bouche d'une femme, d'une reine qui jouit de tous les bonheurs et qui, à part l'excès

1. Acteurs principaux : *Vermont*, Ludovic; *de Sabram*, Fassier. — *Mme de Lansac*, Mmes Debay; *Mme de Sabran*, A. Mosé.
2. Acteurs principaux : *Amphion*, Gibeau.— *Niobé*, Mmes Karoly; *Latone*, Duguerret.

de sa fierté maternelle, s'en montre digne par ses vertus; cette vengeance impitoyable d'une déesse jalouse d'une mortelle, et à laquelle il faut tant de sang innocent pour s'assouvir : tout cela forme un ordre de sentiments et d'idées dans lequel il nous est difficile d'entrer. La fatalité qui suffit pour expliquer, au point de vue de la foi antique, le dénoûment si terrible du drame, en supprime les péripéties et ne laisse point de place aux incertitudes, qui en alimentent l'intérêt. La colère d'une divinité méprisée, les plaintes d'une mère frappée tout à coup dans tous ses enfants, la transformation d'une femme en statue par la douleur, pouvaient inspirer quelques belles strophes lyriques, une élégie éloquente, un tableau ingénieux comme une métamorphose d'Ovide; mais il faut à la mise en scène plus de mouvement et d'action.

M. Alph. Schmidt a déployé dans sa *Niobé* toutes les qualités que comportait le choix du sujet. L'absence d'événements rend son drame languissant. Le premier acte surtout n'est pas suffisamment rempli par la présence de Latone à la cour hospitalière d'Amphion, sous le déguisement d'une mendiante. Le second acte inspire par la terreur du dénoûment un intérêt plus vif. L'auteur a imaginé çà et là quelques effets de scène touchants ou gracieux. Il nous fait entrevoir habilement toute la prospérité intérieure de cette famille, qui sera bientôt si cruellement visitée par la mort. Il a tiré le parti le meilleur d'une donnée trop peu féconde. Ce qu'il a de plus louable, c'est le style. Son vers est simple, harmonieux, noble; il a de l'antiquité, la sobriété et la grâce. On y trouve des accents émus et qui émeuvent, l'expression d'un sentiment vrai et profond. Quand on ramène au palais d'Amphion les cadavres de ses fils, le vieux roi s'écrie :

Je crois, à chaque enfant qui rentre inanimé,
Que c'est celui de tous que j'ai le plus aimé.

C'est là l'éloqueence de la douleur. M. Schmidt a su en éviter l'écueil, la déclamation. Et ce n'est pas là un des moindres mérites de son essai dramatique, dont les amis de la poésie garderont un sympathique souvenir.

Au milieu de toutes ces nouveautés d'une importance secondaire, l'Odéon a eu plus de place qu'à l'ordinaire à donner aux reprises. L'une des plus remarquables a été celle des *Parisiens*, comédie en quatre actes et en prose de M. Théodore Barrière (3 mai)[1]. On sait que cette œuvre, représentée pour la première fois au Vaudeville le 28 décembre 1854, est une des plus fortes de ces dix dernières années. Remplie de mouvement, d'intérêt, elle met en action des types qui sont restés depuis très-vivants dans nos souvenirs littéraires. Celui de Desgenais, surtout, interprété avec beaucoup de talent par M. Brindeau, est d'un éclat que le temps n'a pas effacé et que nos mœurs, non moins corrompues, mais toujours plus hypocrites, semblent encore avoir rajeuni.

Dans son propre répertoire, l'Odéon a trouvé, pendant ses jours de disette, son fameux *Testament de César Girodot*, cette poule aux œufs d'or d'il y a deux ans. Le dix-huitième siècle a été mis à contribution. On a joué de Voltaire la comédie en un acte et en vers l'*Indiscret* (19 septembre); de Saurin *les Mœurs du Temps*, en un acte et en prose (3 octobre); de Lesage *Turcaret* (26 octobre), que nous avons vu reprendre aussi par la Comédie-Française. En ce moment, il redemande à l'Allemagne une pièce larmoyante qui, interprétée sous le premier Empire par Talma et Mlle Mars, avait eu un grand succès : c'est *Misanthropie et Repentir*, drame en quatre actes de l'infortuné Kotzbue, rajeuni autant que possible par une traduction

1. Acteurs principaux : *Desgenais*, Brindeau ; *Martin*, Thiron ; *de Préval*, Saint-Léon. — *Marie* ; Mmes Debay ; *Clotilde*, Rousseil, *Anna*, Dambricourt.

nouvelle de M. Alph. Pagès (24 décembre)[1]. Au milieu de toutes ces tentatives, l'Odéon n'a pas oublié tout à fait la tragédie, qui offre tous les sans des essais périlleux à de débutantes. Nous aurons eu particulièrement dans *Horace* les débuts de Mlle Agar, dans *Phèdre* et *Andromaque* ceux de Mlle Pauline de Mélin, sans compter les efforts soutenus de Mlle Karoly pour recueillir la succession toujours en deshérence de Mlle Rachel.

4

Gymnase-Dramatique : *Les Invalides du mariage; le Pavé; la Perle Noire; les Maris à système; les Fous; les Ganaches*, etc.

Nous ne verrons pas se déployer au Gymnase-Dramatique cette fécondité souvent malheureuse qui révèle les tâtonnements d'une administration théâtrale et ses efforts pour ressaisir quelque ascendant sur un public qui lui échappe. La direction du Gymnase, entre les mains de M. Lemoine-Montigny, n'a qu'à suivre une voie toute grande ouverte devant elle pour y trouver le succès. De la sensibilité dans le plus grand nombre des scènes, de la gaieté dans quelques-unes, le triomphe de l'honnêteté au dénoûment, en dépit de quelques petites licences d'idées ou de langage en chemin ; des hardiesses de théorie tempérées par le voisinage des théories de convention; des types vrais, mais non violents : voilà ce qui convient au public du Gymnase, c'est-à-dire à cette bourgeoisie qui s'étend si loin, monte si haut et descend si bas dans les classes mobiles de la population parisienne. Ici, nous rompons avec le drame ; nous entrons dans la comédie intime

1. Acteurs principaux : *L'inconnu*, Ribes; *Malberg*, Marck; *le major*, Ludovic; *Bittermann*, Étienne.— *La comtesse*, Mmes Debay; *Peters*, Delahaye; *Henriette*, Béatrix.

pour n'en plus sortir; nous nous installons au foyer de la famille contemporaine, et nous y trouvons une matière assez ample de peinture, d'enseignement et de satire.

Parcourons rapidement la suite de ces esquisses dramatiques où le spectateur aime à se retrouver lui-même. Si nous ne sommes pas plus court, c'est que les théâtres ne sont pas comme les nations : ce ne sont pas les plus heureux qui ont le moins d'histoire.

Le Gymnase commence par une pièce très-gaie, *les Invalides du mariage*, comédie en trois actes de MM. Dumanoir et Laffargue (20 janvier)[1]. C'est, d'un bout à l'autre, un franc éclat de rire, avec une conclusion morale qui ne se discute pas, ne se prouve pas, mais, ce qui vaut mieux, se fait sentir. Le mariage, dans nos mœurs actuelles, présente à l'homme et à la femme des conditions singulièrement inégales. La jeune fille y vient avec ses dix-huit ou vingt ans, ses rêves, ses désirs, son inexpérience, ses besoins d'émancipation, sa curiosité impatiente de l'avenir; pour elle, c'est la vie qui commence. L'homme y apporte plus souvent, dans un âge déjà mûr, la lassitude, la satiété, l'épuisement, le dégoût; pour lui, c'est la vie qui finit. Il est facile de voir les conséquences d'un pareil contraste. Le moraliste peut en faire l'objet d'une belle dissertation; le dramaturge en tire des scènes tragiques, des passions coupables, des malheurs, des crimes; l'auteur comique verra le côté plaisant d'une situation anomale et nous fera rire des tiraillements qu'il faut attendre de nos vivantes contradictions.

C'est ce dernier parti que les deux spirituels auteurs des *Invalides du mariage* ont voulu prendre. Le titre même de leur pièce en rend bien l'idée. Que de jeunes filles n'épousent que des invalides! Le lendemain, la jeune

1. Acteurs principaux : *Baginet*, Geoffroy; *Boutegolles*, Dieudonné; *Pomard*, Derval; *Courtin*, Blaizot. — *Mme Fourchambaud*, Mmes Mélanie, *Mme Bougerolles*, Delaporte; *Irma*, Albrecht.

dame ne respire que fêtes, plaisirs, relations du monde, toilettes, théâtre, voyages; le mari ne demande que le coin du feu, le repos, la robe de chambre, les pantoufles et la calotte grecque. Le héros de MM. Dumanoir et Lafargue a cru mieux assurer la paix et le sommeil de son intérieur en prenant pour femme une jeune fille élevée dans une petite ville, loin du monde, loin des plaisirs, par une veuve austère. Le malheureux ! il trouve deux femmes d'autant plus ardentes pour les fêtes du monde qu'elles en ont été sevrées davantage. Sa jeune épouse et sa belle-mère l'entraînent, tout harassé, tout brisé qu'il est, dans un tourbillon perpétuel où l'attendent toutes sortes de mésaventures. Il y rencontre d'autres invalides comme lui, qui éprouvent des déceptions encore plus graves. Pour en sortir, il se donne en apparence les torts d'un mari volage que le monde entraîne à des infidélités, et sa femme et sa belle-mère sont les premières à l'arracher aux bals, aux fêtes, aux folies dont il était rassasié. Il ira pêcher à la ligne dans son village : c'est la retraite d'invalide après laquelle il soupirait.

Il ne faudrait pas regarder de trop près aux leçons qui ressortent, chemin faisant, de cette amusante comédie. Les auteurs sont partis d'une observation vraie; mais ils exposent le spectateur et surtout les spectatrices à en tirer plus d'une conclusion fausse. Du moins, les uns et les autres riront des peintures dont ils représentent eux-mêmes les modèles ou dont ils les rencontrent chaque jour dans le monde.

Trois petites pièces viennent, deux mois plus tard, varier un peu l'affiche du Gymnase : ce sont *l'Échéance*, comédie en un acte de MM. H. Meilhac et A. Delavigne (15 mars)[1],

1. Acteurs principaux : *Francis Bernier*, Lafontaine; *le comte Boroskine*, Landrol. — *Mme de Cernay*, Mme Fromentin.

Après le bal, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Siraudin et Delacour (même jour)[1], et *le Pavé*, comédie en un acte, de Mme George Sand (18 mars)[2]. La première est un vaudeville sentimental; la seconde, une sorte de proverbe à deux personnages; la troisième est une de ces études d'analyse psychologique comme George Sand aime à les enfermer dans le cadre d'un roman berrichon. Habile à saisir les nuances des sentiments, l'illustre romancière met en scène un pauvre savant, bienfaiteur d'une jeune fille, pour nous apprendre la distance qui sépare la reconnaissance de l'amour.

Le lendemain du jour où M. Victorien Sardou essuyait un échec, avec *la Papillone*, au Théâtre-Français, il trouvait un accueil meilleur au Gymnase, avec une autre comédie en trois actes, *la Perle noire* (12 avril)[3]. C'est la mise en action d'une histoire merveilleuse de physique, qui avait déjà fourni à Edgard Poë une nouvelle traduite par M. Sardou lui-même dans le feuilleton du *Moniteur* : c'est une ingénieuse variante de *la Pie voleuse*.

Une jeune orpheline hollandaise est accusée de vol avec effraction dans la maison d'une honnête famille où elle a reçu asile. Tout l'accuse : les apparences la dénoncent, les recherches changent les soupçons en certitude. Les preuves sont accablantes : l'appartement du maître dévasté, pillé, saccagé, sans que la porte en ait été ouverte, n'a de communication qu'avec sa chambre, et c'est par là qu'on suit les traces du voleur. Les meubles ont été forcés,

1. Acteurs principaux : *Caudebec*, Geoffroy.— *Henriette*, Mlle Montalan.

2. Acteurs principaux : *Durand*, Lafont; *Coqueret*, Berton.— *Mme Bernay*, Mmes Charles Lesueur; *Louise*, Delaporte; *Rosalie*, Alexandre.

Acteurs principaux : *Triquant*, Lafont; *Cornelius*, Lafontaine; *Balthasar*, Landrol; *Gudule*, Mlle Mélanie; *Christiane*, Mlle Victoria.

et avec l'argent a disparu un médaillon entouré de perles noires encadrant une fleur. Un jeune savant, séduit déjà par la grâce de la pauvre accusée, s'ingénie en vain à la justifier. Le bourgmestre, habile homme s'il en fut, fait sortir une preuve nouvelle de culpabilité de chaque effort tenté pour prouver l'innocence.

L'orpheline, folle de douleur, court se jeter dans l'Amstel; on la retire à temps, et on la déclare innocente. On a découvert le vrai voleur; ce voleur..., c'est la foudre. Le tonnerre, que l'on a entendu gronder au commencement du premier acte, dans une sorte d'orage d'opéra-comique, était tombé sur la maison et avait fait tout ce beau ravage. Ce qui le dénonce comme le vrai coupable, c'est précisément une des perles noires du médaillon, sur laquelle il a laissé une imperceptible trace de brûlure. Cette révélation a été saisie par le jeune savant, qui, à l'aide de la science, a renversé toutes les enquêtes de la justice. Il devine des effets d'émaillure produits par la foudre, qui dépassent ceux de dorure et d'argenture par les procédés Ruolz. Mais la science, chez lui, était guidée par l'amour, et il épouse la pure et aimable fille dont il a sauvé la vie et l'honneur.

M. Sardou aime les pièces à surprise. La foudre joue, dans *la Perle noire*, le rôle du renard dans *Nos Intimes*. Le public ne déteste pas ces énigmes mises en scène qui lui donnent le plaisir de l'étonnement, s'il n'en devine pas le mot, et, s'il le devine, la conscience de sa sagacité. C'est cependant un des genres de spectacle dont il serait dangereux d'abuser, et toute l'habileté du monde n'en dissimulerait pas longtemps la monotonie. M. Sardou a trouvé et trouvera encore des succès plus durables dans l'étude des caractères et la création de types originaux.

Passons sur deux petites pièces, *le Premier pas*, vaude-

ville en un acte, de MM. Labiche et Delacour (15 mai)[1], et *les Illusions de l'amour*, comédie en un acte et en vers (même jour)[2], ainsi que sur les reprises de *Malvina, ou le Mariage d'inclination*, et de *la Chatte métamorphosée en femme*, de Scribe (même jour), qui montrent combien le succès des énigmes en action est fragile, et arrivons en toute hâte aux trois pièces de longue haleine qui remplirent la seconde moitié de l'année.

La première des trois est une comédie en trois actes de M. Belot, *les Maris à système* (15 juillet)[3]. De la gaieté, de la sensibilité, une idée ingénieuse et facile à saisir, voilà çe que M. Belot a su réunir dans un cadre un peu vieilli. Il nous présente une collection de maris dont la plupart ont des ridicules bien connus à la scène et qui exposent leur ménage à des dangers. Chacun d'eux prétend assurer à perpétuité la fidélité de sa femme par un système particulier. Celui-ci est un terrible despote qui mène sa moitié militairement; celui-là la conduit par des paroles doucereuses et lui cache, sous toutes sortes de fleurs, l'autorité conjugale; un autre relègue sa femme dans les humbles occupations et les humbles pensées; il l'amoindrit, il la rapetisse, il la dérobe à toute attention, à tout désir. Vains calculs! un seul garçon désœuvré, jeté dans leur société, les rend tous fous de jalousie, en laissant croire à chacun, toutefois, que la femme de son voisin est déjà tombée dans les piéges dont il cherche à garantir la sienne.

Leurs tourments et leurs travers ont un témoin malveillant qui ne leur épargne pas la satire : c'est un bossu,

1. Acteurs principaux: *Badinier*, Lesueur; *Jean*, Lefort.—*Mme Desarneux*, Mme Chéri Lesueur.

2. Acteurs princinaux : *Edgard*, Lesueur; *Lambert*, Landrol; *Maurice*, Berton.

3. *Mequillet*, Landrol; *Carciller*, Blaisot; *Lambert*, Berton; *Grafmann*, Kime; *de Fauvières*, Gilbert; *Crochard*, Lefort. —*Pauline*, Mmes Delaporte; *Mme de Fauvières*, Antonine; *Mme Carciller*, Damain; *Mme Grafmann*, Dieudonné.

dont le cœur est bon et compatissant, mais qui se fait méchant pour se rendre terrible. Il se venge des disgrâces de la nature en se moquant des ridicules ou des malheurs des autres. Mais une jeune orpheline s'aperçoit que la réalité vaut mieux chez lui que l'apparence, et, mettant les qualités de l'âme au-dessus des avantages du corps, elle se prend à l'aimer, et comme le pauvre difforme l'aimait lui-même d'avance, il devient son heureux époux. Mais quel sera son système à lui qui a vu tant de mauvais systèmes à l'œuvre? Ce sera de n'en point avoir.

Quelques scènes bien faites, le rôle du bossu bien composé et surtout interprété supérieurement, des détails amusants, ont sauvé devant le public une pièce à laquelle la critique a reproché assez vivement de manquer d'originalité.

Si l'on compte les actes et si l'on juge des pièces par leur longueur, la plus importante du Gymnase, en 1862, sera la comédie en cinq actes de M. Ed. Plouvier, intitulée *les Fous* (11 septembre)[1]. Le titre ne donne pas une idée juste de cette œuvre à grands tableaux, qui compte une vingtaine de personnages et passe successivement par tous les effets de spectacle et de mise en scène que la comédie-drame comporte ou même ne comporte pas. La pièce devait s'appeler primitivement *la Vie à outrance*, et ce titre était plus juste, car l'auteur avait entrepris de représenter dans leur grandeur naturelle, et pour ainsi dire de peindre à fresques toutes les exagérations de la passion dans la société moderne.

Tous ceux qui s'y abandonnent sont des fous sans

1. Acteurs principaux : *Gilbert*, Desrieux ; *de Saint-Pol*, Lesueur ; *Noël*, Landrol ; *Mathieu*, Ferville ; *Kant*, Kime ; *Hector*, Dieudonné ; *d'Andimion*, Blaisot. — *Madeleine*, Mmes Victoria ; *Esther*, Fromentin ; *Mme de Grandbel*, Montalan ; *Colette*, C. Lesueur ; *Hermine*, Albrecht.

doute; mais il est une passion malheureuse qui conduit par l'abrutissement à une folie plus spécialement réelle, c'est la passion de l'absinthe. Un seul des héros de M. Plouvier est vraiment fou, dans l'acception ordinaire du mot, et l'abus de cette fatale liqueur l'a conduit dans une maison d'aliénés. Un jour qu'il s'est enfui, il rencontre ses anciens compagnons de plaisir et de débauche, des hommes que la soif de la fortune et de ses jouissances jette, tête baissée, dans les affaires les plus aventureuses. Un banquet réunit tous ces fous que le monde conserve dans ses rangs et le pauvre échappé de la maison de santé. Or tel est l'effet d'une vie de désordre ou de la fièvre de l'or sur les hommes, qu'il est impossible de distinguer parmi tous ces convives quel est l'aliéné véritable. L'homme envoyé par le docteur pour ressaisir son malade fugitif, croit tour à tour le reconnaître dans chacun de ses compagnons. Cette scène est la plus originale de la pièce, et c'est peut-être la seule qui réponde aux promesses du titre.

Les autres scènes des *Fous* ne paraissent être que des prétextes à tableaux, dont quelques-uns ne manquent pas d'éclat; mais leur succession accuse le besoin de frapper l'imagination du public, et de réveiller à tout prix son attention par la multiplicité et la variété des effets. Ce besoin paraît surtout dans le tableau de l'atelier de l'artiste où une courtisane célèbre vient pour se venger d'une caricature faite contre elle. Elle s'est présentée sous les habits d'une pauvre fille qui meurt de faim et demande à gagner sa vie en qualité de modèle. Tandis qu'elle pose pour la Pudeur, elle se transforme tout à coup, jette au vent ses draperies, découvre ses splendides épaules et devient, devant le peintre fasciné, la statue vivante d'une bacchante. Le peintre tombe à ses pieds, ivre de passion; mais elle se redresse avec une dédaigneuse colère et décline son nom. Sa vengeance sera d'avoir inspiré à l'artiste qui l'a outragée, un amour qu'elle méprise.

Naturellement, une fille noble et pure traversera tout ce nonde souillé, pour produire des effets de contraste, et le ıéros principal, l'artiste, sera disputé par l'amour d'un ınge à la société fangeuse où il s'est laissé tomber. N'ou-lions pas l'amitié généreuse, dévouée, d'un honnête gar-on, qui, après les écarts d'une jeunesse orageuse, revient e l'Amérique ou des Indes tout exprès pour sauver son mi de la honte et sa famille de la ruine. Une pareille mitié, venant si à propos et de si loin remplir le rôle de a Providence, cela fait toujours un si grand effet dans les rames!

Il est impossible d'analyser une œuvre semblable, dont e principal défaut est l'incohérence. L'imagination que 'auteur y a dépensée accuse par ses efforts mêmes l'ab-ence d'une idée dominante destinée à relier tant de dé-ails. Rien ne peut racheter un tel défaut, ni la force des nventions secondaires, ni le talent supérieur des acteurs hargés de les faire valoir en se faisant valoir eux-mêmes. Cette tourbe de gens, que M. Plouvier appelle des fous et qui ne sont guère que des imbéciles et des escrocs, repré-sentent-ils la société réelle? Il est permis d'en douter. Ce que la critique doit surtout leur reprocher, c'est qu'ils ne forment pas même cette société imaginaire réunie autour d'un intérêt commun et au milieu de laquelle le spectateur se transporte, par une illusion complaisante, pour voir se dérouler l'action de la comédie ou du drame.

Le Gymnase a eu le bonheur de rencontrer, pour finir son année et pour ouvrir l'année suivante, un de ces succès qui font à la critique l'indépendance facile; car ses éloges ne peuvent rien pour l'augmenter, ni ses blâmes pour l'amoindrir. Il s'agit de la comédie en quatre actes de M. Victorien Sardou, *les Ganaches* (29 octobre)[1]. Les

1. Acteurs: *Le marquis*, Lafont; *Marcel*, Lafontaine; *Fromental*,

qualités et les défauts qui ont fait jusqu'ici la réputation de l'auteur de *Nos Intimes* se retrouvent ici et concourent à l'augmenter; je dis les défauts, car il en est qui servent à l'auteur dramatique, auprès du public, autant que les plus estimables qualités, et nos lecteurs savent déjà que M. V. Sardou en est doué de la manière la plus brillante.

Comme *Nos Intimes*, la nouvelle comédie est une pièce dont le principal attrait est dans la création des types. Les nombreux personnages auxquels est donné ce titre désagréable et presque injurieux de ganaches, sont les représentants des divers régimes politiques que la France a comptés depuis moins d'un siècle, sauf le régime impérial. On a beaucoup remarqué l'absence de la ganache du premier Empire dans la collection de M. Sardou; car, si les ganaches peuvent être, dans la vie comme dans la comédie, à la fois ridicules et honorables, il était facile d'imaginer ou de copier des représentants de l'époque impériale qui eussent ces deux caractères. Quel que soit le motif de cette lacune, volontaire ou imposée, il faut convenir que nos divers anciens régimes sont personnifiés de préférence dans leurs travers, leurs exagérations, leurs préjugés; ce qu'il peut y avoir de noble, de grand dans leurs souvenirs, leurs regrets ou leurs aspirations, reste dans l'ombre. Quelques bons mouvements tempèrent leurs ridicules et honorent leur conduite; mais leur langage ne met au service de leurs idées que des déclamations surannées comme elles. Le présent a pour lui l'action et la parole; vainqueur du passé, en fait, il justifie pompeusement sa victoire, il commente sur tous les tons le *væ victis* des Gaulois, nos pères.

Parmi tous ces portraits vivants, étonnés d'être admis dans un petit hôtel aristocratique de Quimperlé, quelques-

Lesueur; *le duc*, Ferville; *Léonidas*, Landrol; *de Valcreuse*, Kime; *Barillon*, Derval; *Urbain*, Dieudonné; *Bourgogne*, Blaisot. — *Marguerite*, Mmes Victoria; *Rosalie*, Mélanie.

semblent à des caricatures. En voici, à peu près, le
›rement. Un vieux duc presque centenaire et son
marquis, serviteur de la Restauration, démission-
ı 1830, représentent la monarchie légitime avant et
a Révolution; un ex-chirurgien des armées de la
ique, démissionnaire en 1804, personnifie le double
.e la liberté et de la terreur; une vieille fille dévote
rvé l'esprit étroit et intolérant de la Congrégation;
tilhomme de lettres, autrefois Mécène des poëtes et
ıi-même, est une momie exhumée de l'*Almanach des*
un bourgeois épais, ignare, presque idiot, entêté et
est l'image ou la charge de la génération qui a fait
lution de 1830 et qui n'a pas su s'en servir. Le pré-
lui-même sa ganache, ganache presque imberbe,
résente l'épuisement prématuré d'une jeunesse sans
i passions élevées, au milieu de l'oisiveté et de l'air
les estaminets. Mais, plus heureux que les anciens
s, le régime actuel trouve une personnification plus
ıns le héros même de la pièce, un jeune ingénieur,
ı peuple pour s'élever, par son intelligence et par
vail, à la tête d'une aristocratie nouvelle, celle des
s utiles. C'est lui qui sera chargé de défendre notre
contre les récriminations du passé et de la mon-
;uant à l'avenir l'œuvre du progrès universel.
faire de tant de personnages chargés de défendre
e, une classe d'hommes, une époque? Il est plus
e les faire parler ensemble que de les faire agir. Et,
;, quand ils sont en scène les uns avec les autres,
incipale mission semble être de soutenir des thèses
res dans des discussions sans cesse renaissantes.
fait tour à tour le panégyrique de son temps. Tout
ıieux dans leur jeunesse; les hommes étaient meil-
e soleil plus chaud; les pommes de terre et la vigne
ıt point malades; on n'avait pas de rhumatismes.
it en décadence aujourd'hui, et la faute en est au

gouvernement. Voilà les sottises peu neuves que débitent nos diverses ganaches, en les rajeunissant de toute la vivacité du style de M. Sardou. Ces grotesques des anciens jours trouvent très-plaisant de railler toutes les inventions de la civilisation moderne : et la vapeur, et les chemins de fer, et l'électricité, et le gaz, et toutes les merveilles de l'industrie. Naturellement, l'ingénieur défendra tout ce qu'ils attaquent, et l'auteur aura soin de lui laisser l'avantage. A lui seul il tient tête à tout l'aréopage de ces esprits encroûtés; il oppose à chacun de leurs réquisitoires un plaidoyer, à chacune de leurs *tartines* une tartine.

Ce mot est consacré, et il n'est point de genre de pièce auquel il s'applique mieux qu'à celui des *Ganaches* de M. Sardou; tout lui est prétexte à tartines brillantes et bruyamment applaudies. Elles marchent généralement deux de front : tartines pour et contre les inventions de l'industrie; tartines pour et contre les démolitions de Paris; tartines pour et contre la société ancienne et ses prétendues perfections; tartines pour et contre la société moderne et ses efforts vers le progrès. Toute cette suite de tartines et de tirades suspend l'action; ce qui se fait d'autant mieux sentir que l'action, une fois reprise, se précipite davantage.

D'où naîtra le drame, au milieu de ce cénacle qui semble ne nous promettre que de froides discussions ? De la présence d'une toute jeune fille, orpheline dont la mère, sœur du marquis, avait été chassée et maudite par le vieux duc, pour s'être mésalliée en épousant un honnête bourgeois. Seule au monde et dans la misère, elle est ramenée de Paris à Quimperlé, chez son oncle et son grand-père, par l'excellent notaire de la famille. Accueillie avec indulgence, elle devient le lien, l'âme et le rayon de ce triste manoir, où le hasard et l'ennui ont réuni des êtres si divers. Marguerite avait aussi connu à Paris le jeune ingé-

nieur et s'était éprise de lui, sans lui inspirer un autre sentiment qu'une bienveillante sympathie.

Or voici que l'ingénieur paraît à Quimperlé et se présente devant les fenêtres mêmes de la jeune fille. Évidemment, c'est l'amour qui le ramène vers elle. Nos vieillards eux-mêmes le prennent pour un amoureux, et à ce titre le détestent d'avance; car leur enlever Marguerite ce serait leur enlever la joie de leur vie. Point du tout : l'ingénieur est là occupé à lever le plan du château, que le tracé d'un chemin de fer doit couper en deux. Il est entré dans le parc en traversant les fossés sur la glace; car il fait un froid de dix degrés. Comme ses opérations géométriques, que tout le monde s'obstine à prendre pour des contemplations d'amoureux, durent longtemps, la glace fond, et le jeune homme ne peut plus sortir du parc qu'en passant par le château : ce qui fait qu'il se trouve, à son grand étonnement, dans le salon même, à côté de l'orpheline qui l'aime. Bientôt trois ou quatre vieillards l'entourent, et c'est le moment choisi pour les brillantes passes d'armes en l'honneur des temps anciens et de la civilisation moderne. Après l'échange d'une demi-douzaine de tirades, l'ingénieur est prié, un peu tard, d'expliquer comment il s'est introduit dans la maison; il le fait et se retire.

Abrégeons les événements. La charitable dévote fait croire à Marguerite que le jeune homme est venu pour demander sa main, et que le marquis l'a chassé avec indignation. La pauvre enfant, foudroyée par cette fausse nouvelle, tombe malade et va mourir. Le vieux médecin terroriste la soigne avec une délicate tendresse; il a deviné le véritable mal et croit nécessaire, pour sauver Marguerite, de lui persuader qu'elle est aimée. L'ingénieur revient de Paris et se prête, par humanité, à une comédie d'amour de laquelle dépend la vie de la jeune fille. Celle-ci, au comble du bonheur, témoigne si bien le sentiment qu'elle

éprouve pour le jeune homme, qu'elle le lui fait partager. Surpris par le marquis au milieu d'une déclaration brûlante, l'ingénieur est chassé tout de bon, cette fois, et se voit reprocher sa déloyauté. Alors Marguerite veut mourir; elle se précipite vers une fenêtre qu'elle ouvre pour recevoir l'impression du froid, qui peut, dit-on, la tuer. Mais l'ingénieur est là qui escalade le balcon et, en rejetant Marguerite dans son appartement, lui sauve la vie. Malgré les manœuvres méchantes de la vieille dévote, et grâce aux délicatesses généreuses de l'ex-chirurgien révolutionnaire, l'aristocratique famille de Marguerite, qui a tant maudit la mésalliance de la mère, consentira à celle de la fille. Le vieux duc trouve que c'est assez d'une malédiction dans sa vie.

On a encore reproché à la comédie des *Ganaches* de ces réminiscences qui ressemblent plus ou moins à des plagiats; mais on a en vain essayé de retrouver dans cette pièce des emprunts pareils à celui que nous avons nous-mêmes signalé dans *Nos Intimes*. Quoi qu'il en soit, l'invention n'est pas la qualité dominante de M. Sardou, et l'on sent à travers ses œuvres comme un courant de souvenirs divers qui vous reportent, malgré vous, à une foule d'œuvres antérieures. C'est là une de ces faiblesses qu'on ne peut guère nier, mais qu'il ne faut pas exagérer non plus. Après tant de milliers d'inventeurs de combinaisons dramatiques, il est difficile d'attendre des derniers venus beaucoup d'inventions originales.

Un autre abus du théâtre de M. Sardou est celui de ces effets dramatiques appelés vulgairement des *ficelles*. Comme il aime à ménager au public le plaisir de la surprise, il prépare de loin les incidents, les coups de théâtre, afin que, même en restant imprévus, ils aient un peu l'air d'être justifiés. Ainsi le ravage du potager, au premier acte de *Nos Intimes*, fera trouver moins extraordinaire la chasse au renard du dénoûment. Dans *les Ganaches*, la

ȝlace des fossés du parc qui fond pendant le travail de 'ingénieur, prépare sa brusque apparition dans le salon le la jeune fille. Ce sont autant d'efforts pour sauver des nvraisemblances et qui les font encore ressortir davantage. Ajoutez comme troisième abus, celui des tirades qui, si ›ien faites qu'elles soient, ont le tort de se détacher trop ıettement de l'action, de la suspendre comme une romance ›u un grand air de bravoure dans un opéra, et vous aurez ı peu près le bilan des faiblesses qu'on peut reprendre :hez M. Sardou.

Ses qualités les dissimulent ou les font excuser. La prinipale est une verve, une vivacité, un entrain infatigables; ›n y sent à la fois la force et la facilité. M. Sardou com›ose et conduit toute sa pièce avec art et avec vigueur.)es situations intéressantes étant données, il en tire le ›arti le meilleur et le plus complet; les scènes sont menées, *ilées*, comme on dit, avec un rare esprit de suite. Ses ›eintures sont vives et pleines de détails tour à tour énergiques et charmants. Ses types, souvent si incomplets, si xclusifs, si voisins de la charge, sont pleins de mouvenent et de vie. Le style, en outre, qui, examiné de trop ›rès, n'est pas irréprochable, reflète bien la vivacité de 'auteur et en seconde le mouvement. Avec ce mélange de ualités et de défauts, on peut n'être pas encore un écriain de premier ordre, un auteur de créations destinées à lurer, mais on obtient des succès très-vifs et très-légiimes, on se fait pardonner les réminiscences, les tartines, les ficelles et leur invraisemblance de parti pris; que disje? on les fait applaudir. On entraîne la foule au Capitole, et l'on force la critique de vous y suivre avec elle.

5

Vaudeville : *le Cotillon; les Petits Oiseaux; le Vrai Courage; es Plantes parasites; Delphine Gerbet; la Comtesse Mimi; les Ivresses; les Lettres anciennes; la Volonté de mon oncle*, etc.

Les trois premiers mois de cette année, au Vaudeville, appartiennent tout entiers à la comédie de *Nos Intimes*, dont nous avons, l'année dernière, dit, expliqué et jugé le grand succès. Tandis que M. V. Sardou passait à d'autres scènes où nous avons vu sa fortune faillir et se relever tour à tour, le Vaudeville, forcé enfin de renouveler son affiche, n'a pu retrouver, du reste de l'année, aucune de ces pièces qui, bonnes ou mauvaises selon la critique, plaisent à la foule et en attirent le flot toujours grossissant vers un théâtre. Les efforts pourtant n'ont pas manqué. Une demi-douzaine de pièces d'une certaine étendue, mêlées d'un plus grand nombre de comédies, vaudevilles ou même opérettes en un acte, ont sollicité la curiosité et l'attention du public par un déploiement d'attraits dont la variété même accuse l'impuissance. Nous pouvons être bref sur toutes ces tentatives, dont une seule mérite de nous arrêter, soit par son éclat pendant quelques jours, soit par les questions littéraires qu'elle a soulevées.

La première nouveauté dont il nous faut dire quelques mots est un tout petit acte qui fait plus de bruit qu'il n'est gros et que directeurs et auteurs ne devaient s'y attendre : c'est *le Cotillon*, simple à-propos mêlé de couplets, par MM. Clairville et A. Choler (30 mars)[1]. Ce bruit, du reste, est aussi étranger que possible à la littérature. Ces dames, dit-on, ne voulaient pas danser; quelques mes-

1. Acteurs principaux : *Grandbougeoir*, Saint-Germain; *Adrien*, Nertann; *Cristoval*, Chaumont. — *Mme Cristoval*. Mmes Lambquin; *Evelina*, Pierson; *Mme Plumassin*, Mauroy; *Eva*, Cellier, etc., etc.

sieurs prenaient le parti de ces dames; le parterre se fâchait contre ces messieurs; la police se mêlait de la chose; des injures ou des coups étaient échangés, puis les tribunaux correctionnels étaient saisis de l'affaire, et la *Revue et Gazette des Théâtres* pouvait renvoyer à la *Gazette des Tribunaux* pour le compte rendu de la dernière phase de ce charivari gigantesque.

Au milieu de ce trouble paraît la première grande pièce nouvelle, *les Petits Oiseaux*, comédie en trois actes de MM. E. Labiche et A. Delacour (1er avril)[1]. C'est, sous un titre si gracieux, le développement d'une idée plus consolante peut-être que vraie. L'optimisme et la philanthropie d'une part, le pessimisme et la misanthropie de l'autre, sont mises aux prises, et, finalement, ce sont les sentiments bienveillants qui ont raison. L'excès de confiance vaut mieux que l'excès de défiance; il y a encore sur la terre des gens de bien, des parents dévoués, des amis fidèles; l'humanité n'est pas si méchante qu'on se plaît à le dire, et Voltaire a eu tort de se moquer de la fameuse formule : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. » Sauf quelques scènes un peu scabreuses, cette moralité en action aurait pu figurer dans le théâtre de M. Berquin.

On pourrait renvoyer au même théâtre *le Vrai Courage*, comédie en deux actes de M. Adrien Belot et Raoul Bravard (17 avril)[2]. On peut refuser un duel et ne pas être un lâche. Un jeune militaire a promis à sa mère mourante d'être l'appui de sa sœur, et lui a juré de ne plus exposer

1. Acteurs principaux : *Blandinet*, Numa; *François*, Parade; *Tiburce*, Saint-Germain. — *Henriette*, Mmes Germa; *Laure*, Simon.
2. Acteurs principaux : *Georges*, Febvre; *Julien*, Munié; *de Blagny*, Nertann; *Luc*, Saint-Germain. — *Angèle*, Mmes Brindeau; *Marie*, Mauroy.

sa vie tant qu'il serait son tuteur. De soldat il s'est fait médecin. Insulté grièvement, il refuse de se battre, au grand étonnement d'un de ses amis, qui connaît sa bravoure. Mais, ayant découvert que son ami aime sa sœur et en est aimé, le médecin la lui accorde en mariage; et, dégagé de ses fonctions de père, il court provoquer son insulteur dont il essuie bravement le feu et dont il épargne la vie. Voilà le vrai courage.

Nous trouvons des prétentions plus hautes dans *les Plantes parasites*, comédie en quatre actes de M. A. de Beauplan (7 mai)[1]. Cette pièce appartient au genre si brillamment exploité par MM. Barrière, Dumas fils et Sardou. On lui promettait, dit-on, le même succès qu'à *Nos Intimes;* cet espoir a été trompé. Pour réussir par la séduction de certains défauts, il faut y joindre une force réelle qui ne se retrouve pas ici. Il faut racheter la médiocrité de l'idée par l'habileté de l'exécution; il faut enlever son sujet, précipiter l'action, ne pas laisser le temps au public de voir que le sujet n'est pas neuf et que l'action est, au fond, sans grand intérêt.

Les « plantes parasites, » selon M. de Beauplan, sont « les intimes » de la famille. Ce sont ces parents que l'on appelait à tort dans une autre comédie « les parents terribles, » et qui ne sont qu'incommodes et fâcheux. Un artiste, qui a épousé une honnête femme, se plaint d'étouffer dans le milieu bourgeois qu'elle lui a donné. Bonne mère, épouse vertueuse, excellente femme de ménage, elle administre parfaitement sa maison et force son grand homme de mari à faire des portraits. Celui-ci se lamente, accuse la destinée qui ne lui est cependant pas mauvaise; il déplore hautement un mariage fait pour lui donner le bonheur, et regrette surtout de

1. Acteurs principaux: *René*, Febvre; *V. Savard*, Colson; *Desfougerais*, Chaumont; *Jean*, Riquier.—*Thérèse*, Mmes Fargueil; *Lucile*, J. Beau; *Mme du Parc*, Lambquin; *Mme Chambry*, Cellier, etc.

n'avoir pas épousé plutôt une certaine cousine pauvre, mais faite pour le comprendre.

Notre grand homme est rappelé assez vertement à l'ordre et à des sentiments plus justes par un cousin raisonneur qui est le Desgenais de la pièce; car il n'y a point de pièces du genre Barrière sans un Desgenais. Sermons perdus! Il faut que les folies et les passions aient leur cours. La famille de l'artiste est profondément troublée par le désordre de ses idées. Sa femme a vainement lutté pour le disputer à sa rivale, la cousine pauvre, devenue elle-même une artiste célèbre. Un éclat est inévitable; il faut que le mari choisisse entre la femme et la maîtresse. L'artiste se décide à fuir avec cette dernière, quand tout à coup apparaît devant lui sa fille, dont la grâce innocente le ramène au devoir; et la sainteté de la famille triomphe de l'amour profane une fois de plus. On voit que l'auteur des *Plantes parasites* n'a négligé aucun des éléments ordinaires des grands succès; mais il ne suffit pas de savoir choisir les cordes qui rendent les notes aimées du public, il faut encore savoir les faire vibrer.

Encore un drame intime, un drame de famille, où les passions extralégales sont punies par leurs douloureuses suites. *Delphine Gerbet, ou les Comptes de jeunesse*, comédie en quatre actes, de MM. Paul Foucher et Regnier (16 juin)[1], est une de ces pièces qui appartiennent par tout leur développement au genre sombre du boulevard, et qui ne justifient leur titre de comédie que par l'absence d'un dénoûment sanglant et par le caractère plaisant ou grotesque de quelque personnage accessoire. Le sous-titre « les Comptes de jeunesse » fait deviner la principale situation.

Un riche banquier, qui a eu une jeunesse légère, est le

1. Acteurs principaux : *Bondelin*, Delannoy; *Beauvilliers*, Saint-Germain; *Gerbet*, Munié; *Mauléon*, Nertann.— *Delphine*, Mmes Rousseil; *Mme de Ferney*, Brindeau.

protecteur de la fille d'un de ses amis intimes, caissier de sa maison. L'amour qu'il a pour elle est des plus tendres; il s'est chargé de son avenir; il lui fait une dot et veut lui donner un mari de son choix. La mère de la jeune fille est morte, laissant entre les mains d'un notaire une lettre où elle confesse que son enfant est née d'une faute et que le banquier en est le père véritable. Cette lettre est une menace perpétuelle contre le repos de deux ou trois familles; la crainte de la voir divulguée empoisonne le bonheur que le banquier pouvait goûter dans sa paternité illicite. La vérité éclate enfin pour tous, excepté pour le mari abusé, et la jeune fille repousse avec mépris l'amour et les bienfaits de l'amant de sa mère, pour se jeter dans les bras de l'honnête homme trompé, son père suivant la loi. Un intérêt plein d'angoisse règne dans cette pièce, à laquelle on a reproché des longueurs et l'abus prolongé d'un de ces secrets qu'on appelle secrets de comédie.

Nous passons à un ordre d'idées plus gai, avec *la Comtesse Mimi*, comédie en trois actes de MM. Varin et Delaporte (5 septembre)[1]. Entre ces grands tableaux des misères intimes de la famille, des ravages de la passion et de leurs suites expiatoires, il est agréable d'entendre de francs éclats de rire, et, invraisemblances pour invraisemblances, de remplacer les sombres inventions qui prétendent peindre la société par celles qui se bornent à l'amuser. La comtesse Mimi est une grande dame comme on n'en voit guère, qui, pour juger ce que valent les belles paroles de son prétendant, se hasarde à le suivre, déguisée en grisette, dans le monde inférieur où il fait ses fredaines. Elle s'expose à des aventures, et il lui en arrive d'assez étranges. Sous son costume d'ouvrière, quelques trop riches détails de toilette

1. Acteurs principaux : *Ringard*, Parade; *Maxime*, Saint-Germain; *Georges*, Nertann.— *Hélène*, Mmes Cellier; *Julia*, Pierson; *Mme Bergeret*, Lambquin; *Mme Morisseau*, Duplessis.

la font prendre pour une dame du demi-monde et chasser d'un bal honnête. Elle y aura gagné au moins d'apprécier celui qui aspire à sa fortune et à sa main, et de le remplacer par un jeune compositeur encore obscur, mais plein de talent, qui l'aime pour elle-même.

Après cette échappée d'un instant sur les terres du Palais-Royal, le Vaudeville se hâte de revenir aux grandes pièces du genre intime. Celle qu'il monte, au retour de l'hiver, pour l'inauguration de la saison dramatique, s'appelle *les Ivresses, ou la Chanson de l'amour;* c'est une comédie en quatre actes et des bons faiseurs, de MM. Th. Barrière et L. Thiboust (13 octobre)[1]. L'administration du théâtre a paru fonder beaucoup d'espérances sur une œuvre considérable, signée de ces deux noms aujourd'hui populaires; le public des premières représentations s'est montré empressé d'y applaudir, et la critique y a trouvé matière à ample discussion.

Les Ivresses sont une de ces pièces laborieusement montées qui s'adressent à la foule par tous les genres de séductions à la fois, en donnant les plus violents démentis à toutes les règles et théories de l'art dramatique. C'est un incroyable pêle-mêle des éléments les plus divers; les auteurs y prennent une dizaine d'idées qui pourraient être fécondes, et les abandonnent sans en développer une seule; ils mettent en jeu toutes sortes d'intérêts, font jouer au hasard tous les ressorts; ils ont multiplié à plaisir les personnages, croisé, sans les relier entre elles, quatre ou cinq intrigues. Ils ont mêlé quelques études de comédie de caractère a des scènes de vaudeville sentimental, et des bouffonneries à des coups de théâtre de mélodrame. Point

1. Acteurs principaux : *De Fugères*, Félix; *Faustin Guibert*, Delannoy; *Georges*, Febvre; *Hippolyte*, Saint-Germain; *de Mezeray*, Munié. — *Mme de Limours*, Mmes Fargueil; *Mme de Menioles*, Brindeau; *Mme de Verveda*, Cellier, *Éva de Ronzoff*, Derieux.

d'action unique ou principale; point d'intérêt dominant; aucune suite, aucun enchaînement. La plupart des scènes, dans les deux premiers actes surtout, ne sont que des entrées et des sorties sans motif, et forment un va-et-vient fatigant pour quiconque cherche dans une pièce autre chose que la variété continuelle du spectacle. Au milieu de conversations qui s'engagent, sur la scène, on ne sait pourquoi, et qui n'apprennent rien ou peu de chose, on ne sait à qui se prendre, à quelle action s'intéresser, quel fil conducteur saisir au milieu de ce dédale.

Difficile à suivre, la pièce des *Ivresses* serait plus difficile encore à analyser. Voici quelques éléments des données principales. Le comte de Limours a épousé, dans l'ivresse de l'amour et de la vanité, une cantatrice célèbre, la signora Paola, qui, peu de temps après, et sur le point de devenir mère, a été tellement émue d'un lâche sifflet mêlé à une de ses ovations, qu'elle en a perdu subitement la voix; un mois plus tard, elle mettait au monde une fille qui fut muette. L'actrice, déchue de sa gloire, et le comte, réduit par des dissipations à une médiocre fortune, habitent, avec leur enfant, un château dans la belle Touraine, où ils reçoivent une société ornée de titres aristocratiques, mais de mœurs suspectes et de façons vulgaires.

Auprès d'eux grandit une jeune sœur du comte, amoureuse, avec une ingénuité forcée, d'un petit gentillâtre tourangeau du voisinage. Autre ivresse de l'amour. A peine sont-ils fiancés, que le mauvais exemple des élégances tapageuses de la société parisienne reçue au château de Limours tourne la tête au hobereau provincial et jette de gros nuages dans ces jeunes amours qui semblent un instant l'intérêt principal de la pièce. Mais, vers le milieu du troisième acte, au plus fort de leurs brouilleries, les amants seront raccommodés par un ami de la maison, et il ne sera plus du tout question d'eux ni de ce qu'ils deviennent.

L'attention se reporte sur l'intérieur de M. et Mme de

Limours. Un héritage de huit millions — les millions coûtent peu au théâtre — a permis au comte de reprendre à Paris la vie de luxe et de plaisir, dont l'absence le faisait secrètement souffrir dans sa trop paisible retraite de Touraine. La fortune ne lui a pas apporté le bonheur. La comtesse, attristée depuis longtemps de sentir que son amour, sans le prestige de sa gloire, ne suffisait plus au cœur de son mari, est jetée par les infidélités trop certaines du comte dans une jalousie désespérée. M. de Limours s'est laissé séduire par une prétendue comtesse moscovite, aventurière de haut étage, qui, plus sensible à sa fortune qu'à tout le reste, attise avec soin sa passion.

Qui sauvera ce ménage désolé par cette nouvelle ivresse? Un ami qui vient tout exprès des bords de l'Orénoque ou des sommets de l'Himalaya. André de Fugères, poussé par la passion des voyages, a parcouru toutes les parties du globe et vécu au milieu de toutes les singularités de la vie sauvage et des diverses civilisations. De passage en France entre deux promenades au bout du monde, il comprend, malgré la douloureuse discrétion de la comtesse, ce qui se trame contre son bonheur, et, avec le concours d'un égoïste de profession dont le cœur dément tout à coup le système, il jure de guérir son ami d'une passion insensée. Il a connu dans ses voyages l'intrigante dont le comte est la victime, et il croit qu'il suffira de démasquer cette bohémienne de l'amour pour faire tomber son prestige. Mais son ami, honteux lui-même de sa malheureuse ivresse, ne peut s'y soustraire; il subira jusqu'au bout, malgré l'amitié, malgré ses remords d'époux, malgré les cris de l'amour paternel, l'ascendant d'une femme funeste; il est même prêt à tout abandonner pour partir avec elle, lorsque l'éclat de calomnies répandues contre la comtesse retarde son départ. Mari infidèle, il lui faut venger par un duel son honneur conjugal outragé. Un miracle le retiendra tout à fait à son foyer; son enfant a recouvré la parole

au milieu du spectacle des douleurs de sa mère. Et le comte, vaincu enfin par le dévouement et l'innocence de ses victimes, va reprendre, dans les bras de sa femme et de sa fille, « la chanson de l'amour. »

Nous oublions forcément bien des scènes, bien des personnages, bien des intrigues compliquant les données principales. Nous l'avons dit en commençant, il y a de tout dans *les Ivresses*, de tout ce qui est à la mode sur toutes les scènes et de tout à haute dose : amours coupables, amours permises; science du bien et raffinements d'ingénuité; effusions saintes et transports insensés. L'aventurière et la fiancée, la maîtresse et la femme légitime se coudoient dans les mêmes salons, d'un accès aussi facile qu'une halle. C'est encore et toujours le demi-monde sous l'étiquette du monde véritable. Jamais on n'a vu tant de barons et de baronnes, de comtes et de comtesses, de marquis et de marquises, de ducs même, sans duchesses pourtant : toute la hiérarchie nobiliaire est là, avec des titres de faux aloi et des grandeurs de mauvais ton.

Avec leur infinie variété de scènes, leurs épisodes, leurs contrastes, leurs ressorts multipliés, *les Ivresses* peuvent bien éblouir; elles produisent je ne sais quelle impression de kaléidoscope théâtral, à laquelle les effets disparates d'un style outré comme tout le reste ne sont pas étrangers[1]. Mais ce n'est point là une pièce, une œuvre digne

1. Exemples de ce style, deux tirades très-applaudies :

1° L'ivresse du jeu décrite par un jeune officier:

« Oh ! ça n'a duré qu'une soirée. C'était à Hombourg ; je jouais pour la première fois! Et je n'oublierai jamais les sensations *douloureusement voluptueuses* de ces quelques heures de vertige. Mon pouls s'était arrêté et mon cœur *me montait dans le cerveau;* les croupiers dansaient devant moi en ricanant et en me tirant la langue; je voulais rire aussi, et je sentais que les *coins* de ma bouche allaient rejoindre mes oreilles. Il me semblait que chaque pièce d'or était une goutte de mon sang et que les râteaux étaient de grosses araignées qui s'élançaient à tout instant de leurs toiles pour venir boire avidement tout le sang de mes veines. (*Riant.*) C'était terrible et délicieux! Par bon-

de ce nom, et nous avons été heureux de voir, dès le premier jour, des protestations s'élever contre ce système trop facile de composition dramatique. Voici, en effet, comment s'exprime M. Achille Denis, dans la *Revue et Gazette des Théâtres.*

.... Les rôles.... traversent la pièce; ils l'animent, ils l'égayent, mais c'est à peine s'ils y tiennent. Chacun vient là pour jouer sa petite scène, conter ses petites affaires, chanter son petit couplet, faire quelques jolis mots.... puis ils disparaissent et l'on ne s'occupe guère de ce qu'ils deviennent. Le fait est que les auteurs ne prennent pas trop la peine de nous le dire.

Les auteurs nous répondront peut-être que cela tient non pas à une question de maladresse (et nous les savons trop habiles pour en douter), mais à un système. Ils ont voulu faire la pièce de telle façon et non de telle autre. Ils ont voulu tour à tour ga-

heur, je partais le lendemain, et j'avais bientôt oublié le tapis vert de Hombourg pour celui des plaines de la Lombardie. »

2° L'ivresse des voyages :

« Moi, je me suis mis à jeter ma vie dans les cinq parties du monde, marchant au hasard dans l'univers, ma patrie, et ne laissant mon cœur nulle part. J'ai habité l'Inde, le pays des enchantements! J'ai rêvé sur les bords fleuris du Gange. J'ai parlé le sanscrit comme un ancien bramine. J'ai mêlé ma voix aux chants religieux des processions. J'ai même eu deux éléphants à moi! Mais on se lasse de tout, même des éléphants. J'ai quitté l'Inde. J'ai couché sous la hutte des Esquimaux, navigué sur leurs bateaux d'écorce et pratiqué, comme eux, la polygamie; mais je ne pouvais pas me faire à la nourriture. L'huile de baleine ne me réussissait pas; je suis parti, j'ai visité le Nouveau-Mexique, j'ai suivi les bords du Lac-Salé et de la rivière de l'Or, et j'ai été fêté, dorloté par les Apaches. Ils voulaient même me nommer chef de tribu; mais il fallait se peindre en bleu, et le bleu ne me va pas.... j'ai abdiqué! Bref, j'ai tout vu, tout visité, j'ai vécu sur la glace avec les ours blancs, et sous le soleil avec le père Tropique. J'ai vu de gros singes qui ressemblaient à des hommes, et des hommes qui ressemblaient à de gros singes; j'ai tué des tigres, apprivoisé des serpents, dévalisé des voyageurs!... J'ai fait naufrage, j'ai eu la fièvre jaune! Enfin, je n'ai pas perdu mon temps. »

Ici et en vingt endroits, il arrive, comme dit avec raison M. Jules Janin, aux auteurs des *Ivresses* « ce qui arrive aux plus grands chanteurs : sitôt qu'ils forcent leur voix, ils détonnent. » Mais il y a toujours une partie du public disposée à applaudir les choses outrées. Cela gâte les meilleurs auteurs.

zouiller, piauler, gémir, pleurer et rugir la passion sous toutes ses formes, charmante, brutale, ridicule ou terrible, et faire défiler devant nos yeux des amoureux de toutes les nuances. Ils ont prétendu grouper autour d'un drame émouvant toutes les variétés de la comédie et du vaudeville, sans les rattacher directement au drame lui-même, qui en tire cependant un grand effet de contraste.

Nous comprenons parfaitement cette théorie. On nous permettra de ne pas l'admettre. Elle met un procédé trop commode à la portée des gens médiocres, incapables d'en dissimuler la stérilité à force d'esprit et de bonne humeur, comme viennent de le faire MM. Barrière et Thiboust. Nous n'aimons dans une comédie ni les épisodes, ni les digressions, ni les hors-d'œuvre. Tous les incidents, tous les personnages d'une pièce bien faite doivent converger au même centre d'action. Le théâtre a pour but le développement d'une idée par une action vraisemblable, intéressante, bien conduite. La foule ne voit souvent, au premier abord, que l'action, sans découvrir l'idée qui apparaît aux yeux plus clairvoyants. Mais l'idée pénètre à son insu dans le cerveau du spectateur vulgaire qui a cru ne prendre qu'une distraction.

Voilà la vérité sur le but et les conditions essentielles de la composition dramatique ; voilà le secret des succès durables, de ceux qui reposent à la fois sur la double satisfaction de la curiosité et de la raison. *Les Ivresses*, de MM. Barrière et Thiboust, déployaient assez d'attraits pour obtenir auprès de la foule une vogue moins passagère que celle dont elles ont joui ; mais, quand elles auraient fait briller pendant un plus grand nombre de soirées tout le personnel du Vaudeville, elles n'auraient rien ajouté à la réputation littéraire des auteurs, elles ne seraient pas restées au répertoire du théâtre.

Les développements qui précèdent suffisent pour marquer la place actuelle du théâtre du Vaudeville parmi nos scènes littéraires. Énumérons, pour finir les petites pièces qui se sont entremêlées dans les grandes pendant tout le cours de l'année. Ce sont : *les Lettres anciennes*, vaudeville en un acte, de MM. Brisebarre et Nus, contemporain des orages

du *Cotillon* (30 mars); *la Volonté de mon oncle*, opérette en un acte, de MM. Deschamps et Nargeot (12 juillet); *le Bord du précipice*, comédie en un acte, de M. Paul Boisselot (même jour); *le Petit-Fils*, vaudeville en un acte, de MM. Bayard et Varin (même jour); *le Dernier Couplet*, comédie en un acte, de M. A. Wolf (8 novembre); *Prisonnier sur parole*, comédie en un acte, de M. P. Moreau (même jour); *les Brebis de Panurge*, comédie en un acte, de MM. Meilhac et L. Halévy (24 novembre); *la Clef de Métella*, comédie en un acte, des mêmes auteurs (même jour).

Tel a été le mouvement de l'art dramatique sur les quatre scènes qui sont les plus spécialement littéraires. Il est superflu d'en résumer le caractère général qui ressort de toutes nos analyses et appréciations particulières. Le théâtre entre évidemment, au milieu de tâtonnements nombreux, dans une voie de transformation. Ce qui amusait ou passionnait la génération précédente nous laisse insensibles et froids. Les intrigues embrouillées nous fatiguent, les énigmes nous ennuient, les berquinades nous sont insipides, les grandes passions nous paraissent fausses, le drame de cape et d'épée nous fait sourire, nous renvoyons les pièces à grand spectacle au peuple et aux enfants. Nous sommes plus dégoûtés que ne le furent jamais les Athéniens. Une chose pourtant nous attire encore au milieu de cette défaveur des inventions dramatiques, c'est la vérité des peintures. Il en résulte que la comédie de mœurs, le genre le plus élevé, est précisément celui qui se soutient le mieux; elle ne partage pas la décadence du drame et du vaudeville. Le developpement des caractères, la création des types, les études de physiologie sociale sont devenus des éléments d'intérêt dramatique indispensables; ils ne peuvent suppléer à tous les autres, mais aucun autre ne peut plus les remplacer. Nous voulons désormais que nos dramaturges soient des psychologues et des peintres de mœurs.

Malheureusement, nous ne demandons à leurs portraits que l'exactitude et la ressemblance. La photographie nous plaît mieux que la peinture. Nous n'avons pas d'idéal, et nos poëtes ne se préoccupent pas assez de nous en donner un. C'est pour cela que les plus habiles d'entre eux ne sont que des gens de talent, qui montent ou descendent suivant les oscillations du sentiment public, sans chercher à le guider ou à l'élever constamment avec eux. Un homme de génie possèderait cet idéal qui nous manque ; il aurait sans doute pour les goûts changeants de la foule cette condescendance qui donne prise sur elle ; mais on sentirait qu'il a un but, même sans le voir, à la fermeté de sa marche, et que ce but est grand et haut placé, à la continuité de ses progrès.

6

Théâtres de drame. Porte Saint-Martin, Gaîté, Ambigu-Comique, ancien Cirque ou Théâtre du Châtelet; Théâtre Historique ou du Boulevard du Temple. Nouveautés et reprises.

Le drame, ce genre de tragédie populaire si goûté de la génération de 1830, est en pleine déroute sur toute la ligne de cette grande voie parisienne qu'il a fait surnommer « le boulevard du Crime. » On peut juger de sa décadence soit par les essais infructueux que comptent les divers théâtres de drame avant de rencontrer une pièce nouvelle à succès, soit par le nombre des reprises par lesquelles on demande au passé le retour d'une fortune évanouie, soit enfin par les défections de certaines scènes, qui, renonçant à captiver la foule par l'émotion des combinaisons dramatiques, se bornent à l'appeler par l'éclat et les séductions des féeries ou des pièces à grand spectacle. Dans cet état de choses, nous avons peu à ajouter à l'énumération des titres des pièces qui paraissent et disparaissent sur les théâtres de drame, pour remplir suffisamment l'objet de *l'Année littéraire.*

La Porte-Saint-Martin a donné, après une longue attente, ses *Volontaires de* 1814, drame en cinq actes et onze tableaux, de M. Victor Séjour (22 avril)[1], et le succès n'a pas répondu à la vivacité des préoccupations dont cette pièce politique avait été l'objet. Un second drame en cinq actes et six tableaux, *André Rubner*, de M. Têtedoux (14 juillet), avait été annoncé sous les titres de *l'Aumône* et du *Capitaine André;* il a été reçu comme l'essai d'une main expérimentée. Un accueil ordinaire a été fait ensuite à l'un de ces drames à grand effet, comme le public des boulevards les adorait autrefois, aux *Étrangleurs de l'Inde*, en cinq actes et neuf tableaux, par M. Garand (25 juillet)[2]; mais un succès digne des anciens beaux jours a enfin accueilli *le Bossu*, drame en cinq actes et douze tableaux, de MM. Paul Féval et Anicet Bourgeois (8 septembre)[3], tiré d'un des romans les plus féconds en événements et en émotions, publié par le premier de ces deux auteurs.

Mentionnons trois importantes reprises : *Don César de Bazan*, drame en cinq actes, de MM. Dumanoir et d'Ennery (11 mai), avec le vieux Frédérick Lemaître pour interprète; *Perrinet Leclerc*, drame en cinq actes, de MM. Bourgeois et Lockroy (29 mai); et enfin *Antony*, drame en cinq actes de M. Alexandre Dumas (3 mai), ce brillant souvenir de la génération dramatique de 1830.

Au théâtre de la Gaîté, nous signalerons *l'Enfant de la Fronde*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Ferdinand Dugué (7 avril), et *le Château de Pontalec*, drame en cinq actes et six tableaux, pour l'inauguration de la nou-

1. Acteurs principaux: *Napoléon Ier*, Lacressonnière; *Jean Terrier*, Taillade. — *Jeanne*, Mlle Lia Félix.

2. Acteurs principaux : *Punjab*, Montdidier; *Sidney*, Lacressonnière. — *Minda*, Mlle Agar.

3. Acteurs principaux : *Lagardère*, Melin; *Gonzague*, Brindeau; *d'Argenson*, Chéri. — *Blanche*, Mlle Defodon.

velle salle au square des Arts-et-Métiers, par MM. d'Ennery et Dugué. Un à-propos en un acte de MM. Renard et Delbès, *la Gaîté aux Arts-et-Métiers*, célébrait un de ces déplacements de salle de spectacle qui laisseront, cette année, tant de souvenirs dans l'histoire topographique de Paris.

N'oublions pas, comme reprise, le fameux *Courrier de Lyon*, pièce de résistance toujours prête dans les jours de pénurie (30 septembre), et le drame de *Monte-Cristo*, en cinq actes et douze tableaux, de MM. Alex. Dumas et A. Maquet, de brillante et romanesque mémoire.

L'Ambigu-Comique nous présente, après *la Bouquetière des Innocents*, drame en cinq actes, de MM. A. Bourgeois et Ferd. Dugué (15 janvier), l'un des plus sérieux succès de l'année dans *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, drame en cinq actes, de Mme G. Sand et M. Paul Meurice (26 avril)[1]. Tiré habilement d'un des romans les plus favorables aux combinaisons dramatiques de notre illustre romancière, ce drame a dû en outre sa fortune à l'un des plus vigoureux acteurs de l'ancienne génération, M. P. Bocage, dont la mort devait suivre de si près ce dernier triomphe. Nous devons mentionner ensuite *les Mystères du Temple*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Victor Séjour (12 août), sorte d'adieu à un monument populaire menacé d'une disparition prochaine, et *Cadet-Roussel*, drame en sept actes, dont un prologue en deux actes, de MM. A. Rolland et J. du Boys (17 octobre).

Ce théâtre a également ses reprises : *les Filles de marbre*, drame en cinq actes, de MM. Th. Barrière et L. Thiboust (16 juillet) ; *le Juif errant*, drame en cinq actes et dix-sept tableaux, de MM. Dinaux et d'Ennery, l'une de ces grandes constructions dramatiques dont le succès po-

1. Acteurs principaux : *le marquis de Bois-Doré*, Bocage ; *le comte d'Almivar*, Castellano ; *Jovelin*, P. Bondois. — *L. de Beuvre*, Mmes A. Page ; *Mario*, J. Essler.

pulaire ne vieillit pas ; enfin *la Mère et la Fille,* drame en cinq actes, de MM. Mazère et Empis (27 décembre)[1], qui remonte à 1830 : à cette œuvre un peu oubliée de la génération contemporaine, un célèbre tragédien, M. Beauvallet, sociétaire retraité de la Comédie-Française, venait reprendre un rôle autrefois favorable au Talma du boulevard, M. Frédérick Lemaître.

Le théâtre du Cirque-Impérial n'aura pas ajouté, en 1862, le moindre chapitre à l'histoire du drame ; mais il aura laissé un mémorable souvenir dans l'histoire des spectacles féeriques, ainsi que dans celle de la reconstruction des théâtres parisiens. Presque toute son année est remplie, dans son ancienne salle et dans la salle nouvelle, par le succès de *Rothomago*, grande féerie en trois actes et vingt-cinq tableaux, de MM. d'Ennery, Clairville et Albert Monnier (1er mars). C'est le pendant du *Pied de mouton;* c'est le triomphe, très-étranger à la littérature, des exhibitions théâtrales magnifiques et savantes, des décorations, des machines, des trucs, des transformations à vue. Deux cent cinquante représentations successives ne l'ont pas épuisé ; le changement de domicile et de nom de l'ancien Cirque, devenu théâtre du Châtelet (19 août), l'a renouvelé au lieu de lui nuire. Après cette longue fête des yeux, le Châtelet, à court de drames nouveaux, est revenu à la *Prise de Pékin* (20 décembre), ce grand drame militaire de M. Ad. d'Ennery et d'un célèbre auteur anonyme, que nous avons signalé l'année dernière.

La translation des anciens théâtres du boulevard du Temple, pour cause de démolition, a donné provisoirement une scène de plus au drame. La salle du Théâtre-Lyrique

1. Acteurs principaux : *Duresnel*, Beauvallet; *Verdier*, Castellano; *lord Talmours*, P. Bondois. — *Mme Duresnel*, Mmes Méa; *Fanny*, J. Ferreyra.

transféré place du Châtelet, ne devant pas être immédiatement abattue, comme les salles voisines, a été rendue à son ancienne destination littéraire; elle a même repris d'abord le nom de Théâtre-Historique que lui avait donné autrefois son fondateur, M. Alexandre Dumas, puis elle s'est appelée Théâtre du boulevard du Temple. Cette nouvelle scène, dirigée par M. Ed. Brisebarre, s'est approvisionnée de drames dans l'ancien répertoire, et parmi ses reprises, il faut signaler *le More de Venise*, drame en cinq actes et huit tableaux, traduit de Shakspeare par M. Alfr. de Vigny (29 octobre). Affrontant ensuite le hasard des pièces nouvelles, elle a produit *la Femme coupable*, de M. Eug. Nus (14 novembre) et *Léonard*, du même auteur, avec M. E. Brisebarre (31 décembre), drames en cinq actes, avec tableaux, taillés sur le patron d'autrefois que nos auteurs contemporains n'osent pas abandonner et ne peuvent plus rajeunir.

Nous laisserons de côté quelques drames qui ont pu se produire sur des scènes non organisées pour l'initiative des pièces nouvelles, comme *les Enfants du braconnier*, drame en trois actes et cinq tableaux, de M. Eug. Moreau, joué au théâtre Beaumarchais, d'ordinaire plus fécond (9 octobre), et nous passerons sans regret aux pièces de genre qui ont tant de scènes, grandes et petites, pour s'épanouir et qui en profitent.

7

Scènes de genre secondaires : Palais-Royal, Variétés, Folies-Dramatiques, Théâtre-Déjazet, etc., etc.

Nous avons caractérisé plus d'une fois le genre des compositions dramatiques qui se produisent sur ces diverses scènes dites secondaires, mais quelquefois les premières pour la gaieté. Hâtons-nous, suivant notre usage et pour les raisons précédemment déduites, de les enregistrer.

Le Palais-Royal a donné successivement : *la Station de Champbaudet*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. E. Labiche et Marc Michel (7 mars); *l'Ami du café Riche*, vaudeville en un acte, de MM. A. Monnier et Martin (5 avril); *le Furet des salons*, vaudeville en un acte, de MM. E. Monnier et Martin (19 avril); *le Domestique de ma femme*, vaudeville en un acte, de MM. d'Avrecour et Lafargue (23 avril); *les Lundis de Mme Champbaudet*, sans nom d'auteur, parodie assez inoffensive d'un livre mordant[1] (2 juillet); *le Pickpocket du Pecq*, comédie en trois actes, dont les auteurs n'ont pas été nommés (même jour); *Danaé et sa bonne*, opérette en un acte de M. Lefebvre, musique de M. Saint-Mangeant (même jour); *les Saltimbanques*, reprise à laquelle l'apparition de M. Frédérick Lemaître, dans le plus fameux rôle d'Odry, a donné d'abord un certain attrait de curiosité, bientôt suivi d'une chute complète (16 août); *un Homme du Sud*, à-propos mêlé de couplets, de MM. Henry Rochefort et A. Wolff, un des actes les plus gais de la saison (31 août); *une Corneille qui abat des noix*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Cogniard et Clairville, qui ne serait peut-être pas déplacée sur une scène plus sérieuse, et écrite pour les débuts au Palais-Royal de l'acteur Geoffroy si longtemps applaudi au théâtre du Gymnase (8 octobre); *un Avocat du beau sexe*, vaudeville en un acte, de MM. Siraudin et Choler (5 décembre); et enfin *les* 37 *Sous de M. Montaudoin*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Labiche et E. Martin.

Le théâtre des Variétés est tout aussi fécond. Il ajoute successivement à son répertoire : *les Moulins à vent*, vaudeville en trois actes, de MM. Meilhac et L. Halévy (2 fé-

1. Voy. dans la section suivante, l'analyse des *Jeudis de Mme Charbonneau*, par M. de Pontmartin.

vrier); *les Poseurs*, parodie en trois actes, de MM. Lambert Thiboust et Duval, et dont quelques types ont été fort bien accueillis par le public (17 mars); *le Secret du rétameur*, vaudeville en un acte, de MM. Grangé et J. Moinaux (12 mai); *la Boîte au lait*, vaudeville en cinq actes, de MM. Grangé et Jules Noriac, heureux début de l'auteur du 101e *Régiment* dans la carrière dramatique (15 mai)[1]; *les Scrupules de Jolivet*, vaudeville en un acte, de M. Raymond Deslandes (1er juin); *Monsieur de la Raclée*, vaudeville en un acte, de MM. Brisebarre et Eug. Nus (même jour); *une Semaine à Londres*, folie-vaudeville en trois actes et onze tableaux, de MM. Clairville et feu J. Cordier, pièce donnée en 1849 par le théâtre du Vaudeville, et dont la reprise, favorisée par les circonstances, a peut-être été pour le théâtre des Variétés le plus grand succès de l'année (23 juin); *le Minotaure*, vaudeville en un acte, de MM. Clairville et E. de Jallais (8 novembre); *le Bouchon de carafe*, vaudeville en un acte, de MM. Dupin et Grangé (même jour); *les Finesses de Bouchavanes*, vaudeville en un acte, de MM. Michel et Choler (12 novembre); *nos Petites Faiblesses*, vaudeville en deux actes, de MM. Clairville, Henry Rochefort et O. Gastineau (18 novembre); *deux Chiens de faïence*, vaudeville en un acte, de MM. Thiboust et E. Grangé (26 novembre); enfin, *Eh! allez donc, Turlurette!* revue de l'année 1862, en trois actes et neuf tableaux, de MM. Th. Cogniard et Clairville, pièce qui ne sembla pas d'abord destinée au succès que cette exhibition de fin d'année a l'habitude d'obtenir.

A mesure qu'on descend dans l'échelle des scènes dramatiques de Paris, la fécondité semble s'accroître. Le théâtre des Folies-Dramatiques ne compte pas moins d'une dizaines de pièces dont les plus longues, sinon les plus

1. Acteurs principaux : *Clampin*, Ch. Potier. — *Francine*, Mlle Tautin.

heureuses, sont : *le Carnaval des gueux*, vaudeville en trois actes et cinq tableaux, de MM. Em. Abraham et Eug. Hugot (12 février); *les Mâchoires sympathiques, Voyage sans queue ni tête dans le Cocasse*, en trois actes et cinq stations, par MM. de Charnal et Moreau de Bauvière, accumulation de bêtises préméditées (22 mars); *les Couverts d'argent*, vaudeville en trois actes, de MM. Chivot et Duru (12 mai); *les Adieux du boulevard du Temple*, pièce en trois actes et quatorze tableaux, de M. Henry Thiéry, annonçant un prochain changement de salle (28 juin); enfin, pour l'inauguration d'une salle nouvelle, un prologue d'ouverture : *Bonheur de se revoir*, par M. Henry Thiéry, et *les Fables de la Fontaine*, pièce en trois actes et six tableaux, de M. H. Luguet (3 décembre), d'une moralité assez peu commune pour l'atmosphère où elle se produisait.

Le petit Théâtre-Déjazet a aussi sa grande liste de nouveautés, où l'acte unique domine; telles sont : *le Chapitre cinq*, de M. Em. Abraham; *l'Impôt sur les célibataires*, de M. Carmouche; *la Rosière de quarante ans*, de M. Paul Deslandes. Les pièces plus étendues sont : *les Prés Saint-Gervais*, vaudeville en deux tableaux, de M. Victorien Sardou, dont le succès très-vif consolait l'auteur de l'accueil sévère qu'il trouvait au même moment à la Comédie-Française (24 avril); *les Étrangleurs de dindes*, parodie en trois actes du grand drame joué alors à la Porte-Saint-Martin, par MM. L. Beauvallet, A. de Jallais et C. Laurent fils (20 septembre); enfin *le Mari d'une étoile*, vaudeville en deux actes, de M. J. Moinaux (9 octobre).

Pour ne rien oublier, ou peu s'en faut, dans cette chronique dramatique, nous citerons encore, aux Délassements-Comiques : *les Bienfaits de Champavert*, vaudeville en un acte de M. Henry Rochefort, inaugurant, avec deux opérettes, la nouvelle salle de ce petit théâtre (30 mai), et, comme pièce plus étendue, *les Jolis Farceurs*, vaudeville en quatre actes, de Ernest Blum et Alexandre Flan (14 juillet);

puis *Voilà la chose!* revue de fin d'année, en trois actes et vingt tableaux, des mêmes auteurs (24 décembre).

Il nous faut mentionner, à propos des revues de l'année, celle du théâtre du Luxembourg, *Roule ta bosse*, en trois actes et six tableaux, de MM. Saint-Agnan et Choler. C'est une des scènes où ces parodies rétrospectives ont eu quelquefois le succès populaire le plus prolongé.

N'envions pas non plus un souvenir à une scène plus modeste encore qui, sous la direction de Mme de Chabrillan, s'est ouverte à des œuvres plus littéraires. C'est le théâtre des Champs-Élysées, où nous trouvons une pièce en vers : *l'Idéal*, de M. Laluyé (12 mai), qui a déjà fait applaudir sa poésie à l'Odéon. On y voit encore *les Souliers du poëte*, vaudeville en un acte, également en vers, de MM. E. Audray et Deshorties (16 juin), et *Être et paraître*, vaudeville en un acte de M. Hollenbeck (18 novembre).

Sur une scène ordinairement consacrée à la musique étrangère, à la salle Ventadour, nous avons encore vu se produire, dans des représentations extraordinaires, avec le *Macbeth*, traduit par M. Em. Deschamps, une comédie très-galamment applaudie, *les Moutons de Panurge*, par Mme Marcelly, pseudonyme d'une grande dame qui porte, comme disent les journaux du moment, un nom aimé de la littérature et des arts.

Hors de Paris et hors de France, nous trouvons seulement cette année, comme nouveautés dramatiques, quelques opéras et opérettes qui ne sont pas de notre compétence, et, quand nous aurons mentionné un *Prologue* en vers de M. Méry, pour la réouverture du théâtre de Bade (9 août), nous aurons payé à peu près complétement à la littérature dramatique notre tribut accoutumé.

8

Le théâtre hors du théâtre. Eschyle, Sophocle et Euripide à l'évêché et devant la magistrature d'Orléans.

Il y a des scènes intimes, des théâtres de famille où se uent des œuvres qui reçoivent ensuite par l'impression ıe plus grande publicité. La ville d'Orléans, l'une des lles de province où le théâtre public a le moins de faveur, cependant le goût des représentations scéniques. Ce goût, êvêque lui-même le flatte de haut et le fait tourner au ofit des études classiques dans son séminaire. Toute la esse a dit avec quel éclat il a fait jouer le *Philoctète* de ›phocle et *les Perses* d'Eschyle dans la langue originale. Institut y assistait, représenté par MM. Villemain, Saint-arc. Girardin et quelques autres, et le *Journal des Débats* isait, par la plume de M. Prévost Paradol, un compte ndu de la représentation épiscopale, aussi brillant qu'un mpte rendu de M. J. Janin après une belle première de Comédie-Française.

Des fêtes littéraires de même ordre sont données en ıonneur de l'antiquité grecque par un magistrat de la ême ville, M. Ludovic de Vauzelles, substitut du procu-ur général. Nous avons déjà fait connaître en lui l'auteur une tragédie antique : *Alceste;* il a puisé aux mêmes urces le sujet d'une seconde pièce : *Polyxène*, qu'il a fait présenter chez lui avec un éclat que n'ont pas ordinaire-ent les représentations domestiques. On raconte que le ssin des costumes avait été envoyé de Russie par la cé-bre tragédienne Mme Ristori; que le peintre de ma-ne, M. Gudin, avait exécuté tout exprès une belle toile ›ur le fond de la scène, figurant la mer et le promon-ire de Sigée ; que le glorieux patriarche de la peinture, . Ingres, figurait sur la scène, couronné de cheveux blancs

et de son titre récent de sénateur; que la musique des chœurs était celle de Mendelssohn; que l'élite de la société orléanaise avait fourni les acteurs et formait le parterre. Pour nous, qui n'y étions pas, les vers de *Polyxène* ont un peu perdu à la lecture du prix qu'ils devaient avoir rehaussés par tant d'éclat; néanmoins, la tragédie de M. L. de Vauzelles nous paraît être une heureuse imitation d'Euripide. Plus sévère que l'auteur d'*Hécube*, à qui l'on a reproché justement la duplicité de l'action, il n'a pris que la moitié de l'œuvre grecque, celle qui contient les scènes les plus touchantes. Le sujet est d'une extrême simplicité; point de péripéties, point d'incertitudes sur le dénoûment. Il faut une victime aux mânes d'Achille, et Polyxène, que le sacrifice réclame, y court comme à une délivrance. C'est d'elle qu'Andromaque dira avec une douloureuse envie:

O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.

C'est là le sentiment dont M. de Vauzelles s'est inspiré, et qui donne un caractère touchant à son essai dramatique.

CRITIQUE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, MÉLANGES.

1

Invasion de la satire personnelle dans la critique; renaissance du pamphlet littéraire. M. de Pontmartin.

La critique littéraire est exposée à prendre, dans l'ardeur des luttes trop souvent personnelles de la presse périodique, la forme et les allures de la satire; mais la solennité du livre comporte peu, de nos jours, les vivacités agressives qui plaisent tant à la curiosité maligne du public, à l'envie ou aux rancunes des mauvais confrères. On les laisse d'ordinaire aux petits journaux qui, ne cherchant que plaies et bosses, vivent sans cesse au milieu de petites querelles, et en vivent, et qui sont condamnés, par leur intérêt même, autant que par des jalousies privées, à faire des avanies à tout ce qui s'élève, pour l'amusement de leur galerie. C'est en transportant de la façon la plus inattendue les procédés satiriques du petit journalisme dans le livre que M. A. de Pontmartin a composé *les Jeudis de Mme Charbonneau*[1], et ce retour au pamphlet littéraire a fait grand éclat et grand scandale.

Comment ce critique des salons aristocratiques, ce romancier du monde distingué, ce feuilletoniste des jour-

1. Michel Lévy, in-18, 288 p ; trois éditions.

naux bien pensants, ce défenseur des saines doctrines, a-t-il pu en venir à ces bruyantes querelles, à ces explosions de personnalités offensantes? M. A. de Pontmartin, voyant que chacun se demandait quel sentiment l'avait porté à éclabousser tant de gens de sa plume ordinairement plus pacifique, a voulu s'en rendre compte lui-même; de là une *Préface*, dans la seconde édition, où il explique de son mieux son incartade littéraire.

Les *Jeudis de Mme Charbonneau* sont une satire contemporaine, la satire d'un Parisien déchu, ou d'un provincial en révolte: satire en prose malheureusement; car si j'avais jeté sur ses maigres épaules le velours de l'alexandrin et les dentelles de la rime riche, tout le monde l'eût acceptée. Or la satire a un privilége : l'exagération, ou, si l'on aime mieux, la parodie et la comédie: la parodie, c'est-à-dire le côté grotesque et excessif de ce que l'on met en scène; la comédie, c'est-à-dire le verre grossissant.

L'auteur des *Jeudis de Mme Charbonneau* persiste donc, même après le bruit qui s'est fait autour de ses peintures, à croire qu'il a reproduit avec une certaine vérité les coryphées de notre génération littéraire. Un peu de fantaisie mêlée à l'exagération de la réalité, le portrait poussé jusqu'à la charge, qui n'est qu'un excès de la ressemblance, voilà ce qu'il a mis et voulu mettre dans son livre; voilà ce qui a de toutes parts soulevé des tempêtes.

Ses portraits doivent représenter des personnages réels, et il n'a pas craint d'écrire au-dessous autant de noms propres. Dans les siècles précédents on se serait contenté de l'allusion, de l'allégorie, des pseudonymes; les types des la Bruyère et des le Sage étaient tracés d'après nature, mais le peintre ne disait point au public le nom des modèles. Il circulait bien une clef de leurs caractères allégoriques, mais cette clef n'était pas dans toutes les mains, et l'auteur pouvait contester l'exactitude des interprétations. M. A. de Pontmartin n'a pas voulu s'abriter der-

rière ces mesures de prudence. De telles précautions étaient permises, selon lui, ou même obligées en face des puissances de l'ancien régime. Il comprend qu'un écrivain ait recours à des équivoques pour se sauver de la Bastille; il n'admet pas qu'il ait peur de ses confrères. Décidé à faire feu sur les passants, il n'a pas voulu du moins se cacher derrière les buissons. « Quand on fait une imprudence, dit-il, il faut la faire complète : mieux vaut une faute qu'une perfidie; mieux vaut une folie qu'une lâcheté. »

Il y a dans ces lignes de M. de Pontmartin le jugement même de son livre; il y a la condamnation; il y a aussi les circonstances atténuantes. Pour un écrivain de rencontre ou un débutant, *les Jeudis de Mme Charbonneau* seraient une imprudence, à moins d'être un calcul; pour un homme de lettres de profession, c'est une faute; pour un auteur de son monde, de son parti politique et religieux, c'est une folie. On conçoit qu'un journal charivarique, faisant son profit de tout accès de colère d'un écrivain contre ses confrères, donne la publicité d'un jour aux boutades, aux épigrammes, aux satires d'un homme aigri; l'occasicn vous est offerte d'épancher votre bile, vous êtes excusable de vous soulager. Ce qui effacera un peu le souvenir de vos agressions rancunières, c'est que le même journal qui vous a fourni des verges contre vos confrères, en fournira un autre jour à vos confrères contre vous. Les blessures faites par le livre sont plus profondes; elles supposent plus de préméditation ; elles n'ont pas l'excuse de l'occasion offerte, du diable qui vous pousse. Puis le journal passe, tandis que le livre reste et l'injure avec lui. « *Manet alta mente repostum.* » Éphémère ou durable, l'effet de ces colères entre hommes de plume est toujours très-fâcheux; il discrédite encore la profession d'écrivain auprès du public, qui n'est pas déjà trop bienveillant pour elle. Elles donnent de la gent lettrée l'idée d'une race de loups qui se déchirent entre eux. Avec le nom et le passé

de M. de Pontmartin, l'imprudence, la faute, devient plus étrange. Passant du salon sur les tréteaux, il a eu le temps à peine de quitter ses gants pour souffleter des petitesses ou fustiger des turpitudes. L'écrivain d'un monde grave se fait queue-rouge, l'homme en habit noir jette son claque par-dessus les moulins.

Venons au livre lui-même, écrit avec esprit, mais mal composé; pamphlet littéraire peut-être trop vif, compliqué d'un roman qui ne l'est pas assez. Le pamphlet, c'est la revue générale des notabilités de la littérature parisienne, jugées par le bon sens et l'honnêteté d'une société provinciale; le roman, c'est la peinture des mécomptes réservés dans la vie de province à un Parisien déchu qui cherche un refuge aux champs contre les souvenirs odieux de Paris et qui reviendra bientôt en toute hâte à sa première galère. Le roman n'est que l'*Idylle* de M. Nadaud[1], refaite, mais moins bien faite; il ne mérite guère de nous arrêter. Voyons le pamphlet.

Fontenelle a dit que s'il avait la main pleine de vérités, il se garderait bien de l'ouvrir. Prenez le contre-pied de la pensée de Fontenelle, et vous aurez *les Jeudis de Mme Charbonneau*. M. de Pontmartin avait les deux mains pleines de vérités, et de vérités désagréables, plutôt bonnes à cacher qu'à faire paraître, et il les a ouvertes. Il a dit tout haut ce que beaucoup disaient tout bas. Il n'a pas eu de grands efforts d'invention à faire; il a recueilli les médisances, les appréciations sévères qui circulent dans l'intimité du monde lettré, et il les a divulguées sans pitié. Il s'est fait l'enfant terrible d'une grande famille qui a déjà assez de peine à cacher au public ses petites misères.

L'homme qui dit tout, dit souvent trop. Il y a des choses éphémères qu'on peut railler en passant, dans une

1. Voy. le compte rendu de ce charmant roman pastoral, au tome IV de *l'Année littéraire*, p. 85-90.

boutade, mais dont il ne faut pas faire, dans un livre, un chapitre de l'histoire des lettres. M. A. de Pontmartin n'en a pas moins de justes sévérités contre certaines habitudes du monde littéraire moderne. Par exemple, il fait rougir la critique, devant tout le monde, des peccadilles qu'elle portait si légèrement, en secret, dans sa conscience; il la montre, par de piquantes applications, soumise à l'intérêt, à la passion, à la camaraderie, à l'influence des relations sociales; tantôt revêche et hautaine envers le talent, tantôt humble et complaisante envers la médiocrité. Il touche aussi avec justesse à cette plaie d'argent dont notre époque, avide de bien-être et esclave d'un faux luxe, a porté la contagion jusque dans les choses de l'esprit. Et ici, c'est un procès à faire au siècle plutôt qu'à la littérature.

Si l'auteur avait mis ses révélations en œuvre dans des portraits de fantaisie, les détails en seraient encore assez tristes pour l'honneur des lettres et des lettrés; quand elles deviennent des personnalités et s'accolent à des noms propres, elles prennent un caractère plus fâcheux : il est difficile de les défendre du reproche de diffamation. Il y a un cas où ce reproche est plus grave : c'est celui où le confrère, poursuivi par des indiscrétions injurieuses, a été enlevé par une mort assez récente et n'est plus là pour répondre. On admet trop bien la loyauté de M. A. de Pontmartin pour douter de la vérité des confidences qu'il a reçues du malheureux Schaunard, autrement dit Henry Mürger. Mais, sans contester son témoignage, les propos cyniques qu'il rapporte n'étaient peut-être pas aussi sérieux qu'il les fait; l'arithmétique d'escroc qu'il lui prête et dans laquelle il voit « une leçon de littérature contemporaine, » est une diffamation envers un mort, contre laquelle tout homme délicat proteste, sans vouloir en laisser faire la preuve.

On aurait voulu voir ménager l'individu, mais on lui

abandonne l'espèce. Son appréciation de cette étrange vie littéraire appelée la bohème, et à laquelle Henry Mürger a succombé, n'en est pas moins d'une grande exactitude. Il voit dans cette triste victime de la théorie qui fait du désordre de la vie une condition de l'art, le commencement de la dissolution intellectuelle et physique. Il se souvient avec colère « du bruit qui se fit sur ce pauvre cercueil et qui convertit la leçon en fanfares et en réclames. » Et il ajoute avec une méchanceté spirituelle : « On peut dire que Schaunard fut escorté jusqu'au cimetière par la musique du régiment qui l'a tué. »

Le nom de Schaunard donné à Henry Mürger par allusion à une de ses créations indique un des procédés employés par M. A. de Pontmartin pour intriguer d'abord son lecteur sur des personnalités qu'il désignera plus clairement ensuite. Il lui fait un peu chercher le visage sous les masques, avant de les faire tomber. C'est de la même façon que Lamartine s'appelle Raphaël; Alfr. de Musset, Falconney; George Sand, Lélia. Un plus grand nombre de ses personnages ont des noms qui rappellent leurs habitudes de style ou d'esprit. M. Victor Hugo est surnommé Olympio; M. Sainte-Beuve, Caritidès; M. Th. Gautier, Polychrome; M. Méry, Bourimald; M. Paulin Limayrac, Caméléo; M. Barbey d'Aurevilly, Molossard. Les autres sont désignés par des transformations ou des altérations de leurs propres noms, dont quelques-unes sont heureuses et d'autres puériles : M. Taxile Delord devient Porus Duclinquant; M. Granier de Cassagnac, Bernier de Fauxbissac; M. L. Ulbach, Colbach, etc. Une liste générale est dressée de toutes ces correspondances.

Ces procédés, dira-t-on, sentent la charge et ont des allures charivariques. Ai-je dit le contraire? Le plus curieux, c'est que M. A. de Pontmartin met les armes légères du petit journalisme au service des graves et saines doctrines. Ses héros de prédilection sont MM. de Falloux et Louis

Veuillot. Il suit l'exemple de ce dernier, qui tout en maudissant Voltaire, a appris à son école,

A se moquer un peu de ses sots ennemis.

Il copie même trait pour trait l'esquisse que M. Veuillot, l'année précédente, avait improvisée, en vers satiriques, de l'un de leurs ennemis communs. M. de Pontmartin, qui appelle ce vétéran du *Charivari* « le supplicié de la drôlerie, » en est lui-même le volontaire tardif et inattendu.

Soldat trop indépendant, il tire sur ses amis, du moins sur les défenseurs de sa propre cause, et l'on est étonné de lui voir tant de colères contre MM. Barbey d'Aurevilly, Granier de Cassagnac et les frères Escudier. Il se frappe lui-même ; il fait son *mea culpa* de ses propres peccadilles, de ses complaisances, de ses injustices par esprit de camaraderie ou de parti. Il se fait infliger, comme critique et comme romancier, cette belle et rude leçon par un de ses interlocuteurs : « Vous avez fait de la critique avec vos passions, et du roman avec vos systèmes. Il en est résulté que vos appréciations des œuvres et des hommes ont sans cesse dépassé la mesure en bien ou en mal, et que vos fictions romanesques ont péri dans le faux et dans l'ennui. » C'est ainsi qu'il soufflette sur sa propre joue un grand nombre de ses confrères.

L'auteur des *Jeudis de Mme Charbonneau* croit qu'après cette escapade, il pourra bien reprendre la consigne, le pas régulier et sa place dans les rangs de son parti, le grand parti de l'ordre. Nous ne savons quel accueil il y trouvera. Peut-être celui qui est fait à l'Enfant prodigue lors de son retour. Un homme d'esprit est quelquefois d'autant plus cher aux siens, qu'il les a compromis davantage par un esclandre. Car c'en est un que *les Jeudis de Mme Charbonneau*; mais c'est l'esclandre d'un homme d'esprit. M. de Pontmartin y aura laissé quelque chose de sa réputation d'homme grave ; il aura perdu les sympathies de

quelques académiciens et vu couper en herbe les espérances qu'il pouvait nourrir de siéger un jour lui-même à l'Institut; mais, en revanche, il s'est acquis des droits à une place d'honneur parmi les tirailleurs de passage au *Figaro*.

2

La critique littéraire et les partis politiques: libéralisme, catholicisme et démocratie. MM. Laurent-Pichat, G. de Cadoudal et J. Levallois.

Il y a des critiques qui voient, et avec raison, dans les œuvres littéraires autre chose que des exercices d'imagination, et dans la poésie autre chose qu'un vain arrangement de mots. Pour eux la plume est comme l'épée: elle peut servir dans les joutes brillantes et vaines de l'escrime; mais elle est faite aussi pour des luttes plus sérieuses. Poussez cette théorie à l'exagération, et l'artiste ne sera plus que le soldat d'une cause; l'écrivain, le missionnaire d'une idée. Viennent-ils à oublier, dans la stérile adoration de la forme, les intérêts sacrés de la vérité et de la justice qu'ils doivent servir, ce ne sont plus, aux yeux de leurs coreligionnaires, que des déserteurs, des renégats; la poésie dont ils empruntent la voix n'est plus qu'une sirène qui amollit les cœurs, abâtardit les esprits, et livre l'homme entier comme une proie facile au mensonge ou au despotisme.

Les camps les plus opposés exigent de la poésie et de l'art cette attitude militante, et inspirent une critique qui demande compte aux écrivains moins de leur talent que des services rendus par l'usage qu'ils en font. On s'attend, sur la foi même du titre et sur la réputation de l'auteur, à trouver ce genre de critique politique et littéraire dans *les Poëtes de combat* de M. Laurent-Pichat[1]. C'est un recueil

1. Hetzel, in-18, 382 p.

d'études lues par l'auteur à ces conférences de la rue de la Paix, déjà connues de nos lecteurs. M. Laurent-Pichat, écrivain libéral, traitait devant un auditoire sympathique des devoirs imposés à la poésie par la cause libérale. Dans une étude préliminaire, il dit la situation de la poésie à notre époque, ce qu'elle a fait, ce qu'elle ne fait plus, ce qu'elle peut faire encore. Le présent lui inspire une profonde tristesse, mais sans lasser sa foi dans l'avenir. Il croit aux illusions de la jeunesse et les défend contre les envahissements du scepticisme. Il croit aux instincts des masses que l'influence corrompue et corruptrice de certains talents peut égarer, mais que les accents sincères d'un poëte de cœur ramèneront toujours dans leur noble voie. Les devoirs de la poésie sont de raffermir, de vivifier la foi du monde moderne en lui-même, de la faire passer à l'action, de relever les défaillances du caractère, de dissiper les nuages de la raison, de nous dévouer corps et âme au progrès, à la vérité, à la justice, à la liberté.

M. Laurent-Pichat passe facilement de la sympathie à l'admiration pour les hommes qui ont ainsi compris le rôle de la poésie. Le Hongrois Pétœfi, l'Allemand Th. Kœrner sont pour lui des héros et des modèles. Lord Byron, ce grand type de la poésie sceptique, a exercé une influence mauvaise qu'il a, du moins en partie, rachetée par une noble mort; Schiller, supérieur à Goethe par la grandeur morale, a droit à plus de sympathies. Parmi nos poëtes vivants, M. Victor Hugo, qui est parmi nous le plus brillant apôtre du culte idolâtrique de la forme, inspire cependant à M. Laurent-Pichat une affection toute filiale. N'est-ce pas là une de ces inconséquences du cœur qu'il faut pardonner? Le critique rappelle lui-même que l'auteur des *Chants du crépuscule* était, en 1835, plus près du doute que de la foi; mais « depuis vingt-cinq ans, ajoute-t-il, le temps a marché, et l'esprit du poëte avec lui; il a conquis une certitude, il a vu briller à ses yeux l'évidence, ce soleil de la raison. »

Parmi les poëtes de combat, nous voyons placer dans un rang plus élevé que celui qui lui est assigné d'ordinaire, le malheureux Hégésippe Moreau. Il y a des poëtes que la pitié a surfaits, comme Chatterton ou Gilbert. « Hégésippe Moreau, dit M. Laurent Pichat, leur fut supérieur par le génie, et je prétends placer d'emblée l'auteur du *Myosotis* auprès de Lamartine et de Hugo, au rang littéraire d'Alfred de Musset, et signaler le jeune maître qui était en lui.... Je veux placer Moreau dans notre Panthéon des gloires. » On trouvera sans doute ici l'admiration de M. Laurent-Pichat bien pompeuse eu égard au peu d'importance de l'œuvre; le critique s'efforce de la justifier, et il extrait avec soin, parmi les *reliques* du jeune poëte, un assez grand nombre de pièces très-remarquables tour à tour de grâce et d'énergie. Hégésippe Moreau sera longtemps regretté, parce qu'il unissait un talent distingué, une honnêteté de cœur que M. Laurent-Pichat se plaît vivement à faire ressortir.

Il est un poëte trop cher peut-être à notre génération, et dont M. Laurent Pichat ne parle qu'avec une répugnance douloureuse : c'est Alfred de Musset, dont il dit qu'il « n'a pas de biographie pour ceux qui le respectent, » Alfred de Musset en qui il s'afflige de ne trouver ni un homme religieux, ni un philosophe, ni un homme politique. « Pareil à un ouvrier qui n'a pas voulu se choisir une tâche dans la besogne commune, il blasphème contre ceux qui ont travaillé. » La critique ne peut que lui répéter ce cri de sa muse :

> Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté !

Comme poëte de combat, Alfred de Musset est mis au-dessous de M. Auguste Barbier, qui restera, pour quelques satires, l'un des types de la poésie militante. Est-ce la devise de M. de Lamartine :

> Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie,

devise bien abandonnée depuis, qui l'empêche de figurer parmi les poëtes de combat? Béranger y prend place : il a beaucoup aimé, beaucoup chanté, peu prié, mais il a beaucoup combattu ; les procureurs du roi et les jésuites en ont su quelque chose. J'approuve M. Laurent-Pichat de n'avoir pas épousé les violentes rancunes de quelques-uns de ses amis politiques contre notre chansonnier national[1].

La critique de l'auteur des *Poëtes de combat* est élevée, généreuse, mais un peu étroite sous une apparence de largeur. Les poëtes qui, jaloux d'exercer une action sociale ou politique, consacrent leur talent à la justice, à la raison, à la liberté, sont dignes de toutes nos sympathies, surtout au jour des grandes luttes. Je veux que la Grèce ancienne n'ait pas de nom littéraire plus glorieux que celui de Tyrtée, ni l'Allemagne moderne que celui de Th. Kœrner; au laurier du poëte s'unit sur leur front la couronne civique. Il n'en est pas moins vrai que Tyrtée reste au-dessous de Sophocle ou de Simonide, et Kœrner au-dessous de Goethe ou de Klopstock, sous le rapport du génie.

J'ai demandé moi-même, à plusieurs reprises, que la poésie s'inspirât des choses du présent; mais il n'est pas nécessaire pour cela qu'elle descende, armée de pied en cap, dans l'arène des partis. La poésie vraiment contemporaine ne se réduit pas à la satire, réduite elle-même à la satire politique. Elle peut combattre avec l'armée dans les dangers suprêmes, mais le plus souvent elle la précède pour éclairer sa marche. Et puisque la poésie rappelle l'idée de nuage, je la comparerai moins volontiers à la nuée chargée de foudres et de colères qui éclate sur nos têtes qu'à la colonne moitié obscure et moitié lumineuse marchant devant nous vers une terre promise inconnue. Elle est l'idéal de la vie et ne se mêle qu'à regret à ses intérêts. Quand la patrie, la vérité, la justice en péril réclament le concours

1. Voy. tome III de *l'Année littéraire*, pages 358 et suiv.

de tous, admirons avec M. Laurent-Pichat les poëtes qui savent faire de la lyre même une arme; flétrissons ceux qui, par calcul ou par lâcheté, se taisent ou nous étourdissent de leurs harmonieux dithyrambes en l'honneur de l'ennemi; mais n'oublions pas que l'essence même de la poésie est de planer au-dessus des réalités humaines et de les voir transfigurées, agrandies, plus pures, non telles qu'elles sont, mais telles qu'elles devraient être, telles qu'elles seront peut-être un jour[1].

Le besoin de chercher dans les œuvres littéraires les intérêts religieux, sociaux ou politiques qu'elles peuvent servir ou contrarier, a fait la fortune d'un mot assez ambitieux « les signes du temps, » devenu dans ces dernières années le titre de plusieurs publications critiques. Ce fut celui d'un des derniers écrits du chevalier de Bunsen, l'un des esprits les plus distingués et des controversistes les plus savants de l'Allemagne; c'est, depuis environ trois ans, le titre général d'une suite d'articles publiés sur les sujets les plus divers par M. Philarète Chasles dans le *Journal des Débats;* c'est aujourd'hui celui d'un recueil de critiques et de causeries, par M. Georges de Cadoudal. *Les Signes du temps*[2] de ce dernier appartiendront naturellement à une école de critique diamétralement opposée à celle de M. Laurent-Pichat. Le nom que porte l'auteur, célèbre dans les annales de la fidélité vendéenne, l'apprentissage des armes littéraires qu'il a fait sous la direction de M. Nettement dans des feuilles consacrées aux intérêts

1. Pour retrouver dans la critique littéraire l'accent plus marqué des doctrines politiques avancées, nous aurions pu prendre comme spécimen *les Hommes et les Livres* de M. Fréd. Morin (Michel Lévy frères, in-18, xvi-472 p.). Nous y aurions vu l'union ardente de deux extrêmes contraires : le libéralisme démocratique et l'autorité catholique, fusionnés par l'esprit de l'école philosophique de Buchez.

2. Jacques Lecoffre, in-8, 404 p.

religieux et monarchiques nous promettent, dans M. G. de Cadoudal, un défenseur fidèle du trône et de l'autel.

Cette promesse est tenue. L'auteur des *Signes du temps* fait de la critique littéraire orthodoxe; il ne va pas, dans son zèle pour une sainte cause, jusqu'à l'indifférence en matière de style; il est néanmoins plus touché de la portée morale et religieuse d'un livre que du mérite de l'auteur. La critique catholique avait déjà trois principaux organes: la plume élégante et indulgente de M. de Pontmartin, avant qu'il eût écrit *les Jeudis de Mme Charbonneau*; la grande épée flamboyante mais assez inoffensive de M. Barbey d'Aurevilly; le fouet retentissant et sanglant de M. Louis Veuillot. M. G. de Cadoudal, qui nous semble avoir une plus haute idée du dernier, se rapproche du premier par son tempérament. Avec M. Louis Veuillot, il dirait volontiers: « En critique, l'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait, et si c'est là ce qu'exigent les salons, il faut quitter le salon et passer au champ de bataille. » Il n'envie pas du tout à M. Barbey d'Aurevilly ses brillantes passes d'armes et son escrime de parade; mais il se condamnerait volontiers, comme M. de Pontmartin, « à ne jamais combattre qu'à armes courtoises même les ennemis de ses croyances et de ses opinions. » Toutefois cette courtoisie, que l'habitude du monde vous fait un besoin de garder envers les hommes, n'empêche pas toujours la déclamation contre les idées de ses adversaires ou contre celles qu'on leur prête, pour avoir plus de sujet de grossir sa voix.

Un des traits de la critique catholique est de chercher les intentions des œuvres, les arrière-pensées de l'écrivain, de sonder les reins et les cœurs, d'expliquer enfin les écrits ou les actes par des passions qu'on ne saurait trop railler ou flétrir. L'auteur des *Signes du temps* ne renonce pas absolument à cette méthode. A propos de M. Renan, dont il trace d'ailleurs un portrait qui ne manque pas de finesse, il se souvient que ses prédécesseurs en critique expli-

quaient toutes les évolutions du génie passionné de Lamennais par un seul mot : l'orgueil, et il dit de même du savant, éloquent et mélancolique représentant de l'Antechrist au Collége de France : « C'est le René de la critique. Il en a l'orgueil incurable et la tristesse rêveuse et malsaine. » Plus loin : « Sa modération est tout simplement l'incarnation suprême d'une vanité colossale, et, comme il se croit supérieur à toutes choses, il ne lui est pas difficile d'être impartial et bienveillant, même envers le bon Dieu. » Les grands mots ne font pas peur aux défenseurs de la foi. Si on ne monte pas au même ciel qu'eux, on roule nécessairement dans l'abîme. Du même M. Renan et de M. Taine ensemble, M. G. de Cadoudal dit : « Voici deux écrivains qui, en poursuivant le feu follet de la raison, sont tombés dans le plus abject matérialisme. »

Les bonnes mœurs sont défendues dans le même langage que les idées saines. C'est toujours du haut d'une chaire, *ex cathedra*, que le critique de l'école catholique semble parler quand il se fâche. Voyez comment il traite un pauvre petit recueil de chansons expurgées, *le Béranger des familles*. « Étrange fantaisie du *cher Perrotin* qui vient frapper à la porte du foyer domestique avec la prétention hautement avouée de placer sur les lèvres de nos femmes et de nos filles des refrains qui n'avaient infesté jusqu'à ce jour que les ateliers, les mansardes, les casernes, les estaminets et les colléges malpropres ! Quels sont donc les droits du chantre de Lisette et de Frétillon au titre de poëte des familles ? Il a bafoué sans pudeur tout ce qu'on apprend à aimer et à respecter dans une maison honnête et chrétienne : la religion, la royauté, le mariage, les sentiments purs, la sœur de Charité et jusqu'à l'ange gardien. » Comme l'ange gardien finit bien la gradation ! On nous montre ensuite Béranger « ameutant tour à tour le faubourien contre le monarque, le soldat contre ses chefs, le paroissien contre son curé, le contrebandier contre la douane, le col-

légien contre ses professeurs, le vagabond contre le gendarme, et tout le monde contre la pudeur, contre la fidélité, contre la justice et contre Dieu. »

Ces déclamations sont si générales qu'on peut les laisser passer, en se contentant d'en sourire. Mais quand je vois le refrain navrant de *Jacques :*

Lève-toi, Jacques, lève-toi,
Voici venir l'huissier du roi,

transformé en « une invitation à ne pas payer ses impôts, » je proteste contre une légèreté qui travestit ainsi la pensée d'un écrivain pour le rendre odieux. La mauvaise foi ne ferait pas davantage.

Ce sont moins là les procédés de M. G. de Cadoudal que ceux de son école. Pour lui, il conserve encore une certaine indépendance littéraire qui nous plaît. Il est loin d'applaudir à toutes les œuvres qui sortent des mains des siens. Il fait la part de l'intention et du mérite chez les écrivains de son parti. Voyez par exemple cet aveu : « Il faut bien le dire, c'est surtout dans certains traités religieux et dans les livres d'éducation morale, populaire ou domestique, que se rencontrent les œuvres sans style. De la part de quelques écrivains, c'est sans doute impuissance radicale de revêtir une forme dont ils ne soupçonnent même pas l'existence... Le plagiat, dernière forme de l'impuissance et du mépris littéraire, a atteint des proportions considérables dans la littérature religieuse. » Si M. G. de Cadoudal n'a pas l'esprit assez libre pour faire ressortir le mérite littéraire des écrivains dont les idées le blessent, il ne l'a pas assez asservi pour trouver du talent à tous ses compagnons de drapeau, du génie à tous ses chefs. Avec des qualités personnelles il a les défauts d'une école, il n'a pas les petitesses d'une coterie.

Les critiques qui ont une certaine élévation d'esprit,

sans se mettre au service exclusif d'un parti, ont bien de la peine à ne pas faire tourner leurs appréciations littéraires au profit des idées philosophiques, politiques ou religieuses qui leur sont chères. Ils se jettent volontiers dans les luttes morales du jour, et ils peuvent intituler, comme M. Jules Levallois, leurs études de philosophie littéraire : *Critique militante*[1]. Le jeune rédacteur de *l'Opinion nationale*, où la plupart des essais réunis dans ce volume ont paru, ne dédaigne pas les questions purement littéraires; mais il s'attache de préférence à celles qui doivent intéresser la cause démocratique. Partisan du progrès dans la science, dans l'art et dans la politique, il a de la sympathie pour tous les écrivains d'avant-garde : poëtes, critiques, philosophes ou historiens; il applaudit aux soldats d'une idée, signale les déserteurs et les traîtres, harcèle les retardataires, et secoue dans leur indifférence pour le vrai ou le juste les adorateurs de la beauté stérile de la forme.

M. Jules Levallois n'a pas toutefois assez de passion pour combattre des adversaires ou servir des amis sans les connaître et sur un mot d'ordre. Il se donne la peine d'étudier les écrivains dont il parle, il lit et lit bien; les doctrines qu'il signale peuvent être meilleures ou moins bonnes qu'il ne croit, mais ce sont bien celles de l'auteur qu'il juge, du livre dont il rend compte. Ses sévérités, dont l'honnêteté se laisse déjà reconnaître à leur accent, sont toujours justifiées par des preuves et des citations. On peut voir celles qu'il prodigue à M. de Lamartine, à propos de trois entretiens de son *Cours familier de littérature* sur J. J. Rousseau. Les reproches sont vifs contre l'emploi que l'auteur des *Méditations* fait de ses dernières années et des dernières lueurs d'un grand talent, mais ils sont trop mérités. Les malheureux efforts du poëte si cher à notre jeunesse pour tirer quelque profit suprême des restes et, pour

1. Didier et Cie, in-18, XXII-460 p.

ainsi dire, des cendres d'une popularité expirante, sont un spectacle attristant pour ceux qui l'ont le plus aimé; on conçoit que des juges plus jeunes, qui ne doivent pas à sa poésie autant de charmants souvenirs, éprouvent devant un abaissement volontaire plus de colère que de pitié.

Malgré la divergence des intérêts servis, nous aimons les tendances sérieuses de la critique, telle que MM. J. Levallois, G. de Cadoudal, Laurent-Pichat la pratiquent, chacun sous son drapeau. Mais les soldats de la littérature militante, dans quelque armée qu'ils servent, doivent se garder soigneusement des hostilités systématiques et des enthousiasmes de convention. Qu'ils ne sacrifient pas non plus les intérêts de la littérature à ceux d'un parti. On peut subordonner la forme à l'idée morale, mais il ne faut pas oublier ses droits; car si la forme n'est pas tout dans l'art, il faut bien convenir qu'elle est quelque chose, ou l'art lui-même n'est rien. Quel que soit le dieu d'un temple, le modèle d'une statue, le héros d'un poëme, le poëme, la statue, le temple ont des beautés qui leur sont propres, et qui font honneur au génie, même chez nos ennemis.

3

Excursion de la critique littéraire dans la science sociale. De l'influence morale du théâtre. M. Ed. Thierry.

La science sociale est aujourd'hui tellement en faveur, que la critique littéraire elle-même s'efforce d'y rattacher des questions d'ordinaire assez étrangères aux débats des publicistes. C'est ainsi que nous voyons la question de la moralité du théâtre se produire aux conférences de l'Association polytechnique, organisées pour la propagande des idées économiques et la vulgarisation des connaissances

utiles[1]. Mais dans ce nouveau milieu, cette question tant de fois posée et devenue presque banale, comme toutes les questions vivantes, se déguise et se rajeunit sous des termes nouveaux; elle se formule ainsi : « De l'influence du théâtre sur la classe ouvrière. » L'homme qui la traite sous ce point de vue particulier est un juge tout à fait compétent: c'est M. Edouard Thierry, depuis longtemps l'un de nos meilleurs critiques dramatiques, avant de devenir l'administrateur général du Théâtre-Français. Les lectures qu'il a faites sur ce sujet devant un auditoire nombreux et sympathique, ont été reproduites dans le feuilleton du *Moniteur;* puis elles sont devenues sous ce même titre : *De l'influence du théâtre sur la classe ouvrière*[2], une brochure qui a donné lieu dans la presse à d'intéressantes discussions.

La question sociale, pour M. Thierry, ne domine qu'en apparence la question littéraire. Le théâtre est comme la langue dans l'apologue d'Ésope : c'est à la fois ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Il est tour à tour un instrument de corruption et de moralité. Il éclaire et il égare; il élève et il dégrade. Il prête aux idées vraies et aux idées fausses un même retentissement; il réflète le bien et le mal et il en centuple l'influence. Voilà une observation générale qu'il fallait suivre, pour la bien comprendre, dans quelques-unes de ses applications historiques. Il fallait chercher quel rapport essentiel a le théâtre avec la civilisation ; comment, né d'un besoin général et constant de l'esprit humain, il est et a toujours été une des manifestations d'un état social déterminé. Longtemps interprète des idées religieuses ou organe des sentiments nationaux, il était à son origine une des formes solennelles de la vie publique : ses représentations n'étaient qu'une cérémonie

1. Voy. ci-dessous, section *Variétés*, le compte rendu des travaux de cette association.

2. Panckoucke et Cie, in-18, 90 p.

religieuse de plus, une fête patriotique. Son influence n'était évidemment alors qu'une influence transmise; il était le simple écho du dogme ou de la tradition. Mais lorsqu'au milieu d'une civilisation compliquée et raffinée, le théâtre se dégage des institutions dont il était le très-humble auxiliaire, il acquiert une existence indépendante, il a son influence propre, il contribue, comme toutes les formes de l'art, au grand travail de progrès ou de décomposition sociale qui constitue l'histoire mobile de la civilisation. Alors la question de l'influence du théâtre change d'aspect, et les représentations scéniques sont soumises aux conditions de la moralité de l'art en général.

Il y aurait beaucoup à dire sur la question ainsi agrandie, et ce n'est plus le procès de l'art qu'il faudrait instruire au nom de la morale, c'est le procès de la civilisation elle-même. C'est la question débattue par Diderot et J. J. Rousseau qu'il faudrait reprendre. Et sous ce point de vue, il est un grand fait qui domine toute conclusion, c'est que le théâtre est, relativement à la moralité ou à la corruption, un effet encore plus qu'une cause. Il est aussi impossible d'imaginer un théâtre moral et religieux dans une société immorale et irréligieuse qu'un théatre immoral et irréligieux dans une société religieuse et morale. L'harmonie étroite, intime, du théâtre avec la société pour laquelle il est fait, est sa première condition de vie : hors de là, il ne compte pas plus dans l'histoire littéraire d'un peuple que les tragédies ou comédies latines faites pour les maisons d'éducation religieuse. La question de son influence bonne au mauvaise disparaît; il n'en exerce plus.

M. Édouard Thierry n'a pas maintenu la question à cette hauteur, et du point de vue social où il s'était placé, il s'est laissé entraîner par ses études de prédilection vers les considérations littéraires. Il nous a d'abord montré que les villes, où l'on accuse le théâtre d'exercer une action corruptrice, valent mieux, à tout prendre, que les campa-

gnes. C'est dans ces dernières qu'on trouve l'esprit de ruse et de rapacité, l'égoïsme à outrance ; ce sont elles qui fournissent à nos cours d'assises les crimes atroces dont la cupidité est le mobile. De là entre le paysan et l'ouvrier un parallèle tout à l'avantage des auditeurs ordinaires de l'Association polytechnique. Mais ce parallèle, exact ou non, que prouverait-il? Les villes et les campagnes ont leur genre de dépravation ou d'imperfection morale. Les intérêts et les passions qui engendrent ici ou là l'oubli du devoir sont les mêmes au fond, et diffèrent surtout par la forme. Mais si les villes sont plus dépravées, est-ce le théâtre qui en est la principale cause? Si ce sont les campagnes, croit-on qu'il suffise pour les moraliser d'y représenter Corneille, Molière ou Racine?

Dans les limites où l'action morale du théâtre peut s'exercer, elle sera d'autant plus grande que l'auteur aura lui-même des idées plus élevées, des sentiments plus généreux, une plus haute opinion du but de l'art et de la dignité de l'artiste. J'aurais voulu que M. Édouard Thierry dégageât cette action morale de la théorie étroite et commode qui la fait consister dans le triomphe public de la justice. Sans se préoccuper de donner à son œuvre ce qu'on appelle un dénoûment moral, par une mise en scène puérile de la Providence rémunératrice et vengeresse, le poëte vraiment honnête nous inspirera de la sympathie pour la vertu, alors même qu'elle succombe, de la haine ou du dégoût pour le vice, alors même qu'il réussit[1] ; il nous intéressera aux passions coupables, sans nous faire envier leurs jouissances empoisonnées ; il déploiera, par exemple, dans toutes ses fureurs l'amour incestueux de Phèdre, sans que les moralistes austères de Port-Royal puissent l'en blâmer.

Mais le jour où l'esprit religieux se saisira de lui,

1. J'ai déjà eu l'occasion de développer dans les précédents volumes ces idées que j'abrége ici. Voy. t. I., p. 175-178 et 200-202.

plus sévère que ses maîtres, le poëte s'éloignera du théâtre profane et donnera raison aux anathèmes de Bossuet contre ses séductions passionnées. Laissez-vous éprendre de cette innocence naïve de l'esprit et du cœur, si peu compatible avec les mœurs d'une époque raffinée, et vous ne donnerez pas tort aux plaintes de Jean-Jacques ; vous direz avec une femme qui a écrit elle-même pour le théâtre : « Il est dangereux de regarder aimer ! » M. Édouard Thierry cite le mot et ne peut le démentir. Entre les deux condamnations de l'évêque de Meaux et du philosophe de Genève, le théâtre ne peut alléguer de services rendus à la religion ou à la morale. Comme l'épopée, son aînée, la poésie dramatique sera bannie, avec ou sans couronne de roses, de l'Église et de la république du *Contrat social*, à moins qu'il ne redevienne une institution religieuse ou patriotique.

Inutile de chercher des subterfuges contre cet arrêt. Il vaut mieux l'accepter et passer outre, en montrant dans le théâtre, comme dans l'art en général, un fait nécessaire de la civilisation. Résumé vivant de ses grandeurs et de ses misères morales, il donne aux unes plus d'éclat, il rend les autres plus profondes. Il fournit ainsi des armes à ses adversaires et à ses amis, et laisse à ceux qui le cultivent le libre choix entre deux rôles : servir les intérêts supérieurs d'une société policée ou en flatter les faiblesses.

4

La vie de bohème et la profession d'homme de lettres, à propos de l'Histoire de H. Mürger, par trois buveurs d'eau.

Henry Mürger, mort l'année dernière, après un peu de gloire et beaucoup de misère, est l'une des figures les plus curieuses à étudier de la littérature contemporaine. Nous avons dit, à propos d'un volume de vers posthume, ce que

fut en lui le poëte[1]. L'occasion nous a manqué jusqu'ici de le considérer comme romancier. Aujourd'hui voici un livre qui nous fait connaître l'homme en qui se confondaient si intimement le romancier et le poëte. C'est l'*Histoire de Mürger, pour servir à l'histoire de la vraie bohème, par trois buveurs d'eau, contenant des correspondances privées de Mürger*[2]. Trois amis, trois compagnons de jeunesse, de misère et de labeur ont recueilli leurs notes, leurs souvenirs sur Mürger, avec un certain nombre de lettres et quelques vers intimes et inédits. Il n'est pas résulté de ce travail commémoratif une étude d'ensemble sur l'auteur de la *Vie de bohême*, mais seulement trois séries de matériaux et de renseignements pour ceux qui voudront étudier la société littéraire dont Mürger fut le centre et la plus complète expression.

Cette étude serait très-intéressante à faire et féconde en tristes réflexions. La petite armée de poëtes, de romanciers, d'auteurs dramatiques dont Mürger fut le chef se recrute dans des familles pauvres, mais honnêtes, comme on dit; la fortune manque à tous, et l'éducation première à quelques-uns. L'un d'eux est apprenti emballeur, un autre est distributeur d'imprimés, un troisième est petit clerc d'avoué. Tous sont pleins d'ambition et d'espoir. Celui-ci promet un grand artiste, peintre, sculpteur ou musicien; celui-là un grand écrivain, prosateur ou poëte. Chacun a foi en tous, tous en chacun, chacun en lui-même. En attendant, on met tant bien que mal sur leurs pieds des alexandrins boiteux, et l'on se familiarise, en les violant, avec les règles de la prosodie; on trace le plan de romans ou de drames gigantesques dont on écrit, sans orthographe, les premières pages. Un jour vient où, emporté par la vocation, par la muse, on laisse de côté son gagne-pain manuel,

1. Voy. t. IV de *l'Année littéraire*, p. 22-24, et *Chronique*, p. 472-473.
2. Collection Hetzel, in-18, 396 p.

où l'on se fait chasser du paternel logis, pour vivre résolûment de sa plume.

Les déceptions ne se font pas attendre. Les grands journaux, les grands théâtres, ceux qui payent, ne vous ouvrent pas leur porte. Les petites feuilles littéraires, les petites scènes du dernier ordre, celles qui ne payent pas, refusent votre prose informe. Pas d'éditeur, pas d'imprimeur qui veuille se charger des frais de votre future gloire. Bientôt la misère vous assiége sous toutes les formes dans votre mansarde, où, comme dit Mürger. il n'y a souvent d'autre cheminée que celle des pipes. L'exaltation de la jeunesse résiste plus ou moins longtemps ; les rires, les chansons trompent quelquefois la faim ; mais celle-ci deviendra la plus forte et, suivant les tempéraments ou les caractères de nos hommes de génie en herbe, elle fera prendre aux uns le chemin d'un atelier, d'une boutique où l'on mange en travaillant, aux autres celui de l'hôpital. C'est ce dernier chemin que le pauvre Mürger connaissait le mieux.

Les auteurs de l'*Histoire de Mürger* ont-ils voulu appeler les sympathies sur ce qu'ils appellent la vraie bohème, en la révélant tout entière ? Dans ce cas, ils me paraissent s'être trompés. Ils ont bien défendu Mürger et ses amis de quelques-unes des sottises qu'on prêtait à la société des « buveurs d'eau ; » mais qu'est-il résulté de cette double association d'efforts intellectuels qui n'en deviennent guère plus féconds, et de misères qui n'en sont pas plus légères ? En peignant sous des couleurs si vraies une vie folle et ambitieuse dont le dénoûment est, pour la plupart de ceux qui ne la désertent pas à temps, le suicide ou la mort à l'hôpital, ils ont, contre leur intention peut-être, dépouillé d'un reste de prestige la littérature envisagée comme profession et comme métier.

Et il faut leur en savoir gré. De nos jours, on peut devenir homme de lettres, et être fier de ce titre ; on peut

vivre honorablement et largement de sa plume, comme l'artiste vit de son pinceau ou de son ébauchoir. Mais il est dangereux, à tous égards, de considérer la carrière des lettres comme une de ces carrières exclusives qui s'ouvrent de bonne heure à l'activité inquiète de jeunes gens incapables d'en suivre une autre. Ce n'est point un de ces métiers qui exigent, au début, un apprentissage spécial et qui font vivre l'apprenti, en attendant qu'il soit ouvrier ou patron. Au point de vue idéal, les lettres, la poésie, le théâtre, ne devraient jamais constituer une profession. On ne devrait prendre la plume que pour obéir à une inspiration, pour soutenir une idée, défendre une cause. Dans la réalité, les complications de la vie intellectuelle, comme de la vie moderne en général, ont amené, par une application du principe de la division du travail social, l'établissement d'une classe de plus en plus nombreuse de gens qui pensent, qui parlent, qui écrivent, qui inventent, qui jugent, qui rient ou qui pleurent pour les autres. C'est la classe des artistes, des littérateurs, où une vraie vocation et des circonstances favorables peuvent donner place chaque jour à des nouveaux venus. Mais vouloir y entrer de prime-saut, se faire, à quinze ou dix-huit ans, apprenti de lettres comme on se fait clerc de notaire ou d'avoué, c'est s'exposer à la fois aux tortures et aux mauvais conseils de la faim.

Faudra-t-il donc, pour être écrivain, avoir des rentes au grand-livre ou des propriétés au soleil ? Je ne dis pas tout à fait cela ; mais il faut avoir de l'indépendance, c'est-à-dire peu de besoins et des ressources qui leur soient proportionnées. Jean-Jacques Rousseau se faisait copiste de musique ; Béranger était expéditionnaire. Sans les douze cents francs qui en payaient le loyer, le fameux grenier où « l'on est bien à vingt ans, » eût été *inhabitable,* et les chansons qui le célèbrent auraient eu *moins de gaieté.* Il n'est pas nécessaire d'être millionnaire pour

être poëte ; une pareille fortune ne donne pas toujours l'indépendance, et ne protége pas la dignité, quand on a plus de besoins que le million n'est gros. Mais si petits que soient les besoins, qu'on se garde d'en demander, dès le début de la vie, la satisfaction à sa plume. Non-seulement on doit craindre de vérifier ce mot cruel de M. Barrière dans *les Parisiens*, que « la littérature est une belle branche.... pour se pendre ; » il y a à craindre ensuite, et ceci est plus grave, qu'aiguillonné par la faim ou attiré par les séductions de la fortune, le débutant ne compromette la dignité de son talent ou la valeur de ses œuvres. L'*Histoire de Mürger* et les correspondances qui en sont les pièces justificatives, ne nous le montrent pas, il est vrai, conduit par les rigueurs du sort à l'avilissement du caractère, si commun autour de nous ; mais ses trois fidèles « buveurs d'eau » pourraient-ils dire qu'il n'a pas retiré de la vie de bohème, avec les germes d'une mort prématurée, l'amoindrissement de son gracieux talent ?

5

La critique et l'érudition sous forme récréative. MM. Fr. Sarcey et A. Joltrois.

La critique peut chercher la légèreté et l'agrément de la forme, en tenant par-dessus tout à la raison et à la justesse des idées. On est heureux de trouver l'accord de ces deux sortes de qualités dans les études littéraires auxquelles la presse périodique donne l'hospitalité. On l'avait particulièrement remarqué dans une série de fantaisies philologiques insérées dans *l'Illustration*, par M. Francisque Sarcey, chargé depuis du feuilleton dramatique du journal *l'Opinion nationale*. A l'exemple d'un si grand nombre de ses collègues de la presse, il a réuni ces pages, qui avaient d'ailleurs *l'unité du sujet et* celle du ton ; il y a joint quel-

ques fragments de littérature humoristique substitués, dans son journal, au feuilleton dramatique, quand le théâtre chômait ; il a donné à ces articles divers, par une élaboration toute nouvelle, un but et un caractère analogues, et il intitule le livre qu'il en a formé : *le Mot et la Chose*[1]. Pour grossir un peu le volume, il le termine par un petit essai dramatique : *les Trois Scribes, ou Quatre duels et un gendarme*, critique-vaudeville en un acte du théâtre de Madame.

Par ce recueil, M. Fr. Sarcey prend décidément place parmi les esprits distingués qui font, de nos jours, de la critique une causerie littéraire. *Le Mot et la Chose* offre une suite d'études délicates de grammaire et de synonymie propres à faire saisir les altérations les plus récentes de la langue française et, par elles, les transformations de nos idées et de nos habitudes en matière de littérature et d'art. Un cadre ingénieux, de la finesse dans les analyses, des exemples piquants, la connaissance et le respect de la bonne langue, un éloignement naturel pour les excentricités de forme, qui font si vite à quelques-uns une originalité de mauvais aloi, voilà ce qui recommande, en général, un recueil que M. Sarcey aurait pu appeler « les Récréations philologiques, » si ce titre n'avait été déjà pris. On regrette seulement que, trop pressé de se produire en volume, le journaliste n'ait pas consacré un plus grand nombre de causeries à l'étude des nuances des idées et du langage, au lieu de ramener forcément dans un cadre pour lequel ils n'étaient pas faits, quelques fragments d'une origine et d'un caractère différents. Il avait trouvé une veine qu'il lui suffisait d'exploiter avec plus de persévérance pour se faire accepter comme le successeur et l'émule des Génin, des Nodier, de tous ceux qui ont porté si haut l'art de joindre le savoir à l'agrément.

1. Michel Lévy, in-18, 322 p.

On peut citer comme un livre de fantaisie spirituelle et d'érudition agréable, *les Coups de pied de l'âne*, de M. Aug. Joltrois[1]. Chacun se sert de ses armes : les coups de plume de l'écrivain ne sont quelquefois que des coups d'ongle ou de dent ; les coups de pied de maître Aliboron, dont M. Joltrois se dit le secrétaire, sont souvent d'excellents coups de plume. Le sujet du livre est moins nouveau qu'on n'est tenté de croire ; c'est, sous prétexte de l'éloge de l'âne, la satire de l'homme; c'est une protestation contre notre ingratitude ou notre cruauté même envers nos plus utiles serviteurs; c'est, à propos d'un être injustement bafoué et maltraité, la liste assez longue et pourtant incomplète des méfaits qui nous vaudraient justement d'être maltraités et bafoués nous-mêmes. L'homme se proclame bien haut le roi de la création. Il raconte lui-même pompeusement les annales de son glorieux règne; mais ce règne a une chronique maligne et scandaleuse que les animaux, nos témoins muets quand ils ne sont pas nos victimes, se racontent peut-être entre eux. On a dit : Si les lions savaient peindre et si les ânes pouvaient parler ! M. Joltrois donne à l'un d'eux la parole, et lui fait prendre une belle revanche de nos fanfaronnades.

L'âne dont il nous transmet les coups de pied invoque contre nous deux auxiliaires : le bon sens et le savoir. Au nom du bon sens, il relève toutes les contradictions dans lesquelles nous tombons à l'égard de sa race, et nous en fait rire, Il démontre, par exemple, et sans peine, que l'âne est le travailleur par excellence; puis il ajoute : « Or l'homme a trouvé plaisant d'affubler d'un bonnet d'âne la tête des paresseux. — Espérons qu'il finira par faire d'un bonnet d'homme le symbole de toutes les vertus; alors la plaisanterie sera complète. »

C'est ainsi qu'il confond une à une toutes nos injustices.

1. Michel Lévy, in-18, 276 p., 2e édit.

« L'homme, dit-il ailleurs, va criant partout que l'âne a l'entendement dur. — Or l'homme n'a jamais causé avec l'âne qu'en lui cassant de temps à autre son bâton sur le dos. — Ne pourrait-on pas appeler cela des conversations à bâtons rompus? » Bref, l'âne de M. Joltrois a continuellement raison contre l'homme, et sa raison, qui pis est pour son adversaire, est presque toujours relevée par l'esprit. On se sent presque honteux d'être homme quand on voit maître Aliboron trouver tant de motifs de nous dire :

Le plus âne *de nous* n'est pas celui qu'on pense.

L'érudition du baudet misanthrope est très-étendue. Il connaît tous les auteurs qui ont parlé de ses confrères, en bonne part surtout. On ne se figure pas combien de monuments historiques, religieux, littéraires, l'âne peut appeler à témoigner en sa faveur. L'antiquité, le moyen âge, les temps modernes, la littérature sacrée et la profane, l'art et la science, l'histoire et le roman ont fait à l'âne une plus grande place qu'on ne suppose. M. Joltrois ne cite pas moins de deux cent-cinquante noms de personnages célèbres ou d'auteurs de tout pays parmi lesquels l'âne trouve une foule d'amis ou de panégyristes. Quelques-uns de ces derniers n'ont pas craint de faire ouvertement l'éloge de l'âne, et M. Joltrois nous donne sur leurs livres des détails très-curieux. Maître Aliboron devient ainsi un amusant bibliographe.

Mais n'insistons pas sur un livre qui, pour être plus instructif qu'un roman, n'en est pas moins d'une lecture aussi attrayante ; j'aime mieux y renvoyer mes lecteurs que de l'analyser davantage. Ils seront peut-être fâchés d'y rencontrer quelques plaisanteries communes, et deux ou trois calembours qu'un âne aussi instruit aurait mieux fait de laisser à quelques sots de l'espèce humaine ; mais ils pardonneront ces petits écarts en faveur de tant d'in-

struction sans pédantisme et de la finesse d'esprit mise au service de la raison. N'oublions pas d'ajouter que cette petite satire de l'homme est écrite en bon style français, c'est-à-dire avec simplicité, précision, netteté sans trivialité ni emphase. J'ai eu l'occasion de dire plus haut que Mme de Ségur a écrit, sous le titre de *Mémoires d'un âne*, un livre charmant pour les enfants ; *les Coups de pied de l'âne*, de M. Joltrois, sont un des bons livres de cette année pour les hommes. Je dis pour les hommes, car il y a çà et là des réflexions, des citations, des anecdotes un peu gauloises. Il faut, pour les lire tout haut, attendre que les jeunes filles ou même les femmes soient absentes, et que les enfants soient couchés.

6

Les volumes d'articles de journaux : M. Ern. Bersot.

J'ai médit quelquefois des volumes de fragments et de mélanges littéraires, des recueils d'articles de journaux. C'était un tort que j'ai reconnu volontiers, et j'ai déjà dit une fois au moins par quelles qualités ces sortes de livres, si faciles à composer, pouvaient encore être estimables et rendre des services. Ils ne cessent pas de se produire en grand nombre ; on en trouvera la liste plus loin. Pour le moment, nous n'en signalerons spécialement qu'un seul, pour ne pas paraître oublier un genre de publication littéraire qui n'entend pas laisser prescrire contre lui[1].

1. Cette année particulièrement, nous aurions à citer un certain nombre de volumes d'essais littéraires, moraux, politiques, religieux, dus aux meilleures plumes de la presse quotidienne, notamment à celles de MM. Prévost-Paradol et John Lemoinne, du *Journal des Débats*, de M. A. Guéroult, de *l'Opinion nationale*. Il suffit de ces noms pour recommander à nos lecteurs non-seulement les livres qui les portent, mais le genre même de littérature mêlée auquel ils appartien-

Les études dont M. Ern. Bersot a composé son volume de *Questions actuelles*[1], ne sont pas seulement de ces articles détachés qui n'ont d'autre lien qu'une certaine unité morale provenant de la manière de voir de l'auteur. La moitié du livre est remplie par une suite de *Lettres sur l'enseignement*, où se pose et se débat une des questious capitales de la société moderne. M. Bersot est un des premiers qui aient attaqué, au nom des intérêts des lettres et des sciences à la fois, l'étrange système adopté dans les colléges il y a dix ans, sous prétexte de fortifier les études en les divisant, et dont le résultat a été d'en abaisser le niveau dans toutes les branches. La question de la bifurcation, mot barbare, moins barbare que la chose, est depuis longtemps jugée. L'administration de l'Université travaille courageusement à en atténuer les effets. M. Bersot, qui les avait dénoncés avec une vivacité éloquente, aspire encore aujourd'hui à les voir entièrement disparaître.

Le système des études avec bifurcation des sciences et des lettres, à partir de la classe de troisième, ce système vit encore, mais il est condamné. L'opinion a trouvé déraisonnable et barbare de forcer des enfans à choisir entre les sciences et les lettres, quand ils ne savent ni ce que c'est que lettres ni ce que c'est que sciences, de les forcer à treize ans de faire des vœux éternels; elle s'est soulevée aussi contre l'incroyable entreprise de couper l'esprit humain en deux, tandis qu'il faudrait, s'il y en avait deux, travailler de toute sa puissance à en faire un seul; enfin, on commence à le comprendre, la littérature, l'histoire, la philosophie, les sciences sont nées pour quelque chose de mieux que de créer des bacheliers ou des ingénieurs et de

nent. Il y a encore un volume de mélanges auquel nous regrettons de n'avoir pu donner place dans ces pages d'analyse rapide, c'est celui qui a pour titre le nom même de son malheureux auteur : *Miecislas Kamienski, tué à Magenta. Souvenir* (Librairie nouvelle, in-18, xi-325 p.). C'est à la fois le premier et dernier gage d'un talent moissonné par une mort glorieuse et celui des amitiés fidèles dont l'auteur était digne.

1. Didier, in-18, 406 p.

défrayer des concours d'écoliers; elles sont de grands emplois de l'esprit humain, et la perfection à laquelle on les porte classe à des rangs plus ou moins hauts les hommes et les nations.

On ne peut que féliciter M. Ernest Bersot de ce sentiment élevé de la dignité de l'esprit humain et de la solidarité de toutes nos grandeurs intellectuelles. Quelques questions qu'il traite, enseignement, décentralisation, sujets d'histoire politique ou religieuse, il manifeste toujours, comme penseur ou comme écrivain, les qualités qu'il nous a donné, l'année dernière, l'occasion d'applaudir[1].

7

Monographie et histoire littéraire du roman dans l'antiquité. MM. Chassang et V. Chauvin.

L'histoire littéraire, comme l'histoire générale, en nous reportant dans le passé, nous fait mieux comprendre les phénomènes intellectuels qui peuvent nous étonner dans le présent. Quand on voit, par exemple, l'étrange développement que le genre du roman a pris dans la littérature moderne, on est tenté d'en chercher uniquement l'explication dans des causes particulières, accidentelles, inhérentes à notre civilisation; mais si l'on pénètre, sur les pas des érudits, dans une connaissance plus intime des littératures anciennes, on trouve que ce genre, en apparence essentiellement moderne, a eu chez tous les peuples ses époques d'épanouissement, et l'on cherche alors les causes de sa faveur dans les lois générales de l'esprit humain et dans les besoins impérissables auxquels l'art est appelé à répondre.

De tout temps, l'homme a demandé à la fiction de lui

1. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 228.

faire oublier la réalité ou de l'embellir. Elle a pris place partout dès l'origine : dans la poésie, qui conserve et amplifie les premières traditions populaires; dans la religion, qui se livre à l'amour du merveilleux; dans la philosophie, qui ne sait pas s'en défendre; dans l'histoire, que tant d'intérêts sollicitent de tourner à la fable. Mais, indépendamment de ces excursions dans toutes les routes ouvertes à la pensée humaine, la fiction s'est fait de tout temps, dans un genre spécial d'ouvrages: un domaine qui lui est propre, et qui, à certaines époques, devient le plus fécond des genres de littérature. Les anciens ont connu comme nous le développement sans mesure du roman. On ne voit guère fleurir d'autres productions dans la décadence des lettres grecques et latines; dans les siècles qui précèdent, sans avoir une histoire à part, il se rencontre mêlé aux autres genres dans la mesure où l'art admet la fiction.

Écrire l'histoire du roman dans l'antiquité, en rechercher les germes dans les œuvres de toute nature qui semblent s'en écarter le plus, étudier les formes incomplètes sous lesquelles il se manifeste d'abord, pour arriver à celles qui lui sont propres, voilà un sujet curieux de recherches, sur lequel un concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres appelait, il y a deux ans, l'attention des érudits. Nous avons déjà parlé de ce concours, auquel un seul mémoire fut présenté[1]. Aujourd'hui, deux volumes diversement intéressants, l'un de M. Chassang, l'autre de M. Victor Chauvin, ramènent la question devant le public.

Le premier est un ouvrage complet sur la matière; l'auteur, lauréat de l'Académie, développant le mémoire couronné dont il avait déjà publié un fragment, a réuni, coordonné tous les renseignements, et les a mis en œuvre dans un cadre historique. Aussi appelle-t-il son livre: *Histoire du Roman et de ses rapports avec l'histoire dans*

1. Voy. t. III, p. 267.

antiquité grecque et latine[1]. M. Chassang remonte aussi aut et va aussi loin que possible. Il étudie le roman dans rois époques, et cherche, dans chacune d'elles, comment l se mêle à la philosophie, à la religion, à l'histoire, avant e se développer plus librement pour le seul plaisir des naginations oisives. Voici d'abord l'époque attique, où les hilosophes empruntent à la tradition des narrations fabuleuses, sous lesquelles il faut retrouver, comme sous les nythes religieux, une pensée morale. Vient ensuite l'époque alexandrine, où le roman embrasse l'histoire jusqu'à étouffer, où la biographie devient de la légende, où les nciens récits merveilleux de la poésie héroïque sont repris n prose et surchargés de merveilles nouvelles, où le hamp des notions géographiques est étendu sans limites ar des voyages imaginaires et encombré de découvertes abuleuses. La troisième époque est l'époque romaine, où es littératures grecque et latine semblent faire assaut de ables et d'inventions merveilleuses. Le roman paraît alors ous toutes les formes; les philosophes enveloppent la norale sous des mythes et écrivent, sur la vie des sages élèbres, des légendes où le miracle abonde. La religion aive et le christianisme naissant propagent dans le monde, avec les dogmes qui doivent détruire le paganisme, la nouvelle mythologie de leurs livres apocryphes; les personnages historiques deviennent les héros de romans cycliques; l'épopée se greffe sur l'épopée, la géographie fantastique recule à l'infini les limites du monde.

Cependant le vrai roman, le roman d'amour et d'aventures, a paru et rapidement grandi. Les contes primitifs, d'abord oraux, s'écrivent et se propagent; les contes nouveaux se multiplient, l'imagination grecque s'enrichit des fables orientales; Lucius de Patras, Lucien, Pétrone, Dion, Jamblique, Héliodore, Longus, Achille Tatius, et une foule

1. Didier et C[ie], in-8, 472 p.

d'autres auteurs dont les noms sont encore plus ou moins connus, attestent le goût insatiable de leur époque pour les fictions romanesques, et quelques-uns de leurs ouvrages nous montrent encore aujourd'hui l'action réciproque de la décadence des mœurs et de la décadence littéraire. Le roman ancien survit même à la littérature gréco-romaine du Bas-Empire; Byzance lègue à l'Occident ses souvenirs, son influence et ses modèles. Les *Chansons de gestes*, le *Roman d'Alexandre*, la *Légende Dorée*, nous font retrouver les fables des anciens sous la littérature fabuleuse du moyen âge.

Voilà le vaste champ que parcourt dans tous les sens M. de Chassang dans son *Histoire du Roman*. Un livre écrit sur un plan si étendu, exact, précis, minutieux, plein de notions historiques, littéraires, philologiques, d'analyses, de citations et de rapprochements, chargé de renvois, d'indications bibliographiques, de noms d'auteurs, ne laisse échapper aucun de ces secrets qui, grands ou petits, plaisent tant à l'érudition. Celui de M. Victor Chauvin, *les Romanciers grecs et latins*[1], n'a pas l'ambition d'épuiser le sujet, mais d'en prendre seulement la fleur et de donner une connaissance générale de l'histoire du roman dans l'antiquité à tous ceux qui, sans être érudits, sont curieux des origines littéraires. En faisant revivre, dans un tableau rapide, les principaux écrivains du roman ancien, il a le bon sens de n'en point exagérer l'importance; il ne donne point ses sujets d'étude pour des modèles. La plupart des auteurs dont il s'occupe n'ont eu, à ses yeux, « qu'un talent secondaire, quand ils ont eu du talent. » L'ensemble de leurs œuvres est un fatras où une foule d'idées fausses revêtent un style qui n'est pas irréprochable. Et pourtant, il est intéressant de chercher, dans ces débris d'une litté-

1. E. Dentu (Collection Hetzel), in-18, 286 p.

ure oubliée, une des manifestations de la pensée humaine. ans parler, dit M. Chauvin, qui pense qu'il y a encore l'or dans ce fumier, sans parler des expressions, des its heureux, des pensées gracieuses ou profondes, ude de la fiction offre, même chez les écrivains les s estimables, l'inappréciable avantage de nous initier à s les détails les plus intimes de la vie privée, qui y uvent mieux leur place que dans les ouvrages d'un ordre s élevé. Au lieu du monde idéal de la tragédie et de opée, le roman peint, le plus souvent, le monde réel, nous y surprenons vivant et complet, comme dans les illes de Pompéi et d'Herculanum. »

'elle est, en effet, la véritable importance historique de relations fabuleuses, où les faits sont inventés ou com-és à plaisir, mais où les détails de la vie, les idées d'une que, les préjugés, les sentiments propres à un peuple à une caste, les usages qui révèlent le caractère national t reproduits avec une grande fidélité. Peu importe que tion soit mensongère, quand les scènes sont vraies et le leau fidèle. Si l'on avait une série de romans un peu listes, comme nous disons, sur les belles époques de me et d'Athènes, nous connaîtrions mieux, par leurs ions, la civilisation gréco-latine que par le témoignage plus célèbres historiens. On comprend donc que les dits et les lettrés approfondissent, comme M. Chassang, ude du roman dans l'antiquité, ou en vulgarisent, comme Chauvin, les résultats parmi les gens du monde.

8

nographies d'histoire littéraire. Curieux développement de la poésie latine au dix-septième siècle. M. l'abbé Vissac.

Le siècle de Louis XIV, on l'a assez répété, est l'âge d'or notre littérature. La poésie, au théâtre surtout, y jette

un éclat que rien n'a fait pâlir depuis. Mais le dix-hui tième siècle a plus d'une couronne poétique. A côté de Corneille, des Racine, des Molière, ou, dans un autr ordre, des la Fontaine, des Boileau, vivait, non san gloire, toute une famille de poëtes dont la postérité a sin gulièrement dédaigné les œuvres, et, pour le plus gran nombre, a oublié jusqu'aux noms. Ils écrivaient, il es vrai, dans une langue reléguée aujourd'hui dans les col léges et qui était alors encore très-populaire, la langu latine. Peu de gens savent en quel honneur étaient tenu les poëtes latins au dix-septième siècle, quelle nombreus famille ils forment, quelle abondance et quelle variét d'œuvres ils ont produites. On ferait avec les poëmes la tins de ce temps-là une bibliothèque complète où tous le genres seraient représentés, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle depuis la tragédie jusqu'à l'épigramme. C'est comme un littérature étrangère au sein de notre littérature nationale.

Un homme instruit et curieux, M. l'abbé Vissac, ancien professeur de philosophie, vient d'en écrire l'histoire, sous ce titre : *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*[1]. Son livre sera pour ceux qui savent un recueil précieux de souvenirs; pour ceux qui ignorent ou ont oublié, ce sera la révélation d'un monde inconnu. Là on retrouvera des noms qui ont surnagé au milieu même de l'oubli des œuvres : le chanoine Santeuil, l'évêque Daniel Huet, l'abbé Gilles, Ménage, de querelleuse mémoire ; les PP. du Cerceau, Vanière, Sanadon, de Jouvency, de la Rue et Porée, le maître de Voltaire. On verra combien ils comptaient, de leur temps, de confrères et de rivaux; on verra avec quelle ardeur les universités se disputaient entre elles la palme de la poésie latine que leur enlevaient souvent les ordres religieux, jésuites, oratoriens ou Messieurs de Port-Royal. Les hommes du monde partageaient cette émula-

1. Aug. Durand, in-8, 312 p.

tion, et les ecclésiastiques séculiers, les médecins, les hommes de loi, attachaient un grand prix au renom de poëtes latins. L'abbé Vissac nous offre un tableau complet et animé de tout ce mouvement littéraire.

Quels étaient les sujets et les cadres où s'enfermait cette ardeur de poésie latine? Nous l'avons déjà dit, tous les genres littéraires étaient familiers aux poëtes latins du dix-septième siècle. L'épopée, pour laquelle le génie français ne semble pas fait, florissait en latin, de manière à rendre Chapelain jaloux. Pour ne citer que les jésuites, le P. Cellot écrivait une *Mauritiadc* (1628); le P. Millieu, un *Moïse voyageur* (1636); le P. Mambrun, un *Constantin* (1658); le P. de Bussière, un *Scanderberg* (1662); le P. Frizon, un *Xavier thaumaturge* (1684); enfin le P. Lebrun abordait, après plusieurs de ses confrères, un sujet national en quelque sorte pour les jésuites, l'*Ignatiade*, qui devait être l'*Énéide* de l'ordre, et il le faisait rentrer dans son *Virgile chrétien*.

Le genre didactique était naturellement le champ favori de cette poésie de langue morte. Rapin, dans ses *Jardins*, complétait les *Géorgiques;* Quillet, dans la *Callipédie* et Scévole de Sainte-Marthe, dans la *Pédotrophie*, prenaient l'art de former et d'élever les hommes à sa source ou même au delà, et pressentaient les idées de J. J. Rousseau sur l'éducation. Savary enseignait en vers latins l'art de la *Chasse* et les *Règles du Manége;* le P. Petit chantait le *Thé;* Dufrenoy et l'abbé de Marsy, la *Peinture;* Habert de Montmor, la *Nature des choses*, comme *Lucrèce*, dont le cardinal de Polignac devait écrire avec plus d'éclat la réfutation. Pour finir cette liste incomplète par un des noms les plus distingués, le P. Vanière composait en vers harmonieux son *Prædium rusticum*, qui lui valait le surnom de « Cygne de Toulouse. »

La muse dramatique avait moins de représentants parmi les poëtes, qui appartenaient pour la plupart à l'Église.

Cependant le P. Porée écrivait des comédies latines en prose et des tragédies en vers latins. Les genres de moindre étendue et les sujets de circonstance défrayaient la verve poétique de latinistes trop nombreux pour être comptés. Il n'y avait point de fête dans l'État ou dans l'Église, au collége ou dans la famille, qui n'inspirât un dithyrambe ou un compliment en vers latins. L'épigramme et la satire n'étaient pas inconnues de la muse latine, qui, suivant l'abbé Vissac : « savait manier le fouet aussi bien que l'encensoir. » Le vers latin faisait écho aux chansons de la Fronde contre Mazarin. Un recueil paraissait en 1649 sous ce titre : *Dæmon Julii Mazarini in Gallos.* Ce nom de *Julius* avait déjà inspiré cet appel au poignard contre le cardinal :

Heu! libertatis nomen fatale subactæ!
Julius en iterum, Gallia, Brutus ubi est?

Le parlement n'est pas plus épargné que le cardinal, et, quand il fait vendre la bibliothèque Mazarine, un poëte latin, Gaumin, décoche contre ce corps vénal et vendeur de sanglants distiques :

Nec mirere nefas : emptus probat empta senatus ;
Vendidit hic libros, vendere jura solet.

Mais c'était surtout contre leurs rivaux de renom littéraire que les poëtes latins du dix-septième siècle déchaînaient leur verve satirique. La vie de quelques-uns, comme Ménage, Baillet, Pierre de Montmor, Santeuil, pourrait s'écrire toute avec des épigrammes.

Un des chapitres les plus curieux du livre de l'abbé Vissac, celui intitulé *les Lecteurs*, nous fait connaître l'importance de la notoriété dont jouissait à cette époque la poésie latine. Elle avait ses journaux où elle recevait une première publicité, en attendant celle du volume. Elle ob-

tenait souvent un succès de vogue beaucoup plus grand que nous ne pouvons aujourd'hui nous l'imaginer. Fléchier et bien d'autres commencèrent par des vers latins leur réputation.

Dans le collége seul leurs livres sont aimés,

disait Desmarets, en 1676, dans une satire contre les poëtes latins de son temps. Rien n'est moins exact. Très-lus dans une société familière avec la langue latine, très-appréciés des plus fins connaisseurs, les vers latins étaient, en divers lieux, couronnés dans des concours aussi solennels que ceux de l'Académie pour la poésie française. Ils conduisaient quelquefois à la fortune et aux places. Une pièce ou un recueil de vers latins faisait obtenir à celui-ci une chaire au Collége-Royal, à celui-là le titre de poëte officiel du roi, à d'autres des bénéfices et même des évêchés, à plusieurs des pensions. Chapelain, le grand juge officiel du mérite littéraire de son temps, inscrivait beaucoup de poëtes latins, avec force éloges, sur la liste des gens de lettres qu'il était chargé de présenter à la munificence de Colbert. Quelques vers se faisaient sur commande et étaient bien payés. Santeuil prenait six louis pour l'épitaphe d'un particulier; les villes et les provinces, pour une inscription ou un dithyrambe, lui votaient de riches présents. Et ce n'était pas une exception : Coffin, pour avoir célébré le vin de Champagne; Vanière, pour avoir chanté le canal du Languedoc, étaient, dans les pays intéressés, l'objet de libéralités publiques. Nos poëtes latins voyaient même leur nom et leurs vers se répandre à l'étranger. La langue latine, par son universalité, leur créait des relations cosmopolites, et ils trouvaient au besoin, dans l'Europe entière, des protecteurs de leurs personnes et de leur talent.

L'abbé Vissac termine par la peinture de la décadence de la poésie latine au dix-huitième siècle ce tableau de ses

prospérités au siècle précédent. Il y a encore quelques amis des anciennes lettres, comme Desbillons, qui protestent contre la mort de la poésie latine. Inutile résistance. Le siècle est trop livré à des luttes pour des idées ou des intérêts pour se complaire à des exercices ingénieux, mais inutiles, dans une langue morte. Les jésuites, les derniers protecteurs du vers latin, qui a fait leur gloire, l'abandonnent, et les *Mémoires de Trévoux* le raillent. Alors a péri sans retour un des cultes littéraires du siècle de Louis XIV. Sans essayer en vain de le faire renaître, ni regretter même sa disparition, tous les hommes curieux des choses de l'esprit sauront gré à l'abbé Vissac d'en avoir au moins ressuscité le souvenir.

9

Histoire anecdotique des choses littéraires. La censure théâtrale en France. M. Hallays-Dabot.

L'histoire littéraire a, comme toute autre histoire, une partie anecdotique qui plaît singulièrement aux esprits curieux des petits côtés dans les grandes choses. On aime à connaître les ressorts cachés, les causes secrètes, le dessous du jeu dans les affaires humaines. Un triomphe ou un échec littéraire, au théâtre surtout, dépend d'une foule d'influences que l'auteur a dû se rendre favorables, en dépensant souvent plus d'habileté ou de persévérance que son œuvre même ne demandait de talent.

Des pièces mémorables, comme *le Cid*, *Tartufe*, *Athalie*, *Mahomet*, *le Barbier de Séville*, *Turcaret*, *Marion Delorme*, *Charlotte Corday*, etc., peuvent présenter en elles-mêmes et par leur rapprochement un sujet d'étude d'un intérêt inépuisable; elles peuvent aussi offrir par les circonstances où elles se produisent une ample matière à une intelligente curiosité. Parmi les difficultés que rencontre l'appa-

rition d'une œuvre dramatique, il en est qui lui viennent du pouvoir chargé de veiller sur les intérêts de l'ordre public et de la morale. Ces intérêts ont été confiés à peu près de tout temps à une institution particulière, qu'on appelle la censure, et dont M. Victor Hallays-Dabot a eu l'heureuse idée de nous résumer les destinées sous ce titre : *Histoire de la Censure théâtrale en France*[1].

Les réflexions qui précèdent suffisent à faire comprendre l'intérêt d'un tel sujet et d'un tel livre. Il n'est point d'histoire plus curieuse, plus instructive, et qui, par de petites révélations, jette un plus grand jour sur les faiblesses humaines. Les hommes au pouvoir ont été de tout temps les mêmes; les subalternes surtout ont eu la même mesquinerie dans leurs susceptibilités, la même inintelligence dans leurs ombrages. Louis XIV soutient l'auteur de *Tartufe*, mais la cour et l'Église le poursuivent à outrance; on obtient que la pièce changera de titre et le principal personnage de nom. Panulphe, dans *l'Imposteur*, en 1667, est devenu un homme du monde couvert de dentelles et portant l'épée. Les vers empreints de dévotion mystique disparaissent. Il faudra à Molière des années de lutte contre une coterie toute-puissante pour faire passer *Tartufe* avec son vrai caractère et sous son propre nom.

On trouvera dans le livre de M. Victor Hallays-Dabot les détails de cette guerre souterraine et ceux de bien d'autres débats beaucoup moins connus. Le cadre de son *Histoire de la Censure théâtrale en France* est vaste, trop vaste même pour les développements qu'un seul volume peut contenir. L'auteur remonte au moyen âge et descend presque à nos jours. Il suit les vicissitudes de la censure dans nos diverses époques littéraires. Les temps éloignés le retiennent peu; il s'étend avec plus de complaisance sur le dix-huitième siècle et sur le nôtre. Le dix-huitième

1. Dentu, in-18, 340 p.

siècle, le siècle de Voltaire, comme on l'appelle, le siècle des philosophes, des libres penseurs, des ennemis acharnés de tous les abus, ne pouvait manquer d'être sans cesse aux prises avec les dépositaires du pouvoir, que tant de motifs intéressaient à la conservation des abus. La censure n'a pas moins à faire pendant la Révolution. Il ne suffit pas de surveiller les pièces nouvelles dans un intérêt patriotique, il faut encore expurger les œuvres anciennes de tout élément contraire aux idées et aux formes républicaines. Il faut effacer les noms de princes, de rois, et même à un moment celui de Dieu. On joue *le Tartufe*, mais le fameux vers :

> Nous vivons sous un *prince* ennemi de la fraude,

est modifié ainsi :

> Ils sont passés ces jours consacrés à la fraude.

Dans l'opéra de *Castor et Pollux*, on ne chantait plus :

> Présent des *dieux*, doux charme des humains,
> O *divine* amitié, viens pénétrer mon âme !

La censure de la Terreur faisait chanter :

> Présent du ciel, délire des humains,
> O céleste raison, viens éclairer nos âmes !

Sous le Consulat et l'Empire, la censure ne va pas moins loin, mais dans un autre sens : les corrections ou mutilations préventives d'une pièce n'étaient que le prélude de celles qu'elle devait subir de représentation en représentation, et l'approbation donnée à un manuscrit par le duc d'Otrante ou par l'Empereur lui-même ne suffisait pas aux *États de Blois* de Raynouard pour arriver devant le public. La Restauration mit naturellement au service des intérêts religieux et monarchiques l'arme de la censure;

mais elle laissa à la littérature proprement dite une certaine liberté dont le romantisme fit son profit. Ni la royauté de Juillet, ni la république de 1848 n'abandonnèrent une institution qui a pour elle une tradition si longue et à laquelle, tour à tour et sous tous les régimes, de précieux intérêts viennent demander une même protection.

La conclusion du livre de M. Hallays-Dabot est que la censure est nécessaire; que la morale, la religion et la politique la réclament également; que la liberté du théâtre serait un fléau; que l'indignation vertueuse de quelques-uns serait impuissante contre la dépravation de la foule, et que les auteurs eux-mêmes doivent accepter avec reconnaissance, ou même réclamer les premiers un frein salutaire. On ne peut nier que, si la censure préventive est admissible quelque part, ce soit peut-être au théâtre; mais tout le livre de M. Hallays-Dabot prouve moins la nécessité de la censure théâtrale qu'il n'en déroule les abus. Si elle est le seul ou le principal remède contre les dangers du théâtre, il faut avouer qu'il a été appliqué jusqu'ici par des médecins bien inhabiles, et, si quelque chose le recommande, ce n'est pas l'histoire de l'usage qui en a été fait de tout temps.

10

L'histoire anecdotique appliquée aux grands écrivains. Son utilité. P. Corneille et M. Éd. Fournier.

Dans toutes les littératures, il y a de grandes figures autour desquelles on ne fera jamais trop de lumière; il y a des œuvres magistrales dont l'étude est inépuisable et que l'on ne fera jamais trop comprendre, soit en les commentant avec une admiration toujours nouvelle, soit en pénétrant avec amour dans les détails intimes d'une existence qui les explique. Le nom de Corneille a cet éclat, et

son théâtre et sa vie sont à bon droit le sujet de cette étude toujours renaissante. Aux travaux devenus classiques, que la critique et la biographie ont consacrés à l'illustre créateur de la langue tragique, il faudra joindre désormais celui qu'un des hommes les plus familiers avec les détails de l'histoire des lettres, M. Éd. Fournier, vient de publier, sous le titre modeste de *Notes sur la vie de Corneille d'après des documents nouveaux,* comme la simple introduction à sa comédie de *Corneille à la butte Saint-Roch* [1].

L'auteur annonce dès le début, avec autant de clarté que de modestie, l'objet de son travail.

> Ainsi que le dit notre titre, nous ne donnerons ici que quelques notes qui n'arriveront pas jusqu'à former une vraie notice. La vie de Corneille est trop complétement écrite ailleurs pour que nous tentions de la récrire. Nous reviendrons le moins possible sur les faits qui sont déjà connus et suffisamment éclaircis. Quelques-uns moins importants, mais curieux toutefois, qui ont été jusqu'à présent oubliés ou dédaignés, nous occuperont seuls dans ce travail de glaneur de notes plutôt que de biographe. Pour les vers que nous citerons, nous suivrons la même méthode : nous les prendrons de préférence parmi ceux qui n'ont pas encore été recueillis, même dans les dernières éditions des œuvres complètes de Corneille. En un mot, nous tâcherons de ne donner sur ce thème si connu que des détails qui ne le sont pas, de telle sorte qu'on n'ait à chercher ici que ce qui ne se trouve pas même dans le livre le plus complet et le plus célèbre que la biographie de Corneille ait jusqu'à présent inspiré.

Ce n'est donc ni une vie nouvelle de Corneille, ni une nouvelle étude sur les beautés de son théâtre, que M. Éd. Fournier a voulu écrire; ce sont de nouveaux matériaux qu'il a recueillis pour compléter les meilleurs travaux de critique ou d'histoire littéraire qui existent depuis *le Com-*

1. Dentu, in-18, avec vignettes et plans, CLVI-80 p. Voy. ci-dessus *Théâtre,* p. 159.

mentaire de Voltaire jusqu'à l'*Esprit du grand Corneille*, par Fr. de Neuchâteau, depuis la *Vie de Pierre Corneille*, par Fontenelle, jusqu'à l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille*, par M. Taschereau.

L'auteur des *Notes sur la vie de Corneille* se distingue par deux qualités portées à un rare degré : la curiosité et l'esprit de précision. Chercheur infatigable, il pénètre dans les plus intimes détails; il remonte des effets aux causes, des actes et des paroles aux sentiments qui les ont dictés; il reprend une pensée à sa source, une création dans son germe; il suit la vie d'un auteur dans toutes ses relations et veut se rendre compte de l'influence des événements passagers, des accidents sur le génie. C'est la curiosité faite homme! Pour le satisfaire, il lui faut cette infinité de renseignements, d'anecdotes, d'historiettes, de faits et de *on dit* qui s'évanouissent si vite pour la postérité et qui constituent pour les contemporains la connaissance des hommes. La bibliographie des *ana* lui est familière; les *Ménagiana*, les *Segraisiana*, les *Carpentériana*, les *Chevréana*, tous les recueils de révélations biographiques, d'indiscrétions souvent, de mensonges quelquefois, sont des sources où il sait puiser avec discernement. Il rapproche, il compare les documents; il fixe les dates, les années, les mois, les jours, les heures; il détermine exactement les lieux, la ville, le quartier, la rue, la maison; il rend à chaque personnage ses habitudes, son costume, son allure, son langage. Chemin faisant, il éclaircit les énigmes, combat les erreurs accréditées, rectifie les inexactitudes des historiens ou des biographes antérieurs.

Appliquée à un auteur comme Corneille, une pareille méthode ne jette pas seulement un jour intéressant sur sa vie; elle explique aussi, dans ses œuvres, certains côtés qui restent obscurs au milieu de l'isolement où l'admiration de la postérité finit par les placer. Il y a dans les pièces les mieux connues de Corneille des beautés et des défauts

que l'on ne comprendra bien qu'en suivant l'homme dans sa vie privée, en le replaçant dans tout son entourage, en se rendant compte de l'action exercée sur le poëte par ses amis, sa famille, ses protecteurs, par les comédiens ses interprètes. La connaissance intime de sa vie donne encore de son génie une idée plus haute. Ses plus grandes beautés, ce sont ses propres sentiments qui les lui inspirent; ses défauts lui viennent de son temps et lui valent des succès qui les encouragent. Comment s'étonner, par exemple, que Corneille ait mêlé tant d'antithèses puériles au langage grandiose de ses héros, quand on voit l'accueil fait aux jeux d'esprit que lui inspirent ses sentiments intimes et sincères de chrétien? Voici, par exemple, des stances sur l'immaculée Conception, écrites par Pierre Corneille, pour *le Puy* ou *Palinod* de Rouen, pieux concours poétique où la famille de Corneille avait plusieurs fois remporté le prix. L'auteur futur du *Cid* l'obtient, en 1633, par des tours de force de subtilité pieuse et par un cliquetis de saintes antithèses. Voici ces stances, qui ne figurent point jusqu'ici dans ses œuvres :

Homme, qui que tu sois, regarde Ève et Marie,
Et, comparant ta mère à celle du Sauveur,
Vois laquelle des deux en est la plus chérie,
Et du Père éternel gagne mieux la faveur.

L'une à peine respire et la voilà rebelle,
L'autre en obéissance est sans comparaison;
L'une nous fait bannir, par l'autre on nous rappelle;
L'une apporte le mal, l'autre la guérison.

L'une attire sur nous la nuit et la tempête,
Et l'autre rend le calme et le jour aux mortels;
L'une cède au serpent, l'autre en brise la tête,
Met à bas son empire et détruit ses autels.

L'une a toute sa race au démon asservie,
L'autre rompt l'esclavage où furent ses aïeux;
Par l'une vient la mort et par l'autre la vie;
L'une ouvre les enfers et l'autre ouvre les cieux.

Cette Ève, cependant, qui nous engage aux flammes,
Au point qu'elle est formée est sans corruption,
Et la Vierge, bénie entre toutes les femmes,
Serait-elle moins pure en sa conception?

Non, non, n'en croyez rien, et tous, tant que nous sommes,
Publiant le contraire à toute heure, en tout lieu,
Ce que Dieu donne bien à la mère des hommes
Ne le refusons pas à la mère de Dieu.

M. Fournier ne s'arrête pas à l'analyse des œuvres de Corneille, il se plaît à retracer dans leurs plus petits détails les circonstances au milieu desquelles elles se sont produites. Il est curieux de voir la place que prend le hasard dans les choses du monde et dans la vie des hommes de génie. Corneille, on le sait, avait embrassé la carrière du barreau. Il était reçu avocat au parlement de Rouen, ayant à peine dix-huit ans. Plusieurs causes l'éloignèrent du métier d'avocat. Quelques imperfections naturelles y contribuèrent : des dehors embarrassés et timides, une certaine difficulté de prononciation, un peu de bégayement même à la lecture, qui lui faisait « barbouiller ses pièces » comme le lui disait en riant Bois-Robert, enfin une concentration de sentiments qui ne leur permettait pas d'arriver à ses lèvres plus vite qu'à sa plume, en sorte qu'ils se traduisaient « pour ainsi dire, avec plus de facilité en vers qu'en simples paroles. » Ainsi doué, un homme est moins fait pour être orateur que pour être poëte.

Sera-t-il poëte dramatique ou poëte élégiaque ? C'est ici que le hasard joue de ses tours. La première pièce de Corneille, *Mélite*, ne sera composée que pour ne pas laisser perdre quelques vers galants. M. Fournier exprime très-bien cette toute-puissance de l'accident.

Il [Corneille] ne vint à la poésie qu'en passant par l'amour ou par l'amourette. Quoi qu'il ait pu dire un peu plus tard, dans son *Excuse à Ariste*, il fit, lui aussi, des chansons ; puis de l'amourette folle étant arrivé à l'amour plus sérieux, il passa de

la chanson à l'ode, aux stances ou au sonnet, et de celui-ci, par une pente naturelle, il vint enfin à l'entreprise plus considérable de la comédie et de la tragi-comédie. *Mélite*, sa première pièce de théâtre, ne fut d'abord qu'un simple sonnet inspiré par une personne aimée. Il courut la ville et eut tant de succès, que Corneille voulut le rendre public, c'est-à-dire le faire entendre sur un théâtre. Il fallait une pièce pour cela; il l'écrivit, en prenant pour thème une aventure galante qui, de compagnie avec le sonnet qu'il sut y enchâsser, faisait grand bruit dans les entretiens du monde rouennais. Son premier pas dans la voie du théâtre se trouva fait ainsi sans presque y penser. Pour quelques vers qu'il ne voulait pas perdre, il s'était tout à coup lancé dans la carrière qu'il illustra de vingt chefs-d'œuvre.

M. Fournier reprend toute l'histoire de cet amour de Corneille pour Mlle Milet, dont le nom est devenu Mélite par une transparente anagramme. Ici, comme pour toutes les tendres relations de cette nature, la curiosité du biographe est à l'aise et sa sagacité se donne ample carrière. Il s'agit de démêler, du milieu des commérages contradictoires, des faits en eux-mêmes peu importants, et qu'on ne songerait pas à noter dans la vie d'un homme ordinaire. M. Fournier s'y arrête avec complaisance, discute l'authenticité des témoignages, contrôle les diverses versions, fait la part des conjectures, et, ce qui vaut mieux encore que la vérité historique de ces aventures amoureuses, il cherche l'influence qu'elles ont eue sur ses œuvres et le développement de son génie. On sait du reste que Corneille, malgré l'éclat de son nom et une tendresse réelle de sentiments, eut peu de bonnes fortunes. Il disait lui-même :

En matière d'amour je suis fort inégal;
J'en écris assez bien et le fais assez mal;
J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville,
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Ces vers qu'il écrivait à l'époque glorieuse où, jeune en-

core, il venait de donner *le Cid*, n'étaient pas moins vrais vingt ans plus tard. Fouquet, l'heureux Fouquet, ayant désiré les avoir, Corneille les lui fit remettre par Pellisson, en écrivant modestement : « Voilà, monsieur, une petite peinture que je fis de moi-même il y a près de vingt ans. Je ne vaux guère mieux à présent. »

A côté de l'influence des femmes, qui fut moins puissante sur Corneille que sur Racine, M. Éd. Fournier nous montre avec le même soin tous les événements qui ont eu de l'action sur chacune de ses œuvres. Comme *Mélite*, la plupart de ses pièces ont été provoquées par quelques uns de ces incidents qui se mêlent presque toujours aux plus grandes créations du génie. On sait que son premier chef-d'œuvre, *le Cid*, fut imité de Guilhem de Castro. Ce qu'on sait moins, ce sont les relations toutes fortuites de Corneille avec M. de Châlon, secrétaire des commandements de la reine mère, qui, ayant quitté la cour, s'était retiré à Rouen dans sa vieillesse. C'est lui qui le pressa de laisser un genre de comique qui ne lui donnerait qu'une gloire passagère. Et il ajoutait : « Vous trouverez dans les Espagnols des sujets qui, traités dans notre goût, par des mains comme les vôtres, produiront de grands effets ; apprenez leur langue, elle est aisée ; je m'offre de vous montrer ce que j'en sais, et, jusqu'à ce que vous soyez en état de lire par vous-même, de vous traduire quelques endroits de Guilhem de Castro. »

Ces sortes de hasards que l'on a pour guide ont toujours du rapport avec un ensemble de causes générales. La littérature espagnole, vers laquelle M. de Châlon poussait Corneille, exerçait déjà sa domination sur notre théâtre. Lope de Vega, Cervantès étaient nos maîtres, et quelques-uns de nos dramaturges les plus féconds et les plus goûtés se bornaient à les imiter ou à les traduire.

Les reproches injustes de plagiat que valut à Corneille cette tentative d'imitation espagnole, le portèrent à chercher

un sujet original et nouveau à la scène. Il prit dans Tite Live celui d'*Horace*. Voilà Corneille puisant dans les souvenirs de Rome et donnant les sentiments grandioses et le langage sublime mais parfois emphatique de l'Espagne à ses fameux Romains. C'est surtout par Lucain, cet espagnol latin, qu'il avait fait leur connaissance. M. Fournier nous montre l'auteur de la *Mort de Pompée* lié d'une étroite amitié avec le traducteur de la *Pharsale*. *Cinna* se lie aussi à des souvenirs biographiques : l'apothéose de la clémence d'Auguste est un appel à la clémence royale, une supplique en faveur de rebelles de la province de Rouen, menacés par la hache de l'impitoyable cardinal. *Polyeucte* n'est pas non plus seulement une œuvre d'art, c'est une révélation complète de l'âme du poëte.

C'était l'âme de Pauline même, dit M. Fournier, que Corneille portait en lui : cette âme à qui la conscience du devoir donne horreur de l'infidélité, mais laisse la liberté du rêve ; qui ne veut plus espérer, mais qui se souvient et s'inspire en se souvenant, qui mourrait plutôt que d'être parjure au devoir accepté, mais qui ne saurait vivre non plus sans la platonique indépendance où sa pensée, émancipée une heure, côtoyant le mal qu'elle s'indignerait de commettre, se donne une tentation, comme aiguillon, puis aussitôt, comme force, la satisfaction d'une résistance. Il devait ce me semble, y avoir un peu de tout cela dans la manière dont Corneille comprenait ses devoirs d'époux, sa fidélité en ménage. Ce qui le donnerait à croire, ce qui prouverait combien sur ce point la conduite qu'il devait tenir se trouvait d'accord par conviction naturelle et besoin de liberté, avec celle qu'il prête à sa Pauline, c'est que, chose singulière! il fit *Polyeucte* l'année même de son mariage, en 1640.

L'histoire du sentiment religieux dont Polyeucte est l'admirable produit tient une grande place dans la biographie de Corneille. Un accès plus fort de piété lui fera traduire l'*Imitation;* puis les dévots voudront l'avoir sans partage et lui demanderont de la poésie exclusivement pieuse. « En 1665, ayant choisi, pour mieux faire acte de

contrition, le sujet le plus ingrat, il traduisit en vers les rimes latines consacrées par saint Bonaventure aux *Louanges de la Vierge*, triste poésie de bréviaire, vrai latin de pénitence. » Un peu plus tard, on lui fera expier son retour au théâtre dont l'insuccès d'*Agésilas* et d'*Attila* sera pourtant « compté comme atténuation de péché ; » on lui fera traduire les hymnes de l'abbaye de Sainte-Geneviève et celles de l'abbaye de Saint-Victor. Celles-ci du moins étaient composées par son ami Santeuil.

Il n'est pas une des œuvres de Corneille qui n'ait son côté anecdotique, et M. Fournier excelle à en faire ressortir tout l'intérêt. Nous aurions beaucoup de plaisir à le suivre dans ce chemin riant de l'érudition et de la critique, mais il faut nous arrêter et priver nos lecteurs d'une plus ample communication de ces souvenirs littéraires. Ceux qui s'occupent particulièrement de l'histoire de notre théâtre classique iront les puiser à la source même ; car M. Fournier compte désormais parmi ces biographes de Corneille qui ont le bonheur de voir leur nom inséparable du sien ; et l'on n'écrira plus l'histoire du théâtre au dix-septième siècle sans consulter les *Notes sur la vie de Corneille*, à moins que l'auteur ne remplace lui-même ce premier travail par un travail encore plus complet.

11

Révélations nouvelles sur Racine par sa correspondance de famille. L'abbé de la Roque.

L'érudition littéraire de notre époque a une prédilection marquée pour les études intimes sur la vie et la famille des grands écrivains. Nous vouons aux hommes éminents un culte filial ; nous ne nous bornons pas à étudier leurs œuvres, nous *allons jusqu'*à leur personne ; nous aimons

à trouver leur âme plus belle encore que leur génie, leur cœur plus grand que leur esprit; nous les suivons dans la vie privée, au foyer de leur famille; nous faisons revivre autour d'eux toutes les personnes qu'ils ont aimées. C'est surtout au moyen de pièces inédites, de correspondances que nous accomplissons ces sortes de résurrections. On sait comment M. Cousin, qui devait plus tard peindre des plus brillantes couleurs tant de belles et grandes dames de la Fronde, a d'abord mis en relief la modeste et pieuse famille de Pascal. On vient de voir comment les recherches de M. Éd. Fournier sur Corneille et sa famille ont encore du prix après tous les livres d'érudition intéressante qui les ont précédées.

Il semble que, sur la personne et la famille de Racine, il soit plus difficile de jeter un jour nouveau après les *Mémoires* qu'une piété si tendre a inspirés à Louis Racine, sur la vie et les ouvrages de son père. L'abbé Adr. de la Roque chanoine d'Autun, n'en a pas jugé ainsi, et il a écrit à nouveau la vie de Jean et Louis Racine, dont il est fier de se dire « le petit-fils. » Son travail ayant pour base de nouvelles pièces de leur correspondance, il l'intitule *Lettres inédites de Jean Racine et de Louis Racine*[1]. Les lettres parmi lesquelles celles de Louis dominent, n'occupent pas la moitié du volume, consacré, en grande partie, à une *Vie de Jean Racine*, à une *Notice sur Louis*, à des notes biographiques sommaires sur leurs divers parents et à la généalogie de l'illustre famille jusqu'au temps présent.

L'histoire littéraire a moins à glaner qu'on ne pouvait l'espérer sur la foi du titre de la publication nouvelle. Racine, déjà si étudié dans ses œuvres, si connu dans sa vie littéraire, ne pouvait guère, comme poëte, donner lieu à des observations inattendues; mais M. de la Roque a trouvé dans ses *Lettres inédites* assez de détails touchants

1. L. Hachette et Cie. In-8, 458 pages.

pour mieux faire connaître encore l'homme, le père dans le poëte, et offrir à ceux qui aiment et admirent tant Racine de nouveaux motifs de l'admirer et de l'aimer davantage.

12

L'histoire littéraire sous forme de recueil d'extraits. M. Crépet.
Le même travail sur notre littérature à l'étranger.

En signalant, l'année dernière, à nos lecteurs les premiers volumes du recueil, *les Poëtes français*, publiés sous la direction de M. Eug. Crépet, j'ai présenté cet ouvrage comme devant former une sorte d'histoire en action de notre littérature. L'œuvre s'est achevée, dans un quatrième volume, par le tableau de la poésie contemporaine [1]. La même phalange de jeunes écrivains, jeunes par l'âge ou par les idées, auxquels on devait les notices biographiques et littéraires sur les poëtes des deux siècles précédents, s'est chargée de présenter au public les poëtes de notre époque. On trouvera dans la plupart des nouvelles études d'introduction les mêmes caractères, qui seront, pour les uns, les mêmes qualités, pour les autres, les mêmes défauts. J'avouerai que je ne vois pas sans regret se développer dans la partie didactique d'un recueil de cette nature, cette exubérance de fantaisie qui brode sur des souvenirs, procède par allusions, et, lorsque le lecteur attend des renseignements et des faits, s'abandonne à la causerie sur des impressions personnelles. On pouvait se livrer avec moins de complaisance au goût d'une certaine école pour le papillotage du style, et, en se préoccupant davantage d'instruire, s'éloigner un peu plus du genre du feuilleton, sans tomber dans le pédantisme.

1. L. Hachette et Cie. T. IV, in-8, 764 pages.

Le choix fait parmi les poëtes contemporains accuse aussi trop hautement les sympathies des collaborateurs de M. E. Crépet pour une école dont la plupart font partie. Je ne dis pas que MM. Beaudelaire, Théod. de Banville, Leconte de l'Isle, A. Pommier et deux ou trois autres représentants de la poésie fantaisiste ne devaient pas figurer ici, dans le cortége de M. Théophile Gautier. Je ne leur reprocherai pas de s'être présentés les uns les autres au public ou de s'être fait présenter par M. Philoxène Boyer et surtout par M. Ch. Asselineau, le grand maître des cérémonies de cette jeune école; mais il me sera permis de trouver le cortége un peu trop nombreux et les présentations des amis un peu trop complaisantes, surtout quand je pense au grand nombre des poëtes laissés à la porte.

En effet, dans ce recueil qui s'ouvre justement par M. de Lamartine, il y a bien des noms inconnus; il y a de soi-disant poëtes qui ont publié à peine un volume de vers ou seulement collaboré en tiers à un recueil signé de trois noms trop obscurs isolément pour jeter collectivetivement beaucoup d'éclat. Pour ne pas m'engager dans des discussions trop délicates, je ne citerai aucun de ces heureux représentants de la poésie contemporaine que leur entrée de faveur dans le panthéon de M. Crépet fera connaître à la plupart des lecteurs pour la première fois. Je nommerai plus volontiers les absents pour faire mentir le proverbe qui leur donne tort.

Plusieurs auraient dû entrer même dans une moindre foule. Ainsi, M. Ponsard, l'auteur de *l'Honneur et l'Argent*, de *Charlotte Corday*, d'*Homère*, méritait au moins une notice, quand même on n'aurait pas voulu citer, à défaut de fragments dramatiques, quelques extraits de poésie étrangère à son théâtre. De même, M. Ém. Augier dont il aurait fallu aussi mentionner les succès poétiques à la scène, s'offrait avec des poésies en volume. Parmi les poëtes lyriques de l'heure présente, y a-t-il bien des noms à mettre

au-dessus de MM. Ed. Grenier et Autran? Est-ce d'un oubli ou d'une exclusion qu'ils sont victimes? Et Henri Murger? son talent ne reste-il pas assez populaire, même en faisant la part de trop bruyantes sympathies? En remontant de quelques années, ne fallait-il pas prendre, pour représenter tous les genres, de Pongerville et Bignan? Si le bruit de la réputation et du talent imposent certains noms, n'était-ce pas celui du poëte de la *Némésis*, de M. Barthélemy? De tels noms devaient figurer dans un recueil des poëtes du siècle pour leur réputation ou leur mérite même, et à part toute comparaison avec d'autres poëtes, supérieurs, inférieurs ou égaux.

Que sera-ce si l'on compare? En voyant les amis auxquels on a fait les honneurs de beaucoup d'éloges et de quelques citations, les noms dont je regretterais alors l'absence ne se comptent plus. Je pourrais citer au hasard MM. du Pontavice de Heusey, L. Ratisbonne, Edm. Arnoud, Am. Pichot, Juillerat, J.-T. de Saint-Germain, Th. Bernard, Mme Collet et tant d'autres plus connus et plus dignes de l'être qu'une vingtaine de prétendus représentants de la poésie contemporaine. Je comprends qu'une société d'assurance mutuelle contre l'obscurité ait, comme l'Union des poëtes, son album où s'enregistrent les vers des sociétaires; mais quand on s'est proposé de présenter le tableau de la poésie française dans ses grandes époques, il faut choisir avec plus de sévérité et d'indépendance ce qu'on appelle les poëtes éminents de notre temps. Une circonstance aggravante des omissions qu'on peut reprocher aux *Poëtes français*, c'est que l'éditeur déclare « s'y être décidé en pleine connaissance de cause et de propos délibéré. » C'était une raison de plus pour nous de les signaler. Nous pardonnons comme nous désirons qu'on nous les pardonne, des lacunes involontaires, mais on doit combattre les exclusions injustes et de parti pris.

Nous regrettons de ne pouvoir accorder à la dernière

partie de ce vaste ouvrage l'estime que méritaient ses premiers volumes. Le tableau de la poésie au moyen âge et à l'époque de la Renaissance était très-bien fait et très-intéressant; celui de l'époque classique est déjà inférieur, celui de l'époque contemporaine a faibli tout à fait. Le recueil des *Poëtes français* n'en restera pas moins un répertoire curieux et utile, digne d'éloges pour l'étendue même du plan et pour l'exécution des plus difficiles de ses parties.

On ne devinerait pas où nous pourrions trouver un recueil de morceaux choisis d'auteurs français assez complet pour former une véritable histoire universelle de notre littérature. C'est bien loin de chez nous, au bout de l'Europe du nord, dans la Suède. Singulière attraction exercée à l'étranger par le génie français! A cinq cents lieues de Paris, on paraît éprouver un plus vif désir de connaître la France littéraire qu'en France même. Voici un recueil qui comprend à peu près tous nos auteurs dans leur suite chronologique, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours et où tous ceux qui ont jeté de l'éclat, même au second rang, sont représentés par des fragments assez considérables de leurs œuvres. Des notices en général courtes, mais très-précises, marquent la place de chaque écrivain dans son siècle. Cet ouvrage, ce *Cours de littérature française* (en suédois, *Urval ur frenska, litteraturen*)[1], n'a de suédois que le titre et une courte préface: tout le reste est en français, et, si quelques rares expressions ou tournures décèlent une main étrangère, l'abondance des renseignements et des appréciations indique un esprit très-familier avec toutes nos sources d'histoire et de critique littéraire.

Divisé en quatre périodes, il prend tour à tour dans cha-

1. Stockholm (1859-1861) 4 vol. in-8, XXXII-668-XXIV tome I-II, 444-438-XXXIV t. III-IV.

cune la prose et la poésie. L'auteur, le major F. N. Staaff, aujourd'hui attaché à la légion de Suède et de Norwége à Paris, ne s'arrête pas seulement aux grands noms. Tout écrivain qui a marqué, qui a exercé quelque influence, trouve ici sa place à côté des maîtres classiques. Dans la première période, par exemple, si Bossuet, Pascal, Fénélon, Labruyère, Mme de Sévigné offrent des modèles accomplis, on ne dédaigne pas de connaître des prosateurs comme Balzac, Voiture, Descartes, de Retz, Saint-Évremond, Saint-Vincent de Paul, Arnaud, Nicole, Rollin, etc.; pour les poëtes, Corneille, Racine, la Fontaine, Boileau, ne font pas oublier à l'auteur suédois Régnier, Racan, Chapelain, Lemoine, Rotrou, Scudéri, Scaron, Benserade, Bréboeuf, Ségrais, Quinault, Mme Deshoullières, Chaulieu, Lafarre, la Monnoye, Campistron et tant d'autres qui ne figurent plus guère dans nos propres recueils français.

Le dix-huitième siècle est encore plus richement représenté. Les étrangers affectionnent cette époque pour laquelle il est de bon ton chez nous de se montrer ingrat. Le major Staaff pécherait plutôt par excès que par omission à l'égard des contemporains de Voltaire, de Montesquieu, de J. J. Rousseau et de Dalembert. Parmi les prosateurs, il accueille Fleury, Mme Dacier, Vertot, d'Aguesseau, du Marsais, Saurin, MMmes de Tencin, de Staal et de Grafigny, Duclos, Helvétius, Mably, Frédéric II, Raynal, Condillac, sans oublier, bien entendu, les Massillon, les Fontenelle, les Lesage, les Vauvenargues, les Buffon. Parmi les poëtes, reparaissent quelques uns des noms précédents au milieu de tous ceux qui cultivent les genres où prime Voltaire ou que Voltaire a dédaignés. Lamotte, Crébillon, Destouches, Louis Racine, Lefranc de Pompignan, Piron, Gresset, Gentil-Bernard, de Bernis, Saint-Lambert, Sedaine, Lemière, Dorat, Marmontel, Thomas, Rulhière, Gilbert, Boucher, Fabre d'Églantine, sont là et vingt autres qui jouirent d'une réputation aujourd'hui éclipsée.

La place des modernes dans ce cours de littérature fait pour la Suède, est encore plus grande. Deux périodes sont distinguées, de la fin du dix-huitième siècle jusqu'à nous. La Révolution, le premier Empire et la Restauration remplissent l'une; l'autre est consacrée aux écrivains contemporains du mouvement de 1830 ou postérieurs au mouvement romantique. Nous ne possédons, pour ces deux périodes, rien d'aussi complet, pas même les *Poëtes français* dont nous venons de parler. La curiosité suédoise ne devra rien ignorer de nos écrivains éminents ou secondaires appartenant aux soixante-dix dernières années. Voici, pour la génération qui nous a précédés : en prose, la Harpe, Bernardin de Saint-Pierre, Mirabeau, Vergniaud, Maury, Mme Roland, Volney, J. de Maistre, Fontanes, Bonald, Mme de Staël, Napoléon Ier, Benjamin Constant, Cuvier, Royer-Collard, Chateaubriand, Droz, Marchangy, etc.; en poésie, É. Lebrun, Delille, Collin d'Harleville, J. L. Laya. Parny, Fontanes, Andrieux, Raynouard, Berchoux, les deux Chénier, Legouvé, Esménard, Désaugiers, Étienne, Baour-Lormian, Millevoye, Guiraud, etc.

Parmi nos contemporains à peine morts d'hier, la Suède, grâce au major Staaff, fera connaissance avec les prosateurs Kératry, de Humboldt, Beyle, Ballanche, Arago, Lamennais, Sismondi, Aug. Thierry, Balzac, Eug. Sue, Soulié, Carrel, Salvandy, etc.; avec les poëtes C. Delavigne, Béranger, Soumet, A. de Musset, Ancelot, Bonjour, Brizaux, G. de Nerval, H. Murger, Mmes de Girardin, Desbordes-Valmore, etc. Il manque ici MM. de Lamartine et V. Hugo et plusieurs autres qui retrouveront leur place dans un autre *répertoire* spécialement consacré aux vivants et formant le complément du *Cours de littérature française*.

Quoique les quatre volumes du major Staaff puissent rivaliser avec les meilleurs recueils français, nous n'osons pas leur prédire tout le succès qu'ils méritent en France

où la place est prise, sans être mieux ni même aussi bien occupée; nous ne devions pas moins leur faire un bon accueil, ne fût-ce que par amour-propre national, en montrant de quel culte fervent la littérature française est l'objet à l'étranger.

13

Restitution du texte authentique des grands écrivains dans la réimpression de leurs œuvres. Collection dirigée par M. Ad. Regnier.

Le plus grand témoignage de respect que les amis dévoués des lettres puissent rendre aux écrivains de premier ordre, quand ils s'en font les éditeurs, est de livrer à nos études leurs pensées dans son expression la plus complète et leur texte dans son absolue intégrité. Le luxe du format, la beauté du papier, la splendeur des illustrations, n'ont qu'un prix accessoire, quand il s'agit des chefs-d'œuvre de l'intelligence. Les commentaires perpétuels, les notes explicatives des éditions savantes sont moins un hommage au génie de l'écrivain qu'une marque de défiance souvent exagérée à l'égard du lecteur et d'une trop grande estime pour ses propres pensées. Une puissante maison de librairie, celle qui édite nos modestes publications et dont nous nous abstenons ordinairement, par un sentiment exagéré de réserve, de louer les grandes entreprises autant qu'elles le méritent, vient d'inaugurer une collection de textes classiques digne de tous les encouragements et de toutes les sympathies. Elle a pour titre : *les Grands écrivains de la France*, et elle doit comprendre au moins deux cents volumes qui offriront les textes de nos meilleurs auteurs dans toute leur pureté, d'après les manuscrits, lorsqu'ils existent, ou, à leur défaut d'après les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions. Les variantes admises par les auteurs eux-mêmes

dans les éditions faites de leur vivant seront toutes relevées et signalées, afin que la pensée reproduite dans la forme définitivement acceptée puisse être suivie dans toutes ses transformations.

Ces nouvelles éditions, vraiment exactes et complètes seront dues à des hommes qui auront fait de chaque auteur une étude spéciale, et un des membres les plus savants et les plus laborieux de l'Institut, M. Ad. Regnier, s'est chargé de donner à tout ce grand travail littéraire et bibliographique une impulsion commune. Ajoutons, pour les amis des beaux livres, que le luxe typographique, ce superflu, chose très-nécessaire, ne manquera pas à cette collection. Caractères neufs et de choix, papier vergé et de fil, soin extrême d'exécution, voilà les promesses faites par l'éditeur et en train de s'accomplir. Si la publication des *Grands écrivains de la France*, soutenue par le patronage du public lettré, poursuit son programme jusqu'au bout, ce sera certainement un des plus beaux monuments élevés à notre langue; conçue par l'initiative privée dans des conditions qui ne sauraient être fructueuses, elle fera le plus grand honneur, dans ce siècle de spéculation industrielle, à la librairie française.

Trois auteurs sont déjà en voie de publication : Mme de Sévigné, Malherbe et Corneille. L'édition de Mme de Sévigné, spécialement revue par M. Ad. Regnier lui-même, d'après les notes laissées par feu le savant Monmerqué, offre un intérêt tout particulier. Ce dernier éditeur, qui avait fait des *Lettres* de Mme de Sévigné la passion et l'emploi même de sa vie, s'était livré à un incroyable travail de collation; il avait consulté tous les autographes connus, comparé toutes les copies authentiques. Sans être entré assez intimement dans la langue du temps, il était devenu familier avec les idées, les sentiments de la grande épistolière, avec tous les objets sérieux ou futiles de ses commérages. Son plus grand tort était de se faire juge de l'inté-

rêt des confidences écrites de Mme de Sévigné et de vouloir, comme tous les éditeurs précédents, les dispenser au lecteur dans la mesure de ses appréciations personnelles. M. Regnier, pour achever la tâche de Monmerqué, a repris sur ses pas le même travail, et pour en utiliser les résultats, il s'est mis lui-même en mesure de les rectifier au besoin, comme de les pousser plus avant.

La nouvelle édition des *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*[1], prouvera une fois de plus avec quel sans-façon les premiers éditeurs de nos grands écrivains ont traité le texte primitif et avec quelle légèreté les éditions ultérieures en ont reproduit toutes les mutilations. On se rappelle comment M. Cousin, s'avisant de comparer le texte des *Pensées* de Pascal, imprimé plus de deux cents fois, avec le manuscrit autographe, a découvert un Pascal tout nouveau : additions, suppressions, altérations du style, modifications de la pensée, rien n'avait été épargné aux dernières pages de l'illustre défenseur de Port-Royal. Plus récemment, une réimpression des *Mémoires* de Saint-Simon s'est faite avec tant de modifications du texte connu et avec des additions si importantes que les tribunaux, considérant les anciennes éditions comme non avenues, ont pu décider que le véritable Saint-Simon n'était pas tombé dans le domaine public. Quelque chose d'analogue, mais dans une moindre mesure, semble se produire pour les *Lettres de Mme de Sévigné*. Il en est quelques-unes, des plus populaires ou des plus dignes de l'être, que nous ne connaissons pourtant que par un texte horriblement mutilé. A voir les suppressions faites par les premiers éditeurs, on dirait qu'ils n'ont voulu nous donner de Mme de Sévigné que des extraits, comme s'ils se fussent effrayés de ce qui fait l'originalité même de l'écrivain ; cette abondance inépuisable, l'importance donnée à des

1. Tome I-IV, in-8, XXIV-568-556-548-566 pages.

riens, les propos et commérages de la cour, la préoccupation des chiffons, l'impétuosité des sentiments, le flot des tendresses, tout ce qui se laissait déjà voir dans le texte primitif, se retrouve avec de telles proportions dans un texte nouveau qu'il semble que Mme de Sévigné ne nous était point connue avant cette dernière restitution de sa pensée et de son style.

Je ne puis m'empêcher de donner ici un des échantillons les plus curieux de l'état de mutilation où le texte de Mme de Sévigné nous était parvenu. Je l'emprunte à l'une de ses plus jolies lettres à Mme de Grignan. Je reproduirai le texte de toutes les éditions précédentes en regard de celui de l'édition de MM. Regnier et Monmerqué : ce rapprochement est plus éloquent que tous les commentaires.

NOUVELLE ÉDITION.

Aux Rochers, dimanche 21e juin (1671).
Réponse au 30e mai et au 2e juin.

Enfin, ma *bonne*, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de la Souche : mon cœur est soulagé d'une presse *et d'un saisissement* qui *en vérité* ne me donnoit aucun repos. *Bon Dieu! que n'ai-je point souffert pendant* deux ordinaires *que je n'ai point eu* de vos lettres! *Elles sont nécessaires à ma vie : ce n'est point une façon de parler : c'est une très-grande vérité. Enfin, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en pouvois plus*, et j'étois si fort en peine de votre santé, que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été un peu retardée dans

ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

Aux Rochers, dimanche 21 juin 1671.

Enfin, ma fille, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de la Souche : mon cœur est soulagé d'une presse qui ne me donnoit aucun repos; j'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos lettres,

et j'étois si fort en peine de votre santé, que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été

NOUVELLE ÉDITION.

votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois *pour* votre santé. ***Je ne trouvois de consolation qu'à me plaindre à notre cher d'Acqueville qui, avec toute sa bonne tête, entre plus que personne dans la tendresse infinie que j'ai pour vous : je ne sais si c'est par celle qu'il a pour vous, ou par celle qu'il a pour moi, ou par toutes les deux ; mais enfin il comprend très-bien tous mes sentiments ; cela me donne un grand attachement pour lui.*** Je me repens de vous avoir écrit mes douleurs ; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus ; voilà le malheur d'être *éloignés* : hélas ! il n'est pas seul.

Mais savez-vous bien ce qu'elles étoient devenues ces chères lettres que j'attends et que je reçois avec tant de joie? On avoit pris la peine de les envoyer à Rennes, parce que mon fils y a été. Ces faussetés qu'on dit toujours ici sur toutes choses s'étoient répandues jusque-là : vous pouvez penser si j'ai fait un beau sabbat à la poste.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu ; elles sont tellement profanes que je ne comprends pas comme votre saint archevêque les veut souffrir : il est vrai qu'il est Italien, et cette mode vient de son pays. ***J'en réjouirai ce soir le bonhomme Coëtquen, qui vient souper avec moi.***

ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois de votre santé; ***mais mon Dieu !***

je me repens de vous avoir écrit mes douleurs ; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus. Voilà le malheur d'être éloignées : hélas ! il n'est pas *le* seul.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu ; elles sont tellement profanes, que je ne comprends pas comme votre saint archevêque les veut souffrir : il est vrai qu'il est Italien, et *que* cette mode vient de son pays.

NOUVELLE ÉDITION.

Je suis encore plus contente du reste de vos lettres! Enfin, ma *pauvre bonne*, vous êtes belle! *Comment? je vous reconnoîtrois donc entre huit ou dix femmes, sans m'y tromper.* Quoi! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la princesse Olympie! *Quoi! vous n'êtes point malade à mourir comme je vous ai vue! Ha! ma bonne*, je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver; *songez que vous ne pouvez rien faire dont je vous sois si sensiblement obligée. C'est à M. de Grignan à vous dire la même chose, et à vous aider dans cette occupation. C'est d'un garçon que vous êtes grosse, je vous en réponds : cela doit augmenter ses soins.*

Je vous remercie de vous habiller : *vous souvient-il combien vous nous avez fatigués avec ce méchant manteau noir?* Cette négligence étoit d'une honnête femme ; *M. de Grignan vous en peut* remercier, mais elle étoit bien ennuyeuse pour les spectateurs. *C'est une belle chose, ce me semble, que d'avoir fait brûler les tours blonds et retailler les mouchoirs. Pour les jupes courtes, vous aurez quelque peine à les rallonger. Cette mode vient jusques à nous;* nos demoiselles de Vitré, dont l'une s'appelle *de bonne foi Mlle de Croque Oison*, et l'autre *Mlle* de Kerborgne, les portent au-dessus de la che-

ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

Enfin, ma fille, vous êtes belle! Quoi! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la princesse Olympie? Ah! je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver.

Je vous remercie de vous habiller : Cette négligence, *que nous vous avons tant reprochée*, étoit d'une honnête femme; votre mari peut vous en remercier; mais elle étoit bien ennuyeuse pour les spectateurs. Vous aurez, ma chère bonne, quelque peine à rallonger les jupes courtes; nos demoiselles de Vitré, dont l'une s'appelle de Bonnefoi de Croqueoison, et l'autre de Kerborgne, les portent au-dessus de la cheville du pied. J'appelle la Plessis ma-

NOUVELLE ÉDITION.	ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.
ville du pied. *Ces noms me réjouissent* : j'appelle la Plessis, Mlle de Kerlouche. *Pour vous, qui êtes une reine, vous donnerez assurément le bon air à votre Provence ; pour moi, je ne puis rien faire que de m'en réjouir ici.*	demoiselle de Kerlouche; ces noms me réjouissent.
Ce que vous me mandez sur ce que vous êtes pour les honneurs est extrêmement plaisant.	
J'ai vu avec beaucoup de plaisir ce que vous écrivez à notre abbé ; nous ne pouvons, avec de telles nouvelles, nous ôter tout à fait l'espérance de votre retour. Quand j'irai en Provence je vous tenterai de revenir avec moi et chez moi : vous serez lasse d'être honorée; vous reprendrez goût à d'autres sortes d'honneurs et de louanges et d'admiration : vous n'y perdrez rien, il ne faudra seulement que changer de ton. Enfin, nous verrons en ce temps-là.	
En attendant, je trouve que les moindres ressources des maisons comme la vôtre sont considérables. Si vous vendez votre terre, songez bien comme vous en emploierez l'argent, ce sont des coups de partie. Nous en avons vendu une petite où il ne venoit que du blé, dont la vente me fait un fort grand plaisir et m'augmente mon revenu. Si vous rendez M. de Grignan capable d'entrer dans vos bons sentiments, vous pourrez vous vanter d'avoir fait un miracle qui n'étoit réservé qu'à	

NOUVELLE ÉDITION.

vous. Mon fils est encore un peu loin d'entrer sur cela dans mes pensées. Il est vrai qu'il est jeune, mais ce qui est fâcheux, c'est que quand on gâte ses affaires, on passe le reste de sa vie à les rapsoder, et l'on n'a jamais ni de repos, ni d'abondance.

J'avois fort envie de savoir quel temps vous aviez en votre Provence, et comme vous vous accommodez des punaises : vous m'apprenez ce que j'avois dessein de vous demander. Pour nous, depuis trois semaines, nous avons eu des pluies continuelles ; au lieu de dire, après la pluie vient le beau temps, nous *disions*, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers *en* ont été dispersés ; *Pilois en étoit retiré chez lui*, et au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu *me* l'adresser au coin du feu, *ou dans le cabinet de notre abbé, à qui j'ai plus que jamais des obligations infinies.* Nous *avons ici* beaucoup d'affaires ; nous ne savons encore si nous fuirons les états ou si nous les affronterons ; ce qui est certain, *ma bonne*, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin d'oublier *cette pauvre exilée. Hélas ! qu'elle nous est chère et précieuse !* Nous en parlons très-souvent ; mais quoique j'en parle beaucoup, j'y pense encore *mille fois* davantage, et jour et nuit, *et en me*

ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

Nous avons eu *ici* des pluies continuelles ; *et* au lieu de dire : Après la pluie vient le beau temps, nous disons : Après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été dispersés ;

et au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu l'adresser au coin du feu.

Nous avons eu *depuis mon arrivée* beaucoup d'affaires ; nous ne savons encore si nous fuirons les états, ou si nous les affronterons. Ce qui est certain, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin de *vous* oublier :

Nous en parlons très-souvent ; mais, quoique j'en parle beaucoup, j'y pense encore davantage, jour et nuit, et quand il semble que je n'y pense plus.

NOUVELLE ÉDITION.

promenant (*car on a toujours quelques heures*), et quand il semble que je n'y pense plus, *et toujours*, *et à toute heure, et à tous propos, et en parlant d'autres choses*, et enfin, comme on devroit penser à Dieu, si *l'*on étoit véritablement *touchée* de son amour. J'y pense d'autant plus que très-souvent je ne veux pas parler de vous : il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie et pour être politique; il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante : je me sers de mes vieilles leçons.

.... Quand il (mon fils) sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de *ce M.* Nicole. *Il s'en va dans quinze jours à son devoir. Je vous assure que la Bretagne ne lui a point déplu.*

J'ai écrit à la petite Deville pour savoir comme vous ferez pour vous faire saigner. Parlez-moi au long de votre santé et de tout ce que vous voudrez. Vos lettres me plaisent au dernier point : pourtant, ma petite, ne vous incommodez point pour m'écrire, car votre santé va toujours devant toutes choses.

Nous admirons, l'abbé et moi, la bonté de votre tête sur les affaires; nous croyons voir que vous serez la restauratrice de cette maison de Grignan. Les uns gâtent, les autres raccommodent. Mais surtout il faut tâ-

ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

et enfin comme on devroit penser à Dieu si on étoit véritablement touché de son amour; j'y pense, *en un mot*, d'autant plus que très-souvent je ne veux pas parler de vous : il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie, et pour être politique ; il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante : je me sers de mes vieilles leçons.

.... Quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole;

mais surtout il faut

NOUVELLE ÉDITION.

cher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos; *mais* le moyen, *ma bonne*, quand on est à cent mille lieues de vous! Vous dites fort bien : on se *parle* et on se *voit* au travers d'un gros crêpe....

Voilà une folie que je pousserois loin; mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau; il sent bien les anciens Adhémar. *Je ne vois pas bien où vous avez mis vos miroirs. L'abbé, qui est exact et scrupuleux, n'aura point reçu tant de remerciements pour rien.* Je suis ravie de voir comme *il* vous aime, *et c'est une des choses dont je veux vous remercier, que de faire tous les jours augmenter cette amitié par la manière dont vous vivez avec moi et avec lui. Jugez quel tourment j'aurois s'il avoit d'autres sentiments pour vous; mais il vous adore, Dieu merci!*

Voilà mon caquet bien revenu. Je vous écris deux fois la semaine, et mon ami Dubois prend un soin extrême de notre commerce, c'est-à-dire de ma vie. Je n'en ai point reçu par le dernier ordinaire, mais je n'en suis point en peine, à cause de ce que vous me mandez. Voilà une lettre que j'ai reçue de ma tante.

. . . .

Adieu, ma très-aimable *bonne*, embrassez M. de Grignan pour moi, vous lui pouvez dire les

ÉDITIONS PRÉCÉDENT

tâcher de passer sa vie peu de joie et de repo moyen, quand on est à ce lieues de vous! vous di bien : on se voit et on se travers d'un gros crêp

Voilà une folie que j serois loin. Mais je rev je trouve que le châ Grignan est parfaiteme il sent bien les ancien mar.

Je suis voir comme le bon ab aime; *son cœur est po comme si je l'avois pétr propres mains; cela fa ment que je l'adore.*

. . . .

Adieu, ma très-aima fant, embrassez M. de pour moi. Vous lui pou

NOUVELLE ÉDITION.	ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.
bontés de notre abbé. *Il vous embrasse cet abbé, et votre fripon de frère. La Mousse est bien content de votre lettre; il a raison, elle est aimable.* (La suscription de la lettre originale est : *Pour ma très-bonne et très-belle, dans son château d'Apolidon.*)	les bontés de notre abbé.

Ainsi reparaît la véritable Mme de Sévigné, dans le complet épanouissement de son orgueil de mère, de sa frivolité de femme de cour, de son babil étourdissant et charmant tout ensemble. La voilà telle qu'elle fut, telle qu'elle se fait aimer, telle aussi qu'elle peut déplaire. En la retrouvant dans toute la vérité de sa nature, ses amis l'adoreront davantage; ceux qui jugent sa gloire un peu surfaite, se défendront plus que jamais d'éprouver pour elle ou pour son temps un excès de sympathie.

Cette restitution du texte authentique de nos grands écrivains, fournit parfois aux amateurs de curiosités philologiques des anecdotes plaisantes. Voyez par exemple comment un mot peut passer dans le dictionnaire d'une langue sur la foi d'un auteur qui n'a guère songé à l'inventer. On lit dans les anciennes éditions, déjà prétendues corrigées, de Mme de Sévigné la phrase suivante. « C'est « une petite pointe de vin qui *roussille* et réjouit toute une « âme. » Ce verbe *roussiller* n'était pas connu des premiers auteurs du *Dictionnaire de l'Académie française;* mais ceux qui sont chargés de compléter ce répertoire essentiellement mobile, n'ont pu exclure un terme qu'un écrivain comme Mme de Sévigné avait admis, et le dernier éditeur des *Lettres*, avant M. Regnier, a pu commenter ainsi, dans une note, le nouveau mot.

Le *Complément* du *Dictionnaire de l'Académie française* (Paris, Didot, 1842) donne le sens de ce mot en ces termes :

« *Roussiller*, brûler légèrement la surface, les extrémités. Il s'est employé figurément pour échauffer. » C'est un diminutif de *Roussir*, etc. [1].

Il ne manquerait plus que de s'extasier sur l'heureuse formation du mot, son élégance, sa grâce, l'à-propos de son emploi. Cela serait venu plus tard. Malheureusement, il faut ruiner par la base cette fortune naissante. Commentateurs et académiciens en sont pour leurs frais d'admiration ou de confiance; ils sont victimes d'une bien prosaïque illusion, d'une erreur de copiste, d'une faute de lecture. Mme de Sévigné veut bien réjouir l'âme, mais non la *roussiller*. C'est *réveiller* qu'il faut lire. Le mot est très-lisible dans le manuscrit, et il a fallu une forte distraction pour gratifier Mme de Sévigné et le dictionnaire d'une richesse suspecte [2].

Je ne signalerai que pour mémoire dans la collection des *Grands écrivains de la France* les deux premiers volumes des *Œuvres complètes de Malherbe*, recueillies et annotées par M. L. Lalanne[3]. Si les quatre tomes de cette édition authentique ne devaient contenir que des vers, je dirais qu'en donnant une telle place au tyran de la langue, on s'est trop souvenu de l'admiration excessive de Boileau pour l'auteur de quelques belles stances. Mais Malherbe a plus écrit en prose qu'en vers, et ses traductions et ses lettres occuperont plus de place dans l'édition nouvelle que ses poésies. Ce qu'il a fait d'admirable, au point de vue littéraire, pourrait tenir en quelques pages; le reste est un objet intéressant d'étude de langue. M. Lalanne n'a épargné aucune recherche, aucune démarche, aucun voyage pour nous donner un Malherbe vraiment authentique et complet.

1. Édition Techner (1861). In-18, t. VII, p. 517.
2. Voy. Les *Nouvelles études historiques et littéraires* de M. Cuvillier-Fleury, p. 239.
3. Tome I-II, in-8, CXXVIII, 496-737 pages.

Je m'étendrais bien plus volontiers sur la nouvelle édition des *Œuvres de Pierre Corneille*, dont M. Ch. Marty-Laveaux a donné les deux premiers volumes[1], avec un soin, un savoir, une richesse de souvenirs littéraires qui nous promettent une des plus belles publications que le culte des grands écrivains puisse inspirer. Le trait particulier de cette édition est de reproduire, sous le texte définitivement adopté par le grand Corneille, toutes les variantes par lesquelles il a fait lui-même passer, d'édition en édition, l'expression de sa pensée. C'est une chose curieuse et touchante que de voir un écrivain d'un tel génie revenir à tant de reprises sur un mot, sur une rime, changer et rechanger la forme de ses idées jusqu'à ce qu'elle satisfasse son goût, plus sévère que celui du public.

Quelques faits dignes de remarque ressortiraient de l'étude comparée des textes successivement adoptés par Corneille lui-même. Son génie et notre langue ont une histoire parallèle et exercent l'un sur l'autre une action réciproque: on le voit clairement par les transformations tardives du texte de *Mélite*, de *Clitandre*, de *la Veuve*, les trois seules pièces que contienne le premier volume de M. Marty-Laveaux, ou du texte de *la Galerie du palais*, *de la Suivante*, *de la Place Royale*, *de la Comédie des Tuileries* (acte III), *de Médée* et *de l'Illusion*, qui remplissent le deuxième tome. L'occasion nous sera fournie par les volumes suivants, de revenir sur ce chapitre, l'un des plus instructifs de notre histoire littéraire.

1. Tome I, in-8, XVI-504 pages; t. II, 532.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

1

Du goût de notre siècle pour les études historiques. Continuation ou achèvement des travaux des années précédentes. MM. Michelet, Thiers, Guizot, Garnier-Pagès, etc., etc.

L'histoire est de tous les genres de littérature sérieuse celui qui est toujours le plus cultivé et avec le plus de succès. On dit généralement que les études historiques seront l'honneur de notre siècle ; elles en auront été du moins la principale occupation; mais, je ne sais si l'avenir louera sans réserve, si même il ne nous reprochera pas notre infatigable curiosité pour le passé. Peut-être y verra-t-on la marque la plus frappante de notre pusillanimité et de notre impuissance. N'est-ce pas la peur de regarder devant nous et de marcher en avant qui nous fait ainsi porter et nos regards et nos pas en arrière?

Il est curieux de remarquer que ce retour vers ce qui n'est plus s'opère dans toutes les directions intellectuelles. Au lieu de chercher des solutions nouvelles aux problèmes toujours nouveaux de la destinée humaine, le philosophe préfère se donner le spectacle des doctrines qui les ont résolus pour les anciennes générations; de là la faveur de l'histoire de la philosophie qui domine toute autre histoire. La théologie est sinon morte, du moins profondément endormie; mais nous avons vu naître et grandir les études

d'histoire religieuse. On se plaint de la défaillance de l'art et de la littérature ; jamais on n'a porté un savoir plus étendu et plus sûr dans l'histoire de l'art et dans l'histoire littéraire. L'homme d'État, embarrassé de dénouer les complications du moment actuel, s'est fait historien, et il a répandu la lumière à pleines mains sur toutes les questions politiques des temps qui ne sont plus. Partout il semble que plus il y a d'incertitude ou d'obscurité dans nos idées, plus il y a de précision et de clarté dans nos souvenirs. On dirait que pour les peuples et les époques, comme pour certains individus, le jugement perd en fermeté ce que la mémoire gagne en étendue.

Mais écartons ces conjectures pessimistes. Ne dénigrons pas notre siècle ; voyons sa supériorité, sans trop chercher par quelles faiblesses il la compense ; comptons ses gains plutôt que les pertes qui peuvent leur faire équilibre.

L'histoire est certainement une supériorité, un des gains du dix-neuvième siècle. Je ne parlerai pas des grands travaux qui remontent déjà à un certain nombre d'années et qui ont transformé, au nom de la science, tant de notions vagues, obscures ou fausses, ayant pour elles l'empire de la routine et l'autorité de la tradition. Leurs auteurs ont eu des continuateurs qui sont encore à l'œuvre et dont nous avons eu, dans ces cinq années, à signaler d'importantes publications. L'année 1862 a vu s'achever quelques grandes tâches historiques, qui ont été déjà pour nous l'objet d'une mention ou d'une étude et auxquelles il nous suffira aujourd'hui de donner un souvenir.

Un historien éminent qui, malheureusement, s'attache depuis ces cinq dernières années à faire plus de bruit par des livres de fantaisie que par ses plus beaux travaux, M. Michelet continue néanmoins son *Histoire de France* dans une série d'études vives comme des pamphlets, approfondies comme des monographies. Il a donné une nouvelle

période du dix-septième siècle sous le titre de *Louis XIV et le duc de Bourgogne*[1].

Dans l'histoire de France, une époque plus rapprochée, celle de la Révolution, est l'objet des travaux considérables dont nous avons fait connaître, dès leur début, le caractère et la portée à nos lecteurs. Bornons-nous donc à dire aujourd'hui que M. Mortimer-Ternaux poursuit son *Histoire de la Terreur*, d'après des documents authentiques et inédits[2], et que M. Carnot fils continue d'après les renseignements les plus sûrs les intéressants *Mémoires* sur son père[3]. En même temps, M. Louis Blanc achève son *Histoire de la Révolution*, qui, poursuivie au milieu de tant de vicissitudes, reflète le spectacle des événements récents et l'expérience douloureuse acquise par l'auteur.

La dernière phase de l'époque impériale a vivement préoccupé l'attention publique, cette année, grâce au concours de publications très-importantes sur la catastrophe de Waterloo. Un livre d'une sévérité extrême envers le vaincu de cette journée terrible avait été écrit à l'étranger par M. Charras, et ses appréciations ont eu en France un grand retentissement. On en trouve l'écho dans l'*Histoire de la Campagne de* 1815, de M. Edgar Quinet[4], publiée d'abord par fragments dans la *Revue des Deux-Mondes*. Des jugements plus favorables se sont produits dans un livre impatiemment attendu, comme le couronnement d'un vaste édifice, le vingtième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. A. Thiers[5]. Des trois parties qu'il contient: Waterloo, — Seconde abdication, — Sainte-Hélène, la première a été la plus remarquée grâce aux circonstances,

1. Chamerot. In-8, 467 pages.
2. Michel Lévy frères. T. II, in-8, 515 pages.
3. Pagnerre. In-8, t. I, IIe partie, 269-592 pages.
4. Michel Lévy frères. In-8, 452 pages et carte.
5. Lheureux et Cie. In-8, 818 pages. La Ire et la IIIe partie de ce tome XX ont été publiées séparément: *Waterloo*, in-18, 358 pages; *Sainte-Hélène*, in-18, 322 pages.

à l'intérêt sombre du sujet, et à l'autorité acquise par l'auteur en matière de stratégie. Dans ce grand tournoi d'historiens et de tacticiens, le grand chapitre des *Misérables* sur Waterloo ne fait plus l'effet que d'une brillante variation[1].

Les travaux historiques que nous avons vu entreprendre sur les temps encore plus rapprochés de nous se poursuivent ou s'achèvent également. M. L. de Viel-Castel a donné son cinquième volume de l'*Histoire de la Restauration*[2]. M. Garnier-Pagès a terminé son *Histoire de la révolution de 1848*[3], que les premiers volumes ont fait louer pour l'abondance et la précision des souvenirs, ainsi que pour les efforts d'impartialité au milieu de faits si récents.

Sous un point de vue particulier, M. Duvergier de Hauranne reprend le tableau comparé des quatre derniers régimes. Son *Histoire du gouvernement parlementaire en France* s'est augmentée d'un cinquième volume[4]. Il en est de même des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*[5] par M. Guizot, entre les mains savantes duquel nous avons déjà vu la biographie d'un homme et l'histoire d'un demi-siècle jeter l'une sur l'autre une lumière réciproque.

Tous ces travaux sont dignes, à divers égards, de l'attention qu'ils ont excitée, et la plupart ont été pour nous dans nos précédents volumes l'objet d'études et d'appréciations que nous ne pourrions que répéter. Nous laisserons donc, pour le moment, toutes ces importantes publications, sauf à revenir plus tard sur quelques-unes, et nous passerons en revue un certain nombre de travaux historiques moins considérables ou moins célèbres, mais qui donnent

1. Voy. ci-dessus, p. 51 et suiv.
2. Michel Lévy frères. In-8, 523 pages.
3. Pagnerre. Tome VI-VIII, in-8, d'environ 500 pages. Plus une *Liste des personnes dont le nom est cité*, etc. In-8, 40 pages.
4. Michel-Lévy frères. T. V. In-8, 592 pages.
5. Même librairie. Tome V, in-8, 525 pages.

encore une idée suffisante de l'activité de notre époque dans cette carrière d'études favorites et de leurs résultats.

2

Les excès de l'école pittoresque : l'exemple donné par son chef, M. Michelet.

Le genre historique avait jusqu'ici des qualités qui lui étaient propres ; une simplicité qui n'exclut pas la force, une certaine austérité qui n'est pas sans grâce, distinguaient le style des grands historiens. M. Michelet a changé tout cela. Chercheur infatigable, évocateur puissant, il ne lui suffit pas de nous enseigner le passé, il le fait revivre devant l'imagination et les yeux ; il le met en drames, en tableaux de féeries, en décors d'opéras. En cela consiste le système de l'école pittoresque dont M. Michelet est un des chefs, et l'on sait comment il l'a suivi et outré dans les derniers volumes de son *Histoire de France*, découpée, soit par périodes soit par épisodes, en scènes fantasmagoriques.

Ce système, M. Michelet l'exagère encore davantage, si c'est possible, dans ses monographies. Telle est la dernière qu'il nous donne sous ce titre : *la Sorcière*[1]. C'est l'histoire rapide de la foi en Satan dans le monde chrétien ; origine de la croyance au diable, progrès de cette croyance, son influence sur les esprits et les mœurs, rôle de Satan dans la société laïque et dans l'église, fêtes en son honneur, rigueurs exercées contre lui, contre ses ministres ou ses victimes ; pactes, possessions, exorcismes, procès scandaleux et supplices célèbres : voilà l'objet des recherches de M. Michelet et de ses peintures hautes en couleurs.

1. Dentu, Collection Hetzel, in-18, 460 pages. Voy. sur les derniers écrits de M. Michelet, *l'Année littéraire*, t. I, p. 80-92 ; t. II, p. 146-154 ; t. IV, p. 110-115.

Le ministre ordinaire de Satan c'est la Femme. « Pour un sorcier, disait-on jadis, dix mille sorcières. » M. Michelet en donne de singulières raisons : « Nature les fait sorcières. — C'est le génie propre à la Femme et son tempérament. Elle naît Fée. Par le retour régulier de l'exaltation, elle est Sibylle. Par l'amour, elle est Magicienne. Par sa finesse, sa malice (souvent fantasque et bienfaisante) elle est Sorcière et fait le sort, du moins endort, trompe les maux. » Ainsi parle M. Michelet dès le début, avec force majuscules. Que devons-nous attendre d'un tel exorde? des rapprochements ingénieux, mais puérils; des finesses, des subtilités, du nouveau à tout prix : du nouveau dans les faits, par l'exhumation de souvenirs perdus, du nouveau dans la forme, par des accouplements de mots ou d'idées, excentriques, bizarres.

Chez M. Michelet tout est brisé, haché, sujet et style. Les scènes se suivent et ne s'enchaînent pas. Alinéas multipliés, phrases courtes et sans cesse suspendues, abus étrange de toutes les sortes de points, interrogations, exclamations, invocations perpétuelles. Et l'on ne sait jamais si ces transports, cette exaltation sont pour son propre compte ou pour celui de ses personnages. Une sorcière qui a reçu la visite consolante du diable et qui attend son retour, confie ce secret à une amie; et M. Michelet de s'écrier :

Bonheur qui n'est pas sans péril. Que serait-ce de l'imprudente, si l'Église savait qu'elle n'est plus veuve? que, ressuscitée par l'amour, l'esprit revient la consoler?

Chose rare, le secret est gardé! Toutes s'entendent, cachent un mystère si doux. Qui n'y a intérêt? qui n'a perdu? qui n'a pleuré? qui ne voit avec bonheur se créer ce pont entre les deux mondes?

« O bienfaisante sorcière!.... Esprit d'en bas, soyez béni! »

Qui pousse ce dernier cri? Est-ce l'amie, la confidente de la sorcière? est-ce M. Michelet lui-même? Il jette tant

de petits cris autour de chacun de ses personnages, que la prosopée chez lui passe à l'état chronique. C'est à Satan qu'il fait surtout l'honneur de la mise en scène la plus vive. Satan est pour lui non-seulement un être réel, c'est un familier, une vieille connaissance. Il l'appelle « le rusé, le gaillard; » il s'intéresse à ses œuvres, rit de ses tours et stratagèmes; il le voit sans étonnement prendre toutes sortes de formes, devenir, à la voix de la sorcière, une flamme ou une cendre et mourir tout à son aise; car le gaillard est sûr de vivre. « Eh bien, mon bon Satan, partons, » lui dit la sorcière, et M. Michelet avec elle.

Cette mise en action peut être ridicule dans les scènes de sorcellerie et de sabbat; elle devient scabreuse dans les histoires de possession, surtout de possession de femmes. Ici la sorcellerie touche à la dépravation des mœurs ou à l'hystérie; M. Michelet ne recule ni devant les crises physiologiques ni devant les turpitudes morales. La possession produit chez certaines religieuses des effets obscènes et les remèdes sont souvent plus obscènes encore. M. Michelet nous décrit toutes les espèces d'exorcisme, les exorcismes secrets de préférence. L'auteur de *l'Amour* et de *la Femme* se retrouve ici tout entier, avec sa fureur d'indiscrétion. C'est un médecin, un confesseur de femmes qui ne pénètre si avant dans le mystère des faiblesses naturelles ou de la corruption de ses clientes, que pour les exhiber devant tout le monde avec éclat. Singulière manie, et singulière littérature! Quand on voit cette fièvre d'études pathologiques sur l'hystérie, dans des livres qui ne sont pas des livres de médecine, on se demande qui est le plus atteint de cette maladie, des héroïnes ou de l'auteur.

Il n'y a pas à tenter ni à espérer de ramener M. Michelet par la critique de ces voies scabreuses où il se perd de gaieté de cœur. Disons, pour être justes, que le grand écrivain d'une époque meilleure ne s'évanouit pas tout entier dans ces malheureuses tentatives de transformation. Dans

ce chaos d'imaginations ou de formes extravagantes, on sent passer quelquefois le souffle des grandes idées et des sentiments généreux : des éclairs sillonnent encore cette nuit qu'un homme d'un si grand talent fait sur lui-même, et l'on reconnaît, à la vigueur de certaines atteintes contre leurs ennemis renaissants, la main qui défendit si vaillamment de nobles causes.

3

Les recherches savantes préférées à la mise en œuvre littéraire : L'École des chartes. M. H. d'Arbois de Jubainville.

Tous les historiens n'ont pas cette fièvre de mise en scène reprochée à l'école pittoresque. Il en est, et de très-savants, qui, par un excès contraire, négligent trop d'orner leur sujet. L'exagération du mouvement, de la couleur, des effets de style jettent l'écrivain hors du genre historique dans la fantaisie ; le dédain de l'art de raconter, de peindre, de vivifier le passé évanoui, laisse les ouvrages les plus méritants au-dessous de l'histoire dans la chronique et les répertoires de faits et de dates. C'est le tort de plusieurs recueils dus à l'activité persévérante d'anciens élèves de l'École des chartes, devenus archivistes dans nos départements. A la source de documents souvent précieux, ils y puisent avec ardeur ; ils tirent des richesses de la nuit où elles étaient enfouies ; ne reculant ni devant la dépense ni devant le travail, ils livrent généreusement leurs découvertes à qui voudra les mettre en œuvre, trop modestes pour tenter de faire eux-mêmes des livres qui appellent le public par l'attrait de la forme littéraire.

Ces réflexions me sont inspirées par le dernier et le principal ouvrage de l'un de nos plus laborieux archivistes, M. H. d'Arbois de Jubainville, son *Histoire des ducs et des*

comtes de Champagne[1]. L'auteur prend les annales de cette province au moment où elle commence à en avoir, c'est-à-dire au sixième siècle, et il doit les suivre jusqu'au moment où, réunie à la couronne à la fin du treizième siècle, elle s'absorbe dans le royaume et n'a plus d'autre histoire que celle de la France elle-même. Trois volumes ont déjà paru, qui mènent assez loin l'exécution de ce plan. Comme les premiers siècles de toute nation ou fraction de nation sont toujours les moins remplis ou du moins les moins connus, un volume suffit pour conduire les destinées de la Champagne sous ses ducs, bientôt remplacés par des comtes, jusqu'à la fin du onzième siècle. A mesure qu'on avance, les faits se multiplient, les renseignements augmentent; le second volume de M. d'Arbois de Jubainville n'embrasse guère plus d'un demi-siècle, et le troisième comprend à peine trente années. Bien des noms ignorés jusqu'ici de l'histoire figurent dans ces dynasties ressuscitées tout entières par l'érudition; bien des règnes de ducs ou de comtes dont on savait à peine les noms, se trouvent suivis, de l'avénement à la mort, dans tous les actes avec la plus scrupuleuse exactitude. Il est impossible de faire plus de lumière sur plus de points jusque-là obscurs et de prouver par plus de savantes et patientes recherches son amour pour la vérité.

Malheureusement, l'érudition qui éclaire ne suffit pas pour donner la vie. M. H. d'Arbois de Jubainville exhume six siècles, mais il ne les fait pas renaître; il restitue des noms et des dates perdues, il ne retrouve pas les hommes et leurs œuvres. Il a réuni des chartes, déchiffré des manuscrits, compulsé toutes les archives pour en tirer une moisson de renseignements, il n'y a pas puisé le sentiment

1. A. Durand. In-8, t. I-III, 520-432-CXLIV-488 pages. — On cite parmi les ouvrages précédents du même auteur les *Études sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes et principalement de Clervaux au* XII[e] et au XIII[e] siècle (1858, in-18, XVIII-498 pages).

du passé qu'il nous révèle, ou, du moins, il ne s'efforce pas de nous le communiquer. Est-ce la faute du sujet, est-ce l'effet de la méthode et des habitudes de l'auteur? Voilà toute une grande province de France qui remonte à la lumière de l'histoire, et on nous fournit les moyens de la connaître sans nous intéresser à ses destinées.

Dans la sphère de recherches arides qu'il s'est proposées, l'auteur de l'*Histoire des ducs et des comtes de Champagne* ne pouvait déployer plus de savoir. Son livre est un répertoire aussi complet que possible de matériaux et de documents. Il n'est presque pas une ligne de texte qui ne soit appuyée d'une note, d'une preuve, d'une autorité. Non-seulement les sources sont indiquées, mais les pièces justificatives sont mises le plus souvent tout entières sous nos yeux; les chartes sont transcrites, et un grand nombre sont très-curieuses comme échantillon de la langue et des mœurs du temps : elles nous font voir la nature et l'étendue des droits féodaux et l'usage qui en était fait. Elles sont écrites dans un latin qui est un acheminement vers le français. Des vers du temps, cités pour les faits dont ils témoignent, nous donnent, par surcroît, une idée de la poésie latine dans ces âges de barbarie. C'est ainsi que la naissance et la mort du comte Henri le libéral (1127-1180) nous sont conservées par son épitaphe dans une église dont il était le donateur.

Hic jacet Henricus, comis comes ille Trecorum,
Hæc loca qui statuit, et adhuc stat tutor eorum.
Annos millenos centenos terque novenos
Impleras, Christe, quando datus est dator iste,
Bis deni deerant de Christi mille ducentis
Annis, cum medius mars os clausit morientis.

Voilà comment la poésie, avec ses jeux de mots et ses fautes de quantité, sert à fixer la chronologie, sans être digne de figurer dans l'*Almanach des Muses*. Beaucoup de

pièces inédites, mises au jour par M. d'Arbois de Jubainville, nous permettent de juger ainsi, soit le goût soit la civilisation du temps. Dans ces livres consciencieux et savants, dédaignés des lecteurs frivoles, le littérateur, le philosophe, aussi bien que l'historien, trouvent leur bien et le prennent.

4

Alliance du savoir et de l'art dans les monographies historiques. M. A. Chéruel.

On aime, dans l'histoire, comme partout ailleurs, à rencontrer des livres qui, sous des titres modestes, donnent plus qu'ils ne promettent, et ne sont rien moins que des œuvres accomplies. Cela console de ces compositions ambitieuses dont les titres promettent beaucoup pour allécher le lecteur, mais dont le contenu trahit votre attente. En lisant l'ouvrage que M. Chéruel a simplement intitulé: *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet*[1], on éprouvera le plaisir d'y rencontrer plus qu'on n'était tenté d'y chercher. L'auteur semble n'annoncer qu'un recueil de souvenirs, de documents relatifs à l'existence tour à tour si haute et si abaissée du dernier surintendant des finances; le livre nous offre la plus intéressante biographie qui se puisse voir, avec les chapitres d'histoire les plus forts et les mieux écrits sur les débuts décisifs d'un grand règne. On peut citer les *Mémoires sur Fouquet* de M. Chéruel comme un parfait modèle de la monographie historique, ce genre aujourd'hui si en faveur et dont quelques-uns ont tant abusé.

Le nouvel historien de Fouquet ne surfait pas l'importance de son sujet; mais il la voit et la montre tout entière.

1. Charpentier. 2 vol. in-8, 520-562 pages.

Il ne fait pas d'un seul personnage, comme tant d'auteurs de monographies, le résumé vivant de toute une époque, le centre de tout le mouvement contemporain ; mais il ne néglige pas de nous faire juger par l'élévation et la fortune de son héros le système d'administration publique lié jusque-là à une mauvaise organisation financière et les abus invétérés dont le surintendant mettait les traditions à profit. Il nous montre ensuite dans la catastrophe de Fouquet la véritable prise de possession de l'autorité absolue par Louis XIV.

Autour de Fouquet se dessineront de grandes ou intéressantes figures historiques inséparables de la sienne. Toute l'administration de Mazarin s'éclaire de la lumière faite sur la vie et les actes de celui qui fut son auxiliaire dévoué et, pour ainsi dire, son complice. Colbert aussi est mieux connu quand on a étudié ses relations avec Fouquet sous l'administration de Mazarin, puis la lutte sourde qu'il soutient contre lui, enfin le triomphe de son influence sur la fortune de son rival. Une foule de grands personnages de la noblesse, de la magistrature, du clergé, se trouvant mêlés aux fautes et aux splendeurs du surintendant, puis compromis par sa chute, M. Chéruel fait à chacun la part qui lui revient, et sans attirer dans son cadre des figures accessoires qui n'y rentreraient pas naturellement, il le remplit de portraits historiques d'une extrême fidélité et d'un grand relief.

L'un des plus curieux et des plus nouveaux, est celui de l'un des frères du surintendant, de l'abbé Basile Fouquet, qui fut pour Mazarin un instrument aussi précieux que l'avait été pour Richelieu le célèbre capucin le P. Joseph. L'auteur le restitue à l'histoire au moyen de la correspondance même de Mazarin. Il le montre pétri d'ambition et de vices, actif jusqu'à la pétulance, souple et audacieux. Dévoué sans désintéressement, exposant sa liberté, sa vie même pour justifier les faveurs dont il est comblé, il a

dans sa main, au nom du ministre, la police secrète de Paris; il peut faire enlever, exiler, pendre les gens de toute condition, à peu près sans jugement. Le but suprême de son ambition est l'archevêché de Paris, qu'il poursuit, sans l'atteindre, au milieu des affaires et des plaisirs. Il est l'amant en titre des plus hautes dames de la cour et le compagnon furtif des filles d'honneur de la reine. L'abbé Fouquet est partout le rival du cardinal de Retz et souvent en politique et en amour son rival heureux.

La figure de Nicolas Fouquet n'en reste pas moins, comme elle devait l'être, la principale de toute cette galerie. M. Chéruel étudie à fond le caractère du surintendant et met également en plein jour ses qualités et ses défauts. On ne peut porter l'impartialité plus loin. Il juge sévèrement ses fautes, tout en les expliquant et fait valoir les circonstances atténuantes sans entreprendre une réhabilitation impossible. Mais après le tour de la justice, vient celui de l'indulgence. Si les malversations de Fouquet sont justement flétries au sein même de la fortune qui en est le fruit scandaleux, la haine de ses ennemis, en ajoutant à ses fautes des crimes imaginaires et en poursuivant à outrance un châtiment disproportionné avec les griefs réels, fait tourner l'opinion publique en sa faveur, et ramène la sympathie vers lui par l'excès de ses malheurs et celui de la vengeance. M. Chéruel a si bien vu l'homme tout entier dans le surintendant que l'on comprend parfaitement, sans l'absoudre, la pitié et le dévouement qu'il a inspirés. Voici quelques traits d'une de ces peintures qui font revivre leur modèle dans la vérité de la nature.

« Fouquet était doué d'un esprit délicat, fin et pénétrant. Il comprenait les matières les plus diverses : questions financières et diplomatiques, matières juridiques et affaires de police, rien ne lui était étranger. Il avait le travail prompt et facile; il trouvait le moyen de suppléer au temps que lui dérobaient les plaisirs. Est-il nécessaire de rappeler avec quel tact et quel

goût il appréciait et récompensait les productions des lettres et des arts?.... Fouquet possédait à un haut degré le talent de juger ou de gagner les hommes. La plupart de ceux ou de celles qui l'approchèrent lui restèrent fidèles dans sa mauvaise fortune comme aux jours de prospérité.... Malheureusement ce caractère qui avait des charmes si puissants était gâté par des défauts, et surtout par la vanité, la faiblesse et un entraînement funeste vers les plaisirs. C'est la vanité qui lui fit rechercher les honneurs, les palais, les fêtes somptueuses et créer ces merveilles de Vaux, qui éclipsaient les demeures royales et annonçaient les splendeurs de Versailles. Fouquet n'avait pas une de ces ambitions profondes et criminelles qui marchent à leur but avec une implacable résolution et brisent tous les obstacles. Il souhaitait le pouvoir plutôt pour la satisfaction d'une puérile vanité que par esprit d'orgueil et de domination. De là sa facilité à prodiguer l'or au lieu de le garder comme un moyen de puissance et de gouvernement. De là aussi sa crédulité si souvent trompée, et sa promptitude à prendre pour des amis tous ceux qui sollicitaient ses faveurs. Cet esprit brillant était plein de chimères et d'illusions : témoin son trop fameux projet de Saint-Mandé. Que dire de cette soif insatiable de plaisirs, qui dénote dans Fouquet une si étrange faiblesse de caractère? Il était, il est vrai, entouré de séductions : mais ni le sentiment du devoir, ni l'âge, ni même l'intérêt de son ambition et de sa famille ne purent l'arrêter sur la pente qui l'entraînait à l'abîme. Toutefois, il faut le reconnaître, ces passions, qui furent le fléau de sa vie et qui le poussèrent à des actes criminels, provenaient moins d'une nature pervertie que de la faiblesse de caractère et de l'absence de principes. »

M. Chéruel ne peint pas seulement les hommes ; il esquisse au besoin, avec la même sûreté de main, les grands corps de l'État. Le parlement et ses efforts pour reprendre un rôle au-dessous duquel il était tombé, sont représentés avec beaucoup de vérité et de délicatesse. Il en est de même des mœurs du temps. La physionomie de la cour, pendant la jeunesse du roi, les légèretés de conduite et les grandes manières, les souvenirs de la Fronde et les dernières complications de ses intrigues sont l'objet de tableaux qui indiquent à la fois beaucoup d'art et des études approfon-

dies. En un mot, les *Mémoires sur Fouquet* nous représentent un livre bien composé en même temps qu'un trésor de savoir.

Les lettres, à la douceur desquelles Fouquet ne fut pas insensible, glaneront quelques souvenirs curieux dans les pièces inédites réunies dans l'*Appendice*, par M. Chéruel. Quant aux détails nouveaux qu'elles apportent à l'histoire, ils sont moins importants comme faits d'un règne, que comme éléments de la connaissance des hommes ; ils ne font pas mieux voir le pouvoir absolu manifesté par tant d'actes, mais ils le font mieux juger en expliquant quelques-uns de ses plus secrets ressorts.

5

L'histoire de France étudiée par épisodes. M. R. de Belleval.

L'histoire est une suite d'épisodes. En racontant tour à tour avec détail les plus saillants d'une grande époque, on finirait par concentrer sur l'ensemble la lumière qui jaillit de toutes les parties. M. René de Belleval, dont nous avons mentionné l'année dernière la *Journée de Mons en Vimeu*, étude si complète sur un sujet restreint, a porté successivement l'effort de ses recherches sur d'autres points particuliers du même temps. Seulement il a rencontré dans le champ de ses études des événements d'une importance plus grande et d'un souvenir plus populaire. Le livre, d'une exécution typographique somptueuse, où il réunit ses « fragments d'une Histoire de France aux XIVe et XVe siècles. » s'appelle : *la Grande Guerre*[1]. La grande guerre! c'est ce long duel à mort entre la France et l'Angleterre, qui remplit tant de pages sanglantes de notre histoire, si fécond pour les deux peuples en gloire et en malheurs et

1. Aug. Durand. In-8, 584 pages.

qui a laissé pour des siècles, de l'un et l'autre côté de la Manche, des haines nationales si faciles à réveiller.

Ces récits épisodiques nous font connaître de la façon la plus complète quelques-uns des acteurs de cette grande guerre et de ses événements mémorables. C'est d'abord l'entreprise du sire de Charny qui faillit rendre Calais à la France en 1350, et changer, par l'audace chevaleresque d'un homme de cœur les destinées du pays; c'est ensuite le roi Jean à Poitiers : cette grande défaite, où le courage français brilla de cet éclat qui s'accroît dans les revers est suivie depuis les faits qui la préparent jusqu'à son dénoûment. Le drame d'Azincourt est aussi représenté dans une relation minutieusement exacte, puis vient le récit de la Journée de Mons en Vimeu que l'auteur avait publié à part. Le dernier épisode, la bataille de Patay, met en scène, devant les places fortes de l'orléanais, les compagnons de Jeanne d'Arc et se termine par le sacre de Charles VII.

Les personnes qui préfèrent aux grands tableaux dramatiques ou pittoresques de l'histoire générale les relations minutieusement exactes des chroniques particulières, liront avec plaisir *la Grande Guerre*, de M. René de Belleval. On y voit tout le détail des événements, la suite des mouvements et opérations de guerre, les gestes et paroles des principaux personnages, les noms titres et qualités de tous les acteurs, en un mot tous les renseignements qui peuvent sortir des pièces officielles et de documents historiques de l'époque. Mais on voudrait trouver dans cette trame serrée des faits, un peu plus de mouvement, de passion et de couleur ; alors la mise en œuvre des témoignages contemporains aurait tout l'intérêt du roman historique auquel conviendrait merveilleusement cette richesse de détails.

6

Une monographie de plus sur la Fronde; point de vue nouveau. M. A. Feillet.

On a publié beaucoup de travaux historiques ou littéraires sur la Fronde, beaucoup de documents et de mémoires, beaucoup de monographies. Il restait cependant un point de vue sous lequel on n'avait pas encore songé à considérer cette curieuse et turbulente époque, point de vue intéressant pour la classe de plus en plus nombreuse des adeptes de l'économie politique : c'est celui où s'est placé M. Alphonse Feillet, en écrivant *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul, ou un Chapitre de l'histoire du paupérisme en France*[1]. On comprend qu'après tant d'années de guerres civiles et étrangères, la France soit tombée une fois de plus, pendant la minorité de Louis XIV, dans cet état de désolation et de ruine où l'histoire du passé nous la montre trop souvent. Famine, peste, fléaux de toutes sortes, ravage en grand du pays entier par des armées régulières, brigandages de détail commis par des compagnies errantes ou des soldats isolés: voilà le spectacle que présentait la nation elle-même, tandis que des chefs de partis ou de coteries se poursuivaient par des combats, des escarmouches, des intrigues ou des chansons. Cette misère, qui inaugure le grand règne de Louis XIV, et à laquelle la majorité du roi mettra un terme, n'est pas moins grande que celle qui signalera les dernières années de son règne; mais elle était beaucoup moins connue. Saint-Simon, Vauban, Racine, Fénelon ont révélé avec éclat la désolation des derniers jours;

1. Didier et Cie. In-8, 582 pages.

avant M. Feillet, on avait à peine entrevu celle qui signale l'administration de Mazarin.

L'auteur de *la Misère au temps de la Fronde* ne se borne pas à peindre le mal; il dit les remèdes que la charité privée, dans l'impuissance des pouvoirs publics, s'est efforcée d'y apporter. Sur ce terrain, il rencontre la belle et sympathique figure de saint Vincent de Paul; il nous montre avec satisfaction le rôle patriotique autant que chrétien rempli par ce héros de la charité. Ordonnateur d'une œuvre nationale de miséricorde, il devient, de sa propre autorité, une sorte de directeur d'assistance publique, d'aumônier général de la France; il étend sa sollicitude et ses secours sur toutes les provinces. Une correspondance officielle des municipalités secourues par son zèle ardent lui décerne le titre de « Père de la patrie. »

Et cependant M. Feillet n'est point un admirateur exclusif de saint Vincent de Paul; il sait faire, dans le bien comme dans le mal, la part de chacun et rapporter la gloire de la charité à ceux à qui elle appartient sans considérer la popularité qui s'attache à tel ou tel nom. « Érudit de très-bonne foi, comme dit M. Saint-Marc Girardin[1], il est fort étranger à toutes les finesses de la polémique. Il semble même contester à saint Vincent de Paul l'honneur d'avoir imaginé et organisé le premier cette grande œuvre d'assistance et d'aumône qui a fait sa sainteté dans l'Église et sa gloire dans le monde. Ce sont les jansénistes et Port-Royal qui, selon M. Feillet, ont eu l'initiative de ces grandes charités laïques du dix-septième siècle. Déjà M. Sainte-Beuve avait remis à son rang le nom de M. Maignart de Bernières, un des amis de Port-Royal et un des fondateurs de l'assistance des pauvres. C'est sur cette trace excellente que M. Feillet a marché pour retrouver les œuvres de bienfaisance de Port-Royal. Il est touchant de voir

1. Journal des *Débats*, 1er juillet.

ces chrétiens, si austères et si durs pour eux-mêmes, se montrer si miséricordieux et si compatissants pour les pauvres. »

Selon le même critique, M. Feillet a surtout donné dans son ouvrage une preuve de cette grande loi sociale que l'administration politique ne vaut pas, pour la charité, l'effort individuel soutenu, excité par la religion et l'humanité.

L'auteur de *la Misère au temps de la Fronde* ne s'est pas enfermé strictement dans le sujet qu'il annonçait. A côté des maux extrêmes dont il retrace le tableau et des extrêmes efforts faits par la charité pour y remédier, il se laisse aller volontiers à des récits politiques plus ou moins étrangers à cette histoire du paupérisme en France dont il voulait seulement écrire un chapitre. Ces récits offrent du moins beaucoup d'intérêt, une érudition étendue et sûre, une fermeté d'appréciation remarquable. Incidemment, l'auteur donne des détails curieux et inédits sur deux généraux inégalement célèbres. D'un côté, Condé, par sa cruauté et son avidité, se met au niveau des plus terribles ravageurs de la guerre de trente ans, les Wallenstein, les Tilly, les Mansfeld : les immortelles louanges de Bossuet ne doivent pas étouffer les justes sévérités de l'histoire. D'un autre côté, M. Feillet éclaire d'un jour aussi nouveau mais plus pur la figure du premier maréchal plébéien, Fabert, qu'on pourrait appeler un Vauban anticipé. Son chapitre intitulé : *Massacre et incendie de l'hôtel de ville* nous montre comment il sait traiter, dans ses épisodes les moins connus, l'histoire de Paris. Aux lumières nouvelles qu'il jette sur des faits restés obscurs jusqu'ici, à la vigueur qu'il met dans les portraits de certains personnages, on reconnaît qne si M. Feillet ne s'était pas imposé un cadre aussi restreint, l'époque entière de la Fronde aurait pu trouver en lui un historien de plus et l'un de ses meilleurs.

7

Suite de la monographie historique de Sainte-Barbe.
M. J. Quicherat.

Nous avons à signaler la suite d'une intéressante monographie dont nous avons fait connaître, l'année dernière, la première partie à nos lecteurs. M. J. Quicherat, continuant, sur une échelle aussi vaste, son *Histoire de Sainte-Barbe* [1], suit les destinées de cette chère institution depuis la dernière moitié du dix-septième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. Cette période est remplie pour Sainte-Barbe, d'événements publics. Ce sont des changements de direction intérieure, des réformes dans l'administration et les études; des luttes avec l'Université ou les jésuites, des procès avec les voisins, de petites guerres intestines, des révoltes même où le sang ne coule pas, des relations honorables avec de grands personnages, des dynasties de maîtres et des généalogies d'élèves; en un mot tout un ensemble de souvenirs qu'une aussi ancienne institution, à l'exemple des antiques familles, aime à garder dans le trésor des archives domestiques.

L'histoire générale, littéraire, religieuse ou politique aurait encore plus d'un fait, plus d'un document à recueillir dans cette monographie. Le poëte Santeuil écrit en l'honneur de Sainte-Barbe où il fit ses humanités, quelques-uns de ces bons vers latins si goûtés de son temps. C'est là qu'il a puisé, au milieu de camarades et de maîtres ardents l'amour de la poésie et de la gloire.

Nos pueri fuimus; tunc, pulchro laudis amore,
Omnia præclaro tentabam scribere versu.

1. Hachette et Cie. Tome II, in-8, 416 pages. Voy. t. IV de *l'Année littéraire*, p. 317-323.

Plaudebant juvenes, mihi non minus ipse placebam,
Et me grandiloquis jam tum miscere poetis
Stultus ego audebam et cœlum tetigisse videbar.
Addiderant animos, dum laudant multa magistri :
. . . .
Spondebantque omnes me magnum in nomen iturum.

Les querelles religieuses du siècle ont leur écho dans l'*Histoire de Sainte-Barbe*. M. Quicherat est conduit par son sujet même, à nous donner de curieux détails sur la presse clandestine des jansénistes et sur les convulsions de saint Médard, dont les bizarres merveilles avaient leur théâtre dans le voisinage. Sainte-Barbe, compromise par l'esprit de prosélytisme, recevait les visites de la police du roi. Une crise plus terrible approchait, celle de la Révolution. L'esprit du temps avait fait invasion dans la communauté malgré la résistance du préfet des humanités, l'abbé Nicolle. Sainte-Barbe était recommandée à l'assemblée nationale et offrait des dons patriotiques. Mais ces beaux jours devaient avoir un triste lendemain; la constitution civile du clergé était proclamée, les supérieurs refusaient de s'y soumettre, l'abbé Nicolle avait émigré, la communauté était dissoute, et Sainte-Barbe recevait un supérieur constitutionnel provisoire, en attendant son extinction prochaine. Leur dernier supérieur, l'abbé Antoine Baduel était assassiné. Les ci-devant barbistes dispersés se refugièrent dans diverses carrières, quelques-uns avec les frères Bertin, dans le journalisme d'opposition monarchique, la plupart avec toute la jeunesse du temps dans la carrière militaire. M. J. Quicherat nous dira dans un troisième volume ce que devinrent dans l'ordre civil ou dans l'armée les plus distingués d'entre eux.

8

Part de l'histoire dans les études historiques suscitées par le doctorat ès lettres. M. Guichardin.

Depuis plus d'une vingtaine d'années les épreuves du doctorat ès lettres ont été fécondes, dans l'Université, en travaux utiles. Les thèses soutenues à la Sorbonne de Paris sont souvent de véritables livres et de bons livres. Il serait intéressant d'en passer la revue ; et rien ne serait plus facile, en prenant la notice sur le doctorat ès lettres de M. A. Mourier pour guide[1]. Le choix des sujets ferait voir quelles ont été successivement les prédilections des membres les plus distingués de l'enseignement, au milieu des transformations de l'esprit public. On trouverait, chose curieuse, que le doctorat ès lettres, a produit peu de travaux purement littéraires parmi les plus remarquables. Sous le dernier règne, grâce à l'active prépondérance de M. Cousin, la philosophie se faisait la plus large part dans les thèses d'élite ; l'histoire venait en seconde ligne. Aujourd'hui la philosophie, qui n'a plus son concours spécial d'agrégation et dont le rôle s'est tellement réduit dans l'enseignement des colléges, a naturellement perdu la première place dans les thèses du doctorat : l'histoire, plus favorisée par le retour de ces dernières années vers les fortes études, a gagné à la Sorbonne tout le terrain que la philosophie avait perdu. C'est ainsi qu'il s'y produit encore de nos jours, sous prétexte de thèses, des travaux considérables sur les grandes époques du passé ou sur leurs historiens.

1. Cette *Notice* est suivie du *Catalogue des thèses latines et françaises, etc.*, *depuis* 1810 (2e édit., 1855, in-8). M. Mourier a aussi publié, sur le même plan, une *Notice sur le doctorat ès sciences* (1856, in-8).

Parmi les dernières thèses qui sont des livres, nous nous bornerons à signaler celle de M. E. Benoist, professeur au lycée de Marseille, ayant pour titre : *Guichardin, historien et homme d'État italien au seizième siècle, étude sur sa vie et ses œuvres, accompagnée de lettres et de documents inédits*[1]. C'est une monographie complète, intéressante et, à quelques égards, nouvelle sur ce célèbre représentant de l'école historique du seizième siècle en Italie, dont le nom est peut-être moins populaire que celui de Machiavel, mais dont les travaux n'ont certainement pas moins d'importance. M. Benoist fait d'abord connaître avec détail la vie de Guichardin, sa famille, son éducation, ses emplois, son rôle politique, les services qu'il rend à Florence, à Bologne, sous les Médicis; il esquisse son caractère, apprécie sa conduite : puis il passe à l'étude de ses œuvres. Il nous donne alors une analyse fidèle de ses écrits divisés en deux groupes, les écrits politiques et les œuvres historiques. Après les avoir analysés, il les juge; il en discute la valeur morale, l'autorité historique, le mérite littéraire.

Du plan général il passe à l'examen des parties : descriptions, portraits, harangues, exposés politiques, diplomatiques et stratégiques. Il pénètre dans le détail de la langue et du style, compare Guichardin aux historiens anciens et à ses contemporains, résume et contrôle les jugements divers dont il a été l'objet. Des pièces justificatives viennent à l'appui des principales assertions de M. Benoist, et un choix curieux de fragments inédits prélude à la publication qui se fait en Italie, par les soins de M. Canestrini, d'un Guichardin authentique et complet. On ne pouvait moins faire pour l'auteur de l'*Histoire de Florence* et de l'*Histoire d'Italie*. De tels travaux prouvent la prospérité de l'enseignement historique en France et y contribuent, et l'on ne peut que souhaiter de voir la philosophie et la

1. A. Durand (Marseille, Librairie générale). In-8, 438 pages.

littérature rentrer dans la lice des concours universitaires avec le même éclat.

9

L'histoire de la civilisation par celle des sentiments. M. Cénac-Moncaut.

Le roman ancien, comme le roman moderne, a mis en œuvre le sentiment de l'amour sous toutes ses formes, dans sa grâce, dans ses violences, tantôt naissant dans la pudeur, tantôt se perdant dans la débauche; mais, avant d'être l'âme de toutes les idylles et de presque tous les drames de la littérature romanesque, ce sentiment a exercé son éternelle influence dans la vie réelle et jusque sur l'histoire de la civilisation. M. Cénac-Moncaut, dont nous avons eu l'occasion de signaler les romans historiques et les livres de voyage, a entrepris de raconter les destinées de l'amour et la part qu'elles ont eu dans les destinées mêmes de l'humanité. Il accomplit la moitié de cette tâche, en écrivant l'*Histoire de l'amour dans l'antiquité*[1].

Comme l'école historique un peu vieillie à laquelle appartient le *Discours sur l'histoire universelle*, M. Cénac-Moncaut réduit l'antiquité aux Hébreux, aux Grecs et aux Romains, et la considération de l'amour, chez ces trois peuples, donne lieu à la division de son livre en trois parties. Dans une suite d'études ou de scènes un peu trop pompeuses, l'auteur de l'*Histoire de l'amour* nous fait, au point de vue de ce sentiment, le tableau des relations de l'homme et de la femme en Judée, dans la vie patriarcale et sous la législation mosaïque, en Grèce, dans l'âge héroïque et dans les temps de corruption ingénieuse et raffinée, à Rome, sous le régime austère des vieilles mœurs républicaines et dans

1. Amyot. In-18, 392 pages.

la débauche grossière et violente de la décadence impériale. A l'horizon de l'avenir, M. Cénac-Moncaut, voit poindre les dogmes rédempteurs du christianisme et les sentiments de respect tendre et dévoué pour la femme, éclos dans les forêts de la Gaule et de la Germanie. De ces deux influences nouvelles sortiront la réhabilitation de la femme dans le monde moderne et, par la transformation de l'amour, la transformation de la civilisation elle-même.

On trouvera dans l'*Histoire de l'amour* des renseignements historiques et des souvenirs littéraires qui ne pouvaient pas être très-nouveaux, mais qui, groupés autour d'une idée commune, éclairent un des aspects intéressants de l'histoire humaine. Le fond, je l'avoue, me plaît mieux que la forme. Pourquoi M. Cénac-Moncaut n'écrit-il pas avec la simplicité du style historique des études qui doivent être des chapitres d'histoire? Les périodes ambitieuses, les grands mots, les figures prolongées à la fois et incohérentes peuvent séduire dans le genre oratoire, mais rien de tout cela ne convient à l'exposition des faits ou à celle des réflexions que le spectacle des faits inspire au philosophe.

On ne doit employer dans aucun genre des métaphores comme celles qui font la conclusion même du livre. Après la peinture allégorique de la tempête sociale qui va emporter le monde romain, « dernière bourrasque qui doit faire sombrer le navire ou le briser à la côte » l'auteur ajoute avec plus d'incohérence que d'éclat :

.... Tout à coup, au milieu de ce désespoir et de cette épouvante, les ténèbres épaisses, les nuages jusqu'alors noirs et opaques s'éclaircissent sur deux points de l'horizon, et, par ces deux ouvertures, les matelots aperçoivent l'étoile polaire sur un point, celle de Vénus sur un autre.... Ils tiennent deux jalons, donc ils ne sont plus égarés; l'atmosphère s'est légèrement dégagée, donc la tempête s'apaise et laisse quelque espérance.

Ces deux points lumineux du ciel, le Romain qui réfléchissait les aperçut aussi au milieu des ténèbres de la décadence : à

l'Orient, le christianisme; à l'Occident, la Gaule et la Germanie.... Voilà les deux phares de salut, les deux astres qui brillent au-dessus du grand naufrage de l'empire romain. Le vieux monde peut s'écrouler, l'humanité possède les germes d'une civilisation nouvelle, et bien supérieure à celle qui tombe : les germes d'un amour solidaire et fort, d'un amour harmonieux et sincère, tout resplendissant de tendresse et de charité. Armée de ces leviers, assise sur de telles bases, l'humanité peut courageusement affronter d'autres luttes, élever un autre monument.

Je ne sais si c'est là ce qu'on appelait autrefois le style à la Chateaubriand. On aurait, dans un temps, loué M. Cénac-Moncaut de toute cette splendeur surannée; mais de nos jours, ces prétendues beautés de langage ne sont plus un attrait pour les lecteurs, un passe-port pour les idées : elles seraient plutôt un obstacle à leur libre et rapide circulation. Il faudrait que des livres d'histoire, de philosophie ou de critique littéraire fussent bien précieux à consulter, pour qu'on allât y chercher un fait, une idée, un renseignement utile, à travers cette fastueuse enveloppe.

10

Des événements compliqués de questions philosophiques. La crise américaine et l'esclavage. MM. A. Carlier et A. de Gasparin.

Certains événements contemporains qui jettent dans le monde de la politique et des affaires une préoccupation générale à cause de leurs conséquences menaçantes, peuvent être une occasion de ramener dans le monde des penseurs les questions philosophiques qui les dominent. Tel est le grand conflit qui, depuis deux ans, arme l'un contre l'autre le Nord et le Sud des États-Unis d'Amérique. Partout cette guerre fratricide a son contre-coup : elle inquiète la politique, qu'elle peut entraîner dans des complications terri-

bles; elle arrête l'industrie à laquelle elle ôte sa matière première; elle entrave le commerce qu'elle prive de ses principaux débouchés; les flots de sang qu'elle verse affligent l'humanité; elle est un temps d'arrêt ou de recul dans la marche la plus rapide dont la civilisation ait jamais donné le spectacle. Parmi les causes de ces déplorables événements se présente au premier plan l'institution de l'esclavage, dont le progrès des États du Nord compromet l'avenir et que ceux du Sud veulent maintenir à tout prix. Ainsi les intérêts du monde entier, mêlés à ceux d'une grande nation se trouvent liés à une question philosophique.

C'est de ce point de vue que M. A. Carlier a envisagé, sous tous leurs aspects, les graves événements des États-Unis dans un livre intitulé : *De l'esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine*[1]. L'auteur, homme sérieux et savant, déjà connu par un bon livre sur l'Amérique, *le Mariage aux États-Unis*, a recueilli sur son nouveau sujet d'étude les résultats des recherches les plus diverses aux souvenirs de son propre voyage.

Pour la plupart des penseurs, l'institution de l'esclavage n'est point la seule cause de ce sanglant différend; elle en est la plus profonde et la plus durable. Elle a suscité les premiers embarras, amené les crises, fait éclater la guerre; elle en prolonge aujourd'hui les malheurs, rend tout rapprochement difficile et enlève à l'avenir l'espoir de toute conciliation durable. M. Carlier rattache la question de l'esclavage à des questions plus hautes. Il considère les rapports de races entre le maître et l'esclave, il discute l'importance des différences physiologiques ou intellectuelles et morales qui séparent le blanc, conquérant de l'Amérique, de l'homme rouge son habitant primitif, et du noir qu'on y a transporté et mis en servitude. Son étude

1. Michel Lévy frères. In-8, 496 pages.

générale sur les races, est un bon résumé de nos connaissances et de nos théories éthnographiques.

Les chapitres historiques qui suivent nous montrent, d'un côté, l'extension de l'esclavage dans le Sud, de l'autre le progrès de l'abolition dans le Nord. Mais pour ne point nous laisser d'illusion, M. Carlier nous montre la part que prenaient les abolitionnistes eux-mêmes à l'accroissement de l'esclavage; par la traite des noirs, ceux qui ne possédaient pas d'esclaves s'enrichissaient à en vendre. Puis l'esclave affranchi est repoussé, dans tout le Nord, par des préjugés qui lui font dans la société libre une position aussi intolérable que la servitude même.

L'esclavage, voilà donc la grande plaie de la civilisation américaine. C'est la honte de la politique des États-Unis; c'est un embarras pour la société civile; c'est une cause de corruption pour le maître; c'est une menace constante, un croissant danger. Et pourtant, dans l'état actuel des choses, l'esclavage du noir est et sera longtemps une nécessité. L'affranchissement, soit immédiat, soit prochain serait un fléau pour le maître à la fois et pour l'affranchi. Le livre de M. Carlier avec ses aperçus scientifiques et historiques, ses observations de faits, ses tableaux de statistique, ses déductions pratiques, est une monographie aussi intéressante que complète de l'esclavage américain, et il sera pendant longtemps, en Europe, difficile de n'en pas tenir compte dans toute discussion de ce cruel problème.

Si l'on demande à l'auteur ses conclusions sur le dénoûment de la lutte dont le triste spectacle donne à son travail de philosophe et de publiciste un intérêt d'actualité, il ne témoignera de sympathies dominantes ni pour le Nord ni pour le Sud, qui lui semblent condamnés par les termes mêmes de leur conflit à une séparation au moins momentanée. C'est, dans l'espèce, prendre parti pour le Sud, sans lui donner raison. Le *statu quo ante bellum* lui paraissant aussi impossible que l'extirpation de l'esclavage

par la victoire du Nord, l'auteur se trouve donner des armes au parti sécessionniste, sans épouser la cause des défenseurs de l'esclavage. M. Aug. Carlier nous paraît appartenir de bonne foi à cette école qui, ferme sur les principes, mais très-préoccupée des difficultés de la pratique, se résigne à l'ajournement de leur application.

Nous trouvons chez le comte Agénor de Gasparin une exposition moins complète des questions philosophiques et éthnographiques engagées dans la crise américaine, mais une plus grande confiance dans le triomphe prochain des principes qui les dominent. Lorsque la guerre éclata, pleine de menaces et de dangers, au milieu des prédictions sinistres qui annonçaient à la jeune démocratie des États-Unis sa décadence prématurée, M. Gasparin ne songeait qu'à lui crier : Espoir et courage, et d'une plume amie, il intitulait un livre de circonstance : *Un grand peuple qui se relève*. Il a donné, cette année, un complément à ce premier livre, sous ce titre : l'*Amérique devant l'Europe, principes et intérêts* [1]. Le même sentiment de confiance s'y retrouve. L'Amérique est entrée dans une voie douloureuse, sans doute, mais c'est celle du progrès, et il y a lieu d'applaudir à ses conquêtes morales, s'il y a lieu de regretter qu'elles lui coûtent si cher. « Je suis de l'avis de Sénèque, dit M. de Gasparin : ce n'est pas la tempête qui fatigue, c'est la nausée. Ce qui nous a fatigués en Amérique, c'est le spectacle de débats ignobles, c'est l'abaissement progressif d'un peuple qui s'agitait sans avancer. Mais depuis qu'il avance, même au milieu de l'ouragan, notre lassitude morale a cessé. »

L'auteur de l'*Amérique devant l'Europe* envisage surtout la question au point de vue des faits ; il voit et discute les causes immédiates ou prochaines, les effets probables, les

1. Michel Lévy frères. In-8, 556 pages.

complications nées ou à naître. Il mêle la diplomatie à l'histoire, cite les documents, les rapproche, les compare, en tire les conclusions qui lui paraissent légitimes. Il juge, il approuve, il blâme, il conseille; il fait appel à l'humanité, aux sentiments chrétiens, à l'intérêt intelligent des peuples, et, comme si la raison, la morale et la religion avaient l'habitude d'être les arbitres des choses humaines, il ne peut les voir aussi bien d'accord sur une question si importante pour tous, sans se persuader que leur voix finira par être entendue.

11

La civilisation étrangère révélée par les mémoires contemporains. M. Al. Hertzen.

Les mémoires intimes répandent sur les pays étrangers, comme sur les temps reculés, plus de lumière souvent que les ouvrages d'histoire solennelle. L'éloignement cesse également quand nous nous transportons dans le passé avec les souvenirs des contemporains, ou dans les pays d'une civilisation différente de la nôtre, au moyen des relations de ceux qui y ont vécu. C'est ainsi qu'un grand jour est jeté sur la Russie par les mémoires du célèbre romancier Alexandre Hertzen, dont, M. H. Delaveau vient de traduire un troisième volume sous ce titre : *le Monde russe et la révolution*[1]. L'auteur raconte, entre deux exils, la vie qu'il a menée dans les lieux où il était interné, suspect comme écrivain, plus suspect encore comme penseur. La vie russe, la société, l'administration, l'organisation militaire de tous les services, sont peints d'après nature; hommes et choses sont également pris sur le fait. M. Alex. Hertzen n'est pas un observateur ordinaire; il voit plus loin que les apparences; il démêle les causes à travers les

1. Dentu. In-18, 356 pages.

effets ; il montre la réalité du désordre sous un ordre factice.

Il ne se borne pas à critiquer le présent, il aspire vers un avenir plus juste et plus conforme à la dignité humaine ; il professe le dogme du progrès et il en demande tour à tour la formule aux sectes philosophiques et religieuses de ce temps-ci, convaincu que chacune d'elles, sans la révéler tout entière, en possède les éléments. On est étonné d'apprendre de lui quel mouvement il se faisait dans les idées de la Russie à l'époque où les esprits en France étaient travaillés par une secrète fermentation. Toutes nos écoles socialistes, le néo-catholicisme de M. Buchez, le fouriérisme, le saint-simonisme, le phalanstère, le communisme même de Cabet, avaient à Moscou, vers 1840, des adeptes et des apôtres. L'auteur du *Monde russe et la révolution*, nous trace les portraits de quelques-uns de main de maître ; il fait voir une rare intelligence du temps présent, des maladies morales qui nous tourmentent, de la crise vers laquelle elle nous pousse : crise universelle sans doute, puisque la toute-puissance de la police russe ne peut réussir à la conjurer.

Le livre de M. Hertzen est, en dernière analyse, celui d'un homme qui pense et qui fait penser. De plus, il se lit, dans la traduction, comme un ouvrage français bien écrit. Est-ce l'effet de la grande habitude que l'auteur russe a des idées et des mœurs françaises, ou celui du talent de son traducteur ? C'est sans doute l'effet de ces deux causes à la fois.

12

Les brochures d'actualité. La discorde au camp des publicistes. MM. Pelletan et Proudhon.

Les brochures qui s'élèvent au jour le jour sur les questions contemporaines, et à propos des événements récents,

sont toujours aussi nombreuses, et la simple énumération de leurs titres suffit à résumer l'histoire universelle de l'année. On trouvera plus loin cette liste si féconde en souvenirs[1]. On remarquera que l'année 1862 a fourni, en politique, peu de sujets nouveaux à l'ardeur altérée d'encre des diplomates du coin du feu. Les questions débattues sont à peu près les mêmes ; au dehors l'Italie et Rome, au dedans l'accomplissement des libertés promises : voilà pour les affaires de l'État. Dans la république des lettres, les brochures ont des thèses plus imprévues : les débats de la question de lapropriété littéraire, l'exécution violente de *Gaëtana* à l'Odéon, l'agitation du quartier des Écoles au sujet du cours d'hébreu de M. Ern. Renan, ouvert pour un jour, les témérités du *Fils de Giboyer* à la Comédie-Française, la publication surtout des *Misérables*, ont leur écho bibliographique chez M. Dentu et les autres éditeurs de brochures d'actualité.

Les événements littéraires nous ont, pour la plupart, arrêtés assez longuement pour que nous n'y revenions pas ici d'une façon incidente et détournée. Parlons plutôt des brochures relatives à un mouvement d'idées qui sans leur publication resterait étranger à notre volume.

Parmi les voix qui s'élèvent dans le concert ou la discorde des passions politiques, celle de M. Pelletan mérite, à divers titres, d'être écoutée. L'auteur de la *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, et de tant d'autres ouvrages qui affirment, dans nos jours de crainte ou d'indifférence, le libre droit de la pensée et le mettent en pratique, est un de ces hommes sincères qui n'acceptent aucun mot d'ordre, même celui du parti où on les range et qui savent ne plus être de l'avis de leurs amis, quand leurs amis leur paraissent faire fausse route. Avec un tel besoin et une telle habitude d'indépendance, on est exposé à être seul de son

1. Voy. l'*Appendice bibliographique*.

opinion, ou, qui pis est, à faire chorus en passant avec les ennemis de ses idées les plus chères; on a l'air, quelquefois, de tirer sur les siens; mais on prouve que la vérité, ou ce que nous prenons pour elle, nous est plus chère que des intérêts de parti ou nos propres intérêts. Si l'on se trompe, on le fait avec éclat; on n'enveloppe pas ses dissentiments dans un demi-jour; on ne garde pas des ménagements extérieurs pour des opinions que l'on désavoue en secret; on parle et on pense tout haut; on loue et l'on blâme selon sa conscience; instrument indocile d'un parti, on est le soldat de ses convictions et l'on est prêt à en être le martyr.

M. Pelletan aurait pu dater les deux brochures qu'il vient de publier de la prison de Sainte-Pélagie, où l'a conduit une récente condamnation pour délit de presse. Il y traite tour à tour la politique intérieure et la politique étrangère, au dedans la question de la presse libre, au dehors celle de l'unité de l'Italie. C'est sur cette dernière qu'il se sépare de ses amis de la démocratie, en préférant pour la Péninsule une république fédérative à l'unité monarchique. Le titre de sa brochure, *la Comédie italienne*[1], dit un peu clairement comment il juge tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour pour la reconstitution de ce beau pays. Il veut autant que personne l'indépendance de l'Italie, mais il déplore son incorporation au royaume de Piémont comme devant, un jour ou l'autre, étouffer sa renaissante liberté. La fameuse formule du comte de Cavour : « L'Église libre dans l'Italie libre » lui semble chimérique. L'Église, qui ne doit vivre que du droit commun et qui lui semble destinée à en mourir, ne peut entrer dans l'État sans perdre sa liberté, et l'État italien ne peut marcher dans les voies de la centralisation à la suite de certains États européens sans étouffer dans leur germe toutes les aspirations libé-

1. Pagnerre. In-8.

rales. M. Pelletan croit en outre qu'une monarchie italienne ne peut que nuire aux intérêts de la France et changer contre elle les conditions de l'équilibre européen.

Je ne veux ni ne puis discuter de semblables solutions. Les discordances d'opinions que produit la liberté de penser, prouve que les questions ne sont pas toujours aussi simples qu'on voudrait le croire. M. Pelletan signale dans la politique qui plaît à ses amis, des dangers réels, et la sincérité de ses convictions qui éclate dans les moindres détails de la pensée, se reflète constamment dans son style.

Veut-on avoir un exemple plus frappant de l'anarchie qui règne dans les esprits sur les plus grosses questions du jour, et, par contre-coup, dans la littérature politique, il faut prendre la brochure publiée sur ces mêmes affaires de l'Italie par le champion le plus aventureux de la démocratie, M. Proudhon. Comme M. Pelletan, il prend la question au rebours de toute l'école libérale, et, au lieu de l'Italie une qu'il s'agit de constituer pour l'avenir, il rêve, par un retour vers le passé, une fédération d'États italiens microscopiques?

Voici comment une des plumes les plus vives du *Journal des Débats*, celle de M. Eug. Yung, résume l'effet produit par la volte-face inattendue d'un tel auxiliaire en faveur des idées rétrogrades :

Les journaux ultramontains ont M. Proudhon pour allié ; ils en sont bien aises, et nous aussi. Qu'ils gardent M. Proudhon ! Nous ne leur envions pas ce concours embarrassant.

M. Proudhon est-il devenu clérical, papiste? Il s'en défend énergiquement, ou, pour mieux dire, puisqu'il s'agit de M. Proudhon, brutalement. Il est resté athée, révolutionnaire. Il repousse l'unité italienne, pourquoi? Parce que cette unité retarderait l'avénement de « *la sociale* » (style retour de Belgique). Il ne veut pas la chute du pouvoir temporel, pourquoi? Parce que ce n'est pas par de tels moyens, par la séparation du spiri-

tuel et du temporel, que les croyances se démolissent : au contraire. C'est donc pour amener plus tôt « la sociale, » pour « démolir » plus sûrement le catholicisme, que M. Proudhon entend mettre l'Italie au régime fédératif. Et nos ultramontains d'applaudir ! M. Proudhon traite de « babauds » ses anciens amis ; lui qui n'est point gêné par la politesse, quel nom donnera-t-il à ses amis nouveaux ?

Bonnes gens ! il leur dit : « La suppression du trône pontifical « ne ferait que donner plus de vigueur à l'Église et au catholi- « cisme ; » en conséquence, il faut maintenir le trône pontifical. Et ce raisonnement les réjouit fort. Les ultracatholiques nous étourdissent de leur joie, parce que l'athéisme leur offre son appui. Grand bien leur fasse ! Tout leur est bon, pourvu que l'on conclue au maintien du pouvoir temporel. Ils empêtrent leur cause dans celle de M. Proudhon ; la nôtre s'en dégage. Nous préférons cela.

A leur place, la brochure de M. Proudhon nous chagrinerait fort. Quelle bonne fortune c'eût été pour eux de l'avoir pour adversaire, de pouvoir s'écrier plus bruyamment que jamais : Voyez ! c'est le génie même de la destruction, c'est la haine du catholicisme, qui rugissent contre le trône pontifical ! Mais non, la haine du catholicisme, le génie de la destrution font alliance avec leur parti, ces ultracatholiques, ces ultraconservateurs sont tout fiers de ce mariage étrange, et leurs nouvelles amours durent depuis toute une semaine. Si nous voulions faire de la finesse, nous dirions que M. Proudhon nous a donné un coup de main ; sa brochure nous permet de dire : Partisans de l'unité italienne, nous ne sommes pas, en dépit de *l'Union*, des révolutionnaires, des matérialistes, des athées, puisque M. Proudhon est contre nous !

Suivre le terrible M. Proudhon ou son spirituel critique dans l'examen même des considérations plus ou moins nouvelles produites contre la thèse de l'unité italienne, nous entraînerait trop loin des questions littéraires. Hâtons-nous de revenir aux grands intérêts intellectuels, qui peuvent avoir leur place même dans la littérature d'actualité ; c'est M. Pelletan qui va nous y ramener.

Sa seconde brochure n'a rien de contraire à l'intérêt immédiat du parti démocratique et lui vaudra les sympa-

thies de toutes les communions du grand parti libéral. Intitulée *le Droit de parler*[1], elle affecte la forme d'une lettre à M. Imhaus, qui a remplacé, au ministère de l'intérieur, M. de la Guéronnière, comme directeur de la librairie. On y trouvera sans doute quelques allusions malignes et quelques épigrammes contre les dépositaires du terrible pouvoir de compression ou de surveillance que l'on a cru devoir organiser contre les dangers de la liberté de penser; mais bientôt la question générale se dégage des considérations personnelles, et M. Pelletan ne voit plus que les grands intérêts du présent ou de l'avenir liés à l'indépendance de l'écrivain. Qu'on me permette de prendre au hasard un passage sur le rôle rempli, depuis l'invention de l'imprimerie, par ce serviteur toujours suspect de la vérité.

Qu'on le veuille ou qu'on le nie, c'est l'écrivain qui représente le génie d'un peuple, c'est lui qui en élève sans cesse l'intelligence, c'est lui qui dirige moralement la société, qui la réforme, qui la transforme, qui l'achemine de progrès en progrès, et dégage de siècle en siècle, l'idée de droit enfouie dans la conscience, pour la porter au pouvoir.

Et qui donc, sans vouloir sortir de notre pays, ni remonter plus haut que le siècle dernier, a retiré la France du bagne de la féodalité, a supprimé la corvée, a effacé la torture, a déchiré la lettre de cachet, a déshonoré enfin l'effroyable monstruosité de l'ancien régime, si ce n'est un écrivain, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt Montesquieu, tantôt Turgot, tantôt Rousseau, tantôt Voltaire?

Et qui donc a fait la Révolution, notre foi et notre raison d'être à nous autres tous, rachetés par elle de l'indignité de la roture? Cherchez, n'importe dans quel ordre de faits ou d'institutions, ce qui a grandi ou glorifié la France, et je vous mets au défi de trouver un droit, un principe acquis, qu'un écrivain n'ait proclamé le premier et payé de la Bastille.

. . . .

Pour tout dire enfin, ce qui distingue la barbarie de la civilisation, c'est l'écrivain. Retirez l'écrivain à la France, vous

1. Même librairie. In-8, 46 pages.

n'avez que la Russie. La Russie sans doute peut encore compter sur le champ de bataille ; elle n'a qu'à prendre un butor approvisionné d'un certain instinct, et peut-être elle aura un nouveau Souwarow ; mais pour avoir étouffé chez elle le droit d'écrire, elle brille dans sa neige d'un génie plus pâle encore que son pâle soleil.

Ainsi, monsieur, plus l'écrivain tient de place dans la société, et plus il élève la société à sa hauteur. Prenez le comme vous voudrez, mais c'est le cri de ma conscience. On nous traite assez durement pour nous rendre le droit de l'orgueil.

Tel est le ton de M. Pelletan ; et, dans l'état de la législation de la presse que nous révèle sa brochure, il n'est pas sans mérite de le prendre. Après avoir résumé toutes les entraves mises au droit d'exprimer sa pensée, les mesures préventives, les mesures répressives, il en discute les raisons, l'opportunité ; il élève le débat en le rattachant aux principes ; il l'éclaire de la lumière des faits ; il l'égaye même du récit de quelques piquantes anecdotes. On sent qu'il plaide une belle cause, celle de la raison, du progrès, de la grandeur intellectuelle et morale de l'homme ; il la plaide dignement, et l'on espère que lui ou d'autres, inspirés de la même ardeur, finiront par la gagner.

13

Les voyages. Voyages historiques de découvertes. Le vrai et le faux Christophe Colomb. M. Deschanel.

Il y a des voyages dont l'importance historique est si grande, qu'on peut en entreprendre pour la centième fois le récit sans en épuiser l'intérêt. Ceux de Christophe Colomb sont de ce nombre. On ne se lasse pas d'être ramené par la poésie ou par la prose au tableau des efforts, des dangers, des actes de courage ou de témérité, des progrès scientifiques et des idées fausses, en un mot, de toutes les grandeurs et de toutes les misères qui ont valu à l'huma-

nité la découverte d'un nouveau monde. C'est ce tableau que M. Émile Deschanel a retracé dans son *Christophe Colomb*[1], avec cette vivacité d'esprit que nous aimons, en France, à voir mettre au service de la philosophie et du bon sens.

L'auteur n'a pas la prétention d'apporter sur un aussi grand événement la révélation d'une lumière nouvelle ; il se contente de résumer dans une forme attrayante les faits les mieux établis et les interprétations les plus justes qui en ont été données. On trouvera dans son *Christophe Colomb* des rapprochements ingénieux, des contrastes piquants, des citations habilement choisies et amenées avec beaucoup de bonheur. Il est curieux de mettre en relief, à propos des idées modernes sur la forme de la terre, les opinions des anciens, beaucoup moins éloignées des nôtres qu'on ne le croit. Sénèque, Strabon et beaucoup d'autres avaient entrevu bien des vérités dont il leur manquait la preuve. Le plus étonnant, c'est qu'au temps de Lucrèce une école de philosophes s'était fait les idées les plus exactes sur la sphéricité de la terre, sur la gravitation qui en appelle toutes les parties vers le centre et sur toutes les circonstances qui dérivent de la supposition des antipodes. L'auteur du *De natura rerum* consacre d'admirables vers à la réfutation de ces « folles erreurs, comme il les appelle, conséquences d'un faux principe ; » et pour les combattre, il les expose avec une justesse et une précision que la poésie moderne aurait peine à égaler, en traduisant en images le système newtonien.

Christophe Colomb partageait avec les savants de son temps quelques-unes de ces vérités encore presque sans preuves et les préjugés les plus étranges ; c'est sur la foi des unes et des autres qu'il tenta l'entreprise la plus har-

1. Michel Lévy. In-18, 320 pages, publié, l'année précédente, en une suite d'articles dans le *Journal des Débats*.

die. La tradition le soutenait et l'égarait tout ensemble. Il y a, suivant M. Deschanel, deux Christophe Colomb : celui de la légende et celui de la réalité. L'auteur fait la part de l'un et de l'autre ; il dépouille le révélateur du nouveau monde d'un faux prestige, et rend à l'intrépide chercheur d'une route plus courte vers les Indes sa vraie physionomie. Elle est moins poétique, mais plus intéressante et plus humaine.

On ne s'imagine pas à quel point l'esprit de parti peut fausser une figure historique. M. Deschanel nous en donne un exemple en rendant compte de l'incroyable livre écrit sur le même personnage par M. Roselli de Lorgues, « livre étrange, bizarre, dit M. Deschanel, quelque peu fou, mais honoré de l'approbation de plusieurs souverains et d'un grand nombre de cardinaux[1]. » Ce jugement ne paraîtra pas trop sévère à ceux qui connaissent l'ouvrage ; il est justifié pour ceux qui ne l'ont pas lu par des citations inouïes. Quels efforts pour faire triompher la foi au surnaturel ! Que de déclamations pour faire de Christophe Colomb un saint, un homme de l'Église, un instrument docile entre les mains des franciscains, un messager, un légat de catholicisme ! Est-il possible qu'on puisse donner de nos jours de telles entorses à l'histoire, à la vérité, au bon sens ! M. Deschanel raille impitoyablement toutes ces litanies de titres sonores et faux donnés à son héros par un panégyriste inattendu. Il semble heureux de rencontrer sur son passage ces divagations pompeuses ; elles font mieux goûter par contraste les qualités d'un esprit léger autant que juste, et elles lui feraient même pardonner certains traits d'un goût suspect qui en sont l'abus.

1. *Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages.*

14

Voyages modernes de découvertes. Horizons intellectuels qu'ils ouvrent. MM. Livingstone, Burton, etc.

Les grands voyages de découvertes exécutés au dernier ;cle avaient pour résultat d'étendre l'homme sur la terre ı'il habite et de reculer les limites de son domaine. ıjourd'hui ces limites ne peuvent plus être reculées .vantage. D'un pôle à l'autre, l'homme a parcouru en us sens toutes les mers, côtoyé toutes les terres, abordé r tous les rivages. Il n'y a plus de nouveaux mondes, de ntinents, de grandes îles à découvrir; les voyages de :cumnavigation n'ont plus au même degré cette grande ıésie de l'inconnu. Ils ne peuvent plus donner à nos ıaginations cette fièvre qui enflammait les navigateurs du izième siècle. Nous sommes arrivés à l'ère des exploraıns scientifiques, qui, avec un programme à remplir, un néraire tracé par des sociétés savantes, ont pour objet : combler des lacunes dans nos connaissances géographiıes, en substituant des renseignements précis à des noıns vagues, en dissipant les doutes, en fixant des incer.udes, en vérifiant des conjectures. Il n'y a pas moins de ıurage à déployer, de dangers à braver, de privations à ıbir; il y a moins d'enthousiasme au départ, moins de ncontres merveilleuses dans la route, et une gloire moins latante au retour.

Ces voyages ont pourtant encore de quoi tenter les prits et les courages d'élite, par la considération des rvices à rendre à l'humanité, et l'on ne saurait trop ınorer des hommes qui signalent, dans les conditions les us ingrates, leur dévouement à la science. Les excurıns récentes dans l'intérieur de l'Afrique, par des savants

tels que Barth, Richardson, Overweg, Vogel, les frères Schlagintweit, laisseront un souvenir aussi durable que ceux d'Al. de Humboldt dans l'Asie et l'Amérique du Sud, par l'importance des observations physiques, ethnographiques, géologiques, astronomiques, météorologiques, magnétiques, géodésiques. A défaut d'un continent nouveau à signaler sur des mers inconnues, ces hardis et savants explorateurs ont pénétré les premiers dans l'intérieur d'un continent dont nous ne connaissions que les bords et découvert des pays et des peuples sans nombre, dans des limites où notre imagination et notre ignorance ne plaçaient que d'immenses solitudes. Deux voyageurs anglais, le docteur Livingstone et le capitaine Burton, par des explorations plus récentes encore, ont vérifié et complété les précieux renseignements acquis à la géographie dans ces dernières années au prix de tant de sacrifices et de pertes souvent cruelles. Il est à regretter qu'un plus grand nombre de noms français ne se rencontrent pas dans l'histoire de ces belles découvertes de la science.

Nous avons déjà indiqué beaucoup trop rapidement sans doute, avec le *Résumé de l'exploration dans l'Afrique centrale du docteur Ed. Vogel*, par M. Malte-Brun, la grande *Exploration dans l'intérieur de l'Afrique* du docteur Livingstone, traduite si habilement, malgré des difficultés extrêmes, par Mme H. Loreau[1]. Aujourd'hui nous ne pouvons qu'exprimer le regret de n'être pas revenu à loisir sur cette dernière publication, d'une si grande importance scientifique et d'une exécution typographique remarquable; nous dirons simplement que toutes les réflexions qui précèdent sur le mérite des explorations modernes s'y appliquent particulièrement, et nous signalerons une belle relation qui lui servira de pendant, le *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, par le capitaine Burton, traduit

1. Voy. tome I de *l'Année littéraire*, pages 344.

également de l'anglais par Mme H. Loreau et publié dans les mêmes conditions typographiques[1].

Nous ne suivrons pas le capitaine Burton dans son itinéraire de Zanzibar à Kazeh, par des routes si peu fréquentées des Européens et à travers des contrées et des populations déjà si étrangères à nos mœurs; nous le suivrons encore moins dans la double expédition qui le conduit de cette dernière ville au lac Nyanza et au lac Tanganyika, par une suite de vallées, de montagnes, de plaines, où l'on retrouve toutes les productions de la nature tropicale et où des races humaines dont on ne soupçonnait pas l'existence offrent dans toute leur variété les premières ébauches de la civilisation. Pendant que l'explorateur recueille les indications du thermomètre, du baromètre, de l'hygromètre, du pendule ou du graphomètre; tandis qu'il collectionne des plantes et des échantillons de minéralogie; tandis qu'il navigue, dans une frêle barque des naturels, sur un beau lac tour à tour laiteux et azuré du Tanganyika, qui n'a pas moins de cent vingt lieues de longueur; tandis qu'il interroge les indigènes, prend note de leurs renseignements, observe leurs mœurs, se rend compte de leurs idées, compare leurs types, mesure leur angle facial, que de réflexions viennent assaillir l'esprit du philosophe! La découverte du nouveau monde a renversé toutes les idées que les anciens s'étaient faites sur la terre et ses relations avec l'homme dont elle est le séjour. La connaissance plus approfondie des races qui en habitent les diverses régions peut jeter une perturbation profonde dans nos propres idées sur l'origine de l'homme, l'unité de son espèce, la distribution géographique des variétés qu'elle comprend, sur les conditions du développement physiologique, intellectuel et moral, sur l'histoire des langues et des idées, des mœurs et des religions; enfin des explorations de

1. Hachette et Cie. Gr. In-8, 720 pages, avec 37 vignettes.

voyageurs qui ne semblaient faites que pour satisfaire le besoin de voir, fournissent un aliment nouveau au besoin de penser, et, en agrandissant l'horizon de l'esprit humain, éclairent les anciens problèmes de la science ou en soulèvent de nouveaux devant elle.

15

Voyages d'observation philosophique ou d'exploration aventureuse entrepris par des femmes : Mmes Dora d'Istria et Ida Pfeiffer.

Tous les voyages n'ont pas pour objet la satisfaction d'une curiosité oisive. Il y a des esprits sérieux, qui n'en sont pas moins doués de la science de voir, qui poursuivent dans leurs excursions un but utile et les font tourner au profit de leurs études morales, religieuses ou politiques Mme Dora d'Istria est de cette famille. Aux livres de voyages que nous avons déjà fait connaître de cette dame touriste et philosophe, ajoutons aujourd'hui les *Excursions en Roumélie et en Morée*[1]. C'est encore un livre de voyageur et de penseur. Mme Dora d'Istria sait voir les pays eux-mêmes et leurs sites, mais elle étudie de préférence les hommes et les institutions, et cherche à faire servir la connaissance des uns et des autres à une grande cause, l'affranchissement des nationalités. En Roumélie et en Morée, elle trouve de nouveaux aliments à son aversion pour l'Autriche, qui asservit par ses intrigues les populations sœurs de race grecque et de race romaine, étouffées entre l'europe et l'Empire ottoman. Elle nous fait pénétrer dans leur civilisation encore si imparfaite, explique leur état actuel par leur histoire, mêle la statistique aux peintures, et, par les lumières de toutes sortes qu'elle réunit,

1. Zurich : Meyer et Zeller; Paris, J. Cherbuliez. T. I, in-18. XXII-586 pages.

prépare la solution de questions politiques que l'Europe semble d'autant moins connaître qu'elles lui importent davantage.

Une autre femme plus aventureuse, et dont la curiosité ne paraît pas avoir un but aussi élevé, Mme Ida Pfeiffer, après avoir fait deux fois le tour du monde et publié la relation de ce double périple, a terminé sa carrière par une expédition dangereuse dans l'île de Madagascar, jusqu'ici très-peu connue. On a cru quelque temps qu'elle y avait trouvé la mort, mais il lui a été donné de revenir en Europe mourir au milieu de sa famille. Son *Voyage à Madagascar*[1], publié en allemand, a été traduit en français par M. W de Suckau, le traducteur de son double *Voyage autour du monde*. L'intérêt de ce livre tient, en grande partie, à l'ignorance où nous étions sur le pays sauvage que Mme Pfeiffer avait entrepris d'explorer. Les renseignements qu'elle a recueillis la première valent mieux que les impressions personnelles qu'elle y mêle. Ses réflexions sur ce qu'elle voit pourraient avoir plus de portée scientifique ou philosophique, ou plus de cet attrait piquant qui convient à la littérature des voyages. Un savant aurait plus de précision, un écrivain plus d'art et d'esprit; Mme Pfeiffer, voyageuse par passion, n'a qu'un avantage, celui d'avoir voulu beaucoup voir et d'avoir vu certaines choses la première. Ce qui restera de ses voyages, ce sera surtout le souvenir d'une intrépidité bien rare, sinon unique, chez une femme.

Le *Voyage à Madagascar* est précédé d'une notice historique très remarquable par M. Francis Riaux. L'auteur retrace l'histoire des efforts tentés par les deux influences rivales de la France et de l'Angleterre pour conquérir la

1. Hachette et Cie. In-18, LXXXIV-312 pages. La traduction des deux volumes du Voyage autour du monde a paru dans le même format et dans la même collection.

prépondérance dans l'île. Naturellement, il soutient les droits de la France sur Madagascar et les établit à l'aide de documents diplomatiques. Il raconte les ruses et les procédés peu délicats employés par le gouvernement britannique ou par ses sujets pour détruire notre influence sur les Madécasses. Il nous montre enfin l'île de Madagascar inaugurant, grâce aux efforts de quelques négociants français, un règne plein de promesses, celui de Radama II, et Mme Ida Pfeiffer mêlée aux derniers événements qui ont porté ce prince au pouvoir.

Grâce à M. Riaux, le *Voyage à Madagascar*, qu'une traduction de l'allemand n'eût pas suffi à populariser en France, acquiert un intérêt tout français et prend une signification et de la portée.

16

Voyages malheureux et naufrages. Les vrais effets de la solitude. MM. F. Denis et V. Chauvin.

La curiosité a plus à gagner que la science aux relations de voyages signalés par des naufrages et les souffrances qui en sont ordinairement la suite. Rien ne frappe plus notre imagination, que les dangers, les malheurs auxquels l'homme est exposé dans la solitude, sous un ciel inconnu, dans une région déserte ou sauvage, réduit à lutter contre la nature par les seules forces de son génie loin des ressources que la civilisation avait l'habitude de lui fournir Aucun tableau dramatique ne nous intéresse davantage. On peut en juger par l'immense vogue du *Robinson Crusoé* et des imitations auxquelles cet ouvrage a donné lieu dans toutes les langues. Excepté la Bible, aucun livre en Angleterre n'a été répandu à plus d'exemplaires ; aucun n'a été plus souvent traduit et lu davantage à l'étranger.

Et cependant, il n'est pas inutile de le rappeler, le récit

de Daniel de Foé n'est qu'une fiction; si son héros n'est point imaginaire, la vie qu'il lui fait dans son île déserte, après le naufrage, n'est qu'un roman; le triomphe de cet individu isolé sur la nature, que son intelligence asservit encore à ses besoins, est une invention qui flatte l'orgueil humain par l'exaltation du caractère anglais. L'enseignement de la réalité était tout autre, et la véritable version du naufragé solitaire, conduit à une conclusion bien différente. Le vrai Robinson, le malheureux Selkirck, dans l'île Juan Fernandez, est ramené par la privation des ressources sociales à toutes les misères de sa vie sauvage et à l'abrutissement. L'abandon de l'homme à ses forces individuelles au milieu de la nature, c'est la perte successive de ses facultés, pensée, activité, moralité et langage; c'est la dégradation du caractère humain. Et si la solitude ne se prolonge pas jusqu'à ce que la bestialité se substitue à l'humanité, c'est la souffrance, le dénûment, le désespoir, ayant pour terme une délivrance inattendue ou la mort.

Les malheureux voyageurs qui ont subi dans une certaine mesure ces rudes épreuves de l'isolement dans les contrées sauvages, peuvent s'appeler « les vrais Robinsons » suivant le mot heureux qui sert de titre à un nouveau tableau de naufrages célèbres ou dignes de l'être, tracé par MM. Ferdinand Denis et Victor Chauvin. *Les Vrais Robinsons*[1] ne justifient que trop les réflexions précédentes. Si le livre de Daniel de Foé a fait tourner plus d'une jeune tête, en inspirant des rêves de liberté dans la solitude, et en entretenant l'illusion d'un empire trop facile de l'homme sur la nature, *les Vrais Robinsons* nous émeuvent par la peinture de souffrances trop véritables. Les auteurs n'ont eu garde d'oublier la triste histoire de Selkirk; mais combien d'autres ont éprouvé, à des degrés différents, les effets

1. Librairie du *Magasin pittoresque*. Gr. in-8, 380 pages avec grav.

analogues du même malheur! Parmi les naufragés, il y beaucoup de Selkirks, il y a peu de Robinsons.

MM. Ferdinand Denis et Victor Chauvin nous décrivent l horreurs de la solitude dans les régions les plus inconnu ils nous les montrent aussi à nos portes et jusque cl nous. L'épisode du « sauvage de l'Aveyron » nous fait v ce que peut devenir l'homme retranché de la civilisati dans le voisinage de la civilisation même. Moins riants pc l'imagination, moins flatteurs pour l'amour propre, q tous les romans de faux Robinsons, les récits pittoresq que nous signalons à nos lecteurs ne sont pas moins in ressants et la vérité les rend plus émouvants encore.

17

Voyages de fantaisie et d'aventures personnelles. MM. Fr. Bia L. Biart, Ern. Vigneaux, Ém. Deschanel, etc. — Lacunes in tables.

Tous les voyages ne se recommandent pas par l'imp tance des observations scientifiques recueillies dans contrées ignorées ou par l'intérêt dramatique des dang et des malheurs du naufrage. Il en est de très-intéressa encore qui nous conduisent dans des pays plus ou moi lointains mais déjà connus, et qui nous plaisent par la vacité des impressions personnelles que le touriste en r porte. Ces sortes de voyages sont même les plus ordinair Dans le nombre nous en trouvons un qui mérite d'ê signalé à part pour la réunion chez le même homme, arti et littérateur tout ensemble, du talent de voir et de celui conter : c'est le voyage que M. François Biard, déjà cé bre comme peintre, a publié sous le titre de : *Deux ann au Brésil*[1].

1. Hachette et Cie. 1 vol. in-8, 680 pages, illustré de 180 vignet

L'auteur avait déjà été demander à des sites lointains et peu explorés des sujets de tableaux. Plusieurs de ses toiles admises, il y a vingt ans, étaient le souvenir de ses excursions dans le nord, dont le *Voyage d'une femme au Spitzberg*, par Mme Léonie d'Aunet, était la relation littéraire. En parcourant le Brésil, il a voulu tenir lui-même le crayon et la plume; il en a rapporté d'innombrables croquis que de belles vignettes reproduisent pour les yeux des lecteurs; lui-même en donne le commentaire animé dans une narration remplie de descriptions d'études de mœurs et semée de reflexions humoristiques. Les *Deux années au Brésil* forment un voyage complet où l'auteur prend son lecteur avec lui, dès le départ, lui fait partager les impressions de la route, de l'arrivée et du séjour.

M. Biard nous initie à tous les détails de la vie américaine; nous assistons avec lui aux scènes les plus diverses et parfois les plus étranges. C'est le contraste le plus singulier entre les imitations maladroites de la civilisation européenne avec des mœurs, des usages aussi contraires que possible aux nôtres, légués par les traditions ou imposés par les nécessités du climat. Il en résulte à chaque instant des effets singuliers, attristants ou comiques, qui offraient une ample matière au crayon facile de l'artiste et à la verve caustique de l'écrivain.

Un intérêt romanesque s'unit à l'attrait des voyages dans un livre envoyé de loin par un auteur presque homonyme du précédent, M. Lucien Biart, avec une épigraphe qui rappelle l'exil d'Ovide :

.... Sine me, liber, ibis in urbem.

Il a pour titre : *la Terre chaude, scènes de mœurs mexicaines* [1]. Quoique la coïncidence des événements que la

1. Hetzel. In-18, 330 pages.

France accomplit en ce moment au Mexique puisse ajouter à l'intérêt d'un tel sujet, ce n'est point cependant un livre de circonstance; l'auteur paraît connaître à fond et de longue date la contrée qu'il décrit et dont il met les mœurs en action. C'est un pays à la fois magnifique et terrible. On sait que le Mexique se divise en trois régions : les terres tempérées et les terres chaudes; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que les terres soi-disant froides ont la même température moyenne que la ville de Rome. Qu'on juge des ardeurs des régions tempérées et de celles qu'on veut bien appeler chaudes. Qu'on se figure une alternative de chaleur d'étuve et de pluies diluviennes; les vallées transformées soudainement en torrents et les plaines en lacs immenses, dont les eaux en s'évaporant laissent sous une atmosphère de miasmes mortels une vase merveilleusement féconde. Là, des forêts vierges s'entrelacent, pour ainsi dire à vue d'œil, de lianes et de végétaux de toutes sortes, à travers lesquels il faut se frayer le fer à la main un chemin que des pousses nouvelles referment aussitôt sur vous. Là vivent en maîtres les grands carnassiers, les immenses reptiles; là fourmillent dans l'air qu'on respire d'innombrables insectes, cause d'un supplice perpétuel. M. Lucien Biart nous fait connaître les habitants de ces terres trop favorisées du soleil, soit les indigènes aux mœurs étranges, soit les colons d'origine européenne jetés au milieu de cette vie sauvage. Les scènes qu'il raconte nous font encore mieux connaître le pays et ses usages que les plus minutieuses descriptions. L'auteur ne nous fait pas seulement voyager, mais vivre avec lui dans ces contrées si bien faites pour exciter notre curiosité.

Sur cette même terre brûlante nous pouvons prendre pour guide un homme qui n'en a pas seulement rapporté des souvenirs agréables, car aux aventures et aux impressions de voyage se sont joints pour lui les désagréments de la

captivité. Ce guide est M. Ernest Vigneaux dont le livre a pour titre *Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique* (1854-1855)[1]. C'est vraiment le livre de voyage, le journal d'impressions et de souvenirs. L'auteur raconte dans l'ordre même où ils se sont produits les événements dont il a été auteur ou victime, il dit tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a vu ; les hommes avec lesquels il a vécu ou s'est rencontré. Il décrit quelques scènes de la nature, donne des détails sur la vie des habitants, sur les mœurs, usages et costumes, sur le gouvernement politique et l'organisation sociale, sur l'industrie indigène et le commerce, sur les relations des naturels du pays avec les étrangers, en un mot sur tout ce qui peut frapper la curiosité dans un voyage lointain.

Ce n'est pas en vain que celui qui a beaucoup vu a beaucoup retenu ; il est aussi possédé de l'envie de beaucoup conter. M. Vigneaux a cédé à ce besoin trop naturel à un voyageur, à un prisonnier, c'est-à-dire à un homme qui a vu les hommes et les institutions du Mexique de plus près qu'il n'aurait voulu. Du reste il conte bien, sans art, sans prétention ; il mêle avec sobriété les réflexions philosophiques à l'observation des faits, et il ne s'étonne pas de retrouver, sous toutes les latitudes, l'homme identique à lui-même; avec les mêmes penchants et les mêmes vices dont les germes sont plus prompts à se développer que ceux des vertus.

M. Deschanel, que nous avons vu tout à l'heure raconter en historien l'expédition de Colomb, aime à voyager pour son propre compte ; mais il ne va pas aussi loin. Il ne sort pas de l'Europe ; il dépasse à peine les frontières de la France. Le récit de ses excursions a paru, par fragments, dans le *Journal des Débats*, où il s'intitulait simplement : *Par monts et par vaux ;* mais pendant le cours de l'impres-

1. Hachette et Cie, in-18, 566 p.

sion du volume, ce titre a été pris par un autre, et, pour éviter toute contestation, M. Deschanel a inscrit sur sa couverture : *A pied et en wagon*[1]. Les principales promenades du spirituel touriste ont pour théâtre le Berry, le Dauphiné, la Savoie, la Suisse, l'Alsace. Des visites en Belgique lui font retrouver une seconde France hors de la patrie, et une excursion en Espagne lui permet de mieux accuser les traits de notre physionomie nationale par le contraste.

M. Deschanel sait voir et admirer. L'intelligence et le goût valent bien pour cela l'expérience des voyageurs de profession. Les pays parcourus l'intéressent moins pourtant que les souvenirs historiques ou littéraires qu'ils réveillent. Le Berry ou, comme il l'appelle, la Suisse berrichonne, lui apparaît à travers le prisme enchanteur des romans de George Sand. Dans la vraie Suisse, les Charmettes font revivre devant lui J. J. Rousseau et Mme de Warrens; Ferney, Voltaire; Coppet, Mme de Staël. Accessoirement, des à-propos amènent dans la conversation Homère, Dante et son interprète le dessinateur G. Doré, le jésuite Nonotte, Napoléon, *l'Oncle Tom*, Balzac, Alex. Dumas. La poésie a sa place dans ce concert de souvenirs; l'auteur nous cite, outre des vers connus, des vers inédits qui méritaient de ne pas le rester. Des anecdotes piquantes, de fines remarques, beaucoup de verve, un peu d'érudition, tous les agréments de la causerie se réunissent dans ce carnet de voyage, qui ne remplace pas pour les touristes les Guides-Joanne, mais qui fera faire aux voyageurs du coin du feu d'agréables excursions dans le pays des rêveries et des souvenirs.

Ici nous pourrions nous accuser nous-même de lacunes que nous regrettons, mais que l'abondance des matières

1. Hachette et Cie, in-18, 344 p. — M. J. Noriac trouvait en même temps un titre analogue: *Sur le Rail* (voy. l'*Appendice*).

rend inévitables. Les voyages de fantaisie et d'aventures personnelles tendent à devenir presque aussi nombreux que les romans. Ils commencent à prendre place dans plusieurs collections d'éditeurs, et nous en trouvons une certaine quantité sur les rayons de la Bibliothèque des chemins de fer. Nous en avons lu, entre deux stations, quelques-uns auxquels nous devons au moins une mention. Ainsi les *Souvenirs d'un mutilé*, par M. Paul Marcoy[1], dont nous avons déjà signalé les excursions dans les Andes, nous fait suivre un indomptable Nemrod français dans les chasses les plus aventureuses à travers le nouveau monde. Un léger fil de roman relie des anecdotes qui peuvent être vraies et des descriptions qui doivent l'être. Une passion analogue à celle de la chasse nous mène à travers une partie des mêmes contrées à la suite de M. Bénédict-H. Révoil, auteur des *Pêches dans l'Amérique du Nord*[2]. Son cadre plus libre réunit aussi des voyages instructifs à des aventures intéressantes.

Quand j'aurai signalé dans la même collection *les Souvenirs d'un Sibérien*, extraits des *Mémoires* de Rufin Pistrowski, et traduits du polonais pour la *Revue des Deux-Mondes* avant d'être réunis en volume[3], je serai loin d'avoir épuisé toute la liste des livres de voyage qui nous fait refaire d'une façon si attrayante nos cours oubliés de géographie. J'avoue cependant que ces excursions dans le monde de la réalité, au milieu d'une nature étrange et d'hommes de civilisations différentes me plaisent mieux que la plupart des récits d'aventures romanesques qui n'ont pour eux le plus souvent ni la vraisemblance des faits, ni la vérité des sentiments. D'un roman médiocre, il ne reste rien; d'un voyage de fantaisie et d'aventures personnelles, même médiocrement écrit, il reste la connais-

1. In-18, 260 p.
2. In-18 compacte, 320 p.
3. In-8, 280 p.

sance de quelque pays ou de quelques hommes de plus; ce qui n'est pas indifférent à la connaissance même de l'homme.

18

Le tour de France d'un moraliste et d'un historien. M. Fr. Wey.

Pendant que nous courons le monde, nous ignorons notre patrie. Depuis que les chemins de fer nous transportent d'un seul bond à la frontière, nous ne voyageons plus qu'à l'étranger. Rien n'est plus commun qu'un Parisien qui revient du bout de l'Europe; rien n'est plus rare qu'un Français ayant fait son tour de France. M. Francis Wey a entrepris de le faire pour nous et de nous le faire faire avec lui. Par un artifice littéraire très-légitime, il se dérobe lui-même derrière un personnage fictif pour dire plus librement à ses compatriotes ce qu'il pense d'eux, des usages et des mœurs des diverses provinces qu'il a visitées; il intitule ses impressions de voyage du nom de l'explorateur étranger dont il est censé n'être que le secrétaire : *Dick Moon en France, Journal d'un Anglais de Paris*[1].

Un fil léger relie le récit des diverses excursions du voyageur britannique au milieu de nous. L'ordre dans lequel il visite nos villes et nos provinces n'est pas déterminé par la géographie, mais par des incidents et des hasards qui permettent au peintre de jeter une grande variété dans son tableau. A un moment donné, une intrigue de roman vient se mêler à ces courses d'exploration, et, en fournissant au touriste l'occasion de pénétrer plus avant dans les mœurs du pays, devient une nouvelle source de peintures. Le roman lui-même n'offre pas un grand in-

1. Hachette et Cie, in-18, 442 p.

térêt; il a surtout le tort, dans les derniers chapitres, de se substituer à la relation du voyage, qui tourne court d'une façon imprévue et se perd dans un épisode.

Le journal du soi-disant Anglais Dick Moon était assez rempli d'observations intéressantes pour se passer d'éléments étrangers. M. Francis Wey ou son prête-nom est un homme qui sait voir et qui a bien vu. Ses notes sont, en général, justes, fines et fortement ou délicatement exprimées. Les hommes et les lieux, les monuments et la nature, rien ne lui échappe; il remonte vers le passé de nos provinces, fouille dans les archives, redresse sur des points particuliers les inexactitudes de l'histoire générale. On peut constater quelques-unes des nombreuses réflexions qui se pressent dans un tel livre; mais on reconnaît dans chacune d'elles ce caractère de sincérité qui est le propre des idées et des sentiments personnels.

On peut reprocher à l'auteur de *Dick Moon* de s'abandonner trop facilement à des préventions. Le protestantisme, par exemple, lui inspire une telle aversion, qu'il le oursuit jusque dans ses affinités et ses apparences. Je ne éfendrai pas contre lui ces pauvres Genevois auxquels il écoche tant de traits méchants. *La Revue critique* de Ge-ève suffit à leur défense[1]. Mais je protesterai contre le ntiment de mécontentement ou de rancune qui a pu inirer, à propos d'une ville simplement dévote, des choses nme celles-ci : « Le peuple y est âpre, la bourgeoisie he, et la haute société formaliste jusqu'à friser le ton banquiers de Genève. Il y règne ces allures protes-es, que le jansénisme simule : un égoïsme apparent

La Revue critique des livres nouveaux (juillet 1862) relève, en les épigrammes de M. Francis Wey contre Genève et y répond. le consacré à *Dick Moon* n'en rend pas moins justice aux mérites livre avec l'impartialité qui caractérise l'excellent journal de Cherbuliez, et que nous voudrions voir porter en littérature par s organes des intérêts religieux ou politiques.

claquemuré dans la famille; une tendance à réprimer tout élan qui ne favorise ni les largesses, ni la charité. »

Parmi les idées chères à Dick Moon, il en est une assez peu anglaise et qui appartient sans doute exclusivement à son interprète, c'est celle d'une sorte de prédestination historique des Français à la tutelle de l'État. La tendance de toutes nos traditions, le dernier mot de notre existence nationale, suivant Dick Moon, serait de nous absorber tous dans la direction du gouvernement et de transporter à celui-ci toute action, toute initiative. Les épigrammes de M. Francis Wey contre le régime parlementaire, essayé en France sous les règnes précédents, et l'admiration sans réserve qu'il professe pour la nouvelle ère impériale, paraissent tenir à cette manière de voir. Pour moi, je n'aime en aucun cas le fatalisme comme conclusion de l'histoire; mais je le repousse surtout quand il conduit, par une pente d'ailleurs naturelle, à l'abdication de l'individu, et qu'il condamne une grande nation à une éternelle minorité.

Mais dans l'auteur de *Dick Moon*, nous devons moins voir l'homme politique que l'homme de lettres, et c'est par celui-ci que nous voulons finir. Comme écrivain, M. Francis Wey a, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le dire[1], un soin extrême de la forme. Il est du petit nombre de ceux qui, plus sévères pour eux-mêmes que le public, cherchent toujours la meilleure expression de leur pensée. Sa phrase a de la concision, de la vivacité, de l'élégance. Il n'évite pas toujours les défauts de ses qualités, c'est-à-dire l'obscurité et la recherche[2]; mais combien il faut être indulgent pour les fautes qui naissent du travail excessif, à une

1. Voy. *l'Année littéraire*, t. II, p. 106-114, et t. IV, p. 63-65.

2. Je trouve dans la description d'une ruelle, description traitée à la manière flamande, les détails suivants:

« La vétusté *mièvre* et sordide ôtait aux masures leur dignité séculaire; on eût dit que les étroites fenêtres de ces logis, que protégeaient des barreaux *turgescents* de rouille, ne s'ouvraient plus

époque où le culte du travail est si rare et la forme d'un grand nombre d'ouvrages d'une médiocrité si monotone ! On peut extraire de tous les livres de M. Francis Wey quelques phrases bizarres et précieuses, mais elles s'y perdent dans la foule des belles et fortes pages.

19

Voyages de curiosité et d'instruction. Les guides exacts et précis. MM. Joanne, du Pays, Piesse.

Nous l'avons déjà remarqué en fait de voyages, ceux qui nous tentent le plus, ce sont les plus lointains. S'il nous est donné de franchir nos frontières, de sortir de l'Europe, voir, observer, étudier le pays, les monuments et les hommes devient alors notre unique affaire, et nous n'épargnons ni le temps, ni l'argent, ni nos peines pour recueillir une ample moisson d'impressions et de souvenirs. Mais lorsque nous restons chez nous, si dignes d'attention et d'étude que soient les objets qui nous entourent, nous les regardons à peine ; nous passons au milieu sans les voir, sans

jamais et que toutes les portes étaient condamnées. Chaque pas accroît l'impression dont on est saisi en passant devant ces *turnes* muettes. »

Je ne voudrais pas, par excès de rigueur contre le néologisme, chercher à M. Fr. Wey des chicanes de grammairien. Je lui passe donc *turgescents* et *turnes ;* mais je lui demande à lui, qui a tant étudié notre vieille langue, quel sens il attache au mot *mièvre* dont tant d'auteurs abusent. Aujourd'hui le mot *mièvrerie* est devenu synonyme de fadeur, de sentimentalité niaise ; au dix-septième siècle, il signifiait vivacité, espièglerie ; témoin, dans *le Malade imaginaire*, le fameux portrait du jeune Diafoirus : « Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle *mièvre* et éveillé ; on le voyait toujours doux, paisible et taciturne.... » Exemple curieux des révolutions du langage : le même mot arrivant à désigner des idées diamétralement opposées ! Ce n'est ni dans le sens du dix-septième siècle ni dans celui du dix-neuvième que *vétusté mièvre* signifie quelque chose. Et cependant, si quelqu'un ne doit pas employer un mot sans en connaître la valeur, c'est l'auteur de l'*Histoire des révolutions du langage en France*.

nous faire une idée précise de leur forme, sans nous rendre compte de leur beauté ou de leur valeur. Le Parisien se distingue particulièrement par cette indifférence. Il n'est point de touriste venu de l'étranger ou de la province qui, en huit ou quinze jours, n'étudie plus de choses et ne visite plus de monuments que l'habitant de Paris en vingt ans de séjour. Désormais le Parisien sera inexcusable de persister dans une pareille ignorance. M. Ad. Joanne, qui nous a révélé par tant d'excellents guides-itinéraires les pays les plus éloignés, vient de nous faire pour Paris même la révélation la plus intéressante et la plus complète. Son *Paris illustré*, *Nouveau Guide de l'étranger et du Parisien* [1] restera, j'en suis sûr, un des meilleurs modèles de la littérature des voyages.

Au premier abord ce guide n'est qu'une édition nouvelle du livre qui avait été publié sous le même titre, il y a sept ans, « par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes. » En substituant son nom à cet anonyme collectif, M. Joanne nous avertit que l'œuvre primitive a subi des remaniements et reçu des accroissements qui en ont fait un livre entièrement nouveau. Il en a changé le plan même et l'économie générale; il a multiplié les renseignements, il a refondu la rédaction pour donner place à une plus grande variété de détails. A un style facile, léger, et qui sentait la causerie littéraire, il a substitué une exposition plus sévère, où les agréments du style sont remplacés par la profusion des documents; et aucun autre système ne convient mieux aux ouvrages de cette nature.

On est effrayé de la masse de faits et de souvenirs accumulés par M. Joanne dans son *Paris illustré*, surtout quand on songe à la mobilité du sujet dont il s'agissait de fixer l'image. « Aucune ville en Europe n'a, dit-il, à aucune

1. L. Hachette et Cie, gr. in-18, CVIII-1030, avec 410 vignettes et 8 plans. — Voy. sur les Guides Joanne, t. I de *l'Année littéraire*, p. 338-340; t. III, page 390-394, etc.

époque, supporté, en un aussi court espace de temps, des transformations aussi subites et aussi complètes. L'imprévu joue, de plus, un grand rôle dans ces métamorphoses. » Malgré cela, ces deux mille colonnes et plus que contient le livre, sans compter les cent pages de l'*Introduction*, offrent à chaque ligne un détail curieux ou un renseignement utile. Paris est là tout entier, dans son histoire du passé, dans sa topographie actuelle, dans ses monuments, ses objets d'art et ses établissements scientifiques, dans ses institutions, ses mœurs et ses usages. On y trouve même le Paris qui est en train de naître, et les monuments commencés y sont décrits d'avance d'après les plans sur lesquels ils s'élèvent. Le crayon vient sans cesse à l'aide de la plume, pour compléter une explication ou fixer un souvenir par l'image. Toutes ces vignettes sont d'une grande fidélité et quelques-unes d'une certaine finesse. Car le *Paris illustré* de M. Joanne est, sous le rapport matériel même, un de ces livres qui ne se bornent pas à suivre le progrès, mais qui le devancent.

Si M. Joanne ne dédaigne pas de nous servir lui-même de guide dans Paris même, les excellents livres de sa collection ne nous manqueront pas pour des excursions plus lointaines. Un de ses meilleurs collaborateurs, M. J. du Pays, dont nous avons déjà fait connaître l'*Itinéraire de l'Italie* et l'*Itinéraire de la Belgique*, vient de donner un complément naturel à ce dernier, en visitant dans le nord le royaume dont la Belgique, il y a trente-deux ans, faisait partie ; il publie l'*Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande*[1]. Après l'Italie, la Hollande : quels contrastes nous sont réservés sur les pas du même guide ! Les brouillards froids du nord, après les ardeurs du soleil méridional ; la gravité empesée de la race flamande, après la vi-

1. In-18. CXLII-362 p., avec cartes et plans.

vacité bouillante du caractère italien; le réalisme dans l'art après l'idéal et la fantaisie : M. du Pays nous fait étudier avec le même intérêt ces choses si contraires.

Voyageur expérimenté, il épargne aux touristes les tâtonnements, les pertes de temps, d'argent, tous les ennuis au prix desquels s'acquiert l'habitude des voyages. Il nous permet de voir beaucoup en peu de temps. Il ne nous impose pas ses impressions, ses jugements, il rend les nôtres plus faciles et plus sûrs. Il s'inspire lui-même de ce qui a été écrit de meilleur sur le pays, et, comme dans tous les Guides-Joanne, une bibliographie raisonnée indique au lecteur ou au touriste sérieux les sources à consulter. Histoire naturelle de la Hollande, géographie, statistique, études de mœurs, histoire politique, histoire des arts, connaissance de la langue : M. du Pays nous donne sur tout des notions précises et nous ouvre les moyens de pousser nous-mêmes plus loin nos études.

Bien des choses sont dignes de notre attention dans cette singulière contrée, si vaillamment conquise sur la mer par le courage et la persévérance de l'homme : le sol et ses habitants, la campagne et les villes, les institutions et les mœurs, l'industrie, le commerce, les arts, et, parmi ces derniers, celui de la peinture, porté à un si haut degré de gloire. C'est là que règne sans conteste Rembrandt et son école; c'est là qu'on trouve les grandes toiles de ce maître, dont les autres pays sont fiers de posséder quelques miniatures dans leurs musées. A la Haye, *la Leçon d'anatomie*, à Amsterdam, *la Ronde de nuit* se présentent escortées de vingt chefs-d'œuvre du même pinçeau. M. du Pays ne se borne pas à énumérer les œuvres d'art; il donne sur chacune des éléments d'appréciation, et, par le rapprochement des jugements les plus autorisés, vous met en mesure de mieux juger vous-même. Ajouterai-je que l'*Itinéraire de la Hollande* contient différentes cartes générales et particulières, des plans de toutes les villes importantes, grâce

auxquels le voyageur peut dès le premier jour s'orienter lui-même dans des pays inconnus? Nos lecteurs savent déjà que tous les livres de la Collection-Joanne sont prodigues de ces accessoires, aussi précieux pour satisfaire la curiosité des lecteurs sédentaires que pour guider les pas du voyageur.

Un autre collaborateur de M. Joanne nous fait traverser la mer, pour retrouver la France dans un pays bien inconnu de la plupart des Français . je veux parler de notre grande colonie africaine. L'*Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie*, par M. Louis Piesse[1] est peut-être, de toute la collection, celui qu'il était le plus difficile d'exécuter. Les renseignements exacts manquent encore à l'administration elle-même sur une foule de points que le touriste a besoin de connaître. Tous ceux qu'elle pouvait offrir de plus rigoureux ont été recueillis par M. Piesse, qui a collaboré lui-même au tableau statistique des établissements français du nord de l'Afrique. Dix années de séjour en Algérie, des relations suivies avec les hommes les plus instruits qui l'habitent, un dernier voyage spécial dans les trois provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, voilà par quels titres M. Piesse se justifie d'avoir osé se charger de la rédaction de l'*Itinéraire d'Algérie*.

Quelque nouvelle qu'elle soit, notre conquête africaine a déjà été l'objet de beaucoup de livres ou de brochures. Un tableau bibliographique des travaux publiés sur notre colonie avait été dressé en 1840 par M. C. Brosselard ; il contenait déjà sept cents articles. Aujourd'hui ce chiffre devrait être triplé, quadruplé peut-être. Dans le nombre surnagent environ quatre-vingts publications, que M. Piesse indique comme les principales sources à consulter. Grâce à ces travaux antérieurs et à ses recherches personnelles,

1. In-18, CLXXXVI-512 p., avec cartes.

l'auteur de l'*Itinéraire de l'Algérie* a pu remplir de tous points le programme adopté pour les *Guides-itinéraires* des pays les mieux connus. Rien n'est omis de tout ce qu'il peut être intéressant d'étudier dans l'Afrique française : géographie, ethnographie, histoire, zoologie, minéralogie, productions naturelles, industrie, commerce, etc.; une introduction étendue embrasse sous ces divers rapports nos trois provinces, et présente un tableau général que l'on peut citer comme un des chapitres bien faits de la géographie physique et politique, telle qu'on la comprend de nos jours.

Le livre de voyage commence ensuite. M. Piesse nous fait parcourir avec lui les trois provinces : Alger, Constantine, Oran, sont décrites avec autant de détails que pourraient l'être trois villes de France, et la précision des indications utiles n'exclut pas le pittoresque. Nous voyons, dans de courtes descriptions empruntées à des récits d'artistes, de poëtes, les sites, les monuments, les spectacles de la nature, les débris de la civilisation antique. L'archéologie, qui a fait de si curieuses découvertes dans ces vieilles provinces romaines, n'est pas dédaignée, et maintes inscriptions sont relevées et transcrites avec leur traduction. Constantine, ce vieux théâtre de tant de luttes sanglantes, déjà puissante sous le nom de Cirta, au temps de la république romaine, a conservé de sa longue histoire des traces monumentales que la science a recueillies avidement. M. Piesse a tiré des savants travaux de MM. Charbonneau et Léon Renier tout ce qui peut intéresser le public éclairé.

L'*Itinéraire de l'Algérie* n'arrête pas le voyageur ou le lecteur dans les villes seules, il nous conduit dans les campagnes, partout où il y a un site remarquable, une ruine de quelque valeur, une population curieuse à étudier. Il nous promène dans les environs d'Alger, d'Oran ou de Constantine, comme M. Joanne nous mène à Versailles ou à Saint-Cloud, dans le guide spécial des *Environs de Paris*. Pour ne pas

ressembler aux bords de la Seine, nos provinces algériennes n'en ont pas moins leurs attraits, leurs beautés, leurs richesses, leurs glorieux souvenirs. Le livre de M. Piesse inspirera sans doute à plusieurs le désir, comme il fournit les moyens, de visiter cette France lointaine. Pour le grand nombre de ses lecteurs, voyageurs du coin du feu, il aura ce patriotique résultat de faire mieux sentir le prix des conquêtes de la France.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

1

Part de l'économie politique dans le mouvement intellectuel et bibliographique. De l'application de la méthode géométrique aux sciences morales et politiques. MM. du Mesnil et P. O. Protin.

L'économie politique a, dans le mouvement des idées modernes, une part dont on peut juger par le mouvement bibliographique de l'année. Il ne se publie pas moins de cent cinquante à deux cents écrits français sur les questions économiques et sociales, sur la statistique, le commerce, les finances. Dans le nombre se trouvent des brochures de circonstance d'un intérêt trop fugitif, ou des publications trop spéciales ou même trop techniques pour que nous songions un instant à nous en occuper; une trentaine d'ouvrages peut-être mériteraient d'être de notre part l'objet d'une étude, ou tout au moins d'une mention. Nous regrettons de ne pouvoir, le plus souvent, les signaler que par des indications bibliographiques[1]. Nous com-

1. Voy., dans l'*Appendice*, le § 2 de la section *Sciences morales et politiques*. On remarquera cette année, parmi les livres de cet ordre, dont nous ne pouvons parler, les *Études morales et politiques*, de M. Édouard Laboulaye (Charpentier, in-8, VIII-391 p.), qui s'efforce de concilier dans une même sympathie l'Évangile et la liberté; les *Portraits de publicistes modernes*, de M. Baudrillart (Guillaumin, in-8), qui représente le même accord entre la morale et la science économique ; l'*Histoire de l'émigration, asiatique et africaine, ses causes, ses caractères et ses effets*, par M. J. Duval (même libraire, in-8),

prenons, sans y souscrire tout à fait, les reproches que le *Journal des Économistes* adresse, sous une forme d'ailleurs très-aimable, à *l'Année littéraire*, de ne pas consacrer plus de pages aux études dont ce journal est l'organe, et pour ainsi dire, le moniteur officiel[1]. Nos lecteurs connaissent aujourd'hui assez notre plan général, pour juger eux-mêmes si notre cadre peut s'ouvrir davantage à des études qui, malgré leur faveur croissante, conservent toujours un caractère de spécialité.

Il est toutefois des questions si fécondes en livres et en brochures, que nous devons nous y arrêter pour marquer la place qu'elles prennent dans les préoccupations intellectuelles de l'époque. Telle est, par exemple, celle du libre échange, qui, après être restée si longtemps dans les théories, est entrée subitement dans les lois et dans les faits, sans passer aussi vite dans les idées reçues et dans les mœurs. Malgré le triomphe consommé des libres-échangistes, les discussions ne sont pas closes sur les principes qu'ils représentent, et ils sont encore obligés de défendre par la plume leurs théories légalement victorieuses contre des adversaires opiniâtres. C'est dans l'espérance de faire cesser cette guerre qu'un économiste éclectique, M. J. du Mesnil-Marigny, publiait, au lendemain même du traité de commerce avec l'Angleterre, *Les libres-échangistes et les protectionnistes conciliés, ou Solution analytique des questions économiques restées jusqu'ici à l'état de problème*[2].

Il y avait dans ce long titre une double ambition. L'auteur croyait d'abord avoir accordé des adversaires irré-

qui ne craint pas de heurter de front les plus puissants préjugés de notre temps et de notre pays; la *Théorie de l'impôt, ou la Dîme sociale*, par Mlle Clémence Royer (même librairie, 2 vol. in-8, XVI-758 p.), la première femme qui ait touché d'une main si ferme aux problèmes politiques et sociaux.

1. Voy. *Journal des Économistes*, numéro de mai, article de M. P. Boiteau.

2. Guillaumin, in-8, 416 p. (2e édit.)

conciables et terminé un débat interminable, comme une antithèse d'idées et comme un procès d'intérêts. C'était une première illusion; on ne pacifie pas aussi vite de pareilles querelles. « C'est l'affaire du temps, » dit un critique, M. P. O. Protin, qui propose de substituer dans la formule de M. du Mesnil, au mot *conciliés*, celui d'*éclairés*.

La seconde partie du titre contient une promesse plus difficile encore à remplir. L'auteur, ancien élève de l'École polytechnique, se flatte d'apporter sur les questions économiques tenues jusqu'ici pour les plus insolubles une solution analytique et complète. Il la demandera aux sciences, qui d'ordinaire imposent la certitude par des procédés infaillibles et qui marquent toutes leurs propositions d'un caractère absolu de nécessité : je veux dire aux sciences mathématiques. Après le *Quod erat demonstrandum* du géomètre ou de l'algébriste, il n'y a plus de place pour le doute ; le contraire d'une solution mathématique ne peut ni se soutenir ni même se supposer par hypothèse. On comprend que les mathématiciens, quand ils s'occupent des sciences morales et politiques, cherchent à y appliquer une méthode qui, dans un autre ordre d'idées, a donné des résultats si solides.

La méthode des mathématiques est excellente, mais à sa place ; elle a la puissance du levier, mais il lui faut son point d'appui. Dans les sciences dites exactes, l'enchaînement des formules, qui constitue la déduction mathématique, a pour point de départ des axiomes évidents par eux-mêmes et des définitions incontestées. Tous les éléments qui doivent entrer dans le calcul sont d'une détermination précise, s'il s'agit de faits ; s'il s'agit d'idées, d'une généralité abstraite, absolue, immuable. Avec de telles données, vous pouvez aller rigoureusement du connu à l'inconnu ; le raisonnement qu'un mathématicien philosophe, Euler, appelait le rapport du contenant au contenu, tirera de vos prémisses nécessaires des conséquences né-

cessaires comme elles. Voilà le secret de la puissance de la méthode mathématique. Elle est immense, mais son cercle d'action est étroit, et, si on l'en sort, c'est une machine qui, tournant dans le vide, peut mouvoir encore ses rouages, mais sans rien produire.

Les sciences morales en général, et l'économie politique en particulier, sont des sciences de fait, où l'observation a plus de part que le raisonnement, où les enseignements de l'expérience valent mieux que les oracles de la théorie, où il faut tenir compte à la fois des éléments les plus nombreux et les plus délicats, des influences les plus diverses, des causes d'action et de réaction les plus mobiles. Là, le chiffre exprime aujourd'hui les phénomènes connus et les résultats acquis, sans répondre des variations du lendemain. Faits relatifs, rapports changeants, lois contingentes, rien ne ressemble ici aux principes nécessaires, aux définitions simples, aux éléments précis de la mécanique ou de l'algèbre; tout repousse l'application des procédés géométriques.

C'est par une séduction devenue commune de nos jours, mais non moins dangereuse, que M. du Mesnil-Marigny transporte dans l'économie politique une méthode que d'autres de ses confrères de l'École polytechnique ont fourvoyée dans les diverses branches de la science sociale. Cette tentation n'est pas nouvelle; on sait que Descartes, grand mathématicien, créateur de l'application de l'algèbre à la géométrie, avait le projet de donner à toute sa métaphysique la forme des traités d'Euclide; et Spinoza, mis au monde pour développer, comme dit Leibniz, les mauvais germes du cartésianisme, imprimait la rigueur de forme rêvée par son maître à ses propres écrits : *Ethica more geometrico demonstrata*.

L'aridité que l'imitation des procédés algébriques donne aux sciences morales en est le moindre des inconvénients; l'obscurité complète qui en résultera pour le plus grand

nombre des lecteurs, peu familiers avec les A + B et les X, n'en est pas le plus grave : on ne regretterait pas de s'initier tout exprès au langage des équations, si on devait en tirer sur l'homme et sur la société plus de vérités et de lumières. Mais le malheur est qu'il ne peut sortir de là que des idées vagues déguisées sous des apparences de rigueur, et des opinions personnelles indûment revêtues du sceau de l'infaillibilité scientifique. Qu'il s'agisse même de faits matériels, il y aura toujours dans vos équations, qui ont la prétention d'en donner la loi, des termes indéterminés, des *et cætera* qui en détruisent toute la rigueur. Que sera-ce, s'il s'agit des forces intellectuelles et morales? La pensée de les évaluer mathématiquement devient monstrueuse. Au milieu d'un déluge de formules algébriques sur la richesse nationale, je trouve, dans M. du Mesnil-Marigny, une explication que voici d'un des termes de l'équation :

> L'expression analytique de PR non-seulement fait apprécier la *richesse évaluée* des peuples, mais en outre elle est la mesure du développement des diverses forces qui contribuent à leur prospérité.
>
> Ces forces sont :
>
> 1° Les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'homme, utiles aux sociétés ;
>
> 2° La fertilité de la terre sur laquelle il vit ;
>
> 3° Le service des agents gratuits, tels que : l'air, l'eau, les rayons du soleil, etc. ;
>
> 4° Etc. (*sic*).

Des éléments aussi indéfinis, aussi variables que les derniers, sans compter ce fameux *Etc.*, qui figure dans toutes les formules, ne donnent-ils pas à cette prétendue mathématique un air de dérision ? Mais quand on voit introduire dans de telles équations nos propres facultés, on sent le besoin de protester, moins encore au nom de la conscience que du bon sens.

Les idées personnelles de M. du Mesnil-Marigny sur le libre-échange ne sont peut-être pas assez désintéressées pour le rôle de conciliateur, d'arbitre : elles inclinent vers la protection; mais ses idées, même justes, nous touchent beaucoup moins que ses erreurs de méthode. La question économique n'a rien de commun avec l'objet des études de *l'Année littéraire;* la question de méthode est d'un intérêt capital pour toutes les sciences morales et politiques, et pour la philosophie qui leur sert de centre. C'est pour cela que nous nous y sommes arrêté. Quant aux doctrines professées par les différentes écoles économiques sur ce grand sujet de litige, nous renverrons les lecteurs qui désirent s'en faire une idée, sans avoir le temps de les approfondir, à une série d'études comparées, entreprises par M. P. O. Protin, et dont le premier volume a pour titre : *les Économistes appréciés, ou Nécessité de la protection*[1].

L'auteur met en présence et aux prises quatre économistes, qui lui semblent les principaux champions du libre-échange et du système contraire. Du côté du libre-échange se présentent l'illustre Cobden, en Angleterre, et son célèbre auxiliaire parmi nous, M. Michel Chevalier; du côté de la protection, l'auteur place au premier rang un économiste américain d'un grand mérite, M. H. C. Carey, et notre mathématicien conciliateur, M. du Mesnil-Marigny.

Les monographies de M. Protin sont traitées d'une façon claire et intéressante; elles sont particulièrement accessibles aux profanes. Malgré le parti pris de l'auteur, qui repousse les espérances du libre-échange comme de funestes témérités, il témoigne d'un sentiment de justice et rend hommage au talent des hommes dont il combat les opinions. Les économistes de profession trouveront sans doute qu'il n'a pas assez d'estime pour la science ni de

1. E. Dentu, in-18, 260 p.

respect pour les théoriciens; mais il paraît mettre au-dessus des systèmes l'observation des faits et du sens commun, et c'est une disposition que partageront volontiers les personnes étrangères à tous les systèmes. M. Protin croit que les économistes n'ont, jusqu'à présent, réussi qu'à rassembler des matériaux suffisants peut-être pour constituer une science, mais que cette science n'existe point encore. « En attendant. dit-il, chacun emploie les matériaux épars sur le chantier, selon son goût ou son caprice. Voilà où nous en sommes : à l'anarchie économique. »

Je conçois que la mise en œuvre de ces matériaux tente les ingénieurs, et que cette anarchie inspire aux organisateurs des rêves de bienfaisante dictature; mais s'il est permis à un simple philosophe de s'adresser aux géomètres ou aux théoriciens politiques, il conjurera les uns et les autres de ne pas oublier, dans leurs savantes constructions ou dans leurs projets de reconstitution sociale, qu'ils ont affaire à des forces vivantes, intelligentes et libres, échappant au calcul par une foule de points; que la richesse a d'autres éléments que ceux du bien-être matériel; que l'homme a des droits et des devoirs aussi bien que des intérêts, et que, s'il est bon de vouloir le conduire au bonheur, il convient à sa dignité de lui laisser un peu la peine d'y concourir lui-même.

2

Revendication des droits des sciences morales. — MM. Ch. Bénard et V. Duruy.

Les idées que je viens de développer à propos des aberrations de méthode d'un économiste mathématicien, m'ont toujours semblé avoir pour elles l'autorité du bon sens, alors que ni dans le monde, ni dans l'Université, ni dans

la presse, elles ne trouvaient de défenseurs. Elles en ont aujourd'hui partout, et de savants et d'éloquents. Ce sont elles qui ont inspiré, en partie, l'ouvrage si méritant de M. Ch. Bénard, *De la philosophie dans l'éducation*[1], plaidoyer complet en faveur de l'enseignement philosophique, imprudemment délaissé. Ce livre, recommandé aujourd'hui par les couronnes de l'Académie, l'était d'avance par l'autorité de la raison, dont il soutient vaillamment les droite.

Les mêmes idées, reprenant faveur, viennent de recevoir une sorte de consécration officielle et de remporter une belle victoire dans ces régions du haut enseignement, où régnait le système de la *spécialisation* et de l'*éducation professionnelle*. Le ministre de l'instruction publique a organisé cette année à l'École polytechnique l'enseignement littéraire qui, jusqu'ici, n'était pas pris au sérieux, et y a donné place dans une bonne mesure à celui de l'histoire. Ce dernier cours est confié à M. V. Duruy, le plus brillant des maîtres d'histoire que l'Université ait gardés dans ses rangs.

Celui-ci y a préludé par une *Leçon d'ouverture*[2], remarquable à bien des égards. C'est, devant un auditoire habitué à l'idée de la prééminence des sciences mathématiques, soit pures, soit appliquées, la revendication des droits des sciences morales. M. Duruy, protestant contre les entraînements d'une éducation exclusive, arrive à cette heureuse formule : « L'idéal, à mes yeux, d'une bonne éducation de l'intelligence et d'une forte préparation à la vie professionnelle, serait qu'on pût se rendre universel au profit d'une spécialité. »

Il fait ensuite la part rigoureuse de la méthode des mathématiques, et trace le tableau des aberrations où elle entraîne hors du champ qui lui est propre. Je demande à

1. Ladrange, in-8, VI-776 p.
2. In-8, 32 p. sans nom d'éditeur.

citer quelques passages, avec le regret de n'en pouvoir transcrire davantage :

« Quand je viens vous demander, Messieurs, de regarder au delà du cercle de vos études ordinaires, ce n'est pas seulement parce que les mathématiques, malgré l'immensité de leur champ d'études, ont un objet de connaissance déterminé et par conséquent restreint, c'est aussi et surtout parce qu'elles donnent à l'esprit une aptitude qui, pour être excellente dans un travail spécial, est bien loin de suffire à tous les besoins de la vie intellectuelle.

Permettez-moi d'insister un moment sur ce point, en vous rappelant un mot profond d'Euler qui était aussi une parole d'Aristote : « Le genre d'étude auquel chacun s'applique a une influence si forte sur la manière de penser, que l'expérimentateur ne veut que des expériences et le raisonneur que des raisonnements. » Il ne faut pas, Messieurs, dans l'intérêt de votre esprit et par conséquent de votre avenir, que vous aussi, vous n'acceptiez que les vérités qu'on trouve sous le microscope, au fond du creuset, ou au bout d'un théorème.

Les mathématiques sont des sciences de pur raisonnement. Mais le raisonnement n'est qu'une des opérations de la pensée et n'en est pas même l'opération la plus importante. Concevoir en est une autre; juger, une autre encore, et la plupart de nos jugements ne s'opèrent point, comme ceux des mathématiques, par voie déductive. On peut raisonner très-exactement et juger fort mal, même ne jamais concevoir, parce que la conception, cette vue soudaine de l'esprit, et la rectitude du jugement dépendent de conditions très-différentes de celles qu'exige un raisonnement irréprochable.

Pascal a dit que la meilleure logique était la géométrie; je l'accorde volontiers, car je ne voudrais pas prendre à mon compte, surtout ici, ce qui a été répondu à Pascal, que l'art de raisonner *juste* ne peut être enseigné par une méthode suivant laquelle il n'y a pas de raisonnement *faux;* où l'esprit est plus passif qu'actif, plus porté que mû par lui-même ; et qu'on n'apprend pas à nager dans l'eau par un exercice préalable dans un réservoir de vif-argent. Je me contenterai de dire que la logique n'est elle-même qu'un instrument. Mettez dans le moulin le mieux construit du blé sain ou avarié, vous aurez toujours de la farine, mais elle sera bonne ou mauvaise selon la qualité du grain. Que de fois la fonction du bon sens n'a-t-elle pas été de

faire entendre raison à la logique ! ou, comme le dit Molière, que de fois le raisonnement n'a pas banni la raison ! l'histoire est pleine des monstrueuses et déplorables erreurs de gens pensant mal et raisonnant bien. Marat et l'Inquisition, ceux qui ont fait la Saint-Barthélemy et les massacres de Septembre n'étaient pas autre chose. Tous ces violents qui disaient : Périsse le monde plutôt que ma pensée ou ma croyance, partaient d'une idée qu'ils croyaient juste et en déduisaient rigoureusement d'épouvantables conséquences : l'un dans le Dieu de l'Évangile voyait la Divinité implacable des auto-da-fé, l'autre dans la doctrine de la fraternité humaine trouvait la nécessité logique d'immenses égorgements. « Tu ne savais pas, dit un damné à Dante, tu ne savais pas que j'étais si bon logicien. »

Dans la solution d'un problème il y a sans doute recherche, invention, création même si vous le voulez, et par conséquent dans les mathématiques l'esprit conçoit et juge tout comme ailleurs ; mais il n'opère toujours, et c'est là le point important, que sur des quantités rigoureusement mesurables ; tandis que nous autres nous opérons sur des quantités et sur des qualités flottantes. Il n'y a pas de nuances en géométrie, il y en a d'infinies dans les choses de la pensée et de la vie. »

Ce discours a été vivement applaudi par les deux divisions réunies de l'École polytechnique. M. Duruy a vu dans cet accueil « la bienvenue que l'École souhaitait aux sciences morales et l'engagement qu'elle prenait de leur accorder une part de sa pensée. » S'il en est ainsi, jamais applaudissements ne furent plus intelligents. Il est vrai que d'un bout à l'autre la leçon d'ouverture de l'éminent professeur, écrite avec cet éclat parfois excessif qu'une solennité oratoire commande, est un véritable modèle du genre. Je regrette que le ministre de l'instruction publique n'ait pas, comme son collègue de la guerre, l'institution de l'ordre du jour. Il ne manquerait pas d'y mettre un tel discours dans toutes les casernes de l'Université. On serait heureux d'y voir, selon une expression banale et emphatique, un « signe du temps, » et c'est dans cet espoir que j'ai recueilli ces belles et bonnes paroles.

3

Les moralistes de l'actualité. Peinture et satire des mœurs contemporaines. MM. E. Pelletan, Ch. Sauvestre, Fr. Sarcey.

C'est parmi les livres de morale que nous devons ranger, si nous jugeons bien les intentions de l'auteur, *la Nouvelle Babylone, Lettres d'un provincial en tournée à Paris*, par M. Eugène Pelletan[1]. En général, les livres qui, dans le cadre d'un voyage de fantaisie, traitent des sujets les plus divers, littérature, histoire, étude des mœurs contemporaines, n'ont d'autre but que de faire briller chez l'auteur le talent d'observer, en amusant le lecteur du spectacle de lui-même et de la société où il vit. M. Pelletan a ce talent à un haut degré, et pourrait nous donner avec un grand succès le plaisir de ce spectacle. Il voit juste, il sent vivement, il s'exprime avec verve. Qu'il s'empare d'un ridicule, d'un vice, il le saisit tout entier, il le pénètre dans tous les détails, en retrace l'origine, en suit les conséquences, le met en action dans une piquante anecdote et achève son tableau par un trait de satire ou une leçon de morale. Car si le provincial de M. Pelletan, quoique ancien notaire, est artiste et peintre, il ne fait pas de l'art pour l'art, il ne peint pas pour le plaisir des yeux; il est préoccupé avant tout de corriger les travers, de flétrir les vices, de rendre la société meilleure; quand cette espérance lui échappe, il n'a pas le courage de rire de misères qu'il ne peut soulager, et, comme le prophète, il pleure sur Jérusalem.

La mission très-sérieuse que M. Pelletan s'est chargé de remplir nuit même à l'intérêt de son livre; l'art aurait gagné si la morale y eût tenu moins de place. Un certain

1. Pagnerre, in-18, 364 p.

nombre de pages d'observation exacte et de fine satire vous font penser aux *Lettres persanes;* puis de véhémentes sorties vous rappellent le *Mémoire à l'Académie de Dijon,* sur l'influence des arts et des sciences, ou la *Lettre sur les spectacles.*

L'esprit léger de Montesquieu fait vite place aux boutades indignées de Jean-Jacques : « L'homme de conviction, dit M. Pelletan, a toujours plus ou moins une âme d'apôtre. » On le reconnaît lui-même à ce trait. La verve apostolique le domine, l'entraîne, pour l'idée, au delà du but, et, pour la forme, lui fait fausser le ton d'un agréable genre littéraire.

La « Nouvelle Babylone » c'est, en style d'apôtre, notre Paris, le Paris du dix-neuvième siècle, qui reçoit d'ordinaire des dévots et non des philosophes cette dénomination apocalyptique. L'honnête provincial, chargé de le décrire et de l'anathématiser, y a vécu, il y a trente ans, lorsqu'il étudiait le droit. Quels changements, et sous tous les aspects! Démolitions et reconstructions sans mesure; agrandissement formidable de l'enceinte; transformation des habitations; luxe de décoration effréné; révolution complète dans les habitudes de la vie ; dans les dix dernières, Paris et le Parisien sont devenus méconnaissables! Il est impossible de mieux peindre que le provincial de M. Pelletan ce bouleversement à vue, opéré à la fois dans l'habitation d'un peuple et dans ses mœurs.

Pour montrer combien la transfiguration est complète, il a commencé par nous retracer le Paris de sa jeunesse, ce Paris un peu noir et boueux dans ses rues, mais si vivant par l'esprit, si resplendissant de tous les éclairs de la passion et de la pensée. Il fait revivre le mouvement dans tous les ordres d'idées : philosophie, économie sociale et politique, arts, littérature, histoire, presse, etc.; et l'on sent, à la chaleur de ses souvenirs, que son cœur a battu de tous les nobles mouvements de son siècle. Voici, par

exemple, pour la métaphysique, si grande dans sa prétendue inutilité :

Dans l'ordre de la philosophie, Cousin allait herboriser les doctrines du Panthéisme dans le champ de Hégel, et les jetait ensuite à la jeunesse, éparses et poétiques comme les fleurs du bouquet d'Ophélie. Jouffroy, chercheur intime, l'œil retourné à l'intérieur, penchait la tête sur le problème de notre destinée, et, le front noyé de vapeurs, écoutait mélancoliquement remonter le murmure de l'abîme. Lamennais fuyait de Rome en secouant la poussière de ses pieds et déchirait sa poitrine de ses propres mains pour en arracher les traditions du passé. Jean Reynaud, astronome de l'idée, relevait la couronne de la métaphysique tombée du front extatique de l'Allemagne. A quoi bon la métaphysique ? c'est le mot d'ordre aujourd'hui ? A quoi bon la neige sur la montagne? répondrai-je à mon tour. On ne vit pas là dessus, je le reconnais volontiers. Mais cette neige, suspendue à mi-côte du ciel, tient dans son urne sacrée la source de chaque rivière. Sans être la vie elle-même, ni la moisson, elle verse cependant partout la vie et la fécondité.

Le bon notaire du Périgord, est, vous le voyez, poëte par réminiscence de sa jeunesse. L'exubérance poétique est un des caractères ordinaires du talent de M. Pelletan; elle n'exclut pas les traits vifs, acérés, mordants même. quoique rarement méchants. C'est un poëte que l'indignation a rendu pamphlétaire ; c'est Alceste écrivant sous la dictée de

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses

Et quelle ample matière à son courroux ! le marasme de l'esprit, la soif du bien-être, les folies du luxe, la fureur de la spéculation et du jeu, la désorganisation de la famille, l'indifférence en politique, les envahissements de la centralisation administrative, l'anéantissement de l'initiative individuelle, le progrès respectif de la démoralisation et de l'hypocrisie, la corruption des lettres, l'excitation à la débauche par les arts et par de nouvelles industries

artistiques : je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les misères et toutes les hontes qui peuvent exciter un peu ou beaucoup de misanthropie contre la société contemporaine.

Les Alcestes vont d'ordinaire trop loin ; mais il y a toujours une grande part de vérité, jusque dans les exagérations de leur colère, et quand l'auteur du *Misanthrope* faisait rire la cour des éclats intempestifs d'un homme vertueux, c'était à lui, au fond du cœur, qu'il donnait raison contre elle. Je regrette, au point de vue de l'art, que les piquantes études de mœurs de *la Nouvelle Babylone* tournent trop souvent à la prédication philosophique, que tant d'esprit aille se perdre dans l'austérité puritaine et de si fines satires dans les éclats d'un zèle d'apôtre ; mais qui pourrait reprocher à l'auteur ces fortes intentions de moralité ? Il aura fait un moins bon livre, en voulant faire une meilleure action.

On ne reprochera pas à M. Charles Sauvestre de prendre sur un ton trop élevé la satire des mœurs contemporaines, dans ses *Lettres de province*[1], qui semblent faites pour être le pendant de *la Nouvelle Babylone*. M. Pelletan amène un provincial à Paris et nous décrit l'étonnement, la répulsion que lui font éprouver les transformations récentes de la grande ville ; M. Sauvestre nous fait l'effet d'un Parisien qui va étudier la province et qui y rencontre avec un étonnement égal des mœurs que l'habitude de la vie parisienne lui font regarder comme appartenant à un autre âge. Le provincial à Paris est effrayé du mouvement aventureux qui précipite hommes et choses, par un progrès suspect, vers un avenir inconnu ; le Parisien en province est stupéfait du mouvement contraire qui ramène mœurs et idées en arrière par une sorte de résurrection

1. Dentu, in-8, 260 p.

du passé. L'un et l'autre protestent contre un spectacle inattendu, mais chacun des deux proteste à sa manière. L'honnête provincial s'élève en apôtre contre le renversement des mœurs et la perturbation des esprits ; le spirituel Parisien raille à outrance le retour vers des préjugés étroits et des institutions surannées. L'un a peine à se défendre du ton apocalyptique de saint Jean, l'autre du persiflage de Voltaire. On a reproché à l'un ses aspirations vers Pathmos, on reprochera à l'autre ses souvenirs de Ferney.

Il serait inexact de dire que *les Lettres de province*, de M. Charles Sauvestre, tournent au pamphlet. Elles ne sont, elles ne veulent pas être autre chose. Il semble que, depuis Pascal, le titre appelle le genre. Seulement Pascal, après avoir commencé par des scènes comiques et de fines railleries, se laisse emporter à l'indignation, à la colère, et déchaîne à la fin contre ses adversaires toutes les foudres de l'éloquence. M. Pelletan suit un peu cet exemple ; M. Sauvestre est plus fidèle aux habitudes du pamphlet moderne : il soutient jusqu'au bout le ton de la satire. Les scènes burlesques succèdent aux scènes burlesques, comme les abus aux abus, et son bon sens s'anime à la raillerie par la raillerie même. Ennemi implacable de l'ultramontanisme renaissant partout et presque partout victorieux, il ne brandit pas contre lui le grand sabre de don Quichotte; il en a divisé la lame, suivant le conseil d'un pamphlétaire, en une foule de petites aiguilles qu'il enfonce tour à tour dans le corps de l'ennemi, et la lame y passe ainsi tout entière.

Rien n'est plus varié, plus instructif que ce tableau de la vie actuelle de la province, où la peur du droit de parler a produit le règne absolu du silence et l'établissement de mille petites tyrannies que Paris, dans sa liberté relative, ne soupçonne pas. « Aristocraties de village, débarrassées de la surveillance gênante de la presse; » « féodalité réactionnaire, » ayant le clergé pour appui et

trouvant en lui l'organisation et l'unité d'action qui lui manquait; « influence excessive du clergé, » embrassant toutes les relations sociales, se mêlant à tous les intérêts, dominant toutes les positions, et disposant en faveur des siens des services d'une administration qui le craint et de la puissance même d'un gouvernement qui ne l'aime pas: voilà les traits généraux d'une situation mise en lumière par le récit de quelques faits. « On citerait, dit l'auteur, des centaines de faits pareils qui passent pour inconnus, parce qu'il n'y a pas un journal de province pour oser les révéler. » M. Sauvestre affirme la stricte vérité de tous, quoique plusieurs soient tour à tour audacieux ou burlesques jusqu'à l'invraisemblance. En faisant ainsi le grand jour sur cette « tyrannie clandestine, » l'auteur des *Lettres de province* espère en hâter le terme; ce sera déjà rendre service à l'histoire que d'en avoir conservé le curieux souvenir.

C'est à cette même sorte de « Provinciales » qu'il faut rapporter *le Nouveau Seigneur de village* et *les Misères d'un fonctionnaire chinois*[1], quoique l'auteur, M. Fr. Sarcey, ait affecté le cadre et la forme du roman. Sous un titre qui fait croire à une intrigue d'opéra-comique, *le Nouveau Seigneur de village* est la peinture satirique de la vie de province considérée dans l'ordre politique et administratif.

Un honnête chef de bureau d'une administration de Paris, admis à faire valoir ses droits à la retraite, veut passer ses derniers jours dans un modeste chef-lieu de canton. Son fils, journaliste, l'accompagne dans son premier voyage pour aider à son installation. Le père, bourgeois à l'esprit étroit et au langage emphatique, vante à tous propos, dans le style de M. Prudhomme, les libertés et les conquêtes de 89. Il apprend bientôt ce qu'elles sont devenues pour la France provinciale. Le canton où il veut se

1. Charpentier, in-8, 398 p.

retirer est à la merci d'un gros propriétaire qui a su tout mettre dans sa dépendance, le peuple et la petite bourgeoisie, l'administration et la justice même. Membre du conseil général, il domine le sous-préfet, intimide le préfet lui-même ; le maire, le juge de paix, les agents de police, le garde champêtre, sont ses créatures. Il fait les élections à son gré; chacun plie, chacun tremble devant son influence, ou, si l'on se raidit, on se brise contre elle.

Le clergé fortifie son pouvoir en s'y associant. Grâce à ce concours, l'ultramontanisme triomphe bruyamment au milieu d'une population qui est au fond toute voltairienne; un digne et honnête curé, dont la foi est simple et tolérante, est vaincu dans une lutte inégale par un jeune abbé intrigant et ambitieux qui se fait l'instrument docile du fanatisme religieux et politique. Les frères et les sœurs de la Doctrine chrétienne accaparent les enfants des familles les moins dévotes, et l'instituteur laïque, malgré les sympathies muettes des habitants, est condamné à mourir de faim. Que le tyran du canton ou que les chefs de sa coterie rencontrent un homme un peu plus indépendant ou moins souple d'échine que les autres, d'innombrables tracasseries vont fondre sur lui : ses enfants, ses domestiques, son chien, lui attireront toute sorte de difficultés, de poursuites, de procès-verbaux. Ses poules même seront traitées suivant une circulaire municipale fameuse, « en poules d'un ennemi du gouvernement. » Pour lui, il sera surveillé comme un homme dangereux ; enfermé dans l'inextricable réseau des règlements et des arrêtés, il sera accablé de toutes les vexations dont l'omnipotence administrative dispose.

Voilà sous quel aspect l'auteur du *Nouveau Seigneur de village* a vu la province ; voilà le fond politique des scènes dont il a composé une satire en action. Ces scènes sont vives et intéressantes. Le jeune journaliste, qui en est à la fois le héros et la victime, en éprouve une généreuse co-

lère, et se jette dans une lutte où il sera nécessairement vaincu, avec une indignation toute sympathique. Ce qui l'irrite, c'est que les successeurs des anciens hobereaux tirent leur pouvoir de la révolution même et trouvent un appui pour leur tyrannie dans les institutions modernes d'affranchissement et d'égalité.

Dénoncer de tels abus, c'est déjà les combattre; les traîner en pleine lumière, c'est le meilleur moyen de les faire évanouir. A la mise en scène toute satirique par laquelle M. Sarcey poursuit ce résultat, je n'ai qu'un reproche à faire, c'est de s'être compliquée d'un roman. Il fallait rester dans le pamphlet. L'amour du journaliste pour la fille du musicien allemand prend d'abord trop de place dans son cœur et en tient ensuite trop peu dans sa vie. C'est un hors-d'œuvre aussi inopportun que l'éloge à outrance de la méthode d'enseignement musical de Galin-Paris-Chevé; cet éloge, si l'on ne connaissait la sincérité des admirations de M. Francisque Sarcey, ferait l'effet d'une monstrueuse réclame. Au dénoûment, la blonde enfant de la Germanie, sollicitée de répondre à l'amour du jeune Parisien, meurt pour toute réponse. On ne s'attendait pas à une fin si tragique, et je ne sais pourquoi on en est peu touché. M. Sarcey, à qui son talent consciencieux donne chaque jour plus d'autorité comme critique, a eu le tort d'ambitionner le titre de romancier sur des sujets dont la réalité excluait le roman. Le cadre du *Nouveau Seigneur*, comme celui des *Misères du fonctionnaire chinois*, n'admettait pas autre chose que ces scènes satiriques où l'auteur a su déployer les qualités du pamphlétaire.

4

Grand problème de psychologie comparée: l'âme des bêtes.
M. V. Rendu.

La vie des champs parle à l'esprit et soulève devant le penseur plus d'un problème philosophique. Elle nous met en relation continuelle avec une foule d'êtres vivants, grands ou petits, que, dans nos heures de réflexion, nous ne nous bornons pas à étudier, mais que nous sommes involontairement amenés à mettre en parallèle avec nous-mêmes. La question des rapports entre l'homme et les animaux ou, comme on disait autrefois, la question de l'âme des bêtes, saisit un jour ou l'autre l'homme sérieux qui vit au milieu de ces dernières. C'est à cette préoccupation qu'un agronome distingué, M. Victor Rendu, inspecteur général de l'agriculture, s'est laissé aller, peut-être sans bien s'en rendre compte, en composant son livre de *l'Intelligence des bêtes*[1].

Les bêtes ont-elles de l'esprit? Il n'y a que les gens qui en ont beaucoup qui se posent ce problème, et je sais gré d'avance à un auteur d'oser l'aborder. On sait comment Descartes le résolvait. Faisant des animaux une pure machine, il leur refusait tout: jugement, raisonnement, mémoire, la perception même et jusqu'à la sensation.

Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.

Telle était la bête, d'après le système de Descartes, ainsi que le résume admirablement la Fontaine dans son épître à Mme de la Sablière, sur l'esprit des animaux. A l'hypothèse cartésienne si goûtée du dix-septième siècle et

1. L. Hachette et Cie, in-18, 314 p.

développée avec tant de poésie, il y a à opposer, comme l'a senti le bon sens de la Fontaine, une autorité sans réplique, celle des faits. M. V. Rendu n'en invoque pas d'autre; seulement il donne à l'observation plus d'exactitude et de précision que n'en exigeait la mise en scène de l'apologue. Au nom des faits, il restitue à l'animal non-seulement l'instinct et la sensation, mais une assez grande part d'intelligence. L'animal a toutes les connaissances et accomplit tous les raisonnements nécessaires à la satisfaction des besoins et sentiments qui lui sont propres : la faim, la reproduction de l'espèce, la conservation de l'individu et de sa postérité. M. Victor Rendu reconnaît même « chez les bêtes, indépendamment de la force aveugle qui les meut, un principe de perfectibilité. » Mais il le circonscrit dans la sphère de leurs besoins, et il ne veut pas qu'on l'assimile à la raison de l'homme. La grande différence entre les bêtes et nous, c'est que l'intelligence de ces dernières ne dépasse pas les bornes des objets sensibles et raisonne uniquement sur des idées particulières, tandis que dans l'homme elle se replie sur elle-même, embrasse les idées générales et se connaît.

Ce n'est pas dans les grandes espèces d'animaux que l'auteur de l'*Intelligence des bêtes* va, pour le moment, chercher des preuves. Il prend les plus petites créatures, les insectes, pour leur faire rendre témoignage en faveur de la création vivante tout entière; il dirait volontiers de l'esprit ce qu'on a dit de Dieu :

In magnis magnus, maximus in minimis.

Trois familles voisines, les guêpes, les bourdons, les abeilles, puis l'innombrable tribu des fourmis, fournissent toute la matière des observations que contient cet intéressant volume. Ces petits peuples nous donnent de grands spectacles, *tenues grandia;* leur activité, leur courage, leurs passions qui semblent un reflet des nôtres, l'intelligence

même qu'ils déploient, sont de nature « à tenir en échec notre superbe raison. » Toute leur existence proteste contre les arrêts dédaigneux de quelques grands philosophes. Leur activité n'est pas aussi mécanique que le veut Descartes, ni leur résultat aussi invariable que le dit Pascal. « Dans la classe des insectes, dit M. Rendu, l'abeille abandonnant la forme générale de ses alvéoles hexagones, afin de ménager, par des cellules pentagones, de plus larges bases à ses fondations; l'abeille changeant la direction générale de ses rayons pour combler un vide accidentel; soutenant au besoin, par des contre-forts, la partie chancelante de son édifice; la fourmi détruisant une bâtisse ébauchée sur un plan fautif, pour la réédifier dans de meilleures conditions, et tant d'autres exemples de modifications apportées par les insectes à leurs travaux, selon les circonstances et la disposition des lieux, attestent qu'ils comparent et réfléchissent, qu'ils font acte d'intelligence. »

Telles sont les conclusions que l'auteur de *l'Intelligence des bêtes* fait ressortir de ses propres observations ou de celles de ses devanciers, et en faveur desquelles il peut opposer aux noms de Descartes et de ses disciples, ceux d'Aristote dans l'antiquité, de Leibniz au dix-septième siècle. Mais les guides favoris de M. V. Rendu, dans l'étude des insectes, sont plutôt des naturalistes que des métaphysiciens : Réaumur, Bonnet, Pierre et François Huber lui permettent de produire à l'appui de ses convictions, sous une riche moisson de faits, un genre de preuve plus concluant que des théories et plus agréable au grand nombre des lecteurs.

5

Les problèmes de psychologie transcendante devant l'Université. L'union de l'âme et du corps. M. F. Bouillier.

Il s'accomplit en ce moment chez les meilleurs esprits qui représentent la philosophie universitaire un double mouvement, que nous avons déjà signalé et qu'il est curieux de suivre. D'un côté, par suite de concessions malheureuses faites au besoin d'arriver vite, l'enseignement philosophique, si brillant il y a douze ans dans nos collèges, a été successivement restreint, presque anéanti; les classes qui lui sont consacrées sont devenues désertes, et lui-même n'est plus qu'un accessoire insignifiant dans un programme universel. D'autre part, l'esprit philosophique semble reprendre des forces chez ceux-là mêmes qui sont chargés de distribuer du haut des chaires officielles un enseignement amoindri. Des problèmes difficiles, insolubles peut-être, devant lesquels reculait dans ses plus beaux temps la timidité de l'école psychologique, se posent aujourd'hui parmi les penseurs universitaires avec l'indépendance hardie qui convient à la science. Un de ces problèmes est celui de l'union de l'âme et du corps, le plus grand peut-être des mystères humains. Nous avons vu comment M. J. Tissot, l'auteur de *la Vie dans l'homme*, le discutait l'année dernière, avec vaillance, et l'éclairait de toutes les lumières de l'érudition[1]; nous le voyons reprendre cette année avec le même courage par M. Francisque Bouillier, sous ce titre : *Du principe vital et de l'âme pensante, ou Examen des diverses doctrines médicales et psychologiques sur les rapports de l'âme et de la vie*[2].

1. Voy. t. IV de *l'Année littéraire*, p. 387-390.
2. J. B. Baillière et fils, in-8, 432 p.

Le savant et ingénieux doyen de la Faculté des lettres de Lyon se rencontre dans les conclusions de ses recherches avec l'infatigable professeur de la Faculté de Dijon. Il déploie moins d'érudition peut-être et concentre la lumière dans un plan moins vaste; il n'en réunit pas moins sous une forme accessible à tous les esprits curieux les opinions les plus saillantes qui se sont produites sur la question, depuis l'antiquité grecque jusqu'à Stahl et depuis Stahl jusqu'à nous. Il discute également les systèmes des philosophes et des médecins, et tient compte des deux ordres si distincts des phénomènes dont la conscience ou l'organisme sont le théâtre. En général, les traditions du spiritualisme paraissaient accréditer le système du duodynamisme humain : il semblait plus facile d'assurer la distinction de l'âme d'avec le corps et sa survivance, en reconnaissant dans l'homme deux forces distinctes, l'une expliquant les opérations intellectuelles et morales, l'autre les fonctions de la vie. M. Bouillier préfère le monodynamisme, comme rendant mieux compte des faits. Il l'appuie de toutes les observations favorables, le défend contre toutes les objections, le rattache à des traditions philosophiques qui n'ont pas moins d'autorité que les traditions en apparence contraires.

Enfin, préoccupé des conclusions morales et religieuses de toute doctrine psychologique, il s'efforce de montrer que l'animisme est le système qui s'accommode le mieux de la spiritualité de l'âme. Les accusations de panthéisme ou de matérialisme ne sont pas sérieuses contre les modernes disciples de Stahl, et quant aux philosophes spiritualistes, qui, comme Maine de Biran ou Jouffroy, ont exagéré la séparation entre l'ordre intellectuel et moral et l'ordre animal, pour mieux assurer le spiritualisme, ils l'ont engagé dans une voie dangereuse et compromis dans des abstractions imaginaires. On comprend qu'il n'entre pas dans un plan comme le nôtre de discuter de telles

questions, mais il importait de signaler le mouvement de curiosité intellectuelle qui les ramène à la surface, au milieu de l'indifférence apparente de l'époque pour la philosophie. Ajoutons que M. Bouillier traite ces matières ardues avec une lucidité et une élégance de formes propres à nous les rendre de plus en plus familières[1].

6

L'histoire de la philosophie dans l'Université et au dehors. Grandeur et influence du cartésianisme. MM. E. Saisset et F. de Careil.

M. Saisset est un de ces représentants de la philosophie universitaire qui ne la laissent s'endormir ni dans l'orgueil de son ancienne gloire, ni dans l'abattement de ses récentes humiliations. Son *Essai de philosophie religieuse* nous a prouvé qu'il ne craignait pas d'attaquer directement les problèmes les plus difficiles de la métaphysique[2]; il paraît cependant plus disposé à les aborder par le chemin détourné de l'histoire, qui jouit de tant de faveur à notre époque. Par ses articles de revue ou par ses livres, M. Saisset aura beaucoup fait pour la vulgarisation et l'interprétation de plus d'un grand système jusqu'ici plus véritablement célèbre que vraiment connu. L'histoire du cartésianisme lui devra particulièrement une nouvelle et

1. Un intéressant résumé des détails relatifs à ces grands problèmes a été présenté à l'Académie des sciences morales par M. Ad. Garnier. Son mémoire, plein de savoir et d'autorité, a paru ensuite sous forme de brochure, avec ce titre même : *Du principe vital et de l'âme pensante* (in-8, 24 p.). On peut encore citer comme preuve du mouvement qui reporte la philosophie officielle jadis trop exclusivement enfermée dans la psychologie, vers les problèmes d'anthropologie générale : *l'Âme et le corps*, *Études de philosophie morale et naturelle*, par M. Alb. Lemoine, professeur au lycée Bonaparte. (Didier, in-18, IV-428 p.)

2. Voy. t. III de *l'Année littéraire*, p. 395-398.

ample lumière. Il aura surtout fait comprendre le maître par le développement de ses doctrines entre les mains des principaux disciples. Un travail aussi utile qu'ingrat, et auquel son nom restera attaché, est la traduction des *Œuvres de Spinosa*, ce pauvre panthéiste, le plus commenté, le plus maudit, le plus exalté, mais, avant cette première interprétation, le moins lu de tous les philosophes modernes. Dans un cadre moins sévère, M. Saisset vient de recueillir sous le titre de *Précurseurs et Disciples de Descartes*[1] une dizaine d'études très-intéressantes sur les origines et les destinées de notre philosophie nationale.

Avant Descartes, en qui se personnifie la liberté de penser devenue invincible, l'esprit de réforme avait eu en philosophie de remarquables manifestations. M. Saisset en signale deux rattachées à deux grands noms, Roger Bacon et Ramus. A propos de ces deux hommes, il résume les travaux récents et distingués qui les faisaient mieux connaître : *Roger Bacon, sa vie, ses œuvres, ses doctrines, d'après des documents inédits*, par M. Émile Charles, jeune professeur au lycée de Bordeaux ; *Ramus, sa vie, ses écrits, ses opinions*, par M. Ch. Wadington, que l'enseignement de la théologie protestante a pris aux chaires de l'Université. Avec ces deux ouvrages pour guides, et grâce à la connaissance générale de l'histoire de la philosophie, il nous représente fidèlement les doctrines de ces deux grands penseurs et la physionomie animée de leur temps. Descartes occupe le centre du livre de M. Saisset, qui nous esquisse à grands traits, mais avec fidélité et clarté, la vie et l'œuvre du père de la philosophie moderne. De gros problèmes se lèvent naturellement à chaque pas sur les traces de Descartes, et son interprète ne recule devant aucun.

Mais les maîtres se jugent le plus sûrement par leurs

1. Didier et Cie, in-18, xvi-468 p.

disciples. Descartes est le chef d'un des plus grands mouvements intellectuels de tous les temps. Il a suscité de prétendus continuateurs qui ont altéré ses principes en les appliquant, et des contradicteurs qui ont développé son œuvre en s'efforçant de réagir contre elle. Voici Spinosa que les cartésiens du dix-septième siècle repoussent avec horreur, et dont Leibniz appelle la doctrine un cartésianisme exagéré; voici Malebranche qui pousse les doutes de Descartes sur la réalité du monde sensible aux sublimes extravagances de la vision en Dieu; voici Leibniz qui, en réformant l'idée de Descartes sur la substance, prétend réformer la philosophie tout entière et ramène le cartésianisme dans des voies plus sûres. M. Saisset suit le mouvement cartésien jusqu'au milieu des doctrines les plus hardies de la dernière philosophie allemande; et il a raison. Car il y a moins loin qu'on ne pense de Descartes à Kant, et les systèmes les plus radicaux ou les plus ambitieux de la métaphysique germanique ne sont souvent que des retours d'idées qui ont déjà fait leur chemin chez nous. La grande figure de Descartes plane sur toute l'histoire de la philosophie. C'est encore à lui, disait d'Alembert, que nous empruntons même les armes qui nous servent à le combattre. C'est une belle tâche pour les écrivains philosophes de notre pays de faire ressortir cette perpétuité de la philosophie cartésienne, et M. Saisset est un de ceux qui sont, par le savoir et le talent du style, les mieux doués pour la remplir.

L'histoire de la philosophie, prouvant ainsi par l'appréciation critique dont elle est pénétrée, que la philosophie elle-même n'est pas morte et n'a pas même envie d'abdiquer, n'a pas son foyer unique dans l'Université; elle a aussi des représentants dans le monde, et ce ne sont ni les moins sérieux ni les moins dévoués. Nous avons déjà dit par quel immense travail le comte Alex. Foucher de Careil

a entrepris d'élever à la philosophie du dix-septième siècle un monument qui lui manquait, en donnant une édition complète des *Œuvres de Leibniz,* publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux[1]. Aux deux volumes dont nous avons rendu compte, il a ajouté deux volumes nouveaux, sur lesquels nous ne manquerons pas de revenir lorsque l'état d'avancement de cette vaste publication nous permettra d'en juger le plan et les proportions. En attendant, nous pouvons dire que M. Foucher de Careil a attaché son nom à un grand nom, et que, si le courage ne lui manque pas avant la fin d'une si lourde tâche, il n'aura pas d'autre titre à conquérir pour se faire une place durable en philosophie que celui d'éditeur de Leibniz.

Ce titre ne lui suffit pas cependant, et nous le voyons aborder la critique des systèmes les plus grandioses ou les plus obscurs de nos voisins d'outre-Rhin. Il publie, sous le titre de *Hegel et Schopenhauer*[2], une étude sur la philosophie allemande moderne, depuis Kant jusqu'à nos jours. C'est en effet, comme on sait, de Kant que procède Hegel, tout en dépassant singulièrement, dans ses constructions hardies, les limites où l'esprit critique, sinon sceptique, retenait le théoricien de la raison pure. C'est aussi à Kant que l'esprit allemand, fatigué d'un dogmatisme exubérant, retourne avec Schopenhauer, pour se renfermer dans une synthèse moins étendue, mais non plus solide. La force de Schopenhauer, comme celle de tous les philosophes qui veulent bâtir dans le vide, est toute négative. Il a bien montré que, du criticisme de Kant, Hegel n'avait tiré que des créations fantastiques; il a soufflé dessus, au milieu

1. Voy. t. III de *l'Année littéraire*, p. 416-417.

2. Hachette et Cie, in-8, XXXLI-380 p. Qu'on me permette de rappeler ici que le *Dictionnaire des Contemporains* (1re édit. 1858) est un des premiers livres, en France, qui aient donné à la doctrine de Schopenhauer l'importance qu'on paraît y attacher aujourd'hui.

du reste de vénération qu'elles inspiraient encore, et les a dissipées sans retour. Mais, quand à ces conceptions grandioses évanouies il veut substituer une philosophie dogmatique nouvelle, il condense dans un moule plus modeste un peu des mêmes nuages qui s'évapore à son tour dans le même vide. Le livre de M. Foucher de Careil, en rapprochant deux systèmes contraires, finit, comme il le dit, sur des ruines. Il appelle Hegel et Schopenhauer les deux frères ennemis de la philosophie de l'absolu. Leurs doctrines ne sont que des ombres sans réalité, mais deux ombres rivales et qui se dévorent elles-mêmes.

Le système de Hegel, malgré ses abstractions et ses proportions ambitieuses, est assez connu en France. Il a été maintes fois exposé, commenté, jugé; aujourd'hui, il est généralement condamné en Allemagne, et il ne compte plus guère d'adorateurs parmi nous. Celui de Schopenhauer est plus moderne, et, quoique moins vaste, beaucoup moins connu. Il a une certaine analogie avec celui de Maine de Biran, et trouve dans la volonté le phénomène par excellence, subjectif en l'homme, objectif dans la nature et en Dieu. La volonté est à la fois le fondement du moi et du non-moi, le sujet de la conscience, le principe des êtres, la substance même du Cosmos. Hors de la volonté, seul élément stable et persistant, tout le reste, la raison non exceptée, n'est que phénomène.

A cette philosophie générale si étroite, mais qui semble favorable à l'expansion de l'activité et à l'énergie du caractère, Schopenhauer rattachait une morale inattendue, celle de la résignation, de la passivité pratique, de l'abnégation de soi-même ultra-chrétienne. Contradiction flagrante, mais plus fréquente qu'on ne le croit, en philosophie, entre les principes de la métaphysique et de la morale des mêmes hommes. C'était par une contradiction inverse que les stoïciens professaient le fatalisme absolu, dans leur philosophie générale, quand leur doctrine pratique n'était

que l'exaltation de la liberté. C'est qu'on fait généralement sa morale avec son caractère et sa métaphysique avec son esprit. Celle-ci est souvent d'emprunt, l'autre est nous-mêmes. Ajoutons que Schopenhauer est considéré en Allemagne comme un artiste habile et un grand écrivain, et que M. Foucher de Careil n'oublie pas de le considérer comme tel. Son talent a été le passe-port de ses idées.

Il est curieux néanmoins de voir un disciple de Kant recourir, pour combler l'abîme de la subjectivité ouvert en Allemagne par la critique de la raison pure, aux mêmes tours de force métaphysiques qu'un disciple de Condillac pour combler l'abîme analogue creusé par la théorie exclusive de la sensation. Il y a moins de distance qu'on ne pense entre les aberrations de la pensée allemande et de la pensée française, et l'on peut remarquer souvent, en philosophie, en critique, en exégèse religieuse même, que nos propres idées, vingt-cinq ou cinquante ans après être tombées en désuétude chez nous, nous reviennent de l'Allemagne, mûries et grandies quelquefois par la science, d'autres fois gonflées de vent et chargées de brouillards. Il y aurait un rapprochement intéressant à faire entre les doctrines tour à tour convaincues d'impuissance dans les deux pays : ce serait d'en chercher la source commune dans les exagérations de méthode de Descartes lui-même, auquel nous nous trouvons ainsi ramenés. Le criticisme de Kant, c'est le doute méthodique de Descartes pris trop au sérieux ; c'est un artifice dangereux transformé en un système impossible; c'est un jeu de l'esprit français devenu pour des siècles l'achoppement de l'esprit humain. Mais ce n'est pas ici le lieu de placer cette thèse, qu'on appellera peut-être un paradoxe historique; c'est assez d'avoir à rendre compte des paradoxes de doctrine d'autrui.

7

Histoire des persécutions contre la liberté de penser.
M. J. Barni.

La liberté de penser, condition de tout développement scientifique, est l'âme même de la philosophie, l'histoire de ses progrès est celle de la philosophie elle-même, et l'histoire des philosophes en particulier n'est souvent que celle des persécutions et des souffrances qu'ils ont endurées pour elle. C'est là la pensée qui a inspiré à M. Jules Barni, ancien professeur de philosophie de notre Université, devenu professeur à l'Académie de Genève, une série de leçons populaires, professées dans la salle du Grand Conseil de cette ville, et publiées ensuite sous ce titre : *les Martyrs de la libre pensée*[1]. La liste des hommes qui ont souffert pour la liberté de penser, soit philosophique, soit religieuse, était trop considérable pour que M. Barni pût la parcourir entièrement dans les dix entretiens dont se compose son livre ; il a dû choisir dans ce vaste martyrologe, et il s'est arrêté à un certain nombre de figures qui pouvaient représenter la libre pensée sous tous ses aspects et ses destinées fatales au milieu des civilisations les plus diverses.

C'est ici Socrate mis à mort comme un corrupteur et un impie, parce qu'il a sur la Divinité et la vertu des idées plus pures que ses concitoyens. Plus loin, ce sont les stoïciens dont les mâles et libres vertus sont poursuivies par le despotisme des empereurs romains, comme une conspiration permanente. Un peu plus tard, les chrétiens, de persécutés deviennent bourreaux, et une femme dévouée à la science pure, Hypatie, devient leur victime. Bientôt l'Église triomphante poursuivra la libre pensée chez ses

1. Genève, chez les principaux libraires, in-18, 304 p.

propres enfants, et les hérésies seront étouffées dans les flammes ou noyées dans le sang : Abélard, Ramus, Michel Servet, celui-ci, dans la patrie même du libre examen, rappelleront les plus tristes triomphes de l'intolérance et du fanatisme. La philosophie se réveille, la science prend son essor ; l'une et l'autre donneront à la liberté de penser de nouveaux martyrs : Jordano Bruno, Capanella, Vanini, Galilée. Jusqu'à nos jours, l'indépendance de l'esprit philosophique est expiée, sinon par le sang, du moins par des souffrances encore amères : Jean-Jacques Rousseau mène une existence misérable, et, dans un rang plus brillant de la société, Mme de Staël, en qui un courroux tout-puissant personnifie les idéologues, voit du fond de son exil ce courroux s'étendre sur ses plus inoffensifs amis.

Telles sont les persécutions dont l'auteur des *Martyrs de la libre pensée* retrace rapidement l'histoire. La vue de tant d'existences malheureuses, de trépas funestes ne lui semble pas faite pour inspirer aux âmes avides de vérité et de justice le découragement ou l'effroi, mais une noble émulation et une infatigable espérance. M. Barni croit que la cause de la liberté dans la science n'a cessé de gagner jusqu'à ce jour, malgré ses revers. Tant d'efforts et de sacrifices n'ont pas été stériles. La vérité a marché comme la terre, dont on forçait le génie à nier le mouvement. Si cher que le progrès du passé ait coûté, il répond du progrès de l'avenir.

8

Du bon sens en philosophie et de la simplicité dans la littérature philosophique. Les questions générales du droit. M. A. Caumont.

Parmi les études philosophiques, il faut placer et à un rang élevé l'étude du droit, quand elle remonte des questions de fait aux principes et qu'elle poursuit, par delà la

lettre qui tue, l'esprit qui vivifie. Le droit et la philosophie, considérés au point de vue de la forme, ont les mêmes conditions et doivent se recommander par les mêmes qualités littéraires. Descartes, appelé justement et à plusieurs titres le père de la philosophie moderne, a jeté les bases de la véritable littérature philosophique dès le jour où, renonçant à la langue latine employée jusque-là par les savants de l'Europe chrétienne, il a fait parler à la science de l'homme et de Dieu notre langue nationale. Ce jour-là le réformateur de la philosophie suivait à son insu la même inspiration qui avait porté Luther et Calvin à traiter en langue vulgaire la question de la réforme religieuse. Cette simple substitution de l'idiome de tous à un idiome d'initiés, était une de leurs plus grandes hardiesses et qui devait contribuer le plus au triomphe de toutes les autres. C'était sur des questions réservées auparavant à l'élite des docteurs un appel à la raison de tous, au sens commun.

C'est sous le patronage de cette autorité nouvelle que Descartes met expressément la philosophie ; et, comme on flatte volontiers toutes les puissances qui se lèvent, il attribue, dès le premier jour, au bon sens un empire qu'il n'a malheureusement pas. « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, » dit-il au début du *Discours de la Méthode*. Et plus loin : « La puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes. »

Descartes a raison de vouloir que la science philosophique dans toutes ses parties s'adresse au bon sens et le prenne pour juge. Mais il a tort de croire que le bon sens soit si équitablement réparti entre les hommes. Je ne sais plus qui a dit le premier qu'il n'y a rien de si rare que le sens commun. C'était une vérité d'observation très-familière aux excellents esprits de Port-Royal qui, cartésiens dans tout le reste, ne partageaient pas sur ce point les illusions de

leur maître. S'ils écrivaient une *Logique*, c'est parce qu'ils savaient « combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement, » et que « l'on ne rencontre partout que des esprits faux. » Et Pascal, leur disciple indépendant et souvent indocile, jetait parmi ces pensées si brèves, si impérieuses, qui semblent le cri même de la conviction, cette ligne terrifiée et terrifiante : « Il y a beaucoup d'esprits faux. » On dirait, pour la forme et le sentiment, le pendant de cette autre ligne sombre : « Le silence des espaces infinis m'effraye. »

Aussi rare que le veut Port-Royal, ou aussi commun que le suppose Descartes, le bon sens doit être la règle, la loi suprême de toute littérature philosophique. Le bon sens n'exclut ni la vivacité ni la force; la chaleur suit naturellement la lumière. Dans les questions philosophiques, ce sont les intérêts de l'homme qui sont en jeu, et l'on comprend que l'homme s'émeuve de leurs solutions, plus qu'il ne doit faire de celles des problèmes de physique mathématique ou d'algèbre. Et c'est parce qu'elle touche à ce que l'homme a de plus cher, à son passé, à son avenir, à ses espérances à ses craintes, à ses droits, à ses devoirs, que la philosophie est, avec la religion, une des premières inspiratrices de la poésie. Mais ce n'est pas un motif pour que la raison, déchaînant la folle du logis, s'emporte avec elle dans les libres espaces du rêve, accommode aux questions de philosophie pure ou appliquée les procédés et le style de l'Apocalypse, et traite du droit naturel ou du droit international en style de dithyrambe.

Ne pouvant, dans un livre comme le nôtre, juger au fond les ouvrages de métaphysique ou de jurisprudence, nous devons nous rejeter sur la forme, et voilà pourquoi nous avons donné place ici aux réflexions qui précèdent à propos d'un certain nombre de volumes, notamment de celui que M. Aldrick Caumont, avocat au Havre, intitulé : *Étude sur la vie et les travaux de Grotius, ou le Droit naturel et*

international[1]. Que l'auteur ait reproduit sous son vrai jour une des figures les plus intéressantes du commencement du dix-septième siècle, celle d'un homme qui fut à la fois un penseur profond, un politique pénétrant, un écrivain habile, un martyr courageux de ses convictions, c'est ce que nous croyons volontiers avec l'Académie de législation de Toulouse, qui a couronné cet ouvrage sous la forme d'un mémoire envoyé à ses concours. On peut applaudir avec elle aux généreuses pensées que la vie de Grotius, si féconde en travaux et en malheurs immérités, a inspirées à son biographe enthousiaste; mais on doit s'associer aux reproches pleins de sens adressés par le rapporteur à cette forme et à ce ton « qui jure avec la forme et le ton d'une composition scientifique. » L'auteur, qui a employé dans toute son étude le style dithyrambique, s'était laissé emporter encore au-dessus de son diapason ordinaire dans un chapitre étrange, intitulé : *l'Ame de Grotius au dix-neuvième siècle.* Il a le bon esprit de supprimer ces pages devant de justes critiques ; mais ce sacrifice lui coûte ; car c'était « sous le souffle doublement inspirateur de la Nature et de Dieu qu'il *avait évoqué l'Ame de Grotius* devant les Nations et les Peuples. »

Du reste, les procédés de l'évocation et de l'invocation sont partout. M. A. Caumont n'expose pas les idées de Grotius, il les célèbre, il les chante. Ce n'est pas l'historien d'un homme, le commentateur d'un philosophe; c'est le poëte d'un héros, le prophète d'un Dieu. Les paragraphes de son livre sont les strophes d'un hymne sans fin. Dans son épanouissement lyrique, il submerge Grotius et le droit humain dans la Vérité suprême et s'abîme lui-même dans les splendeurs les plus mystérieuses de la révélation. « La lecture attentive et réfléchie du Traité de Grotius, dit-il, nous a inspiré l'hymne que voici et que nous dédions à no-

1. Aug. Durand et Maresq, in-8, 318 p.

tre tour à l'*Homme Christ-Jésus.* » Vient alors, avec force majuscules dans le texte, la paraphrase, en onze stances, du Verbe qui était au commencement et qui était en Dieu, et qui était Dieu, qui s'est fait chair, qui est venu dans le monde, qui y a apporté la Paix et aux accents duquel nous devons, « à l'instar de Grotius, ouvrir nos cœurs, » en répétant ce beau cantique : Gloire à Dieu dans les hauteurs des Cieux et paix sur la Terre aux hommes de bonne Volonté!

Est-ce là le ton qui convient à la philosophie, au droit, ou bien encore à l'économie politique à laquelle M. A. Caumont l'applique dans son *Plan de Dieu, ou Physiologie du travail* [1] ? Croirait-on rendre ainsi plus littéraires par la forme des études et des sujets qui sembleraient trop étrangers à la littérature ? Ce serait une grande illusion. La simplicité dans le vrai, la fermeté dans le bon sens, voilà les qualités propres de la littérature philosophique; l'ardeur de la conviction, la vivacité de la polémique peuvent y ajouter un accent personnel plus marqué, mais sans les faire disparaître ni les remplacer.

Ces procédés ambitieux de style ne seraient-ils pas aussi l'effet, par une réaction dont chacun a à se garder, de la vie et des travaux ordinaires de l'auteur? Un avocat d'une ville de commerce, livré, dit-on, avec distinction, aux affaires et aux études d'une jurisprudence toute spéciale, la jurisprudence nautique, s'arrache à ses labeurs quotidiens pour aborder la philosophie générale ; il se croit obligé de changer de ton, de s'enfler la voix, au risque de la fausser ; il veut faire à de plus grands sujets l'honneur de sa plus belle plume, et il prend la déclamation pour l'éloquence, l'emphase pour la grandeur. On trouverait à Paris même bien des savants, des hommes d'affaires, des médecins, des avocats, des magistrats, qui ne savent pas

1. Mêmes éditeurs, broch. in-8.

sortir du cercle des écrits ordinaires à leur profession sans tomber dans le travers de ce qu'ils appellent le beau style; mais la vie de province, qui affaiblit le sentiment du ridicule littéraire, expose particulièrement à ces peccadilles contre le bon sens. On pardonnera, j'espère, à l'auteur de *l'Année littéraire* d'avoir signalé même un peu largement un écueil que beaucoup de gens ne voient pas, puisqu'un si grand nombre s'y brisent.

9

Du bon sens et de la simplicité en philosophie. La question du vrai principe moral. M. F. Voisin.

Si les philosophes sont conduits, par le désir d'éclaircir les mystères de l'union de l'âme et du corps à faire des excursions dans le domaine des sciences physiologiques, les physiologistes, à leur tour, sont attirés par la même cause sur le terrain des études philosophiques. La science de l'homme doit être double, en effet, comme l'homme l'est lui-même, sinon dans son principe de vie et d'activité, du moins dans les manifestations de ce principe. Qu'il y ait en nous plusieurs forces vivantes ou une seule, la distinction n'en reste pas moins profonde entre les faits de la conscience et ceux de l'organisme. Les uns et les autres s'étudient par des procédés différents. Ils ont des lois à part, et leur classification se résume en un langage scientifique particulier. Il importe que le physiologiste, en abordant le monde moral, renonce à ses habitudes d'observations extérieures et à l'emploi d'une langue qui montre aux sens des faits sensibles; autrement, loin de porter, comme il le croit peut-être, plus de lumière dans la psychologie, il sera dupe d'une clarté fausse et n'embrassera que le néant dans de pompeuses formules. Quand Broussais énonçait cette prétendue loi : « La pensée est une sécrétion du cerveau, » et

que, pour plus de clarté encore, il ajoutait : « Le cerveau sécrète la pensée, comme le foie sécrète la bile, » il paraissait apporter à ses disciples quelque chose comme un oracle; il exprimait moins une hérésie philosophique qu'une monstruosité physiologique. Son tort était d'appliquer les procédés et le langage d'une science à des faits qui réclament d'autres procédés et un autre langage.

M. Félix Voisin, médecin psychologue, ne tombe pas dans cette erreur. Il ne garde pas dans la psychologie la méthode et les formules de la physiologie; il ne matérialise pas la pensée et le sentiment en les faisant sécréter par un organe; il leur laisse leur élan naturel, leur libre essor, et il s'emporte lui-même sur leurs ailes dans les vastes régions de l'imagination et de la poésie. L'exubérance et l'enthousiasme sont ce qui frappe le plus dans le livre qu'il intitule : *Nouvelle loi morale et religieuse de l'humanité, analyse des sentiments moraux* [1]. Ses doctrines philosophiques ne justifient pas par leur nouveauté les formes solennelles où elles se produisent. Ce sont, dit l'auteur, des lois qui ont exigé, pour être découvertes, des siècles d'analyse et d'observation. « Personne, ajoute-t-il, ne les a inventées: elles sont invariables, antérieures à tous les législateurs et communes à tous les peuples.... Elles étaient renfermées dans les Archives de la Création. Je les en ai tirées, et, si je les promulgue, c'est que je suis convaincu qu'elles détruiront une foule de préjugés, qu'elles agrandiront l'âme et l'esprit de mes semblables, et qu'elles les appelleront définitivement à l'existence heureuse et complète de leur espèce. »

Voilà l'espérance, ou plutôt la foi que professe M. Voisin au début de sen livre. On trouvera dans le cours de l'ouvrage beaucoup de bonnes idées philosophiques sur la liberté de la pensée, sur l'influence émancipatrice de la

1. J. B. Baillière et fils, gr. in-8, 464 p.

science, sur la solidarité des institutions avec les préjugés ou la vérité, sur la religion et la superstition, sur l'éducation, sur les révolutions intellectuelles et morales, sur les progrès constants, malgré les reculs apparents de l'humanité. Plusieurs de ces idées, si familières à la philosophie il y a trente ans, paraissent tellement tombées aujourd'hui en désuétude, que M. Voisin croit avoir besoin de beaucoup de courage pour les mettre au jour, et il se voit d'avance accusé, malgré ses bonnes intentions, d'impiété et de matérialisme. Ce qu'il y a de vrai sur ce double point, c'est que M. Voisin nie plus qu'il n'affirme. Il parle beaucoup de Dieu et de l'âme; il dégage la notion de l'un et de l'autre d'une foule de préjugés auxquels elle est mêlée; mais, cette épuration faite, il ne lui reste qu'une religiosité assez vague et un spiritualisme assez indécis.

Quand on voit la place que M. Voisin donne au sentiment dans sa psychologie, on comprend mal pourquoi il a mis en tête de son livre, comme le dominant tout entier, cette question : « Quel est dans l'organisme le siége des qualités morales? » Question capitale à laquelle il ne veut pas répondre par lui-même, de peur d'être accusé de partialité. Il fait faire la réponse par M. Flourens, dont il cite textuellement un chapitre remarquable d'anatomie cérébrale. On dirait que le lecteur doit chercher là une pensée mère que le livre tout entier a pour objet de voiler en s'appuyant sur elle. En résumé, je voudrais dans les idées du physiologiste plus de franchise, et, dans le langage du philosophe, plus de simplicité. Quand les savants nous enseignent que le temps de l'inspiration prophétique est passé, il ne faut pas qu'ils en prennent eux-mêmes le ton; on dirait qu'ils n'ont détrôné les prophètes qu'à leur profit.

10

La question de l'éducation moderne. M. Nadault de Buffon.

Les études de philosophie pratique doivent plaire particulièrement à l'esprit positif de notre époque, et l'un des plus importants objets auxquels la philosophie puisse s'appliquer est l'éducation. Les Allemands, qui font de chaque ordre de questions une science à part, ont eu raison de faire une science spéciale de l'éducation : la pédagogie. Le mot déplaît en France; mais la chose mérite assez notre attention pour nous faire passer sur le mot. Je suis donc prêt à applaudir à tout essai de science pédagogique; mais j'avoue que je demande beaucoup à celui qui se propose de développer philosophiquement le grand art d'élever les enfants, c'est-à-dire l'art de faire des hommes, de développer des germes si faciles à étouffer, de diriger un essor que mille influences vicieuses compriment ou égarent, enfin de créer des êtres forts, intelligents et libres, au milieu de tant de causes de faiblesse, d'ignorance ou d'esclavage.

C'est cet art que j'ai cherché dans le livre assez considérable de M. Nadault de Buffon, qui a pour titre : *l'Éducation de la première enfance*, et pour sous titre : *la Femme appelée à la régénération sociale par le progrès*[1]. Cette étude, « morale et politique, » à laquelle je demande trop peut-être, ne me donne pas assez. Je n'y trouve point le sentiment de la vie moderne, qui doit être la première inspiration des travaux de cette nature; il y manque le souffle de cet esprit laïque qui a transformé, depuis deux siècles environ, les sociétés européennes et auquel la

1. Paris et Lyon, librairie Périsse, in-18, 546 p.

science sociale doit sa naissance, comme toutes les autres sciences leur progrès. Pascal accusait injustement Descartes « d'avoir voulu se passer de Dieu en philosophie; » il serait plus étrange encore qu'on voulût s'en passer en pédagogie; il ne faut pas pourtant lui donner dans l'éducation toute la place qu'il peut réclamer dans la vie ascétique, et enfermer les générations nouvelles dans une atmosphère d'idées et de sentiments qui convient mal aux droits, aux devoirs, aux besoins de l'activité moderne. M. Nadault de Buffon adopte la devise du progrès; il « appelle à la régénération sociale » la femme qui doit en être, en effet, le plus utile instrument; et, par une contradiction flagrante, il la soumet, cœur et âme, aux idées et aux influences contre lesquelles le progrès et la régénération sociale ont tant lutté dans le passé et ont encore à lutter de nos jours.

L'auteur de *l'Éducation de la première enfance* emprunte cependant à l'école philosophique quelques-unes de ses bonnes innovations. Avec les disciples de Jean-Jacques Rousseau, il a le souci intelligent des premiers soins que réclame l'éducation physique. Il veut que la mère nourrisse elle-même son enfant, et il montre ce qu'elle perd de jouissances et ce qu'elle fait courir de dangers au nouveau-né, quand elle « délègue, sans une nécessité absolue, ce soin pieux de la maternité. » Il s'élève aussi, à l'exemple du philosophe de Genève, contre l'usage du maillot, usage absurde et, malgré cela ou à cause de cela, éternel. Pour tout homme qui tient compte de la raison et même d'une expérience décisive, quoique trop restreinte encore, la routine, en matière d'éducation physique, est jugée et condamnée. L'affranchissement du corps de l'enfant n'a plus d'adversaires. Pourquoi n'en est-il pas ainsi de l'affranchissement moral? S'il faut de l'air à ses poumons, de la liberté à ses organes, de l'espace à ses mouvements, faut-il surcharger de bonne heure leur esprit de préjugés, emplir leur âme

de sentiments factices, mettre sur leurs lèvres un langage de convention et étouffer autour d'eux, sous la complication de formes éphémères, les vérités simples et éternelles de la religion et de la morale?

La direction ordinaire des idées de M. Nadault de Buffon a un effet marqué sur son style : il est pompeux et oratoire à l'excès; les sentiments qu'il veut inspirer, les passions qu'il se plaît à peindre, ont été tant de fois l'objet des tableaux de l'éloquence de la chaire, qu'il substitue involontairement le ton de la prédication à celui de l'exposition philosophique. La parole facilement emphatique dont le magistrat, comme le prêtre, prend l'habitude dans la solennité de ses fonctions, ne convient pas aux discussions de la science morale : il faut à celles-ci plus de simplicité dans la forme, comme plus d'indépendance dans la pensée.

11

Curieux phénomène d'aberration philosophique et religieuse. Le mormonisme et ses prosélytes en France. M. A. Bertrand.

Ce serait une chose singulièrement étrange pour les hommes d'une époque comme la nôtre que d'assister à la naissance d'une nouvelle forme religieuse s'appuyant, au milieu du grand jour de la publicité moderne et des progrès des sciences naturelles, sur une révélation extrarationnelle et sur la foi au merveilleux. C'est là pourtant le phénomène qui semble se produire depuis une trentaine d'années aux portes de la jeune république de l'Amérique du Nord. Une doctrine religieuse de toutes pièces a été tirée, il y a trente-cinq ans, par un homme obscur, de prétendus livres reçus de Dieu. Elle a produit, par une évolution rapide, tout un ensemble de conséquences politiques et sociales; elle s'est créé enfin un

peuple dans lequel elle s'est incarnée, comme autrefois la loi de Moïse dans la nation juive; ce peuple a eu ses persécutions, dont la violence aurait dû l'anéantir et lui a donné un plus grand essor; il a eu ses fuites à travers les déserts, son entrée dans une terre promise où il se proclame sous le nom de « Saints du dernier jour », le véritable peuple de Dieu. On voit que nous voulons parler des mormons qui colonisent, autour du grand Lac-Salé, le territoire d'Utah, sous le gouvernement de Brigham Young, successeur immédiat du prophète fondateur Joseph Smith.

Il a déjà été publié, en France, sur le mormonisme et les mormons, un assez grand nombre d'écrits, de brochures, de volumes même, et surtout d'articles de revues et de journaux. Mais, jusqu'à présent, il ne s'était produit chez nous, comme publications originales, que des relations de voyageurs assez indifférents à la question religieuse qui s'agite au fond du mormonisme, ou des critiques dédaigneuses ou violentes contre un système d'idées et d'institutions si opposées aux nôtres. Les expositions sérieuses ou les apologies de ces étranges dogmes pullulaient cependant dans la langue anglaise, et quelques-unes avaient été traduites en partie dans notre langue. Aujourd'hui paraît le premier livre français émanant d'un de nos compatriotes, adepte fervent de la foi nouvelle; il est intitulé résolûment : *Mémoires d'un mormon* [1]. L'auteur, M. L. A. Bertrand, se propose d'en exposer les dogmes, de les défendre contre des interprétations qui les altèrent, de raconter les circonstances merveilleuses de leur révélation et l'histoire encore si courte, mais déjà si remplie, du peuple qui les représente. Il y mêle quelques détails sur lui-même, sur sa vie, sur sa conversion.

Les confidences de M. L. A. Bertrand sur lui-même nous montrent une fois de plus combien l'éducation pre-

1. Collection Hetzel, in-18, 324 p.

mière, qui a tant d'influence sur la direction générale de toute une génération, a peu de pouvoir sur le développement futur de quelques individus, et les dispute mal aux influences du dehors ou aux tendances de leur propre nature. Comme Voltaire, avec lequel il n'aura guère d'autre point de rapport, M. Bertrand a été élevé par les jésuites. « Mon père, dit-il, le meilleur des pères, croyant deviner en moi une vocation ecclésiastique, m'avait placé sous la direction du fameux père Loriquet. » Singulière vocation et singulière école pour arriver aux dogmes du mormonisme! Comment, sur la racine de la foi primitive, cultivée dans une jeune âme par l'adversaire le plus décidé des choses modernes, a-t-il pu germer un besoin de nouveautés religieuses qui devait demander au mormonisme sa satisfaction? Il faut convenir que, pour le néophyte mormon, cette satisfaction est entière; plus de doutes dans son esprit; le calme complet dans cette âme autrefois si inquiète. Il a trouvé, sur les bords du Lac-Salé, son chemin de Damas. C'est maintenant un des missionnaires de sa religion. Il ne revient en Europe que pour y faire des prosélytes, et son livre n'est sans doute, à ses yeux, qu'un moyen de propagande.

Il est, aux nôtres, un des témoignages les plus curieux de la faiblesse de la raison humaine et de l'empire que prend sur elle le besoin du merveilleux, qu'il soit exploité par les impostures d'un homme habile ou par l'enthousiasme d'un halluciné. Le mormonisme, comme tous les faits humains qui sont toujours plus compliqués qu'on n'est tenté de le croire, a plus d'une sorte de cause, et je conçois que les « Saints des derniers jours, » considérés dédaigneusement par un de leurs critiques « comme un ramassis d'idiots de tous pays et de toutes langues, » par leurs voisins de civilisation chrétienne, comme les membres coupables d'une société monstrueuse qu'il faut anéantir, exercent sur beaucoup d'esprits inquiets de notre temps une

certaine fascination. Sans regarder aux éléments de ses dogmes religieux et politiques, le mormonisme au dix-neuvième siècle est une folie qui explique la folie de plusieurs autres pays et de plusieurs autres siècles. A l'accent même de l'auteur des *Mémoires d'un mormon*, on voit que ce peut être une folie sincère.

M. L. A. Bertrand parle avec une simplicité convaincue de l'authenticité du livre de Mormon ; il accueille les fables de la révélation nouvelle sur l'origine des deux Amériques, leur population primitive, leur histoire, que personne ne connaît. Il fait honte à la science du silence qu'elle a gardé jusqu'ici sur le passé du nouveau monde et glorifie la religion nouvelle des lumières inattendues par lesquelles Joseph Smith a dissipé cette nuit. Le mormonisme a comblé une lacune dans les annales du monde. Non-seulement il nous retrace d'un passé inconnu une histoire que personne ne peut démentir, mais il annonce d'avance l'avenir de l'Amérique et celui de l'humanité. Les mormons ont des prophéties dont le langage est, selon l'usage, assez vague pour s'appliquer un peu plus tôt ou un peu plus tard à de grands événements. Quelques-unes sont accomplies déjà ou en voie de s'accomplir. Ainsi, dès 1832, la rupture de l'Union américaine, la révolution qu'elle doit entraîner dans le nouveau monde et le contre-coup qu'elle aura dans l'ancien, « ont été, selon M. Bertrand, solennellement prédits par l'humble fondateur du mormonisme. » On nous cite à l'appui le texte de la « Révélation donnée à Joseph Smith, » et l'on y voit annoncer à la suite de la séparation des États du Sud, inaugurée par la rébellion de la Caroline, l'immixtion de l'Angleterre et des diverses nations dans une guerre d'extermination universelle. Tous les fléaux, naturels et surnaturels, fondront sur les habitants de la terre, et toutes les nations des gentils seront complétement détruites, et alors viendra pour les Saints, « et il vient bientôt, dit l'Éternel, » le jour du Seigneur.

Le côté mystique du mormonisme se rattache à la fois, comme le mahométisme, à la révélation de Moïse et au christianisme dont il prétend être le complément; le côté moral, politique et social l'éloigne et le rapproche tour à tour de l'ancienne société juive et des sociétés chrétiennes. Nous ne pouvons entrer ici dans aucun détail; on verra dans le livre même de M. Bertrand comment ce peuple, avec des mœurs « qui sont plus que singulières, » comme dit la *Préface* de l'éditeur, se défend du reproche d'immoralité; comment la polygamie s'organise sous le nom de mariage patriarcal, et comment, à côté d'elle, des fautes pour lesquelles nos mœurs sont indulgentes sont frappées là-bas d'une sévère pénalité. On y verra le système théocratique le plus absolu s'établissant chez des hommes que le besoin de liberté avait sans doute contribué à pousser hors de leurs foyers vers tous les hasards de l'émigration. Quoique le mormonisme, suivant M. Bertrand, rallie au moins 120000 adhérents en Europe, dans le Nord surtout, je compte assez sur le bon sens des compatriotes de Voltaire pour ne pas craindre que son œuvre de propagande réussisse beaucoup chez nous; mais son livre aura, même pour les esprits légers, un attrait de curiosité, et il offrira aux philosophes une matière à des réflexions dont nous ne pouvons dire ici la portée.

12

Les aberrations de la foi au surnaturel parmi nous : le spiritisme. Correctif : renaissance de l'incrédulité. M. Miron.

Il n'est pas besoin d'aller si loin pour voir les folies où les écarts de la foi au surnaturel peuvent entraîner l'esprit humain. Au milieu de nous, nous voyons naître, grandir un genre nouveau de superstition, le spiritisme, avec ses prétentions à une mission supérieure, ses prophètes des

deux sexes, décorés du nom de *médiums*, ses instruments matériels de révélation, tables et tablettes tournantes, frappantes, parlantes. Ces extravagances qui peuvent être sincères, du côté des dupes, sinon du côté de ceux qui les exploitent, commencent à s'organiser, et elles ont leur écho dans la bibliographie philosophique de l'année. La révélation surnaturelle du spiritisme a aujourd'hui ses livres, ses journaux, comme ses oracles. On en trouvera plus loin la liste avec des titres non moins significatifs que les années précédentes[1].

Ici ce sont, en trois forts volumes, trois séries de *Révélations du monde des esprits*, dissertations spirites obtenues par un médium et comprenant des commentaires sur les quatre Évangiles. Là ce sont des *Révélations d'outre-tombe*, dont l'auteur prend la qualité d'évocateur, avec sa femme pour médium. Ailleurs des révélations de même ordre sont publiées sous le titre : *les Habitants de l'autre monde*, comme des « communications dictées par coups frappés et par l'écriture médiaminique au salon Mont-Thabor. » On ne nous dit pas s'il s'agit du mont Thabor de l'Évangile ou de la rue qui, à Paris, porte ce nom. Un autre révélateur publie un gros volume de *Philosophie occulte*, première série qui en promet d'autres; ce qu'il révèle, ce sont « les secrets de la direction du magnétisme universel et des principes fondamentaux du grand œuvre. » Il s'intitule « professeur de hautes sciences, » et donne son adresse. Toutes ces nouvelles formes de la foi au surnaturalisme luttent contre de plus anciennes, par exemple, le magnétisme, qui n'est pas mort; car je vois la bibliographie enregistrer chaque année un volume nouveau de l'*Encyclopédie magnétique spiritualiste*, où la psychologie se montre pêle-mêle avec la magie, le magnétisme avec le swedenborgianisme, etc., où les facultés prophétiques de

1. Voy. l'*Appendice*, section VI, § 4.

l'homme sont étudiées, où les saints Évangiles sont convoqués au tribunal de la raison humaine, escortés des évangiles du dix-neuvième siècle.

Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à ces élucubrations prophétiques et révélatrices, et je ne m'attends pas plus à en voir sortir une religion nouvelle que de la physique terrifiante de Cagliostro ou des jongleries de Mlle Lenormand. La crédulité qui accueillit partout le célèbre nécromancien du dernier siècle ou la fameuse devineresse du premier Empire, n'en était pas moins ce qu'on appelle aujourd'hui un des signes du temps. Il en est de même, parmi nous, de la foi au magnétisme, au spiritisme, aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, aux planchettes parlantes, aux évocateurs de médium. C'est aussi un signe du temps; c'est un symptôme de cette faiblesse morale qui suit les grandes crises intellectuelles et qui les complique; c'est une preuve de plus que rien ne favorise les plus absurdes croyances comme l'absence des fortes convictions.

Tout est dans tout, dans l'histoire de l'esprit humain. Ne nous étonnons donc pas de voir, à côté de cette effervescence de la foi au merveilleux, la renaissance de l'incrédulité raisonnée du dix-huitième siècle. Elle vient d'inspirer à un de nos compatriotes un livre complet, qui est pour les habitudes du génie français ce que le livre de Strauss est pour celles du génie allemand; il a pour titre: *Examen du christianisme*, et est signé du nom de Miron[1], qui paraît être légèrement transformé par l'anagramme.

L'auteur ne vise ni à l'originalité, ni à la profondeur; il ne tient pas à inventer des objections nouvelles contre les religions positives en général et contre celle qu

1. Bruxelles et Leipsick, A. Lacroix, Verboekohven et C[ie], 3 v in-18 compactes, 370-364-316 p.

a été jusqu'à ce jour l'âme de la civilisation européenne; il accueille toutes celles qui se sont produites avant lui, il les réunit, il en fait un faisceau. Dans le grand assaut qu'il livre à une forme encore si respectée de la foi au surnaturel et au merveilleux, toutes les armes lui sont bonnes, pourvu qu'elles portent; tous les auxiliaires sont bien reçus, de quelque contrée qu'ils lui viennent et quelque drapeau qu'ils déploient. Si M. Miron apportait une nouvelle doctrine dogmatique, il devrait être plus sévère sur l'origine des éléments empruntés dont il la composerait; mais sa tâche étant toute négative, tout ce qui nie lui paraît être légitimement avec lui.

Je doute que l'*Examen du christianisme*, de l'incrédule M. Miron, ait le succès des *Études philosophiques sur le christianisme* du fervent M. Aug. Nicolas, qui ont eu plusieurs fois les honneurs de la réimpression. Les deux ouvrages n'en sont pas moins le pendant l'un de l'autre, les deux termes opposés d'une antithèse vivante, qui exprime l'état de la France en matière de religion depuis un siècle. Ils marquent les points les plus éloignés d'oscillation entre lesquels notre esprit incertain flotte de la foi au doute, pour revenir de la négation facile à l'affirmation complaisante. Les deux livres, avec des caractères contraires et des défauts inverses, se rapprochent, comme font quelquefois les extrêmes. Leur tort commun est de vouloir trop prouver, de vouloir produire l'évidence par la discussion là où l'évidence est impossible ou superflue. Il y a, dans l'ordre de la religion, des idées et des faits qui ne peuvent ni se démontrer, ni se contester, et dont l'appréciation dépend uniquement du point de vue. Éclairez-les du jour de la raison ou de celui de la foi, leur aspect change. Ce qui est évidemment monstrueux, pour qui ne croit pas, est simple et naturel pour celui qui croit. Les objections de détail sur l'impossibilité des mystères sont aussi puériles que les preuves de détail en faveur de leur

possibilité. Là où la raison voit un tissu d'absurdités, la foi fait voir un faisceau de clartés divines.

Dégagez donc, si vous croyez utile de reprendre la guerre, dégagez, dans une lutte de principes, la raison de la foi, ou montrez la supériorité de la foi sur la raison; ne les usez pas l'une contre l'autre dans des escarmouches d'argumentation qui ne sont plus de notre temps. Un grand arbre séculaire est encore debout, toujours touffu, aux branches étendues, à l'ombre immense. Que ceux qui trouvent son abri funeste ne s'en prennent pas au feuillage mobile, aux extrêmes rameaux; c'est au tronc, aux racines, au sol même où il puise sa dernière séve qu'il faut s'attaquer, et c'est là seulement ce qu'il faut défendre. Je conçois pourtant que le retour des mêmes apologies ramène les mêmes critiques, et réciproquement. Le succès des livres comme celui de M. Nicolas appelait un livre comme celui de M. Miron, et je ne serais pas étonné que l'apparition de ce dernier valût au premier une édition de plus.

13

De l'échange international des idées et des méthodes philosophiques. Une singulière exportation de la philosophie française en Italie. M. S. Nerva.

Chaque peuple, en philosophie, comme dans l'art, comme dans la littérature, a son caractère propre, ses qualités et ses défauts. De nos jours, par suite des communications incessantes entre les divers pays, il se fait entre les nations un travail de pénétration réciproque dont le résultat doit être d'effacer peu à peu le caractère de chacune et d'atténuer les défauts de celle-ci par les qualités de celle-là, à moins que, par un effet contraire, les défauts des unes ne se multiplient par ceux des autres. Ce dernier effet ne

saurait être que momentané sans doute; il n'en est pas moins réel, et, en attendant que les esprits clairs, mais légers, empruntent ce qui leur manque aux esprits profonds, mais obscurs, il arrive souvent que ceux-ci ne prennent des premiers que leur incapacité pour les choses profondes, et que ceux-là ne reçoivent des seconds que l'obscurité sans la profondeur. La philosophie a déjà vu se produire ce résultat chez les Allemands du siècle dernier dans de soi-disant écoles françaises, et chez les Français du commencement de ce siècle, dans de prétendues écoles allemandes.

J'ai peur que les inconvénients de l'influence étrangère ne soient en train de se faire sentir en Italie. Ce qui m'inspire cette réflexion, c'est un gros livre de métaphysique écrit en français par un philosophe italien qui a vécu, enseigné et beaucoup écrit en France, M. S. Émile Nerva, aujourd'hui proviseur du lycée de Plaisance. Il a pour titre : *Introduction à la philosophie des sciences naturelles, à la philosophie de l'histoire et à l'étude des littératures comparées*[1]. Quoique ce volume ait près de huit cents pages, il est loin d'être toute l'introduction annoncée; ce n'est que la première des cinq parties que cet ouvrage de simple introduction doit comprendre. C'est, comme dit l'auteur, le premier aperçu philosophique que quatre autres aperçus non moins considérables devront suivre. Tout compte fait, il faudra donc près de quatre mille pages pour nous introduire dans le nouveau sanctuaire : c'est faire faire longtemps antichambre à ses lecteurs.

Le premier aperçu effleure les idées de M. Nerva dans leur ensemble, et en livre sans doute aux disciples ce qu'elles ont de plus clair et de plus attrayant. L'auteur ne traitera d'abord, « sur la philosophie des sciences naturelles, sur la philosophie de l'histoire et sur leurs rapports

1. Turin, Henry Dalmazzo (1861), in-8, 780 p.

avec l'esthétique et la critique littéraire, » que les *Questions préliminaires*. Il met ces mots en grandes majuscules au milieu du texte, comme il le fait pour les mots sur lesquels il veut appeler l'attention. Ce sera donc la première lueur d'un premier flambeau, ce sera l'aube naissante d'une immense clarté jetée sur le chaos de la métaphysique. Ce serait bien plutôt les premières ombres d'une profonde nuit, les premières couches du plus épais brouillard où la philosophie ait pu s'envelopper sur la rive droite du Rhin. M. Nerva a-t-il pris à l'esprit allemand sa profondeur? Je n'en suis pas sûr; mais certainement il n'a pas pris à l'esprit français son besoin de clarté. Je cite au hasard une page sur le rôle philosophique, littéraire et artistique du dix-huitième siècle français : le sujet où la netteté des idées était le plus de rigueur et le plus facile.

Ceci nous explique la partie critique de la littérature du dix-septième siècle, ainsi que la vivacité des souvenirs de la civilisation greco-romaine aux approches de 89 et par la suite. Mais nous avons un criterium, avons-nous dit, pour reconnaître si chez eux l'élément païen, sensible, matériel, antérieur-inférieur, et l'élément chrétien, antérieur et plus simple, sont dans leur rôle séculaire et providentiel relativement à la nouvelle prémisse chrétienne, au VRAI du dix-huitième siècle. Ils doivent tendre sans cesse à *déduire* ses conséquences, à les faire resplendir par le BEAU, à y *élever* des individualités déshéritées et *opérer* le BIEN. — L'*inconscience* des origines peut diminuer le mérite intellectuel, individuel de ces philosophes, de ces historiens, de ces littérateurs, et encore il faut tenir compte du siècle et des luttes; mais cela ne saurait infirmer le *Bien lui-même* ou le but final; l'inconscience ou la conscience ne pouvait rien changer relativement à la finalité, au BIEN. Or, dans la question qui nous occupe, c'est toujours le développement de la LIBERTÉ INDIVIDUELLE par la LIBERTÉ NATIONALE, ou la NOTION DU BIEN, quoi qu'elle ait perdu momentanément et dans la lutte les traces de sa généalogie; c'est toujours l'aspect du dix-huitième siècle qui se continue au dix-neuvième *et anime les nouvelles formes* de tous les genres littéraires en France, et en Europe.

Est-il permis, grand Dieu! de parler dans un tel pathos du siècle de Voltaire et de Diderot? Et si la littérature française de l'époque la plus amoureuse de clarté qui fut jamais, est racontée dans un pareil langage, dans quel galimatias s'exposera la philosophie pure? On peut juger des ténèbres où se perdent les théories cosmogoniques par les nuages amassés à plaisir sur les problèmes des sciences morales.

Voilà vraiment la dynamique logique, les transitions, invisibles et les physiologies morales intimes qui constituent le raisonnement universel et les raisonnements partiels ou la vie de l'humanité, les développements de ses *trois conceptions primitives*, de leurs idées conséquentielles, ainsi que des races, des familles, des peuples qui les représentent et des organismes sociaux qui les enfantent. — .... Les sciences morales constatent donc et poursuivent chacune en son domaine particulier, ces raisonnements partiels et isolés, avec leurs trois termes constitutifs, savoir : l'existence de l'idée, sa manifestation extérieure dans la société, et sa simple reproduction *similaire* ou bien les *transfigurations* ascendantes que cette idée opère par des emprunts ou des assimilations incessantes.

« Et voilà pourquoi votre fille est muette! » Il faut croire que celui qui écrit de ces choses-là les comprend; mais il est le seul. On a admiré les tours de force de phraséologie des Allemands sur les relations de l'objectif et du subjectif, et ceux de M. Cousin, lorsqu'il était leur disciple, sur le fini, l'infini et leur rapport; mais ce n'étaient que des jeux au prix de ceux de la nouvelle *Introduction à la philosophie*. Et nous ne sommes qu'au début, à la surface des choses, au premier degré de l'initiation. Que sera-ce quand nous pénétrerons plus avant dans les mystères, quand nous arriverons seulement, à la seconde partie, au « DEUXIÈME APERÇU *sur l'*UNITÉ *de toute composition matérielle et de toute conception morale ou intellectuelle, et sur la* CONTINUITÉ *de composition et de conception dans la nature, dans l'histoire et dans la création supérieure par*

le TRIPLE *élément de leurs unités?* » Car voilà, dans toute la fidélité du texte et de la typographie, le programme flamboyant de cette seconde révélation.

M. Nerva, qui terminera cette immense *Introduction* par l'examen du rôle des races, se propose de montrer « l'Unité nationale de la France et la Splendeur de cette unité dans le midi de l'Europe. » Jaloux d'y associer l'Italie, il rappelle dès aujourd'hui à tous les peuples que « la France est leur seconde patrie à tous après celle qui les a vus naître. » C'est très-flatteur pour notre amour-propre national, mais notre influence sur les écrivains étrangers ne pourrait-elle pas avoir des manifestations plus conformes à notre génie? Et faudra-t-il que nous renvoyions nos voisins à Descartes, à Molière, à Voltaire, pour leur rappeler combien nous avons toujours aimé la clarté dans le vrai sur cette terre classique du bon sens

---

CRITIQUE D'ART. — ESTHÉTIQUE.

1

Mouvement général de la bibliographie et de la littérature artistiques.

L'art, auquel il est si doux pour les lettres de faire accueil, a toujours sa part assez importante dans la bibliographie de l'année; on verra plus loin ce qu'elle a été en 1862. Des ouvrages très-divers se sont produits dans la critique d'art et dans les études d'esthétique. Ceux auxquels nous nous arrêtons donnent à peine l'idée d'un mouvement plus considérable. Ici ce sont des impressions de voyage sur une terre aimée des arts et profondément remuée par la politique qu'une femme de goût et de pensée hardie, connue sous le pseudonyme de Daniel Sterne, recueille et rattache au nom de deux villes : *Florence et Turin* [1]; là, ce sont des articles de journaux et des fragments qu'un journaliste-musicien, M. Berlioz, réunit autour d'un calembour par à-peu-près : *A travers chants* [2]. Un autre journaliste, critique très-autorisé, M. P. Scudo, continue, sous le titre d'*Année musicale* [3], sa revue annuelle des théâtres, concerts et autres événements du monde musical. Un membre de l'Institut, M. Ferd. de Lasteyrie, publie ses

1. Michel Lévy, in-18, 324 p.
2. Même librairie, in-18, 332 p.
3. Hachette et Cie, t. III (3e année), in-18, 345 p.

Causeries artistiques[1], qui rappellent et commentent avec une vivacité pleine de bon sens les faits les plus saillants de la peinture ou de la sculpture dans ces dernières années.

L'archéologie, qui touche de si près à l'art même, la numismatique, si proche parente de l'archéologie, inspirent des publications où revivent les monuments grandioses ou intimes du passé. Les musées sont l'objet de notices et d'albums qui popularisent les notions de l'art par le secours de l'image. Le savant M. Cherbonneau rédige le texte d'un *Album du musée de Constantine*[2], qu'il connaît si bien; M. Ernest Desjardins, après avoir publié une *Notice sur le musée Napoléon III*, formé des fameuses collections Campana, défend les nouvelles acquisitions artistiques contre M. Vitet, en écrivant sa brochure *du Patriotisme dans les arts*. Tel est le mouvement artistique et littéraire, au milieu duquel nous prenons quelques notes pour fixer le souvenir de plusieurs de nos lectures.

2

Les écoles en peinture et leurs chefs au dix-neuvième siècle. M. Em. Chesneau.

La critique d'art, à propos des expositions périodiques de peinture ou de sculpture, ne nous fait connaître l'art contemporain que dans une de ces manifestations du moment qui demandent à être rattachées à une série de manifestations précédentes pour offrir l'intérêt d'un chapitre d'histoire. Il faut recueillir des souvenirs de longue date, comparer les œuvres de diverses époques, suivre les progrès et la décadence des écoles, se rendre compte des

1. Hachette et Cie, in-18, 261 p.
2. Challamel, in-4, par livraisons, avec planches.

transformations du goût, des influences sociales ou politiques, morales ou religieuses, dont l'art reçoit inévitablement le contre-coup : voilà comment on peut se faire une idée juste d'une période artistique prise dans son ensemble et suivie dans ses développements. M. Ernest Chesneau, dont nous avons signalé le compte rendu du Salon de 1859, s'est efforcé de s'élever à ces considérations d'ensemble pour faire connaître et juger la peinture française au dix-neuvième siècle. Il étudie *les Chefs d'école*[1] dans un volume qui paraît n'être que le premier d'une série.

Les chefs d'école, pour lui, sont, de la fin du dix-septième siècle à nos jours, L. David, Gros, Géricault, Decamp, MM. Messonnier, Ingres, H. Flandrin, E. Delacroix. Ils sont les sujets, j'allais dire les héros, de monographies dont la suite est destinée à retracer toute l'histoire de notre peinture depuis une soixantaine d'années. Ces noms sont-ils également bien choisis pour représenter toutes les phases de l'art français et les diverses révolutions du goût dans cette période? Quelques noms, malgré le talent individuel qu'ils rappellent, ne sont-ils pas surfaits avec complaisance pour prendre dans l'histoire de l'art une signification historique inattendue?

La liste des chefs d'école, ensuite, est-elle complète? Il s'en faut de beaucoup : il y manque des hommes qui, sympathiques ou non, n'en marquent pas moins une étape dans le mouvement artistique, une direction souvent durable des esprits. Comment l'histoire de l'art contemporain sortirait-elle complète d'une suite de monographies où H. Vernet, Paul Delaroche, A. Scheffer, manquent ou ne sont cités qu'en passant? Vainement M. Chesneau exprimera, dans son introduction, la répulsion qu'il éprouve pour ces maîtres et leurs écoles; vainement il accuse chez celui-ci des erreurs de système dont les conséquences ont

1. Didier, in-18 jésus, xxxv-424 p.

dépravé le goût public, chez celui-là l'absence de l'austérité morale nécessaire à la grande peinture, chez un troisième la nullité, dans une nature élevée, du sens pittoresque. Malgré les écarts ou les lacunes de leurs talents, ces hommes n'en ont pas moins pris et tenu une grande place; ils ont agi sur le goût du public auquel ils faisaient des concessions; et si leur popularité a été ou doit être plus passagère que celle de quelques-uns de leurs contemporains, cette popularité devait être mise dans tout son relief et rattachée à ses causes.

M. Chesneau ne voit pas assez, hors de l'art ou au-dessus de l'art, les causes qui en expliquent les révolutions. Cette étude est cependant nécessaire quand on embrasse une aussi longue période; elle serait plus utile et plus intéressante que certaines théories d'esthétique un peu arbitraires. On nous parle beaucoup de l'école moderne, c'est-à-dire de l'école actuelle; car la plus grande gloire de ces maîtres si voisins de nous est, dit-on, de l'avoir préparée. De quelle école s'agit-il? par quelles œuvres, par quel mouvement fécond révèle-t-elle son existence? Je crois que, par la peinture moderne, M. Chesneau entend celle que la critique, éclairée par la comparaison de systèmes tour à tour trop vantés, est arrivée à concevoir comme la plus conforme aux conditions générales et durables de l'art. Mais alors cette peinture moderne est-elle autre chose qu'un idéal légitime ou arbitraire dont nous entrevoyons la réalisation plus ou moins prochaine, mais que nous ne rencontrons nulle part?

Ce n'est point le lieu de discuter ici les jugements et les impressions de M. Chesneau comme critique. Il porte dans les uns et dans les autres, avec moins de fougue toutefois, les qualités que nous avons déjà signalées chez lui. Il juge par lui-même, il a dans ses appréciations un accent frappant de sincérité; il est, comme dans ses revues de Salon, partisan décidé de la liberté de la critique. Je lui

reprocherai d'accuser avec trop d'effort le caractère personnel de ses jugements. Est-il besoin de se torturer pour être et rester soi? La vraie personnalité devrait se faire reconnaître au contraire à la simplicité et au naturel. Un classement factice, des divisions recherchées, des rapprochements arbitraires, ne feront cependant méconnaître à personne dans *les Chefs d'École* tout ce qu'il y a d'esprit, de pénétration analytique, d'idées élevées ou de faits intéressants.

3

Intérêt des moindres révélations biographiques sur les grands maîtres. Beethoven, Cherubini.

Quand il s'agit de grands artistes comme Beethoven ou Mozart, il n'y a point de détails indifférents dans leur vie ou dans leurs œuvres pour les dévots de leur génie. Après les grands travaux de critique ou de biographie qui leur sont consacrés, les simples notes et souvenirs qui les concernent ont encore de l'intérêt. Aussi les amis, les fanatiques du plus grand des symphonistes nous sauront gré de leur signaler un recueil d'anecdotes, de renseignements, d'éléments nouveaux d'appréciation, publié sous ce titre : *Notices biographiques sur L. van Beethoven*, par le docteur F. G. Wegeler et Ferdinand Ries, et traduit de l'allemand par M. A. F. Legentil[1].

Ce n'est point une étude d'ensemble sur la vie ou sur l'œuvre de l'illustre auteur de la Symphonie pastorale; c'est le complément des études et des histoires publiées jusqu'ici; ce sont des souvenirs recueillis avec une sorte de piété filiale. Des lettres de Beethoven, de simples billets, jettent un jour intéressant sur sa personne et ses travaux.

1. Dentu, in-18, 250 p., avec musique gravée.

Nous descendons dans la vie intime, nous voyons l'homme de génie à son foyer, dans sa famille. Ses études, ses relations, sa position de fortune, sa santé, son caractère aigri par l'infirmité la plus fatale pour un musicien, la surdité; ses affaires, ses projets d'avenir, ses voyages, ses idées sur les autres compositeurs, ses soins pour ses élèves, ses idées sur ses propres œuvres et tant d'autres choses grandes ou petites, sont l'objet, dans les *Notices biographiques*, de détails nouveaux intéressants et puisés à de bonnes sources.

Un intérêt analogue s'attache à une publication de M. Dieudonné Denne-Baron sur un nom moins célèbre dans l'histoire générale de l'art musical, mais bien important encore dans celle de la composition religieuse et lyrique en France; elle est intitulée : *Mémoires historiques d'un musicien. Cherubini, sa vie, ses travaux, leur influence*[1]. M. Denne-Baron connaît à fond le maître dont il parle, et c'est à bon escient qu'il l'admire. C'est par des faits et des appréciations pleines d'autorité qu'il cherche et réussit à faire partager au lecteur sa sympathie et son admiration.

4

Introduction de l'esthétique allemande en France. — Coup d'œil rétrospectif. — La traduction de la *Poétique* de Jean-Paul Richter.

L'esthétique ou la science du beau, qui ne laisse pas que de fleurir en France, a surtout l'Allemagne pour patrie. Là elle a ses chaires distinctes, ses professeurs propres dans les universités, et l'enseignement du livre ne cesse de reprendre, de fixer et de compléter l'enseignement des

1. Heugel, in-8, 75 p.

cours publics. Aussi on ferait toute une bibliothèque avec les ouvrages spécialement écrits dans la langue de Kant, de Herder, de Schiller, de Schlegel, de Schelling, de Hegel, de Schleiermacher, etc., sur le beau, ses principes rationnels, ses effets psychologiques, et sur les conditions de sa réalisation dans la littérature et les arts.

On doit remarquer sans doute que les esthéticiens français, peu nombreux d'ailleurs, si l'on ne comprend pas sous ce nom les simples critiques, se sont naturellement inspirés de tout ce que la philosophie du beau a produit en Allemagne de plus original depuis soixante ans. Mme de Staël, à qui il faut toujours revenir quand on parle des travaux faits pour révéler le génie allemand à la France, avait déjà dessiné à grands traits, de sa main fidèle et sûre, le mouvement général des idées sur les arts et le beau les plus en faveur chez nos voisins d'outre-Rhin et les plus conformes à leur caractère national. Comme le peuple allemand s'est développé en philosophie dans le sens propre de son génie, il en résulte qu'aujourd'hui encore le tableau de l'esthétique allemande tracé par Mme de Staël, susceptible de quelques modifications de détail, reste toujours vrai pour l'ensemble.

Ce n'en est pas moins dans les ouvrages mêmes des philosophes et des critiques allemands qu'il faut aller puiser une idée complète des systèmes d'esthétique qui s'y épanouissent avec tant de complaisance, et pour cette tâche les interprètes et les commentateurs français ne manquent pas. Les théories de Kant sur le beau peuvent se lire, en notre langue, dans les traductions générales de MM. Tissot et J. Barni. Un volume tout entier de la traduction des *Œuvres de Schiller*, par M. Ad. Regnier, déjà connu de nos lecteurs, est consacré à l'esthétique[1]. Les *Leçons sur l'histoire et la théorie des beaux-arts*, de A. G.

1. Le t. VIII, in-8, 530 p. — Voy. t. IV de *l'Année littéraire.*

Schlegel, livre classique, dans les universités allemandes, sont depuis trente ans traduites en français. Enfin, pour abréger, l'un des ouvrages les plus considérables sur la matière, le *Cours d'esthétique*, du philosophe Hegel, a été rendu, par la traduction et les analyses de M. Ch. Bénard, aussi accessible qu'il pouvait le devenir[1]. Et nous ne comptons pas toutes les expositions analytiques et critiques consacrées aux systèmes des Allemands sur le beau dans une foule de publications françaises, comme dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, dirigé par M. Franck[2], ni dans *la Science du beau*, de M. Ch. Lévêque, couronnée par trois classes de l'Institut.

A ces monuments de l'esthétique allemande, que nous pouvons visiter, pour ainsi dire, sans sortir de chez nous, grâce à la patience de nos compatriotes, nos *cicerones*, il faut, cette année, en ajouter un dont l'accès était particulièrement difficile à cause de la double originalité du style et des idées : nous voulons parler de la *Poétique*, ou *Introduction à l'esthétique*, de Jean-Paul Richter, traduite en français par MM. Alexandre Büchner et Léon Dumont[3]. Une étude préliminaire assez considérable, signée des deux traducteurs, nous fait connaître la vie de Jean-Paul, le caractère de son génie littéraire et philosophique, et résume d'avance ses principales idées sur le rôle et les conditions de la poésie. Ajoutons immédiatement, pour achever l'idée

1. Paris et Nancy, 1840-1851, 5 vol. in-8. — N'oublions pas non plus le *Cours d'esthétique* de Th. Jouffroy, dont il vient de paraître une deuxième édition, dans un format commode et populaire (L. Hachette et Cie; in-18, 486 p.).

2. Hachette et Cie (1844-1852), 6 forts vol. in-8.

3. Aug. Durand, 2 vol. in-8, 408-444 p. — Nous trouvons, en outre, de l'un des traducteurs, de M. Dumont, un petit traité personnel sur un point spécial d'esthétique : *des Causes du rire* (Aug. Durand), in-8, 134 p. C'est une étude de ce phénomène propre à l'homme, de ses causes, de ses effets, de toutes les circonstances au milieu desquelles il se produit; enfin, de toutes ses relations avec les autres faits matériels et moraux.

bibliographique de ce travail, qu'un *Index* général permet de retrouver dans tous leurs détails les jugements et les idées de Jean-Paul, et qu'une centaine de pages de notes et de commentaires les éclaircissent, les complètent et au besoin les rectifient.

L'esthétique, telle que Jean-Paul l'enseigne, se renferme dans le domaine littéraire, où l'auteur envisage plus spécialement la poésie. Il considère, en effet, celle-ci dans ses divers genres, et jusque dans la prose comme l'élément littéraire par excellence. C'est donc un véritable traité de la poésie, une *Poétique*, comme disent les traducteurs, que l'*Introduction à l'esthétique*, de Jean-Paul Richter. Toutes ses études convergent vers un même but, la détermination du beau, tel que la poésie le reconnaît dans la nature, le revèle à la pensée de l'homme et le reproduit dans ses œuvres.

Tous les aspects sous lesquels on peut étudier les facultés poétiques et leur action sont considérés tour à tour; toutes les questions d'analyse psychologique ou de critique artistique sont discutées et résolues. Étude de la nature, reproduction de ses formes; emploi du merveilleux, rôle de l'imagination; rapport entre l'invention et l'imitation; caractères du génie, conditions de son développement; sources où la poésie s'inspire; idéal et réalité; influence des anciens et beauté classique; systèmes des modernes et innovations du romantisme; part de l'esprit et du sentiment dans les arts, leurs nuances et leurs formes diverses suivant les genres et suivant les pays; action du caractère individuel ou du génie national; conditions spéciales du drame, de l'épopée, du roman, de la poésie lyrique; conditions générales de la composition et du style : voilà les nombreux thèmes sur lesquels Jean-Paul Richter nous présente le fruit de ses méditations et exerce cette verve si remarquable par le sentiment poétique et par l'ironie humoristique qui constitue son originalité.

Les qualités et les défauts de l'écrivain allemand offraient également des difficultés à ses traducteurs. L'exubérance de sa poésie nébuleuse et la causticité de ses traits d'esprit pouvaient tour à tour paraître étranges dans notre langue. Jean-Paul a passé de tout temps pour intraduisible; un de ses compatriotes, Bouterweck, disait que Jean-Paul ne pouvait être traduit en français que par lui-même. A en juger par un billet écrit en notre langue par le célèbre humoriste, et qui est cité par ses traducteurs, il nous aurait donné lui-même ses œuvres dans un singulier français[1]. MM. Al. Büchner et L. Dumont, celui-ci Français, l'autre Allemand, se sont réunis pour faire passer dans notre langue un écrivain dont les idées et les formes étaient si loin des nôtres. Grâce à leurs efforts communs, on peut espérer que la pensée aura été saisie et rendue fidèlement dans ses nuances. Nous croyons avec eux qu'il était utile d'enrichir la littérature française de ce « livre où toutes les questions, qui se rapportent à la nature et aux différentes formes de la poésie, se trouvent traitées d'une manière aussi complète et aussi conforme au goût des sociétés modernes. »

1. Voici ce billet, dont la rédaction et la syntaxe sont également curieuses : « A Mademoiselle Renata Wirth. (En hâte la plus grande). La langue française est le lac d'Espagne. Le ciel promet aujourd'hui tant de plaisirs, que je Vous prie, m'amie, de l'imiter en les augmentant et partageant. Je vous demande : 1° de vous promener; 2° de m'écrire le lieu et le temps. — S'il ne m'est pas possible de Vous accompagner, il me l'est pourtant de Vous suivre. — Les nuages de la vie s'enfuient avec celles du ciel, — l'homme partage la sérénité du jour, — et l'on est heureux quand il fait si beau temps et quand on attend un billet d'une chère amie et quand on est Votre ami. Jean-Paul. »

ÉRUDITION. — PHILOLOGIE.

1

Horizons littéraires lointains. La poésie chinoise et sa prosodie. M. d'Hervey-Saint-Denis.

Il en est des littératures des autres peuples comme des pays étrangers : les plus éloignées de nous sont les plus intéressantes à étudier. S'il n'y a plus sur la carte du globe de nouveau monde à découvrir, il y a encore bien des contrées inconnues à explorer dans le domaine de la pensée et dans l'histoire de ses manifestations littéraires. Aujourd'hui plus que jamais, la Chine semble ouverte à la curiosité européenne ; mais si les portes de ce monde antique, si obstinément fermées jusqu'à ce jour, sont enfin tombées devant la supériorité des moyens de détruire par lesquels notre civilisation se signale, peu d'explorateurs ont pénétré la mystérieuse obscurité où se sont dérobés jusqu'ici les mœurs, les arts de la Chine. On a entrevu d'abord, par l'intermédiaire des missionnaires et de quelques voyageurs, l'histoire de ces peuples qui remontent si haut, leurs procédés d'industrie, si routiniers et si progressifs à la fois, leurs idées religieuses et philosophiques, leurs mœurs tant exaltées et rabaissées tour à tour. Mais au milieu de ces lumières vacillantes, répandues par l'érudition sur les divers éléments de la vie intellectuelle et morale de la Chine, un élément restait entièrement obscur, inaccessible, c'était la poésie.

Un obstacle particulier s'élevait entre la poésie chinoise et nos habitudes d'esprit, c'est un système de prosodie entièrement distinct de tous les systèmes de prosodie connus ou imaginables. Aucune interprétation dans une autre langue ne peut donner l'idée d'une strophe chinoise; la connaissance du chinois, l'habitude même de le parler, ne suffit pas pour saisir le rhythme du vers; car ce rhythme ne s'adresse pas seulement à l'oreille par les sons; il parle encore aux yeux par les signes qui représentent les idées. Le système d'écriture chinoise, au lieu d'être purement phonétique, comme tous les systèmes d'écriture des langues indo-européennes, est essentiellement idéographique. Les caractères chinois ne peignent le son que d'une manière accessoire; ils offrent à l'esprit l'objet même de la pensée, sous des traits qui primitivement avaient des analogies de forme avec lui. Peu à peu ces traits se sont transformés, simplifiés ou altérés, et n'ont eu avec les idées que des rapports arbitraires et de convention; mais ce n'en est pas moins avec les idées elles-mêmes que les signes de la langue écrite sont restés en relation et non avec les sons affectés à ces idées par la langue parlée. La prosodie chinoise, dans ces conditions extraordinaires, a deux sortes de rhythmes, l'un pour l'oreille, l'autre pour les yeux : le premier résulte, comme chez nous, de diverses combinaisons de sons, du nombre des syllabes, de la rime, etc.; l'autre consiste dans certaines relations symétriques des signes écrits et des objets visibles ou des idées abstraites que ces signes représentent.

On conçoit que les secrets de ce dernier rhythme soient restés longtemps insaisissables même pour des sinologues consommés. Une traduction française ne peut le plus souvent reproduire le simple rhythme par lequel les langues phonétiques étrangères s'adressent à l'oreille; à plus forte raison ne reproduira-t-elle point ce double rhythme du son et du signe figuré. Mais s'il est impossible de nous tra-

duire d'une façon exacte les monuments de la poésie chinoise, il n'était pas sans intérêt du nous en faire comprendre le mécanisme. De là, l'attrait de curiosité qui s'attache au recueil publié par le marquis d'Hervey-Saint-Denis sous ce titre : *Poésies de l'époque des Thang, traduites du chinois pour la première fois, avec une Étude sur l'art poétique en Chine et des notes explicatives*[1].

L'introduction de cet ouvrage, où nous avons puisé les notions qui précèdent, est un travail aussi remarquable par la clarté que par la nouveauté ou l'importance des résultats. On y trouve, avec le mécanisme de la prosodie, une histoire abrégée de la poésie chinoise. L'auteur la suit depuis les *Chi-King*, ces curieux monuments de la Chine ancienne, jusqu'à la grande époque des Thang, où la langue est fixée d'une manière à peu près définitive. Cette dernière époque est le grand siècle littéraire de la Chine : siècle de trois cents ans, car elle s'étend du septième au neuvième siècle de notre ère ; c'est elle que le marquis d'Hervey-Saint-Denis a fait spécialement connaître par le recueil des poésies de trente-cinq auteurs qu'il traduit et par les notices et commentaires qui les accompagnent.

Nous sommes, de nos jours, très-curieux de ces révélations littéraires, sous lesquelles nous ne voyons plus les amusements de l'oisiveté d'un peuple, mais la manifestation de ses mœurs, de son esprit, de sa vie intime, plus intéressante que sa vie publique elle-même. La littérature ne peut se séparer de la civilisation dont elle reçoit et conserve le reflet ; la poésie surtout en est l'expression fidèle et naïve. Elle révèle le naturel d'un peuple comme la fleur les qualités du sol qui la produit : fleur sauvage ou délicate, aux âcres senteurs ou aux subtils parfums. Telle poésie, tel peuple. Il n'y a point de monuments historiques pour nous faire connaître les anciens Grecs aussi bien qu'un

1. Amyot, in-8, CIV-302 p.

chant de l'*Odyssée* ou de l'*Iliade;* aucune histoire ne jettera jamais autant de jour sur l'Inde antique que les *Védas*, et rien ne nous donne une idée aussi vive de la Chine antédiluvienne que le recueil des *Chi-King*.

Les *Poésies de l'époque des Thang* nous font connaître une civilisation déjà très-raffinée; elles offrent pourtant encore une grande fraîcheur d'impressions et beaucoup de vivacité de sentiments. Ces poésies chantent tour à tour la sagesse et le plaisir; elles rappellent l'usage qui doit être fait de la vie et la brièveté de nos jours qui nous avertit de nous hâter d'en jouir. Le Céleste Empire a ses Horace, ses Tibulle, ses Béranger. On y chante volontiers la grâce de la femme et la puissance du vin. Il y règne un sentiment profond de la nature, et quelques paysages sont esquissés à grands traits par de véritables peintres. Les arts qui reproduisent fidèlement la campagne sont loués avec enthousiasme. On y célèbre aussi le prix de la science, comme on doit le faire au pays des fonctionnaires lettrés. La guerre, en revanche, tient peu de place dans ces chants; un ou deux hymnes de triomphe s'y rencontrent à peine. Le sage éclipse le brave. On accepte, on subit le guerrier sans l'admirer beaucoup; on déplore « le temps où le chef de cent soldats est tenu en plus haute estime qu'un lettré de science et de talent. »

Les deux strophes suivantes sur une peinture de Ouang-Tsaï, qui prouvent contre l'opinion commune que les Chinois ont connu les lois de la perspective, montrent jusqu'à quel point ils comprennent ce que la nature a de poétique et la poésie de pittoresque :

Voici la ville de Pa-ling et le lac Thoung-ting qui déverse ses eaux dans la mer du Japon.

Leur cours argenté s'éloigne à perte de vue jusqu'à ce qu'il se fonde avec la ligne empourprée de l'horizon.

Des nuages traversent l'espace, semblables à des dragons volants.

Un homme est là dans une barque : c'est un pêcheur pressé d'atteindre cette baie qu'on aperçoit sur le rivage.

Les torrents de la montagne me le disent, et ces flots écumants et ce vent furieux.

Le merveilleux travail ! Jamais on ne porta si loin la puissance de l'éloignement.

Dix pouces de papier ont suffi pour enfermer mille lieues de pays !

Qui me donne de bons ciseaux, que j'en coupe vite un morceau ?

Je me contenterai du royaume de Ou, avec le territoire de Soung et la moitié du grand fleuve.

Les poésies de l'époque des Thang ne nous laissent rien sentir dans la traduction de ces effets de parallélisme ingénieux, qui semblent condamner l'exercice le plus élevé de la pensée à devenir un simple jeu de patience et l'inspiration à s'évanouir dans les tours de force d'une nouvelle espèce de casse-tête chinois. On y retrouve les sentiments et les idées qui sont chez tous les peuples l'âme même de toute poésie. L'esprit humain est identique à lui-même, jusque dans la variété de ses formes les plus excentriques.

Quel spectacle singulier pour nos sociétés si mobiles en toutes choses que celui d'une littérature et d'une langue plus de trente-six fois séculaire ! « Le chinois, dit M. d'Hervey-Saint-Denis, est peut-être la seule des langues primitives qui se soit conservée, qui se parle, ou du moins qui se comprenne encore, sous les formes adoptées à l'origine des temps. » Les altérations qu'elle a subies ne ressemblent en rien aux révolutions qui ont tant de fois transformé les langues modernes ; entre les poëtes qui vivaient deux mille ans avant notre ère et ceux d'aujourd'hui, il n'y a pas plus de différence qu'entre les contemporains de Jean de Meung et la fin de notre dix-huitième siècle. La philosophie et l'histoire tireront de l'étude de cette langue et de cette poésie, presque immuables, autant d'enseignements que la curiosité littéraire y trouve de plaisir. Populariser

comme le fait le traducteur des *Poésies de l'époque des Thang*, des notions à peine entrevues jusqu'ici par les savants, c'est vraiment agrandir l'esprit humain.

2

La critique savante de l'antiquité classique. M. Egger.

Ce n'est point ici le lieu de pénétrer dans les arcanes de l'érudition classique, et les découvertes des savants dans l'ancien monde grec ou romain, où la plupart des gens un peu lettrés connaissent déjà maintes choses, excitent moins notre curiosité que celle des orientalistes et des sinologues dans des régions littéraires où tout nous est inconnu. Et cependant que d'études intéressantes sont encore à faire sur l'antiquité grecque et latine ; que d'obscurités à éclaircir, de doutes à lever, de notions inexactes à rectifier, de fausses appréciations à combattre, de connaissances superficielles à rendre plus profondes ! Les questions de critique littéraire elles-mêmes sur les modèles classiques sont loin d'être épuisées, et la carrière est toujours immense devant le fidèle ami des Muses anciennes, soit qu'il se tourne vers les recherches patientes de l'érudit, soit qu'il demande à l'appréciation des grandes œuvres les jouissances de l'homme de goût.

Pour ces deux sortes d'études, on ne peut désirer un guide plus sûr, plus savant et d'une science plus aimable que M. Em. Egger, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur à la Sorbonne et maître des conférences à l'École normale. A ses travaux d'un caractère étroitement spécial sur des ouvrages difficiles ou peu connus, ainsi que sur les points les plus arides de la langue et de la grammaire, il vient d'ajouter un livre d'un intérêt plus général et accessible à la curiosité intelligente

d'un plus grand nombre de lecteurs. C'est, sous le titre de *Mémoires de littérature ancienne*[1], une suite d'opuscules publiés depuis plus de vingt ans dans différents recueils littéraires. C'est donc encore un volume de mélanges, de variétés, mais avec un lien, une unité qui manque souvent aux volumes de ce genre. Malgré une certaine diversité, tous les sujets se rapportent directement ou indirectement à la littérature grecque, représentée à toutes ses époques, sinon dans tous ses genres. L'histoire et la critique, les questions d'art et celles de langue arrêtent tour à tour le savant auteur. Il est impossible de parler plus pertinemment des génies du premier ordre, comme Homère, et des écrivains secondaires, comme Babrius. Des rapprochements ingénieux entre Athènes et Rome, entre les anciens et nos écrivains modernes donnent lieu à des parallèles ou à des contrastes intéressants. Telle est la comparaison de Lucien et de Voltaire. Des points de science ardue sont traités avec assez de clarté pour ne pas effrayer les gens du monde ; des sujets de critique le sont avec assez de charme pour les attirer. Les discussions de textes, de versions, de manuscrits, de variantes sont en général écartées. De son vaste savoir, M. Egger n'étale rien de ce qui effarouche, il n'en retient que l'autorité. C'est bien dans cette mesure que la science doit se présenter au monde lettré, sans se prodiguer ni se dérober, sans affectation de pédantisme et sans la vaine recherche d'ornements qui doivent lui rester étrangers.

1. A. Durand, in-8, XXIV-520 p.

3

Le culte des souvenirs virgiliens. Ch. de Bonstetten.

Il y a un emploi agréable de l'érudition, consistant à grouper autour d'un livre ancien qui nous est cher et familier tous les souvenirs d'histoire ou de géographie que ce livre rappelle. C'est un plaisir délicat et ingénieux dont peu d'amateurs de l'antiquité sentent aujourd'hui le besoin. Où sont les hommes qui s'identifient assez au plus beau poëme grec ou latin pour chercher à travers les siècles toutes les traces de ses récits historiques ou de ses légendes? Comme exemple d'un zèle tout filial s'ingéniant à mettre en lumière les moindres souvenirs d'un auteur aimé, nous citerons un livre déjà bien ancien, mais qu'une réimpression opportune vient de rendre aux amis des lettres latines : c'est *le Latium ancien et moderne, ou Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, par Charles Victor de Bonstetten[1], l'un des représentants les plus distingués des lettres classiques en Suisse au commencement de ce siècle.

L'auteur suit avec amour et sagacité toutes les traces des héros de l'*Énéide* dans le Latium. Ici campaient les Troyens; là Turnus déployait son armée; voici le chemin suivi par le généreux couple de Nisus et Euryale, et presque la trace de leur sang; voilà le théâtre d'un exploit de guerre ou d'un prodige accompli par les dieux. L'aspect des lieux a changé depuis; mais on peut encore, son Virgile à la main, reconnaître à une foule de traits la fidélité pittoresque des images, et il est curieux de voir ce qu'est devenu le théâtre de ces légendes poétiques qui tenaient autrefois lieu d'histoire. Il ne serait pas sans charme pour

1. J. Cherbuliez, nouvelle édition, in-8, 370 p., avec cartes.

l'homme lettré de parcourir, avec Bonstetten pour guide, l'antique Latium : il est plus facile, et non moins agréable, de relire avec lui les six derniers chants de l'*Énéide* et de les mieux comprendre.

4

L'érudition rendue accessible aux gens du monde. M. Larousse.

J'ai dit, l'année dernière, comment M. Larousse, dans la *Flore latine*, avait mis à la portée des dames et des gens du monde tous ces oracles de la sagesse des anciens ou ces saillies de leur bon sens qui viennent, plus souvent qu'on ne croit, sous la plume des écrivains les moins pédants, pour ajouter plus d'autorité à leur propre raison et à leurs traits d'esprit plus de vivacité. Le même auteur, encouragé par le succès, continue son œuvre d'initiation facile et agréable aux secrets de l'érudition; il la reprend même sur un plan plus étendu dans ses *Fleurs historiques des dames et des gens du monde* [1], volume magnifique d'exécution typographique, servant de pendant au précédent, et dont il est également l'auteur et l'éditeur tout ensemble.

Parmi les agréments qui se glissent involontairement dans les livres et dans la conversation même des gens instruits, il en est de plus délicats que les citations et qui sentent encore moins le pédantisme : ce sont les allusions aux faits et aux mots célèbres dont l'histoire de tous les temps et de tous les pays a gardé le souvenir. Si l'on s'étonne du nombre d'auteurs, même légers et mondains, qui émaillent leur style de belles paroles latines, sans se demander si leurs lecteurs et leurs lectrices en comprendront le sens profond ou charmant, il n'y en a pas moins qui,

1. Larousse et Boyer, gr. in-8, xxiv-696 p., avec 7 photographies.

pour donner à leur pensée plus de force ou de grâce, la relèvent par des allusions ou des souvenirs historiques; et c'est souvent lettre close pour les lecteurs, grâce à l'ignorance des uns et, pour les autres, aux défaillances de la mémoire.

M. Larousse emprunte à près de trois cents auteurs différents les exemples des allusions dont il juge le plus utile de donner la clef. On pourrait lui reprocher, comme pour la *Flore latine*, de prendre ces exemples de préférence parmi les vivants, et quelquefois parmi les plus humbles de ces derniers. Sans remonter au règne de Louis XIV, qui lui fournit peu de citations, il aurait pu faire plus d'emprunts au dix-huitième siècle, dont le chef seul, Voltaire, revient assez souvent dans son livre. A cette époque d'esprit léger et de savoir élégant, on cultivait volontiers les ornements délicats du style, et le savoir élégant de nos pères se traduisait volontiers par de fines allusions aux souvenirs de l'histoire. Mais M. Larousse nous dirait peut-être qu'en prenant ses plus nombreux exemples chez les contemporains de tout étage, il fait mieux sentir l'utilité de son livre, puisque tous, tant que nous sommes, nous avons plus de science que nous ne croyons et que nous supposons tant de mémoire chez nos lecteurs.

Parmi les souvenirs qui forment la grosse gerbe ou plutôt la moisson des *Fleurs historiques*, il en est de communs et dont le sens ou l'origine n'échappent à personne. Tels sont, en général, ceux tirés de l'histoire romaine : le Capitole voisin de la roche Tarpéienne, le cercle de Popilius, la chaise curule des sénateurs, la charrue de Cincinnatus, le passage du Rubicon, etc. L'histoire grecque en a aussi de très-connus : l'épée de Damoclès, le sommeil d'Epiménide, la lanterne de Diogène, la maison de Socrate, le nœud gordien, la queue du chien d'Alcibiade, le brouet noir de Sparte, l'ivresse des Ilotes. Il y en a également d'un usage banal qui nous reportent à d'autres époques

et à d'autres pays. M. Larousse ne croit pas devoir les omettre à cause de leur apparente popularité, et il a raison. Souvent on les comprend, mais on n'a pas une idée assez précise de leur origine ; il était bon de la rappeler. Peut-être réunit-il trop d'exemples de quelques-unes de ces vieilles fleurs qui n'en sont plus à force d'être fanées. Nous montrer que maints esprits réputés élégants ou même quelques écrivains du premier ordre se parent encore d'oripeaux usés, c'est presque nous donner une leçon de banalité. Quelques-uns pourtant n'emploient les ornements vieillis qu'en les rajeunissant. Ainsi, l'on n'ose plus parler des lauriers de Miltiade qui vous empêchent de dormir ; M. Prévost-Paradol n'en dit pas moins avec beaucoup de distinction : « Les nations sages favorisent le sentiment de l'ému-« lation, qui n'est pas étranger à leur grandeur ; elles savent « que les plus faibles dans le monde et les moins honorées « dans l'histoire ne sont point celles où un grand nombre « d'hommes ont connu *le sommeil agité de Thémistocle.* « Voilà encore, au service d'une belle idée, un style de bon exemple.

Le principal intérêt des *Fleurs historiques* se montre surtout quand les allusions dont M. Larousse donne la clef se rapportent à des faits peu connus, à des souvenirs qui s'effacent ou se dénaturent facilement. Ces allusions sont encore plus nombreuses qu'on ne pense, et je ne suis pas sûr que leur origine soit toujours bien connue de ceux mêmes qui en font parade. Mais je veux croire qu'aucun de ceux qui parlent du Pirée ne le prend pour un homme, en serait-il de même de ceux qui en entendent parler ! Dans l'histoire ancienne, le saut de Leucade, la divinité de Psaphon, le renard du jeune Spartiate, la victoire de Pyrrhus, les funérailles d'Alexandre, la mère de Brutus, la biche de Sartorius, la robe de César, le labarum ; dans l'histoire sainte, l'ange de Jacob, le manteau de Joseph, la prière de Moïse, l'âne de Balaam, le Léviathan, la statue de Na-

buchodonosor, le chemin de Damas; dans l'histoire moderne, la montagne de Mahomet, la béquille de Sixte-Quint, la robe rouge du cardinal, le baiser Lamourette, l'ordre à Varsovie; dans les souvenirs littéraires ou anecdotiques, l'âne de Buridan, le quart d'heure de Rabelais, le président qui ne veut pas qu'on le joue, les perruques de maître André, les manchettes de Buffon, le ruisseau de la rue du Bac : voilà, entre des centaines, des faits ou des mots sur lesquels le plus grand nombre des lecteurs n'ont que les idées les plus vagues. Ce sont ceux-là que M. Larousse éclaircit de préférence par ses commentaires historiques et littéraires, et les exemples multipliés qu'il groupe prouvent que trop souvent les finesses et les élégances du langage ne seraient sans un tel secours que des énigmes. Chemin faisant, il recueille une foule de belles pensées auxquelles ces souvenirs ajoutent du relief, des mots ingénieux, des sentiments délicats dont l'allusion aiguise la finesse ou rehausse la grâce. Ses *Fleurs historiques* deviennent ainsi, comme la *Flore latine*, une sorte d'anthologie, où les auteurs secondaires qu'il admet si complaisamment à côté des maîtres ne figurent du moins que pour ce qu'ils ont de meilleur dans la forme et dans la pensée.

5

Dictionnaires et encyclopédies : les mots, les idées, les choses.
MM. Dupiney de Vorepierre et Boissière.

Malgré le dédain affiché pour les dictionnaires par les personnes qui souvent s'en servent le plus, j'ai déjà entretenu mes lecteurs de deux grands travaux lexicographiques, qui supposent dans leurs auteurs beaucoup de courage, de persévérance et un grand désir d'être utiles. Je demanderai la permission d'y revenir, pour signaler l'achèvement de l'un et l'état d'avancement de l'autre. Le

Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle de M. Dupiney de Vorepierre[1] est, suivant les promesses du titre, vraiment un « ouvrage qui peut tenir lieu de tous les vocabulaires et de toutes les encyclopédies. » Nous en avons dit le plan et le double service qu'il ambitionne de rendre, soit comme répertoire lexicographique, soit comme résumé de toutes les connaissances humaines. L'auteur reste fidèle à son plan, et l'on peut juger, maintenant que sa tâche est aux neuf dixièmes accomplie, qu'elle n'était point, si énorme qu'elle parût, au-dessus de son courage et de ses forces.

Pour l'apprécier, nous n'aurions qu'à nous répéter. C'est toujours, pour le sens des mots, la même analyse, précise, exacte et complète; pour la science des choses, c'est toujours la même profusion de notions et de renseignements; grâce aux caractères fins et serrés de ses articles encyclopédiques, ce sont toujours, en quelques colonnes, de véritables traités; et les figures intercalées dans le texte, d'une gravure si vive et d'un dessin si net, ajoutent à la démonstration écrite l'évidence de la vue. M. Dupiney de Vorepierre n'a plus à donner au public que les dernières lettres de l'alphabet. Nous pouvons donc, dès aujourd'hui, considérer comme achevée cette œuvre qui nous a paru, pendant le cours de son exécution, si digne de sympathies et d'éloges[2].

1. Bureau de la Publication et Michel Lévy frères, gr. in-4 à 3 colonnes, t. II, G-SOU, 1104 p. — Voy. t. III de *l'Année littéraire*, p. 468-471.

2. Nous devons au moins une mention à un autre dictionnaire presque encyclopédique, publié dans les derniers jours de l'année et que nous n'avons pas eu encore le loisir d'étudier : nous voulons parler du *Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques*, par MM. Dezobry et Bachelet (Dezobry et Cie, gr. in-8, 1808 p.), les auteurs principaux du *Dictionnaire de biographie et d'histoire*, qui remonte à une date antérieure à la publication du premier volume de notre *Année littéraire*. Autant que nous pouvons juger par une lecture rapide d'un travail aussi considérable,

Nous n'avons aussi qu'à renvoyer aux développements où nous sommes entré sur le *Dictionnaire analogique de la langue française* de M. P. Boissière[1], et à en signaler le complet achèvement. On a vu déjà l'objet propre et original de ce « Répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots. » On sait le secours particulier qu'il doit offrir contre les trahisons de la mémoire et comment il est impossible, avec son aide, que le mot oublié ou inconnu propre à rendre notre pensée échappe à nos recherches. Une des parties difficiles de la tâche entreprise par l'auteur était l'organisation générale des renvois, entre les nombreux groupes d'idées offrant des affinités ou des analogies lointaines. La répartition des mots, dès le premier article, en une première famille d'idées, supposait la détermination préalable de toutes les familles. Chaque partie du livre impliquait chez l'auteur la connaissance du livre tout entier. Ainsi se composent les ouvrages qui se recommandent par la proportion, cette qualité si rare dans nos jours de littérature hâtive et de travaux improvisés.

Le *Dictionnaire analogique* de M. P. Boissière n'est pas et, comme nous l'avons dit, ne devait pas être le « dictionnaire ontologique et rationnel » que rêvait Charles Nodier, et qu'il appelait « le bon dictionnaire impossible; » mais il sera, dans les limites où l'auteur a voulu se renfermer, ce que le même Charles Nodier appelait un « instrument de pensée. » Quelle que soit notre estime pour les travaux

des articles bien faits, rédigés avec savoir, habileté et talent, rachètent les inconvénients d'un plan qui n'est pas assez général pour une encyclopédie, et qui l'est trop pour remplacer les dictionnaires spéciaux des divers sujets qu'il embrasse : littérature, sciences philosophiques, économie politique, administration, droit, arts, archéologie, numismatique, etc., etc.

1. Larousse et Boyer, grand in-8 à quatre colonnes pour l'ordre alphabétique, à deux colonnes pour l'ordre analogique, 1440 p., non compris le Supplément. — Voy. t. III de *l'Année littéraire*, p. 471-474.

patients du lexicographe, nous croyons que le mieux est de s'habituer à se passer de leur secours et à trouver ses idées par la concentration même de l'esprit sur son sujet, et les mots qui rendent les idées par la clarté des idées elles-mêmes. Mais le nombre est grand des personnes à qui manquent la force de penser ou l'habitude d'écrire, qui conduisent à ce résultat. Un répertoire de mots et d'idées classés suivant l'analogie leur rendra le même service qu'un dictionnaire de rimes aux versificateurs dans l'embarras, et après la faculté de se passer d'auxiliaire, le plus grand avantage que l'on puisse souhaiter est d'en rencontrer un bon.

6

L'interprétation des grandes œuvres étrangères. Goethe, traduit par M. Porchat.

Sans reprendre ici les réflexions générales sur l'utilité et l'influence des grandes traductions des œuvres des littératures étrangères, nous nous empressons de signaler l'achèvement prochain de la traduction complète des *Œuvres de Goethe*, par M. Jacques Porchat[1]. Huit volumes, dont quelques-uns atteignent ou dépassent 700 pages, ont déjà paru de cette belle publication, destinée à servir de pendant à celle des Œuvres de Schiller.

Ces deux grands écrivains sont, pour ainsi dire, les deux pôles de la littérature et de l'art allemands. Tout le passé de la civilisation d'outre-Rhin vient se résumer en eux; c'est en eux que la pensée germanique moderne a repris son point de départ pour se développer en deux courants qui s'éloignent ou se rapprochent tour à tour. Quiconque n'est pas indifférent aux destinées de l'art et de

1. Hachette et Cie, t. I-VIII, in-8. —Voy. t. IV de *l'Année littéraire*, p. 427 et suiv.

la philosophie doit aller étudier dans l'Allemagne leur plus brillant berceau, et quiconque voudra connaître à fond l'esprit allemand devra s'arrêter longtemps à l'étude de Goethe et de Schiller, en qui cet esprit se personnifie et se complète.

Mais si l'échange international des idées et des influences morales ou intellectuelles est devenu un des premiers besoins de la civilisation moderne, la diversité des langues élève de fortes barrières entre les sociétés, même les plus voisines, et tend toujours à isoler les uns des autres les membres de la grande famille européenne. Quelques progrès que fassent parmi nous l'enseignement des langues vivantes, il y aura de longtemps assez peu d'hommes capables d'étudier dans le texte original toute la suite des monuments classiques d'une littérature étrangère, ou celle des œuvres d'un auteur étranger. C'est donc un travail méritoire et utile que d'entreprendre de faire passer entièrement de leur langue dans la nôtre des écrivains comme Schiller et Goethe.

La traduction entreprise par M. Porchat ne demandait pas moins de courage que celle de M. Regnier; elle ne présentait pas moins de difficultés, mais des difficultés d'une autre sorte. Que d'hommes différents Goethe réunissait en lui! Poëte, philosophe, savant, il marche avec l'esprit humain dans toutes les directions, va de l'avant vers tous les points de l'horizon intellectuel et moral; artiste et penseur à la fois, il a partout la double originalité de l'idée et de la forme. Goethe mérite encore mieux que Schiller d'être traduit dans toutes les langues modernes et de prendre part dans la bibliothèque des penseurs de tous les pays. Il n'est pas seulement universel par cette universalité d'aptitudes qui le fait tour à tour moraliste hardi, écrivain brillant, naturaliste profond[1]; il l'est par

1. Ceux qui veulent se rendre compte des travaux scientifiques de

l'habitude de planer, en toute chose, au-dessus des idées de son temps. « Vous êtes un homme, » lui disait Napoléon en le faisant grand-croix de la Légion d'honneur. Avec un esprit si différent, à certains égards, de l'esprit de Voltaire, il a été, comme Voltaire, le patriarche intellectuel de son siècle. Sachons gré au travail persévérant et modeste de venir en aide au génie. Le rôle des traducteurs comme M. Porchat est plus grand qu'on ne pense; ils font tomber les barrières des langues devant des hommes qui avaient déjà abaissé devant eux celles des nationalités.

Goethe, peuvent consulter le volume intitulé : *OEuvres scientifiques de Goethe analysées et appréciées*, par M. Ernest Faivre, professeur à la Faculté des sciences de Lyon (Hachette, in-8, 444 p.). Comme l'indique le titre, ce livre n'est pas une simple traduction, mais une exposition raisonnée et critique des idées aperçues et découvertes de Goethe dans les sciences. La traduction et l'analyse se succèdent et se complètent mutuellement, et l'appréciation domine l'une et l'autre. Le travail de M. Faivre est le complément naturel de celui de M. Porchat.

VARIÉTÉS. — CURIOSITÉS. — LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE.

1

Vaste domaine des variétés littéraires. Chasse; marine; curiosités; délassements philosophiques.

Sous le titre élastique de *Variétés*, nous devrions ranger ici les divers ouvrages qui, tout en offrant plus ou moins d'intérêt aux gens lettrés, rentrent difficilement dans tel ou tel genre littéraire déterminé. C'est dire ici que nous parlons des livres de littérature cynégétique qui présentent aux hommes oisifs ou aux enfants curieux une lecture agréable et instructive. Aux premiers s'adresse, par exemple, le nouveau volume de M. Léon Bertrand, grand chasseur devant les bibliographes. Intitulé *Au fond de mon carnier* [1], il a l'air d'un dernier recueil de souvenirs de chasse, d'un adieu à ce genre de littérature où l'auteur a excellé. Pour les enfants que les récits des chasses lointaines instruisent en les émouvant, nous pouvons citer *Bruin, ou les Chasseurs d'ours* [2], traduit de l'anglais, du capitaine Mayne-Reid, déjà connu de nos plus jeunes lecteurs par des relations de chasse qui servent de cadre à des drames attachants et à des descriptions instructives d'histoire naturelle.

1. Hachette et Cie, in-8, 324 p.
2. Même librairie, in-18, 428 p.

Dans les Variétés rentre, en grande partie, la littérature maritime. M. G. de la Landelle a traité cette dernière dans tous les genres qu'elle comporte : romans, contes et nouvelles, chansons et poëmes, études de philologie technique. Aujourd'hui, il entreprend de former une suite d'essais, de peintures et de courts récits qu'il intitule *le Tableau de la mer*. La première partie est *la Vie navale* [1], c'est-à-dire la vie même du navire ; la seconde aura pour titre *les Marins*. Une connaissance approfondie de son sujet, l'amour de la profession maritime, la peinture fidèle de ses grandeurs et de ses misères, de ses joies et de ses ennuis, de ses gloires et de ses dangers, voilà ce qu'on est sûr de trouver dans *le Tableau de la mer* tracé par M. de la Landelle. Quelques récits sont jetés çà et là au milieu des renseignements et des peintures ; mais il y faut chercher moins le charme littéraire d'un roman que les idées justes et précises données sur un monde spécial par un homme qui en connaît tous les mystères.

Le vrai domaine des Variétés littéraires, ce sont les livres dits de curiosités. Ce domaine est immense comme la curiosité elle-même, qui peut se porter sur tant d'objets différents. Il y a les curiosités de littérature proprement dite, qui sont, pour ainsi dire, l'envers ou le dessous de l'histoire littéraire, et qui nous font souvent si bien comprendre les caractères et les destinées des œuvres ; il y a les curiosités de l'histoire générale qui nous dévoilent mieux que les annales officielles les secrets ressorts des événements, et nous montrent les héros en déshabillé ; il y a les curiosités de la science et de l'art ; il y a celles de la nature ; il y a celles des mœurs et des idées, celles même des manies des hommes. Chaque branche de ces curiosités

1. Hachette et Cie, in-18, 452 p.

a ses amateurs et sa bibliographie; toutes les branches ensemble formeraient une belle bibliothèque.

On en pourrait juger par un ouvrage unique que, pour le moment, je me bornerai à rappeler, les *Causeries d'un curieux: Variétés d'histoire et d'art, tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins*, par M. F. Feuillet de Conches. Histoire, biographie, littérature, art, mœurs, usages, modes, manies, tout est là; c'est une mine de souvenirs d'une richesse et d'une variété incroyables. Jamais homme ne fut plus curieux, ni avec plus d'intelligence, ni avec plus de bonheur. Car pour le curieux, comme pour le collectionneur, pour le bibliomane, il y a des bonnes fortunes qu'il faut rencontrer quand on ne les fait pas naître, et qu'il faut savoir saisir. Je parle de l'amour des collections et des livres; la curiosité ne va pas sans ce double goût, et M. Feuillet de Conches en est la preuve. Le bibliophile, le collectionneur lui devront les renseignements les plus précieux.

Notre curieux a une passion plus raffinée que celle des livres, la passion des autographes, et il a déployé pour la satisfaire cette persévérance et cette clairvoyance que donnent les passions profondes. Les collections que M. Feuillet de Conches a pu réunir sont particulièrement intéressantes pour l'histoire de notre littérature aux deux siècles derniers, et cette circonstance nous permettra de revenir encore sur ce trésor de richesses privées que, par une heureuse indiscrétion, les *Causeries d'un curieux* viennent de dévoiler au public.

Parmi les livres qui peuvent se lire, comme ils se sont écrits, par délassement d'esprit, il faut placer ceux des philosophes qui, sans aucune prétention dogmatique, se bornent à recueillir leurs observations personnelles et à fixer leurs souvenirs sous une forme enjouée. Tel est celui que je trouve sous le nom de M. Boucher de Perthes, déjà

bien connu de nos lecteurs, et sous ce titre un peu long, mais explicite : *les Masques : Biographie sans nom; Portraits de mes connaissances, dédiés à mes amis* [1]. Par les pensées sérieuses qui percent à travers ce caprice littéraire, par des études psychologiques qui s'enveloppent sous des portraits de fantaisie la place légitime de l'auteur est, comme nous l'avons déjà indiqué, l'année dernière, parmi les écrivains de philosophie morale. Par la diversité des sujets, par l'absence volontaire de conclusions générales, par l'aimable laisser aller de la composition, le livre échappe à nos classifications régulières, et c'est ici que nous devons au moins lui donner un second souvenir.

Philosophe, savant, poëte, M. Boucher de Perthes, le doyen de la société lettrée d'Abbeville, n'a pas moins étudié le monde que les livres, le cœur humain que la nature. Après avoir beaucoup vu et beaucoup retenu, il a beaucoup à dire et il dit bien. L'expérience des hommes lui en a révélé toutes les faiblesses, mais ne lui a pas ôté l'indulgence. Il aime à peindre nos travers, au lieu de s'irriter contre eux. Peut-être même serait-il fâché d'avoir trouvé l'homme plus parfait : il aurait perdu l'occasion d'exercer contre lui son innocente malice.

Quelquefois il élève la voix, en faisant le procès à nos vices :

Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Mais ce sont les éclats de colère d'un homme bon qui gronde un peu haut des enfants en faute, pour ne pas laisser voir qu'il est prêt à leur sourire. Voyez ses vives sorties contre les fumeurs : il s'oublie jusqu'aux gros mots; mais on sent que parmi ces criminels il compte des amis et qu'il serait désolé de leur faire la moindre peine.

1. Jung-Treuttel, Derache, etc., in-18, 2 vol. compactes.

M. Boucher de Perthes se permet de temps en temps le paradoxe, et lui donne très-bien la forme humoristique. On peut voir son piquant factum en l'honneur du corbeau. L'apologie des animaux est encore, en prose comme en vers, la satire de l'homme. Mais qu'il raille ou qu'il s'irrite, qu'il peigne ou qu'il moralise, l'auteur des *Masques* est un de ces écrivains honnêtes gens, si goûtés de Pascal, qui font de la philosophie en se jouant et pour qui c'est un divertissement que de nous instruire.

2

Des œuvres de vulgarisation scientifique. Curiosité du public intelligent pour les choses de l'industrie.

Notre siècle se distingue par une singulière ardeur pour les œuvres de vulgarisation. Quelques esprits élevés y portent un effort d'initiative individuelle qui, sous notre régime de centralisation, ne trouve guère à s'exercer ailleurs. De là l'intéressante institution de l'Association polytechnique, dont les conférences gratuites excitent dans les masses le goût de l'instruction et le satisfont à la fois. Ces conférences sont publiées sous le titre d'*Entretiens populaires*, par M. Évariste Thévenin [1]. La littérature et l'art n'ont qu'une place secondaire dans cet enseignement libre, assez heureux pour ne pas causer à l'autorité les mêmes ombrages que les Conférences de la rue de la Paix [2]. C'est cependant devant le public de l'Association polytechnique que M. Ed. Thierry a fait, sur l'art dramatique, les leçons dont nous avons parlé plus haut [3], et le volume même qui nous occupe se couronne par quelques entretiens d'esthétique de M. Antoine Etex. Cet artiste, dont

1. Hachette et Cie, in-18, 402 p., 2e série.
2. Voy. t. IV de *l'Année littéraire*, p. 494.
3. Voy. ci-dessus, p. 257.

on sait que les tendances et l'esprit sont universels, entreprend de démontrer que la peinture, la sculpture et l'architecture sont un seul et même art.

Mais à part ces excursions dans la sphère du beau, les coopérateurs de l'Association polytechnique se renferment dans le domaine de l'utile. MM. Babinet, G. Saint-Hilaire, Barral, Bouchardat, Perdonnet, Homberg, traitent devant leur auditoire populaire de la physique du globe, de l'acclimatation, d'agriculture, de l'abus des liqueurs fortes, des grandes inventions modernes et de leurs applications aux choses usuelles de la vie. Ces travaux de propagande savante méritent d'être signalés; ils sont un symptôme de notre mouvement intellectuel, et puisque les lettres et les arts y ont déjà pris une part, ne peut-on pas espérer qu'ils sauront s'y faire une plus grande place. Le beau a été associé de tout temps au vrai et au bien; ne pas le séparer de l'utile est, dans le monde moderne, un des traits du génie français.

Parmi les livres destinés à initier le public aux choses de l'industrie, je dois mentionner la *Simple explication des chemins de fer*, par M. Amédée Guillemin [1]. La rédaction en avait été commencée par un homme distingué, Albert Terrien, enlevé par une mort prématurée. Le second auteur, tout en se pénétrant de la méthode et de l'esprit de l'habile vulgarisateur auquel il succédait dans une tâche intéressante, a cru devoir reprendre le livre à nouveau et en entier, afin qu'il offrît une unité plus complète. Grâce à son travail personnel autant qu'à l'inspiration primitive qui pouvait lui servir de guide, M. Am. Guillemin nous a donné un de ces ouvrages bien faits que le goût de notre époque pour la science appliquée doit rendre chaque jour plus fréquents. Les grandes publications spé-

1. Hachette et Cie, in-18, XII-484 p. (111 vignettes).

ciales sur la construction des chemins de fer, leur mécanisme compliqué, leur matériel immense, leur exploitation aussi considérable que l'administration de certains royaumes, ont été consultées, mises à profit, résumées avec intelligence et proportion, et l'auteur y renvoie modestement le lecteur curieux d'en apprendre davantage.

Il est impossible de voir autour de soi les miracles de l'industrie moderne, de faire de temps en temps usage de ses puissants engins, sans éprouver le désir de connaître quelques-uns de ses secrets, de pénétrer sous l'enveloppe de fer et au milieu des membres si compliqués de ses machines, jusqu'à cette sorte d'âme créée par l'homme pour leur donner le souffle et la vie. Après la *Simple explication des chemins de fer* de M. A. Guillemin, on connaît presque aussi bien la locomotive que le constructeur ou le mécanicien qui la conduit. On comprend aussi toutes les merveilles que cette première merveille appelait : la voie de fer avec ses courbes, ses pentes et l'entre-croisement de ses lignes, le sombre tunnel, le viaduc aérien, la gare immense, ordonnée au dedans comme un magasin, et, par son architecture extérieure, somptueuse cemme un temple, le temple de l'industrie. A cette nouvelle littérature scientifique, comme aux livres d'anatomie ou de médecine, il faut des planches, des gravures qui parlent aux yeux : les cent onze vignettes qui accompagnent le texte de M. Am. Guillemin mettent les moindres détails du sujet en pleine lumière. Cet intéressant manuel de la technologie des voyages fait naturellement partie de la Bibliothèque des chemins de fer. Écrit avec soin, et avec une simplicité de style qui n'exclut pas la vivacité et la variété des tours, il me paraît plus digne que maints romans et ouvrages de fantaisie d'occuper pendant quelques heures les loisirs d'un homme lettré. Nous surtout, qui avons pour profession l'exercice même de notre intelligence,

nous devons dire avec Leibniz, que « rien de ce qui touche l'esprit humain ne nous est indifférent[1]. »

3

L'œuvre de vulgarisation à la portée des enfants. Ses conditions et ses effets. M. J. Delbrück.

Jamais on ne s'est tant occupé que de nos jours de la vulgarisation des connaissances utiles ou des découvertes scientifiques. Des livres accessibles par la simplicité et la grâce de la forme aux plus novices intelligences, révèlent aux enfants le dernier mot de la science et leur expliquent les merveilles de la nature. Nous avons vu l'auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain* raconter aux jeunes

1. Si je ne craignais de ramener trop souvent devant mes lecteurs les mêmes noms, ce serait ici le lieu de parler d'un nouveau livre de vulgarisation scientifique de M. L. Figuier. C'est le pendant du *Savant du foyer*, mis au jour, l'année dernière, dans les mêmes conditions et avec le même à-propos. Sous un titre qui renferme une idée fausse et qui est une concession apparente à des doctrines que l'auteur ne prend pas pour guide, *la Terre avant le déluge* est le tableau séduisant de toutes les découvertes de la géologie et des hypothèses d'une paléontologie un peu fantastique. L'auteur annonce des prétentions à l'orthodoxie plus qu'il ne les soutient, et la science n'est pas ramenée par les mutilations qu'on pouvait craindre à la taille du lit de Procuste de la tradition. D'un autre côté, après avoir exprimé la pensée hasardée de mettre la science et l'histoire de la constitution du globe à la portée des plus petits enfants, M. Figuier ne craint pas d'entrer assez avant dans son sujet pour offrir amplement à l'homme fait tout ce que la curiosité la plus avide de notions et de termes scientifiques peut réclamer.

Un très-beau livre de vulgarisation scientifique, en cours de publication, ce sont les *Leçons élémentaires sur l'histoire naturelle des oiseaux* (même librairie, et V. Masson, in-18, par demi-volume d'environ 200 pages, avec nombreuses vignettes), par MM. J. C. Chenu, O. des Murs et J. Verreaux. Le sujet est ou sera traité dans toutes ses parties : anatomie interne, structure intérieure, vie, habitudes, instincts, etc. Le soin de l'exécution typographique répond à celui de la rédaction des savants auteurs.

filles, en les amusant, tous les mystères de la nutrition. Cette œuvre de divulgation scientifique convient parfaitement aux recueils périodiques destinés au jeune âge. Il peut et il doit y avoir, de nos jours, une presse de l'enfance comme il y a une presse populaire, et elle aura pour tâche de faire pénétrer peu à peu et comme goutte à goutte dans les âmes vierges et les esprits avides des générations nouvelles, des notions saines et justes sur toutes choses. Mais quand on s'adresse à l'enfance, l'instruction doit avoir pour compagnon le plaisir. Il y a un heureux moment dans la vie où la théorie du « travail attrayant, » si fausse quand on l'applique à l'homme fait, peut devenir une réalité charmante. Nous ne cueillons par nous-mêmes les fruits de l'arbre de la science qu'au prix de longues fatigues et souvent de souffrances amères, mais nous voulons en offrir à nos enfants les prémices sans les leur faire acheter ce qu'elles nous ont coûté.

Une des publications les mieux faites pour donner à l'enfance et à la première jeunesse une instruction saine, sous une forme aimable, est le recueil dirigé par M. Delbrück et qui a pour titre : *les Récréations instructives*[1]: C'est la réunion des meilleurs travaux déjà publiés par *l'Éducation nouvelle*, journal des mères et des enfants. Jaloux d'être assez irréprochables pour entrer dans les plus rigides familles, les auteurs ne tombent pas dans cette fadeur sentimentale et niaise où certaines préoccupations de morale et de religiosité conduisent trop souvent. Les hommes de sens veulent que l'éducation soit l'initiation véritable à la vie, et la religion ne leur fait pas perdre de vue la famille, ni la famille la patrie, ni la patrie même l'humanité; ils veulent développer de concert tous les bons et nobles sentiments; ils veulent donner l'essor à toutes

1. C. Borrani, L. Hachette et Cie, in-4, 1re, 2e et 3e séries d'environ chacune 250 p., avec planches et musique.

les facultés : persuadés que l'homme fait n'aura jamais, dans les luttes de l'avenir, ni trop d'armes ni trop de ressources.

Je ne sache rien de plus propre à embellir, à enrichir et fortifier de jeunes intelligences que le spectacle, mis à leur portée, des merveilles de la nature, des conquêtes de la science, des progrès de l'industrie. *Les Récréations instructives* le leur donnent complet et varié. Ce recueil parle à l'esprit et aux yeux le langage le plus clair. Des tableaux dessinés et coloriés avec soin présentent d'un seul coup d'œil toute une série d'objets corrélatifs ou de produits similaires. L'enfant saisit, dans l'ensemble et dans les détails, ici un animal utile et tout ce qu'on en tire, là une usine, tous ses travaux, ailleurs un groupe d'expériences scientifiques ou de phénomènes naturels. Des conversations intéressantes, appropriées à chaque tableau, en sont le commentaire intelligent et animé. C'est après la science en spectacle, la science en action. On voudrait redevenir enfant pour puiser à ces sources faciles un savoir que nous avons acquis avec tant de peine. Et comme ce qu'on retient le plus longtemps, c'est ce qu'on a appris de bonne heure, il ne serait pas extraordinaire que les petits élèves de M. Delbrück obtinssent de ses *Récréations instructives* un fruit plus durable et plus solide que celui que nos bacheliers retirent de la préparation laborieuse de leurs programmes.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Mouvement de la presse périodique littéraire en 1862.

L'étude du mouvement littéraire dans la presse périodique nous met toujours dans le même embarras. Nous restons dans l'alternative d'avoir trop à dire ou trop peu : trop, si nous voulions signaler tous les travaux littéraires et les articles de critique auxquels les journaux et revues de tout ordre donnent place ; trop peu, si nous nous bornons à enregistrer les décès ou naissances de journaux et revues dignes d'une mention. C'est à ce dernier parti que nous nous arrêtons, sans reprendre ici nos réflexions des années précédentes sur l'importance que pourrait acquérir la partie littéraire des journaux et revues, par l'effacement des discussions politiques.

Il y a, chaque année, des organes littéraires qui naissent pour mourir ou qui meurent pour renaître. Avant de signaler ceux dont l'avénement ou la mort appartient à l'année 1862, il n'est pas hors de propos de dire quelques mots des conditions générales où sont placés les journaux littéraires et qui expliquent, pour la plupart d'entre eux, leur peu de viabilité.

La législation actuelle de la presse périodique est plus défavorable aux revues purement littéraires que ne l'a voulu sans doute le législateur. La nécessité de l'autorisation et d'un cautionnement pour tout recueil traitant des matières politiques ou d'économie sociale gêne étrangement les or-

ganes périodiques de la littérature. L'histoire touche de si près à la politique et la philosophie à la science sociale, que la littérature non autorisée et non cautionnée doit presque s'interdire les deux principales branches de son domaine. Jugez donc le passé sans fournir involontairement des conclusions pour ou contre le présent! Racontez-le simplement, et vous ne serez jamais sûr de n'avoir pas l'air de toucher par des allusions aux hommes et aux choses du jour. Avec la crainte d'effleurer les questions d'économie sociale, vous n'oseriez seulement pas rendre compte de l'*Esprit des lois*. La poésie même devra se renfermer dans le genre didactique ou l'idylle, le roman dans la fantaisie ou l'intrigue, la critique dans l'étude de la forme et la discussion des mots, sous peine d'être poursuivis par le pouvoir politique pour excursion sur des terres défendues, ou par le fisc pour simple contravention.

Qu'on juge alors de la terreur des directeurs et collaborateurs d'une revue qui veut être purement littéraire, de celle surtout de ses éditeurs et imprimeurs, sûrs d'être enveloppés dans la contravention, comme complices ou plutôt, selon la jurisprudence de ces dernières années, comme auteurs principaux. Et la meilleure foi du monde ne sauvera personne; car il est de règle qu'en matière de contravention l'excuse de la bonne foi n'est pas admise. Le gouvernement impérial a adouci, cette année même, la rigueur de la législation de la presse politique, en suspendant, par une modification législative du décret organique de 1852, les conséquences mortelles de deux avertissements ou de deux condamnations. Mais la littérature reste toujours aussi rigoureusement atteinte par l'interdiction faite aux recueils sans autorisation ni cautionnement de toucher à tous les objets sérieux de la pensée. Dans ces termes, toute revue nouvelle semble placée entre un arrêt de mort ou un parti pris de stérilité.

C'est ainsi que nous avons vu disparaître, cette année,

un recueil hebdomadaire qui s'était fondé quelques mois auparavant avec un certain éclat, *la Réforme littéraire*, rédigée par plusieurs des anciens collaborateurs de la *Revue de Paris* : MM. Laurent Pichat, E. Despois, F. Morin, E. Pelletan, Et. Arago, etc. (19 janvier). Après avoir essayé pendant quelques mois de pousser la hardiesse de la pensée littéraire aussi loin que la loi le permet, elle a succombé non devant les poursuites de l'administration, plus tolérante que la loi, mais devant les appréhensions des intérêts industriels engagés dans la manifestation publique de la pensée. Voici en effet la circulaire que les abonnés de *la Réforme littéraire* recevaient, le 7 septembre, au lieu et place du numéro accoutumé :

« Notre imprimeur refuse de nous imprimer. Il nous a présenté des raisons de sûreté personnelle contre lesquelles nous n'avions rien à dire. Depuis huit mois nous essayons d'exprimer notre pensée, à travers les difficultés causées à notre entreprise par l'instrument même chargé de la transmettre et de la propager. Qu'opposer à cette censure? Que répondre à un imprimeur dont l'industrie est mise en question tous les huit jours? Telle était la situation. Nous voulions nous placer en face d'une loi quelconque, sur un terrain légitime et défini ; nous voulions parler loyalement, courageusement, prêts à répondre de nos paroles, s'il y avait lieu, devant le magistrat institué pour juger les affaires de presse. Au lieu d'un tribunal, nous avons rencontré un bureau d'imprimeur ; au lieu d'un juge, nous avons eu devant nous un commerçant qui nous demandait de ne pas compromettre sa propriété ; au lieu d'attendre un arrêt, nous avions à discuter une complaisance.

« Nous pouvons trouver un autre imprimeur, c'est vrai ; mais qu'arrivera-t-il? Le second sera nécessairement plus prudent que le premier. A ses yeux, nous aurons reçu un premier avertissement d'un de ses confrères; nous serions donc obligés d'atténuer encore l'expression de nos idées, de chercher des synonymes aux synonymes, de devenir pâles, incolores, inutiles.

« Notre journal se proposait un but que nous ne pouvons atteindre. Nous prenons le parti de cesser de paraître. Les sympathies qui nous ont accueillis nous ont donné du courage ; mais il ne dépend pas d'elles de nous porter plus loin. »

On voit que *la Réforme littéraire* a pris au pied de la lettre la maxime antique; elle a mieux aimé cessé de vivre que de vivre sans raison d'être :

Et propter vitam vivendi perdere causas.

D'autres cependant croient que la littérature périodique peut encore exister honorablement, dans les conditions où la loi l'enferme. Telle est l'opinion des collaborateurs d'une nouvelle *Revue française* qui, sous la direction de M. Adolphe Amat, vient d'entrer dans sa seconde année. Fondée et rédigée, en grande partie, par des jeunes gens, encouragée par les hommes sympathiques à la jeunesse, elle est un organe littéraire aussi libre et aussi hardi que le temps présent le comporte. La critique y est franche, indépendante, honnête, sans parti pris de dénigrement, ni louange outrée. Je m'aperçois même qu'on y traite assez sévèrement, comme romanciers, de jeunes écrivains dont on accueille la collaboration, comme critiques. On y voit figurer quelques vers et parfois de bons. Des études de biographie littéraire sur des auteurs contemporains plus ou moins célèbres indiquent le besoin de se rendre compte de ses sympathies ou de ses répulsions. Le roman, qui est aujourd'hui partout, trouve une place dans la *Revue française*, sans l'envahir. Une chronique des faits littéraires ou plus ou moins relatifs à la littérature s'ouvre dans une mesure convenable aux informations indiscrètes et se fait l'écho des bruits de l'actualité ; elle côtoie la limite du scandale, mais ne la franchit pas. On pourrait peut-être désirer quelquefois dans l'œuvre de certaines plumes inexpérimentées une critique plus sûre d'elle-même, un style plus fort, mais on y trouve ce qui fait le charme et la force de la jeunesse, le mouvement, la séve, le zèle de l'art, la foi dans la dignité des lettres, le désir de servir les nobles causes : vérité, liberté, justice, qui ont été de tout temps les meilleures inspirations des jeunes talents.

Les organes politiques quotidiens de Paris qui ouvrent leurs colonnes à la littérature se sont augmentés d'une nouvelle recrue, *la France*, placée sous la direction de M. de la Guéronnière (9 août). Le nom de son fondateur, qui doit sa fortune politique à sa plume, indique assez que la nouvelle feuille, quelle que fût sa couleur politique, devait chercher à prendre rang parmi les journaux les plus littéraires. *La France*, en effet, a fait appel à toute une phalange d'écrivains rompus à toutes les élégances et à toutes les souplesses de la phrase; elle les a demandés aux journaux des nuances voisines de la sienne, à l'Université et aux administrations qui avaient déjà fourni des plumes habiles à ces revues officielles ou officieuses, organes de ce qu'on appelle la littérature d'État.

La critique et la bibliographie ont aussi trouvé un organe de plus dans une revue hebdomadaire qui, pour échapper à une partie des exigences de notre législation, est allée chercher son imprimeur et son éditeur à Bruxelles: c'est *la Semaine universelle* qui, fondée par un jeune Grec, M. Marino Vréto, semble organisée pour être une sorte de tribune internationale. Elle n'en est pas moins, par sa rédaction, empruntée aux *Débats*, au *Courrier du dimanche*, à *l'Opinion nationale*, la plus française des revues. Nous souhaitons à tous les recueils périodiques qui s'ouvrent ainsi à la littérature une fortune proportionnée aux services qu'ils peuvent rendre aux intérêts des choses de l'esprit.

CHRONIQUE.

I

Nécrologie littéraire de l'année 1862.

Nous extrayons, suivant notre usage, de la nécrologie générale de l'année les noms suivants comme appartenant aux diverses branches de la littérature[1] :

Baude (Jean-Jacques, baron), membre de l'Institut, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, auteur de *l'Algérie*, et de plusieurs études, mémoires, brochures, etc.

Biot (Jean-Baptiste), membre de l'Institut, a laissé un très-grand nombre de travaux scientifiques et quelques écrits plus particulièrement littéraires, un *Éloge de Montaigne*, une *Notice sur Gay-Lussac*, trois volumes de *Mélanges*, etc.

Bossange (Adolphe), auteur du livre *des Crimes et des Peines capitales;* collaborateur de Fréd. Soulié dans les drames de *Clotilde* et *la Famille de Lusigny*.

Boyer (F.... Partout, dit), vaudevilliste français, auteur de *l'Omelette fantastique*, *la Rue de la Lune*, *la Garde-malade*, etc.

Cahen (Samuel), traducteur de la *Bible*, fondateur des *Archives*

1. La plupart de ces noms figurent dans le *Dictionnaire universel des contemporains*. Les notices biographiques et bibliographiques dont ils y sont l'objet peuvent être indiquées comme le complément naturel des simples mentions nécrologiques qui doivent trouver place ici.

israélites de la France, et auteur de plusieurs ouvrages sur la langue et la littérature hébraïques.

Callery (J.... M....), sinologue, secrétaire-interprète de l'Empereur, auteur d'un *Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise*, de la *Galerie royale de peinture de Turin*, d'articles dans la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. Il a écrit, avec M. Yvan, l'*Insurrection en Chine depuis son origine jusqu'à la prise de Nankin.*

Chaudruc de Crazannes (Jean-Marie-César-Alexandre, baron). correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur d'écrits nombreux et très-variés.

Chesnel de la Charbouclais (Louis-Pierre-François-Adolphe, marquis de), auteur d'ouvrages nombreux et variés, publiés soit sous son nom, soit sous des pseudonymes.

Damiron (Jean-Philibert), membre de l'Institut, ancien maître de conférences à l'École normale et professeur de philosophie à la Sorbonne, auteur d'importants ouvrages philosophiques, notamment de l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, et de *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au dix-huitième siècle.*

Daniel (Jacques-Louis), évêque de Coutances, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation souvent réimprimés.

Decomberousse (Alexis-Barbe-Benoît), auteur ou collaborateur d'environ quatre-vingts pièces, comédies, drames, vaudevilles, dont plusieurs ont obtenu de grands succès.

De Courcy (Frédéric), auteur ou collaborateur de plus de cent vaudevilles, dont plusieurs sont restés au répertoire.

Delaveau, auteur d'articles sur la Russie, publiés dans la *Revue des Deux-Mondes.*

Dinocourt (Pierre-Théophile-Robert), auteur de nombreux romans presque tous oubliés aujourd'hui, de quelques brochures politiques, d'un *Cours de morale sociale à l'usage des pères de famille*, couronné en 1840 par l'Académie française. Il a fondé en 1852 *la Tribune agricole*, journal hebdomadaire.

DOUBLET DE BOISTHIBAULT (François-Julie), collaborateur de la *Revue encyclopédique*, du *Dictionnaire du droit français*, de Paillet, de la *Biographie des contemporains*, de Rabbe, etc., auteur de divers mémoires, notices, articles d'antiquité, etc.

JARRY DE MANCY (Adrien), connu par de nombreux travaux historiques.

JOMARD (Edme-François), membre de l'Institut, auteur de très-nombreux ouvrages, dont la plupart se rattachent spécialement à la géographie.

LAURENÇOT (Léonce), auteur dramatique. Il a donné, au Théâtre-Français, *le Gendre d'un millionnaire*, à l'Odéon deux comédies en un acte, et aux théâtres de genre un certain nombre de vaudevilles écrits le plus souvent en collaboration.

LE DHUY (Carle), connu par des imitations de la littérature allemande et par une douzaine de romans originaux dont plusieurs ont eu du succès.

LEVAILLANT DE FLORIVAL (Paul-Émile), auteur d'ouvrages sur la littérature arménienne et de traductions.

LOUANDRE (Fr.-César), connu par une *Histoire de la ville d'Abbeville*. C'est le père de M. Ch. Louandre, le rédacteur en chef du *Journal général de l'Instruction publique*.

MAGNIN (Charles), membre de l'Institut, auteur des *Origines du théâtre en Europe*, de l'*Histoire des marionnettes en Europe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, d'un volume de *Causeries et méditations*, etc.

MOLÈNES (Dieudonné-Jean-Baptiste-Paul GASCHON DE), qui a donné à la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs romans estimés, publiés ensuite en volumes.

PASQUIER (Étienne-Denis, duc), membre de l'Institut, ancien ministre, ancien président de la Chambre des pairs, ancien chancelier de France. On a de lui un recueil de *Discours prononcés dans les Chambres législatives de* 1814 *à* 1836. Il a en outre édité un ouvrage manuscrit d'Étienne Pasquier : *Inter-*

prétation des Institutes de Justinien, et on annonce qu'il a laissé de volumineux *Mémoires*.

PHILIPON (Charles), fondateur de plusieurs publications illustrées; de *Physiologies*, dans la collection desquelles il signa celle du *Flâneur ;* d'opuscules politiques, d'articles variés et de la *Parodie du Juif errant*, écrit en collaboration avec M. Louis Huart.

PLANCHE (Louis-Augustin), frère du célèbre critique, a publié des travaux estimés sur l'économie politique.

RAGON (Jean-Marie), connu surtout par des ouvrages spéciaux sur la franc-maçonnerie.

RESSÉGUIER (Jules, comte de), mainteneur de l'Académie des Jeux floraux, auteur des *Tableaux poétiques*, *Prismes poétiques*, du roman d'*Almaria*, et collaborateur de plusieurs recueils littéraires.

ULLIAC-TRÉMADEURE (Mlle Sophie), directrice du *Journal des jeunes personnes*, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de morale et de pédagogie, dont plusieurs sont devenus populaires. A ses débuts dans la littérature, elle avait publié plusieurs romans.

VAEZ (Jean-Nicolas-Gustave VAN NIEUWENHUYSEN, dit), auteur dramatique, ancien directeur adjoint dans l'administration de l'Odéon, puis directeur de la scène à l'Opéra. Il a écrit, en collaboration avec M. Alphonse Royer, toute une série de comédies et d'opéras et a signé seul des vaudevilles, des comédies, un drame, etc. On peut rappeler, parmi ses œuvres les plus populaires, la comédie du *Voyage à Pontoise*, les opéras de *Lucie de Lammermoor*, *la Favorite*, *Othello*, *Robert Bruce*, etc.

VANDERBURCH (Louis-Émile), littérateur français, connu par des ouvrages de genres variés, mais surtout par ses productions dramatiques qui, signées de lui seul ou écrites en collaboration, ne s'élèvent pas à moins d'une centaine.

VIEILLARD DE BOISMARTIN (Pierre-Ange), homme de lettres et

administrateur. Il a donné de nombreuses pièces de théâtre, mais la plupart remontent à l'époque de la Restauration.

Voici maintenant, dans l'ordre chronologique suivant lequel elle a été relevée, la nécrologie particulière des journalistes. Nous l'empruntons, en grande partie, au journal *le Siècle*. Quelques-uns figurent déjà, à d'autres titres, dans la liste précédente :

HAULHARD DE MONTIGNY, collaborateur de la *Revue de Bretagne et de Vendée*.
HOQUET, attaché successivement à *l'Ami de la Charte*, au *National de l'Ouest* et au *Phare de la Loire*.
GAUTHIER, ancien rédacteur de *la Sentinelle du Jura*.
ÉNARD, éditeur de *l'Hebdomadaire*.
VIEILLARD DE BOISMARTIN, collaborateur du *Moniteur universel*.
WILSON, fondateur du *Correspondant*.
BOSSANGE (Adolphe), rédacteur de la *Gazette de France*.
PHILIPON (Charles), fondateur de *la Caricature*, du *Charivari*, et directeur du *Journal amusant*.
BASCANS, attaché successivement à *la Tribune*, au *National*, à la *Revue indépendante*.
BOURGET, directeur de *l'Akhbar*.
ROULLEAUX (Marcel), de *la Gironde*.
BOUSQUET (Casimir), de la *Gazette du Midi*.
POMMIER, rédacteur en chef de *l'Écho agricole*.
DE MOLÈNES (Paul), collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*.
MAYNARD (Charles), ancien rédacteur du *Peuple souverain*, de Lyon.
DE LAUNAY, le doyen des polémistes commerciaux.
LAUMIER (Ch.), fondateur et directeur de *la Sentinelle du Jura*.
LAMORT, gérant de *l'Abeille de la Moselle*, sous la Restauration.
D'HUBERT, rédacteur en chef et gérant du *Pilote*, de Dunkerque.
MAGNIN (Charles), collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*.
GUÉRARD, rédacteur de *la Guyenne*.
DILLON, rédacteur du *Sport*.
COSSAT, du *Courrier du Bas-Rhin*.
DUTHILLOEUL (Hippolyte-Romain), fondateur du *Mémorial de la Scarpe* devenu *l'Indépendant de Douai*.
COUDERT, directeur de *l'Indicateur*, de Bordeaux.
DUNOYER (Charles), rédacteur en chef du *Censeur européen*, supprimé sous la Restauration.

FIEFFÉ, collaborateur du *Moniteur de l'armée*.

LE DHUY, ancien rédacteur de *la Quotidienne*, de *l'Union catholique*, de *la Mode*.

DARTHENAY, ancien collaborateur du *Constitutionnel*, du *Siècle*, du *Moniteur parisien*, de *l'Estafette*, de *l'Écho du commerce*, de la *Revue universelle*, du *Messager*, du *Figaro*, de *l'Entr'acte*, dont il a été rédacteur en chef, etc.

2

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur en faveur des lettres et des arts.

Parmi les nominations et promotions qui ont eu lieu dans l'ordre de la Légion d'honneur, à l'occasion de la fête du 15 août 1862, nous avons remarqué les suivantes, comme intéressant soit les lettres, soit les arts et l'enseignement dans leur union avec la littérature.

Ont été promus, sur les rapports du ministre d'État ou de celui de l'instruction publique, au grade de commandeur :

MM. de Saulcy, membre du Conseil impérial de l'instruction publique, président de la commission de la topographie des Gaules; officier du 25 avril 1847;
Ravaisson, inspecteur général de l'enseignement supérieur; officier du 22 novembre 1846;
Patin, professeur à la Faculté des lettres de Paris; officier du 24 avril 1845;

Au grade d'officier :

MM. Léon Renier, membre de l'Institut;
Édouard Thierry, administrateur général du Théâtre-Français;
Félicien David, compositeur de musique;
Cornu, administrateur provisoire du musée Napoléon III;
Martin, doyen de la Faculté des lettres de Rennes; chevalier du 3 mai 1849;

M. Franck, professeur au Collége impérial de France; chevalier du 11 décembre 1844.

Au grade de chevalier :

MM. Lavoix, conservateur sous-directeur adjoint à la Bibliothèque impériale;
Vallet de Viriville, professeur adjoint à l'École impériale des chartes;
Daremberg, bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine;
Douet d'Arcq, sous-chef de section à la direction générale des Archives de l'empire;
Clément, administrateur provisoire adjoint du musée Napoléon III;
Rosier, auteur dramatique;
Ferdinand Dugué, auteur dramatique;
Reyer, compositeur de musique;
Édouard Fournier, auteur dramatique;
Livet, homme de lettres;
H. Castille, homme de lettres;
Mahiet de la Chesneraye, homme de lettres;
J. Mondot, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier; 35 ans de service;
Lorquet, professeur de logique au lycée impérial Saint-Louis; 28 ans de service;
Nourisson, professeur de logique au lycée impérial Napoléon; 15 ans de service;
Merlet, professeur de rhétorique au lycée impérial Louis-le-Grand; 14 ans de service;
Talbot, professeur de rhétorique au collége Rollin; 23 ans de service;
Pessoneaux, professeur de troisième au lycée impérial Napoléon; 21 ans de service;
Girard (Jules), maître de conférences à l'École normale supérieure; 18 ans de service;
Clément (Jules), membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes (travaux scientifiques);
Le comte de Soultrait, membre non résidant du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes;
Wescher, membre de l'École française d'Athènes; 10 ans de service (découvertes archéologiques importantes en Grèce).

3

Concours et prix académiques.

L'Académie française n'avait pas à décerner, cette année, un prix qui pût exciter dans le public autant d'émotion que le prix extraordinaire de 20 000 francs, dévolu l'année dernière à M. Thiers. Ses récompenses ordinaires, ou régulièrement extraordinaires, n'en sont pas moins nombreuses et quelques-unes d'une assez grande importance. Nous donnerons, comme dans notre précédent volume, la double liste des prix décernés par l'Académie française dans sa séance solennelle du jeudi 3 juillet 1862, et des prix proposés pour les concours suivants.

Voici d'abord les prix décernés :

Prix d'éloquence. — L'Académie avait proposé pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1862 : une *Étude sur le Roman en France, depuis l'*Astrée *jusqu'à* René.

Le prix a été décerné à Mme du Parquet, auteur de l'ouvrage inscrit sous le n° 3, et portant pour épigraphe : « *Non inferiora secutus.* » (Devise de *Marguerite de Navarre.*)

Prix de fondation Montyon, destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française décerne deux prix de 3000 fr. :

A M. de Pressensé, pour son ouvrage en 2 vol. in-8 intitulé : *Histoire des premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, deuxième partie ;

A M. Augustin Cochin, pour son ouvrage en 2 vol. in-8 intitulé: *l'Abolition de l'esclavage.*

Deux médailles de 2500 francs :

A M. Duruy, pour son ouvrage en 2 vol. in-8 intitulé : *Histoire de la Grèce ancienne ;*

A M. Bénard, pour son ouvrage intitulé : *de la Philosophie dans l'éducation classique*, 1 vol. in-8.

Quatre médailles de 2000 francs :

A M. Duilhé de Saint-Projet, auteur d'un ouvrage intitulé *des Études religieuses en France*, 1 vol. in-8 ;

A Mme Marie Debray, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Pouvoir de la charité*, 1 vol. in-12 ;

Au recueil de poésies de feu M. Ed. Arnould, intitulé : *Sonnets et Poëmes*, 1 vol. in-12 ;

A M. Calemard de la Fayette, auteur d'un poëme intitulé : *le Poëme des champs*, 1 vol. in-12.

Prix extraordinaire provenant des libéralités de M. de Montyon. — L'Académie avait proposé, en 1857, un prix de 10 000 francs à décerner, en 1862, pour une œuvre dramatique en vers et en trois actes au moins, qui, représentée avec succès, réunirait le mieux à l'utilité de la leçon morale le mérite de la composition et du style.

L'Académie a décerné le prix à M. Jules Lacroix, pour sa tragédie d'*Œdipe roi*, traduite de Sophocle.

Prix fondé par le baron Gobert. — Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix.

L'Académie a décerné, cette année, le grand prix de la fondation Gobert à M. Camille Rousset, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de Louvois et de son administration*, etc., 2 vol. in-8.

Elle décerne le second prix de la même fondation, à M. Jules Caillet, pour son ouvrage intitulé : *l'Administration en France sous le cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-12.

Prix fondé par M. Bordin. — Le prix spécial de 3000 francs, fondé par feu M. Bordin, pour encourager la haute littérature, a été partagé cette année entre M. Léon Halévy, pour sa *Traduction en vers des Tragiques grecs*, et M. Auguste Lacaussade, pour son recueil de poésies intitulé : *Poëmes et Paysages*.

Prix fondé par M. Lambert. — Par décision de l'Académie, la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert, pour rémunération de travaux littéraires, a été décernée, cette année, à M. Philoxène Boyer.

Prix fondé par M. le comte de Maillé-Latour-Landry. — Le

prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, est, cette année, dans les conditions de la fondation, décerné à M. Frédéric Godefroy.

Voici maintenant l'indication des concours ouverts devant l'Académie française et le programme des prix proposés :

Prix d'éloquence pour 1863. — L'Académie rappelle qu'elle avait proposé pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1861, une *Étude littéraire sur le génie et les écrits du cardinal de Retz.*

Le prix n'ayant pas été décerné, le même sujet a été remis au concours pour 1863.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de *deux mille francs.*

Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er décembre 1862, terme de rigueur. Ils doivent parvenir francs de port.

Prix de poésie.—L'Académie propose pour sujet du prix de poésie qui sera décerné en 1863 :

La France dans l'extrême Orient.

Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er mars 1863. Ce terme est de rigueur. Ils doivent parvenir francs de port.

Prix d'éloquence pour 1864.—L'Académie propose pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1864 :

L'*Éloge de Chateaubriand.*

Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1er mars 1864. Ce terme est de rigueur. Ils doivent parvenir francs de port.

Prix Montyon pour l'année 1863. — Dans la séance publique annuelle de 1863, l'Académie française décernera les prix et les médailles provenant des libéralités de feu M. de Montyon, et destinés par le fondateur à récompenser les actes de vertu et les ouvrages les plus utiles aux mœurs qui auront paru dans le cours des deux années précédentes.

Prix de l'ouvrage le plus utile aux mœurs. — Ce prix peut être

accordé à tout ouvrage publié par un Français, dans le cours des années 1861 et 1862, et recommandable par un caractère d'élévation morale et d'utilité publique.

Deux exemplaires de chaque ouvrage présenté pour le concours devront être adressés, francs de port, avant le 15 décembre 1862, au secrétariat de l'Institut. Ce terme est de rigueur.

Prix extraordinaire pour 1863. — L'Académie française rappelle qu'elle a proposé pour sujet d'un prix extraordinaire de *trois mille francs*, qu'elle décernera en 1863, la question suivante :

La nécessité de concilier, dans l'histoire critique des lettres, le sentiment perfectionné du goût et les principes de la tradition avec les recherches érudites et l'intelligence historique du génie divers des peuples.

Les ouvrages manuscrits présentés à ce concours devront parvenir, francs de port, au secrétariat de l'Institut avant le 1er décembre 1863. Ce terme est de rigueur.

Prix fondés par feu M. le baron Gobert. — A partir du 1er janvier 1863, l'Académie s'occupera de l'examen annuel relatif aux prix fondés par feu M. le baron Gobert, pour *le morceau le plus éloquent d'histoire de France*, et pour *celui dont le mérite en approchera le plus.*

L'Académie comprendra dans cet examen les ouvrages *nouveaux* sur l'histoire de France qui auront paru depuis le 1er janvier 1862. Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 1er janvier 1863.

Les ouvrages précédemment couronnés conserveront les *prix* annuels, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration de meilleurs ouvrages.

Prix fondé par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry. — Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, sera, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie, en 1864, à l'écrivain dont le talent, déjà remarquable, méritera d'être encouragé à suivre la carrière des lettres.

Prix fondé par feu M. Bordin. — La fondation annuelle de *trois mille francs*, instituée par feu M. Bordin, et dont l'emploi,

sous forme de prix unique, a eu lieu, pour la première fois, en 1856, sera spécialement consacrée à encourager la haute littérature :

Soit que l'Académie dispose de ce prix en faveur d'un ouvrage publié dans les deux années ou dans l'année précédente, et remarquable, quels qu'en soient l'objet ou la forme, par l'étendue des connaissances littéraires et le talent d'écrire ;

Soit que, dans d'autres cas préalablement annoncés, l'Académie ait jugé convenable de proposer le sujet même du prix, par la mise au concours d'une question d'histoire ou de critique littéraire empruntée soit à l'antiquité, soit aux temps modernes.

Pour la huitième application du prix, en 1863, l'Académie statuera exclusivement par l'examen comparatif des ouvrages imprimés dans les deux années précédentes, qui lui paraîtraient rentrer dans les conditions indiquées ci-dessus, et dont l'envoi, à trois exemplaires, lui aurait été adressé par les auteurs avant le 1er janvier 1863.

Prix fondé par feu M. Lambert. — L'Académie a décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les limites de la pensée du testateur, convenablement affecté chaque année à tout homme de lettres, ou veuve d'homme de lettres, auxquels il serait juste de donner une marque d'intérêt public.

Prix fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen. — L'Académie décernera, pour la deuxième fois, en 1863, le prix triennal de *quinze cents francs*, fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, et se composant des arrérages de trois années d'une rente de *cinq cents francs*, pour être attribué à l'auteur de *l'ouvrage que*, selon les termes de l'acte de fondation, *l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral.*

4

Faits judiciaires.

Les journaux judiciaires ont enregistré quelques procès littéraires assez curieux. En voici un qui prouve combien le sentiment de la propriété intellectuelle peut être chatouil-

leux, puisque l'on est exposé à défendre avec tant de bruit, de frais et de peine la propriété d'un simple titre de sonnet, même quand le sonnet ne vaut pas grand'chose. Nous en empruntons le récit à la *Gazette des Tribunaux :*

M. Jules Pertus, de Châlon-sur-Saône, a récemment publié sous ce titre : *Napoléon-Emmanuel, ou Affranchissement de l'Italie*, un poëme en onze chants dans lequel il célèbre les gloires de la campagne d'Italie de 1859.

M. Pélican, dont le pseudonyme littéraire est Eliacim Jourdain, a composé, à propos de la naissance du jeune prince Napoléon-Victor-Jérôme-Frédéric, fils du prince Napoléon et de la princesse Clotilde, un sonnet répandu à un très-grand nombre d'exemplaires et inséré dans le *Journal des Baigneurs* de Dieppe.

Voici ce sonnet :

NAPOLÉON-EMMANUEL.

Hommage à LL. AA. II. le prince Napoléon et la princesse Clotilde.

Sois le bienvenu sur la terre,
Impérial petit enfant,
Joie, orgueil, bonheur de ta mère
Et de ton père triomphant !

Petite créature chère,
Du Seigneur visible présent,
Ton nom est encore un mystère
Pour la muse au suave accent.

Où m'emporte la poésie ?
Ton nom est écrit dans le ciel :
Napoléon-Emmanuel !

Napoléon, nom du génie,
Emmanuel, nom de l'honneur ;
Ce nom te fait deux fois vainqueur !

ELIACIM JOURDAIN.
Auteur d'*Edmée*.

Dieppe, le 19 juillet 1862.

Ce sonnet peut être reproduit par les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

(Extrait du *Journal des Baigneurs*.)

Ce titre de *Napoléon-Emmanuel*, inscrit au front du sonnet, a paru à M. Pertus une usurpation du titre de *Napoléon-Emmanuel*[1] qu'il avait lui-même donné à son poëme. En conséquence, M. Pertus a fait saisir le sonnet, et il a assigné M. Eliacim Jourdain devant le tribunal de police correctionnelle de Châlon-sur-Saône.

M. Eliacim Jourdain, de son côté, a prétendu que la saisie pratiquée sur son sonnet n'avait eu qu'un but vexatoire; que le procès, mal à propos engagé, lui portait un préjudice moral et matériel; préjudice moral, en ce qu'il lui prêtait le rôle ridicule et odieux d'usurpateur et de plagiaire littéraire; préjudice matériel, en ce que la demande de M. Pertus l'avait forcé à quitter Dieppe, lieu de sa résidence et siége de ses affaires, et qu'il en résultait pour lui des dépenses de voyage et une perte de temps considérable. En conséquence, il a conclu à son renvoi des fins de la demande et en 1000 francs à titre de dommages-intérêts.

Le tribunal, sur les conclusions conformes de M. Sarrazin, juge suppléant, occupant le siége du ministère public, a rendu un jugement dont voici l'extrait :

« Attendu qu'il n'y a pas identité complète entre le titre que Pertus a donné à son ouvrage et qu'il revendique comme sa propriété exclusive, et le titre de l'écrit de Pélican; que la ressemblance qui existe entre ces deux titres ne pourrait, dans aucun cas, établir une confusion entre les œuvres auxquelles ils s'appliquent, puisque ces œuvres appartiennent à des genres essentiellement distincts, l'une étant un poëme en onze chants et l'autre un simple sonnet; qu'enfin rien ne prouve que Pélican ait agi de mauvaise foi et avec l'intention de nuire à Pertus;

« Attendu, en conséquence, que l'action de Pertus doit être rejetée;

« Sur la demande reconventionnelle :

« Attendu que Pertus, en faisant saisir un exemplaire du sonnet de Pélican, en actionnant ce dernier sans droit devant le tribunal correctionnel et en l'obligeant ainsi à faire, dans l'intérêt de sa défense, le voyage de Dieppe, lieu de sa rési-

1. D'après nos propres informations, la similitude du titre n'était pas même aussi parfaite. C'était *Napoleo-Emmanuel* que s'appelait le poëme sur l'affranchissement de l'Italie. Et en effet, le premier considérant du jugement qui suit constate que, entre les deux titres, « il n'y a pas identité complète. »

dence, à Châlon-sur-Saône, lui a occasionné un préjudice évident, que Pélican a donc droit à une réparation ;

« Attendu que l'allocation d'une indemnité pécuniaire, pour la fixation de laquelle le tribunal a les éléments nécessaires, est une réparation suffisante sans qu'il soit besoin d'ordonner l'insertion du jugement dans les journaux ;

« Par ces motifs,

« Le tribunal déclare Pertus non-recevable et mal fondé dans sa demande ; en renvoie Pélican sans peine ni dépens ; annule la saisie de l'un des exemplaires de l'écrit de Pélican, pratiquée à Châlon à la requête de Pertus ; ordonne la restitution dudit exemplaire entre les mains de Pélican ; condamne Pertus à payer à Pélican, à titre de dommages-intérêts, la somme de 250 francs ; le condamne en outre aux dépens de l'instance. »

Ce jugement si sage et si justement motivé ne devait pas arrêter là cette bizarre affaire. Le demandeur a interjeté appel devant la Cour impériale de Dijon, où le malheureux auteur du pauvre petit sonnet a dû encore une fois se constituer des défenseurs. L'arrêt de la Cour a confirmé la décision des premiers juges. Si un chroniqueur n'était tenu à plus de politesse qu'un critique, ce serait le cas de dire : « Beaucoup de bruit pour rien. »

Un autre procès détermine sur un point délicat les droits respectifs de l'auteur et de l'éditeur. En voici le récit d'après le *Journal des Débats :*

Le tribunal de commerce était saisi d'une contestation qui intéresse également les auteurs et les éditeurs, et qui se produisait dans les circonstances suivantes.

M. Ulbach est l'auteur d'un roman intitulé *Françoise*. Ce roman, édité par M. Charpentier, est la suite d'une série de romans publiés par le même éditeur en vertu d'un traité du 15 mars 1860. Il paraît que des retards avaient été apportés à la publication de *Françoise*. M. Ulbach s'en plaignit dans la préface de son ouvrage et en attribua la cause à l'éditeur. A son tour, M. Charpentier ne craignit pas d'insérer, à la suite de la préface, une note dans laquelle il critiquait le prix du roman.

M. Ulbach a vu dans ce fait une atteinte à ses droits d'auteur et une dépréciation d'autant plus fâcheuse pour son œuvre qu'elle émanait de l'éditeur lui-même, c'est-à-dire de la personne qui, suivant lui, aurait dû le mieux défendre ses intérêts. Il a donc assigné M. Charpentier à fin de résiliation de son traité et de suppression de la note mise à la suite de la préface. M. Ulbach demandait en outre l'autorisation de racheter les exemplaires vendus, le payement de dommages-intérêts, et l'insertion du jugement dans cinq journaux à son choix.

Le tribunal, après avoir entendu Me EMMANUEL ARAGO, avocat de M. Ulbach, et Me WALKER, agréé de M. Charpentier, a fait droit aux principaux chefs de la demande par le jugement suivant (29 novembre) :

« En ce qui touche la résiliation du traité du 15 mars 1860 :

« Attendu qu'à l'exception du roman intitulé *Françoise*, les ouvrages qui font l'objet du traité dont s'agit n'ont donné lieu à aucune discussion entre les parties ; que ces ouvrages ne forment point un tout dont la publication soit nécessairement liée, d'où il suit qu'il n'y a pas lieu de faire droit à ce chef de demande ;

« En ce qui touche la suppression de la note de Charpentier :

« Attendu que Charpentier est l'éditeur du roman d'Ulbach intitulé *Françoise ;* qu'à la suite de la préface de ce roman, Charpentier a publié une note prétendue rectificative de certaines assertions contenues dans ladite préface ; que cette note n'a pas été communiquée à Ulbach ;

« Attendu qu'en acceptant la préface de l'auteur, Charpentier a épuisé tous ses droits d'éditeur ; qu'il ne saurait faire à l'œuvre de l'auteur aucune addition ; qu'il s'ensuit que, sans qu'il soit nécessaire d'examiner le but de la note dont il s'agit, non plus que les termes dans lesquels elle est conçue, il y a lieu d'en ordonner la suppression ;

« En ce qui touche le rachat des exemplaires vendus et la réclamation de 50 fr. par chaque contravention constatée :

« Attendu que de ce qui précède il ressort qu'il y a intérêt pour Ulbach que les exemplaires vendus soient retirés de la circulation, que ce retrait satisfera aux conclusions de ce chef de demande, et qu'il y a lieu de l'ordonner ;

« En ce qui touche les dommages-intérêts :

« Attendu que l'insertion de la note de Charpentier dans l'ouvrage d'Ulbach a causé à celui-ci un préjudice dont la réparation lui est due ; que le tribunal possède des éléments suf-

fisants d'appréciation à ce sujet, et qu'il n'y a pas lieu d'ordonner en outre des insertions dans les journaux;

« Par ces motifs,

« Déclare Ulbach non recevable en sa demande en résiliation du traité du 15 mars 1860;

« Ordonne la suppression de la note insérée par Charpentier à la suite de la préface d'Ulbach;

« Ordonne que les exemplaires vendus seront rachetés par Ulbach aux frais de Charpentier;

« Condamne ce dernier au payement de 500 fr. à titre de dommages-intérêts, et en outre aux dépens. »

Un auteur peut-il distribuer ou faire distribuer ses propres ouvrages sans tomber dans l'exercice illicite de la profession de colporteur? Sur cette question, la jurisprudence tendait à se fixer de manière à créer à quiconque se fait imprimer bien des ennuis. Le seul fait de remettre ou faire remettre à ses amis un livre, une brochure, était assimilé par les divers tribunaux correctionnels à un délit contre la loi relative au colportage et entraînait les mêmes peines. Un arrêt plus conforme à l'équité, au bon sens et à la nature des choses a été rendu par la Cour impériale de Rennes, dans son audience du 7 septembre. Elle a jugé que l'article 6 de la loi du 27 juillet 1849, qui oblige les distributeurs ou colporteurs d'écrits à se munir d'une autorisation préalable, ne s'applique qu'aux distributeurs ou colporteurs de profession.

Voici le texte de cet arrêt, dont les considérants sont rédigés avec une netteté et une précision remarquables:

« La Cour,

« Considérant qu'il résulte du texte et de l'esprit de l'article 6 de la loi du 27 juillet 1849 que cet article n'a d'autre objet que de remédier aux abus du colportage en obligeant les distributeurs ou colporteurs d'écrits à se pourvoir d'une autorisation préalable pour exercer leur industrie; qu'il suffit de lire la discussion qui a précédé cette loi, de se reporter aux circonstances dans lesquelles elle a été rendue et de se rappeler l'intention hautement manifestée par ceux qui l'on présentée,

pour se convaincre que l'Assemblée législative, qui l'a votée, n'a jamais eu la pensée d'interdire aux citoyens la faculté de distribuer eux-mêmes les écrits qu'ils ont le droit de publier, ni de classer dans la catégorie des distributeurs ou colporteurs assujettis à l'autorisation préalable l'individu qui accidentellement distribue un écrit;

« Considérant que Guibouin n'est ni un distributeur ni un colporteur dans le sens de la loi de 1849, mais un simple cultivateur que Merson, dont il est le fermier, a chargé de distribuer un certain nombre d'exemplaires de son écrit; que cet acte unique et isolé de distribution ne constitue pas de sa part le délit prévu par l'article 6 de la loi du 27 juillet 1849, d'où il suit que c'est à tort que les premiers juges lui ont fait application de cet article ;

« Réforme le jugement dont est appel, et décharge Guibouin des condamnations prononcées contre lui. »

5

Produit annuel des théâtres de Paris.

Voici, d'après la *Revue et Gazette des Théâtres*, le relevé par mois des recettes brutes des divers théâtres, concerts et autres établissements publics de plaisir soumis à la perception du droit des indigents :

Janvier	1 769 083 f.	47
Février	1 625 723	03
Mars	1 865 799	62
Avril	1 406 836	25
Mai	1 211 586	29
Juin	1 051 394	77
Juillet	917 791	72
Août	1 040 807	43
Septembre	1 317 600	47
Octobre	1 669 628	80
Novembre	1 781 324	17
Décembre	1 743 075	60
	17 400 651	62

Les théâtres proprement dits entrent pour la plus grande partie dans ces chiffres de produits; car voici, par l'exemple d'un mois, le mois de décembre, dans quelles proportions les recettes se répartissent entre les divers établissements soumis au droit des pauvres :

Théâtres impériaux............	553 858 f.	35
Théâtres secondaires...........	989 366	17
Cafés, spectacles, concerts, bals.	193 988	»»
Curiosités diverses............	5 862	50
	1 743 075	02

En comparant les chiffres qui précèdent aux chiffres des recettes de l'année 1861, qui s'élevaient à 16 622 739 fr. 32 c., on trouve en faveur de l'année 1862 une différence de 777 912 fr. 80 c.

FIN.



APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Après avoir cherché à faire connaître, par l'examen d'un nombre nécessairement restreint de livres très-divers, l'état actuel de chaque branche de littérature, nous croyons utile de présenter ici, dans le même ordre, un tableau plus complet, mais purement bibliographique, des productions littéraires de l'année.

Aux indications que contenait ce tableau les années précédentes, nous avons joint celle du prix de chaque ouvrage, toutes les fois que nous l'avons pu connaître. Plusieurs personnes qui veulent bien prendre *l'Année littéraire* pour guide dans leurs achats de livres, nous ont témoigné le désir de trouver ici ce renseignement[1].

I

POÉSIE.

POÉSIES FRANÇAISES ET TRADUCTIONS EN VERS.

Alfonsi (Théod.). Chants et Chansons. Grand in-18, 144 p. — 1 fr. 50 c.
Autran (J.). Le Poëme des beaux jours. Voy. *. — 5 fr.
Benèche (J.). Fleurs d'automne. In-18, 144 p. Rouen. — 1 fr. 50 c.
Bonneville (Ern.). Les Accents du cœur. In-8, 160 p. Clermont-l'Hérault, Carles. — 3 fr. 50 c.
Bornet (Jacq.). Les Filles de la terre. In-18 jésus, 144 p. Taride. — 3 fr.
Bordes (Ad.). Sous la tente, sous les ombrages. Grand in-8, 328 p. Amyot. — 5 fr.
Boucher de Perthes. Les Maussades. Voy. *. — 3 fr. 50 c.
Bousset (Pacifique). Secondes Fables e Poésies diverses. In-12, 219 p. Vanier. — 2 fr.
Brocherie (Léandre). Les Pauvrettes. In-12, 94 p. Arnauld de Vresse. — 2 fr.

1. Les renvois avec astérisque (*) indiquent que la publication a été, dans le corps de l'ouvrage, l'objet d'un compte rendu ou d'une mention que la *Table alphabétique des noms d'auteurs* permet de retrouver.

Byron (lord). Child-Harold, traduit en vers français par Lucien Davésiès de Pontès. Voy. *. — 6 fr.

Carteret (Ant.). Fables. In-18 jésus, 289 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr.

Dante. L'Enfer du Dante, traduction nouvelle en vers français. Préface critique sur Dante et la poésie au dix-neuvième siècle, et Poëmes divers, odes, fables, etc., par M. Victor de Perrodil. In-8, xv-416 p. Didier et Cie.

Dubourg-Neuville (F.). Pensées d'un croyant. In-8, 252 p. Dentu.—3 fr. 50 c.

Du Pontavice de Heussey. Poëmes virils. Voy. *. — 2 fr.

Fleury (Hector). Envoi des Échos, sonnets. In-8, 160 p. Lyon, imp. Perrin.

Fournié (Vict.). Très-humble remontrance à l'Université sur l'instruction secondaire (en vers). In-8, 8 p.

Fretin (Ch.). Folles et Sages. In-18 jésus, 202 p. Poulet-Malassis. — 2 fr.

Gautier (Théoph.). Poésies complètes. In-18 jésus, 360 p. Charpentier. — 3 fr. 50 c.

Giraud (Octave). Fleur des Antilles. Grand in-18, 271 p. Poulet-Malassis. — 2 fr.

Jacques. Contes et Causeries. Voy. * — 3 fr. 50 c

Leconte de Lisle. Poésies barbares. Voy. * — 3 fr.

Millien (Ach.). Chants agrestes.—Voy.* — 4 fr.

Peyronnet (Gabriel). La Muse du foyer. In-8, 208 p. Castelnaudary. — 3 fr. 50 c.

Philibert (Hipp.). Les Iambes d'aujourd'hui. In-18 jésus, 255 p. Paris, Poulet-Malassis. — 3 fr.

Poisson (Fréd.). Poésies. Grand in-18, 108 p. Poulet-Malassis. — 1 fr.

Pouchkine (Alex.). Poëmes dramatiques traduits du russe par Ivan Tourguéneff et Louis Viardot. In-18 jésus, 285 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

Ricard (L. Xavier de). Les Chants de l'aube. In-18 jésus, 422 p. Poulet-Malassis. — 3 fr.

Roger de Beauvoir. Les Meilleurs Fruits de mon panier. Grand in-18, 285 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Saint-Albin (Hortensius de). Tablettes d'un rimeur. In-18 jésus, 293 p. Poulet-Malassis. — 4 fr.

Soulary (Jos.). Les Figulines. Voy. * — 10 fr.

Travers (J.). Gerbes glanées (4e Gerbe). In-18, 144 p. Caen.

Verdier-Allut (Mme). Les Géorgiques du Midi, poëme en quatre chants. suivi de diverses pièces de poésie. publié par G. Fornier de Claussonne, président à la cour impériale de Nîmes, petit-fils de l'auteur. Grand in-18, 356 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

II

ROMAN.

ROMANS, NOUVELLES, CONTES, FANTAISIES LITTÉRAIRES.

Auteurs français.

About (Edm.). L'Homme à l'oreille cassée. Voy. * — 2 fr.

— Le Nez d'un notaire. Voy. * — 2 fr.

— Le Cas de M. Guérin. Voy. * — 2 fr.

Achard (Am.). Noir et Blanc. Voy. * — 2 fr.

Aimard (Gust.). Valentin Guillois. In-18 jésus, 358 p. et portrait. Amyot. — 3 fr. 50 c.

Anne (Théod.). Alain de Tinteniac. 3 vol. in-8, 969 p. De Potter. — 15 fr.

Arago (Ét.). Les Bleus et les Blancs. Dentu. Voyez * — 3 fr.

Arnoulat (H.). Contes si l'on veut. In-12, VII-399 p. Arnauld de Vresse. — 3 fr.

Artamov (Piotre). Histoire d'un bouton. Grand in-18, 204 p. Librairie nouvelle. — 2 fr.

Assollant (Alfr.). Jean Rosier, etc. Voy. * — 2 fr.

Audouard (Mme Olympe). Histoire d'un mendiant. In-18 jésus, 144 p. Dentu. — 2 fr.

Auriac (Barlioz d'). La Guerre noire. souvenirs de Saint-Domingue. In-18 jésus, 180 p. Putois-Cretté. — 2 fr.

Bayeux (Aug.-Marc). Les Gens de loi. In-18 jésus, 213 p. — 3 fr.

— Une Femme qui se noie. In-18 jésus, 303 p. Dentu. — 3 fr.

Bataille (Ch.) et **Rasetti** (E.). Les Drames de village, 1re série. Antoine Quérard. Tomes I et II. In-18 jésus, 654 p. — Chaque volume, 3 fr.

Béchard (Fréd.). L'Échappé de Paris. Nouvelle série des existences déclassées. Grand in-18, 281 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.
Bergounioux (Éd.). — Le Roman d'un chrétien au dix-neuvième siècle. In-18 jésus, VI-325 p. Douniol. — 3 fr.
Berthet (Élie). La Bête du Gévaudan. Voy. * — 2 fr.
Berthoud (Eug.). Secret de femme. Contes parisiens. In-18 jésus, 353 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Bertheud (Henry). Contes du docteur Sam. Illustré. Grand in-8, 512 p. Garnier frères. — 10 fr.
Beynet (Léon). Les Drames du désert. Scènes de la vie arabe, etc. In-18, 347 p. Dentu. — 3 fr.
Boni (André). Les Fausses Routes. In-18 jésus, 275 p. Dentu. — 3 fr.
Bravard (Raoul). Ces Savoyards! Grand in-18, 245 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.
Bréhat (Alfred de). Un drame à Calcutta. Les Orphelins de Tréguéroc. Grand in-18, 324 p. Dentu. — 3 fr.
Callias (Hector de). — Le Livre de la vie. In-32, 155 p. Dentu.
Capendu (Ern.). L'Homme rouge (les Guerilleros). 5 vol. in-8, 1562 p. De Potter. — 25 fr.
— Le Roi des Gabiers. 11 vol. in-8, 3481 p. Cadot. — 45 fr.
Challamel (Augustin). Les Grands Capitaines amoureux. In-18 jésus, 286 p. Dentu. — 3 fr.
Champfleury. Le Violon de faïence. Voy. * — 3 fr.
Chatenay (A. Caminade). Souvenirs de Suisse, nouvelles, etc. In-18 jésus, III-323 p. Sartorius. — 2 fr.
Cénar (J. de). Pécheurs et pécheresses. Voy. * — 3 fr.
Chardhall (Luc). La Ferme aux loups. In-4, à trois colonnes, 150 p. Cadot. — 1 fr. 10 c.
Châtillon (A. de) et **Énault** (L.). Frantz Müller. Voy. * — 2 fr.
Cherville (G. de). Les Aventures d'un chien de chasse. In-18, 307 p. Hetzel. — 3 fr.
Chevalier (Ém.). Les Nez percés. In-18 jésus, 324 p. Poulet-Malassis. — 3 fr.
— La Tête-Plate. In-18 jésus, 326 p. Poulet-Malassis. — 3 fr.
— Trente-neuf hommes pour une femme, épisode de la colonisation du Canada. In-18 jésus, 285 p. Dentu. — 3 fr.
Claude (F.). Le Roman de l'amour. In-18 jésus, 283 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Colombey (Em.). Le Monde des voleurs. In-18, 353 p. Dentu (Hetzel). — 3 fr.
Bash (Ctesse). Le Nain du diable. 4 vol. in-8, 1294 p. De Potter. — 18 fr.
— Une Femme libre. In-18 jésus, 355 p. Dentu. — 5 fr.
Dax (Vtesse de). La Mère. In-18, 198 p. Dentu. — 2 fr.
Debrit (Marc). Laura, ou l'Italie contemporaine. In-18 jésus, 455 p. Charpentier. — 3 fr. 50 c.
Deslys (Ch.). La Loi de Dieu. In-18 jésus, 337 p. Dentu. — 3 fr.
Desmarie (Paul). Les Morts vivants. In-18, 104 p. Poulet-Malassis. — 1 fr.
Desnoiresterres (Gust.). Les Cours galantes. T. III. Grand in-18, 347 p. Dentu. — 3 fr.
Devicque (Éd.). Le Chevalier de la Renaudie. 5 vol. in-8, 1616 p. De Potter. — 25 fr.
— Le Fils de Jean-Jacques. In-18 jésus, 286 p. Sartorius. — 3 fr.
Du Bos d'Helbhecq (Mme C.). Le Père Fargeau. Voy. * — 1 fr.
Du Boys (J.). Les Femmes de province. In-18 jésus, 285 p. Dentu. — 3 fr.
Du Camp (Maxime). Le Chevalier du Cœur-Saignant. Grand in-18, 283 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.
Duckett (A. W.). Les Petites Ouvrières. In-18 jésus, 281 p. — 3 fr.
Du Hamel (Cte). — Don Juan de Padilla. In-18 jésus, 360 p. Dentu. — 3 fr.
Dumont (Ém.). L'Homme de bronze. In-18 jésus, 237 p. Dentu. — 1 fr.
Duplessis (Paul). Maurevert l'aventurier, ou les Crimes de la féodalité. In-4 à trois colonnes, 368 p. Cadot. 2 fr. 25 c.
Duranty. La Canne de Mme Desrieux. Époque de 1822. In-18 jésus, 308 p. Jung-Treuttel. — 3 fr.
— La Cause du beau Guillaume. In-18 jésus, 345 p. Jung-Treuttel. — 3 fr.
Dutripon (Cam.). Edmée. In-18 jésus, 256 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Edmond (Ch.). Souvenirs d'un dépaysé. In-18 jésus, 284 p. — Michel Lévy frères. — 3 fr.
Énault (L.). Pêle-mêle. Voyez * — 2 fr.
— Frantz Müller. Voy. Châtillon.
Erckmann-Chatrian. Le Fou Yegof, épisode de l'invasion. In-18 jésus, 322 p. Dentu. — 3 fr.
Eyma (Xavier). Le Roman de Flavio. In-18 jésus, 258 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.
— La Vie dans le nouveau monde. In-18 jésus, 359 p. Poulet-Malassis. — 3 fr.
Feuillet (Oct.). Histoire de Sibylle. Voy. * — 3 fr.

Féval (Paul). Aimée. In-18 jésus, 209 p. Dentu. — 3 fr.
— La Garde noire. Le Chevalier Ténèbre. In-18 jésus, 315 p. Dentu. — 3 fr.
— Quatre femmes et un homme. Grand in-18, 281 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Feydeau (Ern.). Alger, étude. In-18 jésus, 294 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Figuier (Mme). Le Gardian de la Camargue. Voy. * — 1 fr.
Flaubert (G.). Salammbô. Voy. * — 6 fr.
Fleuriot (Mlle Zénaïde) [Anna-Edianez]. Sans beauté. In-18 jésus, 273 p. Dillet. — 2 fr.
Fergues (E. D.). Gens de Bohême et têtes fêlées. Voy. * — 3 fr.
Foucault (Camille). Les Rois d'aujourd'hui. In-18 jésus, 239 p. Poulet-Malassis. — 2 fr.
Fourcade-Prunet (Gaston). Un Sauvage à Paris. In-18 jésus, 273 p. Dentu. — 3 fr.
Frémy (Arn.). Les Femmes mariées. In-18 jésus, VII-365 p. Dentu. — 3 fr.
Gaboriau (Ém.). Les Gens de bureau. Ministère de l'équilibre. In-18 jésus, 308 p. Dentu. — 3 fr.
— Les Mariages d'aventure. In-18 jésus, 288 p. Dentu. — 3 fr.
Gagneur (L. M.). Une Femme hors ligne. In-18, 288 p. Dentu. — 3 fr.
Galoppe d'Onquaire. Hommes et bêtes, physiologies anthropo-zoologiques et amusantes. In-18 jésus, 330 p. Amyot. — 3 fr. 50 c.
Garneray (L.). Scènes maritimes, avec une Introduction par Hipp. Lucas. 2 vol. in-12, XIX-646 p. Dupray de la Mahérie. — 4 fr.
Garreau (A.). Louisiana, épisode de la domination française en Amérique. Grand in-18, 327 p. Saintes. — 2 fr. 50 c.
Gastineau (Benj.). La Comédie sociale au dix-neuvième siècle. In-18, 107 p. Dentu. — 1 fr.
Genty (Alcide). At home. In-18 jésus, 176 p. Poulet-Malassis. — 2 fr.
Gérard (Jules). Le Mangeur d'hommes. Illustrations de J. A. Beaucé et Andrieux. In-18 jésus, 348 p. Dentu. — 3 fr. 50 c.
Godard (Léon). Domenica. Avec deux eaux-fortes de M. L. Flameng. In-18 jésus, 180 p. Dentu. — 3 fr.
Gonzalès (Emm.). La Maîtresse d'un proscrit. 4 vol. in-8, 1289 p. De Potter. — 18 fr.
Gouet (Am.). La Dette de famille; grandeurs et misères du foyer. In-18 jésus, 287 p. Dentu. — 2 fr.
Gouraud (Ch.). Cornélie. Voy. * — 7 fr.
Grandfort (Mme Marie de). Ryno. In-18 jésus, 284 p. — Poulet-Malassis. — 8 fr.
Grandpré (Mlle de). Une Héroïne. In-18 jésus, XVII-210 p. Dentu. — 2 fr.
Gravillon (Arthur de). De la malice des choses. In-18 jésus, 168 p. Poulet-Malassis. — 2 fr.
Hautecour (L. d'). Il faut des époux assortis. Edgard. Bernarde. In-18 jésus, 285 p. Poulet-Malassis.
Huber (A.). Nuit de veille d'un prisonnier d'État. In-18 jésus, 334 p. Dentu. — 3 fr.
Hugo (Ch.). Une famille tragique. In-18 jésus, 248 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Hugo (V.). Les Misérables. Voy. * — 60 fr.
Jacob de la Cottière (E. de). Par monts et par vaux. In-18 jésus, XI-381 p. Arnauld de Vresse. — 3 fr.
Jacquier (Louis). L'Amour à Paris. In-18 jésus, 248 p. — 3 fr.
Juliard (Mlle Isabelle). Une Possédée en 1862. Grand in-18, 181 p. Dentu. — 2 fr.
Kéraniou (Ange de). Les Maris garçons. In-18 jésus, 257 p. Dentu. — 3 fr.
Kock (H. de). Le Démon de l'alcôve. In-18 jésus, 282 p. et grav. Sartorius. — 3 fr.
Lagny (Germ. de). Les Chasses sauvages de l'Inde. In-18, 289 p. Dentu. — 3 fr.
La Grange (marquise de). La Marquise d'Egmet, ou une Année de la vie d'une femme qui s'ennuie. In-18 jésus, IV-260 p. Poulet-Malassis. — 2 fr.
La Landelle. La Meilleure Part. Voy. * — 2 fr.
Lamber (Juliette). Récits d'une paysanne. Voy. * — 3 fr.
Lander (Jean). A Paris et en province, types et portraits. In-18, 289 p. Palmé. — 2 fr.
Lardin et Mlle d'Aghonne. Le Premier Amour d'une jeune fille. In-18 jésus, 396 p. Jung-Treuttel. — 3 fr.
Lataye (E.). La Conquête d'une âme. Voy. * — 3 fr.
Laurent-Pichat. Le Secret de Polichinelle. In-18 jésus, 348 p. Dentu. — 3 fr.
Lefloch (Louis). La Fille du baronnet. In-18 jésus, 334 p. Arnauld de Vresse. — 3 fr.
Leidens (H. T.). Le Manuscrit de ma cousine. In-18 jésus, VIII-352 p. Dentu. — 3 fr.

Léo (A.). Un Mariage scandaleux. Voy.* — 3 fr.
Lucas (Hipp.). La Pêche d'un mari. In-18 jésus, 323 p. Dentu. — 3 fr.
Luchet (Aug.). Les Mauvais Côtés de la vie, In-18, 319 p. Dentu. — 3 fr.
Lucienne (Vict.). Un Ménage d'artistes, histoire d'un homme de lettres. In-18 jésus, 144 p. Dentu. — 2 fr.
Macaire (Léon). L'Homme perd la femme. In-18 jésus, 179 p. Castel.— 2 fr.
Mahalin (Paul). Les Galants de la couronne. In-18 jésus, III-291 p. Dentu. — 3 fr.
Manè. Le Paris viveur. In-18 jésus, VIII-339 p. Dentu. — 3 fr.
Maquet (Aug.). L'Envers et l'Endroit. 2 vol. in-18, 553 p. Michel Lévy frères. — 4 fr.
Maret (H.). Le Tour du monde parisien. Voy. * — 3 fr. 50 c.
Marmier (X.). Hélène et Suzanne. Voy. * — 3 fr. 50 c.
Masson (Michel). Les Contes de l'atelier. Voy. * — 2 fr.
Molènes (Paul de). Le Bonheur des Maige. In-18 jésus, 276 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Montepin (Xav. de). Les Compagnons de la torche. 5 vol. in-8, 1612 p. De Potter. — 25 fr.
Mouy (Ch.). Grands seigneurs et grandes dames du temps passé. In-18 jésus, 312 p. Dentu. — 3 fr.
Nadar. La Robe de Déjanire. In-18 jésus, 399 p. Michel Lévy fr. — 3 fr.
Noirit (Jules). Pour une aiguille. In-18 jésus, 264 p. Arnauld de Vresse. — 3 fr.
Olivier (G.). Henri Delgorde. In-18, 419 p. Challamel aîné. — 3 fr. 50 c.
Perret (Paul). Dame Fortune. In-18, 342 p. Dentu. — 3 fr.
Perrin (Maximil.). La Filleule d'Arlequin. 2 vol. in-8, 656 p. De Potter. — 10 fr.
Pichot (Am.). La Femme du condamné, scènes de la vie australienne. Grand in-18, 286 p. — Michel Lévy frères. — 1 fr.
Poisle-Desgranges. La Philosophie du cœur. Voyez * — 2 fr. 50 c.
Pommier (Arm.). La Dame au manteau rouge. Voy. * — 4 fr.
Ponson du Terrail (Vte). La Belle Antonia. 3 vol. in-8, 949 p. De Potter. — 15 fr.
— Les Étudiants de Heidelberg, histoire du siècle de Louis XIV. 8 vol. in-8, 2570 p. De Potter. — 60 fr.
Penroy (Arth.). Le Présent de noces. Voy. * — 3 fr.
Pressensé (Mme E. de). Rosa. In-12, 337 p. Meyrueis et Cie. — 1 fr. 50 c.
Reybaud (Mme Ch.). Espagnoles et Françaises. In-16, 375 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr.
Rivière (H.). La Main coupée. In-18 jésus, 307 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Roux-Ferrand. Sacrifice et résignation. Voy. *. — 2 fr.
Sand (G.). Tamaris. In-18 jésus, 315 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Sandeau (J.). Un Début dans la magistrature. In-18, 292 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Sarcey (Fr.). Le Nouveau Seigneur de village. V. *. — 3 fr. 50 c.
Sardou (Victorien). La Perle noire. Grand in-8, 215 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.
Saint-Yves (D.) et **Féré** (Oct.). Les Trabucayres. In-18 jésus, 360 p. Dentu. — 3 fr.
Scholl (Aurélien). Les Amours de théâtre. In-18 jésus, 240 p. Hetzel. — 3 fr.
Selden (Camille). Daniel Vlady, histoire d'un musicien. In-18 jésus, 322 p. Charpentier. — 3 fr. 50 c.
Solms (Mme Marie de). La Réputation d'une femme. In-18 jésus, 312 p. et portraits. Dentu. — 3 fr.
Sorr (Angelo de). Les Cheveux de Mélanette. In-18, 184 p. et portrait. Sartorius. — 1 fr.
— Le Masque de velours. In-12, 215 p. Sartorius. — 2 fr.
Souvestre (Olivier). Mikael, kloarek breton. In-18 jésus, 225 p. Poulet-Malassis. — 2 fr.
Stahl (P. J.). Les Bonnes Fortunes parisiennes. Voy. * — 3 fr.
Tancide. Nanette, ou la Fille du village, roman vellavien. In-16, 360 p. Le Puy. — 2 fr.
Tourguenef. Dimitri Roudine. Voy. *
Ulbach (Louis). Le Mari d'Antoinette. In-18 jésus, 379 p. Dentu. — 3 fr.
Valray (Max.). Ces pauvres femmes! Grand in-8, 307 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.
Véron (P.). Les Gens de théâtre. In-18 jésus, 307 p. Dentu. — 3 fr.
— Les Marchands de santé. In-18 jésus, 287 p. Dentu. — 3 fr.
— Les Marionnettes de Paris. In-18 jésus, 288 p. Dentu. — 3 fr.
— Le Souffre-plaisir. In-18, 347 p. Dentu. — 3 fr.
Vignon (Claude). Victoire Normand. Voy. * — 3 fr.
Villiers de l'Isle-Adam (Aug.). Isis, 1re partie. In-8, 235 p. Dentu. — 5 fr.

Wailly (Jules de). Henriette. Voy. * 2 fr.

Weill (Al.). Frohny. Dessins d'Eug. Humbert. In-18 jesus, 184 p. Amyot. — 3 fr. 50 c.

Anonymes. L'Amour et l'Honneur, par Elle et Lui. In-18 jésus, XIX-325 p. Dentu. — 2 fr.

— Monsieur X.... et Mme ***, par un inconnu. In-18 jésus, 295 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

§ 2. *Traductions.*

Andersen. Nouveaux Contes, traduits par Soldi, revus par de Gramont. In-18 jésus, 304 p. Dentu. — 3 fr.

Beauvois (E.). Contes populaires de la Norvége, de la Finlande et de la Bourgogne, suivis de Poésies norvégiennes et imitées en vers, avec des introductions. In-18, XXXV-288 p. Dentu. — 3 fr.

Conscience (H.). Le Lion de Flandre, trad. par Léon Wocquier. 2 vol. in-18, 602 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.

Munchausen (baron de). Aventures. Traduit par Théoph. Gautier fils, illustré par G. Doré. In-4, 238 p. Furne. — 20 fr.

Pietrowski (Rufin). Souvenirs d'un Sibérien, extraits de ses Mémoires et traduits du polonais. In-16, VIII-283 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr.

Pulski (Francis). Un Drame en Hongrie. Publié en français par Amédée Pichot. Grand in-18, 304 p. Michel Lévy frères. — 1 fr.

Wood (Mrs H.). Lady Isabell, traduit par North Peath. 2 vol. in-18 jésus, 767 p. Hetzel. — 7 fr.

III

THÉÂTRE.

PIÈCES NON JOUÉES A PARIS. — PUBLICATIONS RELATIVES AU THÉATRE.

Calonne (Ern. de). Le Docteur amoureux, pièce inédite de Molière, en un acte, en prose; précédée d'un Avis au lecteur et d'un prologue en vers. In-18 jésus, 135 p. Michel Lévy frères. — 1 fr.

Glais-Bizoin (Al.). Une Vraie Bretonne, ou un Cas pendable, comédie en cinq actes et en vers, avec un prologue. In-8, X-225 p. Saint-Brieuc, Guyon frères. — 5 fr.

Jeanne (Grég.). Ulysse et Pénélope, drame antique en cinq actes et en vers. In-18, XVIII-124 p. — 3 fr.

Samson. L'Art théâtral; première partie. In-8, 102 p. avec cinq portraits photographiés. Dentu. — 10 fr.

Shakespeare. Œuvres complètes. François-Victor Hugo, traducteur. T. X. La Société. Mesure pour Mesure. Timon d'Athènes. Jules César. In-8, 512 p. Pagnerre. — 3 fr. 50 c.

Tirso de Molina. Théâtre. Traduit par Alph. Royer. In-18, 463 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Vauzelles (Lud. de). Polyxène, tragédie. Voy. * — 1 fr.

IV

CRITIQUE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, MÉLANGES.

Assailly (Oct. d'). Les Chevaliers poëtes de l'Allemagne (Minnesinger). In-8, 334 p. Didier et Cie. — 5 fr.

Assollant (Alf.). D'heure en heure. In-18 jésus, 364 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Babou (Hipp.). Les Amoureux de Mme de Sévigné. Les Femmes vertueuses du grand siècle. In-8, VII-434 p. Didier et Cie. — 7 fr.

Barthélemy (Éd. de). Les Livres nouveaux. 2e série. In-8, 418 p. Didier et Cie. — 5 fr.

Bataille (Ch.). Le Cas de M. de Mircourt. In-32, 134 p. — 1 fr.

Benoist (Eug.). Guichardin, historien et homme d'État. Voy. * — 5 fr.

— De personis muliebribus apud Plautum. In-8, 77 p. Durand. — 2 fr.

Chabas (F.). Mélanges égyptologiques,

onze dissertations sur différents sujets. In-8, 127 p. et 2 pl. B. Duprat. — 8 fr. 50 c.

Chaix d'Est-Ange. Discours et plaidoyers, publiés par Ed. Rousse, avocat. 2 vol. in-8, L-1098 p. Firmin Didot et Cie. — 15 fr.

Chasles (Ém.). La Comédie en France au seizième siècle. In-8, 219 p. Didier et Cie. — 5 fr.

— (Phil.). Etudes sur l'Allemagne au dix-neuvième siècle. In-18 jésus, XII-432 p. Amyot. — 3 fr. 50 c.

Chauvin (V.). Les Romanciers grecs et latins. Voy. *. — 3 fr.

Courtat. Etudes sur les *Misérables*. Voyez * — 1 fr.

Crépet (Eug.). Les Poëtes français. T. IV. Voyez * — 7 fr. 50 c.

Defrémery (G.). Mémoires d'histoire orientale, suivis de mélanges de critique, de philologie et de géographie. 2e partie. In-8, 217-427 p. F. Didot frères.

Delécluze (Ét.-Jean). Souvenirs de soixante années. In-18 jésus, 555 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Deschanel (Em.). A pied et en wagon. Voy. * — 3 fr. 50 c.

Desjardins (Alb.). Essai sur les plaidoyers de Démosthène. In-8, 185 p. Durand. — 2 fr.

Dupin. Travaux académiques. Discours et rapports, discussions orales et opuscules divers. In-8, XI-536 p. Plon. — 6 fr.

Dusolier (Alcide). Jules Barbey d'Aurevilly. In-18, 51 p. avec portrait. Dentu. — 1 fr.

Egger (Em.). Mémoires de littérature ancienne. Voy. * — 7 fr.

Fournel (Vict.). La Littérature indépendante et les écrivains oubliés, essais de critique et d'érudition sur le dix-septième siècle. In-18 jésus, VIII-484 p. Didier et Cie. — 3 fr. 50 c.

Gomart (Ch.). Etudes saint-quentinoises. T. II. 1852-1861. Avec plans et gravures. In-8, 456 p.; lib. Dumoulin; Aubry. — 8 fr.

Grenneville (Vte E. de). Histoire du journal la Mode. In-8, 632 p. Amyot. — 7 fr. 50 c.

Hallays-Dabot. Histoire de la censure théâtrale en France. Voy. * — 3 fr.

Joubert (J.). Pensées, précédées de sa correspondance, d'une Notice sur sa vie, son caractère et ses travaux, etc., par M. Paul de Reynal, et des jugements littéraires. 3e édition, revue et augmentée. 2 vol. in-12, CXLVII-732 p. Didier et Cie. — 7 fr.

Karr (Alph.). De loin et de près. In-18 jésus, 326 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Laincel (Louis de). Des troubadours aux félibres. Études sur la poésie provençale. In-12, 420 p. Aix, Makaire. — 3 fr. 50 c.

Laurent-Pichat. Les Poëtes de combat. Voy. * — 3 fr.

Legouvé (Ern.). Lectures à l'Académie. In-18 jésus, 392 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Lemoine (John). Nouvelles Études critiques et biographiques. In-18 jésus, VII-374 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Le Vallois. Critique militante. Voy. * — 3 fr. 50 c.

Maignien (C. A. N.). Études de littérature et d'art. In-12 364 p. Durand. — 3 fr.

Moland (L.). Origines littéraires de la France. La légende et le roman, le théâtre, la prédication. In-8, III-428 p. Didier et Cie. — 7 fr.

Montenon (Ph. de). Études littéraires, aperçus historiques et critiques sur les origines des littératures modernes, etc. Grand in-18, 272 p. Gauguet. — 3 fr.

Morin (Alf.). La Littérature moderne, 1850-1860, ou Dictionnaire complet de tous les livres français, depuis 1850 jusqu'à 1860. 1er fascicule. Grand in-8 à 2 col., 52 p. Lib. Morin. — 6 fr.

— (Fréd.). Les Hommes et les livres contemporains. Voy. * — 3 fr.

Muteau (Ch.). La Bourgogne à l'Académie française de 1665 à 1727. In-8, 183 p. Durand; Dentu. — 3 fr.

Nettement (Alf.). Poëtes et artistes contemporains. In-8, XII-515 p. Lecoffre et Cie. — 5 fr. 50 c.

Noriac (J.). Sur le rail. In-18, 259 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.

Prévost-Paradol. Nouveaux Essais de politique et de littérature. In-8, IV-414 p. Michel Lévy frères. — 7 fr. 50 c.

Puymaigre (Cte Th. de). Les Vieux Auteurs castillans. T. I. In-8, XIV-495 p. Didier et Cie. — 7 fr.

Racine (Jean et Louis). Lettres inédites. Voy. * — 7 fr. 50 c.

Raynaud (Maurice). Les Médecins au temps de Molière. Thèse pour le doctorat. In-8, 468 p. Didier et Cie. — 7 fr.

Roget de Belloguet. Pétition adressée à l'opinion publique pour la réforme des élections de l'Institut et les autres changements, etc. In-8, 31 p. Dentu. — 1 fr.

Sainte-Beuve (C. A.). Causeries du

lundi. Tome XV et dernier. In-18 jésus, 466 p. Garnier frères. — 3 fr. 50 c.

Sand (George). Autour de la table. In-18 jésus, 358 p. Dentu. — 3 fr.

— Souvenirs et impressions littéraires. In-18, jésus, 327 p. Dentu. — 3 fr.

Stern (Daniel). Florence et Turin, études d'art et de politique, 1857-1861. In-18, XXXII-324 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Texier (Edm.). Les Choses du temps présent. In-18 jésus, 385 p. Hetzel. — 3 fr.

Vapereau (G.). L'Année littéraire et dramatique. 4e année. In-18 jésus, 539 p. Hachette et Cie. — 3 fr. 50.

Vitet (L.). Essais historiques et littéraires. In-18 jésus, 405 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Werdet (Edm.). Histoire du livre en France. 4e partie. Propagation, marche et progrès de l'imprimerie et de la librairie dans les provinces de 1470 à 1700. In-18 jésus, XXXI-45 p. Dentu; Hachette; Bossange et fils; Aubry; Amyot. — 5 fr.

Weilles. Le Génie de de Maistre, de Bonald et de Chateaubriand, ou Dictionnaire de morale résumant les pensées, maximes et reflexions de cet illustre triumvirat littéraire. In-12, XII-348 p, Ruffet et Cie, et Périsse frères.

Yemeniz (Eug.). La Grèce moderne, héros et poëtes. In-18 jésus, 338 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Anonymes. Coppet et Weimar. Mme de Staël et la grande-duchesse Louise, par l'auteur des Souvenirs de Mme Récamier. In-8, XXXII-348 p. Michel Lévy frères. — 7 fr. 50 c.

— Histoire de Mürger, par trois buveurs d'eau. Voy. * — 3 fr.

— Varia. Morale, politique, littérature: avec une lettre de M. Guizot; t. IV. In-12, 425 p. Nancy, Grosjean-Maupin. — 3 fr.

V

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

§ I. *Histoire de France.*

Alliez (l'abbé). Histoire du monastère de Fréjus. Grand in-8, 531 p. T. I. Didier et Cie. — 14 fr.

Balaque (Jules) et **Dulaurens** (E.). Etudes historiques sur la ville de Bayonne. T. I. In 8, 495 p. Bayonne : Lasserre. — 6 fr.

Barrau (Th. H.). Histoire de la Révolution française. 2e édition. In-18 jésus, 536 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

Bazancourt (baron de). Les expéditions de Chine et de Cochinchine, d'après les documents officiels. 2e partie. 1857-1858. In-8, VIII-413 p. Amyot. — 6 fr.

Boyer (A.). Histoire de l'Alsace, depuis les temps les plus reculés, etc, T. I. In-8, 648 p. Aubry. — 10 fr.

Béchard (Ferd.) Droit municipal au moyen âge. T. II. In-8, XVI-576 p. Durand. — Les 2 vol., 15 fr.

Camoin de Vence. Magistrature française, son action et son influence sur l'état de la société aux diverses époques. In-8, VIII-459 p. Michel Lévy frères. — 6 fr.

Dumont. Histoire de la ville de Saint-Mihiel. T. IV et dernier. In-8, 446 p. Derache. — 7 fr.

Duvergier de Hauranne. Histoire du gouvernement parlementaire en France. Voy. * — 7 fr. 50 c.

Estaintot (Vte Robert d'). La Ligue normande, 1588-1594, avec de nombreux documents inédits. Grand in-4, III-360 p. Aubry. — 6 fr.

Fervin. Histoire de Nice depuis vingt et un siècles. In-18 jésus, 338 p. Jung-Treuttel. — 3 fr.

Garnier-Pagès. Histoire de la Révolution de 1848. Voy. * — Le vol. 6 fr.

Gérard (le colonel). Les Invalides. Grandes éphémérides de l'hôtel impérial des Invalides. In-8, IV-671 p. avec gravures. Paris, Plon. — 8 fr.

Goncourt (Edm. et J. de). La Femme au dix-huitième siècle. F. Didot et Cie. — 5 fr.

Guizot. Un Projet de mariage royal. In-18, 367 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

Huard (Ad.). Les Fastes héroïques de la France. In-32, IV-400 p. 14 grav.

Hubault et **Marguerin**. Les Grandes Époques de la France. Dix-septième et dix-huitième siècles. In-18 jésus, IV-318 p. P. Dupont. — 1 fr. 75 c.

Huguenin (A.). Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie. In-8, VII-615 p. Durand — 7 fr. 50 c.
Ladevèze (Cte de). Histoire de France. Les Deux Dynasties carlovingienne et angevine. In-8, 547 p. Garnier frères.
Liskenne (Ch.) et **Sauvan**. Bibliothèque historique et militaire. Campagnes d'Algérie, de Crimée et d'Italie. In-4, 61-136 p. et 20 cartes, dont 15 coloriées. — 30 fr.
Mandet (Francisque). Histoire du Velay. Les Récits du moyen âge, la commune et le tiers état. T. IV. In-18 jésus, 467 p. Le Puy, lib. Marchessou.
Meignan (l'abbé). Un prêtre déporté en 1792, épisodes de l'histoire de la Révolution et de l'histoire des Missions. In-18 jésus, X-409 p. Douniol. — 3 fr. 50 c.
Michelet. Histoire de France au dix-septième siècle ; Louis XIV et le duc de Bourgogne. Voy. * — 5 fr. 50 c.
Mortimer-Ternaux. Histoire de la Terreur, etc. Voy. * — 6 fr.
Prarond (Ern.). Histoire de cinq villes et de trois cents villages, hameaux ou fermes. 2e partie. In-8, carré, 510 p. Dumoulin, 3 fr. 50 c.
Quicherat (J.). Histoire de Sainte-Barbe. T. II. Voy. * — 5 fr.
Quinet. Histoire de la campagne de 1815. Voy. * — 7 fr. 50 c.
Semichon (Em.). Histoire de la ville d'Aumale et de ses institutions depuis les temps anciens. 2 vol. in-8, CLV-926 p. Aubry. — 15 fr.
Sénac de Meilhan. Le Gouvernement, les mœurs et les conditions en France avant la Révolution. Portraits des personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle. Avec introduction et des notes par H. de Lescure. In-18 jésus, 507 p. Poulet-Malassis. — 3 fr. 50 c.
Stern (Daniel). Histoire de la Révolution de 1848. 2e édition, revue par l'auteur. 2 volumes in-18 jésus, XVI-1129 p. Charpentier. — 7 fr.
Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire. T. XX. Voy. * — 5 fr.
— Waterloo. Voy. * — 2 fr.
— Sainte-Hélène. Voy. * — 2 fr.
Vallet de Viriville. Histoire de Charles VII, roi de France, et de son époque, 1403-1461. T. I. In-8, XVI-488 p. Ve J. Renouard. — 7 fr. 50 c.
Viel-Castel (de). Histoire de la Restauration. Voy. * — 6 fr.
Vignon (E. J. M.). Études historiques sur l'administration des voies publiques en France aux dix-septième et dix-huitième siècles. T. II, in-8, XIII-572 p. Dunod. — (les 2 vol.). 27 fr.
Vinols de Montfleury (Louis de). Histoire des guerres de religion dans le Velay pendant les règnes de Charles IX, Henri III et Henri IV. In-8, 328 p. Le Puy.

§ 2. *Histoire générale et des pays étrangers.*

Amigues (Jules). L'État romain depuis 1815 jusqu'à nos jours, avec des notes et documents historiques recueillis par M. L. C. Farini. In-8, 520 p. — 6 fr.
Berthoud (Henry). Les Femmes des Pays-Bas et des Flandres. In-18, 459 p. Garnier frères. — 3 fr. 50 c.
Cantù (César). Histoire des Italiens, traduite sous les yeux de l'auteur, par M. Armand Lacombe, sur la 2e édition italienne, T. IX, X, XI et XII (fin). In-8, 1861 p. Firmin Didot et Cie. — Chaque volume, 6 fr.
Cénac-Moncaut. Histoire de l'amour dans l'antiquité. Voy. * — 3 fr.
Collas (L.). Histoire de l'empire ottoman et coup d'œil sur la Turquie actuelle, In-16, 188 p. Pagnerre; Martinon. — 60 c.
Fallue (Léon). Conquête des Gaules. Analyse raisonnée des Commentaires de Jules César, accompagnée d'une carte indicative, etc. In-8, IV-398, p. Tanera. — 7 fr.
Jenkens (John S.). Extrait de l'histoire de la guerre entre les États-Unis et le Mexique. Publié en 1849. Traduit de l'anglais et complété d'après les documents officiels. Jouve. In-folio, 101 p.
Laurentie. Histoire de l'empire romain. T. III et IV. In-8, IX-1013 p. Lagny frères. — Les 4 vol., 24 fr.
Martin (L. Aug.). Histoire de la femme, sa condition politique, civile, morale et religieuse. Antiquité, 1re partie. Chine, Inde, Perse, Assyrie, Égypte, Palestine. In-12, VII-403 p. Didier et Cie. — 3 fr.
Métivier (H.). Monaco et ses princes. T. I. In-18, X-383 p. La Flèche.
Michelet. La Sorcière. Voy. * — 3 fr. 50 c.
Monnier (Marc). Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale. In-18 jésus, 259 p. Michel Lévy frères. — 2 fr.
Prévost-Paradol. Élisabeth et Henri IV (1594-1598). In-8, VIII-304 p. Michel-Lévy frères. — 6 fr.
Schnitzler (J. H.). L'Empire des tsars

au point de vue actuel de la science. T. II. In-8, 572 p. Ve Berger-Levrault et fils. — 8 fr.

Stanhope (lord). William Pitt et son temps, traduit de l'anglais et précédé d'une introduction par M. Guizot. T. I et II). In-8, XXVIII-886 p. Michel Lévy frères.— Chaque vol., 6 fr.

Thierry (Am.). Tableau de l'empire romain, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement impérial en Occident. In-8, IV-484 p. Didier et Cie. — 7 fr.

Zeller. L'Annee historique, ou Revue annuelle des questions et des événéments politiques dans les principaux États du monde. 3e année (1861). In-18 jésus, V-628 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

§ 3. *Biographies.*

Advielle (Vict.). L'abbé J. H. R. Prompsault, chapelain de la maison impériale des Quinze-Vingts. In-8, III-179 p. et portrait. — 3 fr. 50 c.

Boaça (F. A.). Calby, ou les Massacres de septembre. In-18, 335 p. — Tolra et Haton.

Bret (Alph.). Jane Grey. In-18 jésus, 300 p. Dentu. — 3 fr.

Capefigue. Les Déesses de la liberté. Les Femmes de la Convention et du Directoire. In-18, 260 p. et portraits. Amyot. — 3 fr. 50 c.

— La Grande Catherine, impératrice de Russie. In-18, XV-204 p. et portr. Amyot. — 3 fr. 50 c.

— Mademoiselle de la Vallière et les favorites des trois âges de Louis XIV. In-18 jésus, 264 p. Amyot. — 3 fr. 50 c.

Cochet (l'abbé). Galerie dieppoise. Notices biographiques sur les hommes célèbres ou utiles de Dieppe et de l'arrondissement. In-8, 424 p. Dieppe, imp. et libr. Delevoye. — 4 fr. 50 c.

Dargaud (J. M.). Histoire de Jane Grey. In-8, IV-464 p. L. Hachette et Cie. — 6 fr.

Du Casse (A.). Les trois Maréchaux d'Ornano, étude historique. In-8, 167 p. Dentu. — 3 fr. 50 c.

Flourens (P.). Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Académie des sciences, troisième série. In-18 jésus, 372 p. Garnier frères. — 3 fr. 50 c.

Fourmestraux (E.). Étude sur Napoléon III. In-8, VII-309 p. Dumaine. — 6 fr.

Grillon des Chapelles. Esquisses biographiques du département de l'Indre. 3 vol. in-18 jésus, 1275 p. B. Duprat. — 10 fr. 50 c.

Jeannin (C. S.). Le Général Travot, pacificateur de la Vendée. Grand in-18, VIII-106 p.

Joly (Maurice). M. Dufaure, étude biographique. Grand in-18, 35 p.

Junior (Philomneste). La Papesse Jeanne, étude historique et littéraire Petit in-12, 160 p. Gay.

Haas (C. P. Marie). Un Avocat du Midi, ses œuvres judiciaires, politiques, maritimes, etc. In-12, 416. P. Dupont; Cosse et Marchal. — 4 fr.

Heitz (F. C.). Notes sur la vie et les écrits d'Euloge Schneider, accusateur public du département du Bas-Rhin. In-8, IV-168 p. Strasbourg, lib. Heitz.

Lanzac (Henry). Galerie historique et critique du dix-neuvième siècle. In-8, 676 p. 3e vol.

Meylan (A.). Vie de Gaspard de Coligny, amiral de France. In-12, VIII-367 p. Meyrueis et Cie. — 2 fr.

Montalembert (Cte de). Le Père Lacordaire. In-18 jésus, 291 p. Douniol. — 3 fr.

Sorel (Alex.). Stanislas Maillard, l'homme du 2 septembre 1792, etc., d'après des documents inédits. In-12, 58 p. Aubry. — 2 fr.

Saint-René Taillandier. La Comtesse d'Albany. In-18 jésus, 296 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Seilhac (Cte de). L'Abbé Dubois, premier ministre de Louis XV, d'après des mémoires manuscrits de l'abbé d'Espagnac, etc. In-8, 677 p. Amyot. — 12 fr.

Vapereau (G.). Dictionnaire universel des contemporains. Supplément à la 2e édition. Grand in-8 à 2 col., 50 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr. 50 c.

Anonymes et collectifs. Biographie universelle, ancienne et moderne. Supplément. T. LXXXV. In-8, VIII-550 p. Beck. — 8 fr.

— Nouvelle Biographie générale, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. le docteur Hoefer. T. XL. In-8, 512 p. Firmin Didot frères.— Chaque vol., 3 fr. 50 c.

§ 4. *Mémoires, correspondances, documents.*

Argenson (marquis d'). Journal et mémoire, publiés pour la première fois, d'après les manuscrits autographes de la bibliothèque du Louvre, pour la Société de l'histoire de France, par É. J. B. Rathery. T. IV. In-8, 484 p. Ve J. Renouard. — 9 fr.

Artom (J.) et **Blanc** (Alb.). Œuvre parlementaire du comte de Cavour, traduite et annotée. In-8, VII-646 p. Claye. — 7 fr. 50 c.

Beauvais-Nangis (marquis de). Les Mémoires et Journal du procès du marquis de la Boulaye, publiés par MM. Monmerqué et A. H. Taillandier. In-8, XXII-382 p. Ve J. Renouard. — 9 fr.

Blaze de Bury (H.). Le chevalier de Chasot, mémoires du temps de Frédéric le Grand. In-18 jésus, 324 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Boucher de Perthes. Sous dix rois. Souvenirs de 1791 à 1860. T. I. In-12, XV-597 p. Jung-Treuttel. — 3 fr. 50 c.

Bourgoing (baron P. de). Itinéraire de Napoléon Ier, de Smorgoni à Paris, épisode de la guerre de 1812. Premier extrait de Mémoires militaires et politiques inédits. In-18 jésus, 142 p. Dentu. — 2 fr.

Campardon (Ém.). Marie-Antoinette à la Conciergerie. Pièces originales conservées aux Archives, etc. In-18, XI-356 p. Gay. — 3 fr. 50 c. (In-8, 10 fr.).

Carnot (H.). Mémoires sur Carnot. Voy. * — 3 fr. 50 c.

Cavour (Cte de). Lettres inédites au commandeur Urbain Rattazzi, traduites en français et précédées d'une étude sur le Piémont depuis 1848, par M. Charles de la Varenne. In-18 jésus, XV-275 p. Dentu. — 3 fr. 50 c.

Chéruel. Mémoires sur Fouquet. Voy. * — 14 fr.

Choiseul-Gouffier (Ctesse de). Réminiscences sur l'empereur Alexandre Ier et sur l'empereur Napoléon Ier. In-8, 396 p. Besançon.

Coulmann (J. J.). Réminiscences. T. I, In-8, 372 p. Michel Lévy frères. — 5 fr.

Dussieux (L.). L'Histoire de France racontée par les contemporains. Extraits des chroniques, des mémoires et des documents originaux, avec des sommaires et des résumés chronologiques. T. IV. In-8, VIII-515 p. Firmin Didot et Cie. — 5 fr.

Foucault (Nic. Jos.). Mémoires publiés et annotés par F. Baudry. In-4, CLXXVII-594 p. Didot. — 12 fr.

Galitzin (prince Aug.). Mémoires inédits sur les règnes de Pierre le Grand, Catherine Ire et Pierre II. In-8, XXIII-434 p. Didier et Cie. — 6 fr. 50 c.

Guigard (Joannis). Bibliothèque héraldique de la France. In-8 à 2 col., XXIV-531 p. Dentu. — 16 fr.

Hertzen (A.). Le Monde russe et la Révolution. Mémoire. Voy. * — 5 fr.

Holland (lord). Souvenirs des cours de France, d'Espagne, de Prusse et de Russie. Publiés par lord Holland, son fils; et traduits de l'anglais par E. F. : suivis du Journal de mistress Elliott sur sa vie pendant la Révolution française. Avec un avant-propos, des notes, etc., par M. F. Barrière. In-18 jésus. XI-412 p. Firmin Didot et Cie. — 3 fr.

Jérôme (le roi). Mémoires et Correspondances du roi Jérôme et de la reine Catherine. T. III. In-8, 469 p. et carte. Dentu. — 6 fr.

La Ferrière-Percy (Cte H. de). Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier. Son livre de dépenses (1540-1549). Étude sur ses dernières années. In-8, VIII-236 p. et portr. Aubry. — 8 fr.

La Rochefoucauld (de), duc de Doudeauville. Mémoires. T. V. La Révolution racontée et jugée par les hommes du temps. (Fin.) In-8, 584 p. T. VI-VII. Mémoires de Condorcet. Michel Lévy frères. — Chaque vol., 7 fr. 50 c.

Lefèvre d'Ormesson (Ol. et A.). Journal d'Olivier et extraits des Mémoires d'André, publiés par M. Chéruel. T. II. 1661-1672. In-4, CXL-442 p. — Chaque vol., 12 fr.

Lesur. Annuaire historique universel, ou Histoire politique pour 1857; avec appendice. Publié par Thoisnier-Desplaces. In-8, VII-416 p. Lagny frères. — 18 fr.

Louet (Ern.). Expédition de Syrie. Beyrouth, le Liban, Jérusalem. 1860-1861. Notes et souvenirs, par Ernest Louet. In-8, 411 p. Amyot. — 6 fr.

Louvet et Dulaure. Mémoires, avec une introduction par E. Maron, et une introduction par M. L. de la Sicotière. In-18 jésus, XXXV-456 p. Poulet-Malassis. — 3 fr. 50 c.

Luynes (duc de). Mémoires sur la cour de Louis XV (1735-1758), publiés sous le patronage de M. le duc de Luynes, par MM. Dussieux et E. Soulié. T. VIII, 1746-1748. In-8, 520 p. Firmin Didot et Cie. — 6 fr.

Napoléon Ier. Correspondance, publiée par ordre de Napoléon III. T. IX. In-4, 753 p. — 6 fr.

Potier de Courcy (P.). Nobiliaire et Armorial de Bretagne. 2e édition, corrigée et augmentée. T. II. In-4, 500 p. Aubry.

Sanson (H.). Sept générations d'exécuteurs. Mémoires des Sanson. T. II.

In-8, 453 p. Dupray de la Mahérie et Cie. — 6 fr.
Spach (Louis). Lettres sur les archives départementales du Bas-Rhin. In-8, XVI-452 p. Strasbourg, lib. Piton.
Teulet (Alex.). Layettes du Trésor des Chartes. T. I (955-1223). In-4, CXLIII-653 p. Plon. — 36 fr.
Viel-Castel (Cte Horace de). Les Travailleurs de septembre 1792. Documents sur la Terreur. In-8, 64 p. et grav. Dentu. — 3 fr.
Anonymes et Collectifs. Archives historiques du département de la Gironde. Fin du T. II. 1860. In-4, XII-361-500. Aubry. — 20 fr.
L'Institut égyptien. Mémoires et travaux originaux, publiés sous les auspices de Mohammed-Saïd, sous la direction du docteur B. Schnepp, secrétaire de l'Institut. T. I. In-4, XVI-762 p. Firmin Didot et Cie. — 20 fr.

§ 5. *Actualités politiques, livres et brochures de circonstance.*

Blanc (Vict.). Aperçu sur les événements de Varsovie en 1861 et 1862. In-8, 32 p. Dentu. — 1 fr.
Brenier (baron). De la France à propos de l'Italie. In-8, 32 p. Amyot. — 1 fr.
Cayla (J. M.). La Conspiration cléricale. In-8, 32 p. Dentu. — 1 fr.
Chassin (Ch. L.). La Presse libre selon les principes de 1789. In-12, 286 p. — 2 fr.
Chevalier (Michel). L'Expédition du Mexique. In-8, 94 p. Dentu.—1 fr. 50.
Cobden (Richard). Les Trois Paniques, épisodes de l'histoire contemporaine. Traduit de l'anglais par Xavier Raymond. In-8, 163 p. Dentu. — 3 fr.
Colson (Fél.). Nationalité et régénération des paysans moldo-valaques. In-18, 272 p. Dentu. — 3 fr.
Debraux de Saldapenna (chevalier L.). Solution de la crise hongroise. In-8, 303 p. Amyot. — 5 fr.
— La Situation financière de l'Autriche. In-8, 48 p. Amyot.
Didot (Ambr.-Firmin). Observations présentées à la Commission de la propriété littéraire et artistique: In-8, 16 p. F. Didot et Cie.
Fisch (Georges). Les États-Unis en 1861. In-12, 243 p. Dentu. — 2 fr.
Gasparin (de). L'Amérique devant l'Europe. Voy. * — 6 fr.
Guizot. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. Voy. * — 7 fr. 50.
Hachette (L.). Réponse à la brochure intitulée les Bibliothèques scolaires et M. Hachette. In-8, 16 p. — 25 c.
Hetzel (J.). La Propriété littéraire et le domaine public payant. Gr. in-8. 32 p. Dentu.
Hirsch (Gaston). Les Lagunes et le Tibre. Grand in-18, 68 p. Librairie nouvelle. — 1 fr.
— Téhéran. In-18 jésus, 36 p. Librairie nouvelle. — 1 fr.
Laboulaye (Éd.). Les États-Unis et la France. In-8, 72 p. Dentu. — 1 fr.
Lafond (Éd.). Lorette et Castelfidardo, lettres d'un pèlerin. In-18 jésus, XVI-434 p. et gravure. Bray. — 5 fr.
Lambert (Gust.). Étude sur l'organisation administrative des États, ou Mémoire à l'appui de propositions à soumettre au chef de l'État, au gouvernement et au Sénat. In-8, XLIV-958 p. Arthus Bertrand. — 15 fr.
Lenormand (Fr.). La Révolution de Grèce, ses causes et ses conséquences. In-8, 46 p. Douniol. — 1 fr. 50.
Mamiani (Terenzio). Des traités de 1815 et d'un nouveau droit européen. Traduit sur la quatrième édition italienne par Léonce Lehman. Grand in-18, XI-359 p. Dentu. — 3 fr. 50.
Millíroux (J. F.). Aperçus sur les institutions et les mœurs des Américains. In-8, 173 p. Dentu. — 3 fr.
Musson (Eug.). Lettre à Napoléon III sur l'esclavage aux États du Sud, par un créole de la Louisiane. In-8, VII-160 p. Dentu. — 2 fr. 50.
Pelletan (Eug.). Le Droit de parler. Voy. * — 1 fr.
— La Comédie italienne. Voy. *
Périer (Casimir). Le Budget de 1863. In-18, 30 p. Michel Lévy frères. — 1 fr.
— Influence du traité de commerce avec l'Angleterre sur l'industrie nationale et sur le travail. Lettre à un industriel de l'Aube. In-8, 16 p. — 10 c.
Piche (Emm.). Sans masque, ou les Vrais Ennemis de la papauté. In-8. 32 p. Douniol. — 1 fr.
Planat de la Faye (N. L.). Rome et Sainte-Hélène, de 1815 à 1821. In-8, 23 p. Furne. — 1 fr.
Prévost-Paradol. Deux Lettres sur la réforme du Code pénal. In-8, 30 p. Michel Lévy frères. — 1 fr.
Renan (Ern.). La Chaire d'hébreu au Collége de France. Explications à mes collègues. In-8, 32 p. Michel Lévy frères. — 1 fr.
Rendu (Eug.). La Souveraineté pontificale et l'Italie. In-8, 163 p. Dentu. — 3 fr.
Sain Boislecomte. De la crise améri-

caine et de celle des nationalités en Europe. In-8, 159 p. Maillet. — 2 fr.

Saint-Marc Girardin. La Syrie en 1861. Condition des chrétiens en Orient. In-18 jésus, VIII-456 p. Didot et Cie. — 3 fr. 50.

Saint-Vincent (Paul de). La Nationalité polonaise devant l'histoire. In-8, 176 p. Dentu. — 3 fr.

Spence (James). L'Union américaine, ses effets sur le caractère national et la politique, causes de la dissolution, etc. Traduit de l'anglais de James Spence. In-8, 434 p. Michel Lévy frères.

Tchihatchef (P. de). Le Royaume d'Italie étudié sur les lieux mêmes. In-8, 169 p. Albessard et Bérard. — 2 fr.

Thiers (Henri). La Serbie, son passé et son avenir, précédé d'une lettre de M. Edouard Laboulaye. In-8, VIII-168 p. et carte

Tourtoulon (Ch. de). L'Hérédité et la Noblesse. In-18 jésus, 46 p. Aubry. — 1 fr.

Troubetzkoy (prince Alex.). La Pologne n'est pas morte. In-8, V-168 p. Poulet-Malassis. — 3 fr.

Weill (Alex.). Premier avertissement. Grand in-18, 36 p. Dentu. — 1 fr.

Anonymes et **Collectifs**. Anvers et la défense de la Belgique, par P. de B. In-8, 90 p. Dumaine. — 1 fr. 50.

— Autriche (l') et les conditions de la propriété en Vénétie, par un Vénitien. In-8, 31 p. Dentu. 1 fr.

— M. About et la jeunesse des Écoles, ou Deux mots sur l'échauffourée du 6 janvier, par un voisin de l'Odéon. In-8, 32 p. Dentu. — 1 fr.

— Propriété littéraire et artistique. In-8, 32 p. L. Hachette et Cie. — 30 c.

— Propriété (la) littéraire sous le régime du domaine public payant. In-8, 32 p. L. Hachette et Cie. — 30 c.

— Question (la) romaine au Corps législatif. Discours de MM. Jules Favre, Jérôme, David, Keller, Emile Ollivier, Kœnigswarter, Billaut, Plichon, Vernier, etc. Corps législatif. Session de 1862. In-8, 93 p. Poulet-Malassis. — 75 c.

— Serbie (la) après le bombardement de Belgrade, par un Serbe. In-8, 31 p. Herold. — 1 fr.

— Rome, l'Italie et le pape-roi. Le Clergé en 1791 et en 1862, en face de la Révolution, par un catholique français. In-8, 283 p. et portr. Toulouse, imp. et lib. Connac et Darbas. — 5 fr.

— La Russie jugée par un Russe, en réponse à la Russie jugée par M. de Mérode. In-8, 64 p. Mellier. — 1 fr. 50.

§ 6. *Géographie, Ethnographie, Voyages.*

Bazancourt (baron de). Le Mexique contemporain. In-18 jésus, 392 p. et carte. Amyot. — 3 fr.

Biart (Lucien). La Terre chaude. Voy. * — 3 fr.

Bonneau (Alex.). Haïti, ses progrès, son avenir, avec un précis historique. In-8, 176 p. Dentu. — 5 fr.

Carrié (J. P.). Géographie du département du Tarn. In-12, 354 p., carte. Albi. — 12 fr.

Cortambert (E.) et **Rosny** (Léon de). Tableau de la Cochinchine, rédigé sous les auspices de la Société d'ethnographie. Introduction du baron Paul de Bourgoing, sénateur. Avec cartes, plans et gravures. In-8, XXIX-353 p. Chevalier. — 10 fr.

Denis (Ferd.) et **Chauvin** (Vict.). Les Vrais Robinson. Voy. * — 15 fr.

Du Peyroux (A.). Les Alpes mancelles, Saint-Cénery, Saint-Léonard-des-Bois, etc. In-8, 365 p. Le Mans, lib. Loger, Boulay et Cie. — 3 fr. 75.

Eyma (X.). Scènes de mœurs et de voyages dans le nouveau monde. In-18 jésus, 396 p. Poulet-Malassis, — 3 fr.

Favereau (J.). A vol d'oiseau, France, Rome, Italie. In-12, VII-351 p. Dentu. — 4 fr.

Fillias (Ach.). Etat actuel de l'Algérie. In-12, 292 p. Challamel aîné. — 4 fr.

Flaux (A. de). Du Danemark. Impressions de voyage, aperçus historiques, etc. In-8, 367 p. F. Didot et Cie. — 4 fr.

Frémont (Aug.). Le Département du Cher, ouvrage topographique, historique, statistique et archéologique. 2 vol. in-8, 1123 p. Bourges, Pigelet. — 20 fr.

Gaultier du Mottay, Vivier et **Rousselot**. Géographie départementale des Côtes-du-Nord. In-18, XIV-844 p. L. Hachette et Cie, — 2 fr.

Gérard (J.). Voyages et chasses dans l'Himalaya. Grand in-18, 322 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Guardia (J. M.). Les Républiques de l'Amérique espagnole. In-8, 61 p. L. Hachette et Cie. — 1 fr. 50.

Hervé (A.) et **Lanoye** (F. de). Voyages dans les glaces du pôle arctique. Illustré. In-18, 375 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr.

Jacobs (Alfr.). L'Afrique nouvelle.

Récents voyages, état moral, intellectuel et social dans le continent noir. In-18 jésus, 412 p. Didier et Cie. — 3 fr. 50.

Joanne (Ad.). Paris illustré. Voy. * — 10 fr.

Khanikoff (Nic. de). Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale. In-4, 234 p. et carte.

Laneye (Ferd. de). Les Grandes Scènes de la nature. In-18 jésus, illustré. 382 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr.

Latour (Ant. de). L'Espagne religieuse et littéraire, pages détachées. In-18, VII-364 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Lesueur (H.). Toulon. Nouveau Guide du voyageur dans l'ancienne et la nouvelle ville, etc. In-12, 282 p. et plan. L. Hachette et Cie. — 2 fr. 50.

Masselin (E.). Sainte-Hélène. Dessins de Staal. In-8, 211 p. Plon. — 6 fr.

Nadeau (Louis). Voyage en Auvergne, Gergovia, le mont Dore et Royat. In-12, VII-364 p. Dentu. — 3 fr. 50.

Orgoni (le général Maha d'). De l'île Bourbon à Martaban, série d'aventures racontées à ses enfants. In-8, 293 p. Guérin. — 3 fr. 50.

Pâris (le contre-amiral). Souvenirs de Jérusalem. Album publié par l'escadre de la Méditerranée. In-folio à 2 col., 6 p. et 14 pl. Arthus Bertrand. — 45 fr.

Pfeiffer (Mme). Voyage à Madagascar. Voy. * — 3 fr. 50.

Piesse (L.). Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie. Voy. * — 10 fr.

Reclus. Londres illustré, guide spécial pour l'Exposition de 1862. In-18 jésus, VIII-220 p., 62 grav., carte et plans. L. Hachette et Cie. — 3 fr.

Reinèke (l'amiral). Description hydrographique des côtes septentrionales de la Russie. 2e partie. Côtes de la Laponie. Traduction du russe par H. de la Planche. In-8, XV-125 p. et 3 pl. Bossange et fils. — 4 fr.

Rosbach (Ern.). Foix et Comminges, Itinéraires des chemins de fer pyrénéens. Ligne de Toulouse à Montréjeau et de Toulouse à Foix. In-12, VIII-488 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50.

Sand (Maurice). Six mille lieues à toute vapeur. In-18 jésus, 371 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Thierry-Mieg (Ch.). Six semaines en Afrique, souvenirs de voyage. Carte itinéraire de V. A. Malte-Brun et 9 dessins de Worms. In-18 jésus, 360 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Tranier (A.). Dictionnaire historique et géographique du département du Tarn. In-4, LXV-343 p., avec carte. Albi, lib. Tranier fils.

Trémaux. Voyages en Ethiopie, au Soudan oriental et dans la Nigritie. Ouvrage accompagné d'un atlas de 61 pl. en partie coloriées avec texte, dont 4 cartes, 2 panoramas et 1 frontispice. T. I. Égypte et Éthiopie. In-8, 436 p. L. Hachette et Cie.

Première série : *Voyages au Soudan oriental et dans l'Afrique septentrionale.* Atlas de 64 pl. et de cartes avec texte descriptif in-folio. 3 vol. in-8. — Prix : 160 fr.

Deuxième série : *Parallèle des édifices anciens et modernes du continent africain.* 82 pl. avec texte descriptif et 1 vol. in-8 séparé. — Prix : 160 fr.

Troisième série : *Exploration archéologique en Asie Mineure exécutée pendant la guerre de Crimée.* 43 livraisons de 5 pl. in-folio avec texte descriptif. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

Vigneaux (Ern.). Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique. Voy. * — 3 fr. 50.

Wey (Fr.). Dick Moon en France. Voy. * — 3 fr. 50.

Zeiller (Mlle Élise). Souvenirs d'un voyage au Mexique. In-12, 222 p. Dentu. — 3 fr.

VI

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

§ 1. *Philosophie générale, Morale, Histoire de la philosophie.*

Aristote. Physique. Traduite en français pour la première fois et accompagnée d'une paraphrase et de notes perpétuelles, par J. Barthélemy Saint-Hilaire, 2 vol. in-8, CLXXIII-1143 p. Durand; Ladrange. — 20 fr.

Benard. De la philosophie dans l'éducation classique. Voy. * — 7 fr. 50.

Bouillier (Fr.). Du principe vital et de l'âme pensante. Voy. * — 6 fr.

Castle (A.). Phrénologie spiritualiste.

nouvelles études de psychologie appliquée. In-8, VII-408 p. Didier et C[ie]. — 7 fr.

Clergeau (l'abbé). Unique destinée de l'homme. In-8, XI-213 p. — 3 fr. 50.

Debay (A.). Le Cœur et l'Ame aux différents âges de la vie. In-18 jésus, 288 p. Dentu. — 3 fr.

Du Clésieux (Ach.). Une Voix dans la solitude. In-18, 284 p. Dentu. — 3 fr.

Dumont (Léon). Des causes du rire. Voy. * — 3 fr.

Ferraz. De la psychologie de Saint-Augustin. In-8, 498 p. Durand. — 5 fr.

Foucher de Careil. Hegel et Schopenhauër. Voy. * — 7 fr. 50.

Gratry (A.). Les Sources (seconde partie), ou le Premier et le dernier livre de la science du devoir. In-18, 155 p. Douniol, Lecoffre et C[ie]. — 1 fr. 50.

Janet (Paul). Philosophie du bonheur. In-8, XVI-440 p. Michel-Lévy frères. — 7 fr. 50.

Laboulaye. Études morales et politiques. Voy. * — 7 fr.

Le Bastier (Jules). Désorganisation et matérialisme. In-18 jésus, XII-327 p. V[e] J. Renouard. — 3 fr. 50.

Leibniz. Œuvres. Publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introductions par A. Foucher de Careil. T. IV. Histoire et politique. In-8, LXXXIX-356 p. Voy. * — 7 fr. 50.

Lemoine (Albert). L'Ame et le Corps. Voy. * — 3 fr. 50.

Love (G. H.). Du Spiritualisme rationnel à propos de divers moyens d'arriver à la connaissance. In-8, VIII-447 p. Didier et C[ie]. — 7 fr.

Matter. Saint-Martin, le philosophe inconnu, sa vie et ses écrits. In-8, XI-460 p. Didier et C[ie]. — 7 fr.

Pelletan. La Nouvelle Babylone. Voy. * — 2 fr. 50.

Pérès (Ém.-Jacq.). Noologie, ou Philosophie de l'intelligence. 2 vol. in-8, XVI-1208 p. Durand. — 15 fr.

Raynaud (G. M.). De Asclepiade Bithyno, medico ac philosopho. In-8, 48 p. Didier et C[ie]; Durand. — 2 fr.

Renan (Ern.). De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation. Discours d'ouverture. 1[re], 2[e], 3[e] et 4[e] éditions. In-8, 30 p. Michel Lévy frères. — 1 fr.

Renaud (Hipp.). Destinée de l'homme dans les deux mondes. In-12, 306 p. Ledoyen. — 2 fr.

Rendu (Vict.). L'Intelligence des bêtes. Voy. * — 3 fr. 50.

Rodier de Labruguière (É.). Essai sur la philosophie des religions. In-8, 328 p. Cherbuliez.

Saint-Martin (L. C. de). Correspondance inédite (1792-1797). Recueillie et publiée par L. Schauer et Alp. Chuquet. In-8, 330 p. et portr. Dentu. — 8 fr.

Saisset (Ém.). Précurseurs et disciples de Descartes. Voy. * — 7 fr.

Snider (A.). L'Homme et sa raison d'être sur la terre. In-8, 160 p. Dentu. — 3 fr.

Trottet (J. P.). Le Génie des civilisations. 2 vol. in-18 jésus, 847 p. Cherbuliez. — 7 fr.

Anonymes. Adultère (de l') dans les différents âges et chez les différentes nations. In-32, 120 p. Poulet-Malassis. — 50 c.

— Agir, c'est vivre. Traduit de l'anglais *Life-Work*, par Mlle S. Monod. In-18, VIII-351 p. Meyrueis et C[ie]. — 3 fr.

§ 2. *Économie politique, Science sociale, Statistique.*

Baudrillart. Portraits de publicistes modernes. Voy. *.

Benard (T. N.). Servage des gens de mer, lettres à Son Ém. le cardinal Mathieu. In-18 jésus, 251 p. Dentu. — 2 fr.

Carlier (Aug.). De l'Esclavage dans ses rapports avec l'union américaine. Voy. * — 6 fr.

Chevillard (Jules). Études d'administration. De la division administrative de la France et de la centralisation. 2 vol. in-8, 848 p. Durand. — 15 fr.

Cochin (Aug.). De la condition des ouvriers français, d'après les derniers travaux. In-8, 48 p. Douniol. — 1 fr.

Dremel (Justin). La loi des révolutions. Les générations, les nationalités, les dynasties, les religions. In-8, 584 p. Didier et C[ie]. — 7 fr.

Gaillard (M. E.). De philosophie en politique. Conseils d'un septuagénaire. In-8, 252 p. — 2 fr. 50 c.

Gosset (P.). Le Blé, le Pain. Appel au bon sens, à l'opinion publique. In-4, 108 p. Dentu. — 2 fr.

Guéroult (Ad.). Études de politique et de philosophie religieuse. In-18, IV-392 p. Michel Lévy frères. — 3 fr.

Knœpflin (Ed.). Les Bienfaiteurs des pauvres au dix-neuvième siècle; suivi d'une nomenclature complète de dons faits aux pauvres de Paris, depuis 1804 jusqu'à 1860. In-8, VI-384 p. Dentu. — 5 fr.

Juglar (Clém.). Des Crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux États-Unis. In-8, XVI-262 p. Guillaumin et Cie. — 5 fr.

Legoyt (A.). L'Émigration européenne, son importance, ses causes, ses effets, avec un Appendice sur l'émigration africaine, hindoue et chinoise. In-8, LV-339 p. Guillaumin et Cie. — 6 fr.

Mill (M. J. Stuart). Le Gouvernement représentatif, traduit et précédé d'une introduction, par M. Dupont-White. In-8, LIX-418 p. Guillaumin et Cie.— 5 fr. Grand in-18, 3 fr. 50 c.

Magnan (le capit.). Du Commerce maritime, des causes de sa décadence et des moyens d'y remédier. In-8, 30 p. Dentu. — 1 fr.

Mastier (A.). Turgot, sa vie et sa doctrine. In-8, 456 p., Guillaumin et Cie; Durand. — 6 fr.

Maugi:-Ramel. De la Liberté sociale de la femme et de son égalité avec l'homme devant la loi. In-8, 154 p.

Napoléon III. Œuvres, Mélanges. In-12, 364 p. Plon; P. Dupont.— 1 fr. 50 c.

Périsset (P.). Entretiens familiers sur l'économie politique et la statistique, suivis d'un Vocabulaire. In-12, VIII-231 p. Cotillon. — 3 fr.

Protin (P. O.). Les Économistes appréciés. Voy. * — 4 fr.

Rey (J. A.). Les Crises et le crédit. Division du travail. Banque d'escompte et Banque de dépôt. In-8, 163 p. Paris, Guillaumin et Cie. — 2 fr.

Royer (Mlle Cl.). Théorie de l'impôt. Voy. * — 10 fr.

Stamm (Ern.). Symptômes d'une prochaine révolution industrielle. In-8, 168 p. Paris, Guillaumin. — 2 fr.

Tessier de Rauschenberg. De l'indépendance civile chez les Français en 1862. In-8, 339 p. P. Dupont. — 5 fr.

Valny (S. C.). Étude sur la dépopulation des campagnes. In-12, 310 p. A. F. Cocharaux. — 3 fr.

§ 3. *Théologie, Histoire religieuse, Piété.*

Adelsward (O. d'). Considérations sur la réformation et les lois de 1860 en Suède. In-8, 443 p. Cherbuliez. — 4 fr.

Alfrédy. De l'influence du R. P. Lacordaire sur la génération actuelle. In-8, 40 p. Lecoffre et Cie. — 1 fr. 50 c.

Astié (J. F.). Les deux théologies nouvelles dans le sein du protestantisme français. In-12, VI-344 p. et Cie. — 3 fr. 50 c.

Avril (Ad. d'). Documents re Églises de l'Orient considé leurs rapports avec le sain Rome. Grand in-18, 159 p.] — 3 fr.

Bautain (l'abbé). Le Chréti jours. Lettres spirituelles, L'âge mûr et la vieille jésus, 428 p. L. Hachette 3 fr. 50 c.

Berthaumier (l'abbé). Histoi Bernardin de Sienne, de l Frères mineurs. In-18 jé 519 p. Gauguet. — 3 fr.

Bertrand (L. A.). Mémoires mon. Voy. * — 3 fr.

Bonnet (Jules). Aonio Pales sur la réforme en Italie. chel Lévy frères. — 3 fr.

Bonnier (Ed.). Abélard et nard, la philosophie et douzième siecle. In-18 jé Douniol. 1 fr. 25 c.

Bussierre (vicomte Th. de l pèlerinages de la très-sai en Alsace. In 8, VIII-40 6 fr.

Carney (l'abbé). Jésus - Question religieuse des sents. In-8, XXXI-487 p. Roidot. — 6 fr.

Chantrel (J.). Les Papes et phisme. In-18, 216 p. Dil — Le Pape Alexandre VI (In-18, 208 p. Dillet. — 1 1

Chapia. Les Martyrs du Ja in-18, X-204 p. Ve Pous sand. — 1 fr.

Cook (O. P.). Vie de Ch pasteur méthodiste et théologie. 1re partie. I 268 p. Librairie évangéli

Daurignac (J. M. S.). His Compagnie de Jésus, de dation jusqu'à nos jours. in-18, 862 p. Ruffet et C

Desroches (l'abbé). Reche riques sur les peuples leurs cultes. Suivi de c cules. T. I. Grand in-8 à Migne. 16 vol. — 100 fr.

Étémare (l'abbé d'). Histoi gion représentée dans l'Ec sous divers symboles. XXIII-962 p. P. Duprat. —

Félix (le R. P.). Le Pro christianisme. Conférenc Dame de Paris, année 336 p. Dillet. — 3 fr. 50

Gandon. La Vérité absolue le principe et la fin des

montrée par le rationalisme, l'antinomie et l'analogie. In-4, 248 p. Les principaux libraires. — 5 fr.

Gautier (Léon). Voyage d'un catholique autour de sa chambre. In-18, 202 p. Palmé. — 2 fr.

Jager (l'abbé). Histoire de l'Église catholique en France. T. I. In-8, XXXVIII-542 p. Ad. le Clere et Cie. — 4 fr. 50 c.

Lacordaire (le R. P.) Lettres à des jeunes gens, recueillies et publiées par l'abbé H. Perreyve. In-8, 403 p. Douniol. — 6 fr.

Lafon (Mary). Histoire d'une ville protestante. In-8, XV-316 p. Amyot. — 5 fr. 50 c.

Lavigerie (l'abbé). Exposé des erreurs doctrinales du jansénisme. Leçons faites à la Sorbonne en 1856-1857. In-8, 200 p. E. Belin.

Le Ruste (Fél.). Etudes historiques. Le Droit canonique et le Droit ecclésiastique dans leurs rapports avec le droit civil. In-18 jésus, 172 p. Dentu; Palmé. — 1 fr.

Maffre (Cam.). Histoire populaire des réformateurs. IV. Les Prédicateurs albigeois. In-32, 82 p. Meyrueis et Cie. — 50 c.

Magnan (l'abbé). Histoire d'Urbain V et de son siècle, d'après les manuscrits du Vatican. In-8, 493 p. Bray. — 7 fr.

Merle d'Aubigné (J.-H.). Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin. T. I et II. In-8, LVI-1315 p. Michel Lévy frères. — 7 fr. 50 c. le vol.

Miron. Examen du Christianisme. Voy. * —

Monod (Ad.). Trois Sermons de Noël. In-8, 111 p. Meyrueis. — 1 fr. 50 c.

Rozaven (R. P.). L'Eglise russe et l'Eglise catholique, lettres inédites. In-18, VII-127 p. Duprat.

Ventura de Raulica. Œuvres posthumes. Conférences, sermons et homélies. In-8, 516 p. Vaton. — 7 fr.

Vidal (F.). Essai sur l'alliance chrétienne nouvelle. In-8, IV-156 p. Cherbuliez. — 2 fr.

Waddington (Francis). Le Protestantisme en Normandie (1685-1797). In-8, VII-140 p. Dumoulin. — 3 fr.

Witt (Mme de), née Guizot. Petites Méditations chrétiennes à l'usage du culte domestique. In-8, 383 p. Grassart. — 5 fr.

Wogue (L.). Pentateuque, ou les Cinq livres de Moïse. Traduction nouvelle, avec le texte hébreu ponctué et accentué d'après les meilleures éditions, accompagnée de notes explicatives et scientifiques, grammaticales et littéraires, etc. T. II. Exode. In-8, 568 p. Durlacher. — 8 fr. le vol.

Anonyme. Histoire populaire illustrée des vingt-six martyrs du Japon crucifiés à Nangasaki le 5 février 1597, béatifiés à Rome les 14 et 15 septembre 1627, canonisés le jour de la Pentecôte, 8 juin 1862. In-8 à 2 col., 31 p. avec vign. Dutil. — 1 fr.

§ 4. *Sciences occultes, merveilleux, spiritisme.*

Azun de Bernétas. La Grotte des Pyrénées, ou Manifestation de la sainte Vierge à la grotte de Lourdes (diocèse de Tarbes). In-18. — 1 fr. 50 c.

Brunet (Jean). La Mécanique nouvelle, organique et universelle. Science, nature, industrie. In-8, XVI-184 p. Bureau du Messianisme. — 6 fr.

Cahagnet (L. A.). Encyclopédie magnétique spiritualiste. Tome VII. 11e année. Études sur les facultés prophétiques de l'homme, etc. In-18 jésus, III-152 p. Germer Baillière. — 4 fr.

Dozon (H.), évocateur. Révélations d'outre-tombe. Tome I. In-18 jésus, XII-293 p. Saint-Cloud, imp. Ve Belin; Paris, lib. Ledoyen. — 2 fr. 25 c. — T. II, 324 p. — 3 fr. — T. III, 324 p. même prix.

Flammarion (Cam.). Les Habitants de l'autre monde, révélations d'outre-tombe. 1re série. In-12 108 p. Ledoyen. — 1 fr.

Lévi (Eliphas). Philosophie occulte. 1re série. Fables et symboles, avec leur application, où sont révélés les grands secrets de la direction du magnétisme universel. In-8, XIII-478 p. Germer Baillière. — 7 fr.

Matignon (le P. A.). Les Morts et les vivants, entretiens sur les communications d'outre-tombe. In-18 jésus, XI-146 p. Ad. le Clere et Cie. — 1 fr. 50 c.

Roze (J.), médium. Révélations du monde des esprits, dissertations spirites. 1re série. In-18 jésus, VII-379 p. 2e série. In-18 jésus, VII-234 p. Dentu; Ledoyen; Henri. — 2 fr. Chaque série.

Anonyme. Banquet spiritualiste du 17 juillet 1862. Compte rendu. Discours et toasts qui y furent prononcés. In-8, 47 p. Bureau de la Revue spiritualiste. — 1 fr. 50 c.

§ 5. *Éducation. Livres pour les enfants.*

Barrau (Th. H.). Amour filial, récits à la jeunesse. Illustré. In-18 jésus, 407 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr.

Debourge (docteur). Le Livre des jeunes mères, ou les Mille et un conseils sur la manière d'élever les enfants. In-12, VIII-428 p. Humbert. — 2 fr.

Dubner (Fréd.). Quelques mots sur la prochaine réforme de l'enseignement des humanités dans nos lycées et colléges. In-8, 23 p. P. Dupont. — 75 c.

Dupanloup (Mgr). De l'éducation. T. III. Les Hommes d'éducation. In-8, 643 p. Douniol. Les trois vol. 22 fr. 50 c. 2e édition, in-12, les trois vol. — 10 fr. 50 c.

Garcin (Mme Eug.). [Euphémie Vauthier.] Essai d'éducation par le roman. In-12, 310 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr.

Lefebvre et **Piéret-Giry**. Musée littéraire et scientifique de l'école et de la famille. Larousse et Boyer.

Mayne-Reid. Bruin ou les Chasseurs d'ours. Traduit de l'anglais par A. Letellier. Illustré. In-18, 431 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr.

Millet-Robinet (Mme). Conseils aux jeunes femmes sur leurs conditions et leurs devoirs de mère. Gr. in-18, XIX-270 p. Lib. agricole de la Maison rustique. — 3 fr. 50 c.

Ségur (comtesse de) [née Rostopchine]. Les Bons enfants. Illustré. In-18, 418 p. L. Hachette et Cie. — 2 fr.
— Les Deux nigauds. Illustrés. In-18, 416 p. Même librairie. — 2 fr.

Tourdonnet (Cte A. de). Les Colonies agricoles d'éducation. 3 vol. in-8, 1806 p. Brunet. Chaque vol. — 7 fr. 50 c.

VII

CRITIQUE D'ART, ESTHÉTIQUE, ARCHÉOLOGIE, PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

Andreoli (E) et **Lambert** (B. S.). Monographie de l'église cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras, renfermant une description du cloître et de l'ancienne église. In-8, 257 p. Bance. — 5 fr.

Armengaud (J. G. D.). Le Parthénon de l'histoire. Six vol. avec 1500 gravures inédites. Livraison 1 et 2. In-4, 68 p. L. Hachette et Cie. Chaque liv. — 5 fr.

Berlioz (H.). A travers chants, études musicales, adorations, boutades et critiques. Voy. * — 3 fr.

Borghesi (Barth.). Œuvres complètes, publiées par les ordres et aux frais de S. M. l'empereur Napoléon III. Œuvres numismatiques. T. I. In-4, VIII-517 p. et pl

Caumont (de). Abécédaire, ou Rudiment d'archéologie (ère gallo-romaine). In-8, VII-498 p. et fig. dans le texte. Dérache, Didron. — 7 fr. 50 c.
— Statistique monumentale du Calvados. T. IV. Arrondissement de Pont-l'Évêque. In-8, 466 p. Derache, Didron.

Chateaubriand (de). Atala. Avec dessins de G. Doré. In-folio, XI-79 p., 30 grav. L. Hachette et Cie. — 60 fr.

Cherbonneau. Album du musée de Constantine, publié sous les auspices de la Société archéologique. Dessins de M. L. Féraud, interprète de l'armée. 1er cahier. Petit in-4 oblong, 21 p. et 11 pl. Voy. * — 3 fr.

Chesneau (Ern.). La peinture française au dix-neuvième siècle. Les chefs d'école. Voy. * — 3 fr. 50 c.

Cohen. Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain, communément appelées médailles impériales. T. VI et dernier. In-8, 632 p. et 20 pl. Lib. Rollin et Feuardent. — 20 fr.

Darcel (Alf.). Excursion artistique en Allemagne. In-8, 222 p. Didron. — 4 fr.

Delaunay (l'abbé). Les Évangiles : dimanches et fêtes de l'année, suivis de prières à la sainte Vierge et aux saints. 1re et 2e livraisons. Gr. in-8, 10 p. et 2 miniatures. Curmer. — 6 fr. la livraison.

Demmin (Aug.). Recherches sur la priorité de la renaissance de l'art allemand. Faïences du treizième siècle. In-18 jésus, 100 p. Paris, Ve J. Renouard. — 3 fr.

Denne-Baron. Mémoires historiques. Chérubini. Voy. * — 2 fr.

Desjardins (Ern.). Du patriotisme

dans les arts. In-8, 55 p. Dentu. Voy. * — 1 fr.

— Notice sur le musée Napoléon III. In-12, 69 p. Michel Lévy frères. — 50 c.

Disdéri. L'art de la photographie, avec une introduction par Lafon de Camarsac. In-8, 367 p. — 10 fr.

Du Mège. Archéologie pyrénéenne. Antiquités religieuses, historiques, militaires, artistiques. T. III. 1re partie. Suite des événements mythologiques. In-8. 242 p. Toulouse, lib. Delboy.

Du Méril (Edelestand). Études sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire. In-8, 514 p. Franck. — 8 fr.

Durand (Julien). Trésor de l'église Saint-Marc à Venise. In-4, 67 p. et pl. Didron. — 4 fr. 50 c.

Fillonneau (Ern.). Annuaire des beaux-arts. 1re année. 1861-1862. In-18, VII-171 p. Jules Tardieu. — 1 fr.

Goncourt (Edmond et J. de). Boucher, étude contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. In-4, 32 p. Lyon, imp. Perrin. Dentu. — 5 fr.

Goupil (F.). Manuel général de l'ornement décoratif. In-8, 53 p. Desloges. — 1 fr. 50 c.

Hennin. Les Monuments de l'histoire de France. Catalogue des productions de la sculpture, de la peinture et de la gravure, relative à l'histoire de la France et des Français. T. VII. 1483-1515. In-4, 404 p. Delion. — 10 fr.

Jacquemart (Alb.) et **le Blant** (Edm.). Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine, accompagnée de recherches sur les sujets et emblèmes. 26 planches gravées à l'eau-forte par Jules Jacquemart. 3e et dernière partie. In-4, 295 p. et 3 pl. Lyon, imp. Perrin; Paris, lib. Techener. L'ouvrage complet. — 60 fr.

Jameson (Mrs). La Peinture et les Peintres italiens. Traduit de l'anglais par Fernand Labour. In-18 jésus, v-418 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

Lamartine (de). Graziella, avec dessins d'Alfr. de Curzon. In-4, 164 p. 42 grav. L. Hachette et Cie. — 25 fr.

Lasteyrie (F. de). Causeries artistiques. Voy. * — 3 fr 50 c.

Lenormant (Fr.). Recherches archéologiques à Éleusis exécutées dans le cours de l'année 1860. Recueil des inscriptions. In-8, 432 p. L. Hachette et Cie. — 10 fr.

Loriquet (Ch.). La Mosaïque des promenades et autres trouvees à Reims. In-8, xv-431 p. et 18 planches. Didron, Dumoulin.

Mayer et **Pierson.** La Photographie considérée comme art et comme industrie, histoire de sa découverte, ses progrès, ses applications, son avenir. In-18 jésus, IV-248 p. Lib. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

Noël des Vergers. L'Éturie et les Étrusques, ou Dix ans de fouilles dans les maremmes toscanes. 1re partie. In-8, 208 p. et atlas de 29 pl. Firmin Didot et Cie. — 50 fr.

Poey d'Avant (Faustin). Monnaies féodales de France. IIIe volume. In-4, 475 p. et 62 pl. Bureau de la Revue numismatique française. — 36 fr.

Pontécoulant (Cte Ad. de). Douze jours à Londres, voyage d'un mélomane à travers l'exposition universelle. In-18, 336 p. Henry. — 3 fr.

Richter (Jean-Paul). Poétique. Voy. * — 15 fr.

Robert (C.). Numismatique de Cambrai. In-4, 387 p. Rollin et Feuardent. — 40 fr.

Sabatier (A.). Description générale des monnaies byzantines frappées sous les empereurs d'Orient, depuis Arcadius jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. T. I, in-8, VII-330 p. et 33 pl. Rollin et Feuardent.

Scudo. L'Année musicale. Voy. * — 3 fr. 50 c.

Stern (D.). Florence et Turin, études d'art et de politique, 1857-1861. Voy. * — 3 fr.

Verneih (Fél. de). L'art du moyen âge et les causes de sa décadence d'après M. Renan. In-8; 35 p. Didron. — 3 fr.

Wegeler et **Ries.** Notices biographiques sur L. Van Beethoven. Voy.* — 3 fr.

Anonymes. Anciens monuments de l'Europe, châteaux, demeures féodales, forteresses, citadelles, ruines historiques, églises, basiliques, monastères et autres monuments religieux, par une société d'archéologues, orné de gravures. In-8, 320 p. Renault et Cie. — 6 fr.

— Bibliothèques et archives du Collége héraldique et archéologique de France, dirigée par M. le comte de Givodan, juge d'armes de l'ordre de Malte. 1re partie. In-8, VIII-151 p. Techener. — 3 fr.

— Congrès archéologique de France. 28e session. Séances générales tenues

à Reims, à Laigle, à Dives et à Bordeaux, en 1861. T. XXV. In-8, LVI-413 p. Caen, lib. Hardel; Paris, Derache. — 10 fr.

VIII

PHILOLOGIE, ÉRUDITION, BIBLIOGRAPHIE.

§ 1. *Travaux originaux.*

Boissière (P.). Dictionnaire analogique de la langue française. Voy. *. — 20 fr.

Brunet (J. Ch.). Manuel du libraire et de l'amateur de livres, contenant: 1° un nouveau dictionnaire bibliographique; 2° une table en forme de catalogue raisonné. 5e édition originale, entièrement refondue et augmentée d'un tiers par l'auteur. T. IV. Première partie. Naasefe. — Pomponius Mela. Grand in-8 à 2 col., 400 p. Libr. Firmin Didot et Cie.

Charencey (H. de). La langue basque et les idiomes de l'Oural. 1er fascicule. Structure grammaticale et déclinaisons. In-8, VIII-56 p. Challamel aîné. — 2 fr. 50 c.

Dacier. Tableau historique de l'érudition française, ou Rapport sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne depuis 1789. Notice par Silvestre de Sacy, et Notes complémentaires. 1808-1862. In-8, 427 p. et portrait. Ducrocq. — 5 fr.

Desjardins (Ern.) Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1859 et et 1860. 3e et 4e années. T. III et IV. 2 vol. in-18, XLV-433 p. Durand, — Chaque vol., 6 fr.

Diez (Fréd.). Introduction à la grammaire des langues romanes. Trad. de l'allemand par Gaston. In-8, XXIV-167 p. Hérold. — 4 fr.

France. Description historique et bibliographique de la collection de feu le comte H. de la Bédoyère sur la Révolution française, etc. In-8, XVI-691 et portrait. Libr. France. — 12 fr. 50 c.

Franklin (Alfr.). Les Origines du palais de l'Institut. Recherches historiques sur le collège des Quatre-Nations. In-8, XIII-207 p. Aubry. — 6 fr.

Hervey-Saint-Denis (le marquis d'). Poésies de l'époque des Thang. Voy. * — 7 fr.

Larousse (P.). Fleurs historiques, etc. Voy. * — 10 fr.

Le Héricher. Histoire et glossaire du normand, de l'anglais et de la langue française. 3 vol. in-18, 1286 p. Aubry. — 18 fr.

Littré (E.). Histoire de la langue française. Études sur les origines, l'étymologie, la grammaire, les dialectes, etc., au moyen âge. 2 vol. in-18. Didier et Cie. — 11 fr.

Pautex (B.). Errata du Dictionnaire de l'Académie française, etc., 2e édit. Cherbulliez. — 6 fr.

Quérard (J. M.). La France littéraire et Dictiounaire bibliographique, etc. T. XI. 3e liv. In-8 à 2 col., 289-480 p. (Les trois livraisons, 20 fr.)

Quicherat (L.). Addenda lexicis latinis. In-8, XI-324 p. L. Hachette et Cie.— 7 fr. 50 c.

Reinwald (C.) Catalogue annuel de la librairie française. 4e année. 1861. In-8, 376 p. Reinwald. — 8 fr.

§ 2. *Éditions curieuses et réimpressions importantes.*

Lacour (L.). Livres du boudoir de Marie-Antoinette. Catalogue authentique et original, etc. Petit in-12. LIV-152 p. Gay. — 5 fr.

Malherbe. Œuvres complètes. Voy. * — Chaque vol., 7 fr. 50 c.

Raoul. Messire Gauvain ou la Vengeance de Raguidel, poëme de la Table ronde, publié et précédé d'une introduction par C. Hippeau. In-8, XXXIV-222 p. Caen, Aubry. — 6 fr.

Richard le Pèlerin. La Chanson d'Antioche, composée au douzième siècle par Richard le Pèlerin, renouvelée par Graindor de Douai au treizième siècle, publiée par M. Paulin-Paris. Traduite par la marquise de Sainte-Aulaire. In-18 jésus, XVII-452 p. Didier et Cie. — 3 fr. 50 c.

Rohan-Soubise (de). Poésies d'Anne de Rohan-Soubise et Lettres d'Éléonore de Rohan-Montbazon, abbesse de Caen et de Malnoue, à divers membres de la Société précieuse, publiées pour la première fois avec no-

tes et introduction. In-12, 165 p. Aubry. — 5 fr.

Ronsard (de). Choix de poésies, précédé de sa vie et accompagné de notes par A. Noël. 2 vol. in-18 jésus, 1026 p. Firmin Didot et Cie. — 8 fr.

Sévigné (Mme de). Lettres. Voy. * — Le vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Vavqvelin. L'Art poétiqve de Jean Vavqvelin, sievr de la Fresnaye (1536-1607), publié par Ach. Genty. In-16, XXIII-153 p. Poulet-Malassis. — 3 fr.

Vida. Jeu des eschets. Traduction en vers français du poëme latin de Vida, de *Ludo Scacchorum*, par M. D. C., réimprimée sur le seul exemplaire connu, existant aujourd'hui à la bibliothèque de Grenoble. Petit in-4, 35 p. Gay. — 2 fr.

§ 3. *Traductions diverses.*

Foucaux (Ph. Ed.). Mahabharata (le). Onze épisodes tirés de ce poëme épique, traduits pour la première fois du sanscrit en français. In-8, XXXIV-439 p B. Duprat. — 7 fr. 50 c.

Gauche (Hipp.) Une Tétrade, ou drame, hymne, roman et poëme, traduit pour la première fois du sanscrit. T. II. 1° Le Daça-Koumara-Tcharitra, roman, par Dandi; 2° Notice sur l'identité probable de Kâlidâsa et de Matrigoupta. In-8, CXIX-307 p. Durand. B. Duprat. — 10 fr.

Goethe. Œuvres complètes. Voy. * — 7 fr. 50 c. le vol.

Paris (Paulin). Garin le Loherain, chanson de geste composée au douzième siècle par Jean de Flagy, mise en nouveau langage, par A. Paulin Paris. In-18 jésus, 404 p. Hetzel. — 3 fr.

Philostrate. Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres, traduit du grec, avec introduction, notes et éclaircissements, par A. Chassang. In-8, XVI-496 p. Didier et Cie. — 7 fr.

Shakespeare. Œuvres complètes de Shakespeare. François-Victor Hugo, traducteur. T. X. La Société. Mesure pour Mesure. Timon d'Athènes. Jules César. In-8, 512 p. Pagnerre. — 3 fr. 50 c.

IX

LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE, CURIOSITÉS ET VARIÉTÉS.

Alexandre (jeune). A travers glaces. Recherches historiques et critiques. Origines. Anecdotes. Fabrication. Grand in-18, 216 p. V. Masson et fils. — 2 fr.

Arago (Fr.). Œuvres. Publiées d'après son ordre sous la direction de M. J.-A. Barral. Tables précédées d'une notice nécrologique. In-8, CCLXIV-651 p. Gide. — 15 fr.

Association polytechnique. Entretiens populaires, publiés par Evariste Thévenin. Voy. * — 2 fr.

Beleze (G.). Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne. 2e édition, revue, corrigée et augmentée d'un Supplément. Grand in-8 à 2 col., 1912 p. L. Hachette et Cie. — 21 fr.

Belloc (A.), Photographie rationnelle. Traité complet, théorique et pratique. In-8, 424 p. Dentu. — 7 fr.

Berthoud (H.). Les Petites chroniques de la science, 1861. T. I et II. In-18 jésus, 974 p. Garnier frères. — 7 fr.

Bertrand (Léon). Au fond de mon carnier. Voy. * — 2 fr.

— La Chasse et les chasseurs, avec une préface par Jules Janin. In-18 jésus, XII-310 p. Dentu. — 3 fr.

Biot (J.-B.). Etudes sur l'astronomie indienne et sur l'astronomie chinoise. In-8, LII-398 p. Michel Lévy frères. — 7 fr. 50 c.

Boitard. Curiosités de l'histoire naturelle et astronomie amusante, réalités fantastiques, voyages dans les planètes, etc. Illustrées de 30 gravures sur bois, dessinées en partie par l'auteur. In-8, 451 p. Passard. — 8 fr.

Bouchut (E.). La Vie et ses attributs dans leurs rapports avec la philosophie, l'histoire naturelle et la médecine. In-18 jésus, XXIII-348 p. J.-B. Baillière et fils. — 3 fr. 50 c.

Cornay (J.-E.). Principes de physiologique et exposition de la loi divine d'harmonie, ou Traité de la distribution légale des espèces dans la nature. Grand in-18, 147 p. J.-B. Baillière et fils. — 5 fr.

Delvau. Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris, avec dessins

et eaux-fortes de **Gustave Courbet**, L. Flameng et Félicien Rops. In-18 jésus, XVIII-304 p. Dentu—3 fr. 50 c.

Duchenne (le Dr). Mécanisme de la physionomie humaine, ou Analyse électro-physiologique de l'expression des passions. 1er fascicule, avec un atlas de 74 figures électro-physiologiques photographiées. In-8, 70 p., 74 pl. et 128 p. de légendes. Ve J. Renouard. — 50 fr.

Durand (l'abbé), **Metton** (L.), **Preti** (J.). Stratégie raisonnée des ouvertures du jeu d'échecs, illustrée de nombreux diagrammes. In-8, XXIV-444 p. Au café de la Régence. — 14 fr.

Figuier (L.). L'Année scientifique et industrielle. 6e année. In-18, 529 p. et pl. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

— La Terre avant le déluge. Voy. * — 10 fr.

Fortoul (L.). L'Industrie moderne. Récits familiers. In-18 jésus, 383 p. P. Dupont. — 1 fr. 50 c.

La Landelle (G. de). — L'Ame du navire. In-18 jésus, 288 p. Dentu. — 3 fr.

— Le Tableau de la mer. La Vie navale. In-18 jésus, 456 p. L. Hachette et Cie. — 3 fr. 50 c.

Laugel (Aug.). Science et Philosophie. In-12, XLIII-315 p. Mallet-Bachelier. — 3 fr. 50 c.

Margollé (Elie). Les Phénomènes de la mer. In-16, 191 p. Pagnerre; Martinon, etc. — 60 c.

Martin (Em.). L'Atomisme opposé au dynamisme dans la solution des grandes questions de chimie et de physique. In-8, XII-228 p. E. Lacroix. — 5 fr.

Nightingale (Miss). Des soins à donner aux malades. Ouvrage traduit de l'anglais, précédé d'une lettre de M. Guizot et d'une introduction par M. Daremberg. In-18 jésus, LXXX-385 p. Didier et Cie. — 3 fr. 50 c.

Véron. L'Année comique. Revue de 1861. In-18, 287 p. Dentu. — 3 fr.

Ysabeau (A.). Lavater et Gall. Physiognomonie et phrénologie rendues intelligibles pour tout le monde. Ouvrage accompagné de 150 fig. dans le texte. In-18 jésus, 288 p. Garnier frères. — 3 fr. 50 c.

X

NOUVELLES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES, REVUES ET JOURNAUX.

Alliance (l') des lettres. Recueil des œuvres inédites, etc., sous la direction de M. Marchal. 1re livraison. In-8 à 2 col., 16 p. — Par an, 7 fr.

Art (l') contemporain. Annales illustrées de la production d'élite des beaux-arts et de l'industrie artistique. N° 1 (4 octobre). In-8, 16 p. — Par an, 15 fr.

Bibliographe (le) alsacien. Gazette littéraire, historique, artistique. N° 1 (juillet). In-8, 30 p. — Par an, 6 fr.

Chronique (la) littéraire. Études et Biographies contemporaines. Bibliographie, beaux-arts, théâtres, etc. N° 1 (mai). Grand in-18, 36 p. — Par an, 6 fr.

Études religieuses, historiques et littéraires, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Nouvelle série. N° 1. Douniol. — Par an, 10 fr.

Esprit public (l'), journal de la semaine; politique, littérature, finances, commerce. 1re année. N° 1 (16 février 1862). In-f° à 4 col., 8 p. Dentu. — Paris : un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr.; 1 mois, 1 fr. Départements : 14 fr., 7 fr., 3 fr. 50 c., 1 fr. 20 c. Un numéro, 25 c.

Faits du jour (les). Journal de tout le monde. N° 1 (4 avril). In-4 à 2 col. — Par an, Paris, 3 fr.; dép. 4 fr.

France (la). Journal quotidien. Voy. * — Paris : 3 mois, 13 fr. 50 c.; 6 mois, 27 fr.; un an, 54 fr. Département : 3 mois, 16 fr.; 6 mois, 32 fr.; un an, 64 fr.

Indépendance (l') parisienne. Revue des théâtres, du monde, des lettres, des arts et de la finance. Le 1er et le 16 du mois. N° 1 (1er mai). In-8, 8 p. Par an, Paris, 6 fr.

Jean-Diable, journal universel. Romans, chroniques, beaux-arts, etc. Vignettes de Léop. Flameng. N° 1 (27 novembre). Grand in-8 à 2 col., 16 p. — Par an, 10 fr.

Magasin (le) de tout le monde. Littérature, beaux-arts, sciences, histoire, voyages, etc. N° 1 (25 septembre). In-4, 32 p. — Par an, 30 fr.

Magnétisme (le). Journal des sciences magnétique, hypnotique et occultes, paraissant les 5, 15 et 25 du mois. N° 1 (15 fév.). Gr. in-8 à 2 col., 8 p. — 10 fr.

Revue des conférences ecclésiastiques de France, publiée sous la direction de M. l'abbé Dardenne. T. I. 1re année. N° 1 (janv.). In-8, 92 p. Par an, 15 fr.

Revue militante (la), théologique et littéraire. Le 1er et le 15 de chaque mois. Nos 1-5 (1er janvier, 15 mars). In-8, 200 p. — Par an, 15 fr.

Semaine (la) universelle. Voy. * — Par an : Belgique, 16 fr. ; France, 20 fr. ; le numéro, 30 c.

Universel (l'). Illustrations contemporaines. Le moins cher, etc. Vol. 1er. N° 1 (3-9 avril). In-4 à 3 col., 16 p. — Par an, 15 fr.

FIN DE L'APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS D'AUTEURS CITÉS

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

ROMAN.

THÉATRE.

CRITIQUE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, MÉLANGES.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

CRITIQUE D'ART. — ESTHÉTIQUE.

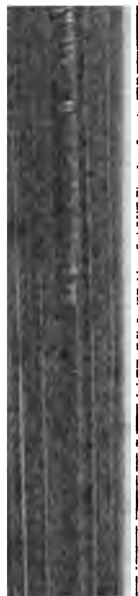
ÉRUDITION. — PHILOLOGIE.

VARIÉTÉS. — CURIOSITÉS. — LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

CHRONIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9



